



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08243483 2

46-

THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PRESENTED BY

Dr. Arthur Purdy Stout
20 Feb. 1914

M É M O I R E S
C O N C E R N A N T
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,
LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.
D E S C H I N O I S,
PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

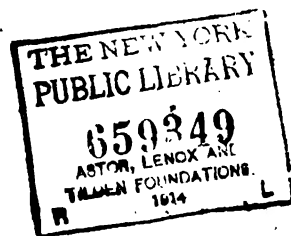
T O M E Q U A T R I È M E.



A P A R I S,
Chez N Y O N l'aîné, Libraire , rue Saint-Jean-de-Beauvais ,
vis-à-vis le College.

M. D C C. L X X I X.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



NOV 23 1914
ALBANY
YR 1914

A V E R T I S S E M E N T.

C E quatrième Volume des *Mémoires sur les Chinois*, contient : 1°. un exposé très-étendu de la doctrine ancienne & nouvelle des Chinois sur la Piété Filiale, qui fait la base de leurs mœurs & de leur gouvernement. C'est d'abord un extrait des Auteurs qui ont écrit sur la *Piété Filiale*, particulièrement du *Li-ki*, qui est un des Livres canoniques des Chinois; du *Hiao-king*, ou dialogue de Confucius; d'un autre Livre sur la Piété Filiale de l'Empereur; du Code des Loix de la dynastie régnante, sur la pratique de cette vertu. Ce sont ensuite diverses pièces en vers & en prose, anciennes & modernes; des exemples illustres, des maximes, des pensées, des proverbes, &c. tous relatifs à la Piété Filiale.

Il contient, 2°. un Mémoire sur l'Intérêt de l'argent en Chine.

3°. Un précis des notions qu'on a à la Chine sur la petite Vérole.

4°. Une notice du Livre Chinois *Si-yuen*, sur la manière dont s'y prend la Justice chinoise, pour

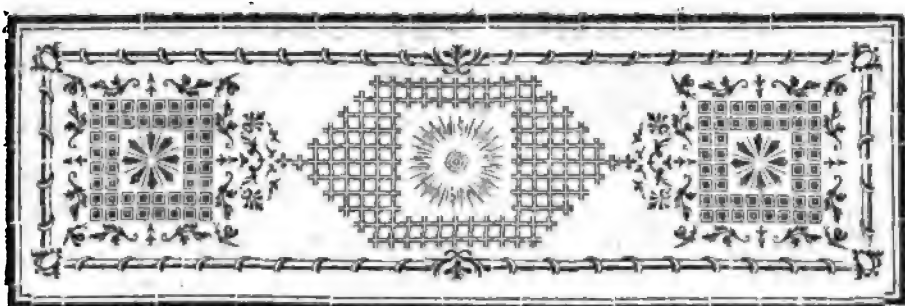
faire ses recherches sur les meurtres, & juger de leurs causes par l'inspection des cadavres.

5°. Une notice des pratiques des Bonzes *Tao-sée*, pour opérer des guérisons.

6°. Quelques observations de Physique & d'Histoire naturelle de l'Empereur *Kang-hi*.

7°. Un mélange de diverses pratiques usitées chez les Chinois, de notices d'animaux, &c.





MÉMOIRES

CONCERNANT

LES CHINOIS.



DOCTRINE

ANCIENNE ET NOUVELLE

DES CHINOIS,

SUR LA PIÉTÉ FILIALE.

AVANT-PROPOS.

ON a tant célébré la Piété Filiale des Chinois dans ces derniers temps, on en a débité tant de choses, qu'il est juste de satisfaire la curiosité publique sur cet objet. Mais ce sujet est plus difficile à traiter qu'on ne l'imagine. La Piété Filiale est à la Chine, depuis près de trente-cinq siècles, ce que fut à Lacédémone l'amour de la liberté, & à Rome l'amour

Tome IV.

A

de la patrie. Il faudroit écrire l'histoire entière de ce grand Empire, pour faire voir jusqu'où la Piété Filiale y'a perpétué de génération en génération, ce respect universel pour l'antiquité, cette beauté de morale, cet ascendant irrésistible de l'autorité légitime, cette noblesse d'administration, ce zèle pour la chose publique, enfin ces vertus sociales & patriotiques qui l'ont conservé au milieu des ruines de tous les autres Empires, & l'ont conduit à ce haut degré de grandeur, de puissance & de richesse où nous le voyons aujourd'hui. Autant il est certain que la Piété Filiale touche de plus près au cœur de l'homme que l'amour soit de la liberté, soit de la patrie, autant il est aisé de comprendre que Rome & Lacédémone ayant péri au milieu des plus éclatans prodiges de constance & de valeur, d'intrépidité & d'héroïsme, la Chine a pu & dû se conserver au milieu du flux & du reflux de mille révolutions, se sauver de ses propres naufrages, triompher de ses propres défaites, & subjuguier ceux qui l'ont conquise, en les conquérant eux-mêmes à la Piété Filiale. La Piété Filiale en effet, ne montrant qu'un Pere aux peuples dans leur Souverain, & ne faisant voir que des Enfans au Souverain dans ses sujets; plus la dépendance des sujets est noble & libre, plus elle doit être illimitée; plus aussi l'autorité du Souverain est douce, modérée & bienfaisante, plus elle doit avoir de force & d'énergie. Toutes les Provinces, quelque nombreuses & quelque immenses qu'elles soient, ne font plus qu'une grande Famille dont l'Empereur est le *Pere & la Mere*, comme disoient les Anciens: expression sublime & touchante, qui donne la plus magnifique idée de la Chine, & est comme le mot de l'énigme de la durée de ce grand Empire. Mais il faudroit toutes ses Annales pour l'expliquer, & un Thucydide ou un Tite-Live pour les écrire; peut-être même encore que leur génie plieroit sous le faix.

Voilà sans doute ce qu'on n'avoit pas soupçonné au-delà des mers, quand on a demandé le portrait fidele de la Piété Filiale des Chinois. Y soupçonne-t-on même que cette vertu est encore aujourd'hui la vertu par excellence de tous les rangs & de tous les états, de tous les sexes & de tous les âges ; qu'elle voit le trône à ses pieds, qu'elle préside aux conseils, dirige les tribunaux, qu'elle regne dans le temple des sciences, triomphe dans les cérémonies, donne le ton à la Cour, tient le sceptre dans les familles, l'emporte sur tous les intérêts, résiste à toutes les passions, subjugué toutes les idées, & fait tout plier enfin, à la ville comme dans les campagnes, parce qu'elle tient à tout, influe & prévaut sur tout ? La Piété Filiale est la vertu nationale des Chinois. Un mot qui l'attaqueroit seroit un cri de guerre, un signal de combat : tout l'Empire prendroit les armes pour la venger ; le sexe même le plus foible & les enfans affronteroiént la mort pour sa querelle. En un mot, la Piété Filiale est à la Chine ce qu'est chez les François l'amour de leur Roi ; en esbaucher même le tableau seroit une grande entreprise.

Aussi nous avons reculé d'année en année devant les demandes les plus pressantes : & si nous prenons enfin la plume, ce n'est que pour faire agréer nos excuses. Toutefois pour qu'on ne puisse pas soupçonner notre sincérité, nous nous sommes chargés d'un travail qui étoit plus à notre portée, & dont nous espérons qu'on nous saura quelque gré. Comme la Doctrine des Chinois sur la Piété Filiale est consignée dans leurs livres, & que cette doctrine fidèlement exposée par eux-mêmes, est très-propre à bien faire connoître en quoi ils font consister cette excellente vertu, jusqu'où ils la portent, & comment ils la pratiquent, nous avons traduit dans notre langue ce que nous avons trouvé de plus propre à remplir ce dessein, & nous en avons formé un Recueil qui peut fournir des matériaux pour l'ouvrage qu'on desireroit, ou même donner des vues pour un

autre plus utile & plus approprié à l'Europe. Cette annonce sans doute ne prévient pas en faveur de l'entreprise ; mais outre que ce plan éloigne tout soupçon d'infidélité , d'adulation & d'hyperbole, il a encore le grand avantage de rendre la Piété des Chinois trait pour trait, de la contre-tirer sur le tableau qu'ils en ont fait eux-mêmes, & de lui conserver cet air antique & original qui la distingue de celle de tous les autres peuples, soit barbares, soit policés. Peut-être même que les lecteurs les plus délicats, nous sauront gré de les avoir mis à même de voir par leurs yeux, de juger d'après leurs propres réflexions, & de lire du Chinois de tous les styles & de tous les âges, en remontant jusqu'aux générations les plus voisines du déluge.

Les Chinois avoient des livres avant que les Grecs eussent des lettres. Chaque siècle en a vu augmenter le nombre dans tous les genres. Ceux qui ont été faits sur la Piété Filiale depuis vingt siècles suffiroient seuls pour former une grande bibliothèque. Aussi, bien loin de donner à entendre que nos choix présenteront à l'Europe ce qu'on trouve ici de mieux pensé & & de mieux écrit sur cette excellente vertu, nous nous faisons une conscience d'avertir & d'articuler nettement que nos connoissances, nos loisirs & nos pensées ne pouvoient pas s'élever si haut. De l'exactitude & du travail, voilà tout ce qu'on peut exiger d'un Missionnaire. Aussi nous sommes-nous bornés dans notre Recueil ; 1°. à un extrait du *Li-ki*, un des cinq Livres canoniques ; 2°. à une traduction littérale de plusieurs morceaux du *Hiao-king*, ou *Dialogue sur la Piété Filiale* ; 3°. à des notes sur le *Hiao-king*, tiré des Commentaires, Gloses & Paraphrases les plus estimées ; 4°. à un extrait du *Hiao-king-yen-y*, sur les devoirs particuliers de la Piété Filiale de l'Empereur ; 5°. à une notice de ce qui a trait à la Piété Filiale, dans le Code des loix de la dynastie régnante ; 6°. à diverses pièces en prose.

& en vers, anciennes & modernes, telles que nous les avons trouvées çà & là ; 7°. à une suite choisie d'exemples de Piété Filiale les plus préconisés, les plus souvent cités, & qui caractérisent mieux celle des Chinois ; 8°. à un Recueil de pensées, maximes, réflexions, proverbes, caractères & portraits tirés des livres qui nous sont tombés sous la main (a).

Comme l'Europe est encore bien éloignée de la Chine, il est évident qu'une indication générale ne feroit suffire pour la majeure partie des morceaux & pièces dont est composé ce Recueil. Il faut les connoître en détail, pour en trouver la lecture plus intéressante : chacun aime à savoir qui lui parle & sur quoi est fondée l'autorité de son témoignage. Nous avons jugé à propos, par cette raison, de mettre de courtes notices à la tête de chaque article (b).

(a) L'Europe ne demandant guères que des faits & des textes originaux sur les Chinois, on a cru devoir supprimer une partie des réflexions & des sentimens particuliers de ceux qui envoient ces Mémoires. On a aussi retranché des textes traduits quelques traits trop près de la nature, & qui auroient pu bleffer la délicatesse de l'Europe.

(b) *Protestation.* Comme la droiture de nos vues & la pureté de notre intention, en composant ce Recueil, ne fussent pas pour nous rassurer sur les méprises, les fautes ou même les propositions peu exactes qui pourroient nous être échappées, nous déclarons ici que nous sommes prêts à rétracter & condamner sans aucune restriction, explication, ni limitation, rétractons même & condamnons dès ce moment tout ce qui pourroit n'être pas pleinement & entièrement conforme à l'enseignement de l'Eglise Ro-

maine ; en conséquence, si on vouloit donner cet Ouvrage au Public, non seulement nous consentons, mais nous prions qu'on ait la charité d'y faire toutes les corrections & suppressions qu'on croira nécessaires, & nous les avouons de tout notre cœur pour tout ce qui regarde le dogme & la morale de l'Eglise. Pour ce qui n'est qu'érudition, critique, systèmes & opinions, nous prions qu'on veuille bien s'en fier à notre exactitude & à nos recherches dans tout ce qui ne seroit pas contraire aux loix & à la police du Gouvernement ; mais pour ce qui n'est qu'elocution & langage, si on vouloit donner ce Recueil au Public en entier, nous nous faisons justice & convenons qu'il auroit besoin d'être retouché par une main amie, & nous ne pouvons que faire des prières pour demander un travail si ingrat.

EXTRAITS DU LI-KI, SUR LA PIÉTÉ FILIALE.

Notice du Li-ki.

LE *Li-ki* n'est que le quatrième des *King*; mais ce seroit peut-être celui dont bien des Savans feroient le plus de cas, à cause des détails qu'on y trouve sur la religion, le gouvernement, les loix, les mœurs & les usages des anciens Chinois, en remontant depuis le cinquième siècle avant J. C. jusqu'au commencement de la Monarchie. Le *Li-ki* est aussi à cet égard un excellent commentaire des autres *King*, dont il confirme le témoignage, éclaircit les récits, & débrouille bien des obscurités. Quel dommage qu'il n'ait pas été mieux conservé! C'est une affaire en Chine que de savoir l'histoire détaillée de la manière dont il a été trouvé, publié & conservé après le grand incendie des anciens livres. Comme la politique des Empereurs de la dynastie des *Han* avoit plus lieu de le craindre que tous les autres *King*, à cause qu'il montrait dans un jour plus odieux & plus sensible, les innovations, & les entreprises faites sur la liberté publique, elle en recula la publication le plus qu'elle put, & n'en donna d'abord que dix-sept Chapitres, extraits encore & compilés d'une façon embrouillée, qui étoit plus propre à obscurcir le souvenir de l'ancien gouvernement qu'à en donner une véritable idée. Ce ne fut que peu-à-peu & à différentes reprises qu'on donna le reste, plus mêlé encore, à ce qu'il paroît, de redites, de contradictions & d'anachronismes, selon qu'il importoit plus au gouvernement d'en affaiblir l'autorité. Quelques Lettrés néanmoins ont soutenu que,

les manuscrits furent donnés tels qu'on les avoit trouvés, & que n'étant que des fragmens détachés & disparates, ce ne fut que pour être plus fidele qu'on défendit à la critique d'y toucher. Quoi qu'il en soit, le Recueil s'accrut jusqu'à quarante-neuf Chapitres, dont plusieurs évidemment n'ont jamais fait partie de l'ancien *Li-ki*, qui en avoit trois cens. A prendre ce *King* dans sa totalité, l'esprit de l'ancien gouvernement y est représenté d'une manière si simple, la morale des premiers âges y est exposée avec tant de candeur, que c'est sans contredit celui de tous les anciens monumens profanes où l'on voit de plus près la haute antiquité.

CHAP. *Tien-li.*

Soyez toujours pénétré de respect; (il faudroit traduire de religion pour prendre la pensée des anciens & sauver la concordance des *King*) votre contenance sera celle d'un homme qui replie ses regards sur son ame, & vos paroles celles d'un homme qui règne sur ses passions (*).

Que l'amitié ne vous aveugle pas sur les défauts de vos amis, ni votre haine sur les défauts de vos ennemis.

S'enrichir, éviter la peine, l'emporter sur les autres, & être le mieux partagé, sont les premières pensées du vulgaire, & les dernières des grandes ames.

Laissez aux autres les doutes que vous ne sauriez leur éclaircir, mais ne leur en faites pas naître sur ce qui est certain.

Suivez les mœurs de votre siècle dans tout ce qui n'est pas opposé à la religion.

La politesse défend de parler beaucoup, & la probité de parler mal de qui que ce soit.

(*) On a cru qu'on devoit laisser qu'elles n'aient point pour objet ici ces dix ou douze maximes, quoi- la Piété Filiale.

8 DOCTRINE DES CHINOIS

La sagesse même, la vertu, la bienfaisance & la probité ne plaisent qu'autant qu'elles se plient aux attentions de la bienfaisance.

Quelque vivacité qu'on mette dans une dispute, quelque intéressé qu'on soit au gain d'un procès, il ne faut pas s'écarter des bornes de la décence & de l'honnêteté.

La religion seule rend indissolubles les liens qui unissent le Prince & le sujet, les supérieurs & les inférieurs, le pere & le fils, le frere aîné & le frere cadet.

La décence sauve les riches des enfances de l'orgueil & des effronteries du libertinage, & les pauvres, des bassesses de la timidité & des mensonges de l'adulation.

Quelque question qu'on vous fasse sur le gouvernement, ne parlez que de l'ancien.

Un fils bien né évite toute dispute avec ses égaux.

Un fils qui garde le *Li*, a soin que son pere & sa mere soient chaudement en hiver & fraîchement en été; il vient soir & matin dans leur chambre pour s'assurer par lui-même que rien ne leur manque.

Un fils bien né n'aborde le condisciple de son pere que lorsqu'il l'appelle, ne se retire que quand il lui permet, & ne lui parle que pour lui répondre.

Honorez comme votre pere celui qui a le double de votre âge, & comme votre aîné celui qui a dix ans plus que vous.

Un fils bien né avertit son pere avant que de sortir de la maison, & vient le saluer à son retour.

On ne parle point de vieillesse, ni d'âge avancé, en présence de ses pere & mere.

Un fils bien né ne se loge point dans l'appartement du milieu, ne s'affied point au milieu de la natte, ne passe pas par le milieu de la porte.

Un fils rempli de Piété Filiale entend ses pere & mere qu'il

SUR LA PIÉTÉ FILIALE. 9

sans qu'ils lui parlent , & il les voit sans être en leur présence.

Un fils bien né ne monte point sur les hauteurs, ne s'approche point des précipices , & ne parle mal de personne ; il évite également ce qui le cache & ce qui l'expose, parce qu'il craint de flétrir la réputation de ses pere & mere.

Un fils ne possède rien en propre du vivant de ses parens ; il ne peut pas même exposer sa vie pour un ami.

Un fils , du vivant de son pere & de sa mere , ne porte jamais le grand deuil en entier.

Quand on a perdu ses pere & mere, on ne porte plus d'habits d'une couleur gaie & voyante.

Lorsqu'on marche de compagnie avec son ancien, on ne se détourne pas pour parler à un autre ; lorsqu'on le rencontre en chemin, on va vers lui quelques pas, puis on s'arrête la main devant la poitrine, & on ne lui dit rien s'il n'interroge pas.

Au premier cri d'un pere qui appelle, on quitte tout sans délai & on court à lui.

Un fils ne s'affied nulle part sur la même natte que son pere.

Le fils d'une veuve ne se lie d'amitié qu'avec des personnes d'une vertu connue.

Quand un pere ou une mere sont malades, on est négligé dans sa coëffure, embarrassé dans son maintien & distrait dans ses paroles ; on ne touche à aucun instrument de musique, on mange sans appétit, on boit sans goût ; on ne sourit que du bout des levres, & on n'a pas la force de se mettre en colere.

Lorsqu'un pere ou une mere ont quelque sujet de chagrin, on ne fait ni ne reçoit de visites.

La rigueur du deuil ne doit pas aller jusqu'à trop amaigrir ou jusqu'à affoiblir ni la vue, ni l'ouïe.... Si on a une blessure à la tête, on peut la laver ; si on est echauffé, on peut prendre le bain ; si on est malade, on peut manger de la viande &

boire du vin ; mais on reprend les observances du deuil dès qu'on est remis : les négliger , ce seroit outrager la nature & abjurer la Piété Filiale.

Quand on a atteint cinquante ans , on n'est pas obligé de pousser l'abstinence du deuil jusqu'à maigrir ; à soixante ans , il faut l'éviter & ne se retrancher que peu de choses sur son vivre ; à soixante-dix ans , il suffit de porter des habits de deuil , on peut manger de la viande & boire du vin ; on couche dans son appartement ordinaire.

Le meurtrier de votre pere ne doit pas rester sous le ciel avec vous ; il ne faut pas mettre les armes bas , tandis que celui de votre frere vit encore , & vous ne pouvez pas habiter un même Royaume avec celui de votre ami.

La salle des Ancêtres est le premier bâtiment qu'on eleve quand on bâtit un Palais.... Les vases des cérémonies funéraires sont les premiers qu'on achete ; quelque pauvre qu'on soit , on ne vend point les vases des cérémonies ; on ne coupe point les arbres des sépultures.

Quand un Lettré veut quitter sa patrie , on tâche de l'en détourner , en lui disant : *Quoi ! vous abandonneriez les tombeaux de vos ancêtres ?*

Un Mandarin sacrifie sa vie pour la défense du peuple , un Lettré pour celle des loix.

Un sujet ne laisse rien transpirer au-dehors de ses représentations au Souverain ; si après en avoir fait trois fois , il n'obtient rien , il se retire. Un fils qui sert ses parens avec une vraie Piété Filiale , leur fait aussi trois fois des représentations , s'il n'en est point écouté , il gémit & se noie dans ses larmes , mais il ne les quitte pas.

Un sujet goûte aux remedes que doit prendre son Prince ; un fils , à ceux qu'il présente à ses parens : un fils n'invite point un Médecin dont le pere & le grand-pere n'ont pas exercé la Médecine.

Le fils d'une concubine ne fait point les cérémonies aux ancêtres.

CHAP. *Tan-kong.*

Un fils bien né honore ses parens sans faire attention à leurs mauvaises qualités, cache avec soin leurs défauts, & leur laisse ignorer à eux-mêmes sa sensibilité à leurs mauvais traitemens. Il se tient sans cesse auprès d'eux pour les servir lui-même, pourvoit avec empressement à tous leurs besoins dans quelque situation qu'il se trouve, & ne se relâche jamais de ses soins pendant toute leur vie.

Le fils de *Tsée-sée-chang* ne porta point le deuil de sa mere qui avoit été répudiée ; les disciples de *Tsée-sée* lui en ayant demandé la raison, il avoua que c'étoit une innovation, & se contenta de dire : *Tant qu'elle a été mon épouse, elle a été sa mere ; mais en cessant d'être mon épouse, elle a cessé aussi d'être sa mere.*

Confucius ayant enterré sa mere dans le même tombeau que son pere, dit à ses disciples : *On n'élevoit point de terre autrefois sur les tombeaux comme aujourd'hui ; pour moi qui n'ai point de demeure fixe, j'ai élevé une butte de quatre pieds de hauteur, pour reconnoître sûrement où mon pere & ma mere sont enterrés.*

Le deuil finit après trois ans, mais un fils conserve toujours un tendre souvenir pour ses parens ; s'il est vertueux, il les regrette toute sa vie, & ne se permet ni joie, ni amusement le jour de l'anniversaire de leur mort.

Du temps de *Chun*, il n'y avoit point d'autre sépulcre pour les morts que le tombeau de brique où on les enterroit. Sous la dynastie des *Hia*, on ajouta une seconde enceinte de briques ; sous celle des *Chang*, on mit le cadavre dans un double cercueil, avant que de l'enterrer dans la double enceinte de briques ;

sous celle des *Tcheou*, on a ajouté divers ornemens sur les tombeaux.

Un fils dont le pere vient d'expirer est comme foudroyé ; il ressemble à un homme absorbé dans ses pensées, qui ne fait ni avancer ni reculer. Quand on met le cadavre dans le cercueil, ses yeux égarés ne se fixent nulle part ; il est comme un homme éperdu qui cherche avec inquiétude ce qu'il désespere de retrouver ; aux funérailles, il n'a ni maintien, ni contenance ; il est comme un homme qui tombe en syncope en voyant s'anéantir pour jamais toutes ses espérances à la fois.

Le grand deuil fini, *Mong-hien* ne touchoit à aucun instrument de musique, & n'alloit point dans l'appartement de son épouse. Confucius disoit de lui qu'il avoit un pas d'avance sur les plus sages.

Comment doit se comporter un fils vis-à-vis de l'ennemi de son pere, demanda *Tsée-hia* à Confucius ? Il se couche en habits de deuil, lui répondit Confucius, & n'a que ses armes pour chevet ; il n'accepte aucun emploi & ne souffre point qu'il reste sur la terre. S'il le rencontre, soit dans le marché, soit au Palais, il ne retourne point chez lui pour prendre ses armes, mais il l'attaque sur le champ.

Ce n'est que sous la dynastie des *Tcheou* qu'on a commencé à donner des surnoms aux morts.

La mere de *Tsée-lieou* étant morte, un de ses freres utérins lui conseilla de vendre les concubines de leur pere pour acheter ce qui étoit nécessaire pour les funérailles : *Il seroit terrible*, lui répondit *Tsée-lieou*, *de vendre les meres de nos freres pour enterrer la nôtre.*

Un payfan du pays de *Ki* pleurant comme un petit enfant à l'enterrement de sa mere, Confucius dit à ses disciples : *Cet homme est véritablement affligé, mais il ne garde pas la décence ; le sage se possède assez lui-même dans l'ivresse de la*

douleur pour que sa maniere même de pleurer puisse être imitée.

Les dépenses funéraires doivent être proportionnées à la fortune de la famille du mort.... Si on est pauvre , il suffit d'envelopper le cadavre & de l'enterrer.

Quand le Prince rencontre un convoi , il députe quelqu'un de ses gens pour faire des complimens de condoléance aux parens du mort.

Appeller l'ame est un effet de l'amour qu'on a pour le mort ; c'est du cœur que partent toutes les prières & tous les vœux qu'on fait : on n'a point à espérer qu'elle reviendra de la région cachée , & on s'adresse à tous les esprits.

Tsée-tchang demanda s'il étoit vrai , comme il est rapporté dans le *Chou-king* , que *Kao-tsoung* eût passé trois ans sans parler , & n'eût commencé qu'après ce temps expiré , à régler les affaires de l'Empire ? *Qui sans doute*, lui répondit *Confucius*, & cela devoit être ainsi. Dans l'antiquité , quand l'Empereur étoit mort , le Prince héritier ne se mêloit point du gouvernement pendant les trois années du deuil , & en laissoit le soin à son Ministre.

Le fils de *Chou-ouen-tsée* ayant demandé un titre d'honneur pour son pere avant qu'on l'enterrât , le Prince de *Ouei* , dont il avoit été premier Ministre , lui répondit : *La famine désoloit le Royaume de Ouei , votre pere donna du riz à ceux qui en souffroient davantage. Quelle bienfaisance ! Le Royaume de Ouei toucha presque au moment de sa ruine , votre pere en défendit les intérêts au péril de sa vie. Quelle fidélité ! Le gouvernement du Royaume de Ouei ayant été confié aux soins de votre pere , il fit beaucoup d'excellentes loix , entretint la paix & l'union avec tous les Princes voisins , & conserva les droits & les prééminences de ma couronne. Quelle sagesse ! Ainsi , le titre d'honneur que je lui décerne est celui de Tchou-ouen-ouen , bienfaisant , sage & fidele.*

Un fils ayant tué son pere dans le Royaume de *Tchou*, le Magistrat en avertit *Ting-kong* qui étoit alors sur le trône. Ce Prince, consterné de cette horrible nouvelle, se leva de sa natte en soupirant, & dit : *C'est ma faute, je ne sais pas régner ;* puis il déclara quelle seroit la punition de pareils crimes : *Que ceux qui sont dans la maison tuent sur le champ le fils dénaturé qui aura attenté à la vie de son pere ; la maison sera ensuite abattue, rasée, & le terrain qu'elle occupoit changé en egout, & le Prince s'abstiendra de vin pendant une lune entiere.*

On ne rompt jamais ni avec un parent, ni avec un ancien ami.

Tchang-tsée passa cinq jours, à la mort de sa mere, sans prendre aucune nourriture.

CHAP. *Ouang tchi.*

Le fils unique d'un vieillard de quatre-vingts ans est exempt de tout service ; toute la famille de celui qui en a quatre-vingt-dix en est exempte ; celui qui seul sert un malade en est exempt, ainsi que ceux qui sont dans le grand deuil de trois ans pour un pere ou une mere.

Un fils qui va avec son pere, reste un pas derriere lui & ne fait que le suivre ; un cadet a la même attention pour son aîné.

Les riches ne laissent plus aller à pied un vieillard de soixante-dix ans, & les plus pauvres lui servent de la viande à tous ses repas.

CHAP. *Tseng-tsée-ouen.*

L'oncle d'un jeune homme qui a perdu son pere & sa mere, envoie dire aux parens de sa fiancée : un tel est en grand deuil, il ne peut pas devenir votre frere, & vous en donne avis. La fille y consent, mais il est d'usage qu'elle ne se marie pas à un

autre. Les trois ans du deuil fini, le pere & la mere de la fille font inviter le jeune homme à l'épouser ; s'il ne se rend pas à leur invitation, il leur est libre de la donner à un autre.

Un inférieur ne prononce point l'éloge funèbre de son supérieur, ni un jeune homme celui d'une personne âgée.... Il n'appartient qu'à l'Empereur d'y nommer le *Tien*.

Sous la dynastie des *Hia*, on se démettoit de ses emplois, dès qu'on avoit commencé les funérailles de son pere ; sous celle des *Tchang*, on attendoit qu'il fût inhumé. Il est dit dans le *Li-ki* : *Le Prince ne détourne point ses sujets des devoirs de la Piété Filiale.*

CHAP. *Ouen-ouang-chi-tsée.*

L'éducation du Prince héritier est confiée au *Tai-fou* & au *Chao-fou*, afin qu'ils lui enseignent les devoirs réciproques du pere & du fils, du Prince & du sujet. Le premier s'applique à lui faire comprendre la vérité & la beauté, la nécessité & l'utilité de cette grande doctrine. Le second la développe & la confirme par des exemples.... Qui fait être bon fils & en remplir les devoirs, saura être bon pere & en remplir les obligations ; qui fait être soumis à son Souverain, saura régner ; qui fait obéir, saura commander. *Tching-ouang* trop jeune pour régner, pouvoit apprendre les devoirs d'un sujet, mais non ceux de fils (son pere étoit mort). *Tcheou-kong* prit le biais d'instruire en sa présence son fils *Pé-kin*, afin qu'il profitât des instructions qu'il lui faisoit, & apprît par-là à *Tching-ouang* (son neveu) les devoirs de justice des peres & des enfans, des Princes & des sujets, des vieux & des jeunes....

Celui qui est chargé des Princes du sang, leur enseignera sur-tout à entretenir la concorde avec leurs parens, en rendant à chacun ce qui lui est dû, à les honorer, à aimer leurs freres,

à être fideles à leurs amis, & leur donnera des idées claires & nettes des obligations rigoureuses & de justice, du pere & du fils, & de la subordination des anciens & des jeunes.

Le jour que l'Empereur doit venir faire la visite du College Impérial, on bat du tambour au premier crépuscule pour eveiller tout le monde.... Les tables sont servies, lorsque l'Empereur entre dans la salle du festin; il examine si le vin qu'on a préparé est bon, si les mets sont délicats & choisis, si tout est dans l'ordre.... & donne ainsi l'exemple du respect qu'on doit à ses anciens.... On passe dans l'appartement *Tsing-miao* pour assister au concert: le concert fini, on commence la conversation dont le sujet ordinaire roule sur les devoirs des peres & des enfans, du Prince & du sujet, des vieux & des jeunes; ou bien sur la gloire qu'on acquiert par la vertu, & c'est-là le grand *Li*. Ensuite commencent au son de la flute & du flageolet les danses *Ta-ou*.... La musique & les danses finies, les Mandarins en avertissent l'Empereur qui ordonne aux Princes *Kong*, *Heou*, *Pé*, *Tsée*, *Nan* (cinq ordres de Princes), & aux grands de l'Empire, de s'en retourner dans leurs Etats & Districts, d'y faire la cérémonie du repas des vieillards.... Ces belles institutions nous ont été transmises par des sages qui, regardant la Piété Filiale comme la base des loix sociales, chercherent à en cultiver les sentimens par ces témoignages de respect, & à en fixer les œuvres par ce cérémonial; car la sage antiquité faisoit de tous ses établissemens un encouragement public & une leçon de toutes les vertus.

CHAP. *Nei-tsée.*

Au premier chant du coq, les enfans & les brus viennent dans la chambre du pere & de la mere, leur présentent de l'eau pour se laver les mains, leur donnent leurs habits, ramassent le

le chevet , roulent la natte , arrosent la chambre , &c. Quand le pere & la mere veulent se coucher , les enfans & les brus viennent pour les servir.... c'est l'aîné des fils qui présente la natte & leur demande de quel côté de l'estrade ils veulent reposer ; le cadet déroule les matelas , &c. *Ces détails du service filial expliquent la maniere de vivre des anciens & leurs mœurs.*

Une bru sert son beau pere & sa belle-mere comme elle serviroit son pere & sa mere.... Elle ne paroît jamais devant eux sans avoir sur elle un sachet d'odeurs , & sans être vêtue de ses grands habits (*c'est-à-dire , qu'elle ne doit pas être en déshabillé*). Quand elle entre dans leur chambre , elle compose son maintien , baisse le ton de sa voix , & leur demande respectueusement si leurs habits sont trop chauds ou trop minces , s'ils sont incommodés ; soit que sa belle-mere entre ou sorte , elle la soutient & l'aide à marcher.... Quelque soin ou service qu'elle lui rende , elle doit avoir un air ouvert & des manieres également respectueuses & aisées.

Un fils qui est en charge & logé séparément de ses pere & mere , vient chaque matin leur demander ce qu'ils souhaitent manger. Au soleil levant , il va vaquer à son office ; mais le soir il revient saluer son pere & sa mere.... Quand ils sont à table , leurs enfans & les brus sont tous à leurs côtés , & restent jusqu'à la fin de leur repas pour les servir.... Si le pere est mort , le fils aîné est à la tête des autres pour servir sa mere.

Quand les enfans & les brus sont dans la chambre du pere & de la mere , ils ne doivent répondre à leurs ordres qu'en disant : *J'obéis...* Soit qu'ils s'approchent ou s'éloignent d'eux , leur démarche doit être grave & leur contenance respectueuse ; soit qu'ils entrent ou qu'ils sortent , ils doivent commencer par les saluer. Tout le temps qu'ils sont en leur présence , il faut qu'ils soient bien attentifs à ne rien dire entre

leurs dents , & qu'ils evitent de touffer , de cracher , de se moucher , de regarder çà & là , de se pencher , &c.

Si votre pere & votre mere font quelque faute , composez votre maintien , prenez un air ouvert , modeste & affectueux , baïſſez le ton de votre voix , & faites-leur vos représentations ; s'ils ne vous ecoutent pas la premiere fois , redoublez de respect , d'attention & de ménagemens , & revenez à la charge. Quoique vos représentations les mortifient , il vaut encore mieux leur causer ce déplaisir que de voir leurs concitoyens & tout le canton offensés de leurs mauvais procédés. Si votre pere & votre mere se mettent en colere , & vous battent jusqu'à vous bleſſer , gardez-vous bien d'en concevoir ni mauvaise humeur , ni rancune , mais redoublez plutôt les attentions de votre respect & de votre amour.

Le pere & la mere chérissent-ils tendrement le fils d'un esclave , leurs fils & leurs petits-fils doivent le chérir aussi , & respecter , même après leur mort , l'amitié qu'ils avoient pour lui.

Quelque tendresse & affection qu'ait un fils pour son epouse , il doit la renvoyer , si elle déplaît à son pere & à sa mere. Quand au contraire , il n'a que de la froideur & de l'indifférence pour elle , si son pere & sa mere lui disent : *Votre epouse nous sert bien , nous en sommes contents* ; il doit la traiter comme une epouse chérie , & la garder jusqu'à la mort.

Quand vous avez eu le malheur de perdre votre pere & votre mere , appliquez-vous sans relâche à faire le bien , & redoublez d'attention pour eviter tout ce qui pourroit flétrir leur mémoire. Il seroit horrible que votre mauvaise conduite & vos entreprises insensées allassent noircir leur réputation jusqu'es dans leur tombeau.

Une bru ne se retire pas dans sa chambre sans l'agrément

de sa belle-mère ; elle n'en fait pas non plus sans sa permission : quelque chose qu'elle veuille faire , elle doit d'abord la prévenir & obtenir son consentement. Une bru n'a rien en propre, ne tient rien de caché, n'a aucun meuble qui lui soit personnellement affecté , ne prête ni ne donne rien de son chef ; si quelqu'un lui fait un présent en habits , en toile , en soieries , en sachets d'odeurs & parfums , &c. elle le reçoit , & va le présenter à son beau-père & à sa belle-mère ; s'ils l'acceptent , elle s'en réjouit comme si on lui en faisoit présent une seconde fois ; s'ils le lui rendent , elle doit d'abord s'excuser de l'accepter , & quand ils l'y obligent , elle les en remercie & le garde pour quand ils en auront besoin.

Le fils aîné & les autres enfans de la maison doivent avoir toutes sortes d'égards pour la branche qui descend en droite ligne du premier chef de la famille , & respecter particulièrement celui qui en est l'aîné , ainsi que son épouse. Quoique riches & en charge , bien loin d'en faire parade lorsqu'ils vont chez lui , ils doivent avoir l'attention de laisser leurs chars & leur train à quelque distance de la maison , & d'y entrer sans aucune suite. Ils doivent aussi lui offrir ce qu'ils ont de plus beau en meubles , en habits , en robes précieuses , en fourrures , en chars , en chevaux , & garder les moindres pour eux ; sans cela , il ne convient pas qu'ils se présentent chez lui. Il est contraire à la Piété Filiale d'accabler ses proches de l'éclat , soit de ses richesses , soit de son rang.

Un fils qui a une vraie Piété Filiale , redouble de soin pour être l'appui & la consolation de la vieillese de son père & de sa mère ; il va au-devant de tout ce qui leur fait plaisir , ne contrarie sur rien leurs inclinations , ne leur fait rien voir ni entendre que d'agréable , leur procure un sommeil tranquille , & ne leur sert à manger que des choses également saines , délicates & appétissantes ; il aime ce qu'ils aiment , il honore

ce qu'ils honorent. Epousant leurs inclinations même pour un chien ou un cheval, comment oseroit-il les démentir envers des hommes ?

Proches & parens, tous doivent respecter la prééminence de la branche aînée jusques dans un enfant qui tette, & lui prendre la main droite par honneur.

CHAP. *Yn-tsao & Sang-fou-siao-ki.*

Tandis que vous avez encore votre pere & votre mere, c'est toujours en leur nom que vous devez remercier des politesses & des présens qu'on vous fait.

Si votre pere vous envoie quelque part, gardez-vous de faire aucune représentation ni difficulté, mais laissez ce que vous tenez à la main, ne finissez pas même de manger le morceau que vous avez commencé, & partez sur le champ.

Dans le grand deuil, les femmes n'ont qu'une baguette de coudrier pour eguille de tête.

Le deuil est différent pour le pere & la mere, pour l'aïeul & le bifaïeul, pour un frere aîné & des oncles, pour un parent & une parente ; la bienfiance & le bon-ordre le demandent ainsi... Le deuil est plus ou moins long, selon que le degré de parenté est plus ou moins éloigné ; il est de trois ans pour les uns & de deux ans pour les autres, de neuf mois pour ceux-ci, de sept pour ceux-là, tantôt de cinq mois & quelquefois de trois seulement.

CHAP. *Tu-ichouen & Hio-ki.*

Maintenir les devoirs de la Piété Filiale, récompenser les services, confier l'administration publique aux sages, employer les talens & conserver la bienfaisance, est ce qu'il y a de

capital dans le gouvernement. Si ces cinq points sont tous observés, l'abondance regne dans un Empire, & tout le monde en jouit. Si un seul est négligé, tout y est en péril.

Si le Prince a des oncles & des aînés, ils ne prennent point devant lui le titre d'oncle ni de frère aîné, qui marquerait dans le sujet de la supériorité sur son Souverain.

Si un Prince pense & agit en homme, il aimera son père & sa mère; s'il aime son père & sa mère, il respectera ses aïeux & honorera ses ancêtres; s'il honore ses ancêtres, il révérera leur mémoire; s'il révere leur mémoire, il aimera ses sujets, il punira avec équité & modération, les peuples seront tranquilles, l'abondance régnera dans l'Empire, la religion, les mœurs & la justice seront florissantes, la joie sera universelle; aussi est-il dit dans le *Chi-king* (en parlant de *Ouen-ouang*): *Quel éclat de gloire! quelle ravissante prospérité! tous les cœurs sont unis.*

CHAP. *Yo-ki & Tfu-ki.*

Dans les temples & dans les salles des Ancêtres, la musique doit également inspirer la religion au Prince & aux sujets, aux grands & aux petits. Dans les fêtes publiques & dans les assemblées de parens, elle doit également inspirer la condescendance & les égards aux vieux & aux jeunes. Dans les familles & dans les ménages, elle doit également inspirer l'amour & la tendresse aux pères & aux enfans, aux aînés & aux cadets. Plus on examine la musique, plus on trouve que son unique but, soit dans ce qui en fait l'essence, soit dans ce qui n'en est que l'accessoire, est de resserrer les liens qui unissent le père au fils, le Prince au sujet, tous les hommes les uns aux autres.

Le sage qui s'applique à la musique & au cérémonial, est la lumière du monde.

Quand un Prince meurt, le Prince héritier attend que les funérailles soient finies pour prendre le titre de sa principauté.

Pendant toutes les funérailles, un fils, en parlant de soi, ne se donne que les noms de *fils respectueux*, *fils exploré*, *fils inconsolable* (La politesse antique & moderne de Chine ne tolere pas notre *je, moi*. On dit au Prince: *Votre humble sujet fera*, &c. à un aîné, *votre petit frere* ; à un pere & une mere, *votre petit enfant* ; à un supérieur, *votre serviteur*, &c. Ainsi dans le deuil, on dit : *Le fils exploré, le fils inconsolable vous prie ou vous remercie*, &c.).

La religion est la premiere chose dans le deuil, les larmes & les sanglots la seconde, le jeûne & la maigreur la derniere. La couleur & l'air du visage doivent répondre aux sentimens du cœur ; le maintien & les manieres, aux habits dont on est vêtu.

Pendant le grand deuil, on salue en silence, & en se prosternant la face contre terre.... On n'est point obligé de cacher ses larmes.... On ne reçoit aucune invitation.... On peut recevoir des visites après les funérailles, mais on n'en rend point.... On ne doit point se baigner.

Quand le pere est en habit de deuil (fût-ce pour des étrangers), ses enfans ne peuvent jouer d'aucun instrument de musique dans la maison.

Une femme ne sort point de son pays, à moins que ce ne soit pour le grand deuil; mais dans le grand deuil, une Princesse même sort des Etats de son epoux, pour aller rendre ses derniers devoirs à son pere ou à sa mere.

CHAP. *Sang-ta-ki & Tsi-y.*

Si le fils d'un mort est encore dans la premiere enfance, on l'habille de deuil & on le porte entre les bras; celui qui le porte salue pour lui, &c.

La politique de nos premiers Empereurs se réduisoit à témoigner de l'estime pour les gens de bien , à traiter les Magistrats avec honneur, à avoir de la considération pour les vieillards , à respecter leurs anciens & à être pleins de tendresse pour les jeunes gens. Ces cinq points assuroient la tranquillité de l'Empire & le bonheur de leur regne. Pourquoi témoigner tant d'estime aux gens de bien ? parce que leur vertu les approche du *Tao* (ou du *Chang-ti*). Pourquoi faire honneur aux Magistrats ? parce que leur dignité est une extension de la souveraineté. Pourquoi avoir tant de considération pour les vieillards ? parce qu'ils nous représentent nos parens. Pourquoi tant respecter les anciens ? parce qu'ils nous rappellent nos aînés. Pourquoi avoir tant de bonté pour les jeunes gens ? à cause du rapport qu'ils ont avec nos enfans. La Piété Filiale est un devoir aussi pressant pour l'Empereur que pour les autres, puisqu'il a reçu la vie d'un pere & d'une mere. L'amour fraternel est d'une obligation aussi étroite pour les Princes que pour les autres , puisqu'ils ont des aînés. Aussi nos anciens Empereurs , bien loin de s'écarter jamais de cette doctrine , en avoient fait le flambeau de leur politique , pour gouverner tout l'Empire comme une seule & même famille.

Si un Prince veut enseigner à ses peuples la bienfaisance & l'amour de la paix , qu'il commence par aimer tendrement ceux de qui il a reçu la vie. S'il veut persuader la soumission & l'obéissance , qu'il ait du respect & de la déférence pour ses aînés. Plus son exemple enseignera au peuple la bienfaisance & l'amour de la paix , plus il le regardera comme son vrai pere ; plus il enseignera le respect pour les anciens & la déférence pour les aînés , plus ses ordres seront respectés. La Piété Filiale envers les parens & la déférence pour les anciens , sont le grand & infailible moyen de persuader l'obéissance , de

gagner les cœurs & de subjuguier les esprits. Rien n'est impossible à un Prince qui s'y prend ainsi.

Notre corps est une portion de celui de nos pères & mères, qu'ils nous ont laissée comme un héritage : or, dès que c'est d'eux que nous avons reçu notre corps, nous devons le traiter avec respect. Qui n'a ni modestie, ni retenue dans son domestique, n'a pas de Piété Filiale.

La Piété Filiale est la doctrine essentielle qu'il importe le plus d'enseigner au peuple, & qu'il faut lui enseigner avant tout.

La Piété Filiale est une vertu dont l'excellence s'élève jusqu'au ciel ; la vaste enceinte des quatre mers n'en peut épuiser les bienfaits, & sa gloire toujours nouvelle ne souffrira aucun affaiblissement pendant la longue durée des siècles. Soit qu'elle s'étende au nord ou au midi, à l'orient ou à l'occident, elle rétablit par-tout le bon ordre & y fait la félicité des cœurs.

Qu'on soit en chaise à porteur ou qu'on aille à pied, on se détourne devant un vieillard pour lui céder le pas.

CHAP. *Tsi-tong.*

Il y a des caractères gravés sur les *Ting* (grands vases dont on orne les sépultures & salles des Ancêtres.). Ces caractères contiennent l'éloge des ancêtres, pour transmettre leur nom & leur gloire à la postérité. Quelque belles qualités qu'eussent nos ancêtres, ils avoient aussi leurs défauts ; mais on ne parle que de leurs belles qualités dans ces inscriptions, parce que la Piété Filiale de leurs fils & petits-fils mérite cette consolation, & que la plus austère sagesse ne voudroit pas la leur refuser.

Les anciens transmettoient à la postérité la gloire & les belles qualités des grands hommes, afin que leurs descendants s'excitassent

s'excitassent à marcher sur leurs traces & à s'intéresser au bien public. Les fils & les petits-fils des Princes trouvoient dans les salles des Ancêtres tout ce qui étoit le plus capable de les empêcher de dégénérer.

Donner à ses ancêtres des louanges qu'ils n'ont pas méritées ; c'est calomnier leur mémoire ; ignorer leurs belles qualités , c'est se flétrir par sa stupidité ; être instruit de leurs vertus , & ne pas en transmettre le souvenir à la postérité , c'est afficher l'ingratitude la plus basse : le sage rougiroit de tomber dans quelqu'un de ces trois défauts,

CHAP. *Ngai-kong-ouen & Fang-ki.*

Quand un Prince s'immortalise par ses vertus, les peuples font refluer sa gloire sur ses parens ; car on se persuade aisément que le pere & la mere d'un fils vertueux ont été vertueux eux-mêmes. Il travaille à les illustrer, en immortalisant son nom.

L'homme de bien ne se permet aucune faute ni négligence dans ce qu'il fait ; il sert ses parens comme s'il servoit le *Tien* , & il sert le *Tien* comme il sert ses parens. Voilà pourquoi la Piété Filiale le conduit à la perfection.

Dans les récompenses & honneurs que le Prince décerne au mérite , il doit commencer par les morts & non par les vivans, afin que le peuple apprenne à chérir la mémoire de ceux qui ne sont plus. Les Militaires qui ont péri à la guerre dans les pays étrangers, doivent passer avant les Magistrats qui sont morts paisiblement dans leur patrie, afin que le peuple apprenne à sentir ce qu'il doit à ceux qui le défendent : *Le souvenir de mon ancien Général* , dit l'Ode , *attendrit mon cœur & encourage ma vertu.* On ne sauroit trop prendre de précautions pour empêcher que le peuple n'oublie les morts. Pour peu

qu'on en perde le souvenir, combien de familles désolées qui n'ont plus ni recours ni appui.

C'est une grande preuve de Piété Filiale dans un fils, de n'oser rien changer pendant trois ans, à tout ce qu'avoit fait ou réglé son pere.

Un fils qui a une vraie Piété Filiale obéit à son pere & à sa mere dans les choses gênantes, sans qu'il lui échappe la moindre plainte ; il les avertit de leurs défauts, sans se rebuter ; il se dévoue pour eux aux travaux les plus pénibles, sans se lasser. *Un fils qui aime de cœur son pere & sa mere est infatigable*, dit le Ché-king.

On porte le deuil pendant trois ans pour son Souverain, comme pour son pere & sa mere. Un fils, du vivant de son pere, ne peut ni posséder rien en propre, ni disposer de sa personne ; le bon ordre & la subordination le demandent ainsi. Par la même raison, l'Empereur ne traite aucun de ses sujets en étranger, & n'est traité en étranger chez aucun de ses sujets. Quand il va chez quelqu'un, il monte par l'escalier de l'orient & s'assied à la première place, pour nous apprendre qu'il est le Pere commun, & que tout lui appartient dans la grande famille de l'Empire.

Un fils, du vivant de son pere & de sa mere, n'oseroit disposer de lui-même, ni du char, ni des chevaux dont l'a gratifié le Prince.

CHAP. *Piao ki.*

Rendre le bien pour le mal, c'est conquérir tous les cœurs à la bienfaisance ; rendre le mal pour le bien, c'est armer toutes les mains de poignards.

Il y a trois sortes d'humanités : leurs œuvres sont les mêmes, mais leurs motifs sont bien différens. L'humanité de sentiment

est une humanité de bonté d'ame.... L'humanité de prudence est une humanité d'intérêt... L'humanité de crainte est une humanité servile.

L'humanité est à la droite de l'homme de bien , & la sagesse à sa gauche. L'humanité fait l'homme , la sagesse fait le juste. Si l'on excelle en humanité , on est moins juste & on écoute plus l'amour que le respect. Si l'on excelle en justice , on est moins humain & on écoute plus le respect que l'amour.... Aimer les hommes , parce qu'on est homme , c'est humanité : les aimer , parce que la loi le commande , c'est s'aimer soi-même. Voilà une humanité qui se replie.... L'humanité est une machine immense dont on n'a jamais épuisé tous les mouvemens , & une vaste région qu'on ne parcourt jamais en entier. Qui juge de ses semblables par ce qu'ils devroient être , en trouve peu qui méritent le nom d'homme ; qui en juge en les comparant les uns avec les autres , leur trouve bien des qualités estimables.

CHAP. *Tsée-y-pen-sang & Ouen sang.*

Si le Prince aime ses sujets comme un pere ses enfans , ses sujets l'aimeront comme des enfans leur pere : s'il est fidele aux promesses qu'il leur fait , ils seront soumis & obéissans à ses ordres : s'il les traite avec douceur & bonté , ils seront pleins de respect & de vénération pour sa personne.

CHAP. *Ouen-fou & San-nien-ouen.*

Le deuil de trois ans n'a jamais été changé pour aucun Empereur , il remonte jusqu'à l'antiquité la plus reculée , & on n'en fait pas l'origine. Confucius disoit : « Un enfant ne quitte » qu'après trois ans le sein de son pere & de sa mere. La loi du » deuil de trois ans est la loi de tout l'Empire ».

CHAP. *Hoen-y, Tsiou-y & Sang-fou.*

Du respect pour les vieillards, dépend la Piété Filiale & la déférence pour les aînés ; de la Piété Filiale & de la déférence pour les aînés , dépend la tranquillité de tout l'Empire.... Confucius disoit : *Qu'on pouvoit juger du gouvernement par la manière dont se faisoient les festins publics.*

On juge des personnes par leur conduite durant le deuil.

On obéit à sa mere comme à son pere, on a le même amour pour l'un & pour l'autre ; mais la mere ne tient que le second rang. Le ciel n'a pas deux soleils, la terre n'a pas deux Empereurs, un royaume n'a pas deux Princes, une famille n'a pas deux maîtres, un seul doit commander ; aussi quand le pere vit encore, on ne porte qu'un an le deuil de sa mere, afin de faire voir qu'il n'y a qu'un chef.

HIAO-KING, ou LIVRE CANONIQUE sur la Piété Filiale.

Notice du Hiao - king.

LE *Hiao-king* ou Livre Canonique sur la Piété Filiale, est, dit-on vulgairement, le dernier ouvrage de Confucius, & fut composé l'an 480 avant J. C. Les Savans ont fait un grand nombre de dissertations pour examiner & constater si ce petit dialogue est véritablement de ce sage. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est qu'on le lui a toujours attribué, & qu'il n'est pas historiquement démontré qu'il en soit l'Auteur. Cependant, comme plusieurs Empereurs, quelques anciens historiens & de très-célèbres critiques articulent nettement que c'est le Socrate

de la Chine qui l'a composé, on peut, ce semble, se ranger de leur avis, qui est le plus universellement suivi depuis bien des siècles, & n'a plus eu de contradicteurs dans ces derniers temps.

Le *Hiao-king* fut enveloppé dans la proscription des anciens livres, sous le regne de *Tsin-chi-hoang*. Comment a-t-il été recouvré? Les exemplaires recouvrés étoient-ils les mêmes? lequel de ces exemplaires étoit le plus authentique? quel est celui qui a prévalu? Toutes ces questions mirent aux prises les Savans qui voulurent autrefois en faire une affaire d'Etat. Nous n'insisterons pas sur cet objet. On s'intéresse trop peu au fond du procès en Europe pour avoir la curiosité d'en lire les pièces.

Dès que le *Hiao-king* eut paru, il fut expliqué, commenté & paraphrasé de toutes les manières qu'on peut imaginer. Pour comble de gloire, ce petit livre fut mis au nombre des livres canoniques, & décoré du titre de *King*. Méritoit-il tous ces honneurs? Le lecteur en jugera. Peut-être le *Hiao-king* doit-il plus sa gloire à l'intérêt qu'on prend ici à tout ce qui concerne la Piété Filiale, qu'à la manière dont ce grand sujet y est traité; & ce sera encore une plus grande louange pour Confucius, qu'on fait avoir été le conservateur & l'apôtre de la doctrine de la Piété Filiale.

Le P. Noël a traduit autrefois le *Hiao-king* en latin. Notre traduction fera nécessairement différente de la sienne. Il a travaillé sur le *Kou-ouen*, vieux texte, & nous sur le *Sin-ouen*, nouveau texte, qu'ont adopté les Lettrés du College Impérial. Outre cela, il s'est jetté dans la paraphrase, & nous, nous avons pris à tâche de présenter le texte en François tel qu'il est en Chinois. Nous avertissons que le texte auquel nous nous sommes attachés, est celui qui a prévalu au Palais, au College Impérial & dans toutes les Provinces.

HIAO-KING.

Confucius étant assis avec *Tfeng-tsée* (1), il lui dit : Savez-vous quelle fut la vertu suréminente & la doctrine essentielle qu'enseignoient nos anciens Monarques (2) à tout l'Empire, pour entretenir la concorde parmi leurs sujets & bannir tout mécontentement entre les supérieurs & les inférieurs ? = D'où pourrois-je le savoir, répondit *Tfeng-tsée*, en se levant par respect, moi qui suis si peu instruit ? = La Piété Filiale, reprit Confucius, est la racine de toutes les vertus & la première source de l'enseignement (3). Remettez-vous, je vous développerai cette importante vérité.

Extraits des Commentaires du Hiao-king.

(1) *Tfeng-tsée* est un des plus illustres disciples de Confucius. C'est à lui que l'on doit le *Ta-hio* ou la grande Science, le premier des livres classiques & celui peut-être où le génie de Confucius brille avec plus d'éclat de toute sa sagesse (On l'a imprimé dans le Tome premier de ces Mémoires.).

(2) Ces anciens Monarques sont *Yao*, *Chun*, *Yu*, dont il est tant parlé dans le *Chou-king*, dans le *Lun-yu*, &c. Ces Princes furent des sages, des grands hommes & des bienfaiteurs de leurs sujets ; leur vertu étoit égale à leur sagesse. (Ou nous nous trompons bien, ou quiconque lira avec attention les premiers Chapitres du *Chou-king* & les détails où entre *Mong-tsée*, se rangera de l'avis de ceux qui les regardent comme les premiers chefs de la colonie qui vint en Chine lors de la première dispersion des peuples, & comme les

vrais fondateurs de l'Empire Chinois. Toutes les autres preuves d'autorité à part, l'état où ils trouverent la partie de la Chine qu'ils habiterent & défricherent, anéantit toutes les belles choses qu'on débite sur les prétendus regnes de *Hoang-ti*, *Chao-hao*, &c.).

(3) La Piété Filiale est la racine de toute vertu, non seulement parce qu'elle est la première qui germe, éclot & s'épanouit, mais encore & principalement parce que, soit qu'on la regarde comme inspirée par la chair & le sang, ou comme commandée par la raison & prescrite par la loi, elle tient à tout notre être & s'étend sur toute notre vie, nous mène par elle-même à toutes les autres vertus & nous éloigne de tout vice, nous montre dans notre cœur ce que les autres hommes sont pour nous & ce que nous devons être pour eux. Elle est la source de tout enseigne-

Tout notre corps, jusqu'au plus mince epiderme & aux cheveux, nous vient de nos parens (4) ; se faire une conscience de le respecter & de le conserver, est le commencement de la Piété Filiale. Pour atteindre la perfection de cette vertu, il faut prendre l'effor & exceller dans la pratique de ses devoirs, illustrer son nom & s'immortaliser, afin que la gloire en rejailisse eternellement sur son pere & sur sa mere. La Piété Filiale se divise en trois spheres immenses : la premiere est celle des soins & des respects qu'il faut rendre à ses parens ; la seconde embrasse tout ce qui regarde le service du Prince & de la patrie ; la derniere & la plus élevée, est celle de l'acquisition des vertus, & de ce qui fait notre perfection. *Pouvez-vous oublier vos ancêtres*, dit le *Chi-king*, *faites revivre en vous leurs vertus* (5).

ment, parce que comme on en connoît les devoirs par une conviction identifiée avec le sentiment qu'on a de son existence, avec l'amour qu'on se porte à soi-même & avec l'idée qu'on a de son excellence ; c'est par cette conviction primitive que la morale & la philosophie nous menent à la connoissance des vertus différentes dont la pratique nous obtient du *Tien*, des autres hommes & de toutes les créatures, ce qui peut assurer notre bonheur.

(4) Un vase appartient moins au potier qui l'a fait, un livre à celui qui l'a écrit, un arbre à celui qui l'a planté, qu'un enfant à ses parens. Outre en effet qu'il leur a coûté des soins plus longs & plus pénibles, il est une partie d'eux-mêmes, une portion de leur substance ; le sang qui circule dans ses veines est le leur. Voilà pourquoi conserver son corps est le

commencement de la Piété Filiale.

(5) Confucius cite le *Chi-king* pour faire voir que sa doctrine sur la Piété Filiale est celle de l'antiquité. Autant les philosophes contemporains de ce sage & ceux qui vinrent après lui se piquoient d'être les créateurs & inventeurs de leur doctrine, & d'enseigner aux hommes des choses nouvelles, autant il affectoit de ne se donner que pour le disciple & l'écho des premiers sages. Il avoit même l'attention de le prouver d'une maniere nette & précise qui fermoit la bouche à ses adversaires. La vérité tire sans doute toute sa force de sa propre lumiere, & Confucius eût-il été l'inventeur de la doctrine qu'il enseignoit, dès qu'elle étoit vraie, utile & bienfaisante, peu importoit, ce semble, qu'elle fût ancienne ou nouvelle. Ce sage avoit raison de penser différemment, non seulement parce que le poids des témoignages est

Qui aime ses parens , continua Confucius , n'oseroit haïr personne ; qui les honore , n'oseroit mépriser qui que ce soit. Si un Souverain sert ses parens avec un respect & un amour sans bornes , la vertu & la sagesse des peuples croîtront du double , les barbares mêmes se soumettront à ses arrêts (6). Voilà sommairement ce qui concerne la Piété Filiale du Souverain : *Un seul cultive la vertu*, dit le *Chou-king*, *& des millions de cœurs volent vers elle*. Si celui qui est au-dessus des autres est sans orgueil , son élévation sera sans péril ; s'il dépense avec économie & avec mesure , quelque riche qu'il soit , il ne donnera pas dans le luxe. En évitant les périls de l'élévation , il en perpétuera la durée ; en se préservant du luxe , il jouira continuellement de l'abondance. Sa grandeur & ses richesses assurées , elles assureront son rang suprême à sa famille & la paix dans ses Etats. Voilà sommairement ce qui regarde la Piété Filiale d'un Prince :

une grande recommandation pour la multitude , mais encore parce qu'il étoit essentiel de faire voir que sa doctrine découloit de la nature de l'homme , avoit toujours été regardée comme le point d'appui de toutes les loix sociales , & étoit l'explication claire & unique des grandes choses qu'avoient faites les Anciens.

(6) Nos annales en font foi. Les Barbares qui nous environnent depuis la pointe occidentale de la grande muraille jusqu'à la mer du midi , ont résisté dans tous les temps aux armes victorieuses des plus grands Empereurs , ou n'ont fait que plier pour peu d'années. On venoit à bout de mettre leurs armées en fuite , de conquérir leurs pays , de dissiper leurs peuplades , ou de les contenir , mais jamais de

les soumettre. Plus on avoit remporté d'avantages sur eux , plus ils devenoient indomptables & furieux. Quand au contraire l'innocence , la douceur & la beauté de nos mœurs publiques étonnoient leur barbarie & les charmoient , on les voyoit venir d'eux-mêmes rendre hommage à l'Empereur , lui offrir leurs tributs sauvages , & le prendre pour juge de leurs différens. La gloire ne fait que des blessures , la vertu seule triomphe des préjugés , gagne & attache les cœurs. Plus une nation est barbare , plus elle doit être touchée de voir qu'un citoyen trouve parmi ses concitoyens des sentimens & des soins que les Peres & Meres ne trouvent pas toujours chez elle auprès de leurs propres enfans.

Craignez ,

Craignez, tremblez, soyez sur vos gardes, dit le Chi-king, comme si vous étiez sur le bord du précipice, comme si vous marchiez sur une glace peu épaisse (7).

Ne vous emancipez point jusqu'à porter d'autres habits que ceux que vous permettent les ordonnances des anciens Empereurs; ne vous hasardez jamais à rien dire qui ne soit conforme aux loix qu'ils ont faites; n'osez rien faire dont leur vertu ne vous ait donné l'exemple. Alors, comme la regle de vos discours & de votre conduite ne sera pas de votre choix, vos paroles, fussent-elles trompetées dans tout l'Empire, on ne pourra point les blâmer, & votre conduite attirât-elle tous les regards, vous n'aurez ni reproche, ni haine à craindre: ces trois choses conserveront la salle de vos ancêtres (8). Voilà som-

(7) Dans le temps que Confucius composa son *Hiao-king*, l'ancien gouvernement subsistoit encore. L'Empereur ne gouvernoit immédiatement par lui-même que le *Ki-tcheou*. Tout le reste de l'Empire étoit divisé en Royaumes & grands fiefs qui avoient leurs Princes particuliers. Tous ces Princes dépendoient de l'Empereur comme de leur Souverain & Seigneur suprême à qui ils devoient foi, tribut & hommage, au tribunal duquel ils étoient cités & jugés, à la protection duquel ils recouroient, & de qui ils recevoient ou le titre ou l'investiture de leurs principautés & domaines. A cela près, ils étoient Souverains dans leurs petits Etats, nommoient à presque toutes les charges, gouvernoient par eux-mêmes & publioient telles loix qu'ils vouloient, pourvu qu'elles ne fussent ni tyranniques ni contraires aux

loix générales de tout l'Empire. Ce n'est que par les événemens racontés dans le *Tchun-ssieou* & dans les Annales, qu'on peut bien sentir la sagesse, la solidité & la profondeur des maximes: *Si celui qui est, &c.*

(8) Comme la Piété Filiale étoit l'ame du gouvernement de l'antiquité, on avoit pris le parti de graduer les honneurs qu'on rendoit aux morts dans les familles, pour en faire une distinction qui allât toujours en montant depuis le simple citoyen jusqu'à l'Empereur. On faisoit refluer sur le pere, le grand-pere & l'aïeul la gloire & l'élevation d'un grand, en lui permettant de leur elever une salle & d'y faire des cérémonies proportionnées à son rang. S'il mouroit dans le lit d'honneur, cette salle restoit à la famille, & étoit à jamais pour elle un monument de gloire, quoique ses descendans ne pussent y faire que les cérémonies

mairement ce qui est particulier à la Piété Filiale d'un Grand. Il est dit dans le *Chi-king*: *Ne vous relâchez ni jour ni nuit dans le service de l'homme unique* (9), [c'est-à-dire, de l'Empereur].

Servez votre pere avec l'affection que vous avez pour votre mere, & vous l'aimerez également; servez votre pere avec la vénération que vous avez pour votre Prince, & vous le respecterez également. Ayant pour votre pere l'amour que vous sentez pour votre mere & le respect dont vous êtes pénétré pour votre Prince (10), vous servirez le Prince par

du rang qu'ils avoient dans l'Etat. Mais s'il étoit déposé honteusement, il étoit rare qu'on ne l'obligeât pas à abattre la salle de ses ancêtres, ce qui devenoit une flétrissure & une désolation encore plus accablante que la perte de ses dignités.

(9) Nous avons ici plusieurs observations à faire: 1°. il ne faut qu'ouvrir les livres de Confucius, de *Tseng-tse*, de *Mong-tse*, &c. pour observer qu'ils citent des textes des *King*, tantôt en garantie d'un fait, tantôt en preuve d'un point de doctrine, tantôt en décision d'un article de morale, &c. 2°. Les autres *King* sont cités en plusieurs manières dans le *Li-ki*, & le *Chou-king* se cite aussi lui-même. 3°. Les textes & passages des *King* sont cités ordinairement dans leur sens *obvie* & littéral; mais ils sont cités aussi dans un sens allégorique & figuré. 4°. Toute citation des *King* paroît être donnée pour un témoignage irrécusable, pour une preuve invincible & pour une décision *ultime* & irréfragable. 5°. Il est d'usage d'adoucir par l'interprétation, les textes dont le sens

littéral seroit trop nud, ce qui a lieu non seulement pour les sentences & maximes de morale, mais encore pour celles qui ont trait au penchant d'un sexe pour l'autre; & quoiqu'il y ait dans le *Chi-king* nombre de chansons dont le sens *obvie* est très-galant, Confucius a enseigné qu'il n'y avoit rien qui pût alarmer la pudeur. 6°. On trouve par-tout que les *King* contiennent la grande doctrine, la doctrine de tous les temps, & que le Saint seul peut les avoir écrits.

(10) Dans l'antiquité comme aujourd'hui, on montoit de toutes les conditions dans la sphere des Lettrés, plus ou moins haut, selon qu'on avoit plus ou moins de talents & de science, & de-là aux charges, emplois & dignités du gouvernement. Plus un Lettré s'est élevé au-dessus de son pere, plus il est à craindre qu'il ne perde de vue insensiblement combien il reste toujours au-dessous de lui par sa qualité de fils. Il n'y a que l'amour & le respect qui puissent le sauver d'un si horrible egarement. Qui aime en effet & respecte de cœur

Piété Filiale, & serez un sujet fidele; vous déférerez à ceux qui sont au-dessus de vous par respect filial, & vous serez un citoyen soumis: or, la fidélité & la soumission préviennent toutes les fautes vis-à-vis des supérieurs (11). Quel moyen plus sûr, soit de garantir ses revenus & dignités (12), soit de conserver le droit de *Tsi-ki* à ses ancêtres? Voilà sommairement ce qui caractérise la Piété Filiale du Lettré. Il est dit dans le *Chi-king*: *Que la crainte de flétrir la mémoire des auteurs de vos jours, occupe les premieres pensées de votre réveil, & que le sommeil même de la nuit ne vous les ôte pas* (13).

Mettre à profit toutes les saisons, tirer parti de toutes les terres, s'appliquer à ses devoirs & economiser avec sagesse pour nourrir son pere & sa mere, c'est-là sommairement en quoi consiste la Piété Filiale de la multitude (14).

son pere, voit toujours en lui la prééminence sacrée de la paternité, & se fait un plaisir de lui prouver en tous ses procédés, l'obéissance affectueuse d'un fils respectueux.

(11) Les Anciens disoient: *Ce n'est pas pour jouir des honneurs & des richesses attachées aux dignités qu'un fils entre dans la carrière des emplois du gouvernement, c'est pour consoler la tendresse de ses parens, les acquitter envers la patrie, & leur rendre la vie plus douce.* Or qui a cela en vue, sera fidele à son Prince & soumis à ses supérieurs. Plus même il est occupé de ses parens, plus il s'observe & mesure toutes ses démarches.

(12) On avoit des revenus sur l'Etat, dans l'antiquité, dès qu'on étoit monté au grade de Docteur; mais on n'entroit en charge qu'à son rang, encore falloit-il le choix exprès du Prince ou de l'Empereur.

Tous ceux qui étoient en charge avoient droit de faire avec plus de pompe & de solennité les cérémonies à leurs ancêtres.

13. Ces paroles du *Siao-ya* peignent merveilleusement les pensées & la doctrine de l'antiquité. On auroit accusé Confucius d'exagération, s'il avoit pris sur son compte cette belle maxime. Voilà pourquoi il a affecté de la tirer du *Chi-king*, encore a-t-il eu l'attention de ne l'appliquer qu'à ceux qui faisoient une profession ouverte d'étudier & de suivre la morale des anciens sages.

(14) Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à la grande & fatale révolution de *Tsing-chi-hoang*, quoiqu'on distinguât quatre ordres de citoyens, 1°. ceux qui étoient en charge, ou en passe d'y entrer; 2°. les cultivateurs; 3°. les

La Piété Filiale embrasse tout depuis l'Empereur jusqu'au dernier de ses sujets ; elle ne commence ni ne finit à personne. Quelque difficulté qu'on trouve à en remplir tous les devoirs, il seroit insensé de dire qu'on ne le peut pas.

O immensité de la Piété Filiale, s'écria *Tjeng-tsé*, que tu es admirable ! Ce qu'est la régularité des mouvemens des astres pour le firmament, la fertilité des campagnes pour la terre, la Piété Filiale l'est constamment pour les peuples (15). Le ciel & la terre ne se démentent jamais ; que les peuples les imitent, & l'harmonie du monde sera aussi continuelle que la lumière du ciel & les productions de la terre. Voilà pourquoi la doctrine de la Piété Filiale n'a pas besoin de reprendre pour corriger, ni sa politique de menacer pour gouverner.

Aussi les anciens Empereurs ayant compris qu'il n'appartient qu'à cette doctrine de réformer les mœurs (16), ils commen-

artisans ; 4^o. les marchands, *Ché, Nong, Kong, Chang*, l'ordre des laboureurs formoit tellement le gros de la Nation, que tous les autres n'en faisoient qu'une très-petite partie. Comme en effet aucune usurpation n'avoit encore ni entamé, ni brouillé les premières loix sociales, qui n'étoient au fonds qu'un développement de la police domestique d'une nombreuse famille, on en étoit presque dans les termes d'un gouvernement paternel.

(15) Nous avons traduit autrefois : *La Piété Filiale est la loi immuable du Tien, la justice de la terre & la mesure*, &c. Mais quelque vraie que nous paroisse encore cette traduction, qui d'ailleurs est fondée sur les gloses & explications de plusieurs anciens Commenta-

teurs, comme elle porte le sens du texte bien plus haut, & qu'à cette considération il faut ménager les préjugés de l'occident, nous avons mieux aimé nous en tenir à l'explication la plus commune.

(16) Ces paroles de Confucius ont trait à l'état auquel les dépenses, les débauches & les cruautés de l'infâme *Tcheou* avoient réduit l'Empire, & à ce que firent *Ououang, Tching-ouang* & le Prince *Tcheou-kong*, pour faire rentrer les peuples dans le devoir. Plus les désordres qui avoient prévalu sous la dynastie précédente avoient perverti les Provinces, plus on sentit vivement que l'innocence & la bonté des mœurs sont la première source de la concorde, de la subordination & de la tranquillité publique. Mais comment res-

cerent par enseigner l'amour filial , & le peuple ne s'oublia plus vis-à-vis de ses parens (17). Pour faire sentir ensuite les charmes

susciter cette innocence & cette bonté de mœurs parmi des hommes si corrompus & gangrenés de vices ? L'antiquité l'apprit à *Ou-ouang*, à son fils & à son frere. La Piété Filiale ayant conquis les cœurs à la vertu dans les siècles précédens, elle pouvoit les reconquérir, & rendre à l'Empire les beaux jours qu'elle lui avoit procurés pendant tant de siècles. Ils donnerent en conséquence tous leurs soins à enseigner & à développer, à accréditer & à consacrer la grande doctrine de la Piété Filiale. Comme la décadence de l'autorité publique & celle des mœurs faisoient craindre à Confucius tous les maux qui arriverent en effet, il profita de son sujet pour insinuer aux Princes de son temps comment ils pouvoient s'y prendre, à l'exemple des Fondateurs de la dynastie régnante, pour rendre à l'Empire affligé son ancienne splendeur. La sagesse de ce grand homme brille ici de toute sa lumière ; 1°. En ce que, sans entrer dans aucune discussion, il pulvérise les systèmes, ou plutôt les rêveries politiques, qui mettoient alors les hommes d'Etat & les Philosophes aux prises les uns avec les autres, & egardoient l'attention nonchalante des Princes dans un labyrinthe de problèmes & de questions interminables sur la législation, la discipline militaire, la population, l'agriculture, l'équilibre des conditions, le commerce intérieur & étranger, les arts de besoin & les

arts de goût, les balancemens de crédit & de discrédit, les hauts & les bas des consommations, &c. 2°. En ce que, ne faisant qu'insinuer d'après les *King* & les *Annales* un fait connu, il evitoit le nom odieux de réformateur, dispoisoit les Princes à l'écouter, par les louanges qu'il donnoit à leurs ancêtres, & par les vérités sensibles qu'il leur montrait. 3°. En ce que, ce qu'il proposoit étant à la portée & au profit de tout le monde, il persuadoit aisément la multitude, donnoit du courage aux gens de bien, gaignoit les Peres & meres, réveillait le zèle des bons citoyens, & imposoit silence aux mauvais esprits & aux discoureurs. 4°. En ce que, réveillant l'attention publique sur la décadence de la Piété Filiale, il flétrissoit les abus les plus accrédités, vengeoit l'honneur des loix, censuroit les négligences du gouvernement sans qu'on pût lui en faire un crime, & commençoit par-là même la révolution qu'il faisoit desirer. Si ce sage n'avoit pas été si violenté par les circonstances où il se trouvoit, son dialogue sur la Piété Filiale eût été certainement plus méthodique, plus plein & plus fini ; mais il n'auroit peut-être pas si bien fait voir les ressources étonnantes de son puissant génie.

(17) Les législateurs ont tous commencé depuis par faire des loix, & ont prétendu en assurer l'observation par la terreur des supplices.

de la vertu & de la justice, & en persuader la pratique au

Pourquoi les Fondateurs de la dynastie des *Tcheou* tinrent-ils une autre conduite ? C'est, dit *Hiu-tchi*, que ce n'étoit pas l'affermissement de leur puissance & l'agrandissement de leur maison que ces bons Princes avoient le plus à cœur, mais le vrai bien & le bonheur de leurs nouveaux sujets, ainsi que le *Chang-ti* le leur avoit prescrit en leur donnant l'Empire, comme il est rapporté dans le *Chou-king*. En effet, les loix n'étant qu'une coaction extérieure, leur manutention n'ayant prise que sur ce qui perce dans le Public, & leur rigueur n'étant qu'un palliatif passager, quelque sages qu'ils eussent pu les faire, elles n'auroient servi qu'à faire plier les peuples & non à les rendre meilleurs. Au lieu qu'en enseignant d'abord les devoirs des enfans envers leurs pere & mere, 1°. tout le monde ne pouvoit qu'applaudir à un soin dont on sentoît la nécessité, l'importance & l'utilité ; 2°. les Princes acquéroient pour le bien public toute l'autorité qu'ils faisoient recouvrer aux parens, & tous les egards qu'ils leur obtenoient ; 3°. ils attaquoient tous les abus dans leur principe, & se donnoient toutes les avances de la Piété Filiale pour la pratique des autres vertus ; 4°. ils commençoient par ce qui étoit tout à la fois & le plus essentiel & le plus facile ; 5°. ils préparoient les plus grands changemens sans aucun appareil de réforme ni d'innovation, parce que c'étoit dans les cœurs & dans le secret des familles que la doctrine

de la Piété Filiale devoit d'abord opérer. Or, elle devoit prendre d'autant plus aisément que tout le monde étoit dans un état violent pour s'en être éloigné, & qu'elle remettoit chacun, pour ainsi dire, dans le niveau & l'équilibre de la nature. Aussi fit-elle des progrès rapides dans tous les ordres de l'État. C'étoit le moment de montrer l'excellence, les douceurs & les avantages de l'amour fraternel. Comme la Piété avoit déjà commencé à en développer les sentimens & à en accréditer les devoirs, tous les cœurs en reçurent l'enseignement, comme une terre nouvellement labourée reçoit la pluie du printemps ; & cet enseignement conduisit sans peine les cœurs à tous les egards, à toutes les déférences & à toutes les attentions qui font le charme de la société. Il ne falloit qu'étendre aux étrangers ce qu'on étoit accoutumé de faire dans le sein de sa famille. Le cérémonial & la musique, c'est-à-dire, l'étiquette qui fixoit tous les rangs, & les fêtes publiques qui en montroient l'harmonie, acheverent la révolution, & y apposèrent comme le sceau de l'aveu public de tout l'Empire.... La politique des *Tcheou* avoit trois choses en vue dans les ordonnances de l'étiquette : 1°. de graduer dans une proportion assortie, mais toute légale, les prééminences extérieures par où on descendoit de l'Empereur jusqu'au dernier citoyen ; 2°. d'articuler avec précision ce que chacun devoit à ses supérieurs,

peuple, ils s'attachèrent d'abord à préconiser le respect pour les aînés, la complaisance pour les cadets, & toute querelle fut bannie parmi le peuple. Ils établirent ensuite le Cérémonial & la Musique, & la concorde réunit tous les cœurs. Enfin ils publièrent des loix, soit de récompense, soit de châtiment, & le peuple fut contenu dans le devoir. Il est dit dans le *Chi-king* : *Que de majesté & de grandeur environnent le premier Ministre ! le peuple par respect n'ose pas élever ses regards jusqu'à lui.*

En effet, reprit Confucius, comme c'étoit d'après la Piété Filiale que les plus sages de nos anciens Empereurs gouvernoient l'Empire, ils n'auroient osé faire peu d'accueil à l'Envoyé du plus petit Royaume (18), à plus forte raison, aux grands Princes de

ses égaux & ses inférieurs, de façon qu'on ne pût ni leur manquer, en omettant quelque chose, ni s'avilir, en faisant plus qu'on ne devoit : 3°. de ne former de tout l'Empire qu'une seule famille par l'uniformité qui régneroit dans tout ce qui fait les mœurs politiques, civiles & domestiques d'une nation.... Les fêtes publiques, soit religieuses, soit de cour, soit civiles, &c. légalisoient pour ainsi dire, publioient & consacroient tout ce que l'étiquette avoit de plus essentiel, parce qu'elles en faisoient un spectacle pour le public.... C'étoit le moment alors de publier des loix qui n'étaient, pour ainsi dire, que la narration & la peinture de ce que tout le monde faisoit, ne pouvoient plus trouver aucun obstacle. Bien plus, autant chacun sentoit par sa propre expérience les avantages infinis de la révolution qui s'étoit faite, autant il devoit être charmé qu'on travaillât à la maintenir par l'appas

des récompenses & par la crainte des châtimens.... *Que d'art ! que d'habileté ! que de sagesse !* s'écrie Tchou-ssé, dans ce tableau historique que présente ici Confucius, de ce qu'avoient fait les fondateurs de la dynastie des Tcheou, pour réformer les mœurs publiques. *Que de choses il y enseignoit aux Princes de son temps, s'ils avoient su les entendre & les mettre en pratique !* La Piété Filiale n'est pas l'ouvrage ni de l'éducation, ni de l'enseignement, ni des réflexions ; le Tien l'a mise dans le cœur de l'homme qui en possède toutes les pensées & tous les sentimens en naissant. Il ne faut que les aider à se développer ; & comme la Piété Filiale tend par elle-même à la vertu & à l'innocence, c'est par elle qu'il faut tirer les peuples de leurs désordres & les faire rentrer dans le devoir.

(18) Il faut considérer ici ce que Confucius raconte d'après l'histoire, & ce qu'il prétend prouver par-là,

l'Empire, les *Kong*, les *Heou*, les *Pé* & les *Nan*. Aussi les dix mille Royaumes concouroient-ils avec joie à tout ce qu'ils

ce qu'il articule & ce qu'il ne fait qu'insinuer ; sans cela , on ne sauroit bien entrer dans le sens du texte. 1°. Il raconte deux faits consignés dans les Annales ; le premier, que les Empereurs du temps dont il parle n'auroient osé manquer à la moindre etiquette vis-à-vis de l'Envoyé du plus petit Prince , soit à sa réception, soit à ses audiences : le second, que quand ils faisoient les cérémonies annuelles dans la salle de leurs Ancêtres, les Princes de l'Empire venoient en foule en augmenter la pompe & la solennité par leur présence. 2°. Confucius a dit plus haut, en parlant de la Piété Filiale de l'Empereur : *Qui honore ses parens, n'oseroit mépriser qui que ce soit*. Il prouve ici cette maxime par les faits notoires des fondateurs de la dynastie ; puis, pour marquer sa liaison avec la Piété Filiale, il fait observer que tous les Princes dont on honoroit les députés, concouroient à l'envi à la pompe des cérémonies aux Ancêtres. 3°. Il articule très-nettement que les grands Empereurs ne réussissoient à gouverner les peuples par la Piété Filiale, que parce qu'ils étoient les premiers à en remplir les devoirs, non seulement comme fils, freres, parens, &c, mais encore comme chefs de tous les Princes. Pour faire sentir d'un autre côté combien la Piété Filiale, ainsi étendue, devoit faciliter le gouvernement de l'Empire, il montre que par cela même, qu'elle empêchoit les Empereurs

de manquer au plus petit Envoyé, elle les mettoit en garde, à plus forte raison, contre ce qui auroit pu offenser les Princes, & leur faisoit tenir une conduite pleine de réserve, qui devoit assurer le succès de leurs soins dans le gouvernement de l'Empire. 4°. Il insinue à l'Empereur de son temps que si son autorité va toujours en s'affoiblissant, c'est qu'il s'écarte dans son gouvernement, des maximes de Piété Filiale, qui avoient porté si haut celle de ses prédécesseurs, & que ce n'est qu'en revenant à ces maximes qu'il peut la rétablir ; c'est-à-dire, que bien loin de disputer aux Princes qui viennent à la Cour les honneurs qui leur sont dus (ce qui l'avilit) il doit affecter de traiter avec honneur les Députés de ceux qui lui manquent. Ce n'est pas tout, en rappelant la pompe des anciennes cérémonies aux ancêtres, il fait comme toucher au doigt par le contraste du peu qui en restoit, que toutes les intrigues, les ruses, les traités, les ligués & les maneges politiques qu'on avoit voulu substituer à la Piété Filiale, n'avoient servi qu'à augmenter l'esprit d'indépendance, & à éloigner de la Cour les grands vassaux de la Couronne, qui se faisoient autrefois une fête & un honneur d'y venir. Ces quatre remarques ont également lieu pour ce qui suit, dans le sens qui y convient,

faisoient

faisoient pour honorer leurs ancêtres. Les Princes dans leurs Etats n'auroient pas osé mépriser un vieillard ou une veuve, à plus forte raison un des chefs du peuple; aussi leurs vassaux concouroient-ils avec joie & de cœur à tout ce qu'ils faisoient pour honorer leurs ancêtres. Un chef du peuple n'auroit osé s'oublier vis-à-vis de l'esclave d'un autre, à plus forte raison vis-à-vis d'une épouse légitime; aussi ses concitoyens concouroient-ils avec joie & de cœur à tous ses bons soins pour ses parens. Il arrivoit de-là que les peres & meres etoient heureux pendant la vie, & après leur mort leurs ames etoient consolées par des *Tsi*. L'Empire jouissoit d'une paix profonde, il n'y avoit ni fléaux, ni calamités; on ne voyoit ni révoltes (19) ni désordres. Hélas! ces heureux temps recommenceroient encore (20)

(19) Il y a ici trois choses à observer: 1°. le fait du bonheur général de tout l'Empire, fait certain & indubitable, puisqu'on le voit attesté par les monumens les plus authentiques, par la tradition constante & universelle de tous les siècles, & par le témoignage de tous les écrivains postérieurs qui n'en parlent qu'avec attendrissement; 2°. qu'il faut entendre par *paix profonde*, que tous les peuples tributaires etoient soumis, toutes les nations barbares de l'orient & de l'occident, du nord & du midi retirées chez elles & tranquilles; par *fléaux & calamités*, qu'il n'y avoit alors ni famine, ni peste, ni tremblement de terre, &c. par *désordres & révoltes*, que les mœurs publiques & privées etoient si bien réglées, qu'aucun vice ne perçoit assez au-dehors pour faire un scandale dangereux, & les Princes de l'Empire unis entr'eux & si soumis à l'Em-

pereur, que le plus hardi séditieux n'auroit pu causer de révolte; 3°. que cette félicité publique est attribuée à la Piété Filiale, comme en étant la première source & l'aliment.

(20) Cette promesse de Confucius n'étoit-elle pas hasardée, au moins pour son temps? Non. 1°. Les circonstances etoient encore plus fâcheuses lors de la fondation de la dynastie, puisqu'on etoit dans la crise d'une révolution précédée & causée par le renversement de toutes les loix. 2°. Presque tous les Princes etoient parens ou alliés, ou créatures de la Famille Impériale; leur intérêt les conduisoit naturellement à entrer dans les vues de la Piété Filiale d'un Empereur. 3°. Soit que la Piété Filiale soit spécialement favorisée du *Tien*, soit qu'elle empêche les crimes qui attirent les fléaux & les calamités, il est indubitable que la

sous un Prince éclairé qui gouverneroit l'Empire par la Piété Filiale. Il est dit dans le *Chi-king* : *Quand un Prince est sage & vertueux , son exemple subjugué tout.*

Mais quoi! demanda *Tseng-tse*, est-ce que la vertu du *Cheng-gin* n'enchérit pas sur la Piété Filiale? L'homme, répondit Confucius, est ce qu'il y a de plus noble dans l'univers; la Piété Filiale est ce qu'il y a de plus grand dans les œuvres de l'homme; respecter son pere est ce qu'il y a de plus relevé dans la Piété Filiale; & *Pei* (21) son pere avec le *Tien*, est

faire fleurir, c'est été les détourner. 4°. La moisson n'est pas toujours également abondante; mais qui sème du riz blanc, ne recueille pas du bled sarasin.

(21) Le caractère *Pei* est composé, 1°. de l'image de *vasé à mesurer du vin*; 2°. de celle de *cachet*, ou de celle d'*homme*, ou du symbole *soi-même*. Les Savans prétendent que ces trois manieres sont toutes également anciennes. L'orthographe d'aujourd'hui l'écrit avec l'image *vasé à mesurer du vin* & le symbole de *soi-même*. Le caractère est du nombre de ceux qu'on nomme *Ki-ouen*, c'est-à-dire, qui sont tableau, datent de la plus haute antiquité, & en expriment la croyance, les traditions, les usages, &c. On trouve dans les Dictionnaires que *Pei* signifie *être mis vis-à-vis*, *union*, *faire compagnie*, *affortir*, *con-leur de vin*, &c. Les divers commentateurs que nous avons sous les yeux sont fort embarrassés pour déterminer quelle est ici sa vraie signification. Selon les uns, il signifie mettre sur l'autel des sacrifices une tablette où étoit écrit le nom

du pere ou de l'aïeul, pour être comme le chef du sacrifice; selon d'autres, prier le *Tien* par le nom ou au nom de son pere, à-peu-près comme Jacob, *Deus patris mei Abraham*, *Deus patris mei Isaac*. Gen. 32. v. 9; selon ceux-ci, honorer son pere avec le *Tien*, comme étant déjà dans le Ciel, ainsi qu'il est dit de *Ouen-ouang*, dans le *Chi-king*; selon ceux-là, reconnoître qu'on offre le même sacrifice que son pere & avec les mêmes espérances; selon d'autres, quand l'Empereur alloit visiter un de ses sujets, c'étoit le pere de celui-ci qui recevoit la visite & faisoit compagnie au Prince, le fils lui en cédant l'honneur par respect, comme il est marqué dans le *Li-ki* qui se sert du mot *Pei*: or, disent-ils, il en étoit de même dans les sacrifices. Un fils n'osoit pas y parler au *Tien* en son nom, & prioit l'ame de son pere de lui offrir & faire agréer ses vœux; & pour donner plus de vraisemblance à leurs explications, ils observent qu'on n'osoit *Pei* dans les sacrifices que ceux qui s'étoient distingués par leur vertu. Voyez en

ce qu'il y a de plus sublime dans le respect filial. *Tcheou-kong* porta le sien jusques-là. Quand il offroit les sacrifices pour les moissons, il *Pei* son ancêtre *Heou-tsi* avec le *Tien*; quand il offroit les sacrifices des Solstices, il *Pei Ouen-ouang* son pere avec le *Chang-ti*; aussi tous les Princes qui sont entre les quatre mers venoient à l'envi pour en augmenter la solemnité. Or, que peut ajouter la vertu du saint à cette Piété Filiale ? Le voici : l'affection d'un enfant pour son pere & sa mere naît (22)

particulier le grand Commentaire *Hiao-king-tchou-lieou*, imprimé au Palais, en 1739, Liv. 5, où l'Auteur finit par dire, *qu'on ne peut plus dire sûrement ce que c'étoit que Pei son pere ou ses ancêtres, dans les sacrifices au Tien*. Nous pensons aussi comme lui, mais nous croyons devoir ajouter que cette diversité d'opinions bien approfondie, prouve, comme tous les Savans en conviennent, que la tradition n'a pas conservé la vraie intelligence des *King*, & qu'on n'a recours à toutes ces explications que pour concilier l'idée de *Pei* avec l'ancienne sentence *Tien-y, Eulh-ki, Kou-cho-tsi-tsi*. *Tien est unus, à se exisist, ided offeruntur illi sacrificia*. Mais il faudroit entrer dans trop de détails, pour mettre ce sujet au niveau de la plupart des lecteurs.

(22) Il faut distinguer dans la Piété Filiale, l'ouvrage de la nature, l'ouvrage de l'éducation & l'ouvrage de la raison. Un enfant, sans autre guide que la pente de son cœur, sourit à son pere & à sa mere, leur fait des caresses, leur rend leurs baisers, les cherche par ses regards, & les appelle par ses cris; il leur cede volontiers ses

jouets, il leur met à la bouche le morceau qu'il mange, il aime à rester entre leurs bras, il ne peut souffrir d'en être séparé, & se laisse appaiser & consoler par leurs paroles. Les enfans de tous les pays sont les mêmes à cet egard, parce que la nature est la même. Selon que les soins de l'éducation cultivent avec plus d'attention les premiers sentimens des enfans, les étendent, les dirigent & les perfectionnent, ils deviennent plus marqués, plus forts, plus soutenus, plus expressifs & plus durables. Le grand effet de l'éducation est d'obliger ces sentimens à se manifester, selon les temps & les circonstances, de les fortifier sur-tout contre les petites passions du premier âge, & de leur assurer sur elles une continuelle victoire. La raison met le sceau à l'ouvrage de l'éducation, & perfectionne celui de la nature, en faisant une vertu réfléchie & méditée de ce qui n'étoit auparavant qu'habitude & instinct. Ses premieres pensées sont frappées de voir que les autres hommes courbent la tête sous le sceptre de la Piété Filiale, qu'il ne lui est pas libre de ne pas y applaudir.

comme sur leurs genoux, au milieu des caresses qu'ils lui font; la crainte se mêle à cette affection, à proportion qu'ils l'instruisent, & croît de jour en jour. Or, le *Cheng-gin* enseigne à changer cette affection en amour (23), & à elever cette crainte

dir, ni de n'être pas indigné contre le petit nombre de ceux qui voudroient la fouler aux pieds. De réflexion en réflexion, elle vient à découvrir clairement la justice, la nécessité, la convenance & l'utilité des devoirs qu'elle impose; elle les examine dans les détails, elle s'interroge sur chacun en particulier, elle distingue dans les loix ce qui regarde l'homme, ce qui est pour le citoyen, & plus elle y regarde de près, plus elle chérit l'empire de la Piété Filiale. Les fautes même qui échappent, la frappent autant par les remords & les repentirs dont elles sont suivies, que les plus douces impressions de respect & de tendresse par le plaisir dont elles remplissent le cœur. La science & la philosophie achevent la persuasion. La Piété Filiale remplit alors toute la capacité de l'ame, & la domine pour toujours.... On a raisonné beaucoup depuis la dynastie des derniers *Song* sur le rang que tient la Piété Filiale entre les vertus de l'homme. En quel sens est-il vrai qu'elle est la plus excellente de toutes? est-ce comme dérivant immédiatement de sa nature? est-ce comme la première qui se montre en lui? est-ce comme conduisant à toutes les autres? est-ce comme ne pouvant être suppléée par aucune sorte de mérite, ni talens, ni bonnes qualités, & suppléant

elle seule à tout? est-ce comme conduisant à la religion & ne faisant qu'une avec elle? est-ce comme la plus utile aux hommes, la plus nécessaire pour leur bonheur & la plus efficace pour le procurer? est-ce comme tenant à toute la vie & en demandant tous les instans? est-ce enfin comme celle qui eleve le plus la nature humaine, & en développe mieux l'excellence & la dignité? C'est tout cela à la fois, comme le donne à entendre Confucius. A force de subtiliser, les idées les plus palpables s'évaporent. Il ne s'agit pas de discourir sur la Piété Filiale, mais de la pratiquer, & à la honte des lettres & des Lettrés, on la pratiquoit mieux lorsqu'on en raisonnoit moins. Quels livres avoit lus *Chun*, lorsqu'il la portoit jusqu'à l'héroïsme? *Pé-yu* & *Ming-sun* étoient des enfans qui n'avoient lu que dans leur cœur, lorsqu'ils signalerent la leur d'une façon si admirable.

(23) Les deux *Tchin-esse*, *Tcheou-esse*, &c. ont cherché d'où vient qu'un pere & une mere empruntoient le secours des menaces & des châtimens, pour l'éducation de leurs enfans. Dès qu'ils ne prétendent que lui faire connoître la vérité & aimer la vertu, pourquoi, disent-ils, ne lui pas continuer leurs caresses? Puis ils sont les premiers à avouer que, si l'on en excepte un très-petit

jusqu'au respect. Si sa doctrine n'a pas besoin de reprendre pour

nombre d'enfans mieux nés, ces tristes expédiens sont absolument nécessaires pour ne pas manquer l'éducation, & que quelque lumineuses que soient les vérités capitales qu'on enseigne à l'enfance, quelque attrayantes que soient les vertus qu'on propose à ses premiers efforts, cela ne suffit pas pour ce premier âge : mais le fait n'explique pas le pourquoi, & c'est ce qui les embarrasse. Ils disent bien que les passions naissantes d'un enfant ont besoin de ce frein pour être contenues ; qu'il faut que la crainte supplée à la raison qui n'a pas encore d'autorité sur elles ; que d'ailleurs on exige d'un enfant nombre de choses qui ne sont que de convention entre les hommes, & qui pourroient être autrement sans être mal ; que les peres & meres laissent voir en eux des foibles & des défauts qui décréditent leur enseignement dans la petite imagination de leur fils ou de leur fille ; enfin qu'il est impossible de faire sentir à une raison naissante les motifs solides qu'on a ou de défendre ou de prescrire certaines choses ; mais tout cela ne fait qu'embarrasser la question au lieu de la résoudre, & ils sont réduits à se jeter à la fin dans celle de la bonté, ou de la corruption originelle de l'homme, c'est-à-dire, dans un océan qui n'a ni fonds ni rives. Confucius a eu la sagesse d'éviter ces disputes, & s'en est tenu à parler de ce qui est pratiqué, usuel & reconnu pour indubitable. Le saint, dit-il, enseigne à changer

les craintes de l'enfance en respect, & ses affections en amour. La crainte en effet n'est qu'un sentiment bas & servile qui courbe l'ame & la referme ; les affections du cœur ne sont qu'une pente aveugle & volage qui l'entraîne & le subjugué. Quelque utiles qu'elles soient dans un enfant, il faut les faire repêtrer par les mains de la sagesse, pour qu'elles soient dignes de l'homme en devenant des vertus : or, c'est-là le grand objet des soins du saint. Il conserve le fond de la crainte dans tout ce qui tend à éloigner des fautes, à en inspirer le repentir, à en presser la réparation ; mais en même temps, il détourne l'attention de dessus les châtimens pour l'occuper toute entière de la prééminence, de la supériorité & des droits de la paternité, afin de faire succéder le respect à la peur des punitions. Ce respect intime & sincère s'épure par les grands motifs qui l'ont fait naître, & se soutient par eux dans les occasions les plus critiques. Le passage des affections à l'amour est encore plus facile, & achève celui de la crainte au respect. Il ne faut que montrer à l'homme qu'il n'est qu'une même chose en quelque sorte avec son pere & sa mere, qu'il se doit tout entier à eux, & que leur tendresse surpassant encore leurs innombrables bienfaits, ce n'est qu'en les aimant de cœur qu'il peut s'acquitter envers eux. Tout alors dans l'univers lui parle des auteurs de ses jours, & la capacité de son ame

corriger, ni sa politique de menacer pour gouverner, c'est qu'elle remonte jusqu'à la source & porte sur la base de tout.

Les rapports immuables de pere & de fils découlent de l'essence même du *Tien* (24), & offrent la première idée de

ne suffit plus pour contenir les sentimens de son amour. Il voudroit les communiquer à tout le monde, rien ne lui coûte, dès qu'il s'agit ou de leur témoigner son amour ou de leur procurer celui des autres. Un pere & une mere s'attachent à leur enfant par la peine qu'il leur coûte, un fils s'attache encore plus tendrement à son pere & à sa mere par les marques qu'il leur donne de sa reconnaissance. L'affection de la nature passe des sens dans le cœur & dans l'ame, s'y spiritualise, s'y transforme en vertu & y attire toutes les autres. L'amour d'un sexe pour l'autre, malgré tous ses transports, n'a jamais fait tant d'heureux que l'amour filial, ni tant de bons citoyens, de héros & de sages ; il a fait au contraire beaucoup de malheureux & de scélérats, & l'amour filial n'en a jamais fait aucun. *Liu-tchi* prétend que c'est parce que le premier ne croit que par des faiblesses, & le second par des vertus ; selon *Lieou-tchi*, c'est que celui-là trouve toujours des mécomptes, & que celui-ci n'en trouve jamais ; *Léang-culh* pense que c'est à cause que l'un use la sensibilité du cœur en l'épuisant ; au lieu que l'autre l'augmente sans cesse : tous les deux, dit *Lin-pé*, sont dans leur premier germe, un penchant que le *Tien* a mis dans l'homme, & qui tiennent d'aussi près à sa nature que

sa raison ; mais outre que l'amour filial a les prémices de son cœur & de ses vertus, plus il est vif, délicat & généreux, plus il sort de la sphere des passions & entre dans celle des vertus ; au lieu que l'amour conjugal s'insinue dans l'ame par les sens, la courbe vers eux, & la livre tellement à leurs impressions, que lors même qu'il est plus extrême, il se trouve aux prises avec les vices. *Ngnan-tchi* laisse à côté toutes ces questions plus puériles que philosophiques, & observe fort sensément, à sa manière, que ce qui assure la supériorité d'excellence & de dignité à l'amour filial sur l'amour conjugal, c'est que plus il est parfait, plus il elargit le cœur & eleve l'ame ; au lieu que celui-ci retrécit l'un & abaisse l'autre au point d'attenter à la Piété Filiale même.

(24) (Les Commentateurs ne disent que des mots sur ces paroles ; mais comment pourroient-ils les bien expliquer, puisqu'ils ne sauroient en entrevoir le sens sublime & ineffable ? Quelques-uns ont pris le parti de citer le texte de *Tao-té-king*. *Le Tao est vie & unité, le premier a engendré le second, les deux ont produit le troisième, les trois ont fait toutes choses ; c'est-à-dire, qu'ils ont tâché d'expliquer un texte qui les passe, par un autre où ils ne comprennent rien*).

Prince & de sujet (25). Un fils a reçu la vie de son pere & de

(25) Un pere est le souverain naturel de son fils, & le fils le sujet naturel de son pere. Qu'on remonte par tel raisonnement qu'on voudra jusqu'à la premiere origine de la souveraineté; si on veut en parler d'une maniere plausible, raisonnable & satisfaisante, il faut la chercher dans les droits personnels, intimes & inamissibles d'un pere sur son fils. L'homme comme homme ne peut dépendre d'un autre homme qu'autant qu'il lui doit d'être homme. Le premier souverain fut un pere qui régnoit sur ses enfans, puis sur ses petits-fils & arriere-petits-fils. Après sa mort, la paternité, quoique divisée entre ses enfans, porta à chacun les mêmes droits qu'à lui, parce qu'elle étoit la même, & ils régnerent sur leur famille dont ils étoient les chefs. L'intérêt commun de ces familles demanda qu'un seul les gouvernât toutes; leurs chefs le choisirent, comme on le voit dans le *Chou-king*, au sujet de *Chun* dont le mérite réunit tous les suffrages. Ce choix devenant ensuite difficile & dangereux, parce que plusieurs vouloient ou le briguer ou le forcer, on laissa le souverain pouvoir dans une famille, & il passa de génération en génération du pere au fils. Mais comme ce souverain pouvoir touchoit à sa premiere origine, il n'avoit lieu qu'à l'égard des choses communes pour lesquelles il avoit été institué; les chefs des familles en étoient les souverains immédiats pour tout ce qui ne regardoit qu'elles. L'Empe-

reur, comme chef universel, alloit faire la visite des districts, & veilloit à ce qu'on y observât les loix dont on étoit convenu. Ces chefs, à leur tour, venoient à sa Cour pour lui rendre compte de leur administration, lui porter des subides pour les dépenses générales, & délibérer avec lui sur les affaires communes. Il ne faut qu'ouvrir le *Chou-king* & les Annales pour voir que telle a été l'origine du gouvernement féodal, qui a fait tant de siècles le bonheur des peuples. Riches sans possessions & sans domaines, ils cultivoient les terres comme à frais communs, s'occupoient des arts & faisoient le commerce, & en partageoient le profit en ce sens que l'Etat se chargeoit des pauvres, & remédioit à tous les accidens avec les dîmes & impôts qu'il retiroit & les corvées qu'il exigeoit. L'Empereur étoit comme l'aîné des Princes, & partageoit avec eux le gouvernement de la grande famille de l'Empire. *Tsin-chi-hoang* profita de l'anéantissement des loix pour anéantir l'ancienne administration, & *Kao-tsou* de ses usurpations, pour établir la nouvelle qui est toute monarchique. L'autorité de l'Empereur est une autorité absolue & universelle, afin qu'il soit plus en état d'environner les peuples de sa bienfaisance; mais comme elle n'agit que d'après les loix & par les Ministres publics à qui il en confie le dépôt, elle est d'autant plus douce qu'elle descend jusqu'au peuple par plus de degrés, d'autant plus effi-

sa mere, ce lien qui l'unit à eux est au-dessus de tout lien, & les droits qu'ils ont sur lui sont nécessairement au-dessus de tout (26).

cace que l'action du premier mobile est communiquée avec plus de force & de promptitude, & d'autant plus utile enfin qu'embrassant tout l'Empire, elle concilie mieux les intérêts de toutes les Provinces & assure plus prochainement le bien commun. Le peuple des Lettrés a eu besoin de bien des siècles pour concevoir que l'Empire étant plus peuplé, plus riche, plus étendu, plus policé, plus rempli de grandes villes, & environné de voisins plus aguerris & plus entreprenans, il falloit d'autres ressorts pour faire agir l'autorité que lorsqu'il n'étoit composé que de peuplades de colons qui, epars çà & là dans les campagnes, avoient peu de communication les uns avec les autres, & se procuroient facilement par un travail médiocre tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Ces Lettrés en revenoient toujours au gouvernement des trois premières dynasties qu'ils louoient très-éloquemment, & à force de l'exalter tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ils mirent les Empereurs dans une vraie nécessité de s'en rapprocher le plus qu'ils pouvoient. On se moquoit alors de leur bon-homme dans les hautes sphares de la politique & de la philosophie, on s'en est moqué jusqu'à la dynastie passée; mais on leur a enfin rendu justice, & les sages conviennent que quelque outré & quelque enthousiaste que fût leur zele patriotique pour le gouvernement des

premiers âges, ce zele eût moins obtenu, s'il eût été plus modéré, & qu'à y regarder de près, c'est à lui que l'on doit les limites qui ont circonscrit l'autorité souveraine, & l'ont contenue dans les bornes de sa premiere institution autant que cela étoit possible. L'Empereur est un Monarque tout puissant, mais qui n'use de sa puissance qu'en *pere & mere des peuples*; il touche aux regnes de *Yao* & de *Chun* par sa maniere de régner.

(26) Un fils est *la chair de la chair, les os des os de ses parens*, selon l'expression du *Li-ki*, il est une portion de leur substance, c'est leur sang qui coule dans ses veines; aussi les droits qu'ils ont sur lui sont immenses: droits qui dérivant de son existence même & tenant à tout son être, ne peuvent jamais ni s'éteindre ni s'affoiblir; ils sont les premiers, les plus directs, les plus absolus & les plus sacrés qu'il puisse y avoir; ils doivent donc nécessairement l'emporter sur tous les autres. Et comme ils ont été portés à leur comble par les soins que ses parens ont donnés à son enfance, à son education & à son etablissement, il n'a rien qui ne leur appartienne & ne doive retourner à eux par sa Piété Filiale. Autant la qualité de citoyen & de sujet est postérieure à celle de fils, autant ses devoirs envers eux sont supérieurs à tous les autres. Les loix de l'Etat le reconnoissent, & ont si peu osé déroger à cet egard à celles de la

Aussi

Aussi ne pas aimer ses parens & prétendre aimer les hommes , c'est contredire l'idée de la vertu ; ne pas honorer ses parens & prétendre honorer les hommes , c'est démentir la notion du devoir (27). Or, choquer les premières idées & les premières

nature , qu'elles lui sacrifient le bien public sans balancer , dans tout ce qui ne choque pas directement d'autres loix de la nature encore plus essentielles , à raison de leur universalité. Bien plus , elles les respectent jusqu'à détourner le glaive de la justice de dessus un fils digne de mort par ses crimes , mais l'unique appui , l'unique ressource de la vieillesse de son pere & de sa mere.

(27) Confucius a dit plus haut : *Qui aime ses parens , ne peut haïr personne* ; il revient ici à cette maxime fondamentale par celle-ci , *Qui n'aime pas ses parens , ne peut aimer personne*. Les sages n'ont pas besoin qu'on leur montre la correspondance , ou plutôt l'identité de ces deux maximes ; mais il est essentiel d'insister pour le vulgaire sur la démonstration de la seconde , parce qu'elle tient à tous les principes de la morale. Or , cette démonstration se réduit à faire observer que l'amour filial étant le premier , le plus juste , le plus naturel , le plus sacré & le plus consolant de tous les amours , il est aussi inconcevable qu'on puisse aimer des étrangers & ne pas aimer un pere & une mere , qu'il est inconcevable que la branche de l'arbre soit verdoyante & chargée de fruits , tandis que le tronc est aride , sec & sans vie. *Lu-tchi* a bien eu raison de

dire : *Qui ose soutenir qu'on peut avoir un cœur tendre & généreux , une ame noble & généreuse sans aimer ses parens , est un fou qu'il faut lier , ou un monstre qu'il faut étouffer*. Le gouvernement qui déroge en tant de choses aux principes de la morale , parce qu'il a plus d'égard à ce que sont les hommes qu'à ce qu'ils peuvent ou doivent être , le gouvernement qui a fermé les yeux tant de fois sur les défauts des gens en place & même sur leurs vices , en faveur de leurs talens , de leur expérience & de leurs services , le gouvernement , dis-je , n'a jamais osé ni dissimuler son aversion pour ceux qui n'aimoient pas & ne respectoient pas leurs parens , ni compter un jour sur leur fidélité ; il a tout risqué , tout sacrifié pour ne pas s'exposer à la noirceur de leur ame. Les Annales lui ont appris depuis bien des siècles que , qui est mauvais fils , ne sauroit être ni bon citoyen ni sujet fidele. *C'est trahir le Prince & la patrie* , disoit le célèbre *Ouei-tse* , *que de confier la moindre autorité à qui n'aime pas son pere & sa mere*. Il n'y a pas jusqu'aux faiseurs de romans & de pieces de théâtre qui , pour ne pas choquer la vraisemblance , ont toujours l'attention de donner une vraie Piété Filiale aux Personnages à qui ils veulent faire faire de grandes choses , & d'en ôter tout sentiment

notions dans l'enseignement , c'est laisser les peuples sans voie ; car enfin tout ce qui brouille ou altere la connoissance du bien , tourne en ruine pour la vertu ; & pût-elle se conserver , le sage lui refuseroit son estime (28). O qu'il est éloigné de contredire ainsi les premières idées de vertu & de devoir ! Ses paroles sont d'un vrai qui eclaire , ses actions d'une innocence qui charme , ses vertus d'une pureté qui inspire le respect , ses entreprises d'une sagesse qui en persuade l'imitation , ses manieres d'une décence qui attire les regards , toute sa conduite enfin d'une réserve qui sert de regle. C'est ainsi qu'il guide les peuples (29) ;

à ceux qu'ils peignent d'abord en beau & qu'ils veulent conduire à une scélératesse consommée.

(La façon de penser des Chinois sur cette matiere est telle , que dire d'un homme *Pou-hiao* , il n'a pas de *Piété Filiale* , c'est dire equivalentement qu'il est pètri de vices. En conséquence , la première chose qu'on demande sur quelqu'un qu'on veut connoître , c'est s'il a son pere & sa mere , & comment il en use avec eux. Si un bâtard est ici le plus vil des hommes , ce n'est point à cause de la honte de sa naissance ; mais parce que n'ayant pas été dans le cas de connoître & de pratiquer la *Piété Filiale* , on ne le croit pas capable d'aucun sentiment , ni d'aucune vertu : aussi ceux qui sont dans ce cas , ne manquent jamais de se faire adopter par quelqu'un. Un Européen qui arrive ici , trouve fort singulier qu'on lui demande des nouvelles de son pere & de sa mere , quel est leur âge , &c. Mais il ne faut pas y regarder de bien près pour voir que cet usage & bien d'autres semblables , tiennent

aux idées générales des Chinois sur la *Piété Filiale*).

(28) Confucius renverse ici les philosophes de son temps qui , pour se faire un nom par les attentats de leur génie , attaquoient tous les principes , frondoient la croyance générale , & se cantonnoient dans des systèmes pleins de mensonges & de subtilités. La maniere dont il le fait doit servir de modele à tous les siècles. Au lieu d'entamer des questions qui auroient porté au tribunal du public des discussions qu'il n'est pas capable de saisir , il coupe court à tout par cet axiome infallible : *Tout ce qui brouille ou altere* , &c. Les plus bornés en sentent la force & la vérité ; les plus éclairés ont peu de raisonnemens à faire pour y trouver une réfutation complete de tous les sophismes qu'on met en œuvre pour les offusquer. *Quand des esprits faux , audacieux & eloquens se donnent carrière sur certains sujets* , dit Kouang-leang , *c'est leur livrer le public que de le leur laisser prendre pour juge.*

(29) Voilà la maniere dont Con-

les peuples à leur tour le réverent, le chérissent & travaillent à lui ressembler (30). Ainsi ses enseignemens sur la vertu passent

fucius réfutoit tous les faux bruits, tous les calomnies & toutes les imputations dont on le noircissoit au loin. Sa maniere de parler, d'agir, de se conduire, étoit si vraie, si sage, si modérée, si vertueuse, qu'on ne résistoit pas à l'impression qu'elle faisoit. Il ne disoit rien pour sa défense, & il étoit justifié. Ainsi en est-il des ouvrages qu'on fait pour défendre la vertu & la vérité: il ne faut que les peindre d'après elles-mêmes pour les faire reconnoître, & les faire reconnoître, pour les faire aimer. Tout ce que ce sage eût pu dire contre les détracteurs de la Piété Filiale, eût été moins victorieux & moins persuasif que le tableau qu'il fait d'un Prince qui y excelle. Principes hardis, maximes éblouissantes, erreurs communes, citations emphatiques, cabales, préventions, tout fuit & se dissipe à la vue de ce ravissant portrait, il faut se rendre & convenir que si on avoit à choisir, on préféreroit un Prince qui fût tel qu'il le représente. Les pensées de l'homme du peuple à cet égard sont les mêmes que celles des lettrés, le cœur le plus corrompu n'en a pas d'autres que les gens de bien, & un enfant, un barbare en sont aussi touchés que les sages: aussi voilà près de vingt siècles que ce portrait d'un bon Prince eclaire tout le monde. Les erreurs & les fausses doctrines dont on a cherché tant de fois à l'obscurcir, sont tombées comme les feuilles d'automne; il n'en reste plus de souvenir.

(30) Voilà la progression naturelle des impressions que fait la vertu d'un Prince sur le cœur de ses sujets. On commence par le respecter. Ce n'est plus le souverain pouvoir & l'eclat du trône qui fixent les regards du peuple sur lui, c'est la beauté de son ame. Tous les yeux s'effaient pour ainsi dire sur elle, pour s'assurer qu'ils ne sont point trompés par de fausses apparences; chacun raconte ce qu'il a découvert; il se forme peu-à-peu un cri général de tous les discours secrets, & l'admiration ne tarit plus, ni la joie, ni les espérances du public. La nouvelle d'une bataille gagnée fait plus de fracas, mais elle attire moins de respect, de vénération à un Prince, que celle d'une victoire qu'il a remportée sur lui-même. Les Grands en triomphent, toute la Cour est occupée à en particulariser les plus petits détails; les vieillards se la font raconter, & la répètent ensuite à leurs enfans avec autant d'intérêt que si toute la gloire leur en revenoit. On en vient ensuite à remarquer & à lui tenir compte des plus petites choses. *Un mot, un sourire, un regard deviennent de grandes nouvelles, pour peu qu'ils tiennent à quelque vertu*, dit Ouang-yuen, *tous les esprits s'en remplissent, & jusques dans les cabanes on en parle pour le louer*. Les peuples aiment naturellement leur Souverain; mais quand ils le voient s'occuper sans relâche des soins du gouvernement, n'y chercher que leurs intérêts,

dans les mœurs publiques, & les loix qu'il établit ne trouvent ni résistance ni obstacles. *O vertu de mon Roi, dit le Chi-king, vous êtes sublime & sans tache !*

Un fils qui a une vraie Piété Filiale s'applique sans relâche à servir ses parens (31) ; il ne se départ jamais du plus profond respect jusques dans l'intérieur de son domestique (32) ; il pour-

compatis à leurs maux, exiger moins de ses Officiers que de lui-même, punir avec peine, pardonner avec joie, se faire justice sur ses défauts, & sur-tout être bon fils, bon epoux, bon pere, bon frere, bon parent & bon ami, tous les cœurs se tournent vers lui, se donnent à lui. Or, cette universalité de respect & d'amour, est une impulsion générale vers la réforme des mœurs ; les plus lâches trouvent facile ce que le Prince fait, & aspirent à l'imiter. Le paysan, au fond de son village, ne se pardonneroit pas de parler grossièrement à son pere & à sa mere, tandis qu'il fait que le Prince descend de son trône pour se prosterner devant l'Impératrice sa mere. Les enfans apprennent leurs devoirs dans les exemples de leurs parens, & la nouvelle génération qui se forme est toute acquise à la vertu.

(31) La Piété Filiale est une vertu du cœur, mais elle ne s'y renferme pas. Semblable au feu qui répand sa chaleur & sa lumiere sur tout ce qui l'environne, elle perce au-dehors dans le maintien, dans les paroles, dans les actions & dans toute la conduite : elle y fait eclater sans cesse un respect & un amour sans bornes. On peut se passer jusqu'à un certain point des

démonstrations les plus vives de la Piété Filiale, on peut en parler le langage & en faire les œuvres, sans en avoir les sentimens ; mais on ne sauroit en avoir les sentimens sans qu'ils percent au-dehors à tout propos.

(32) Les motifs du respect qu'inspire la Piété Filiale sont toujours les mêmes : pourquoi se démentiroit-il dans l'intérieur de la maison ? S'il est véritable, il doit être le même qu'en public, non qu'il faille l'assujettir à tout ce que prescrivent l'etiquette & le cérémonial dans les fêtes, au nouvel an, &c. mais sans y mettre autant d'appareil, il peut être aussi noble ; aussi expressif & peut-être encore plus touchant. Un fils vraiment respectueux est encore plus attentif sur soi-même qu'un courtisan que le Prince honore de sa familiarité ; quelque amitié qu'un pere & une mere lui témoignent, quelque liberté qu'ils lui accordent, quelque ordre même qu'ils lui en donnent, il ne se permettroit pas un geste, une posture, un maintien, une façon de se tenir & de s'asseoir en leur présence dont il pût rougir devant un étranger. Les Anciens étoient admirables en cela comme en tout le reste : ils étoient si éloignés de se donner des libertés dans le secret de leur do-

voit à leur entretien jusqu'à leur procurer tout ce qui peut leur faire plaisir ; il est touché de leurs infirmités jusqu'à en avoir le cœur serré de tristesse (33) ; il les conduit au tombeau avec des

mestique, que lors même qu'ils n'étoient pas vus, ils respectoient jusqu'aux meubles de leurs parens, & n'auroient pas osé passer par le chemin du milieu de la cour.

(33) Que peut faire la Piété Filiale du fils le plus tendre, de comparable à ce qu'a fait pour lui la tendresse de ses parens ? Que de soins, que d'inquiétudes & de sacrifices n'a-t-il pas coûtés à sa mere, même avant que de naître ! Tout ce qui pouvoit exposer l'enfant ou lui nuire, effrayoit la mere, & rien ne lui coûtoit pour assurer la vie de cet enfant chéri. C'étoit pour lui qu'elle avoit soin d'elle-même, c'étoit l'espérance de le conserver qui fortifioit son courage & animoit sa constance au milieu des douleurs de l'enfantement. Il lui déchiroit les entrailles, il l'environnoit des horreurs de la mort, & elle n'étoit occupée que de son péril. Les soins qu'il faut rendre à un enfant sont également importants & pénibles ; la tendresse d'une mere n'y fait pas attention, les cris de son enfant ne blessent point son oreille, sa malpropreté ne la dégoûte pas, ses importunités ne la lassent pas ; s'il pleure, elle le console par les caresses ; s'il a faim, elle lui présente la mamelle ; s'il a froid, elle l'échauffe dans son sein ; s'il veut dormir, elle le berce ; s'il est éveillé, elle l'amuse ; elle quitte tout, jour & nuit, pour voler auprès de lui : quelque pauvres que soient un pere & une mere, ils

font l'impossible pour procurer des habits commodes à leur enfant ; tandis qu'ils se nourrissent des alimens les plus grossiers ou même souffrent de la faim, ils ont des ressources pour lui fournir une nourriture saine & agréable. Combien de fruits & de douceurs qui n'entrent dans la maison que pour lui ? Un pere qui arrive le soir, fatigué du travail de la journée, songe d'abord à son enfant, & se délasse à le porter entre ses bras ; il ne le rend qu'avec peine à sa mere. S'il est malade, que d'inquiétudes ne cause-t-il pas à l'un & à l'autre ? ils souffrent plus que lui ; & quelque pauvres qu'ils soient, aucun remede n'est trop cher pour eux. Petite vérole, rougeole, plaies, ulcères, mal-propreté, puanteur, rien ne ralentit leurs soins assidus ; ils donneroient de leur sang pour le soulager : ils ne commencent à respirer & à vivre que lorsqu'il est hors de péril. Or, un fils bien né a tout cela présent, il veut s'acquitter envers ses parens, & sa Piété Filiale a toute la sensibilité, toute la délicatesse & tous les empressements de leur amour. Plus leur vieillesse les rapproche des miseres, des besoins, des infirmités, des caprices, des humeurs, des oublis, des déraison de l'enfance, plus son cœur en est touché & attendri, & plus il s'applique à leur rendre tout ce qu'il a reçu d'eux, en les servant, les soulageant, les soignant, les consolant, les amusant,

regrets qui vont jusqu'à une extrême désolation ; il leur fait le *Tsi* enfin avec un respect qui monte presque jusqu'à la vénération. Ces cinq choses renferment tous les devoirs de la Piété Filiale (34) ; qui sert ainsi ses parens , ne donne point dans l'or-

les supportant sans se dégoûter , ni se lasser.

(34) Confucius est admirable dans sa manière de présenter les devoirs de la Piété Filiale. Il a commencé d'abord par détailler ce qui caractérise & distingue la Piété Filiale d'un Empereur , des Princes , des Grands , &c. parce qu'il sentoît bien que le plus aveugle sur ce qui le regarde est très-clairvoyant pour les autres. Les Princes , les Grands , les Lettrés , les gens du peuple ne pouvoient pas manquer d'applaudir à ce qu'il prescrit à l'Empereur ; l'Empereur à son tour devoit approuver , comme les Grands , les Lettrés & le peuple , ce qu'il prescrit aux Princes , &c. Or , il devoit arriver de-là que prononçant ainsi les uns sur les autres , ils se feroient justice & ratifieroient ses enseignemens. Pour achever de les persuader , il a parlé ensuite de la nécessité , de l'excellence & des avantages de la Piété Filiale , & l'a enseignée sous ses rapports les plus intéressans , de manière à en faire concevoir une grande estime & à faire désirer qu'elle fleurît dans tout l'Empire. Comme ce bon desir est un premier pas vers elle , il a tâché de la fortifier & de l'ancrer dans tous les cœurs , en faisant concevoir combien seroit parfait & capable de rendre les peuples heureux un Prince qui y excellerait. Tout cela étoit nécessaire pour préparer la persuasion des cinq

grands devoirs qu'il articule ici ; devoirs essentiels , devoirs invariables , devoirs communs à tous , & qui embrassent tout. Car il a dit plus haut qu'en fait de Piété Filiale , le Prince est peuple & au niveau du dernier de ses sujets. Mais comme les circonstances malheureuses du temps où il vivoit ne lui permettoient pas d'appliquer cette grande maxime aux cinq devoirs qu'il détaille ici , parce qu'on l'eût accusé de lever le poignard de la satire sur ses maîtres , il se contente d'indiquer quels sont les vices & les malheurs qu'évitent ceux qui les observent , afin de ne pas effrayer les esprits , & de dire la vérité sans les offenser ; condescendance admirable & digne de sa haute sagesse. Autant il est vil de trahir les intérêts de la vertu par lâcheté ou par malice , autant il est digne d'une grande ame de ménager la foiblesse de ceux qui l'ont abandonnée pour les ramener plus sûrement vers elle : *Un enfant , dit Lao-tsé , en fait plus en fait de vertu qu'un vieillard n'en peut faire.* L'embarras n'est donc point de faire connoître aux hommes ce qu'ils doivent faire , mais de les engager doucement à s'en occuper , à y réfléchir d'eux-mêmes & à savoir gré à ceux qui viennent au secours de leur foiblesse. *Les maladies de l'ame sont comme celles du corps , dit Ping-tching , on les sent malgré soi , on voit qu'elles seront tôt ou tard funestes , on en vou-*

gueil, quelque élevé qu'il soit. Placé au second rang, il ne cause jamais aucun trouble. S'il est éclipsé dans la foule, il fuit de loin toute querelle. Qui s'enorgueillit dans l'élévation, se perd ; qui cause du trouble au second rang, se met sous le glaive des séditions ; qui a des querelles étant éclipsé dans la foule, affronte les rigueurs des supplices. Or, qui donne dans un de ces trois excès, quand même il nourrirait ses parens chaque jour avec les trois animaux des grands sacrifices (35), il n'a pas de Piété Filiale (36).

droit guérir. Il est aussi absurde de supposer qu'un homme vicieux se croie un homme de bien, que de supposer qu'un malade s'imagine être en pleine santé ; & il ne lui est pas plus libre de ne pas désirer de devenir meilleur qu'à un malade de ne pas désirer sa guérison. L'art du Moraliste, comme celui du Médecin, consiste à s'y prendre de manière que le malade aime à l'entendre, à le croire & à faire ce qu'il lui prescrit. Plusieurs Lettrés moralistes anciens & modernes, enseignent une doctrine qui assurément est excellente ; mais les uns sont si mordans & si satiriques, les autres si méprisans & si superbes, ceux-là si argumentateurs & si subtils, d'autres enfin si hargneux & si plaintifs, qu'on est choqué de voir qu'ils ont raison : on leur en fait mauvais gré, & dans le dépit on en vient à haïr des vérités qu'on ne faisoit que craindre : or, le malade le plus désespéré est celui qui hait la vie. Confucius l'entend mieux : ce n'est pas vous qui avez tort, ni lui qui a raison : c'est la Piété Filiale qui est aimable, & tout ce qui lui est contraire, odieux. Encore ne prend-il pas sur soi de le dire, c'est l'antiquité, c'est l'histoire, ce sont les

sages qui l'ont prouvé ; il n'est l'écho & le témoin que de ce qu'on en trouve dans les *King*. Bien plus, ce n'est qu'à son disciple qu'il en parle dans un entretien familial ; il ne se donne pas pour enseigner le public, c'est le public qui vient comme écouter furtivement, ou se fait répéter ce qu'il a dit confidentiellement à *Tseng-tse*. Par ce moyen, il a des disciples dont il n'est pas le maître.

(35) Les animaux des grands sacrifices étoient le bœuf, l'agneau & le cochon ; il n'étoit pas défendu dans l'antiquité de tuer des bœufs comme il l'a été depuis. Les troupeaux étoient beaucoup plus nombreux sans comparaison, & le peuple se nourrissoit mieux. On voit dans le *Li-ki* que les simples colons mêloient presque toujours de la viande avec leurs herbages, & qu'on en servoit aux vieillards à chaque repas. C'est en conséquence de l'ancien usage, que les premiers Empereurs de la dynastie des *Han* assignèrent des fonds sur l'épargne, pour leur en procurer, & adoucir aux peuples la misère à laquelle le nouveau gouvernement les avoit réduits.

(36) Confucius réfute ici une

Les cinq supplices embrassent trois mille crimes (37), le plus

erreur commune à tous les siècles, mais plus répandue encore de son temps : *Que procurer à la vieillesse de ses parens les aîsés & les agrémens de la vie dans tout ce qui concerne le logement, la nourriture & les habits, c'est remplir tous les devoirs de la Piété Filiale.* Comme si la tranquillité du cœur, la sérénité des pensées & les joies de l'ame touchoient de moins près à notre bien-être que les aîsés du corps. Or, si un fils expose son honneur, sa fortune ou sa vie, que de chagrins cuisans ou d'inquiétudes amères ne cause-t-il pas à un pere & à une mere ? à quelles défolations & à combien de malheurs n'expose-t-il pas la fin de leurs jours ? Dès-là n'est-il pas evident que sa Piété Filiale dans le reste n'est qu'apparente ? La nature même l'apprend aux enfans avant que la raison leur parle. Ils s'observent, ils se contraignent, ils se gênent pour éviter ce qui déplaît à leurs pere & mere, ou peut leur causer de l'inquiétude ; mais, quoi qu'on puisse faire à cet egard, on n'ira jamais si loin que la tendresse des parens. Les peres & meres prennent sur leur tranquillité, sur leurs inclinations, sur leur repos, sur leur santé & sur leur vie même, pour épargner du chagrin à leurs enfans ; ils se sacrifient en mille manieres pour les rendre heureux ; & , comme l'a dit excellemment un Ancien, la plupart de leurs vertus ne sont souvent que l'expression & l'effet du desir qu'ils ont d'y réussir. Que de modestie, de douceur, d'affabilité, de bienfaisance & de géné-

rosité n'inspire pas à un pere l'envie de faire des amis à ses enfans, & de leur gagner la bienveillance du public ? Les passions même les plus ardentes & les plus impérieuses ne tiennent pas à cet egard contre les sollicitations de l'amour paternel. *Chang-y* avoit la bonne foi de dire : *La crainte de nuire à mon fils m'a corrigé du jeu & du vin, & sauvé mille fois des délicatesses de ma vanité & des saillies de ma colere ; je lui dois ma patience & mes amis.*

(37) Les cinq supplices dont il est parlé ici étoient, 1°. une marque noire qu'on imprimoit sur le front ; 2°. l'amputation du bas de nez ; 3°. celle du pied ou du nerf du jaret ; 4°. la castration ; 5°. la mort. Confucius vivoit sous la dynastie des *Tcheou*, il parle des loix criminelles de son temps. Il n'est plus possible de rien articuler sur les trois mille crimes qu'on punissoit de qu'un des cinq supplices : le peu qu'en disent le *Li-ki* & le *Tcheou-li* par occasion, n'est ni assez clair, ni assez positif pour appuyer des détails. Tout ce qu'on fait plus sûrement, c'est que, 1°. quoique la loi eût déterminé des supplices dès le temps de *Yao* & de *Chun*, c'est-à-dire, dès le commencement de la monarchie, les *supplices corporels* ou peines afflictives, n'ont commencé à être en usage que très-tard ; 2°. que les dynasties des *Chang* & des *Tcheou* ajouterent beaucoup de loix criminelles à celles des *Hia* ; 3°. que dans le commencement même de la dynastie des *Tcheou*, il étoit très-rare

grand

grand de tous est le défaut de Piété Filiale (38). Qui se révolte contre son Souverain, ne veut personne au-dessus de soi ; qui rejette le saint, ne veut dépendre d'aucune loi ; qui abjure la Piété Filiale (39), ne veut avoir personne à aimer : ce qui fait ouvrir la porte à des désordres qui anéantissent toute règle & tout bien (40).

qu'on eût recours aux supplices , & encore plus , qu'on condamnât à mort. Au lieu que depuis *Li-onang*, qui monta sur le trône l'an 878 avant J. C., les exécutions furent très-fréquentes dans tout l'Empire, sous le regne de quelques Princes & Empereurs cruels.

(38) Il importe peu de savoir si le défaut de Piété Filiale est renfermé dans les trois mille crimes ou ne l'est pas, l'essentiel est que, selon la doctrine invariable de toute l'antiquité, c'est le plus grand, le plus atroce & le plus fatal de tous les crimes. Quelques Lettrés de la dynastie des *Han* entreprirent de prouver que ce qui attaque les devoirs de la Piété Filiale est directement contraire à la nature de l'homme, à la raison ; à la conscience, aux loix, au bien de la société, au repos des familles, au bonheur des particuliers & met l'homme au-dessous des bêtes les plus féroces ; mais, comme dit *Yen-tchi*, c'est faire outrage à son siècle, que d'insister sur de pareilles preuves : c'est le glaive du bourreau qui doit les administrer à qui les demande ; aucun barbare ne les a jamais demandées.

(39) L'homme est fait pour aimer les semblables ; il doit plus aimer ceux à qui il tient de plus près par son séjour, ses habitudes,

ses besoins, ses devoirs, par leurs services, par toute son existence : or, il est lié à ses parens par les liens les plus étroits, puisque c'est avec eux qu'il a commencé à vivre & qu'il a toujours vécu, que c'est à eux qu'il doit sa vie & la conservation de sa vie, qu'il n'a rien & n'est rien dans le monde que par eux. S'il ne les aime pas, il n'aimera ni ne pourra aimer personne, puisqu'il abjure la nature & anéantit toute sensibilité, & toute reconnoissance.

(40) Pour bien prendre ici la pensée de Confucius, il faut se souvenir que dans les malheureux temps où il vivoit, la doctrine de la Piété Filiale étoit attaquée & combattue par quelques philosophes, qui, pour faire leur cour aux Princes, prirent sur eux d'en justifier les attentats les plus révoltans. Ces adulateurs sentoient bien que la révolte d'un fils contre son pere, les guerres d'un cadet contre son aîné, pour le détrôner, attaquant de front les premières vérités de la morale, & renversant de fond en comble toute probité & toute justice, ils ne pouvoient colorer la noirceur de ces crimes qu'en érigeant en principe que la Piété Filiale n'étoit qu'un devoir factice & imaginaire. Ils osèrent l'entreprendre : & se jetterent sur l'excellence,

La Piété Filiale, continua Confucius, est le moyen le plus aimable d'enseigner au peuple les affections & les bienfaïtances

l'utilité, la beauté, la supériorité, l'universalité & les prééminences de l'humanité, pour faire illusion à la multitude par de grands mots. Ils ne tarissoient pas sur les louanges de cette bienheureuse humanité, qu'ils appelloient le *grand espoir*, le *charme*, le *soutien* de la société humaine, & la source in-
tarissable de tous les biens dont on y jouit; ils se récrioient sur la barbarie des siècles passés qui avoient été insensibles à son amabilité; ils faisoient des peintures éblouissantes des sentimens qu'elle inspire: *Comme si l'humanité des humanités*, dit excellemment Lieou-hiang, *ne consistoit pas à s'aimer d'abord soi-même dans ceux à qui on doit d'être homme parmi les hommes*. Ces nouveaux docteurs cependant furent écoutés & applaudis: l'humanité devint un cri de sagesse & de vertu dont retentissoient tous les livres de morale & de politique. On comparoit effrontément aux Yao & aux Chun, dit Sun-hio, de *petits Princes plongés dans la débauche*; qui ne faisoient *quelque bien à leurs vassaux que pour effacer l'horreur de leurs attentats contre la Piété Filiale*, & s'en assurer le fruit. Comme ce fanatisme n'avoit pris que dans quelques principautés où toutes les loix étoient sans vigueur, parce que les Ministres, les Généraux & les Grands trahissoient sans pudeur les Princes parricides pour qui ils avoient trahi leurs devoirs; Confucius prit le biais de passer en principe le fait

que tout le monde voyoit: Que la Piété Filiale renversée, tout devient *écueils, précipices & abîmes* dans la société. Un pere sans doute est le premier souverain de son fils, son premier maître & son premier seigneur. A qui obéira-t-il? qui croira-t-il? qui aimera-t-il, s'il ne veut ni lui obéir, ni le croire, ni l'aimer? Mais les faits subsistans que tout le monde voyoit, étoient encore plus décisifs pour la multitude que toutes ces raisons, & Confucius fit beaucoup mieux sans contredit, de les montrer du doigt que d'en articuler la cause. *Lin-tchi* de la dynastie passée observe à cette occasion qu'en matière de doctrine & de morale, les plus grandes erreurs sont toujours séduisantes. Quand quelque intérêt dégoûte de la vérité, les exemples les plus frappans n'arrêtent rien: *Tous les malheurs*, dit-il, *qui anéantirent l'ancien gouvernement, ne sauterent pas les dynasties des Soui, des Tang & des derniers Song, de la folie de vouloir substituer l'humanité à la Piété Filiale, & de se perdre par-là*. Comme les Lettrés de la dynastie des Song étoient plus subtils, plus raisonnables, plus discrets & plus adroits que leurs prédécesseurs dans cette carrière de mensonges, ils présentèrent l'humanité dans un si beau jour, ils eleverent si haut le trône où ils la mirent, ils lui firent honneur si adroitement des vertus des premiers âges, ils en peignirent les sentimens d'une manière si aimable, si touchante & si tendre, que leurs

de l'amour ; l'amitié fraternelle est le moyen le plus aimable de persuader au peuple les egards & les déférences du sentiment (41) ; la musique est le moyen le plus aimable de réformer

ouvrages sont encore aujourd'hui des pièges dangereux pour les esprits superficiels. Tao - tée, Tcheou-tée, Tchou-tée & les deux Tchin-tée, ne s'accordent bien que sur cet article, & j'ai toujours craint que leurs nombreux ouvrages, au lieu de nous conserver le bon goût, comme on le prétend, ne nous ôtent d'autant plus infailliblement la doctrine antique de de la Piété Filiale, qu'ils font plus semblant de la respecter. L'Empereur Hiao-tsong, quoi qu'ils aient dit à sa gloire, les comparoit à cet egard à une courtisane qui joue les timidités de la pudeur & de la modestie avec ses nouveaux amans.

(41) Quand on a voulu renverser les premières règles des mœurs & les vérités capitales qui sont le point d'appui de la société, sous les régnes des Princes qui n'étoient pas décidément mauvais, on a toujours commencé les attaques par des choses qui en paroissent fort éloignées & de nulle conséquence. Le *Li-ki* & le *Lun-yu* en fournissent une preuve bien sensible. Les doutes qu'on y propose à Confucius en matière de Piété Filiale, ne roulent que sur des particularités du cérémonial pour prendre, quitter, changer, commencer, &c. le deuil. Comme tout cela est susceptible de bien des interprétations & changemens, à raison de la variété des conjonctures, ce sage avoit besoin de toute sa pénétration pour ne pas donner prise dans ses réponses.

Mais le public n'étoit pas si clairvoyant que lui, ni si en état de défendre le cérémonial. On prit d'abord occasion de la difficulté de tout concilier, pour dégoûter des règles des Anciens, & puis de faire des raisonnemens sur ce qu'étant arbitraires & indifférentes dans leur première institution, il ne falloit pas s'en faire une gêne. Cela conduisit tout droit à examiner la nature des devoirs de Piété Filiale auxquels se rapportoient ces règles de cérémonial, & ensuite quels étoient ces devoirs & d'où ils dérhoient. Arrivé une fois à discuter la nature, la nécessité & la justice de ces devoirs, sous prétexte de mieux approfondir le cérémonial dont ils sont la base, on se donnoit carrière, & la multitude croyoit commencer à faire usage de sa raison, parce qu'elle commençoit à prononcer sur ses devoirs & à s'en croire l'arbitre. Les sentimens se partageoient ; la nouveauté, l'esprit de parti, le goût du faux faisoient élever la voix au peuple nombreux des oisifs ; & comme dit *Li-ké-hiao*, de la question de la forme des habits de deuil, on en vint à prétendre que la Piété Filiale n'étoit qu'une bienfaisance & une invention politique, qui ne dérhoit point de la nature de l'homme, comme la justice, la probité & l'humanité. Qu'on étudie les Annales avec réflexion, & on verra que tous les siècles se ressembloient à cet egard.

les mœurs publiques, & de les renouveler entièrement (42); le *Li* enfin est le moyen le plus aimable de conserver l'autorité du Souverain, & d'assurer les soins de l'administration publique (43). Le *Li* naît du respect, & le produit. Un fils est ravi

(Notre Commentaire devient insensiblement si ennuyeusement long, que nous analysons les Analystes & abrégeons les abrégés des Commentateurs Chinois. Nous avons eu plusieurs fois la pensée de brûler tout ce qui va courant trop loin du texte, mais nous avons été arrêtés par la pensée qu'on pourra retrancher en Europe ce qu'on voudra (*on l'a fait*)).

(42) Les Commentateurs Chinois sont ici bien embarrassés pour expliquer comment la musique est le moyen le plus sûr pour réformer les mœurs. Les plus sages prennent le biais de glisser sur la difficulté, & de s'étendre en vaines louanges de la musique. Ce qu'ils font de mieux, c'est de citer le Chap. 18 du *Li-ki*, où il est dit que la musique *tire ses règles du Ciel.... ne souffre point de changement..... fait entrer l'homme en commerce avec les esprits... fixe l'état de toutes choses*, &c. Puis cependant, ils laissent aux lecteurs le soin de chercher quelle est cette musique. Plusieurs sçavans Missionnaires ont cru que le mot *musique* dont se sert ici Confucius, d'après les *King*, indique la Religion. Nous sommes de leur avis qui, comme on le sent d'abord, se concilie à merveille avec le sens du texte. Du reste, nous ne plaçons ce mot que pour que nos Socrates couleurent de rose ne se pressent pas trop de décocher des bons mots sur Confucius.

Les preuves de notre sentiment, que nous croyons démonstratives, demandent trop de détails & de développemens pour être placées ici. Nous aurons peut-être occasion d'en rendre compte dans un ouvrage où on les verra plus volontiers.

(43) Le mot *Li* indique en général les quatre especes de cérémonial, savoir; le *religieux*, le *politique*, le *civil* & le *domestique*. Chacun contribue à affermir & à conserver le pouvoir souverain.

Le cérémonial *religieux* qui est le premier, le plus auguste, &c. (ce que nous voyons en ce genre, aux grandes cérémonies de l'Empire près, est si affligeant, & ces cérémonies elles-mêmes sont un sujet si épineux, que nous n'avons le courage de suivre ici les Commentateurs).

Le cérémonial *politique*, 1°. met l'Empereur au-dessus de tout le monde, & l'élève d'autant plus haut, qu'il distingue plus de rangs & de degrés entre lui & le peuple; 2°. il environne le Prince d'un appareil de grandeur & de majesté qui frappe la multitude. Tout ce qui lui appartient, tout ce qui est à son usage, tout ce qui le regarde, annonce sa prééminence suprême; 3°. il conduit aux pieds du trône, il y fait tomber à genoux, & y rapetisse tous ceux qui sont les plus élevés dans l'Empire & les plus

des égards qu'on a pour son père , un cadet est flatté des attentions qu'on a pour son aîné , un vassal est charmé des honneurs

grands aux yeux du peuple ; 4°. il a fixé un langage particulier pour parler à l'Empereur , lui répondre , lui demander des graces , le remercier de ses dons , signifier les moindres volontés , nommer tout ce qui lui appartient , &c. 5°. ou il cache l'Empereur à la multitude , ou il ne lui montre que dans une pompe qui cache l'homme & ne laisse voir que le Souverain ; encore le gêne-t-il alors par une etiquette sérieuse & austere qui regle son maintien , ses manieres , ses gestes , & détermine jusqu'à ses paroles , pour empêcher que ses passions ne percent , & pour le forcer à être paré au moins des apparences des vertus qu'il devroit avoir. Ce cérémonial ne se borne pas-là : tout ce qu'il a déterminé pour l'Empereur a également lieu , dans une proportion réglée , sur les rangs , les dignités , les emplois , pour les Princes , les Grands , les dépositaires de l'autorité publique & les gens de lettres parmi lesquels on les choisit. Le peuple qui les trouve tous entre lui & l'Empereur , se croit d'autant plus loin de sa personne , qu'il les voit séparés les uns des autres , rendre à leurs supérieurs tous les respects qu'ils reçoivent de leurs inférieurs , & leur obéir de même. Tout cela contribue à cette harmonie de subordination qui augmente l'impulsion de l'autorité à proportion qu'elle descend de plus haut....

Le cérémonial *civil* n'a point

de sceptre ; ses loix ne sont que des conventions de concorde & d'amitié , de sentiment & d'honneur. Or , soit qu'on considère la maniere dont il rapproche les grands des petits , par les civilités , les bontés , les marques de considération & d'attachement ; ou comment il entretient & conserve le niveau de l'égalité dans les différens ordres de citoyens , par les honnêtetés , les déférences & les égards réciproques ; ou combien il tranquillise , console & encourage ceux qui sont placés aux derniers rangs , en les distinguant de leur personne ; soit qu'on l'envisage comme une loi à part qui ôte à chacun ses droits pour les transférer aux autres , supplée aux vertus sociales en exigeant la représentation , compense l'inégalité des rangs & des fortunes par les sentimens obligeans qu'elle ordonne de témoigner & qu'elle ne donne pas droit d'exiger ; sous quelque rapport , dis-je , qu'on considère & envisage le cérémonial *civil* , il est dans le gouvernement , comme dans les grandes machines la graisse dont on enduit les essieux des roues ; il en facilite les mouvemens , empêche le bruit , & conserve tout en diminuant les frottemens. Plus une nation est civilisée , policée , honnête , attentive & modérée , plus les mœurs publiques ôtent au commandement de sa rigueur , & à l'obéissance de sa servitude ; ce qui fortifie d'autant l'au-

qu'on rend à son maître, un million d'hommes est enchanté des honnêtetés qu'on n'a faites qu'à un seul. Ceux qu'on distingue ainsi, sont en petit nombre, & tout le monde s'en réjouit (44); c'est donc le grand art de régner.

autorité suprême, qui n'a besoin alors que d'une impulsion légère pour produire le mouvement du bon ordre, & se ménage par-là une force invincible pour vaincre les obstacles, lorsqu'il s'arrête.....

Le cérémonial *domestique* réunit tout-à-la-fois le cérémonial politique & le cérémonial civil. Comme le premier, il met dans l'intérieur des familles une subordination d'autant plus aimable, qu'étant réglée sur le nombre des années & sur les degrés de parenté, chacun espère tous les respects, toutes les obéissances & soumissions qu'il rend, & les voit s'approcher de jour en jour, ou même commence à en jouir. Comme le cérémonial civil, il couvre de fleurs le joug du devoir, & met dans le commerce de la vie une continuité d'attention, de prévenances, de ménagemens, de soins, de condescendances & d'amitié qui flattent l'amour-propre, en imposent aux passions. Or, en réunissant ainsi ce que l'un & l'autre a de plus propre à amollir les volontés, il en prépare & assure l'observation; mais outre cela, il affermit directement le pouvoir souverain, parce qu'il va plus loin, s'étend à plus de choses & est plus continu. Qui obéit au clin d'œil d'un vieillard, ne résistera pas à l'ordre d'un Mandarin, & qui se taxe lui-même pour une fête de fa-

mille, ne murmurera pas contre des impôts.

(44) Plus on a lu l'histoire, moins on comprend comment la plupart des Empereurs ont été assez aveugles sur leurs intérêts pour ne pas faire usage d'un moyen si aimable, si noble & si facile de consacrer leur autorité & de l'affermir. *Lieou-hiang* observe que les fondateurs des nouvelles dynasties sont ceux de tous les Empereurs qui s'en sont le plus servi. Est-ce parce que ayant été de plus grands hommes, il entroit plus de vertu & de sagesse dans leur manière de régner, ou parce que leur autorité étant plus nouvelle, ils croyoient avoir plus besoin de la faire aimer pour l'affermir? Laquelle que ce soit de ces deux raisons, les avantages qu'ils en ont retirés, rendent témoignage à la sagesse de Confucius. Mais que prescrit-il ici aux Princes? que leur insinue-t-il? *Tsong-koué* répond: *Un Prince qui le demande n'est pas capable de le faire*: & les Critiques de *Tsong-koué* ont ajouté: *Lui ne l'étoit pas de le dire*; ce qui est très-vrai dans un sens. Confucius lui-même n'en seroit pas venu à bout, parce que c'est à l'occasion, au moment, aux circonstances à particulariser ce qui convient. On ne peut que tracer des règles générales dont chaque Prince fait l'application selon son génie,

Un Prince enseigne la Piété Filiale , poursuit Confucius , sans aller en faire des leçons chaque jour dans les familles (45) ;

son caractère & les conjonctures. Ces regles , selon *Léang-tchi* , sont 1°. d'observer jusqu'au scrupule vis-à-vis de tout le monde , ce que prescrit le cérémonial , sans y rien ajouter , ni en rien retrancher. La multitude ne prétend à rien de plus : cette attention fermera la bouche à ceux qui voudroient se plaindre , ou les rendroit odieux , s'ils se plaignoient. 2°. Bien loin de faire un embarras , une occasion de dépense , ou un sujet de murmure , des bontés qu'il a pour quelques particuliers , il doit s'appliquer à les rendre commodes & lucratives pour ceux qui en sont l'objet , consolantes & aimables pour le public. *Tai-tsong* ne conduisoit avec lui que quelques Officiers de confiance , lorsqu'il alloit visiter son Ministre. *Kouang-ou-ti* mettoit d'abord à leur aise les gens de la campagne , avec qui il aimoit à s'entretenir. Les questions de *Ouan-li* aux nouveaux Lettrés , leur suggéroient ce qu'ils devoient répondre. Quand les bontés du Prince tombent sur des étrangers , des vieillards , des pauvres , des savans du premier ordre , des citoyens d'une haute vertu , d'anciens serviteurs , des officiers renommés pour leur mérite , ou les enfans , les freres de ceux qui ont rendu de grands services à l'Etat , tout le public charmé en partage la reconnoissance avec eux. 3°. Reconnoître & respecter les droits du sang , de l'amitié , de la reconnoissance , &c. dans tout ce qui ne

compromet pas sa dignité suprême & ne nuit point aux intérêts du public. Toutes les marques de respect & d'amour qu'un Empereur donne à l'Impératrice sa mere , sont des trophées élevés à la Piété Filiale dans tout l'Empire. Tous les oncles , les freres & les parens lui savent gré de son bon cœur pour les siens. Plus il se rapproche de ses sujets dans les fêtes , les amusemens , les affaires & les evenemens de famille , plus il s'y borne au rang que lui donne son âge , plus il s'assure de tous les chefs & anciens des familles , qu'il honore dans ceux de la sienne. *Un Empereur* , dit *Léang-tchi* , *se fait craindre & respecter par sa fidélité au cérémonial politique ; plus il se rapproche de son peuple par le cérémonial civil , plus il le gagne & le charme. Mais quand il donne le ton à tout l'Empire en observant , autant que le lui permet la majesté du trône , les plus petites choses du cérémonial domestique , l'admiration , l'estime & l'amour des peuples n'ont plus de bornes. Une visite faite avec bonté à un oncle malade , un présent envoyé à de nouveaux mariés , des caresses , des distinctions & des amitiés à un vieillard décrépit , le mettent plus haut dans leur esprit & plus ayant dans leur cœur que la conquête d'un Royaume & une remise de tous les impôts.*

(45) Confucius fait ici allusion aux Empereurs de la premiere dynastie qui visitoient sans cesse leurs sujets , & en usoient avec eux si fa-

il apprend à honorer les peres & meres dans tout l'Empire , en rendant des honneurs à la paternité ; il apprend à aimer ses freres dans tout l'Empire , en rendant des honneurs à la fraternité ; il apprend à être un sujet fidele dans tout l'Empire , en rendant des honneurs à l'autorité publique (46). Le *Chi-king* dit :

milièrement, qu'ils prenoient occasion de ce qui arrivoit dans les familles pour y faire des leçons de Piété Filiale. Mais ce qui étoit praticable alors, vu l'innocence des mœurs, le peu d'étendue de leurs Etats & le petit nombre de leurs sujets, n'étoit plus praticable de son temps & encore moins de nos jours. D'ailleurs, la doctrine de la Piété Filiale n'est pas comme ces doctrines obscures & subtiles, qui n'entrent dans les esprits que par un long enseignement; la nature l'a gravée dans tous les cœurs, & les enfans l'y lisent avant que leur raison soit développée. 1°. Il y a des ecoles dans tout l'Empire pour la jeunesse, & les devoirs de la Piété Filiale sont ce qu'on y enseigne d'abord & avec le plus de soin. 2°. Les loix de l'Empire ont articulé dans le plus grand détail les obligations réciproques des parens & des enfans, des freres aînés & des freres cadets, des maris & des femmes, des oncles & des neveux, &c. en décernant des peines sévères contre ceux qui en méprisent l'observation, & des récompenses magnifiques pour ceux qui s'y distinguent, de quelque âge, sexe & condition qu'ils soient. 3°. Outre un nombre prodigieux de livres de morale anciens & nouveaux, & dans tous les styles, où l'on epuise

tout ce qui a trait à la Piété Filiale, les annales, les ouvrages d'éloquence, de littérature & de poésie, toutes les sciences lui rendent hommage, & se tournent vers elle dans les choses qui en sont les plus éloignées, pour en inspirer & en faciliter la pratique journaliere. 4°. Le gouvernement entier de l'Empire, les usages publics, les mœurs générales, les coutumes & les habitudes des Provinces comme de la capitale, du village comme des villes, sont une répétition continuelle de tout ce que prescrivent le respect & l'amour filial. Les murailles même des maisons en sont des leçons; en un mot, quelque part qu'on aille, tous les monumens publics annoncent aux yeux la nécessité & l'utilité, la prééminence & la gloire de cette premiere des vertus. Tout ce que doit & tout ce que peut faire un Empereur à cet egard, c'est de conserver aux races futures ce que les générations passées nous ont transmis, & il y réussira à son gré du fond de son Palais, par sa vigilance & sur-tout par ses exemples.

(46) Que veut ici enseigner Confucius? A regarder comme les plus fermes appuis du trône, par leur liaison avec la Piété Filiale, quantité de choses où les esprits médiocres ne voient qu'un vain

Un

Un Prince qui se fait aimer & change les mœurs, est le pere & la

appareil de représentation, ou tout au plus des bienséances & des adresses politiques pour frapper la multitude; c'est-à-dire, tout ce que faisoit le gouvernement de son temps pour faire refluer sur les peres & meres des gens en place, les prééminences & distinctions de leur rang: 1°. par les titres & prérogatives qu'on leur accordoit, selon que leurs fils se faisoient jour par leur mérite & se distinguoient dans leurs emplois: 2°. par les regards qu'on avoit pour leur vieillesse jusqu'à exempter leurs enfans de rester à l'armée, & leur permettre de se retirer auprès d'eux, quelque nécessaires qu'ils fussent à l'Etat dans les emplois dont ils étoient chargés: 3°. par la part qu'ils prenoient à leurs maladies & infirmités; les Princes envoyoient des remedes & des Médecins aux parens de leurs Ministres, de leurs Généraux & autres grands Officiers, les venoient visiter eux-mêmes, & envoyoient visiter de leur part ceux des Mandarins subalternes & même des Lettrés distingués: 4°. par la pompe, l'éclat & la solemnité qu'il ajoutoit à leurs funérailles: 5°. par les titres & les eloges dont on chargeoit leurs tombeaux & les monumens dont on les ornoit. Il ne faut qu'ouvrir le *Li-ki*, le *Tcheou-li* & l'*Y-li*, pour voir que l'antiquité étoit à cet égard d'une attention admirable, & profitoit de tout pour honorer les peres & meres des gens en place & s'acquitter envers eux de la reconnoissance due aux services de leurs fils. Selon

Tome IV.

Teng-sieou & quelques autres Savans, Confucius a aussi en vue ici; 1°. les cérémonies que les Empereurs devoient faire plusieurs fois chaque année dans la salle de leurs ancêtres; 2°. les respects & honneurs qu'il étoit d'usage qu'ils rendissent à l'Impératrice mere le premier jour de l'an, le jour de sa naissance & le jour de la leur; 3°. le repas des vieillards, auquel ils présidoient en grand appareil, dans la capitale par eux-mêmes, & par leurs officiers dans les autres villes; 4°. les festins publics pour les citoyens qui se distinguoient par leur sagesse, leur bonne conduite, leurs vertus, & sur-tout par leur Piété Filiale; 5°. le soin de pourvoir à la subsistance & au soulagement des veuves, des vieillards abandonnés, des orphelins, &c. 6°. le maintien de la succession légitime des Princes, & la conservation de leurs droits; 7°. les entrées, audiences & départs, soit des Princes qui venoient à la Cour, soit de leurs Envoyés; 8°. la protection & les honneurs accordés aux veuves qui renonçoient à un second mariage, soit qu'elles eussent déjà passé dans la maison de leur epoux, soit qu'elles ne fussent que fiancées; 9°. les récompenses publiques accordées à ceux qui se distinguoient par des traits héroïques de Piété Filiale, & la punition éclatante de ceux qui en violeient publiquement les devoirs. Quoi qu'il en soit de la conjecture de *Teng-sieou*, d'autant plus vraisemblable cependant qu'elle est fondée sur le *Li-ki*, il

I

mere des peuples (47). O combien parfaite ne doit pas être la

n'est pas douteux que tout cela attirant l'attention publique, devoit faire beaucoup d'impression sur les esprits, & augmenter l'autorité en la faisant aimer.

(47) *Les petits esprits*, dit Ouangouen, *s'extasiaient en lisant les noms pompeux & sonores qu'on a donnés à quelques Empereurs, ou qu'ils ont pris eux-mêmes, & les sages disent tout bas : Ces grands surnoms tous réunis ne donnent pas une si grande idée d'un Empereur que les deux mots si simples, si naïfs & si vulgaires de pere & mere des peuples, dont la bonne antiquité fit un surnom aux bons Princes qui aimoient leurs sujets comme leurs enfans, & réussirent à les rendre heureux en les rendant meilleurs. Un siecle devoit l'enseigner à l'autre, & tous les echos de l'Empire le répéter sans cesse ; les victoires & les conquêtes, les grandes entreprises & les succès les plus éclatans, l'abondance même universelle & la continuité de la paix ne sont pas ce qui fait les beaux regnes & les grands Empereurs ; parce que ce n'est pas-là sur-tout ce qu'ont cherché les hommes en eleuant des Princes sur leurs têtes pour les gouverner. Le vrai mérite & la grande gloire d'un Empereur, est de remplir la touchante & délicate idée de *pere & mere des peuples*, par leur tendre & continuel amour pour leurs sujets, & par leur application à pourvoir à leurs besoins & à assurer leur tranquillité, à les instruire, à les corriger & à les rendre meilleurs. Si nous n'avons rien à envier aux siecles qui nous*

ont précédés, si la postérité la plus reculée tournera sans cesse ses regards vers le nôtre, ce ne sera ni parce que nos armées victorieuses ont subjugué & conquis des pays immenses, dont nous ne savions pas même les noms ; ni parce que des peuples & des nations innombrables s'empresseient à nous venir porter leurs tributs & leurs hommages ; ni parce que l'agriculture, les arts & le commerce environnent de biens & de richesses tous les ordres de l'Etat ; ni même parce que aucun trouble, aucun fléau, aucune calamité ne troublent la tranquillité publique depuis tant d'années ; mais parce que notre Empereur (*Kang-hi* qui monta sur le trône en 1672, & mourut en 1722) est si plein d'amour pour ses peuples & les aime avec tant de tendresse, qu'il n'est occupé que du soin de le leur témoigner. Il a foudroyé l'injustice, l'homicide, le luxe, les malversations, les usures & les monopoles qui causoient auparavant tant de désordres, & il nous auroit rendus aussi vertueux que nos ancêtres, si nous avions été aussi dociles. Que nous nous méprenons dans les témoignages que nous prétendons lui donner, à sa soixantième année, de notre amour & de notre respect, de notre admiration & de notre reconnoissance ! Que lui offrons-nous, en lui offrant des présens ? Tous les biens dont nous jouissons depuis tant d'années, n'est-ce pas à son économie, à sa modération & à sa sagesse que nous les devons ? Si l'adresse de nos Ar-

vertu qui conduit les peuples à ce qu'il y a de plus grand, en suivant la pente de tous les cœurs (48) !

tistes ajoute au prix de l'or, si les pierreries & les perles s'embellissent sous leurs doigts, si nos soieries imitent la peinture de si près, si nous trouvons chez nous mille curiosités qui nous attirent l'argent des étrangers, n'est-ce pas lui qui a donné l'effor au génie & poussé les inventions de l'industrie ? Que peuvent dire nos poètes & nos orateurs que nos alliés & nos ennemis même n'aient dit avant eux ? Quelques monumens que nous élevions pour signaler notre amour & transmettre aux siècles futurs les miracles de son regne, le glorieux surnom de *pere & mere des peuples*, que l'histoire fera voir qu'il a si bien mérité, lui assurera une immortalité bien plus désirable. Si nous sommes véritablement zélés pour sa gloire, assurons-lui ce beau surnom en marchant à sa suite dans les sentiers de la Piété Filiale, de la probité, de la bienfaisance, de la bonté, de la modération & de toutes les vertus qui ont fait réussir tous ses projets. Il suffiroit de dire que c'est-là son plus grand desir, ce qui le flattera plus dans nos sentimens pour sa personne sacrée, parce qu'il est véritablement *le pere & la mere de son peuple*.

(48) Les hommes sont portés au bien par leur conscience, par leur raison, par l'amour de leur propre excellence, par les attraits de la vertu, par les satisfactions & les avantages qu'ils y trouvent, & par la pensée de la mort. Mais ils sont

encore plus vivement portés au mal par la séduction des objets extérieurs, par les egaremens de leur raison, par la vivacité de leurs passions & par la foiblesse & l'inconstance de leur cœur : aussi est-il infiniment plus facile de les entraîner dans le vice que de les faire entrer dans les sentiers de l'innocence. Un mauvais Prince corrompt rapidement les mœurs de ses sujets, par son seul exemple ; il ne fallut que peu d'années aux *Kié* & aux *Tcheou* pour pervertir tout l'Empire. Un bon Empereur au contraire a besoin d'une sagesse supérieure & d'une vertu sans reproche, pour gagner ses peuples à la vertu. Il y trouve une infinité d'obstacles & de difficultés, & ce n'est qu'à force de soins, d'application, de zèle & de patience qu'il en vient enfin à bout après bien des années. Les *Tching-tang* & les *Ou-ouang* eurent beau déployer toutes les ressources de leur bienfaisance & de leur générosité, leur regne entier suffit à peine pour consommer la réforme des mœurs publiques. C'est à eux que Confucius fait allusion & applique les paroles du *Chi-king* : *Combien parfaite*, &c. Mais il prétend moins louer ces grands Empereurs, qu'apprendre à tous les Princes à ne pas se flatter de changer les mœurs publiques par des loix & des instructions, des menaces & des promesses, des châtimens & des récompenses, des peines même & des coups d'auto-

Confucius ajouta encore : La Piété Filiale du Prince à servir ses parens, produit une Piété Filiale qui se signale aisément envers sa personne ; les soins qu'il rend à ses freres produisent une amitié & des déférences fraternelles qui se signalent aisément envers les gens en place ; le bon ordre & la paix qui regnent dans son domestique, produisent une sagesse d'administration qui se signale aisément dans les affaires publiques (49). Plus il travaille heureusement à cultiver & à perfectionner l'intérieur de son auguste famille, plus il réussit à se faire un nom chez tous les siècles à venir.

Je le comprends maintenant , répondit *Tfeng-tsée* , un fils

rité. Ces puissans moyens glissent sur les cœurs de la multitude, ou ne font que les effleurer, si l'impression victorieuse & irrésistible de leurs bons exemples ne redresse pas le penchant du cœur. Le trop subtil *Tchang-ki* prétend que les peuples se voyant si au-dessous d'un Empereur dans tout ce qui tient à son trône, & sentant d'un autre côté qu'ils peuvent lui disputer la supériorité en fait de vertu, songent à se mesurer avec lui dès qu'il veut s'élever au-dessus d'eux par les bons exemples, & font l'impossible pour lui disputer la supériorité de sagesse & d'innocence. *Lien-kouo* assure que l'exemple du Prince réforme plus les apparences que le fonds des mœurs, & que si elles paroissent meilleures, c'est que les uns veulent faire leur cour, les autres se pousser dans les emplois, ou éviter des mortifications. *Lu-tchi* les réfute l'un & l'autre, en les accusant de calomnier les hommes d'après des idées misanthropiques,

& prétend que le *Tien* qui suscite & donne les bons Princes pour le bien des peuples, leur donne aussi des sages, & des grands hommes pour aider leurs exemples, & seconde leur zèle par des événemens dont le concours prépare les cœurs à un changement universel, & il s'appuie de ces trois sentences de *Mong-tsée* : *Réjouir le Tien, c'est protéger tout l'Empire. Ce que l'homme ne peut pas faire, le Tien le fait.... Si l'entreprise réussit, cela vient du Tien....*

(49) Dans les grands concerts, dit *Lin-pé*, on monte le *Kin* au ton que demande la piece de musique qu'on doit jouer ; puis on accorde chaque instrument avec le *Kin*, & quelque différens qu'ils soient les uns des autres par leur forme, leur grandeur & la maniere d'en jouer, ils forment ensemble une juste harmonie. La Famille Impériale est le *Kin* des mœurs politiques, civiles & domestiques de tout l'Empire.

bien né doit essentiellement aimer & chérir, respecter & honorer, contenter & rendre heureux, illustrer & immortaliser ses parens ; mais j'ose demander encore, si un fils qui obéit aux volontés de son pere remplit par-là tous les devoirs de la Piété Filiale (50) ? Que me demandez-vous, répondit Confucius ? L'Empereur avoit anciennement sept sages pour censeurs, & quoiqu'il donnât dans de grands excès, il ne les pouvoit pas jusqu'à perdre l'Empire. Un prince avoit cinq sages pour le reprendre, & quoiqu'il donnât dans de grands excès, il ne les pouvoit pas jusqu'à perdre ses Etats. Un Grand de l'Empire avoit trois sages pour le reprendre, & quoiqu'il donnât dans de grands excès, il ne les pouvoit pas jusqu'à perdre sa maison.

(50) Pourquoi *Tseng-tse* semble-t-il réduire tous les devoirs de la Piété Filiale à l'obéissance ? C'est qu'en effet elle les renferme tous, & est comme le dernier terme & la plus haute perfection de cette précieuse vertu. L'éducation & l'habitude conduisent à respecter un pere & une mere, la pente du cœur & l'impulsion du sang à les aimer, l'amour de sa réputation & de son repos à leur rendre des soins ; mais il n'y a qu'une Piété Filiale eminente qui puisse leur faire rendre une obéissance universelle & continuelle. *Cette obéissance est le triomphe de la Piété Filiale*, dit Lieou-hiang, *parce qu'elle est prise sur les passions & sur l'amour-propre, qu'elle travaille sur toute l'ame, dompte l'esprit, captive le cœur & domine toute la conduite*. Dans tout le reste, on ne sacrifie que ses biens, ses aises, son repos ; mais dans l'obéissance, on sacrifie ses pensées, ses projets, ses desirs, ses vues ;

on fait même plus, on les contredit. Tout le reste a ses jours & ses momens, ses lieux & ses circonstances, au moins pour ce qui est extérieur ; mais l'obéissance ne connoît point ces différences & ces alternatives. Ce qu'un pere & une mere ont défendu, on ne peut jamais se le permettre ; ce qu'ils ont ordonné, il faut toujours le faire. L'obéissance qu'on rend au Souverain, ne regarde que la vie civile ; celle qu'on rend à un supérieur, n'a trait qu'à ce qui est de son emploi ; celle qu'on a pour un maître, n'a lieu que pour l'ordre des études ; au lieu que celle-ci attachée aux pas d'un fils comme son ombre, lui demande compte par-tout de toutes ses actions, le poursuit jusques dans l'intérieur de sa demeure, & acheve de lui enlever, comme dit Tchint-fée, *le peu de liberté qu'il a sauvé de son Souverain, de ses supérieurs & de ses maîtres*.

Un Lettré avoit un ami pour le reprendre, & il n'en venoit jamais jusqu'à déshonorer son nom (51). Un pere avoit son fils pour le reprendre, & il ne s'égaroit jamais jusqu'à tomber dans le désordre. Dès qu'une chose est censée mauvaise, un fils ne peut pas plus se dispenser d'en reprendre son pere (52) qu'un

(51) Dans les premiers temps, on prouvoit qu'un sujet a droit de faire des représentations au Prince & de l'avertir de ses fautes, parce que son autorité n'est que l'autorité paternelle étendue à toute sa famille de l'Empire, & que quelque sacrée que soit l'autorité d'un pere, quelque grand que soit le respect qui lui est dû, & quelque universelle que doive être l'obéissance qu'elle exige, un fils bien né peut & doit faire des représentations à ses parens. Les mœurs avoient changé du temps de Confucius. Il emploie adroitement le fait connu des censeurs que la loi donnoit au Prince, pour en conclure qu'un fils a droit d'être celui de son pere. Biais très-heureux en ce que, sans offenser ni l'Empereur ni les Princes, il conservoit l'ancien droit, le faisoit connoître & le consacroit par sa liaison avec la Piété Filiale. Autant les Empereurs & les Princes avoient intérêt à maintenir l'enseignement de l'ancienne doctrine sur la Piété Filiale, parce qu'elle étoit toute au profit de leur autorité & de leur grandeur, autant ils étoient forcés d'admettre l'enseignement du fait des censeurs qui leur étoient assignés par la loi; parce qu'il constatoit l'obligation des enfans de reprendre leurs parens.

(Le despotisme, la tyrannie,

l'abus le plus effrayant du souverain pouvoir par les Empereurs, n'ont jamais pu ni supprimer les censeurs, ni leur imposer silence. C'est presque l'unique chose qui soit restée aux Chinois de leur ancien droit public; mais ils l'ont conservée en entier, & elle supplée presque à tout ce qu'ils ont perdu: du reste, cet établissement est aussi avantageux aux Empereurs qu'aux peuples. Les Empereurs de la dynastie régnante, bien loin de se prévaloir du droit de conquête pour imposer silence aux censeurs, ont avoué que c'étoit à leurs représentations continuelles qu'ils devoient la prospérité & l'éclat de leur regne).

(52) On a examiné dans l'antiquité si un fils devoit étendre les représentations à toutes les fautes que peuvent faire ses parens. A s'en tenir à la pluralité des opinions, il paroît que la Piété Filiale ne lui demande rien à cet égard pour toutes les fautes de fragilités & de misère humaine qui découlent du caractère, de l'humeur, des infirmités de l'âge, de la crise d'un mauvais moment, &c. quand elles sont enfermées dans la famille & ne percent pas aux yeux du public. Prescrire à des enfans de veiller ainsi sur leurs parens par des représentations journalières, ce se-

sujet son Souverain : or , dès qu'un fils doit reprendre son pere quand il fait mal , comment rempliroit-il les devoirs de la Piété Filiale , en se bornant à obéir aux volontés de son pere ?

Confucius ajouta ensuite : Les plus sages Empereurs de l'antiquité servoient leur pere avec une vraie Piété Filiale (53) ;

roit presque les mettre à leur niveau , & renverser toutes les idées de Piété Filiale : aussi ne voit-on pas ni que les *King* l'insinuent , ni que les annales en citent d'exemple. Au contraire , le *Li-ki* en parlant de la mauvaise humeur que peuvent causer les représentations d'un fils à son pere ou à sa mere , dit qu'il vaut mieux en essuyer les mauvais effets que de voir leurs concitoyens & tout le canton irrités contr'eux , ce qui suppose que ces représentations n'ont lieu que pour des choses qui ont trait au public. Quelques sages cependant ont enseigné qu'un fils d'une conduite irréprochable , & qui a réussi à contenter ses parens , peut profiter des ouvertures que lui donnent leur confiance & leur tendresse , pour réveiller leur attention sur leurs défauts ; mais ils ajoutent que peu de fils se rendent assez aimables , assez gracieux & assez au gré de leurs pere & mere pour le tenter , & que ceux même qui se distinguent le plus par leur Piété Filiale , ne sauroient rien faire de mieux que de les engager à s'avertir & à se reprendre eux-mêmes.

(53) Qu'on ouvre les annales des premieres dynasties à quel regne on voudra , on verra avec joie qu'à remonter jusqu'à *Chun* , l'autorité des Empereurs , le succès de leur

gouvernement & la gloire de leur regne , ont toujours été comme en regard avec leur Piété Filiale envers leurs parens. Comme on pourroit dire qu'ils avoient pour eux la candeur , l'innocence & la probité générale des mœurs antiques , il ne faut que jeter un coup-d'œil sur l'histoire de la dynastie des *Han* pour se convaincre que la Piété Filiale des Empereurs aura toujours les mêmes effets , lorsqu'elle sera toujours la même. *Les premiers Empereurs de la dynastie des Han* , dit *Lu-tchi* , avoient tout-à-la-fois à consoler les peuples de la perte de l'ancien droit public qu'ils ne pouvoient plus rétablir ; à cicatiser les plaies douloureuses & sanglantes du despotisme de *T'ing-chi-hoang* ; à faire adopter un nouveau corps de loix qui conciliât tous les intérêts des peuples & de leur trône ; à rétablir les principes de politique , de morale , de discipline , de probité , de jurisprudence , d'economie & d'administration ; à créer des fonds pour les finances , des facilités pour l'agriculture , pour le commerce , pour les arts , & des ressources pour la guerre ; à elever enfin un nouvel Empire sur les ruines dispersées & fumantes de l'ancien , & tout cela avec une autorité précaire , chancelante , disputée , qui avoit de tous côtés des obstacles & des résistances continuelles à surmonter : car les instrumens & les complices de leurs

voilà pourquoi ils servoient le *Tien* avec tant d'intelligence : ils servoient leur mere avec une vraie Piété Filiale ; voilà pourquoi ils servoient le *Ti* avec tant de religion : ils étoient pleins de condescendance pour les vieux & pour les jeunes ; voilà pourquoi ils gouvernoient si heureusement les supérieurs & les inférieurs. Le *Tien* & le *Ti* étant servis avec intelligence & avec religion, l'esprit intelligent se manifestoit. L'Empereur lui-même a des supérieurs à qui il doit des respects, c'est-à-dire, son pere ; des anciens, c'est-à-dire, ses aînés (54). Son respect eclate dans

usurpations prétendoient les dominer. Les peuples accoutumés aux révoltes & aux troubles ne plioient sous le joug que par intervalle, & pour comble de maux, des minorités & des régences suspendoient ou changeoient sous un regne ce qui avoit été commencé sous le précédent. Quelle position plus délicate, plus critique, plus périlleuse ! L'ascendant de la Piété Filiale qu'on avoit prise pour point d'appui & pour boussole, surmonta & anéantit tous les obstacles, & affermit tellement l'autorité des Empereurs, qu'ils exécuterent avec succès tout ce qu'ils entreprirent. Les honneurs qu'ils décernerent à leurs ancêtres, les respects qu'ils rendirent à leurs parens, les droits qu'ils accorderent aux peres sur leurs enfans, les distinctions qu'ils accorderent aux vieillards, les bienfaits qu'ils répandirent sur les veuves, les orphelins & les malades ; les caresses & les présens qu'ils firent à ceux qui se distinguoient par leur Piété Filiale, subjuguèrent tous les cœurs, mirent le bon ordre par-tout, & rendirent la Chine plus florissante & plus redoutable aux étrangers qu'elle ne l'avoit jamais été. Ou-ti, un des premiers Empereurs

de cette célèbre dynastie, gouvernoit plus facilement toutes les Provinces que les anciens Princes feudataires leurs petits Etats, & ses armes victorieuses multiplioient tellement ses conquêtes au nord & au midi, à l'orient & à l'occident, que les tributs seuls des peuples nouvellement soumis auroient suffi pour remplir les trésors.

(Il faut que nous rendions ici justice aux vrais Lettrés de toutes les dynasties ; fideles à la doctrine de leur maître Confucius par la Piété Filiale, ils l'ont défendue de dynastie en dynastie avec une ardeur & un zèle vraiment patriotiques. C'est à eux que les *Han* durent ce qu'ils exécuterent de plus beau pour conserver la Piété Filiale, & en faire leur appui. Si toutes les dynasties ne l'ont pas également fait, c'est que les Lettrés n'ont pas été écoutés).

(54) Les aînés dont parle ici Confucius, désignent non seulement les freres aînés que les Empereurs avoient quelquefois, à cause des concubines de leur pere, plutôt meres souvent que l'Impératrice, dont ils étoient toujours

le

le *Tsong-miao* , afin qu'on voie qu'il n'oublie pas ses parens. Il cultive la vertu , il s'applique à sa perfection , afin de ne pas déshonorer ses ancêtres (55). Il fait eclater son respect dans le

fil , mais encore les oncles paternels & maternels , les cousins-germains & autres Princes de la Famille Impériale plus âgés qu'eux. Selon la grande & invariable doctrine de l'antiquité , quoique l'Empereur (fût-il dans sa première jeunesse) soit totalement indépendant de ses aînés , qui au contraire doivent lui être soumis & lui obéir ; la Piété Filiale lui fait un devoir rigoureux de respecter en eux la supériorité de l'âge , de leur faire honneur , & d'avoir pour eux toutes les déférences qui peuvent se concilier avec les droits du sceptre & le bien de ses peuples. Si l'Impératrice mere vit encore , & qu'il descende sans cesse de son trône pour se prosterner devant elle , qu'il fasse la première affaire de la consoler , de la contenter , de la faire jouir de tous les sentimens de son respect & de son amour , *Ses regards même seront obéis* , dit Tchintée , & d'un bout de l'Empire à l'autre , chacun s'empressera à deviner ses goûts pour prévenir ses desirs. Il n'y a pas un frere aîné , un oncle , une tante , un cousin-germain dans toutes les Provinces , ajoute-t-il plus bas , qui ne prenne pour son compte tout ce que l'Empereur fait pour honorer les siens , qui ne lui en sache gré , qui n'en soit flatté , qui ne prenne à tâche par reconnaissance , d'inspirer à la jeunesse un grand amour & un grand respect pour son auguste personne.

Tome IV.

(55) La doctrine des modernes est parfaitement d'accord sur ce point avec celle des anciens. Les hommes d'Etat ne sont sujets fidèles & citoyens patriotes , qu'autant qu'ils ont dans un degré supérieur cette élévation de pensée , cette probité de cœur , & cet amour du vrai , qui n'écoutent que le devoir dans le service du Prince & de l'Etat. Qui cherche sa gloire , sa fortune , ou quelque autre intérêt dans les soins de l'administration publique , trahira infailliblement ou le Prince ou la patrie. Confucius , pour peindre d'un seul trait un sage qui s'est dévoué aux travaux du ministère par Piété Filiale , dit : *Qu'il ne porte au Palais que des pensées de fidélité , & n'en rapporte* , &c. En effet , dès-là qu'il n'a en vue que de donner une grande idée de ses parens & de les rendre chers à tout l'Empire , ses pensées doivent toutes se porter vers le bien public. L'ambition , la soif des richesses , le fracas des succès ne lui coûtent pas un desir ; il lui faudroit descendre de trop haut pour ramper ainsi dans la bassesse & la misère de ses intérêts personnels. Il est toujours prêt à se sacrifier pour la chose publique , comment se laisseroit-il distraire , par de petits retours sur lui-même , des grands projets de sa magnanimité & de son zèle ? Mais aussi qu'une ame de cette trempe se donne de droit pour dire la vérité

K

Tsong-miao : les ames & les esprits viennent s'en réjouir. Quand la Piété Filiale & l'amour fraternel sont parfaits, on entre en commerce avec l'Esprit intelligent, & la gloire dont on se couvre, remplit les régions immenses & éloignées qu'environnent les quatre mers. Il est dit dans le *Chi-king* : *De l'orient à l'occident, du nord au midi, tout plie devant ses pensées.*

Le sage sert son Souverain : il ne porte au Palais que des pensées de fidélité, il n'en remporte que des projets pour réparer les fautes, donner carrière aux vertus & arrêter les progrès du vice. Voilà ce qui le met en faveur. Il est dit dans le *Chi-king* : *O qui pourroit raconter les sentimens de sa tendresse ! quoique éloigné du Prince, il s'en rapproche sans cesse par mille tendres souvenirs. Comment pourroit-il oublier ses intérêts ?*

Confucius finit, en disant : Un fils qui fait les funérailles de ses parens, n'a pas la force de pousser des soupirs ; il fait les cérémonies avec un visage pétrifié de douleur ; les paroles qui sortent de sa bouche n'ont ni élégance, ni suite ; ses vêtemens sont grossiers & en désordre sur lui ; la musique la plus touchante n'effleure pas son cœur ; les mets les plus exquis n'ont ni goût, ni faveur pour son palais, tant est grande & extrême la désolation qui absorbe toute son ame. Il prend quelque nourriture au troisieme jour, parce que tous les peuples savent qu'il ne faut pas attenter sur sa vie, & que si on peut s'abandonner à sa douleur jusqu'à maigrir, il seroit horrible de s'y livrer jusqu'à

sans ménagement, défendre la cause des peuples, réclamer pour la justice, résister aux mauvais conseils, dédaigner les maneges rampans d'une politique pateline, & se faire écouter du Prince, lors même qu'il lui reproche ses torts & l'avertit de ses méprises !

Le P. Ricci a un dialogue dans son *Ki-gin-chu-pien*, où il conduit

un Mandarin à avouer qu'un homme en place ne peut remplir l'attente du Prince & de la patrie qu'en se dévouant à des travaux, des soins & des soucis continuels, d'autant plus amers qu'il aura plus de probité & de zèle ; puis il profite de cet aveu pour prouver la nécessité des récompenses d'une autre vie.

mourir soi-même (56), en pleurant un mort. Les saints l'ont sagement réglé : le deuil ne dure que trois années, parce qu'il

(56) On avoit déjà commencé du temps de Confucius à attenter à sa propre vie, pour ne pas survivre aux morts qu'on pleuroit. Soit dit à la gloire de la Piété Filiale : à quelques excès qu'on se soit porté en ce genre, quand on a eu abandonné l'enseignement de l'antiquité, elle n'a été qu'une occasion fort innocente des délires homicides qui ont changé en arrêt de mort les soupirs & les larmes de deuil. Comme la douleur de quelques filles & de quelques jeunes gens à la mort de leurs père & mère, étoit montée par degré à une véhémence si extrême, qu'ils en avoient perdu le sentiment & même la vue, les louanges que l'administration publique leur prodigua devinrent un piège pour des favoris & des concubines préférées de quelques Princes. Dans la crainte que l'abus qu'ils avoient fait de leur crédit ne retombât sur eux, ils attenterent sur eux-mêmes pour s'immortaliser par leur prétendue fidélité. Ce premier pas fait, les successeurs de quelques Princes obligèrent leurs domestiques & leurs concubines, leurs favoris & leurs Ministres à aspirer à cette espèce de gloire. Dès la quatrième année de *Li-ouang* (678. avant J. C.), on força les plus zélés serviteurs du Prince de *Tsing* à se donner la mort pour ne pas survivre à leur maître ; & la trente-unième année de *Hiang-ouang* (621. avant J. C.), cent soixante-dix

personnes rendirent le même honneur à la mémoire d'un autre Prince de *Tsing*. Confucius ne pouvoit pas attaquer directement un abus qui étoit protégé par la politique de plusieurs des Princes de l'Empire ; il se contenta de prendre occasion de la douleur de la Piété Filiale pour le proscrire comme un attentat contre la nature, & une frénésie aussi barbare que ridicule & insensée ; mais à la honte de la raison humaine, la sagesse de ses maximes a échoué pendant bien des siècles contre les fausses doctrines, les ruses de la politique & le fanatisme des passions.

(Les Commentateurs devoient à la vérité, quelque chose de plus. Il est de fait que quoique les Lettrés & presque toute la nation regardent comme un attentat de se défaire de soi-même, pour ne pas survivre à une personne chérie, les exemples de ces suicides se renouvellent sans cesse, & sont une espèce de bienséance pour les personnes d'un certain rang parmi les Tartares. On a dit bien des fois, depuis que nous sommes en Chine, à la mort de plusieurs Princes, que leurs épouses, concubines, officiers, esclaves, étoient allés les accompagner chez les morts. Nous ne pouvons mieux faire entendre où en sont les choses ici sur cet article, qu'en disant qu'on en raisonne, en parle & en juge à-peu-près comme en Europe du duel).

faut une décision commune pour les peuples , & qu'il doit avoir un terme. Je n'ai rien de particulier à vous dire sur les cérémonies funebres , ajouta Confucius , vous les savez. On prépare une biere & un cercueil , une robe & des habits ; on eleve le cadavre sur une estrade , & on range devant , des vases ronds & quarrés ; on se lamente & on se désole , on se meurtrit le sein & on s'agite , on pleure & on soupire. On accompagne le convoi , en s'abandonnant à toute sa douleur , & on choisit avec soin le lieu de la sépulture ; on met le cadavre avec respect dans son tombeau , & on eleve un *Miao* pour *Hiang* son ame ; on fait des *Tsi* au printemps & en automne , & on conserve chèrement le souvenir des morts auxquels on rougiroit de ne pas penser souvent.

Conclusion. Honorer & aimer ses parens pendant leur vie , les pleurer & les regretter après leur mort , est le grand accomplissement des loix fondamentales de la société humaine. Qui a rempli envers eux toute justice pendant leur vie & après leur mort , a fourni en entier la grande carrière de la Piété Filiale.



PIÉTÉ FILIALE DE L'EMPEREUR.

Nous faisons un article à part de la Piété Filiale de l'Empereur, parce qu'il nous a paru que la doctrine des Chinois sur cette matière, étoit instructive & intéressante. Le Livre que nous avons choisi pour la bien faire connoître, parut la vingt-neuvième année du règne de *Kang-hi* (1689). Voici comment ce Prince l'annonce à tout l'Empire, dans une Préface dont il l'a décoré :

« Plus j'ai réfléchi sur les principes qui avoient déterminé les
» Empereurs de l'antiquité à gouverner l'univers par la Piété
» Filiale, plus j'ai compris que c'étoit pour rapprocher le
» gouvernement de sa première origine, & s'attacher à ce qui
» en est l'essence. La Piété Filiale est le germe & le terme de
» toutes les vertus. Le *Chou-king* dit : *Méditez la Piété Filiale*
» *pour soutenir la gloire de vos ancêtres* ; & le *Chi-king* : *Les*
» *pensées de la Piété Filiale sont lumière*. La loi du *Tien*, le
» droit naturel & la raison de l'homme déposent pour elle, &
» n'ont jamais varié depuis la première antiquité ; chacun doit
» donc la pratiquer. C'est pour en consacrer les devoirs que
» l'Empereur monte sur le trône, & personne dans l'univers n'en
» porte l'observation aussi loin que lui. Du seuil de la porte de
» l'Impératrice mère, où il vient s'affurer de ce qu'on doit
» servir sur sa table, ses soins s'élèvent par degrés jusqu'aux
» cérémonies solennelles qu'il fait à ses augustes ancêtres, au
» pied des autels du *Chang-ti*. Tout est lumière dans ce grand
» exemple : l'imitation des Grands en réfléchit au loin les
» rayons, les dix mille peuples entrent dans la voie qu'ils

» leur montrent, & les quatre Mers retentissent des vérités qu'ils
» leur portent.

» Confucius a réuni dans le *Hiao-king* tout ce qui est semé
» çà & là dans les *King* sur la Piété Filiale. C'est à *Tfeng-tseé*,
» qui excelloit en cette vertu, que s'adressent ces admirables
» enseignemens dont toutes les maximes sont profondes, &
» dont les divers articles contiennent, malgré leur brièveté,
» tout ce qu'on a jamais dit & pensé de plus sage sur ce sujet
» important.

» Feu mon auguste Pere fit recueillir des mémoires, & or-
» donna de composer le *Hiao-king-yen-y*, pour mettre dans
» tout son jour l'art de gouverner les peuples par la Piété
» Filiale. L'ouvrage ne put pas être achevé de son vivant;
» Nous avons donné nos ordres à des Savans, nous leur
» avons fait ouvrir notre Bibliothèque, pour y mettre la
» dernière main. On a suivi le plan du célèbre *Tchin-te-sieou*,
» des *Song* dans le *Ta-hiao-yen-y*, & comme lui, on s'est ap-
» puyé du témoignage des *King*, des Annales & des Livres
» les plus universellement estimés.

» Selon Confucius, il faut s'attacher aux vertus capitales &
» aux devoirs essentiels, pour instruire les peuples. Or, ce
» n'est qu'en remontant jusqu'aux premières sources de l'en-
» seignement qu'on peut en assurer le succès. Tout le *Hiao-king*
» tend à montrer quelle doit être la Piété Filiale de l'Empe-
» reur, des Princes, des Grands, des gens en place & du
» peuple. Le *Ta-hio* enseigne à bien connoître la vertu, à
» renouveler les peuples, à rectifier ses pensées, à régler son
» cœur & à régner par la paix; on s'est attaché à ces
» grandes regles. La bienfaisance, la justice, l'honnêteté, la
» prudence & la probité sont le sujet des détails où l'on entre
» sur les vertus capitales. Les rapports de pere & de fils,
» de Souverain & de sujet, d'époux & d'épouse, de frère

» aîné & de frère cadet, d'ami enfin, sont la matière des
 » devoirs essentiels qu'on explique. Le Cérémonial & la Musi-
 » que (1), les récompenses & les châtimens fournissent les
 » observations qu'on fait sur la source primitive de l'enseigne-
 » ment. L'amour enfin & le respect, qui sont comme les deux
 » poles de la Piété Filiale de tous les états, donnent lieu aux
 » développemens qui particularisent ce qui regarde spéciale-
 » ment chacun des cinq ordres. Ainsi pour expliquer quel doit
 » être le respect filial de l'Empereur, on monte sur la colline
 » des sacrifices, on entre dans la salle des Ancêtres, &
 » on parcourt tout ce qui est prescrit par la loi, les rites &
 » le cérémonial. Pour expliquer quel doit être l'amour Filial
 » de l'Empereur, on décrit à quoi l'obligent sa tendresse
 » pour son peuple, l'intérêt de la chose publique, & la santé,
 » le contentement & le bonheur des auteurs de ses jours. Tout
 » est Piété Filiale dans la vie, parce que tout doit être respect &
 » amour. Dire aux Princes & aux Seigneurs d'éviter l'orgueil
 » & la mollesse; aux Grands & aux Mandarins, de se confor-
 » mer à la loi dans leur façon de parler & d'agir; aux gens
 » de lettres & au peuple, d'être fideles & soumis au Prince,
 » appliqués au travail & économes, n'est-ce pas leur pres-
 » crire le respect & l'amour? En atteindre la perfection,
 » c'est participer à la sagesse sublime des Esprits : le respect
 » & l'amour égaleroient le bonheur de la terre à celui du
 » ciel, s'ils y régnoient également.

» L'ouvrage entier est divisé en cent Livres. Il a été gravé,
 » imprimé dans notre Palais, & c'est pour l'annoncer à tout
 » l'Empire que nous en avons raconté l'histoire & ébauché le
 » plan dans cette Préface. Puisse-t-il être la joie de l'univers,
 » en faisant entrer tous les peuples dans les voies qu'il

(1) Par cérémonies & musique, on entend la religion.

» indique. On s'appliqueroit dans les familles à donner à la
 » jeunesse une education sage & vertueuse ; les peres & les
 » meres feroient respectés & aimés comme ils méritent de
 » l'être ; chacun rendroit à ses supérieurs & à ses anciens
 » l'honneur & l'obéissance qui leur sont dûs ; tout le monde
 » concourroit à l'envi à la réforme des mœurs ; l'impression
 » du bon exemple s'étendrait jusqu'aux quatre Mers, &
 » notre Chine rendue à son ancienne gloire , offrirait à tout
 » l'univers le grand spectacle de l'innocence & du gouverne-
 » ment des premiers âges. Nous n'avons eu que cela en vue
 » en faisant réunir dans cet ouvrage ce que les *King*, les
 » annales & les livres des sages nous ont conservé de la
 » sainte doctrine de l'antiquité ».

Des cent Livres du *Hiao-king-yen-y*, les vingt premiers roulent sur les vertus fondamentales & cardinales, sur les premiers devoirs de l'homme & sur l'enseignement public. On fait voir que la Piété Filiale en est la source, la regle & la conservation. Depuis le vingtieme Livre jusqu'au soixante-quinzieme, il n'est question que de la Piété Filiale de l'Empereur ; les vingt-cinq Livres qui restent roulent sur les devoirs particuliers de la Piété Filiale des Princes, des Grands, des gens en place, des Lettrés & du peuple. Voici en peu de mots ce qui concerne l'Empereur.

Après avoir posé en principes, d'après ce qui a été prouvé antérieurement, que *l'amour & le respect embrassent tous les devoirs de la Piété Filiale*, on examine à quoi est obligé l'Empereur pour les remplir. Ceux de l'amour filial consistent pour lui :

I. *A rendre à l'Impératrice mere tous les soins, qui peuvent conserver ses forces & sa santé, & lui rendre la vie agréable. Les détails où l'on entre sur tout cela sont touchans, persuasifs, & vont au cœur par le cœur.*

II.

II. *A veiller avec soin sur l'éducation des Princes ses enfans.*

Les précautions qu'exige leur santé, & les exercices du corps qui doivent l'affermir, les études auxquelles il faut les occuper dès leur première jeunesse, & les règles qui doivent les diriger, les vices dont il est essentiel de leur inspirer l'horreur, & les vertus qu'on ne sauroit trop leur faire connoître, demandent, dit-on, tous les soins & toute la sagesse d'un Empereur. Quelque bien choisis que soient les maîtres, les gouverneurs & les gens que l'Empereur a mis auprès d'eux, ses regards doivent les suivre de près & échauffer leur zèle. *Le sort de l'Empire*, dit Ngan-tchi., *"dépend très-prochainement de l'éducation des Ayo (fils de l'Empereur); & le succès de cette éducation, de l'intérêt continuel qu'y prend & que témoigne y prendre l'Empereur.* L'amour paternel d'un Empereur a trois ecueils à éviter, savoir ; de flétrir ses propres vertus par une tendresse outrée & trop prodigue de caresses, de trahir l'intérêt de l'état par des prédilections injustes & aveugles, de perdre les Princes ses enfans par des graces prématurées & des pouvoirs hasardés. Une indulgence de foiblesse ou une rigueur de dureté, des préférences d'inclination ou des aversions d'antipathie, des faveurs de caprice ou des disgraces d'humeur, sont une source intarissable de malheurs ; lorsqu'elles approchent du trône, si elles ne le renversent pas, elles l'ébranlent.

III. *A faire eclater son amitié & sa considération pour ses freres.* La première amitié dans l'intention de la nature, est celle des freres. Elle leur en donne les sentimens, la candeur & la confiance dès leur première enfance : qui les étouffe, est un monstre ; qui les néglige, n'est pas homme ; qui les perd, est un mauvais cœur. Plus un Empereur est élevé au-dessus de ses freres, plus il doit aimer & respecter en eux les auteurs de ses jours. Toutes les froideurs qu'il montre pour eux, sont des leçons de haine pour les Princes ses enfans,

un levain de cabales & d'intrigues à la Cour, des semences de discorde dans toutes les maisons, & le commencement de la décadence de son auguste Famille. Toutes ces maximes sont confirmées par des autorités, & appuyées par des exemples que la politique du reste de l'Asie n'auroit garde de citer, & que celle de Chine se fait gloire d'adopter, parce qu'elle les voit avec les yeux de la Piété Filiale. .

IV. *A chérir tous les Princes de son sang.* Un Empereur, comme parent, doit avoir pour tous les Princes de son auguste Famille, les sentimens, les attentions, les soins, les egards, & les préférences que demandent les liens éternels de la chair & du sang par lesquels ils lui sont unis. Comme leur chef, il doit entretenir la concorde & la paix, la subordination & le bon ordre dans leurs maisons différentes, épouser avec chaleur & avec zèle leurs intérêts, autant que le lui permet la justice, & procurer sans cesse leur bien-être, leur tranquillité & leur bonheur. Comme Souverain, il doit se conformer à la décision des loix pour l'ordre de la succession, pour les promotions aux emplois, les prérogatives du rang, les distinctions civiles, les revenus sur l'Etat & les récompenses. Il peut n'être que parent vis-à-vis des derniers entre les Princes dans les fêtes de famille, & n'écouter que son bon cœur dans tout ce qui ne blesse aucun de ses devoirs; mais il ne peut pas écouter la voix de la chair & du sang, quand la justice parle; & dans aucun cas, son amour pour ses parens ne doit être ni un fardeau pour l'Etat, ni un fléau pour ses sujets.

V. *A honorer les Grands & les gens en place.* Ils sont dans la grande famille de l'Empire ce que sont les oncles & les frères cadets dans les familles des particuliers, & ce que sont dans le corps humain les bras & les mains. Un Empereur doit à ses peuples & à soi-même, de leur faire honneur, 1°. par la

maniere dont il leur confie son autorité & occupe leurs talens : il les admet en sa présence & leur communique les affaires, reçoit leurs services & rend justice à leur mérite, s'intéresse à leur personne & les fait jouir de leur rang : 2°. par les distinctions, les préséances, les revenus & les droits qu'il attache à leurs emplois : 3°. par l'obéissance & les respects qu'il leur fait rendre par tous leurs inférieurs, par la protection ouverte & publique dont il appuie leurs entreprises, & par la sagesse avec laquelle il dissimule leurs défauts, cache leurs imprudences, redresse leurs méprises & sauve leur gloire, en les aidant à réparer leurs fautes.

VI. *A faire grand cas des Officiers subalternes & des Chefs du peuple.* Le tronc de l'arbre ne vit & ne se soutient que par la grandeur de ses racines ; mais il n'est fertile que par ses rameaux. Or, les Officiers subalternes & les Chefs du peuple sont les rameaux de l'Etat : ce sont eux qui sont chargés des travaux, source intarissable de l'abondance publique, & maintiennent l'observation des loix qui entretiennent le bon ordre & la paix. Un Empereur doit tellement les choisir, les gouverner, les employer, les encourager & les récompenser, tantôt par lui-même, tantôt par le ministère des Grands, que tout l'Empire sente qu'il connoît leurs talens, qu'il compte sur leur fidélité, qu'il est instruit de leurs succès, qu'il leur tient compte de leurs peines, & n'oublie aucun de leurs services.

VII. *A aimer le peuple.* Mais comment ? Comme un pere & une mere aiment leurs enfans : tout ce qu'on diroit de moins ne diroit pas assez, puisqu'il est le *pere & la mere* du peuple. L'amour d'un pere ne suffit pas, il faut qu'il ait encore celui d'une mere. Comme un pere, il doit instruire, corriger, gouverner le peuple & pourvoir à ses besoins. Comme une mere, il doit soulager ses maux, partager ses

joies & ses peines, & s'intéresser à ses plaisirs, dissimuler ses fautes, aider son ignorance & encourager sa bonne volonté. Un Empereur est le *pere & la mere* de tous ceux qui n'en ont point : les orphelins, les veuves, les vieillards & les malades doivent trouver en lui tout ce que le *Tien* leur a ôté ou refusé. « Les premiers Empereurs, dit *Yang-tchi*, habitoient dans la campagne au milieu de leur peuple ; ils le voyoient journellement, ils entroient dans ses demeures, ils connoissoient tous ses besoins, ils voloient par-tout à son secours, ils ecoutoient avec respect le plus pauvre vieillard, & un enfant leur parloit avec confiance ; si leur pouvoir étoit sans bornes, c'est qu'ils ne s'en servoient que pour témoigner leur amour ». Le *Télémaque*, ce chef-d'œuvre immortel du sage & bienfaisant *Fénélon*, oui le *Télémaque* même n'est nulle part plus attendrissant, plus aimable, plus consolant & plus sublime que tout ce vingt-huitième Livre, vraiment digne d'être traduit dans toutes les langues & écrit en lettres d'or dans les appartemens de tous les Souverains.

VIII. *A protéger l'agriculture & la rendre florissante.* « Apprenez-moi les vrais principes de l'agriculture, dit *Fun-tchi*, à Confucius. Je ne les fais pas aussi bien qu'un vieux colon, lui répondit ce sage. Que *Fun-tchi* est petit ! s'écria Confucius, quand il se fut retiré. Si le Prince observe le *Li*, le peuple n'osera jamais lui refuser son respect ; s'il aime la justice, le peuple n'osera manquer de soumission ; s'il a de la bonne-foi, le peuple n'osera se négliger sur quoi que ce soit : or, quand un Royaume en est là, les peuples accourent de tous côtés portant leurs enfans dans leurs bras pour venir s'y fixer. A quoi bon s'amuser à chercher les principes de l'agriculture ? Le gouvernement Chinois a pris pour soi cette réponse de Confucius qu'on cite ici, & quoique le plan général des loix ait été approprié aux besoins de

l'agriculture dans tout ce qui dépend de l'administration publique pour les terres, leur distribution, les digues, les canaux, les défrichemens, les especes de grain, &c. il a toujours dirigé ses vues d'après les principes de ce sage, & a fait un devoir de Piété Filiale à l'Empereur de s'y conformer pour rendre l'agriculture vraiment florissante. *L'industrie, l'expérience & l'application des colons feroient croître les moissons sur les rochers, dit Lu-tchi, si la Piété Filiale de l'Empereur rétablissoit dans les campagnes l'innocence & la tranquillité qui les rendirent si fertiles sous les heureux regnes de Yao, de Chun & de Yu.*

IX. *A diminuer les impôts & les dépenses.* Les anciens disoient: « L'Empire n'est pas l'Empire d'un seul homme; la multitude ne s'est soumise à un chef que pour que son autorité pût procurer plus sûrement le bien commun. La première fin de la société civile étant que ceux qui sont dans la vigueur de l'âge nourrissent les enfans, les vieillards & les malades, que les forts aidassent les foibles & les défendissent, un Empereur ne regne véritablement qu'autant qu'il entre dans ces grandes vues ». Il est de l'intérêt commun que les revenus qui proviennent des impôts fournissent à l'Etat de quoi subvenir à toutes les dépenses ordinaires & extraordinaires dont il est chargé. Mais comme les impôts sont une dette que le travail seul met en état d'acquitter, il ne faut pas la rendre odieuse dans la maniere, soit de fixer les contributions, soit de les exiger. Tout à cet egard doit être tellement juridique & légal, que personne ne puisse douter, ni que tout ce qui sort des mains du peuple entre dans les trésors du Prince, ni que ce qu'on tire des trésors est employé selon ses ordres. Les Chinois distinguent deux sortes de dépenses, celles que fait l'Etat, & celles qui se font dans l'Etat; & la Piété Filiale de l'Empereur l'oblige, selon eux, à diminuer le plus qu'il

peut les unes & les autres; les premières, parce que les épargnes de l'Etat font des profits pour le public; les secondes, parce que moins chacun dépense, plus tout le monde a de quoi dépenser: quand les dépenses de l'Etat sont pour l'Etat, elles ne sont jamais excessives, parce qu'elles sont justes & utiles. Toute l'attention de l'Empereur se borne à cet egard à ne point empêcher que ceux qui procurent au peuple la facilité de travailler beaucoup aient des revenus & des récompenses proportionnés à leurs services, mais qui n'aillent pas jusqu'à les environner d'aïses & de superflu. Lui-même doit l'exemple: car comment exiger des autres ce qu'il ne feroit pas lui-même? Quant aux dépenses dans l'Etat, on revient ici à la grande idée que l'Empire n'est qu'une famille dont l'Empereur est le pere; & on conclut d'après cette idée, que l'Empereur doit faire l'impossible pour arrêter toutes les dépenses qui débordent la ligne des distinctions attachées à la naissance, au rang, aux emplois & aux services; pour anéantir tout ce qui augmente les consommations inutiles aux dépens des nécessaires, & pour diminuer le nombre de ceux qui ne faisant rien dans l'Etat pour l'Etat, surchargent du poids de leur entretien ceux qui travaillent pour lui. Comme la question du luxe a été puissamment approfondie & éclaircie par les politiques de Chine, ces dernières paroles ont trait au sentiment qui a prévalu dans le gouvernement, en conséquence duquel, il s'attache à diminuer sourdement le nombre des riches oisifs, des gens de lettres inutiles, des employés superflus, des soldats surnuméraires, des domestiques, & de tous les artistes de dispendieuses inutilités.

X. *A secourir le peuple dans les calamités.* Le Tcheou-li qu'on cite ici, prescrit, 1°. d'ouvrir les greniers & les trésors de l'Empire; 2°. de diminuer les douanes & les impôts; 3°. de suspendre les corvées pour les travaux publics; 4°. de

lever les défenses qui gênent la pêche , la chasse & la coupe des bois ; 5°. de faciliter la vente des bleds en ôtant les péages , & de l'augmenter en obligeant les riches à ouvrir leurs greniers ; 6°. de dispenser des présens qu'on offre aux Princes , & des dépenses de bienséance pour les fêtes ; 7°. d'interdire la pompe & l'appareil ruineux des funérailles ; 8°. d'adoucir la rigueur des loix , & fermer les yeux sur les fautes où la misère a plus de part que la malice ; 9°. de faciliter les mariages , & de se relâcher sur des formalités qu'exigent les loix ; 10°. d'interdire les fêtes , les divertissemens & la musique ; 11°. d'ordonner des prières , des jeûnes & des sacrifices ; 12°. de sévir avec force contre les voleurs & les vagabonds. Ces douze articles fournissent aux auteurs du *Hiao-king-yen-y* des détails & des développemens admirables.

XI. *A adoucir la rigueur des supplices.* 1°. En ne décernant la peine de mort que pour les crimes capitaux ; 2°. en déterminant des exceptions pour les vieillards , les enfans , les fils uniques ; 3°. en accordant des années de grace & de diminution de peine ; 4°. en compatissant à la faiblesse humaine dans tout ce qui est malheur , accident , mauvais moment , méprise ; 5°. en ne faisant pas un supplice de la prison & des préludes du jugement , pour les crimes sur-tout dont on n'a pas de fortes preuves ; 6°. en exigeant que toute sentence soit fondée sur des preuves légales & complètes ; 7°. en ne confiant le jugement des coupables qu'à des magistrats dont la probité , la sagesse & l'intégrité soient universellement reconnues ; 8°. en se réservant la dernière condamnation de tous les crimes & forfaits dont l'intérêt public ne demande pas une promptة punition ; 9°. en ne condamnant jamais tous les coupables , en différant la sentence de plusieurs , & en adoucissant celle des juges subalternes ; 10°. enfin en déployant toutes les ressources de la

sagesse & du souverain pouvoir, pour prévenir tous les crimes, en éloigner l'occasion, en inspirer de l'horreur & en tarir la source. Un Missionnaire a droit de le dire : *Les loix criminelles de l'Europe sont trop homicides ; elle est encore à cet égard sous le joug des Romains & des barbares.*

XII. *A s'intéresser de cœur aux gens de guerre.* C'est-à-dire, qu'il doit, 1°. leur procurer en tout temps une subsistance facile, honnête & assurée ; 2°. leur adoucir tellement les travaux militaires, qu'on n'ait jamais rien à se reprocher sur leur conservation, & que l'ennemi seul soit responsable de leur mort ; 3°. leur tenir compte de leurs combats, périls, années de service, & plus encore de leurs pertes, de leurs blessures ; 4°. consoler de leur mort leur pere & mere, leur veuve & leurs enfans, & s'acquitter envers eux de ce que leur doit l'Etat. Comme la Chine a peu de guerres & que le métier des armes est une profession presque aussi héréditaire que celles de colon & d'artisan, même pour les Chinois (car tous les Tartares naissent soldats), il est plus aisé à l'Empereur de faire beaucoup pour les gens de guerre. Les idées qu'on a ici de la guerre sont celles de l'antiquité, c'est-à-dire, qu'on la regarde universellement comme la plus funeste des calamités publiques, comme un fléau terrible du ciel irrité, comme la honte & l'opprobre de l'humanité ; & bien loin de faire illusion aux peuples par les grands mots de palmes, de couronnes & de victoires, on prend à tâche de la lui faire considérer du côté des périls, des revers, des maux, des crimes & des homicides qui en sont les suites, sinon nécessaires du moins inévitables : aussi tant s'en faut qu'on fasse un mérite à un Empereur de profiter de la supériorité de ses forces, pour opprimer ses voisins & agrandir son Empire par des conquêtes ; qu'au contraire, on pose ouvertement en principe, qu'il ne seroit presque jamais réduit à la nécessité fatale d'exposer

d'exposer & de sacrifier la vie d'une partie de ses sujets pour assurer la tranquillité & la sûreté des autres, s'il savoit régner avec sagesse & justice.

Les devoirs du respect filial de l'Empereur sont aussi étendus que ceux de son amour. Nous nous bornerons, comme pour ceux-là, à une ébauche légère de l'enseignement du *Hiao-king-yen-y*, il les réduit :

I. *A honorer ses parens.* Comme quelques fondateurs de dynastie avoient encore leur pere vivant lorsqu'ils sont montés sur le trône, cela faisoit un très-grand embarras. Lui remettre le souverain pouvoir, n'étoit ni l'avantage de l'Empire, ni celui de son libérateur : ne pas rendre à sa paternité ce qui lui étoit dû, & mettre un fils au-dessus de son pere jusques dans son domestique, étoit un terrible inconvénient. On prit des moyens pour concilier les droits de la paternité avec les circonstances, & ces moyens très-curieux à étudier & à approfondir, donnent peut-être une plus haute idée du respect filial que ce que les Empereurs ont jamais fait de plus éclatant pour les Impératrices leurs meres. *Kao-tsou*, destructeur de la dynastie de *Tsin-chi-hoang* & fondateur de celle des *Han*, publia la déclaration suivante : « Les liens les plus » étroits qu'il y ait dans la nature sont ceux de pere & » de fils : c'est pour cela que le pere étant Empereur, l'Em- » pere passe à son fils par droit d'héritage, & le fils étant » Empereur, il revient au pere par droit de prééminence. » Ce sont-là les devoirs essentiels à l'homme & le droit in- » prescriptible de la nature ». Après avoir raconté ensuite comment les malheurs de l'Empire opprimé par des tyrans & agité de mille troubles, lui avoient mis les armes à la main ; comment il étoit venu à bout de rompre ses chaînes, & de le pacifier, en suivant les conseils éclairés de son auguste pere, &

comment il avoit été reconnu Empereur par les Princes, les Généraux, les Grands & tout le peuple, il ajoute brusquement : « Cependant mon très-auguste pere n'a encore aucun titre d'honneur : de ce moment, il est *Tai-chung-hoang-ti*, » c'est-à-dire, *eminemment, supérieurement Empereur, Empereur par excellence & prééminence* ». En vertu de cette déclaration, *Kao-tsou* fit loger son pere dans un magnifique Palais, l'y environna de tout l'éclat du trône, & venoit de cinq jours en cinq jours se prosterner devant lui, & lui faire hommage.

II. *A craindre, servir & adorer le Chang-ti, comme pere & mere de tous les hommes*, comme ayant donné à l'homme un corps matériel & une ame spirituelle, comme récompensant le bien & punissant le mal, comme donnant & ôtant l'Empire en maître des peuples & des Empereurs, ainsi que s'expriment les *King*.

III. *A honorer & imiter ses ancêtres*. Nous omettrons les détails singuliers où entrent ici les Lettrés Chinois, sur les honneurs qu'un Empereur doit rendre à ses ancêtres, parce que tout ce qu'ils disent suppose des connoissances du rituel & des loix de Chine, & qu'il faudroit un ouvrage entier pour les transporter au-delà des mers. Tout ce que nous pouvons en dire ici, c'est 1°. qu'elles supposent la survivance & l'immortalité des ames ; 2°. qu'elles font entrevoir dans bien de choses que les vivans peuvent soulager les morts, par le jeûne, les sacrifices, &c. 3°. qu'elles montrent confusément l'idée de la résurrection des corps ; 4°. qu'elles déclinent de l'ancienne doctrine, & s'enfoncent dans les ténèbres de l'idolatrie & de la superstition. Quant à l'imitation des ancêtres, comme le sujet étoit beau à traiter, les Lettrés ont appuyé avec force sur la honte dont se couvre un Empereur en démentant les grands exemples en tout genre que :

lui ont donnés ses prédécesseurs de sa famille, en dégénérant de leurs vertus, & flétrissant leur gloire par ses fautes & ses vices. Ils lui apprennent très-eloquemment à prévenir ce grand malheur, en ne se départant jamais de la grande doctrine des loix, en écoutant le conseil des sages & les représentations des censeurs, & sur-tout en fuyant les innovations de luxe, de magnificence & de mollesse, par où a commencé la chute des meilleurs Princes & la décadence des dynasties les plus florissantes.

IV. *A veiller avec soin sur l'enseignement.* En protégeant, encourageant, dirigeant & perpétuant l'enseignement public de la jeunesse dans les Provinces comme à la Cour, dans les petites Villes comme dans les Capitales. La multiplication, l'illustration & les privileges des Colleges, le choix, les droits & les récompenses des maîtres, la discipline, les loix & la police des ecoles, le nombre, les devoirs & les etudes des ecoliers méritent toute la vigilance & tout le zele d'un Empereur. Les loix de l'Empire ont tout réglé, ont pourvu à tout; mais elles ne seront en vigueur qu'autant qu'il s'en fera une grande affaire, & voudra s'assurer par lui-même de leur entiere & constante observation. Toute négligence en ce genre frappe sur la génération présente & sur celles qui la suivront. Les etudes suivies des Colleges accoutumeront la jeunesse au travail & à l'application, l'autorité des maîtres la plie à la soumission & à l'obéissance, la police des classes la forme aux devoirs de la société civile & à la pratique des vertus, les examens excitent l'emulation & donnent carrière aux talens, les distinctions des grades littéraires fixent les projets des parens & dirigent les choix du gouvernement. La continuité des guerres, la désolation des campagnes, l'épuisement du fisc, la décadence des loix, la corruption des mœurs, l'esprit d'indépendance & de révolte

eussent-ils conduit une dynastie sur le penchant de sa ruine; rien n'est désespéré, si on donne une bonne education à la jeunesse. Mais quelque florissante que soit une dynastie, la paix même, l'abondance & les succès ne la garantiront pas de sa perte, si l'enseignement public est négligé. Qui est aveugle, ne va qu'à tâtons dans les plus beaux chemins, fait de faux pas & tombe nécessairement; qui a la vue bonne au contraire, n'est pas embarrassé dans les sentiers les plus étroits, il seroit dans un labyrinthe de précipices, qu'il trouveroit encore une issue.

V. *A conserver & augmenter le dépôt de la doctrine.* 1°. En cultivant lui-même ses connoissances par la lecture & la méditation; en s'éclairant du savoir, de l'érudition & de la philosophie des Lettrés du premier ordre; en faisant marcher devant tous ses projets le flambeau de la science. 2°. En veillant avec un soin marqué sur la non altération des enseignemens de la religion, des traditions de l'antiquité, des regles de la morale, des principes de la haute philosophie, des maximes constantes de la politique de tous les siècles & des regles des arts. 3°. En conservant les *King* & les plus anciens livres, avec tout ce qui peut en constater l'authenticité & en faciliter l'intelligence; en les faisant sans cesse publier & répandre dans tout l'Empire; en rendant hommage à l'excellence de leur doctrine & à leur autorité; en n'en confiant l'explication & l'enseignement qu'à de grands maîtres. 4°. En assurant la conservation de tous les livres utiles qui ont échappé au naufrage des temps; en procurant le recouvrement de ceux qui manquent & la publication de ceux qui sont rares; en en faisant faire continuellement de nouveaux pour y consigner les nouvelles découvertes, & faciliter toutes les études utiles; en flétrissant enfin tous les livres qui corrompent la vraie doctrine, & purifiant ceux qui les ont composés ou répandus.

VI. *A contenir dans leur devoir les personnes de l'intérieur.*
 Comme tout cet article concerne l'appartement des femmes, il faudroit trop de détails pour en faire une analyse intelligible. Si nous entrons dans certains détails, il viendrait sûrement à l'esprit de bien des gens que nous copions les regles de quelque monastere de Bonzeffes, & cette idée seroit excusable, vu la maniere dont on charge l'Empereur pour l'acquit de sa Piété Filiale, de procurer le bon ordre, la subordination, l'amour du travail, la modestie & la pratique de toutes les vertus morales, parmi les femmes, dans le Palais & dans toutes les familles. On enseigne très-clairement qu'elles doivent être fermées dans l'intérieur des maisons, pour y servir assidument leurs beau-pere & belle-mere, faire la consolation & la joie de leurs epoux par leur bonne conduite, instruire elles-mêmes leurs enfans, veiller avec soin sur leur domestique, & gouverner leur menage. L'Empereur *Kang-hi* dédia à son auguste mere un livre où cet important sujet est traité d'une maniere si sensée & si modérée, mais d'un autre côté, si pressante & si ferme, que la traduction en seroit plus offensante, pour bien des pays, qu'aucune satire. Soit que l'autorité des anciens ait subjugué les Lettrés, soit qu'ils aient été entraînés par l'ascendant irrésistible du bon sens & de l'utilité publique, ils exigent plus de devoirs & de vertus de la part des personnes du sexe qu'on ne le croit communément.....

VII. *A s'assurer du mérite des Mandarins.* 1°. En poussant avec force vers l'étude & l'application, vers la réserve & la bonne conduite, les candidats qui aspirent aux charges. Les examens sur les mœurs & qualités, les différens grades de bachelier, licencié & docteur qui distinguent le degré de science ont été établis pour cela, il faut les maintenir tels qu'ils ont été déterminés par la loi. 2°. En faisant faire avec

soin les informations prescrites sur la probité, les connoissances & la capacité de ceux qu'on propose pour les emplois. Remarquons en passant que dans les informations, ce qui a trait à la Piété Filiale est capital, & que les Grands, les Ministres qui proposent un candidat, sont tellement sa caution, qu'ils seroient punissables, si le candidat ayant fait quelque grande faute, après sa promotion, il étoit prouvé que les informations qu'ils avoient présentées à l'Empereur n'étoient pas exactes. 3°. En exigeant la confession triennale des fautes de tous les Mandarins dans leur office, avec les notes de leurs supérieurs & des censeurs de l'Empire; en punissant avec éclat & sans miséricorde les prévarications & connivences de ceux qui ne dénoncent pas les coupables; en abaissant ou cassant irrémissiblement de leurs emplois ceux qui en remplissent mal les devoirs, & en n'élevant enfin de charges en charges aux plus hautes dignités que ceux qui se distinguent par leur intégrité & par leur zèle pour le bien public. 4°. En vengeant les peuples des monopoles, duretés, injustices & malversations de tous les gens en place, sans que la faveur, l'amitié & la protection puissent jamais lui faire fermer les yeux sur tout ce qui offense & irrite le public; mais aussi en récompensant avec complaisance ceux qui se distinguent dans leurs emplois, sans attendre même le temps des promotions ordinaires, lorsque leur habileté, leur zèle & leur application aux affaires annoncent un mérite supérieur.

VIII. *A faire honneur aux Grands.* Si les Grands n'aiment pas le Prince, les peuples ne sauroient être tranquilles, parce que n'étant ni bien fideles, ni bien soumis, ils ne songent plus qu'à s'enrichir, & leur mauvais exemple gagne de proche en proche. Si le Prince ne fait pas honorer ses Grands, ils n'ont plus assez de crédit & d'ascendant pour user de toute leur autorité; les courtisans les traitent avec hauteur & dédain,

leurs subalternes se mesurent avec eux ou les compromettent, & la multitude perd insensiblement tout respect pour eux & fait peu de cas de leurs menaces.

IX. *A profiter des représentations des Mandarins & des Censeurs.* L'Empereur de Chine est peut-être le seul Prince de l'univers qui ait des censeurs publics & d'office. On s'en est si bien trouvé depuis plus de 3000 ans, qu'au lieu de sept qu'il y en avoit d'abord, on les a augmentés jusqu'à quarante, pour en proportionner le nombre à la grandeur de l'Empire & à la multitude des choses sur lesquelles ils doivent veiller. Ce n'est pas ici le lieu de détailler comment la loi a partagé entr'eux toutes les affaires, & leur facilite le moyen de veiller sur tout l'Empire à la fois, ni jusqu'où elle les rend responsables de tous les abus, & comptables pour tout ce qui intéresse la chose publique. Il suffira de dire en général que leur ministère regarde la personne de l'Empereur, & embrasse également sa vie domestique & sa vie publique, & que tout ce qui intéresse les loix, les mœurs, la doctrine & le bien public est de leur ressort. C'est à eux à corriger l'Empereur de ses défauts, en lui faisant connoître ses fautes; à aiguillonner ses vertus, en lui montrant le bien qu'il doit faire; à suppléer au défaut de ses connoissances, en lui proposant tout ce qui seroit véritablement utile & avantageux à l'Empire; à empêcher qu'il ne se laisse ou éblouir ou tromper par ses Ministres & ses Officiers, en lui révélant directement leur incapacité, leur mauvaise foi, leurs négligences; à défendre à outrance la cause du peuple & des loix contre le crédit, les cabales & les intrigues. Comme un tel emploi demande une grande supériorité de vue, de pénétration, de dextérité, de sagesse & de connoissances, on ne le confie jamais qu'aux premiers Lettrés de l'Empire. Outre les Censeurs en titre d'office, tous les grands Mandarins peuvent & doivent faire

des représentations sur tout ce qui est de la sphere de leur charge , ou qui a de grandes conséquences pour tout l'Empire. L'Empereur, disent les Auteurs du *Hiao-king-yen-y*, doit au Tien, à sa gloire, à ses ancêtres, à sa famille, à ses descendants, à ses officiers, à ses peuples & à tout l'univers 1°. de conserver l'emploi de Censeur avec tous ses droits, & de maintenir l'usage sacré des représentations; 2°. de recevoir avec gratitude & reconnoissance les placets qu'on lui présente, & de se hâter d'en profiter; 3°. d'exciter & d'encourager les Censeurs & les grands Mandarins à lui dire avec confiance & sans détour tout ce qui peut le rendre plus digne du trône & ses sujets plus heureux.

X. *A maintenir sans cesse les trois Kang & les cinq Ki.* Les trois *Kang* sont les obligations réciproques du pere & du fils, du Prince & du sujet, du mari & de la femme. Les cinq *Ki* sont les devoirs mutuels des peres & meres, soit naturels ou d'adoption, soit beau-pere ou belle-mere, & des enfans à leur egard, des freres & sœurs selon leurs rapports d'aînesse, de proches entr'eux selon leurs divers degrés de parenté ou d'alliance, des maîtres & des ecoliers, des supérieurs & des inférieurs, des amis enfin entr'eux. Le *Li-ki* ne fait qu'ajouter les freres & les amis aux trois *Kang*. L'Empereur est le fils du Tien suprême, c'est de lui qu'il reçoit l'Empire & un pouvoir souverain sur les peuples, pour les instruire & les gouverner, les récompenser & les punir; voilà pourquoi l'Empereur prend le titre de Tien-tée.

XI. *A honorer les gens de bien & à flétrir les méchants.* L'Empereur, comme pere & mere de la grande famille de l'Empire, doit distinguer ceux de ses enfans qui se distinguent par leur vertu, soit pour leur en témoigner sa joie, les récompenser & exciter les autres à les imiter; soit pour humilier, confondre & corriger ceux qui oublient leur devoir. Ces distinctions

distinctions sont de plusieurs especes pour le peuple , dont il est ici sur-tout question ; 1°. celles qui sont déterminées par la loi pour les repas publics des villes des trois ordres , auxquels on n'invite que ceux dont la vie & les mœurs sont sans reproche ; 2°. les promotions aux grades d'anciens & de chefs du peuple ; 3°. les récompenses & honneurs publics accordés à ceux qui se distinguent par quelque trait de vertu extraordinaire & héroïque ; 4°. les amitiés & présens que les Gouverneurs , Vice-Rois & l'Empereur lui-même , font , dans leurs voyages , aux citoyens de tous les rangs , qui se font universellement aimer & estimer par leur bonne conduite & la douceur de leurs mœurs ; 5°. les honneurs accordés aux jeunes veuves qui gardent la viduité & menent long-temps une vie retirée & irréprochable ; 6°. la mention qu'on fait dans les papiers publics , & même dans les annales , de ceux qui illustrent leurs siècles par leurs vertus & grandes actions.

XII. *A pourvoir à tout ce que demande l'entretien de sa maison, & l'abondance publique.* Les détails sur cet article sont immenses dans les livres qui traitent à fond du gouvernement. On ne fait qu'indiquer ici en général , que l'Empereur doit pourvoir avec dignité à tout ce qui est nécessaire pour la solennité & la magnificence des grandes cérémonies ; pour l'éclat & la majesté qui doivent environner sa personne en tout temps ; pour l'abondance & le choix des mets qui doivent paroître sur sa table , lors même qu'ils ne sont pas destinés à être envoyés en présens ; pour la noblesse & richesse de tous les meubles de la couronne ; pour la qualité & la quantité des soieries , porcelaines , peintures , armes , &c. qu'il donne à ses officiers & aux Grands ; pour la réception & le séjour des Princes & Ambassadeurs étrangers , &c. Puis on touche ce qui concerne les provisions économiques & militaires de l'Empire , en tout genre ; les ouvrages publics de défense , de sûreté , d'utilité , de

commodité, d'ornement & de magnificence ; les manufactures différentes, les mines, les salines, &c. Mais on insiste longuement & avec force, sur le péril des dépenses de faste, de luxe & de mollesse, & on exige de lui, comme une chose capitale, qu'il se fasse rendre continuellement un compte exact des revenus, des dépenses & des réserves de l'Etat.

XIII. A bonnifier & perfectionner les mœurs publiques. 1^o. En prévenant & détournant de loin tout ce qui est ou devient une occasion de désordre, de corruption & de libertinage. On ne sauroit bannir tous les vices de la société ; mais on doit épargner au public tout ce qui les approche de lui, ou l'approche d'eux. La police plus indulgente que la loi, ferme les yeux sur bien des abus ; mais la politique doit empêcher qu'ils ne deviennent une séduction, & pour cela elle doit augmenter sans cesse l'ignominie & l'opprobre du vice & encourager la vertu. Ainsi, sans trop appuyer sur la défense de faire & de vendre du vin, on en empêche les mauvaises suites, en punissant sans cesse ceux qui tombent dans les fautes où conduit l'ivresse ; sans détruire les lieux de spectacle & de débauche, on les décrie en les reléguant hors de l'enceinte des villes, & en réduisant à la classe du peuple les Mandarins & Lettrés qu'on y surprend ; sans poursuivre sans cesse les faiseurs de peintures, chansons & livres obscènes, on les empêche de se répandre, en punissant rigoureusement ceux qui les vendent, & ceux qui, étant chargés de l'empêcher, n'y veillent pas. 2^o. En accréditant le cérémonial des fiançailles & des noces, du deuil & des enterremens, par les distinctions qui sont particulières aux Mandarins de chaque ordre & aux Lettrés. 3^o. En conservant & ennoblissant par l'exemple de la Cour, les fêtes, réjouissances & divertissemens populaires, qui sont innocens. 4^o. En conservant les honorifiques extérieurs qui distinguent la naissance, le rang, les emplois, la

science, l'âge & les subordinations, les préférences, les égalités de famille qui éclipsent le citoyen & ne montrent que le parent. 5°. En pourvoyant à ce que les riches n'abusent pas de leurs richesses pour insulter à la vie pénible du peuple & aigrir le sentiment de sa misère par leur mollesse, leur faste, leurs plaisirs bruyans, & aussi à ce que les pauvres ne se laissent pas entraîner par leur indigence dans les désordres d'une vie errante & oisive. 6°. En ne témoignant ni considération, ni estime pour tous les arts frivoles de goût & de mode, de fantaisie & de vanité, d'imagination & de caprice; afin qu'ils n'attirent jamais l'attention du public, qu'ils s'occupent dans l'obscurité & se consomment par leur inutilité; & en favorisant au contraire avec éclat les arts de besoin ou utiles, pour leur assurer continuellement une prééminence, une supériorité & une estime générale qui les rendent également honorables & lucratifs.

Quoique la notice du *Hiao-king-yen-y* suffise pour faire connoître la doctrine de la Chine sur la Piété Filiale d'un Empereur; comme ce sujet est très-curieux, nous ajouterons encore la traduction de quelques placets présentés aux Empereurs, & quelques détails du regne de *Kang-hi*. Ces placets ou représentations, sont tirés du grand Recueil *Tseou-y*, en trois cens Livres, où l'on a rassemblé les morceaux les plus instructifs & les endroits les mieux touchés des remontrances faites aux Empereurs pendant plus de deux mille ans, par les Catons de l'Empire. Qu'on nous permette d'observer en passant, que dans le *Tseou-y*, outre trois Livres sur le respect & l'amour que doit l'Empereur à ses parens, il y en a encore neuf, sur les salles des ancêtres & cérémonies qu'on leur fait; deux, sur la nécessité de suivre la doctrine de ses aïeux, & d'imiter leurs bons exemples; trois, sur la nomination

N ij

du Prince héritier; deux, sur le choix, le couronnement, la proclamation, &c. de l'Impératrice épouse; deux, sur la manière de se conduire avec les Princes du sang, & de les gouverner; deux, sur les parens du côté de l'Impératrice, soit mere, soit épouse.... Les détails sont tirés des œuvres Impériales de *Kang-hi*, publiés en 1733, par son fils *Yong-tching*. Nous disons *œuvres Impériales* pour les distinguer de ses œuvres littéraires, qui n'appartiennent qu'à l'homme de Lettres, au lieu que c'est toujours l'Empereur qui parle dans les premières.

PLACETS. *Tseou-y*, Liv. II.

I.

DANS l'antiquité, un fils qui avoit succédé à son pere, attendoit plusieurs années avant que de rien innover dans le gouvernement. Votre humble sujet, Seigneur, ose conjurer Votre Majesté, de se conformer à cette ancienne loi. Elle le doit ce semble, d'autant plus qu'Elle n'en est encore qu'au commencement de la seconde année. Le deuil de trois ans est pour tout le monde, l'Empereur doit le garder comme le dernier de ses sujets. De quelque manière que l'autorité ait fait plier les loix depuis la dynastie des *Han*, un jour ne doit pas être compté pour un mois. C'est par respect pour les volontés de son auguste pere & par déférence pour les desirs de la Cour, que Votre Majesté a quitté après vingt-sept jours les habits du grand deuil. Malgré cette nouvelle disposition, j'ose lui demander d'interdire dans l'enceinte du Palais toute musique, tout festin, toute réjouissance, toute fête & tout amusement. Quand les trois années de deuil seront écoulées, rien

n'empêchera plus que Votre Majesté ne permette à cet egard tout ce qu'Elle voudra ; mais dans ce moment , Elle se doit à Elle-même cette attention , pour entrer dans les vues profondes & sublimes de cette belle institution. Car tout successeur d'un Empereur qui l'a adopté , contracte toutes les obligations d'un fils , & doit en porter le deuil pendant trois années. Quand il le porte après pour le pere & la mere qui lui ont donné la vie , il en retranche tout ce qui annonce qu'il est leur héritier & qu'il leur succede. *Sée-ma-kouang touche ensuite divers points concernant la famille propre de l'Empereur & celle de Gin-tsong qui l'avoit adopté ; puis il continue :* Rendre des honneurs à ses ancêtres ne suffit pas pour signaler sa Piété Filiale , il faut que cette Piété Filiale soit conforme au vœu de la loi & puisse servir de modele aux générations futures. Votre sujet conjure Votre Majesté de réfléchir profondément sur ces grands objets, de les envisager sous toutes leurs faces , & d'en pénétrer tellement l'importance qu'Elle n'ait plus besoin qu'on sollicite son attention.

II.

Confucius disoit : O que la Piété Filiale de *Min-tse* fut admirable ! Jamais personne n'osa lui rien dire ni sur ses pere & mere , ni sur aucun de ses freres. Il étoit si réservé à parler, ses paroles étoient si sages & si conformes soit à la pureté de ses vues , soit à la beauté de ses sentimens , qu'on n'avoit pas même la pensée de lui faire un faux rapport. *Mong-tse* disoit : Rien ne refroidit les sentimens entre le pere & le fils comme les reproches. Les liens qui les unissent étant les plus étroits qu'il y ait dans la nature ; & touchant pour ainsi dire au sang qui coule dans leurs veines & à la moëlle de leurs

os, ils ne sauroient trop tourner leurs cœurs l'un vers l'autre, & les tenir collés ensemble de maniere qu'aucun oui ni aucun non ne se mette entr'eux. Seigneur, votre humble sujet espere que Votre Majesté voudra bien se rappeler les paroles de Confucius, & que l'Impératrice votre auguste mere se souviendra du conseil de *Mong-tsé*.

I I I.

Les Annales racontent, Seigneur, que *Tchang-ti*, de la dynastie des *Han*, eut pour mere la belle *Kia*, qui n'étoit que *Kouei-fei* (concubine titrée); & que l'Empereur *Ming-ti* son pere le donna à nourrir & à élever à l'Impératrice *Ma*, qui est s'immortalisée par sa sagesse & par sa vertu. Cette grande Princesse eut pour *Tchang-ti* enfant, les entrailles & le cœur d'une mere; lui rendit elle-même tous les soins que demandoit la foiblesse de son âge, & surpassa en attentions, en ménagemens & en sollicitudes, la nourrice la plus tendre. *Tchang-ti* qui étoit né avec une ame sensible & généreuse, eut à son tour pour l'Impératrice *Ma* une Piété Filiale admirable, & ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il se livra sans bornes au respect, à l'amour & à la reconnaissance qu'elle lui inspiroit. La mere d'adoption & le fils n'avoient qu'un cœur, & leurs sentimens réciproques se cherchoient & se prévenoient sans cesse. Un des parens de l'Impératrice *Ma* fut élevé à la dignité de Grand, puis au rang de Prince de l'Empire. La *Kouei-fei Kia* au contraire ne reçut aucun titre, & ses parens ne furent décorés d'aucune dignité. Les siècles suivans ont applaudi à l'Empereur *Tchang-ti*: un si beau modele est digne de l'imitation de Votre Majesté: Elle le doit à sa gloire & à l'admiration des siècles à venir.

I V.

Votre sujet a entendu dire, Seigneur, que Votre Majesté étant encore à *Fan-kio*, rendoit au Prince *Po* les respects les plus profonds, & ne paroïssoit en sa présence qu'avec un visage serein, gracieux, épanoui, qui ne respiroit que le sentiment. Votre Majesté doit regarder comme le premier de ses devoirs, de rendre tous ces respects, toutes ces attentions, & de plus grandes encore, à l'Impératrice son auguste aïeule. Les soins & les affaires du gouvernement ne viennent que bien loin après. Mais plus Elle signalera sa Piété Filiale dans l'intérieur du Palais; plus Elle se donnera de facilité pour l'expédition de toutes les grandes affaires de l'Empire. Le Prince *Po* n'avoit de droit sur le cœur de Votre Majesté que ceux que lui avoient acquis ses bienfaits. Ceux de l'Impératrice votre auguste aïeule tiennent au sang qui coule dans vos veines, au trône où vous êtes assis & à toute votre personne sacrée. Vous faire un soin continuel de veiller à sa conservation, & de lui témoigner votre amour est une obligation de justice & un devoir rigoureux. Fermez l'oreille, Seigneur, fermez l'oreille aux rapports malins & aux vains discours qui pourroient percer jusqu'à votre trône. Les opinions diverses de l'intérieur du Palais ne sont que des bagatelles; mais tout est capital & essentiel dans le gouvernement de l'Empire. Ce n'est qu'à force d'application que Votre Majesté peut faire face à cette multitude innombrable d'affaires importantes qu'Elle a à examiner & à terminer: en distraire son attention, ce seroit exposer la gloire de son regne & le bonheur des peuples qui lui est si cher.

V.

C'est le cri de tous les siècles, Seigneur, le grand devoir d'un fils est d'honorer ses parens. S'il ne réussit pas à leur faire agréer ses empressements & ses respects, bien loin de se permettre le plus petit murmure, il se l'impute & se le reproche à soi-même : c'est, dit-il, que mon amour n'est ni assez vif, ni assez empressé ; mon cœur ne fait pas se faire entendre aux leurs & les persuader. Il s'excite à les aimer encore plus, ou du moins à leur donner des marques plus touchantes & plus répétées des tendres sentimens dont il est pénétré. Ne réussit-il pas encore à leur plaire : c'est, dit-il, que mon respect n'est ni assez marqué, ni assez grand, ni assez soutenu. Il redouble d'attention, il pèse toutes ses paroles, il étudie toutes ses démarches & s'observe avec soin dans les plus petites choses, afin que tout en lui leur atteste combien il les révère & les honore de cœur. Ne réussit-il pas encore à leur plaire : c'est, dit-il, que ma conduite n'est pas assez conforme ni à leurs vues, ni à leurs inclinations, ni à leurs desirs ; & de-là, il fixe ses regards sur la vertu, pour ne prendre plus conseil que d'elle, & il travaille courageusement à devenir de jour en jour plus irrépréhensible & plus parfait. Telle est, Seigneur, la véritable Piété Filiale, la Piété Filiale des grandes ames, la Piété Filiale qui embellit l'univers, charme les esprits & attire les faveurs du *Tien*. O qu'elle est chère à tous les cœurs, qu'elle a de charmes pour eux ! Votre sujet a oui dire, Seigneur, qu'un bon Prince s'impute de même tout ce qui attaque & trouble le bon ordre dans l'administration publique ; qu'il s'afflige des moindres fautes de ses sujets, & ne s'occupe dans les plus beaux jours de son regne qu'à prévenir les désordres qui pourroient troubler la félicité publique. La
tranquillité

tranquillité d'un grand Empire, Seigneur, est l'ouvrage des pensées profondes & des soins continuels du Prince. S'il pense & réfléchit profondément, la pente qu'il donne aux affaires en dirige le cours, subjugue les événemens & commande les succès. Si son application s'endort ou même s'affoupit, les ressorts de l'autorité se détendent, tout est en péril, & un désordre négligé en occasionne une infinité d'autres. Votre Majesté, Seigneur, a besoin de toute sa sagesse, de toute l'application de sa sagesse, de tous les efforts même de sa sagesse, j'ose le dire, pour faire face à ces deux grands devoirs. Qu'il me soit permis d'en assurer Votre Majesté, tous les momens qu'Elle donnera aux besoins pressans de la grande famille de l'Empire seront les plus heureusement employés pour son auguste famille.

V I.

C'est-là le droit imprescriptible de la chair & du sang, Seigneur : la colere qu'allume le mécontentement n'arrive jamais jusqu'à la haine, & le refroidissement du cœur ne va jamais jusqu'aux éclats de la vengeance. Les sages de tous les siècles ont regardé cette doctrine consolante comme la doctrine invariable de la nature & le fondement de la société humaine. Par quelle fatalité arrive-t-il aujourd'hui que la communication soit interrompue entre les divers appartemens du Palais ? Comment ceux qui habitent le premier trouvent-ils des barrières & des portes qui ne s'ouvrent plus ? De tous ceux pour qui ces barrières se levent & à qui ces portes s'ouvrent, nul ne peut prétendre à autant de confiance, nul ne doit être autant à l'abri de tout soupçon qu'une personne qui est à tous égards au-dessus de toute concurrence & au-dessus de toute sorte de comparaisons. Comment supporteroit-Elle un éloignement & une solitude qui la privent des seuls regards qu'Elle

cherche ? Il n'y a plus à choisir pour un cœur comme le sien, ou Elle verra les choses sur le même pied que ci-devant, ou une mort violente mettra fin à tout. Nulle grandeur dans l'univers n'est comparable à celle de la mere d'un Empereur ; aucune richesse sous le ciel n'approche de celle du maître pour qui les quatre Mers s'épuisent à l'envi : & ni l'un ni l'autre ne jouit de son bonheur. Les personnes augustes qui leur tiennent de plus près, sont dans l'inquiétude & la peine, au milieu des prospérités & des délices qui les environnent ; elles font un demi-pas pour porter des paroles, & reculent. Hélas ! deux cœurs qui tendent l'un vers l'autre restent séparés, parce que personne ne fait disparaître la barrière qui les cache l'un à l'autre. Votre sujet, Seigneur, ose en parler, & ne balance pas à dire à Votre Majesté qu'Elle ne sauroit écouter trop tôt son repentir & la sensibilité de son amour.

Tous les Placets précédens sont du célèbre Sée-ma-kouang, qui étant Ministre de l'Empereur Ing-tsong en 1064, les présentait à ce Prince selon que le demandoit la convenance des conjonctures. On doit avoir à la bibliothèque du Roi ces Placets en entier dans le Recueil des ouvrages de ce grand homme. Nous avons eu dessein de mettre ici quelques notes pour faciliter & rendre plus intéressante la lecture de ce que nous en avons traduit d'après le Tseou-y, mais cela nous auroit mené trop loin. Nous disons la même chose pour les suivans. Comme la Piété Filiale est notre seul objet, il suffit qu'on voie de quel ton on poursuit les Empereurs pour les obliger à en remplir les devoirs.

V I I.

Manquer, Seigneur (l'Empereur Kouang-tsong) à aller saluer l'Impératrice mere, n'est en soi qu'une faute peu considérable contre le cérémonial ; mais Votre Majesté ne sauroit

trop faire attention que le cérémonial touche de fort près aux premiers ressorts du gouvernement. C'est de la Piété Filiale qu'ils tirent leur force ; elle augmente & diminue comme elle. Les attentions & le respect que l'Impératrice votre auguste mere a droit d'attendre de Votre Majesté, les desirs & les cœurs de tous les peuples de l'Empire vous les demandent pour Elle. Oui sans doute, Seigneur, les sollicitudes & les travaux du gouvernement sont immenses. Ils laissent si peu de loisir à Votre Majesté, ils lui coûtent tant de veilles, ils absorbent tellement son attention, qu'Elle a cru pouvoir se dispenser d'une visite dont l'omission étoit sans conséquence. Mais, Seigneur, Votre Majesté est-elle la seule dont les jours soient si pleins qu'il lui soit difficile de trouver des momens pour aller rendre ses devoirs à l'Impératrice son auguste mere ? Peut-elle même se comparer à cet égard au moindre de ses Officiers & de ses sujets ? Parce qu'ils regardent les respects qu'ils rendent à la vieillesse d'un pere & d'une mere comme l'instruction toujours subsistante de leurs familles, & comme le premier motif de l'amitié & de la bienveillance de leurs concitoyens, quoique occupés du soin pressant d'assurer leur subsistance par leur travail & de la conserver au milieu de mille accidens, ils n'oseroient se permettre la moindre négligence dans ce point capital, & se mettent au-dessus de tout pour acquitter leur amour & leur respect filial. Ce n'est pas à eux, Seigneur, à en donner l'exemple à Votre Majesté, c'est de Votre Majesté au contraire que tout l'Empire doit le recevoir. Qu'Elle veuille bien s'en faire un devoir, & prévenir de loin tout ce qui pourroit contrister le moins du monde son auguste mere.

I X.

Le retour du printemps a attiré Votre Majesté dans ses

jardins pour y jouir du grand spectacle d'une infinité de fleurs nouvelles, respirer l'air délicieux qu'elles parfument, & considérer à loisir les scènes & les décorations riantes de mille paysages enchantés. Mais, Seigneur, Votre Majesté a passé, pour y aller, devant le palais de son auguste mère sans s'y arrêter : cela ne s'explique point. Quels sentimens prétend-elle inspirer à ses sujets pour sa personne sacrée ? La multitude ne manquera pas de dire : Puisque l'Empereur se néglige si ouvertement à l'égard de son auguste mère, il doit s'attendre à voir ses sujets se négliger encore plus dans son service. De quoi pourroit-il se plaindre, puisque leurs obligations ne sont ni plus grandes ni plus sacrées que les siennes ?

X.

Votre humble sujet, Seigneur, avec tous les Grands de votre Cour, n'a fait que pleurer & gémir pendant plusieurs jours, & a conduit le cinquième, avec un appareil & une pompe digne de la Piété Filiale de l'Empire, l'auguste Impératrice mère de Votre Majesté, dans ce lieu de silence éternel qui la dérobera pour jamais aux regards des dix mille Royaumes, à qui son souvenir sera toujours si cher. Vous qui êtes son fils, Seigneur, comment n'avez-vous pas assisté à ses funérailles ? Comment n'avez-vous pas paru lorsqu'on l'a enfermée dans le cercueil ? Comment n'êtes-vous pas venu faire éclater votre désolation par vos soupirs & par vos larmes ? Comment enfin n'avez-vous pas pris le deuil ? Le mécontentement est général dans le palais & dans toute la ville : dix mille bouches ne font qu'un cri & n'ont qu'une voix pour dire : Il commença par manquer à la Piété Filiale, en passant devant son palais sans s'arrêter ; il ne s'est pas démenti à sa mort, & il a osé se dispenser de lui rendre ses derniers devoirs. La loi

du *Tien* est anéantie pour lui ; il l'a abjurée. Votre Majesté allegue qu'Elle étoit malade. Mais quelque stupide & quelque borné que soit le peuple , il est très-pénétrant ; une excuse si frivole ne sauroit en imposer à sa crédulité. On dit au-dehors que Votre Majesté donne des festins à l'ordinaire , se livre à ses plaisirs & à l'amusement ; le moyen de croire avec cela à la raison de maladie que Votre Majesté allegue ? Personne n'y a ajouté foi. On dit encore dans le public que le cœur de Votre Majesté est enivré d'amertume , & qu'Elle s'exerce à tirer de la fleche pour faire diversion à ses ennuis. Il est difficile d'expliquer ce qu'Elle prétend & se propose en cela. On n'y voit aucun avantage pour la conservation de sa précieuse santé , & on en craint des malheurs auxquels on n'ose penser. Si un pere étoit mort dans une famille de vos sujets , soit parmi les Grands , soit parmi le peuple , & que son fils passât trois jours sans paroître à aucune des cérémonies des funérailles , la colère sacrée de Votre Majesté eclateroit contre lui. Comment est-il possible , Seigneur , qu'étant Empereur , vous vous dispensiez d'un si grand devoir ? La nuit du troisieme jour de deuil , un *Pé-kung* (arc-en-ciel blanc , ou aurore boréale) s'étendoit au nord sur la moitié du ciel : les gens disoient que c'étoit un signe de guerre. Comment Votre Majesté ne donne-t-elle aucune marque de tristesse , aucun signe de crainte , aucune preuve de repentir , aucune espérance d'amendement ? La consternation est générale. Votre humble sujet & tous les Grands , votre peuple & vos soldats ne savent plus à quelle espece de mort ils doivent s'attendre.

X I.

Votre humble sujet , Seigneur , ne sauroit se taire plus longtemps. Depuis que Votre Majesté est sur le trône , le cours

des saisons est sensiblement dérangé, les astres paroissent faire une nouvelle route, & les campagnes désolées se refusent à nos besoins les plus pressans. Les Magistrats ne sont plus ni les peres du peuple, ni les défenseurs de l'innocence, & les méchans enhardis se liguent pour former des complots contre la tranquillité publique. La vraie & unique cause de tout cela, c'est que Votre Majesté a détourné ses regards de dessus ses augustes ancêtres, s'éloigne de la route que lui tracent leurs grands exemples, & l'abandonne chaque jour de plus en plus. Ce sont eux, Seigneur, qui ont élevé le trône où vous êtes assis, c'est le *Tien* qui vous y a fait monter; ce n'est que par vos vertus que vous pouvez l'affermir & en soutenir la gloire. Habiter un palais, & y être environné de grandeur & de magnificence n'est rien. Votre Majesté n'aime pas même qu'on y vienne lui faire entendre les vérités les plus nécessaires, & Elle en éloigne ceux qui sont le plus sincèrement attachés à son service. Vos soldats assemblés à si grands frais se débandent, encore plus désolés qu'effrayés, & des hommes qui sont l'exécration du ciel & l'opprobre de la terre, peu touchés des calamités publiques, environnent Votre Majesté de chœurs de musiciens efféminés, & l'enivrent de plaisirs, tandis que les peuples n'ont plus assez de larmes pour pleurer leurs maux & leur misère. Est-ce là régner? Non sans doute, & c'est la première chose en quoi Votre Majesté s'écarte des exemples de ses augustes ancêtres & les dément, &c.

Le reste du Placet parcourt ainsi tous les articles en quoi ce Prince n'imitoit pas ses aïeux dans son gouvernement, savoir; le respect pour les sages... la confiance en des Ministres vertueux... la compassion pour les pauvres & les malheureux... le bon exemple & le zèle des mœurs... la fuite de la mollesse & des plaisirs... l'économie & l'horreur du luxe... le soin de maintenir le bon ordre & la concorde dans l'intérieur du palais... l'observation de l'étiquette

& du cérémonial dans les fêtes... le choix médité des Officiers publics... les précautions pour que le peuple ne fût ni grevé, ni molesté dans les corvées... la vigilance sur les Princes & sur leur maison... l'amour des laboureurs & l'encouragement de l'agriculture... l'attention à n'accorder les grades littéraires qu'à une vraie science... l'affection pour les gens de guerre, soit officiers, soit soldats... la juste distribution des récompenses, & la punition rigoureuse des forfaits... le peu de crédit & de considération des eunuques... la manutention des officiers subalternes & gens des tribunaux... l'examen de la conduite des Mandarins, pour elever les bons & casser les mauvais... la lecture réfléchie des Placets & Mémoires. A chaque article le Censeur blâme & condamne sans ménagement tout ce qui contredit ou dément les exemples que le Prince a reçu de ses ancêtres.

Si mes représentations, dit-il en finissant, méritent d'être conservées, je conjure Votre Majesté de les faire déposer dans le *Ming-fou* (salle du conseil); si votre sujet n'a avancé que des mots vuides & sans fondement, qu'Elle me cite au pied de son trône, & me juge selon toute la rigueur des loix; mais je la conjure de lire avec attention.

X I I.

La *Kong-tchou*, votre auguste fille, Seigneur, est digne de toute la tendresse de votre cœur. Votre Majesté ne sauroit trop étudier & méditer le choix d'un epoux digne de cette grande Princesse. Mais accorder aux Officiers qu'elle charge de ses ordres, de puiser à son gré dans votre trésor & dans tous vos magasins, consentir qu'elle enchérisse de jour en jour sur les ornemens du palais qu'elle doit habiter, lui permettre d'étendre les bassins de ses jardins & d'y accumuler de vains amusemens, c'est vous laisser séduire, Seigneur, par votre

tendresse, c'est trop écouter votre complaisance, c'est contredire ouvertement la doctrine de l'antiquité & démentir les sentimens du vrai amour paternel. Craignez, Seigneur, craignez que cette affection immodérée ne devienne plus fatale à la *Kong-ichou* que ne le pourroit être une haine furieuse & emportée, & ne change en infortune & en larmes la vie heureuse qu'elle veut lui procurer. Pourquoi l'exposer aux plaintes de ceux qu'elle charge de tant de travaux? Pourquoi l'exposer aux reproches de ceux dont elle consume les richesses? Pourquoi l'exposer aux emportemens de ceux dont elle trouble le repos? Tous les sages de l'antiquité s'accordent à le dire: ces trois choses enervent le courage des gens de guerre, corrompent la probité des Magistrats & dissipent le peuple des villes & des campagnes. Comment votre tendresse, Seigneur, pour une seule personne, peut-elle aveugler Votre Majesté au point de s'exposer aux malheurs qui en feroient la suite? On n'a vu jusqu'à présent de palais, de terrasses & de plate-formes élevées que dans l'endroit où réside la Cour. Si on les bâtit à *Lo-yang*, il y a tout à craindre que le luxe & la magnificence de la Cour n'y portent leurs ravages; sous prétexte d'environner le palais de jardins, & de creuser des bassins, des réservoirs & des canaux dans les jardins, on empiétera sur les terres du peuple, & les colons dépouillés de leurs héritages seront réduits à la misère, &c.



DÉTAILS

DÉTAILS sur la Piété Filiale.

Tirés du Cheng-hiun de Kang-hi.

LE Cheng-hiun de l'Empereur Kang-hi, est un Recueil divisé en soixante Livres, où l'on a rangé sous les titres de Piété Filiale, de vertu, de science, de politique, d'adoration du Tien, d'imitation des ancêtres, de belles-lettres, de travaux militaires, de soulagement du peuple, de choix des Mandarins, de facilités données aux représentations, &c. les Edits, Déclarations, Ordonnances, ordres, instructions, commandemens, rescrits, &c. de ce grand Empereur, pendant tout son regne.

La première année de Kang-hi (1662), à la huitième lune, Chang-yu adressé au Li-pou: Si je veux régner selon les principes qui ont conduit dans les voies de la sagesse les grands Princes qui ont occupé le trône où je viens de monter, c'est par la Piété Filiale que je dois travailler sur-tout à bonifier les mœurs publiques & à gouverner les peuples; aussi comme la première chose qu'elle commande est de respecter & d'honorer ses parens, &c. Il décerne de nouveaux titres d'honneurs à son aïeule, à sa mère Tié (c'est-à-dire, l'Impératrice épouse de son père), & à sa mère naturelle, épouse du second ordre.

La quatrième année, à la neuvième lune, Chang-yu adressé à tout l'Empire: Kang-hi, à l'occasion de son mariage, décerne de nouveaux titres & honneurs à son aïeule & à ses mères.

La sixième année, à la onzième lune, Tchao-yu, adressé à tout l'Empire: Kang-hi, pour imiter la Piété Filiale des anciens Empereurs, décerne les honneurs de la tablette à son père Chun-chi, & de nouveaux titres à son aïeule & à sa mère Tié.

La neuvieme année, à la seconde (intercalaire) lune, *Chang-yu* adressé au *Li-pou* : *Kang-hi*, pour remplir les devoirs de son respect & de son amour envers la mere chérie dont le sang coule dans ses veines, & qui l'a porté neuf mois dans son sein, après avoir consulté les Princes de tous les ordres & les Grands, lui accorde, conformément aux loix, d'être admise à recevoir des honneurs à la sépulture de son pere, & lui donne le titre qu'elle doit y avoir.

La neuvieme année, à la neuvieme lune, *Chang-yu* adressé au *Li-pou* : Pour annoncer qu'il ira à la sépulture de son pere, afin d'y rendre des honneurs à sa mere, & qu'il accorde à cette occasion un pardon général. Ordre au Tribunal de le faire promulguer dans tout l'Empire.

La dixieme année, à la premiere lune, *Chang-yu* adressé au *Li-pou* : Pour annoncer qu'il ira à la sépulture de son grand-pere & de son bifaïeul, pour y faire les cérémonies. Ordre à cette occasion aux Princes de tous les ordres & aux Grands, de délibérer sur les récompenses qu'on doit donner à ceux qui se distinguent par leur Piété Filiale, leurs vertus ou leurs mérites, & aux Mandarins locaux, de faire des recherches & de rendre compte clairement de leurs informations par eux-mêmes.

La même année, à la neuvieme lune, *Yu-chi* adressé aux Grands de la Cour : *Kang-hi* étant allé se reposer dans sa capitale de Tartarie, au retour de la sépulture de son aïeul & de son bifaïeul, donne un festin (*Yen-yen*) à tous les Seigneurs du voyage, & un repas aux vieillards qui ont quatre-vingts ans ou au-dessus.

La onzieme année, à la premiere lune, *Chang-yu* adressé au *Hio-ché-fou*, &c. Etant allé à la porte du palais de l'Impératrice très-auguste, pour m'informer des nouvelles de sa précieuse santé, Sa Majesté m'a répondu : Comme je me trouve mal à l'aise & un

peu incommodée, j'ai envie d'aller prendre les eaux minérales de Ché-tching; si tu m'y accompagnais, cela pourroit peut-être déranger ou retarder les affaires de l'Empire, ainsi il ne faut pas que tu y viennes avec moi. L'Empereur a représenté respectueusement: Votre Majesté très-auguste va prendre les eaux; si votre sujet ne vous y accompagne pas, la moyen que son cœur puisse être tranquille! Quant aux affaires de l'Empire, elles se feront à l'ordinaire: j'ai ordonné à mes Ministres de m'en rendre compte une fois tous les jours par un Tseou qui arrivera en poste.

La onzieme année, à la onzieme lune, Chang-yu au même que ci-dessus: Kang-hi rapporte qu'étant allé saluer Sa Majesté l'auguste Impératrice, Elle lui dit: Quoique je fusse enfermée dans le palais lorsque votre grand-pere étoit sur le trône & régnoit avec tant de sagesse, je sais combien étoient redoutables les Kul-ka, peuple habile à monter à cheval & à tirer de l'arc. Tout l'univers est maintenant en paix & jouit d'une heureuse tranquillité; mais plus elle est profonde, moins il faut oublier les périls de la guerre. Ayez soin de veiller sur vos troupes, de les tenir en haleine & soumises à la discipline; assurez-vous que les Mandarins qui entrent au palais pour vous rendre compte des affaires, soient tous des sujets fideles & pleins de probité. Ceux qui auroient dégénéré de la Piété Filiale de leurs ancêtres jusqu'à colorer leurs injustices du vain prétexte de bien public, vous exposeroient à tout perdre. Si vous n'employez dans les affaires que des sages d'une équité également integre & éclairée, tout se fera selon la direction des loix, & il n'y aura ni fautes ni méprises.... Je vous communique ces instructions maternelles; si elles sont suivies, le Prince & les sujets rempliront bien leur devoir. Qu'on se souvienne bien sur-tout du mot point d'injustices colorées du vain prétexte de bien public.

La douzieme année, à la seconde lune, Chang-yu au même: Ayant présenté humblement à Sa Majesté l'auguste Impératrice, la traduction Tartare du Ta-hio-yen-y, que votre tribunal m'avoit

offerte, sa tendresse maternelle m'a donné cette instruction : Un Prince qui regne sur les quatre mers & gouverne des peuples innombrables, ne fait rien qui n'ait de grandes suites. Vous êtes chargé, au nom du Tien, de rendre la justice; que les loix dirigent tous vos arrêts. Si vous voulez opérer la réforme des mœurs, appliquez-vous avant tout à cultiver la vertu. Ce livre vous en donne d'excellentes leçons : faites-vous une affaire capitale de les mettre à profit. Les gens de lettres qui l'ont traduit l'ont fait avec soin, l'édition est belle & élégante; donnez-leur mille onces d'argent pour leur témoigner ma satisfaction & mon contentement..... Pour me conformer avec le plus profond respect à l'ordre maternel de son auguste Majesté, j'ordonne qu'on distribue cette somme selon ses intentions.

La même année, à la cinquième lune, Chang-yu au Hio-ché-fou, &c. Dès que j'ai appris que Sa Majesté l'Impératrice auguste étoit indisposée, j'ai couru à son appartement, je lui ai présenté moi-même avec respect une potion médicale; Elle a commencé à être mieux vers les onze heures, & j'ai commencé à être tranquille : je lui ai présenté encore un bouillon depuis, &c.

La même année, à la septième lune, Chang-yu adressé au Ta-hio-ché-tou-hai, &c. Kang-hi donne ordre d'écrire les fastes de son aïeul, & recommande qu'on le fasse avec cette noble & majestueuse candeur qui laisse aux faits & aux événemens le soin de faire connoître les vertus.

La treizième année, à la seconde lune, Chang-yu adressé au Kiang-kouan, &c. Kang-hi avertit ses Ministres que les largesses qui ont été faites par extraordinaire aux gens de guerre qui ont fait la campagne, sont une libéralité de la tendre bienfaisance de Sa Majesté l'Impératrice auguste, qui a donné ses épargnes pour cela; & qu'ainsi cela ne doit point diminuer les récompenses ordinaires du gouvernement, ni faire loi pour l'avenir. Toute la gloire en est due à Sa Majesté la très-bienfai-

sante & très-auguste Impératrice qui met le comble à ses bienfaits, & donne encore des soieries & de l'argent pour être distribués aux soldats du camp.

La quinzième année, à la première lune, *Tchao-yu* adressé à tout l'Empire : *Kang-hi*, pour se conformer au grand enseignement de la Piété Filiale, d'imiter les exemples des ancêtres, de se conformer à leurs enseignemens, & faire les volontés & les inclinations de ses parens, dit : Que ses ancêtres ayant toujours regardé comme une chose capitale dans le gouvernement d'assurer la succession paisible de la couronne, & la très-auguste Impératrice son aïeule & l'auguste Impératrice sa mere, désirant par des vues dignes de leur haute sagesse, de leur amour maternel & de leur bienfaisance, qu'il nomme un successeur parmi ses enfans, il déclare Prince héritier l'aîné des *Ayo*, & lui en donne les sceaux, qu'il ordonne aux Princes de tous les ordres & aux Grands de l'Empire, de venir lui présenter en cérémonie. A cette occasion, il décerne de nouveaux titres aux Impératrices sa grand-mere & sa mere.

La vingtième année, à la douzième lune, *Chang-yu* adressé au *Li-pou* : *Kang-hi* ordonne qu'on fera une fête pour la soixante-dixième année de Sa Majesté la très-auguste Impératrice sa grand-mere, & que les Princes de tous les ordres, les Grands & les Mandarins viendront faire leurs réjouissances, selon qu'il est prescrit dans le cérémonial.

La même année & à la même lune, *Chang-yu* adressé au *Li-pou* : *Kang-hi* après avoir posé en principe que c'est la Piété Filiale qui assure la prospérité d'un regne, & avoir fait honneur à cette grande vertu, qu'il s'est appliqué à cultiver par les honneurs qu'il a rendus à sa grand-mere, par la fête récente de sa soixante-dixième année, par le choix d'un Prince héritier, annonce à tout l'Empire que c'est à la sagesse des conseils de cette très-auguste Princesse, qu'il croit devoir attribuer le

succès de ses armes contre le rébelle *Ou-san-kouei* : il invite tout l'Empire à prendre part à la joie qu'il a de devoir ce nouveau succès à Sa Majesté la très-auguste Impératrice, & lui décerne de nouveaux titres pour être un monument eternal de sa reconnoissance.

La vingt-deuxieme année, à la seconde lune, *Chang-yu* adressé au *Kong-pou* : *Kang-hi*, sur ce qu'on lui avoit représenté qu'il falloit raccommoder un pont du chemin de la sépulture de son pere, observe qu'y ayant si peu de temps qu'il a été bâti, il faut que ceux qui en étoient chargés aient plus visé à epargner l'argent du trésor qu'à lui donner la solidité qu'il devoit avoir. En conséquence il dit : Que son intention étant qu'on le fasse avec ce soin & cette noblesse de dépense que demandent les ouvrages publics qui doivent durer toujours, il ne veut pas qu'on regarde à la dépense, & décide que pour plus grande sûreté, on ne fera usage d'aucun des anciens matériaux.

La vingt-quatrieme année, à la premiere lune, *Chang-yu* adressé au *Kei-ko-hio-ché*, &c. *Kang-hi* relève un défaut de respect dans la maniere dont on avoit prononcé son nom & celui des Princes ses fils & petit-fils, dans une cérémonie aux ancêtres, &c.

La même année, à la neuvieme lune, l'Empereur ayant appris pendant le voyage qu'il fit, que Sa Majesté la très-haute Impératrice étoit incommodée, il vint en poste jour & nuit, & courut tout eperdu à son appartement & lui présenta lui-même une médecine : elle fit effet, & Sa Majesté ayant commencé à reposer vers le minuit, Elle fut hors de danger, & dit qu'Elle avoit fait un vœu au temple du *Pe-la*. Les eunuques de la présence représenterent qu'il pleuvoit, que les chemins étoient rompus, & qu'il n'y avoit aucun inconvénient à en différer l'accomplissement. Mais l'Empereur prit la parole, & dit : *Ma très-auguste aïeule m'a plongé dans la*

tristesse & dans l'inquiétude, par l'accident de sa maladie ; sa guérison fortunée me rend la paix & la joie ; mon cœur lui doit la consolation de voir acquitter son vœu sans délai. L'Empereur partit, & fut mouillé de la pluie pendant tout le chemin.

La vingt-sixième année, à la onzième lune, *Chang-yu* adressé au *Hing-pou* : *Kang-hi* lui dit que, malgré tous ses soins, ses attentions & ses empressements pour conserver la précieuse santé de Sa Majesté la très-auguste Impératrice, Elle est retombée malade. *Les inquiétudes de mon amour ne me quittent ni jour ni nuit, le sommeil & la nourriture ne sont plus rien pour moi ; toute ma consolation a été de tourner humblement mes pensées vers le Tien suprême : je me suis prosterné la larme à l'œil & ai profondément médité par où je pourrais obtenir son assistance sacrée, & j'ai songé que conserver la vie des hommes qu'il aime étoit le plus sûr moyen d'obtenir de son infinie clémence & bonté, la prolongation d'une vie que nous voudrions obtenir aux dépens de la nôtre.* *Kang-hi*, en conséquence accorde la grace de la vie à tous les criminels qui ne sont pas exceptés par la loi des grands pardons, & finit par dire : *Je prie le Tien de bénir mes desirs.*

Le 16 de la même lune (c'est-à-dire, deux jours après), *Chang-yu* adressé aux Grands : *Kang-hi* y dit aux Seigneurs & Ministres de l'audience, Qu'il emploie toutes les ressources de la Médecine pour guérir la maladie de Sa Majesté la très-auguste Impératrice, & que voyant que les remèdes humains trompent tous ses desirs & ne donnent aucune trêve à ses mortelles inquiétudes, il a résolu d'aller en personne au *Tien-tan*, pour demander la conservation de la plus précieuse des vies. Les Grands ayant représenté à Sa Majesté que les inquiétudes de son admirable Piété Filiale étoit une prière très-touchante devant le *Tien*, parce qu'elle étoit soutenue par toute sa conduite, & que selon leur façon de penser, ils croyoient que le cœur du *Tien* en seroit plus touché que d'un sacrifice &

se laisseroit fléchir. *Kang-hi* répondit que depuis la maladie de Sa Majesté la très-auguste Impératrice, il n'a passé aucun jour sans demander ardemment sa guérison ; mais que la maladie allant toujours en augmentant , les inquiétudes & les angoisses de son cœur augmentant encore plus , il se tourne vers le *Tien*, du fond de l'abîme de douleur où il est plongé , & invite tout le monde à s'unir à lui.

Le 17 de la même lune, l'Empereur sortit à pied de son palais , suivi des Princes de tous les ordres, des Comtes de la Famille & de l'Empire, des Seigneurs & des Grands , des Mandarins de robe & d'épée de la Cour & des Tribunaux , & alla au *Tien-tan*. Après le sacrifice, prosterné sur les marches de l'autel, il fit à haute voix une prière où il commence par dire, en parlant au *Tien* suprême, Que c'est pour lui obéir qu'il a toujours mis à la tête de ses devoirs celui d'honorer sa très-auguste grand-mère ; puis il décrit l'état où elle est, l'inutilité des remèdes, sa désolation , la justice de sa désolation à cause de ce qu'il doit à la tendresse , aux conseils & aux vertus de la Princesse , l'impossibilité où il est d'en témoigner sa reconnaissance, & en prend occasion de conjurer le *Tien* d'une manière très-touchante de la conserver, & lui offre de retrancher de sa vie tout ce que sa clémence & sa bonté voudront ajouter à celle de sa grand-mère ; la prière finit par des soupirs , des sanglots & des larmes , & tout le monde s'est attendri à ne pouvoir pas retenir les larmes.

Le même jour, les Grands ayant appris que l'Empereur s'étoit senti fatigué & abattu en rentrant dans son palais au retour du *Tien-tan*, on envoya une grande députation de tous les Tribunaux vers Sa Majesté, pour la conjurer de s'accorder quelque repos, & ne pas exposer les espérances & le bonheur de l'univers. L'Empereur répondit que , malgré toutes ses inquiétudes & sa tristesse , dès que Sa Majesté la très-auguste Impératrice

Impératrice fût alitée, il s'étoit reposé quelques jours sur les ordres qu'il avoit donnés, des soins dont Elle avoit besoin ; mais que dès qu'il avoit entrevu que les remèdes n'opéroient pas , il n'avoit plus été maître de s'en rapporter à d'autres qu'à lui-même, s'étoit tenu sans cesse auprès de son chevet pour la servir , & n'avoit dormi que sur une natte aux pieds de son lit , pour être à portée la nuit comme le jour de lui présenter lui-même tout ce qu'Elle devoit prendre ; qu'à la vérité Sa Majesté l'auguste Impératrice lui avoit ordonné plusieurs fois de retourner dans son appartement ; mais qu'il lui avoit défobéi, parce que songeant avec quel excès de tendresse & d'amour maternel Sa Majesté la très-auguste Impératrice l'avoit soigné, élevé, instruit pendant trente années, il n'étoit pas maître de sa sensibilité, & qu'étant devenue plus malade , il ne pouvoit avoir d'autre repos que de redoubler ses soins & ne pas s'éloigner de son chevet.

A minuit , la très-auguste Impératrice mourut. L'Empereur, ivre de douleur & d'affliction , fit retentir tout le palais de ses cris , versa des torrens de larmes , & il ne fut pas possible de lui faire prendre aucune espece de nourriture , ni de boisson. Les Princes, les Grands & les Mandarins de tous les ordres, alarmés , vinrent au pied de son trône pour le conjurer de donner des bornes à sa désolation. Mais Sa Majesté ne répondit à leurs humbles représentations qu'en disant que *Ouen-ti*, de la dynastie des *Hoei*, ayant porté le deuil pendant trois ans, il étoit encore plus juste qu'il le portât, puisque étant monté sur le trône à l'âge de onze ans, Sa Majesté la très-auguste Impératrice avoit environné son enfance de soins & de bontés ; mais qu'il n'ordonnoit ni ne défendoit de fuivre son exemple. Les Princes & les Grands représenterent humblement que l'exemple des anciens devoit céder aux loix qui changeoient les lunes en jours pour le deuil des Empereurs , à

l'intérêt de l'Empire & aux desirs inquiets de tous ses sujets. L'Empereur ne répondit qu'en disant qu'ayant eu le bonheur de jouir de la présence de Sa Majesté la très-auguste Impératrice pendant trente ans, & ayant peut-être manqué à ce que lui prescrivait la Piété Filiale, il vouloit s'en consoler en passant trente jours auprès de son cercueil, sans se déshabiller ni jour ni nuit. Les Princes & les Grands, consternés de cette seconde résolution, se prosternerent la face contre terre, & représentèrent humblement que Sa Majesté étant seule chargée des sacrifices au *Tien* (on ne peut pas faire de sacrifices pendant le deuil) & des cérémonies aux ancêtres, que l'ame de la très-auguste Impératrice ne le verroit pas avec plaisir persister dans ce dessein. L'Empereur répondit: *Ma détermination est prise, il est inutile de me faire de nouvelles représentations.*

Le même jour, *Chang-yu* adressé au *Li-pou: Kang-hi* y déclare que ses habits de deuil seront de simple toile blanche; ceux de tous les Princes titrés, de grosse toile, & ceux de la Famille Impériale & Officiers du palais, en toile ordinaire.

La vingt-septième année, à la première lune, *Chang-yu* adressé au *Li-pou: Kang-hi* loue sa très-auguste grand-mère, & ordonne de composer les inscriptions & éloges dont on ornait son tombeau.

Le même jour, l'Empereur dit à tous les Grands: Qu'on lui fait en vain représentations sur représentations, que sa résolution est inébranlable, & qu'il observera le deuil de trois ans, quelques prières qu'on lui fasse pour quitter la tente où il habite & retourner dans son appartement. *Je n'ignore pas que je suis Empereur, & je sais m'aimer; mais un petit-fils doit à la Piété Filiale de remplacer son père & sa mère à la mort d'un grand-père ou d'une grand-mère. Pourquoi imaginer des distinctions entre ceux qui sont au premier ou au dernier rang? Si c'est par la Piété Filiale que je veux gouverner mes peuples,*

je dois leur en donner l'exemple, &c. Les représentations qu'on fit au nom du peuple n'eurent pas plus de succès que celles des Grands. L'Impératrice mere, que l'Empereur envoya saluer, eut beau être effrayée de la maniere dont on lui dit qu'il avoit maigri & dont son visage étoit défait, & en témoigner son inquiétude, elle ne put rien obtenir.

La vingt-septieme année, à la troisieme lune, *Chang-yu* adressé aux Officiers de la suite: *Kang-hi* dit, Qu'autrefois un même chemin le conduisoit au palais de sa très-auguste grand-mere & de son auguste mere, lorsqu'il alloit les saluer. Ce chemin qui lui rappelle trop vivement qu'il a perdu sa très-auguste grand-mere, aigrit sa douleur & ses regrets. Il ordonne en conséquence qu'on le conduise par un autre à celui de son auguste mere, lorsqu'il ira de cinq en cinq jours s'informer des nouvelles de sa précieuse santé, & lui présenter ses respects.

La trente-huitieme année, à la troisieme lune, *Chang-yu*, en réponse au Placet des Vice-Rois & Gouverneurs des Provinces, qui étoient venus à la Cour pour saluer Sa Majesté à l'occasion du jour de sa naissance. Sa Majesté dit: *On célébrera le jour de ma naissance à l'ordinaire. Mais depuis que le Tien a appelé à lui la très-auguste Impératrice, quoique je ne reçoive aucun compliment, & qu'enfermé chez moi pour lire & travailler loin des plaisirs & des fêtes, des festins & des réjouissances, les Princes & les Grands qui sont dans la capitale pourront célébrer ma naissance en la maniere accoutumée; pour les Vice-Rois & Mandarins des Provinces, je ne puis consentir à recevoir les témoignages de leur joie; je leur tiens compte de leur bonne volonté.*

La quarante-unieme année, à la septieme lune, *Kang-hi* étant à *Ge-ho-eulh*, un coutier extraordinaire apporta la nouvelle de la mort d'une *Kong-tchou*, Princesse chérie de l'Impératrice mere, dont elle étoit la fille unique. Sa Majesté fut jusqu'au soir sans prendre aucune nourriture, & répondit aux

représentations des Grands, que l'affliction de Sa Majesté l'auguste Impératrice ajoutoit trop à la sienne pour pouvoir se résoudre à prendre quelque nourriture.

La quarante-neuvième année, à la première lune, *Chang-yu* adressé au *Li-pou*: *Kang-hi* annonce la soixante-dixième année de Sa Majesté l'auguste Impératrice mère, ordonne les cérémonies, fêtes & réjouissances accoutumées, ajoute un festin extraordinaire dans le palais selon le rit Manchoux, & dit que, quoiqu'il ait déjà cinquante-sept ans, il aura l'honneur de servir à table Sa Majesté l'auguste Impératrice mère, & de lui présenter la coupe.

La cinquante-sixième année, à la onzième lune, *Chang-yu* adressé au *Ta-hio-ché*, &c. *Kang-hi* double les postes, crée des Officiers, &c. pour avoir plutôt & plus continuellement des nouvelles de l'Impératrice, qui étoit à cinq lieues de Pé-king.

La même année, à la douzième lune. La maladie de l'Impératrice auguste mère augmentant de jour en jour, Sa Majesté, quoique malade elle-même & ayant les jambes enflées d'une suite d'apoplexie, ne pouvant soutenir l'inquiétude de n'apprendre de ses nouvelles que par ce qu'on lui disoit, alla la saluer en se faisant soutenir, & passa la nuit auprès de son appartement sans se déshabiller, pour être plus à portée de la voir, & se dédommager un peu des soins que son état l'empêchoit de lui rendre. Les Grands inquiets des suites que pourroient avoir ces transports de Piété Filiale, firent en vain des représentations pour engager Sa Majesté à se ménager. Elle leur répondit : *Le danger où se trouve Sa Majesté l'auguste Impératrice est au-dessus de toute considération : ma maladie ne doit point affoiblir ma Piété Filiale, en diminuant mes forces. Vous tous qui avez vos pères & vos mères, vous devez bien sentir que vos représentations sont superflues.* Sa Majesté l'auguste Impératrice étant morte, l'Empereur n'écoula plus que sa douleur, se noya

dans les larmes , se prosterna à terre , & donna un libre cours à ses soupirs & à ses sanglots. Toutes les représentations des Princes & des Grands furent inutiles , il prit le grand deuil , se vêtit de toile , & alla faire les cérémonies devant le cercueil.

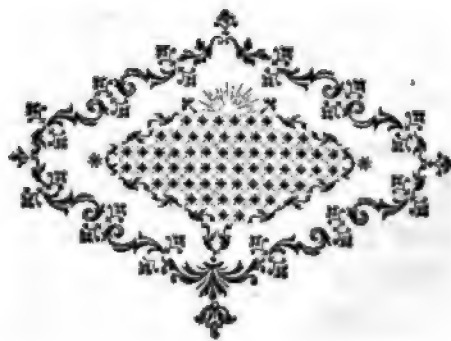
La cinquante-septieme année , à la troisieme lune , les Princes & les Grands ayant représenté que cent jours s'étant déjà écoulés depuis la mort de Sa Majesté l'auguste Impératrice & toutes les cérémonies finies , ils demandoient que Sa Majesté permît de quitter le grand deuil & de se faire raser. L'Empereur , qui malgré sa maladie avoit toujours resté dans la salle de deuil , en recule la permission jusqu'au 7 de la quatrieme lune , pour se dédommager de tout ce qu'il n'avoit pas pu faire à cause de ses infirmités.

La cinquante-neuvieme année , à la douzieme lune , les Princes , les Grands & les Mandarins de tous les ordres ayant conjuré Sa Majesté de permettre que ses fideles sujets célébraissent sa soixantieme année , *Kang-ki* répondit par un *Chang-yu* adressé au *Ta-hio-ché* , &c. *Mes inclinations naturelles & mes goûts ne m'ont jamais porté aux réjouissances & aux fêtes. Je ne saurois refuser entièrement celles que me demande l'amour des Princes & des Grands ; mais elles seroient dans un temps qui concourt avec l'anniversaire de la mort de mon glorieux prédécesseur mon très-auguste pere , & de celle de Sa Majesté l'auguste Impératrice ma mere ; mon cœur a leur souvenir trop présent pour accorder que ces jours soient des jours de réjouissance.*

La même année , le même mois , *Chang-yu* adressé au *Ta-hio-ché* , &c. *Kang-hi* , qui avoit été obligé de se rendre aux sollicitations , prieres & supplices des Princes , des Grands & des Mandarins de tous les ordres , pour les fêtes & réjouissances accordées par les loix pour sa soixantieme année , déclare que ne pouvant pas se dissimuler qu'il s'est éloigné en bien des choses , pendant soixante années de regne , des principes &

des grands exemples de ses augustes ancêtres, il veut que la fête commence par les cérémonies qu'on ira faire en Tartarie à leur sépulture, & comme son grand âge ne lui permet pas d'entreprendre ce voyage, il nomme les Princes ses fils à sa place.

Il faudroit un volume de notes pour la courte analyse que nous venons de donner. Nous nous bornerons à dire : 1°. que *Kang-hi* étoit le second Empereur de sa dynastie ; 2°. qu'il avoit besoin de la Piété Filiale pour conquérir les Provinces qui ne lui étoient pas encore soumises ; 3°. qu'il n'étoit pas l'aîné des fils de *Chun-chi*, & avoit été préféré par le suffrage de sa grand-mère ; 4°. que cette grande Princesse avoit porté *Chun-chi* enfant, du fond de la Tartarie, pour le mettre sur le trône de Chine ; 5°. que le choix du Prince héritier étoit un coup de politique ; 6°. que *Kang-hi* se rapproche par-tout de l'ancienne doctrine de Chine, au moins dans sa manière de s'exprimer.



*NOTICE de ce qui a rapport à la Piété Filiale,
dans le Code des Loix de la dynastie régnante.*

LE Code des Loix de Chine est sans contredit un des plus beaux monumens de l'esprit humain. Quiconque a lu l'histoire & voit en citoyen tous les peuples de l'univers, n'en veut pas d'autres preuves que la paix, la tranquillité, le bon ordre, la subordination & la police qui regnent dans ce vaste Empire qui embrasse tant de régions & de climats, & comptoit en 1761, selon les dénombremens présentés à l'Empereur, 198214555 habitans. Donner une notice bien touchée de ce qui a trait à la Piété Filiale, est une entreprise bien au-dessus de notre portée; aussi n'est-ce qu'à notre corps défendant que nous nous sommes chargés d'en esquisser quelques traits, & uniquement pour montrer notre bonne volonté. Le langage des loix est un langage à part dans tous les pays; on peut en savoir passablement la langue, & en entendre fort mal le code. Que doit-ce être en Chine! Les recherches & le travail surmontent bien des difficultés; mais qui oseroit les demander à notre peu de loisir? Heureusement l'Empereur vient de faire publier un précis de toutes les loix, en vingt volumes, sous le titre de *Tai-tsing-hoei-tien*; c'est sur ce précis que nous avons travaillé. Pour plus grande clarté, & pour faciliter les vérifications & faire entrevoir aussi un peu le plan du Code Chinois, nous suivrons l'ordre qu'on y suit.

Code des Loix, depuis le Liv. I jusqu'au VIII.

Tribunal du Tsong-gui-fou, ou de la Famille Impériale & Maison de l'Empereur. Tous les Princes du Sang qui descendent

en droite ligne du fondateur de la dynastie, ont droit de porter la ceinture jaune. Les noms de leurs enfans, filles & garçons, sont écrits sur le grand livre jaune, avec l'année, le mois & le jour de leur naissance. Les Princes qui descendent des oncles, grand-oncles & freres du fondateur de la dynastie, portent la ceinture jaune-orangé; les noms de leurs enfans sont inscrits sur le livre rouge. On fait chaque année deux nouveaux tableaux des Princes du Sang, dont l'un est gardé à *Pé-king*, & l'autre est envoyé à *Ching-king* en Tartarie.

L'Empereur seul détermine le surnom des Princes de la branche régnante, & les autres n'en peuvent pas prendre qui aient une signification approchante des noms Mongoults ou Chinois.

Quand les Princes & Princesses nés des oncles & freres de l'Empereur auront quinze ans, on présentera un placet à Sa Majesté pour obtenir l'agrément de les marier, à moins qu'on ne l'ait déjà fait. Les autres Princes peuvent les marier à leur gré; mais s'ils vouloient donner les Princesses leurs filles à des Princes Mongoults, *Kal-kas*, &c. ils seront tenus d'en demander la permission à Sa Majesté.

La loi détermine dans le plus grand détail: 1°. les titres, grades, &c. qui sont particuliers à la Famille Impériale; 2°. l'âge & la maniere de les obtenir, savoir, par héritage, par grace & faveur, par récompense, à raison du mérite, ou de la science & capacité, ou du temps de service, ou des grandes actions; 3°. ce qui regarde les cadets des Princes titrés des différens ordres; 4°. le rang, les titres & les droits que les filles de l'Empereur, des Princes ses enfans & des Princes titrés, portent à leurs epoux; 5°. les prérogatives, distinctions, droits honorifiques & revenus sur l'Etat, attachés à chaque ordre des Princes titrés, ou que l'Empereur accorde par grace, en don, ou par récompense.

Les Princes de tous les ordres doivent subir dans les temps marqués, des examens militaires. Selon qu'ils s'y distinguent, ou qu'ils montrent peu de capacité, ils obtiennent des points de diligence ou en perdent, sont élevés ou abaissés. Les fils de l'Empereur & des Princes ses fils, ont leurs écoles & leurs maîtres, leurs examens littéraires & militaires : c'est d'après ces examens, dont on tient registre, qu'ils sont proposés plutôt ou plus tard, pour être titrés & élevés à de plus grands ou à de moindres emplois.

Les Princes, comme Princes, n'ont séance dans aucun Tribunal de l'Empire ; leur autorité héréditaire n'est que dans les bannières Tartares. Il n'y a de charges affectées à leur rang que celles qui regardent les sacrifices, les cérémonies aux ancêtres, la garde des sépultures Impériales & la présidence du Tribunal du *Tsong-gin-fou*, & autres emplois de ce Tribunal.

Les titres de Principauté héréditaire, avec tous les droits, revenus, &c. passent de génération en génération d'un aîné, fils de l'épouse légitime, à l'autre. Quand il est coupable, l'Empereur choisit ou quelqu'un de ses cadets, ou quelqu'un de ses cousins de la même branche. Il faut faire le procès à une branche pour lui ôter une Principauté héréditaire. Les Principautés, de naissance, c'est-à-dire des fils d'Empereur, diminuent de grade d'une génération à l'autre. A la septième génération, les descendants d'un Empereur ne sont plus que ceintures jaunes : encore n'est-il question que des aînés, & dans le cas seulement où ils n'ont fait aucune faute ; car, quand ils en ont fait, on les abaisse alors de plusieurs degrés à la fois.

Tous les Princes du Sang qui n'ont point de principauté ou d'emploi qui leur donne des revenus sur l'Etat, ont la haute paie des simples soldats des bannières Tartares : outre cela, l'Empereur leur fait un présent de cent onces d'argent pour les mariages, & autant pour les enterremens. Il est d'usage qu'on tire toutes

les années une grande somme du trésor des domaines pour secourir les Princes du Sang, leurs veuves & les orphelins qui se trouvent dans le besoin, &c.

L'Empereur a de grands & petits sceaux particuliers pour tout ce qui regarde ses ancêtres, l'Impératrice mere, l'Impératrice épouse, les Princes, & tout ce qui concerne la famille & parenté Impériale.

Toutes les affaires criminelles des Princes, & les affaires civiles qui tiennent à leur naissance, sont réservées au Tribunal du *Tsong-gin-fou*. Toute insulte grave, injure, ou mauvais traitement fait, même à des Princes qui n'ont aucun titre, est un crime de mort, s'ils avoient alors la ceinture de la Famille Impériale; s'ils ne l'avoient pas, on juge la faute comme si elle regardoit un simple citoyen. Outre le privilege de ne pouvoir être cités qu'à leur Tribunal, ni condamnés que par une sentence approuvée & ratifiée de l'Empereur, les Princes ont le droit de se rédimir de toutes les peines corporelles; le fouet, le bâton, &c. sont convertis pour eux en amende. La loi ne le dit pas; mais c'est un fait de tous les jours, la Police a droit d'arrêter tous les Princes qui ne sont pas titrés, de les admonêter, enfermer, &c. c'est un grand malheur pour eux, quand elle les dénonce & les envoie à leur Tribunal pour être jugés.

Les idées de l'Europe ont bâti une atmosphère pour les Princes de la Chine, d'après celle qu'ont les Princes d'Europe; & quoi qu'on dise, elles ne veulent les voir que là. On a écrit d'ici plusieurs fois que le nombre des Princes du Sang est trop grand ici pour qu'ils puissent tous jouir des privileges & distinctions qui semblent dûs à leur naissance, qu'un Prince titré du premier ordre remplit & surpasse à bien des égards nos idées du rang de Prince; que la distance des Princes titrés entr'eux est très-grande; & que ceux qui n'ont ni charge, ni dignité sont

confondus dans la foule des citoyens , & sont pour l'ordinaire assez pauvres , personne ne veut de ces récits naïfs. On joint toujours l'idée Européenne de Prince avec le nom de Prince Tartare , ceinture jaune , ou ceinture rouge , & les choses les plus simples deviennent des événemens.

Tribunal du Li-pou ou des Mandarins. Les Mandarins de robe & d'épée de la capitale & des provinces , doivent tous être présentés à l'Empereur & avoir audience , avant d'entrer en charge ou de passer à un nouvel emploi , parce qu'un pere doit connoître les maîtres & gouverneurs qu'il donne à ses enfans.

Si ceux qui ont obtenu le grade de Docteur soit de lettres , soit d'armes , ou qui ont déjà été en charge , ont une conduite reprehensible , on en présentera la liste , pour que leur nom qui est sur le tableau des candidats , ne puisse passer aux promotions qu'après qu'on aura eu des preuves de leur amendement : or , tout ce qui a trait à la Piété Filiale est capital en fait de fautes ,

On abrége le temps du service & la durée des emplois dans les endroits où l'air est mal-sain. On donne des emplois plus près de leur pays aux Mandarins qui ont passé soixante ans. On propose de préférence , pour rentrer en charge , ceux qui ont interrompu le service ou à raison de maladie , ou pour cause d'un deuil , ou seroient allés assister & soigner la vieillesse de leurs parens âgés.

Le pere , le fils , le frere , l'oncle ou le petit-fils , ne pourront jamais être à Pé-king dans le même Tribunal. Cette défense a lieu dans les Provinces pour quatre degrés de parenté ou affinité , soit directe , soit collatérale. Aux raisons de politique de ce règlement , il faut ajouter celles de la Piété Filiale , le Li ou décence , ne permettant pas aux fils , neveu , &c. ni de

contredire un pere, un oncle, &c. ni même de s'asseoir en leur présence, sur-tout au même rang.

Il est accordé aux Gouverneurs, Vice-Rois, Lieutenans-généraux & autres grands Mandarins du premier ordre, de proposer leurs fils pour des emplois, sans qu'ils aient obtenu aucun grade. La loi suppose que l'éducation qu'ils ont reçue y supplée, & que les parens n'oseroient les présenter, s'ils ne pouvoient pas remplir des charges avec honneur. Du reste, cette distinction ne peut avoir aucun mauvais effet, parce qu'elle n'a lieu que pour les petits emplois, & qu'on ne monte aux autres qu'autant qu'on fait preuve de mérite.

On accorde un congé aux Mandarins Tartares pour aller au-devant de leur pere ou de leur mere, de leur grand-pere ou de leur grand-mere qui reviennent malades des Provinces, ou à la rencontre du cadavre de leur frere, ou pour assister à ses funérailles. On a dérogé à la loi du deuil de trois ans pour eux, & on l'a réduit à cent jours. Les Tartares ne sont pas en assez grand nombre pour pouvoir la garder.

Tous les Mandarins d'armes & de lettres Chinois, se démettent de leur emploi, à la mort de leur pere ou de leur mere, de leur grand-pere ou de leur grand-mere du côté du pere, & observent rigoureusement la loi du deuil de trois ans. Cacher, différer d'annoncer ces morts est un crime punissable. Ils ont droit de demander à se retirer pour aller servir leurs parens, lorsque ceux-ci ont passé soixante-dix ans, & on ne peut pas le leur refuser. Quand ils sont en voyage, à moins d'un ordre exprès de se presser, ils ont droit de se détourner de dix jours pour aller à la sépulture de leur famille.

Tous les Mandarins de tous les ordres, Tartares & Chinois, d'armes & de lettres, doivent donner, tous les trois ans, une confession par écrit des fautes qu'ils ont faites dans leur emploi.

On fait examiner à la Cour celle des Mandarins des quatre premiers ordres, & dans les Tribunaux des Gouverneurs de Province celle des autres. A cet examen, on ajoute des informations pour constater, 1°. quelle est leur application aux affaires; 2°. comment ils observent & font observer les loix; 3°. quel est leur talent; 4°. quel est leur âge. A ces informations, on en ajoute encore de plus secrètes pour s'assurer, 1°. s'ils sont intéressés & avides; 2°. durs & trop sévères; 3°. foibles & trop mols; 4°. prudents & discrets; 5°. vieux & cassés; 6°. malades & infirmes; 7°. inquiets & volages; 8°. bornés & peu expérimentés. Toutes ces informations sont envoyées en Cour au Tribunal des Mandarins, où d'après un examen où le bien & le mal sont mis dans la balance, on distingue en trois classes tous les Mandarins: la première, de ceux à qui on donne des points de diligence, ou qu'on eleve extraordinairement à des emplois plus considérables; la seconde, de ceux à qui on donne de mauvaises notes & des avertissemens; la troisième, de ceux qu'on suspend pour quelque temps ou qu'on rejette pour toujours. Il y a divers degrés dans chacune de ces trois classes. Dans la dernière, il y a des Mandarins qu'on laisse dans leur emploi, mais sans appointemens ni droits honorifiques: tout ce qui est mérite ou faute en fait de Piété Filiale, est toujours de grande conséquence.

Tous les Mandarins acquierent des mérites, 1°. quand ils ont exécuté fidèlement & sans reproche les commissions dont ils sont chargés, par exemple, de conduire le riz des provinces à la capitale, de faire solidement & à temps un ouvrage public, &c. 2°. quand ils ont réussi à arrêter dans leur district les vols, les rixes, les fausses gabelles, &c. 3°. quand ils ont fait fleurir & mis en honneur la Piété Filiale, la bonne-foi, la justice, l'amour des concitoyens, &c. 4°. quand ils ont fait des défrichemens, des plantations, de nouveaux canaux, &c. arrêté

des inondations, remédié à des sécheresses, fait périr les fautes, &c. Les fautes sont opposées à ces quatre especes de mérites : quand elles sont peu considérables, elles ne sont punies que par de mauvaises notes, des amendes, des diminutions d'honneurs. Les mitoyennes attirent des abaiffemens, des cassations, &c. à moins que l'Empereur ne les pardonne. On est traduit au Tribunal des crimes pour celles qui sont capitales, & par là même dégradé, en péril de perdre la vie, & sûrement ruiné.

Le pere de l'Impératrice mere ou de l'Impératrice epouse, sont faits Comtes de l'Empire, & leurs descendans en droite ligne jouissent à perpétuité des droits, privileges, honneurs & revenus de cette dignité, à moins qu'ils ne s'en rendent indignes par quelque grande faute.

Tous les Mandarins qui se distinguent dans leurs emplois, obtiennent de l'Empereur, sur leur demande, de pouvoir faire ressurcir leur gloire sur leurs ancêtres ; c'est-à-dire, de leur donner des titres, de leur faire les cérémonies annuelles, d'orner leur sépulture & de faire peindre leur portrait comme s'ils avoient été grands Mandarins. Ces graces sont proportionnées au grade de celui à qui elles sont accordées : elles remontent à trois générations en faveur des Mandarins du premier ordre, à deux générations pour les Mandarins du second ordre, & ne passent pas le pere & la mere pour tous les autres. C'est la loi générale, mais elle souffre des exceptions dans le cas où on se seroit signalé extraordinairement, ou en défendant la patrie, ou en secourant le peuple, ou en appaisant des troubles & des révoltes. Outre cela, il est ordinaire que l'Empereur accorde l'annoblissement des ancêtres à tous les Mandarins qui sont en charge dans les années de grace & de pardon général, comme la soixantieme année de l'Impératrice mere, de l'Empereur, &c. Ajoutons que les fautes ressurcissent aussi sur les ancêtres, & qu'on

dégrade les sépultures des ancêtres des Mandarins qui se font rendus coupables de certains crimes : ajoutons encore que les épouses légitimes des Mandarins de tous les ordres reçoivent aussi des titres proportionnés au grade de leurs époux ; quand l'épouse d'un Mandarin a un fils Mandarin , on ajoute le mot *Tai*, c'est-à-dire, *très*, *par excellence*, à ses noms & titres.

Les Mandarins de robe jusqu'au quatrième degré pour la capitale, & jusqu'au troisième pour les provinces, & les Mandarins d'armes du second ordre, ont permission d'envoyer un de leurs enfans au Collège Impérial. Après trois ans, s'ils se font bien comportés, ils entrent dans la carrière des petits emplois, on ont des appointemens, s'il n'y en a pas encore de vacans.

Depuis le Liv. VIII jusqu'au XX.

Tribunal du Hou-pou, ou des Finances. Ce Tribunal qui est comme l'économe de la grande famille de l'Empire, est chargé de veiller sur les limites & les partages des terres, sur les dénombremens, sur la perception des impôts, sur les poids & les mesures, sur les magasins de l'Empire, sur les greniers publics soit de l'Empereur, de l'Empire & du peuple, sur le transport des bleds, sur la fonte & police de l'argent & monnoie, sur les sels, sur les péages, entrées, sorties, &c. sur la paie de tous ceux à qui l'Etat assigne des revenus, appointemens, solde, & les secours qu'il accorde au peuple dans les temps de misère & de calamité. Tous ces objets, qui annoncent un gouvernement paternel par les loix qui en dirigent l'administration, ont bien trait à la Piété Filiale, & mériteroient que nous entrassions dans les détails. Mais nous avons cru devoir y renoncer, parce que les idées de l'Europe sur tout cela sont comme aux antipodes de la Chine ; à moins que d'entrer dans des éclaircissemens

plus longs que le texte, la plupart des lecteurs entendraient les choses tout autrement que nous ne les aurions dites.

Comme on se propose de donner incessamment l'Agriculture de Chine, on y verra tout ce qui concerne le partage, la distribution des terres & toutes les loix agraires : loix inférieures de tout point à celles de la bonne antiquité, mais supérieures encore à bien des egards à celles de la Grece & de Rome.

Tous les Tartares sont obligés de faire enrégistrer au Tribunal de leur bannière les enfans qui leur naissent, soit de leur épouse légitime, soit de leurs concubines ; les cacher est un crime punissable. Le Mandarin dont dépend le coupable & tous ses proches sont obligés de le dénoncer, & censés complices, s'il peut être prouvé qu'il y a eu ou de la négligence de leur part, ou de la connivence. Ordre aux Officiers publics de dénoncer tout Tartare qui, pour quelque cause que ce puisse être, feroit le commerce, exerceroit quelque métier, ou resteroit à la campagne.

Tous les Tartares qui n'ont point d'enfans ont droit d'adopter un fils de leur frere, cousin-germain, ou autre parent au défaut de ceux-là, mais avec l'agrément du chef de leur famille & de leurs Officiers. S'ils n'ont pas de parent qu'ils puissent adopter, ce qui arrive souvent à ceux qui sont envoyés loin de la capitale, ou de l'endroit où ils étoient d'abord, ils peuvent adopter un Tartare de leur bannière, mais jamais de Chinois. Le fils adoptif reconnu légalement, jouit de tous les privileges d'un fils légitime dans sa parenté, dans sa bannière & dans l'Etat. La famille dont il est sorti ne lui est plus rien, il appartient totalement à celle dans laquelle il est entré. Les adoptions sont encore plus fréquentes parmi les Chinois, & datent de la plus haute antiquité. La morale & la politique de Chine les ont toujours regardées comme un des grands appuis de la Piété Filiale.

Filiale. Peut-être seroit-il bon que quelque Ecrivain patriote & citoyen réveillât l'attention publique sur la raison de nos anciennes loix qui les favorisoient , & redressât les idées de la multitude qui ne les a abandonnées que par désuétude & par l'entraînement des mœurs générales.

Dans les promotions & héritages militaires , les fils aînés de l'épouse légitime sont toujours préférés chez les Tartares , à moins qu'il n'y ait incapacité reconnue ou crime. Comme il n'y a ni rang , ni dignité héréditaire chez les Chinois , & qu'on ne s'avance que par son mérite personnel , les aînés ne sont avantagés que du côté du rang qu'ils ont dans leurs familles , où ils sont toujours les premiers , où ils ont toujours plus d'autorité & de considération. C'est à eux qu'appartient le droit de faire les cérémonies aux ancêtres : leur place est distinguée dans les sépultures de famille : ils gardent les archives , les portraits des ancêtres , &c. Un Mandarin du premier ordre cédera toujours la première place à son aîné dans l'intérieur de la maison ; descendra de cheval ou de sa chaise , s'il le trouve dans la rue ; viendra se prosterner devant lui au nouvel an , quand il se marie , quand il lui naît un enfant , quand il reçoit quelque grace de la Cour , &c. son aîné ne fût-il d'ailleurs qu'un paysan.

On fait toutes les années un dénombrement général de tout l'Empire , par familles , par districts & par provinces. Outre ce dénombrement général , qui embrasse tout le monde sans distinction d'âge , de sexe , ni de rang , il y en a un autre pour la capitation que payoit autrefois le peuple , & dont le pere de l'Empereur régnant a fait grace. On ne met sur les rôles de ce dénombrement que ceux du peuple qui ont seize ans accomplis , & on en ôte ceux qui ont passé cinquante ans. Ces rôles servent pour les corvées , les recherches générales , les assemblées du peuple , &c. Ceux des dénombremens généraux étant juridiques & fidèlement conservés , sont une ressource toujours

présente pour constater l'état des personnes & des familles dans tous les cas qui intéressent ou l'Etat ou les particuliers. Le gouvernement se sert aussi de leurs détails pour voir ce qu'il a péri de monde dans les inondations , les tremblemens de terre , les maladies epidémiques , &c. ce qu'il faut de secours dans les années de stérilité & de disette , combien un canton est fertile , où en est l'agriculture , jusqu'où on peut y étendre les manufactures sans lui nuire , combien on doit y multiplier le nombre des Mandarins & des gens de guerre , &c. Observons par rapport à l'agriculture , que les rôles des dénombremens servent d'autant mieux à diriger le ministère qu'il a une notice détaillée de toutes les terres de chaque district , de leur degré de fertilité , & de ce qu'on y cultive. L'Empereur , comme le pere commun , doit connoître le nombre de ses enfans , & leur assurer une honnête subsistance. Or , comment pourroit-il le faire , s'il ne savoit pas quel est leur héritage & entre combien de personnes il est partagé ? Quant à ce qui regarde les secours que donne l'Etat au peuple dans les années de disette , on en a déjà vu quelque chose dans le Mémoire qui a été envoyé d'ici , sur les greniers publics. On reviendra encore à ce sujet important , quand on traitera de l'Agriculture , les détails où il faudroit entrer y seront mieux à leur place.

Nous ne dirons que ce mot sur les déboursés continuels de l'Etat pour les revenus qu'il donne aux Princes & aux Grands , les appointemens qu'il assigne aux Mandarins de robe & d'épée , & la solde qu'il paie aux soldats. Un principe de Piété Filiale , bien ou mal entendu , érige en règle infallible de gouvernement , que l'Etat n'étant riche que de ce qu'il tire du peuple , il doit dépenser avec économie pour ne pas le rendre malheureux. L'ancienne & la nouvelle politique se sont toujours accordées à ne donner , soit à titre de revenus , soit à titre

d'appointement ou de solde, qu'un honnête nécessaire. En conséquence de ce système, les gens de guerre & les moindres officiers sont mieux partagés que dans bien d'autres pays, & les grands Mandarins, les premiers Seigneurs & Princes de l'Empire reçoivent beaucoup moins sans comparaison. Autant il est essentiel que ceux qui sont plus près du peuple ne le grevent pas pour subvenir à leur entretien, autant il seroit funeste que ceux qu'il voit au-dessus de lui aigrissent le sentiment de la vie laborieuse qu'il mene par le spectacle insultant de leur faste & de leurs plaisirs.

Depuis le Liv. XX jusqu'au LIX.

Tribunal du Li-pou, ou des Rites. L'article des rites ou cérémonies est immense, dans les loix de Chine. Les loix humaines n'ayant pas prise sur l'intérieur, les législateurs ont cru remporter une grande victoire sur les passions, en formant les hommes à avoir l'extérieur, les démarches & le langage des vertus sociales. Cette représentation, en effet, ne fit-elle que laisser à l'innocence tout son courage & toutes ses forces contre le vice qu'elle flétrit par-là, la loi qui l'obtient procure à la société tous les biens & les avantages qui dépendent d'elle. Quant à l'idée de servitude & d'esclavage qu'on a attachée en Occident à la manière dont les Chinois honorent le Souverain, les Officiers publics & tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité, elle ne mérite pas d'être réfutée. Ces soumissions & ces respects qui effarouchent & scandalisent au loin, sont toute autre chose que ce qu'on imagine pour qui les voit de près. C'est la Piété Filiale qui les commande; ils commencent dans les familles où on les rend aux peres & meres; & puis montent par degrés jusqu'au pere commun qui enchérit lui-même sur tout le monde dans les hommages, les soumissions

& les respects qu'il rend à l'Impératrice sa mere. La partie des loix qui concerne le cérémonial est immense dans les détails, parce qu'elles déterminent tout ce qui doit s'observer dans les cérémonies religieuses, politiques, civiles & domestiques. Chacune de ces quatre grandes branches se divise & se subdivise en une infinité de petits rameaux ; quoique la Piété Filiale en soit comme le tronc & la racine commune, ainsi qu'on le dit dans tous les livres, nous ne ferons que toucher quelques articles qui nous ont paru suffire pour remplir notre objet.

On a entendu parler en Occident, des honneurs, respects, soumissions & hommages que l'Empereur rend à l'Impératrice sa mere. Voici une courte notice de la maniere dont il vient la saluer le premier jour de l'an. Au moment que le soleil commence à paroître sur l'horizon, tous les Mandarins de tous les Tribunaux etant en grands habits de cérémonie, & rangés selon leur rang dans la cour extérieure qui est entre la salle du trône & la porte intérieure du palais, les Princes de tous les ordres & Comtes de la Famille Impériale etant aussi en grands habits de cérémonie, & rangés selon leur rang dans la cour de l'intérieur du palais, l'Empereur sort de son appartement, porté dans sa chaise de cérémonie, pour aller chez sa mere. Comme le palais de l'Impératrice est dans l'enceinte du palais & n'est séparé que par quelques cours de celui de l'Empereur, ceux qui portent les *insignia* de l'Empire, c'est-à-dire, les masses, piques, drapeaux, etendards, &c. ont à peine fait quelques pas, quoiqu'ils se touchent presque les uns les autres, qu'ils sont arrivés dans la premiere cour du palais de l'Impératrice mere, où ils se rangent sur deux lignes : les Mandarins se rangent de même dans la seconde cour, & les Princes du Sang & Comtes de la Famille dans la troisieme, qui est vis-à-vis de la salle du trône de l'Impératrice mere. L'Empereur descend de sa chaise dans le vestibule de cette cour, & la

traverse à pied. Ce n'est pas par l'escalier du milieu, c'est par celui de l'orient que l'Empereur monte sur la plate-forme qui est devant la salle du trône de l'Impératrice. Dès qu'il est arrivé dans la galerie couverte qui en fait la façade, un Mandarin du *Li-pou* se met à genoux, & présente le placet de l'Empereur pour prier Sa Majesté l'Impératrice de vouloir bien monter sur son trône pour recevoir ses humbles prosternations. L'Eunuque Mandarin à qui on a remis le placet, le porte dans l'intérieur. L'Impératrice mere sort en habit de cérémonie de son appartement, suivie de toute la Cour, & monte sur son trône. L'Eunuque Mandarin en avertit le Mandarin du *Li-pou*, qui est ordinairement le Président, & celui-ci se met à genoux devant l'Empereur & le prie de faire sa cérémonie filiale à sa très-auguste mere. L'Empereur s'avance sous la galerie vis-à-vis du trône de sa mere, & se tient debout les manches abattues & les bras pendans. Les Princes qui sont au fond de la cour & les Mandarins qui sont dans la suivante en font autant, la musique de l'Empereur & de l'Impératrice jouent ensemble l'air *Ping* qui est très-doux & très-tendre : un Mandarin crie à haute voix, *mettez-vous à genoux*, & dans l'instant l'Empereur, les Princes & tous les Mandarins tombent à genoux : un moment après il crie, *prosternez-vous*, & tout le monde se prosterne la face contre terre : il crie, *redressez-vous*, & tout le monde se redresse : après trois prosternations, il crie, *relevez-vous* ; l'Empereur, les Princes & tous les Mandarins se remettent debout dans la posture où ils étoient d'abord : puis tombent à genoux, font trois prosternations nouvelles, se relevent encore, retombent à genoux & en font trois autres, se prosternant & se redressant au cri du Mandarin, maître des cérémonies. Les neuf prosternations faites, le Mandarin du *Li-pou* se met à genoux, & présente un second placet de l'Empereur pour inviter l'Impératrice mere à retourner dans son appartement.

Le placet est porté dans l'intérieur de la salle, & la musique qui accompagne l'Impératrice annonce son départ: la musique de l'Empereur lui répond, & le Mandarin du *Li-pou* vient se prosterner devant l'Empereur pour lui annoncer que la cérémonie est finie, & l'inviter à s'en retourner dans son appartement. La musique de l'Empereur joue une fanfare. Sa Majesté redescend par l'escalier de l'orient, retraverse la cour à pied & se met dans sa chaise dans le vestibule où Elle en étoit descendue, & retourne dans son appartement dans le même ordre qu'Elle étoit venue. Alors la cloche de la grande tour cesse de sonner: car nous avons oublié de dire qu'on commence à la sonner dès que l'Empereur sort de chez lui, pour cette grande cérémonie. L'Impératrice épouse, suivie de toutes les Reines, Princesses, Comtesses de la Famille Impériale & de toutes les Dames de la Cour, vient faire aussi ses prosternations à l'Impératrice mere, & avec le même cérémonial. Pour l'Empereur, il monte quelque temps après sur son trône & reçoit celles des Princes, des Mandarins, de tous les Tribunaux, & de tous vassaux & tributaires étrangers.

Qu'il nous soit permis d'observer en passant, 1^o. que tout préjugé à part, on doit convenir qu'une cérémonie comme celle dont nous venons de faire l'abrégé, est très-propre à donner une grande idée du respect filial; 2^o. qu'il faut avouer qu'aucune mere au monde ne reçoit tant de respects & d'honneurs qu'une Impératrice mere en Chine: respects & honneurs d'autant plus instructifs qu'ils sont tous prescrits, articulés & consacrés par la loi. L'anecdote suivante fera comprendre où en est l'Empereur à cet égard. Comme l'Impératrice mere a son palais particulier, & toujours assez éloigné de celui de l'Empereur pour qu'il ne puisse y aller qu'en cérémonie, l'obligation de lui rendre visite de cinq en cinq jours devenoit fort pénible en hiver pour l'Empereur, qui a soixante-trois ans,

parce qu'il falloit descendre de sa chaise dans le vestibule, & traverser la cour à pied, malgré le vent du nord & le froid qui est ici très-rigoureux. Le seul moyen qu'on ait trouvé de le dispenser de cette etiquette, à laquelle il s'est soumis tant d'années & qui pouvoit devenir funeste à sa santé, a été de l'en faire dispenser par une déclaration de l'Impératrice mere, qui a été enrégistrée & promulguée, dans laquelle Elle lui ordonne pour ménager sa chere santé, de venir chez elle par la porte latérale de la cour, & de ne descendre de sa chaise que sous la galerie qui est devant son appartement. 3°. Que dans toute la Chine, dans les provinces comme à la capitale, dans les villages comme dans les villes, les enfans se prosternent devant leurs parens, les cadets devant leurs aînés, les gendres devant leur beau-pere, les inférieurs devant leurs supérieurs, les disciples devant leur maître : & ces prosternations sont d'etiquette & de devoir dans toutes les cérémonies civiles & fêtes domestiques ; mais l'Empereur est le seul qui en fasse & en reçoive neuf. 4°. Que dès que l'Empereur a été reconnu & proclamé Empereur, la premiere chose qu'il fait est d'aller se prosterner devant l'Impératrice sa mere, en la maniere que nous venons de dire : ce n'est qu'après lui avoir rendu ses hommages qu'il reçoit ceux des Princes & de toute sa Cour. 5°. Que lorsqu'il s'agit de nommer une Impératrice epouse, de donner une principauté à un fils de l'Empereur, de faire quelque règlement pour la Famille Impériale, d'accorder au peuple quelque grace, &c. on ne manque jamais de faire intervenir un ordre de l'Impératrice mere auquel l'Empereur obéit, & qu'il n'est censé que promulguer, par les termes même de l'Edit ou Déclaration qu'il y joint.

Les droits de la Piété Filiale sont si sacrés, que quoique les *Ayo* ou fils de l'Empereur ne puissent epouser que des Tartares, qui sont leurs esclaves, ils vont visiter leur beau-pere

& leur belle-mere pour la cérémonie des fiançailles , viennent chercher leur epouse chez elle , puis sortent de leur palais pour venir la recevoir à la porte & l'y introduire. Il en est de même pour les *Kong-tchou* ou Princeesses filles de l'Empereur, lorsqu'elles sont données en mariage au fils de quelque Grand. Le pere , les oncles & les autres proches parens du gendre futur de Sa Majesté sont admis , à titre d'alliés , à boire du vin , & du thé en sa présence lors de la cérémonie des fiançailles. La mere , les tantes & autres proches parentes du jeune homme , reçoivent le même honneur chez l'Impératrice.

Dans les mariages des particuliers , à commencer par les plus grands Seigneurs , tout ce qui est etiquette , cérémonial & *Li* , tend sensiblement & à donner une grande idée du mariage & à consacrer les devoirs de la Piété Filiale. 1°. Le gendre est d'abord reçu comme un hôte chez son beau-pere , le jour des fiançailles ; puis on le conduit en cérémonie dans une salle où il se prosterne à plusieurs reprises devant son beau-pere & sa belle-mere qui sont assis sur une estrade , puis devant les oncles , tantes & autres proches parens de sa future epouse. De retour chez lui , il remercie son pere & sa mere par trois prosternations qu'il fait ensuite dans la maison à tous ses anciens , & va faire aussi de même chez tous ses proches parens , supérieurs & amis de sa famille. 2°. Le jour du mariage , il va chercher son epouse en grand appareil , & se prosterne devant son beau-pere & sa belle-mere. Les derniers adieux de la fille à ses parens sont des prosternations. Son epoux marche quelque temps à côté de sa chaise , puis la quitte pour l'attendre à la porte de sa maison & la conduire à son pere & à sa mere , devant qui ils se prosternent tous les deux , puis devant leurs autres parens. Nous ne disons rien des cérémonies particulieres des deux epoux qui se mettent à table & troquent plusieurs fois de verre ou de coupe. 3°. Ceux qui ont des salles d'ancêtres ,
vont

vont faire plusieurs prosternations devant leurs portraits ou tablettes ; quelques jours après les noces, ils vont à la sépulture du mari , & font les cérémonies & prosternations ordinaires. 4°. Un mois après les noces, la nouvelle mariée revient chez ses parens, conduite par son epoux, qui l'y laisse quatre ou cinq semaines. Pendant tout ce temps, elle est traitée en fille de la maison, & elle doit se comporter, s'occuper, travailler dans le menage comme lorsqu'elle etoit fille. Après cette premiere fois, elle est toujours traitée en hôte dans la maison paternelle.

Ces loix déterminent dans le plus grand détail la forme des habits pour toutes les saisons. La Cour a fait imprimer un livre où tout est expliqué & représenté dans un grand nombre de planches, afin qu'aucune mode ne pût rien y changer, ni dans la capitale ni dans les provinces. Comme ce livre très-curieux a été envoyé en France & mis à la Bibliotheque du Roi, il suffira de dire ici, 1°. que les habits de cérémonie de l'Empereur sont plus ou moins magnifiques selon les cérémonies religieuses, politiques, ou domestiques pour lesquelles il les prend ; 2°. que les ornemens distinctifs des habits sont tellement combinés, qu'ils vont toujours en diminuant depuis l'Empereur jusqu'aux Mandarins du neuvieme ordre ; que les degrés sont si sensibles, qu'on distingue d'abord le grade & le rang de tous les hommes publics ; si economisés, qu'ils arrêtent le luxe des riches, & ne sont pas ruineux pour les pauvres. 3°. Que les habits de cérémonie de l'Impératrice mere, ainsi que tout ce qui est à son usage, est plus magnifique que pour l'Empereur. L'Impératrice epouse est en tour au niveau de l'Empereur, ainsi que les epouses légitimes des Princes, des Grands, &c. 4°. Que dans les fêtes de famille, les enfans prennent leurs grands habits de cérémonie pour faire plus d'honneur à leurs parens. A la soixantieme année d'une mere, par exemple, un Mandarin

vient en habits de cérémonie, avec son épouse, pour se prosterner devant elle. 5°. Qu'on ne porte les grands habits de cérémonie que fort rarement, & qu'à parler en général, tout le monde s'habille fort simplement. L'Empereur lui-même donne l'exemple : les jours d'audience ordinaire, ses habits ne sont que pourpres : dans l'intérieur du palais & dans les jardins, nous en avons été témoins bien des fois, ses habits sont comme ceux d'un simple particulier, & ne le distinguent pas des gens qui l'environnent. Ceux qui ont fait sonner si haut le faste Asiatique & Chinois, n'ont voulu parler apparemment que des grandes fêtes & cérémonies.

L'Empereur, comme Pere commun, est chargé par la loi de présider à l'éducation de la jeunesse par lui-même & par ses Officiers. Aucun pere ne suit d'aussi près l'éducation & les études de ses enfans, que l'Empereur celles des Princes ses fils & ses petits-fils. Les loix qui regardent leur école, soit pour le rang & le choix de leurs maîtres, soit pour le plan & la continuité de leurs études, seroient renvoyés en bien de Royaumes à la République de Platon & dans le pays du pédantisme, ainsi que celles qui concernent les examens des premiers lettrés que l'Empereur fait par lui-même, soit pour choisir les plus habiles, soit pour s'assurer qu'ils continuent à cultiver leur savoir par l'étude. La qualité de pere commun excuse & annoblit tout cela aux yeux des Chinois. Les Princes & les Grands, bien loin de trouver étrange que l'Empereur admette en sa présence les premiers docteurs d'un examen, leur fasse des présens, leur donne un festin & les fasse conduire comme en triomphe, sont les premiers à y applaudir, & se font un honneur d'imiter leur maître. Comme la Piété Filiale est notre objet, nous remarquons en passant que les couriers galopent jour & nuit pour porter à un pere & à une mere la grande nouvelle du grade de docteur du premier ordre, accordé à leur fils : hommes publics,

parens, amis, concitoyens, tout le monde y prend part ; on charge leur porte d'un nombre prodigieux de congratulations & de louanges en prose & en vers, & les plus pauvres sont riches pour leur faire leurs présens de félicitation. On l'a dit il y a long-temps, un pere & une mere jouissent plus de la gloire & des succès de leur fils que lui-même ; quelque grade, emploi ou dignité qu'il obtienne, son premier soin est de se prosterner devant eux pour leur en faire hommage, & les en remercier, comme les devant à l'éducation qu'ils lui ont donnée.

C'est encore comme Pere commun que l'Empereur est chargé par la loi, de se faire rendre compte de ceux de ses sujets de toutes les conditions qui se distinguent par leur Piété Filiale, leur probité, leur zele pour le bien public, &c. & des filles qui ont exposé ou sacrifié leur vie pour la défense de leur chasteté ; des veuves qui n'ayant pas encore trente ans, ou des filles qui n'ayant été que fiancées & ayant perdu leur futur, ne se marient pas. Les loix ordonnent trois choses à cet egard : 1^o. que les Mandarins de chaque district en envoient les informations & détails juridiques en Cour ; 2^o. que les Mandarins du *Li-pou* qui sont chargés de cette partie, soit pour la Famille Impériale, soit pour les soldats des bannieres, soit pour les lettrés ou le peuple, présentent une premiere requête à Sa Majesté pour en obtenir l'argent & les foies de présent, & puis une seconde pour demander les différentes récompenses d'usage en argent, pensions, titres honorifiques, &c. selon la vertu qu'il faut honorer & le degré dans lequel on s'y est distingué. Ce qui flatte le plus les Chinois en ce genre, ce sont des inscriptions en lettres d'or, magnifiquement encadrées & munies des sceaux publics. La maniere dont le Mandarin qui en est chargé les apporte & les place, est très-propre à frapper la multitude & à illustrer une famille. Quand ces inscriptions ont été écrites

par l'Empereur lui-même & sont munies de son cachet, comme il arrive quelquefois, toute une ville vient féliciter les pere & mere, ou les enfans de ceux à qui elles sont accordées. La loi accorde aussi de pareilles inscriptions aux familles nombreuses qui vivent dans une grande union pendant plusieurs générations, à ceux qui font de grandes aumônes au peuple dans les temps de famine, à ceux qui ont fait bâtir des ponts ou raccommoder des chemins à leurs frais, & aux vieillards qui ont cent ans : enfin la loi charge l'Empereur, & l'Empereur les Mandarins de chaque district 1°. de faire nourrir les enfans trouvés ; 2°. de fournir à l'entretien & à l'éducation des orphelins qui n'ont point de proches parens ; 3°. de donner cinq sacs de riz & cinquante pieces de toile aux femmes du peuple qui accouchent de trois enfans à la fois ; 4°. de fournir un cercueil & de faire enterrer les pauvres qui meurent sur les chemins. Mais hélas ! que l'exécution est loin de la loi !

Il doit y avoir toutes les années des festins publics dans toutes les villes des trois ordres. Ce sont les premiers Mandarins de chaque district qui y président. Les convives nommés par la loi sont, des docteurs d'une réputation integre & sans tache, des Mandarins de robe & d'épée qui se sont retirés, d'anciens chefs du peuple, & des citoyens d'une probité reconnue. La loi articule dans le plus grand détail le cérémonial qui doit s'observer dans cette fête, dont le but principal est de faire honneur au mérite & de conserver dans la société les honnêtetés, déférences & politesses d'estime & d'amitié. Ce qui nous y a paru le plus digne d'attention, c'est qu'on y lit quelques articles des loix, & que le Mandarin Président y dit aux convives, de la part & au nom de l'Empereur : *Si on nous a assemblés ici pour ce festin solennel, ce n'est pas tant pour que nous ayons le plaisir de boire & de manger ensemble, que pour que nous nous animions & nous encouragions à signaler*

notre fidélité pour le Prince, notre amour pour nos peres & nos meres, notre tendresse pour nos freres, notre déférence pour nos anciens, notre constance pour nos amis, notre bon cœur pour nos parens, & notre empressement à conserver la concorde & la paix avec nos concitoyens & nos voisins. Les airs que joue la musique & les chansons que chantent les Musiciens, se rapportent tous à cela.

Rien de plus beau en Chine que le cérémonial fixe & immuable qui s'observe à la Cour. C'est un vernis qui relève tout, & sert admirablement à conserver le respect qui est dû à l'Empereur, & à consacrer son autorité suprême. Il sert aussi à forcer l'Empereur lui-même à une noblesse, à une décence & une continuité de représentation qui lui epargne une infinité de fautes & prévient beaucoup de malheurs. Ces grandes vues des législateurs Chinois ont également lieu pour toutes les fêtes, cérémonies, assemblées, audiences & tout ce qui est ordre, subordination, police & honnêteté, dans tout ce qui a trait à l'administration publique, à la vie civile & à la société. La loi entre dans des détails circonstanciés qui obvient à tout. Les Princes, les Grands, les Mandarins de tous les ordres de robe & d'épée, les gens de lettres de tous les degrés, & les plus simples citoyens savent au juste les titres qu'ils doivent donner, les politesses qu'ils doivent faire, les honneurs qu'ils peuvent accepter avec qui que ce soit qu'ils se trouvent. Tout est fixé & déterminé avec la plus grande précision; il n'y a jamais ici ni conflits de droits, ni disputes de préséance. Il faut le vouloir, & se rendre ridicule en pure perte, pour manquer aux personnes à qui on rend visite, dont on en reçoit, ou avec qui on se rencontre. Une sagesse vulgaire regardera comme petit & indigne de l'attention d'un législateur, de marquer, par exemple, à quel endroit de sa maison on doit aller recevoir son supérieur, son égal, &c. quel salut on doit lui faire, où

on doit le faire placer, si on doit l'inviter à prendre du thé, comment on doit le lui présenter, jusqu'où & comment on doit le reconduire quand il s'en va, &c. Cependant, si on réfléchit combien cela prévient d'offenses, de mécontentemens, de brouilleries & de mauvaises affaires, on sera peut-être humilié de ce qu'il faut traiter les hommes comme des enfans; mais on saura gré aux sages qui ont pris des moyens si efficaces pour les obliger à être raisonnables: car il est bon de remarquer que la loi ne permet pas plus d'ajouter à ce qu'elle ordonne que d'y retrancher. Son effet immédiat & nécessaire, c'est de conserver dans la société politique & civile ces egards, ces déférences, ces politesses & cette urbanité universelle qui font le charme de la vie. Le peuple se modèle sur ceux qui le gouvernent; les familles suivent le torrent des mœurs générales, & ceux qui composent les plus pauvres familles ne sauroient être si polis & si honnêtes hors de leurs maisons, sans y porter des manières qui y facilitent admirablement les respect & les prévenances de la Piété Filiale. Car enfin il n'est pas dans la nature de l'homme qu'un fils à qui on ne parle de son père qu'avec honneur, & qui n'en parle lui-même qu'avec respect, qui n'ose pas s'asseoir devant lui quand il y a un hôte, & qui tient son rang vis-à-vis d'un cadet, d'un neveu, &c. il n'est pas naturel qu'il s'émancipe & s'oublie aisément vis-à-vis de son père.

Quant à ce qui concerne les sacrifices, les deuils, les funérailles & les cérémonies aux ancêtres, il n'est pas possible même d'esquisser des détails, il faudroit trop de préliminaires. Nous nous bornerons à dire par rapport aux sacrifices, 1°. que c'est comme Père commun & chef de la grande famille de l'Empire, que l'Empereur offre des sacrifices au *Tien* ou *Chang-ti*, & peut seul lui en offrir; 2°. que l'Empereur & tous ceux qui y ont quelque fonction, tous les

Mandarins, toute la Cour s'y préparent par le jeûne, la continence & la retraite. L'Empereur ne donne point d'audience ces jours-là, & les Tribunaux n'expédient point les affaires. 3°. Les Mandarins du Tribunal des crimes, tout homme qui a été noté, ne peuvent point avoir de fonction dans ces grandes cérémonies. 4°. Les mariages, les funérailles, les réjouissances, les festins & toute fête sont défendues. 5°. L'Empereur ne paroît jamais environné d'autant de grandeur, d'éclat, de pompe, de magnificence & de gloire que lorsqu'il va sacrifier; & il n'est jamais si abaissé & si éclipsé que lorsqu'il offre le sacrifice. 6°. Tout ce qui sert au sacrifice est d'une richesse, d'une beauté & d'un ordre particulier; les instrumens même de musique sont les plus grands qu'il y ait, & on ne peut pas s'en servir ailleurs.

Dans le deuil & les funérailles, la loi a fixé tout ce que demandoit la différence des rangs, mais de manière que le logement, la demeure, la nourriture, les habits, la contenance, les discours & les cérémonies n'annoncent que tristesse, douleur, accablement, désolation & agonie. Plus on remonte du peuple jusqu'aux Grands, aux Princes & à l'Empereur, plus le spectacle devient lugubre & attendrissant.

Comme la musique entre dans toutes les grandes fêtes & cérémonies de l'Empire, l'article des loix pour le *Li-pou* finit par régler tout ce qui concerne les musiciens, ceux qui les gouvernent, les différens cantiques qu'on doit chanter & les airs qu'on doit jouer, &c. Ou nous nous trompons bien, ou ceux qui font des recherches sur la musique des anciens abrégeroient bien leur travail, s'ils pouvoient se résoudre à étudier celle des Chinois. Il est certain qu'ils ont plusieurs instrumens tels qu'on les avoit il y a plus de 2500 ans, & faits sur les mêmes proportions: leurs cimbales très-retentissantes expliquent d'abord, à qui les entend, ce qu'en dit l'Ecriture. Quant à leur manie

prétendue de se servir de pierres & de bois sonores , ceux qui en plaisantent auroient bien fait de s'assurer d'abord de ce que sont ces pierres & ces bois , & comment on les met en œuvre. Quant au grand tambour de trois pieds & deux pouces de haut sur quinze pieds & quelques pouces de circonférence , il faudroit peut-être l'avoir entendu pour juger de l'effet qu'il fait dans certains momens.

Depuis le Liv. LIX jusqu'au LXVIII.

Tribunal du Ping-pou , ou de la Guerre. Tout Tartare naît soldat & est enrôlé dès le berceau. Tout Tartare de condition, depuis les Princes fils de l'Empereur jusqu'au dernier Officier des bannières , doit savoir monter à cheval & tirer de la fleche. Tout Tartare doit être en état d'aller à la guerre au premier signal. Les charges , les dignités , les emplois civils ou de littérature , ne sont qu'un accessoire pour les Manchoux ; leur grand mérite est d'être guerriers , & c'est celui dont ils sont le plus jaloux. Les Chinois au contraire regardent le triste & fatal métier des armes comme leur dernière ressource. Les pauvres tâchent de se faire un héritage d'un poste de soldat qui n'est ni dangereux , ni bien pénible , & leur suffit pour vivre petitement avec leur famille. Ceux qui ont de la force , de l'adresse , peu de disposition pour les lettres & quelque fortune , visent aux grades militaires qui leur ouvrent la carrière des Mandarinats militaires & de guerre. On n'oseroit dire à l'Europe combien l'Empereur de Chine entretient habituellement de troupes sur pied ; mais la force & la sagesse des loix sont telles qu'à parler en général , les gens de guerre sont les plus paisibles & les plus tranquilles des citoyens.

Les Tartares ont adopté presque toutes les maximes de la Piété Filiale des Chinois , & ils poussent encore plus loin qu'eux

qu'eux le respect pour les ancêtres & pour les chefs de leur famille. Les loix qui les regardent particulièrement ont pour point d'appui la Piété Filiale, soit dans la maniere dont elles les gouvernent, soit dans le ton qu'elles donnent à leurs mœurs, soit dans les récompenses & punitions qu'elles décernent : Elles ont si bien réussi à la planter & à l'enraciner dans leurs cœurs, que la plupart sont plus respectueux envers leurs peres & meres, plus dépendans de leur chef de famille & meilleurs parens que les Chinois. Mais il faut convenir aussi que l'Empereur leur donne l'exemple, veille de près à cet égard sur tous les Princes du Sang, & est inexorable à l'égard de ceux qui outragent la Piété Filiale. Cette belle politique a le double effet de rendre les Tartares respectables aux Chinois, & de conserver leurs forces plus unies & plus dociles à l'impression de l'autorité. C'est pour y réussir encore plus sûrement qu'on est venu à bout peu-à-peu de loger la majeure partie des familles Tartares dans des casernes immenses qui sont placées hors des fauxbourgs de Pé-king, ou assez loin dans la campagne, & tellement bâties, que chaque famille de simple soldat a son logement complet & séparé, & les officiers, des maisons proportionnées à leurs grades. L'effet immédiat de ces casernes, par rapport à la Piété Filiale, est d'en rendre les devoirs plus aisés, en rendant les fautes & plus difficiles à cacher & plus honteuses. Au moindre bruit dans un ménage, l'officier de garde est averti : outre cela, comme chaque caserne a ses ecoles publiques, la jeunesse y reçoit une bonne education.

Les loix militaires sont tellement combinées, qu'elles doivent produire l'observation de la discipline & une grande subordination, la pratique & l'habitude des exercices de la guerre, l'émulation de valeur & le mépris du danger, l'espérance de s'enrichir & la difficulté d'être riche long-temps. Elles comptent

les années de service & en font un titre pour être avancé ; mais ce titre n'est valable qu'autant qu'on a les qualités requises pour être promu , & qu'on est exempt des vices & des défauts marqués par la loi. Les informations décident : si elles sont plus favorables quelquefois aux Tartares , c'est que leurs fautes sont punies plus promptement , plus sévèrement , & que le nombre des emplois qui leur sont affectés , soit à la capitale , soit dans les provinces , sont en beaucoup plus grand nombre.

Voici qui se rapporte plus directement à la Piété Filiale.

- 1°. On n'envoie jamais à la guerre , à moins d'un cas extraordinaire , ni le pere d'une nombreuse famille , ni les fils uniques , ni les fils des veuves âgées : 2°. On fait des avances à ceux qui vont à la guerre pour faire leurs petites emplettes , & on leur donne une double paie ; savoir , une pour eux , & une pour la famille , qui la perçoit jusqu'à leur retour : 3°. Outre que le temps de service à la guerre double les années pour l'avancement , le mérite des actions de valeur , de courage & d'intrépidité est un titre d'avancement pour les fils & les freres de ceux qui sont morts avant que d'en recevoir la récompense : 4°. Mourir à la guerre de fatigue , mourir de ses blessures , mourir en combattant avec courage , sont aussi des titres d'avancement pour les familles , & de récompense pour les veuves & les orphelins. Quand on propose un Officier pour être promu , on met dans les informations : son aïeul reçut tant de blessures dans telle guerre ; son grand-pere mourut dans telle action ; son pere , son frere aîné , se sont signalés en tant de rencontres ; mais on met aussi leurs torts , & leurs fautes , quand ils ont eu le malheur de s'oublier. Un Grand même , que l'Empereur interroge sur sa famille , dit froidement , mon grand-pere eut la tête coupée pour telle faute ; mon pere fut cassé pour s'être mal comporté en telle affaire : 5°. le Gouvernement fait porter de plus de mille , de plus de quinze cens lieues , ou la tresse des cheveux ,

ou l'arc, ou l'anneau pour tirer de la fleche, de tous ceux qui sont morts à la guerre, & les fait remettre à la famille, pour être enterrés dans la sépulture, à la place de leur cadavre: on y joint, outre cela, un éloge, pour être écrit sur leur tombeau, & cet éloge est proportionné à leurs mérites & faits. Quant aux Officiers, on fait porter ou leur armure, ou leurs cendres, ou leurs ossemens, ou leur cadavre entier, selon leur grade & la façon dont ils se sont distingués, & on leur accorde des honneurs pour leur tombeau, ou on le fait elever aux frais de l'Etat, ou bien on leur erige des salles & des monumens. Soldats & Officiers sont nommés dans les gazettes, & leur nom retentit dans tout l'Empire. Personne n'a besoin de nous pour les réflexions que tout cela présente. Lors de la fin de la dernière guerre de *Yun-nan*, comme il y étoit mort beaucoup de monde, & que chaque famille voulut faire les funérailles de ceux qu'elle avoit perdus, il arriva que les rues furent pleines de convois tous les matins pendant près d'un mois. L'Empereur s'est fait comme le tuteur du fils d'un de ses Grands, qui étoit Général en second, & qui eut le malheur d'être tué dès le commencement de la campagne, & il a chargé d'éloges le tombeau magnifique qu'il lui a fait elever.

Depuis le Liv. LXVIII jusqu'au LXX.

Tribunal du Hing-pou ou des crimes. Les loix criminelles de la Chine sont presque, à tous égards, & bien moins dures, pour ne pas dire moins cruelles, que celles de l'ancienne Rome. Est-ce parce que les préjugés, le génie, le caractère & les mœurs de l'Orient ne demandent pas une si grande sévérité, & que les peuples s'y contiennent dans les bornes du devoir, sans qu'on leur montre la mort de si près? Est-ce parce que les Chinois, n'ayant jamais été barbares ni errans dans les forêts,

ils ont conservé l'esprit du gouvernement paternel des premiers âges, & n'ont pas eu besoin qu'on le changeât ? Est-ce parce que les hommes sont plus près des hommes, dans un pays où il n'y a ni noblesse ni bourgeoisie, & où toutes les conditions reviennent sans cesse au niveau les unes des autres, l'élévation n'étant accordée qu'aux talens, qui sont rarement héréditaires ? Est-ce enfin parce que l'impulsion continuelle de la Piété Filiale repousse la multitude loin du crime, & lui en donne une horreur plus persuasive & plus efficace que le spectacle sanglant des supplices ? Si c'étoit cette dernière raison, tous les législateurs devroient prendre à tâche de procurer à la justice ce puissant moyen de diminuer les crimes sur la terre & d'épargner le sang humain.

Comment & jusqu'où la Piété Filiale dirige-t-elle le code criminel de la Chine ? 1°. Toutes les loix en sont tellement faites, arrangées & énoncées, qu'on sent d'abord que c'est un père qui parle, qui ne menace que pour ne pas frapper, qui ne défend & n'ordonne que ce qui est essentiel à la tranquillité commune & au bonheur des particuliers : on ne voit nulle part un maître qui suit ses caprices, écoute ses intérêts, & cherche à déployer son autorité : 2°. La gradation des supplices & des châtimens est tellement proportionnée à la nature des crimes, que les coupables ne peuvent ni en méconnoître la justice, ni se plaindre de leur rigueur : 3°. Quoiqu'elles commandent des dénonciations & accusations dans tous les cas qui intéressent directement le bien public, elles en circonscrivent si sagement l'obligation, elles y mettent des exceptions si raisonnables, elles en articulent si prudemment la manière, qu'elles les rendent odieuses dans tous ceux à qui la nature impose silence, ou que la passion peut faire parler : 4°. Les accusés ne sont coupables à ses yeux que lorsqu'ils sont condamnés par la publicité de leurs crimes ou par l'arrêt du Juge : la prison, par cette raison, n'est

pâs un supplice : la loi charge le Magistrat d'y respecter le rang, l'âge & le sexe ; d'y compatir à la vieillesse & aux maladies ; d'y adoucir les chaleurs de l'été & les rigueurs de l'hiver ; de permettre , enfin , à la Piété Filiale & à l'amitié d'y porter les consolations & les adouciffemens qui peuvent en diminuer la gêne : 6°. La forme des jugemens est telle, qu'une sentence définitive ne peut avoir lieu que lorsque les preuves sont complètes : dès qu'il s'agit de la vie , non-seulement elle ne laisse rien d'arbitraire , mais encore elle exige que les preuves du délit passent par plusieurs Tribunaux , & soient envoyées à l'Empereur , qui les fait examiner de nouveau par les premiers Magistrats de l'Empire , & absout , fait grace , diminue la peine , ou du moins diffère le supplice d'un grand nombre de coupables , & ne livre les autres au glaive , qu'après avoir médité dans la solitude leur condamnation , & s'être préparé par le jeûne à la signer : 7°. L'extrême vieillesse & l'enfance jouissent du privilege de ne pouvoir être tradûites à aucun Tribunal : la vieillesse d'un pere ou d'une mere sont toujours une grande raison de pardon pour un fils , quand le pardon peut avoir lieu sans intéresser le bien public ; & quand tous leurs enfans sont coupables ou complices du même crime , on leur laisse le plus jeune pour les consoler & les servir : 8°. Les fils des veuves qui ont gardé la viduité , les chefs des anciennes familles qui n'ont pas d'autre héritier , les descendans des grands hommes ou des citoyens illustres qui ont mérité des titres de gloire , en récompense de leurs services ou de leurs bons exemples , ainsi que les fils & les petits-fils des grands Mandarins qui se sont toujours distingués dans leurs emplois , sont abandonnés à la clémence paternelle du Prince : 9°. Les châtimens & les punitions corporelles sont défendues dans tous les cas , lieux , & circonstances , qui ajouteroient à la rigueur de la loi ; & lors même que rien n'en aggrave la rigueur , celui qui la commande est comptable à ses supérieurs.

de leur juste proportion avec les fautes ; il doit leur en rendre compte, quelque légers qu'ils soient, & ils causent la perte du Juge s'ils ont été trop sévères : 10°. Les fils & les petit-fils, les épouses & les frères sont autorisés à suivre les coupables dans leur exil, quelque éloigné qu'il soit, & tous les proches parens sont autorisés à recevoir des soufflets, des coups de fouet, & autres petites punitions, à la place de leurs anciens : 11°. Il y a des années de grace & de pardon, pour illustrer la Piété Filiale de l'Empereur envers sa mere, ou faire honneur à celle des peuples envers lui ; graces & pardons limités, à la vérité, & qui ne diminuent la punition que d'un ou deux degrés, mais qui sauvent bien des hommes, qui augmentent en faveur de tous les coupables pour qui la Piété Filiale eleve la voix, & ne sont jamais rigoureusement limités que lorsque c'est elle que venge la justice : 12°. La maniere de saisir les criminels, de les conduire en prison, de les traduire d'un Tribunal à l'autre, de les faire arriver jusqu'à la Capitale ; la forme des procédures, informations, examens, interrogatoires & confrontations ; les formalités des pardons, & l'appareil des exécutions sont tellement dirigés par la loi, pour frapper, intimider & effrayer la multitude, qu'elles en doublent en quelque façon l'effet : 13°. Enfin, la grande, l'admirable & la suprême sagesse de la loi, n'est pas seulement de faire un mérite égal aux Juges de sauver l'innocence des accusations les plus artificieuses de la calomnie, & de découvrir les vrais coupables, malgré toutes les précautions qu'ils prennent pour tromper ses recherches, mais d'annoncer, articuler, & de publier hautement que le mérite prééminent d'un Magistrat, celui qu'elle estime le plus, & dont elle lui tiendra plus de compte pour son avancement, c'est de prévenir les fautes & les crimes, d'en tarir la source, & de produire dans les mœurs publiques, par leur vigilance paternelle, une réforme qui leur rende l'innocence des premiers âges, & laisse

rouiller le glaive de la Justice entre ses mains. La loi a tellement rempli tout l'Empire de ces idées, que l'Empereur lui-même n'a que très-peu de gloire à acquérir par l'équité de ses arrêts; au lieu que plus le nombre des coupables diminue sous son regne, plus les grands crimes sont rares, & certains forfaits atroces inouis, plus il est sûr de l'admiration publique & des louanges de tous les siècles.

Jusqu'où les loix de Chine portent-elles l'autorité des peres sur leurs enfans? Comment vengent-elles la Piété Filiale? A parler exactement, il faut dire que l'autorité des peres sur leurs enfans, n'a ni bornes, ni limites. Hors les droits de vie & de mort, ou de commander l'infraction des loix, un pere a en Chine, tous les droits qu'un homme puisse avoir sur un homme. 1°. Un pere peut engager & vendre son fils: la raison, dit la loi, c'est qu'un fils peut s'engager & se vendre lui-même, & qu'il ne peut pas être supposé, ni avoir plus de droits sur lui-même que son pere, à qui il se doit tout entier, comme à l'auteur de son existence & de sa conservation, ni avoir jamais une volonté différente de celle de son pere. Sur quoi nous observons trois choses: la premiere, que l'antiquité en Chine n'a point connu d'autre esclavage, que l'esclavage de châtiment & l'esclavage de guerre; or l'un & l'autre ne faisoient perdre à l'homme sa liberté qu'entre les mains de la loi: la seconde, que la vente des enfans est plutôt tolérée que permise aux pauvres, & qu'elle est défendue aux honnêtes gens, punie dans tous; quand elle se fait à des Comédiens & à des gens vils & corrompus: la troisieme, enfin, que l'esclavage est plus commun parmi les Tartares, qui sont bons naturellement, & traitent plutôt leurs esclaves en peres qu'en maîtres. A propos de Comédiens, le Gouvernement Chinois, sur les représentations d'un Censeur, a flétri cette profession, jusqu'à demander trois générations pour en effacer la tache & pouvoir obtenir les grades littéraires.

la déclaration de l'Empereur est de l'hiver dernier ; elle a été enregistrée sans aucune difficulté & mise à exécution : 2°. Un fils est toujours mineur tandis que son pere est vivant , soit pour sa personne , soit pour ses biens. Tout mariage est nul sans le consentement du pere , quelqu'âge qu'ait le fils. Le pere est le maître absolu des biens qu'il a acquis , ou dont il a hérité de ses Ancêtres : il peut les vendre , les engager , les dissiper , & même ceux que son fils a acquis : Bien plus , quelque dette qu'il contracte , à moins que ce ne soit au jeu , son fils en est la caution nécessaire & doit les acquitter : 3°. Les testamens des peres sont sacrés ; aucun défaut de formalité ne suffit pour les faire casser , dès qu'il est prouvé qu'ils sont authentiques , & qu'ils n'ont pas été rétractés & annulés par un acte public , dont on puisse fournir des preuves légales : 4°. Un pere est toujours pere à l'égard de son fils , dans tout ce qui ne sort pas de la sphere de la paternité , de quelque dignité que celui-ci soit revêtu. Le pere d'un Gouverneur de capitale de Province , par exemple , ne fût-il qu'un simple payfan , si M. le Gouverneur marchant dans la ville avec ses gardes & tout son cortège , rencontre son pere , & veut continuer son chemin , au lieu de descendre de la chaise , par respect , & de saluer son pere humblement , le simple payfan a droit d'aller à lui , de le tirer par le bras , & de lui donner des soufflets comme à un insolent. Le cas n'arrive jamais ; mais s'il arrivoit , M. le Gouverneur risqueroit d'être lapidé par le peuple , & seroit sûrement cassé , dégradé & rigoureusement puni par la Cour : 5°. Les oncles paternels , les freres aînés ; soit paternels , soit issus du germain , car on les nomme aussi freres , jouissent presque de tous les droits & de toute l'autorité du pere , lorsqu'il est mort. Un oncle va chez son neveu , un aîné chez son cadet , lui donne des soufflets , lorsqu'il s'est mal comporté , & même des coups de bâton , sans que celui-ci ait droit de faire autre chose que de se prosterner pour demander pardon. Les meres ,
les

les tantes, les grand-mères chargent un ancien de châtier ceux qui les ont offensées, & il faut encore qu'ils fassent des soumissions pour obtenir la grace & rémission du passé. Les loix ne prennent point connoissance de toutes ces choses-là; & qui en appelleroit à elles, succomberoit, & seroit puni plus grièvement. Et pour tout dire aussi, ces châtimens domestiques préviennent une infinité de mauvaises affaires: quelque étourderie qu'ait faite un jeune homme, on passeroit pour mauvais esprit, si on vouloit l'accuser, lorsque quelqu'un de ses proches l'a châtié & a fait des excuses pour lui.

Il faudroit traduire plusieurs livres du Code criminel pour bien faire connoître jusqu'où les loix vengent la Piété Filiale: nous nous bornerons à quelques articles, qui suffiront pour en faire connoître l'esprit. 1°. Tout vol entre parens est plus grief & plus sévèrement puni d'un degré, que lorsqu'il est fait à des étrangers; & on est censé voler, lorsque le partage des biens n'étant pas fait entre les freres cadets & aînés, les neveux & les oncles, les cousins germains, ou issus du germain, les cadets, neveux, &c. s'approprient quelque chose, à l'insçu des aînés & des oncles; &c. & la punition, les dédommagemens à part, augmente selon la qualité & le prix des choses qu'ils se sont appropriées. 2°. Qui accuse, même avec raison, son pere ou sa mere, son grand-pere ou sa grand-mere, son oncle ou son frere aîné, est condamné à cent coups de *Pan-tée*, & à trois ans d'exil; si c'est à faux, il est étranglé: 3°. Tout crime entre parens de différent sexe, augmente, double, triple selon le degré de parenté; les termes dont se sert la loi sont effrayans: 4°. Les fils & les petits-fils, ainsi que leurs epouses, qui se négligent dans le soin de servir le pere & la mere, le grand-pere & la grand-mere, sont condamnés à cent coups de *Pan-tée*; s'ils leur disent des injures, à être étranglés; s'ils levent la main sur eux & les maltraitent, à avoir la tête coupée; s'ils les blessent &

attendent à leur vie, à être ténailés & coupés en morceaux. Un frere cadet qui dit des injures à son aîné, est condamné à cent coups de *Pan-tse* ; s'il leve la main sur lui & le bat, à l'exil, &c. les loix suivent ainsi tous les degrés de parenté, & diminuent de rigueur à proportion qu'ils vont en descendant : 59. Outre les peines qu'on encourt, lorsqu'on ne prend pas le deuil déterminé par la loi, on est punissable corporellement pour des fiançailles, ou noces faites pendant le deuil. Le mariage contracté pendant le grand deuil est nul ; ou même lorsque les parens au premier degré sont condamnés à mort, quoique la sentence ne doive pas être exécutée de long-temps : 60. Les sépultures sont tellement privilégiées, qu'on n'est jamais obligé, pour aucune espece de dette que ce puisse être, non-seulement de les vendre, mais même d'en diminuer l'enceinte & les ornemens : il est défendu, sous peine de la vie, d'en couper les arbres, sans l'agrément du Mandarin, qui ne peut le donner qu'après une descente sur les lieux, & pour les arbres morts ou dépérissans ; & tous les vols qu'on y fait, sont poursuivis & punis comme sacrilèges.

Depuis le Liv. LXX jusqu'au LXXIX.

Le Tribunal du Kong-pou. La partie économique des loix porte sensiblement l'empreinte de son antique origine, & paroît d'abord n'être que l'extension & le développement de l'administration des biens d'une grande famille. Bâtimens divers, & leurs formes, mesures, ornemens ; étoffes pour les habits, & leurs diverses especes, façons & qualités ; provisions de bouche, & leurs proportions, différences & variétés ; meubles, & leurs grandeurs, especes & façons ; armes, &c. tout est nommé, pesé, mesuré, & décrit dans le plus grand détail, avec toutes les regles, les attentions, les soies, les prévoyances & les ména-

gèmens de la plus sage économie. L'état de la maison de l'Empereur, à cet égard, peut servir de modèle à toutes les autres. Quant à ce qui concerne l'Empire, les greniers publics, avec leur entretien, sont mis à la tête, comme étant ce qui mérite supérieurement les soins du Gouvernement. Puis viennent les salines, les mines, les carrières, les forêts, les matières premières des arts de besoin ou utiles, les manufactures, les ateliers, & les différens magasins de la Capitale & des Provinces : enfin, elles traitent des digues, des écluses, des canaux, des ponts, des levées, des chemins, & de tout ce qui concerne la commodité, la sûreté & la défense des villes, des côtes & des frontières. Ce qui nous a le plus frappé dans cette partie des loix, c'est que, 1°. Les précautions sont telles pour toute espèce de provisions, que nul malheur, nul accident, ni surprise ne peuvent empêcher de subvenir sur le champ à toutes sortes de besoins, ni de faire face à toutes les réparations nécessaires : 2°. La règle & le compas, le calcul & la balance, le calendrier & l'économie y ont mis un ordre, une proportion & une analyse qui concilient tous les intérêts du bien public. L'État fait toutes les dépenses qu'il doit faire ; il les fait chacune dans son temps ; il les fait toutes noblement : mais ces dépenses, dont la ramification est immense, remontent si singulièrement des petites villes aux grandes, des grandes villes aux provinces, & des provinces au tronc général de tout l'Empire, qu'il n'y a aucun embarras, ni pour en saisir le coup d'œil, ni pour en suivre & vérifier tous les calculs : 3°. La première idée qu'elles présentent, en venant aboutir de toutes parts à l'Empereur, est celle d'un père qui s'occupe du bien-être de ses enfans, & n'épargne rien pour le procurer. C'est l'Empereur qui donne des ordres : les Tribunaux lui proposent des placets, les font exécuter, & lui rendent compte des dépenses : tout est public & juridique dans cette administration ; & on ne se lasse pas d'admirer, qu'en

assurant des profits honnêtes à ceux qui en sont chargés, la loi cependant fixe tellement le prix des matériaux & de la main-d'œuvre, que l'Etat ne surpaye rien.

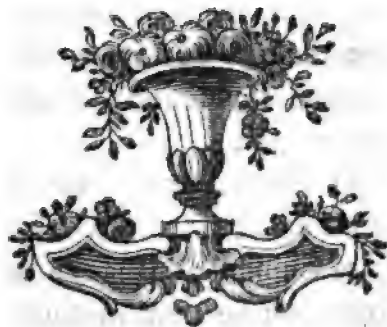
Depuis le Liv. LXXIX jusqu'au C.

Cette dernière partie du précis des loix, ne regarde que les *Tribunaux particuliers de la Cour, de la Capitale, & des Banquiers Tartares*. Mais parmi ces Tribunaux il y en a un, nommé *Tou-sché-yuen*, qui est particulier à la Chine, & qui mériteroit d'être connu au-delà des mers, par un ouvrage particulier & fait exprès. Les Magistrats qui le composent, sont tous des Lettrés du premier ordre, d'un mérite supérieur, & d'une fidélité reconnue : leur office est d'être les admoniteurs du Prince, les censeurs de tous les hommes publics de robe & d'épée, les surveillans des citoyens de tous les ordres, & les défenseurs continuels des loix. Placés tour-à-tour entre le Ciel & le Prince, entre le Prince & les Mandarins, entre les Mandarins & le peuple, entre le peuple & les familles, entre les familles & les particuliers, ils sont chargés, au nom de la patrie, de défendre la vérité, l'innocence & la justice contre la malice & la corruption de leur siècle, contre la crise & la fatalité des conjonctures, contre toute innovation enfin, toute négligence & tout dépérissement. Leur intrépidité doit croître, à proportion des disgrâces que la fermeté de leur zèle leur attire ; s'animer à la vue de l'échaffaud, & faire tomber, en succombant, ceux qui les écrasent : la mort de l'un est le signal du combat pour le suivant ; & tous les autres eussent-ils jonché de leurs cadavres les avenues du trône, celui qui reste, doit les fouler aux pieds pour s'en approcher, élever la voix, affronter les supplices, écrire avec son sang ce qu'il ne peut plus dire, & combattre encore par son dernier soupir. Lacédémone & Rome n'offrent point

dans leurs Annales , de traits comparables à ceux des Censeurs de Chine , & l'héroïsme qui les produisoit , ne fut jamais ni si vertueux ni si sublime. Nous invitons les curieux à les étudier dans la grande histoire de l'Empire. Ils comprendront que le Tribunal des Censeurs n'a pas moins contribué à la durée & à la gloire de l'Empire de Chine que la sagesse de ses loix. Il n'y a jamais eu de mauvaise administration que celle qui ne les a pas écoutés. Or , pour en venir à notre objet , comme la Piété Filiale est tour-à-la-fois le premier mobile & le point d'appui du Gouvernement Chinois , les *Yu-tché* (ou Censeurs) sont d'une vigilance inexprimable pour en consacrer tous les devoirs , & en maintenir l'observation dans tous les ordres de l'Etat. Fidéles à la loi , qui les place par-tout à côté de l'Empereur , lorsqu'il paroît en public , il leur ordonne lui-même de veiller sans relâche sur tout ce qu'il fait & sur tout ce qu'il dit ; ils redoublent d'attention sur ce qui concerne sa Piété Filiale , autant pour l'obliger à en donner l'exemple à tous ses sujets , que pour leur donner à eux-mêmes le droit d'être inexorables pour les Princes , les Grands & tous les Mandarins. Leurs regards ne sont pas tellement fixés sur les chefs du peuple , qu'ils négligent de considérer la conduite de celui-ci : leur attention embrasse tout l'Empire. Un abus qui gagne dans un village , une innovation qui commence dans un enterrement , attirent leur animadversion , & la Piété Filiale est vengée avec éclat. Age , mérite , talens , faveurs , succès & services éclatans , tout disparoît aux yeux d'un Censeur , dans un Mandarin qui a manqué à quelque devoir public de Piété Filiale ; il est dénoncé , dégradé & puni. En toute autre matière , chaque Censeur a son district ; mais en matière de Piété Filiale , sa juridiction s'étend sur toutes les Provinces à la fois. Ils sont tous cautions à cet égard de la vigilance qu'ils ont promise , & censés complices de tout crime impuni qu'ils ont pu savoir , & qu'ils n'ont pas dénoncé : le

dernier manœuvre a droit de réclamer leur ministère, & le premier Prince du sang n'est plus qu'un citoyen lorsqu'ils l'accusent. Ils sont reçus en tout temps à demander à l'Empereur des edits, des déclarations, des ordonnances, des réglemens, des loix & des recherches, lorsqu'ils les croient nécessaires pour venger, défendre, protéger, consacrer les devoirs de la Piété Filiale, les mettre en honneur, & en rendre l'observation plus sacrée & plus universelle. C'est à eux nommément à veiller à ce que le peuple soit secouru promptement dans les temps de calamité; les pauvres, les vieillards, les veuves & les orphelins, assistés en tout temps, & les malheureux, aidés & soulagés selon les termes de la loi & les ordres de l'Empereur. Ils sont chargés, enfin, de faire en sorte qu'on enseigne par-tout la doctrine & la pratique de la Piété Filiale, selon l'enseignement immémorial des *King*, des sages & des loix. Du reste, les *Yu-tché* ont leurs Officiers & leurs correspondans dans tout l'Empire : ils ont droit de s'informer de tout, & de faire toutes les recherches qu'ils jugent nécessaires. Mais la même loi qui ouvre tant de chemins à leur zèle, pour arriver jusqu'à l'Empereur & se faire entendre de lui, leve le glaive sur leur tête, & les dévoue à la mort & à un opprobre éternel, s'ils ont la témérité de se permettre un mot qui effleure le respect sans bornes qui est dû au *pere commun*. Autant elle leur fait un devoir rigoureux de lui dire la vérité avec candeur, avec force & énergie, autant elle exige qu'ils évitent tout ce qui la pourroit rendre ou offensante ou odieuse : un mot trop amer, une expression satyrique, une parole équivoque, un caractère moins respectueux, sont des crimes atroces pour eux; & elle leur défend, sous peine de la vie, de révéler même à leurs collègues ce qu'ils ont représenté à l'Empereur : s'ils s'oublioient, l'Empereur n'auroit qu'à révéler leur faute, pour soulever tout l'Empire contre eux, & les rendre l'objet de la haine & de l'exécration publique : les Princes, les Grands, les Députés de

tous les Tribunaux viendroient solennellement en faire des excuses au *Pere commun* ; les Provinces enverroient leurs premiers Mandarins pour s'unir à eux, & marquer leur désolation ; tout l'Empire retentiroit des malédictions qui sortiroient de toutes les bouches contre lui, il faudroit accorder sa mort aux cris des peuples affligés ; & quelque violent que fût son supplice, il ne le seroit pas assez à leur gré. Voilà , pour le remarquer en finissant , comment la Piété Filiale qui a donné naissance aux Censeurs , a réussi à les conserver. Le grand crime d'un Censeur qui sort des bornes du respect le plus profond , c'est qu'il manque au *Pere commun* , l'irrite contre ses enfans, & leur ferme tout-à-la-fois & son oreille & son cœur.





DIVERSES PIECES EN VERS ET EN PROSE, SUR LA PIÉTÉ FILIALE.

AVERTISSEMENT.

Nous devons prévenir le lecteur, 1^o. Que n'ayant en vue que la Piété Filiale qui est notre objet, bien loin de nous être attachés aux pieces des grands Ecrivains où brille le génie Chinois, nous avons pris à tâche d'en aller chercher dans les livres les moins renommés & dans les recueils faits pour le peuple, afin de faire mieux sentir comment la doctrine de la Piété Filiale a été enseignée de siècle en siècle aux citoyens de tous les ordres. 2^o. Que parmi les pieces que nous avons recueillies, si quelques-unes, écrites dans un style vulgaire, sont aisées à traduire passablement, toutes les autres sont même difficiles à bien entendre. Pour lutter avec le texte, comme le demanderoit une bonne traduction, il nous auroit fallu un talent que nous n'avons pas.

On nous permettra d'observer ici que la langue Chinoise ne touche par aucun endroit à celles d'Europe, & que la Poésie ayant chez les Chinois un langage dont tous les mots sont *action & images*, on ne peut presque pas songer à traduire des vers sans en abandonner la poésie. Comme le vernis & le brillant de la langue poétique des Chinois sont tirés de leurs traditions & de leurs *King*, de leur littérature & de leurs mœurs, de la totalité de leurs idées & de leurs préjugés, de leur façon de concevoir les choses & de les exprimer, bien plus éloignées de nous sans contredit que leur pays, vouloir les faire passer dans notre langue, ce seroit rendre les Chinois ridicules & les traductions insoutenables. Changeons
la

la these : qu'on choisisse celle des Odes du grand Rousseau qu'on voudra , on défie tous les lettrés du College Impérial de Pé-king de la traduire littéralement en Chinois d'une maniere supportable ou même intelligible.

Dans les Odes sacrées du Poëte François , tout est plein des figures & des expressions sublimes de l'Ecriture , avec lesquelles nous sommes familiarisés , auxquelles nous attachons d'avance des idées très-vives & très-lumineuses , & auxquelles nous aimons à attacher notre attention. Mises dans le langage des *King* le plus heureusement qu'on puisse souhaiter, elles ne diroient rien à l'imagination des gens de lettres , embarrasseroient leur esprit dans des idées obscures & lasseroient leur attention par des nouveautés sans grace , sans sel & sans agrément. La paraphrase même qui est le tombeau du génie , seroit une triste ressource.

Prenons la premiere de ses Odes prophanes : Que signifieroit en Chinois , *double colline* , même avec un caractère qui en présenteroit l'image naïve ? Quel nom trouver pour rendre celui de *nymphes* ? Quelle enigme que les mots *sombre époux de Proserpine* ? Ne faudroit-il pas un commentaire pour expliquer , *fléchir le cœur rigoureux ? ardeur qui m'inspire* ? N'en faudroit-il pas un aussi pour *Lyre , Grec vanté , impitoyable Alexandre , Thebes en cendres* ? &c. car enfin toute l'histoire poétique des Grecs & des Romains n'existe pas encore pour les Chinois.

L'Ode à M. l'abbé Courtin , quoique sans l'enluminure de la fable & dans un langage plus bourgeois , ne seroit certainement pas moins intraduisible en Chinois. Les mots *abbés , des neuf sœurs , bénéfice , moines tonsus , vieux titres , sur leurs vitres* , n'ont pas de mots correspondans , ou en ont qui présenteroient des idées fort différentes de celles qu'ils nous présentent.

Nous abandonnons au lecteur le soin de faire l'application de notre remarque , & de tirer ses conséquences.

Encore un mot pour l'instruction des jeunes gens. Dans les choses même où la conformité des idées sembleroit devoir rapprocher les nations de tous les temps & de tous les pays , il est de fait qu'elles se tournent souvent le dos les unes aux autres. Par exemple , un poëte d'Europe croit avoir peint supérieurement une beauté , lorsqu'il lui a donné de longs cheveux blonds qui tombent en boucles sur ses epaules , de grands yeux bleus , des joues semées de roses ; une taille fine & légère , un sein bien découvert. Or , une beauté ainsi décrite ne seroit point beauté pour un Chinois , parce que dans sa nation les *cheveux blonds* sont une disgrâce de la nature , & les *boucles* des cheveux une flétrissure , tellement que c'est une injure d'appeler quelqu'un *cheveux frisés* ; les joues *semées de roses* ou vermeilles , supposent une pudeur expirante & dès-là sonnent mal ; parler de la *taille* d'une femme est une grossièreté , & les idées de *sein découvert* sont également sauvages & dégoûtantes ; pour les *yeux bleus* , on ne les trouveroit que singuliers & un peu ridicules. Mais si notre Anacréon François s'avisait de représenter son Hélène au sortir de sa toilette , c'est-à-dire , les cheveux graissés de pommade , blanchis d'amidon , artistement frisés , le visage couvert de céruse & de rouge , cela feroit bondir le cœur dans une traduction qui changeroit la *pommade* en *sain-doux* , &c. Or , les Chinois étant à cet egard où l'on en étoit il y a trois mille ans , il est evident que nombre de peintures Européennes seroient révoltantes ici dans une traduction , & même dans le texte original. Comme l'Ecriture Sainte seule nous intéresse en pareille matiere , nous nous contentons de dire que c'est tant pis pour les amateurs , s'ils se laissent battre sur Homere & sur les autres anciens.

Les premières pièces qu'on va lire sont tirées du *Chi-king*, le troisième des Livres canoniques des Chinois, & toutes faites long-temps avant Hésiode & Homère. Le titre suffira pour les suivantes, ainsi que pour celles qui sont en prose. Au reste, que les lecteurs ne prennent pas le change & n'aillent pas s'imaginer que nous avons choisi les pièces qui contiennent l'elixir de la doctrine des Chinois sur la Piété Filiale, & articulent leur enseignement. Tout ce que nous avons prétendu, c'est de faire entrevoir comment le ton des mœurs générales mène les Auteurs à lui faire hommage, selon que leur sujet s'y prête.

PIÈCES EN VERS.

LE FILS AFFLIÉ. Chi-king Siao-yu, Chap. V.

SEMBLABLE aux tiges brillantes qui sont la gloire & la conservation de la racine qui les a produites, je serai, me disois-je, la joie & le soutien de mes parens. Vaines espérances d'un cœur sensible & reconnoissant ! Je ne suis plus que comme ces rejettons stériles qui épuisent la racine qui les a nourris, & lui donnent la mort en se séchant. Mon père & ma mère sont dans le besoin, & je ne puis les aider d'aucun secours. Hélas ! leur vieillesse affligée ne recueillera donc aucun fruit des peines & des travaux que j'ai coûtés à leur amour.... Plus une urne est précieuse & sculptée avec art, plus le vase informe & grossier qui figure avec elle dégrade sa beauté. La honte d'un fils est l'opprobre de ses parens. Hélas ! les âmes les moins nobles préfèrent la mort à une vie sans honneur. Comment ne succomberois-je pas, moi, à l'accablante pensée que je suis comme sans père & sans mère, puisqu'ils ne

peuvent pas même penser à leur fils sans rougir. S'il est affreux de m'abandonner à mon désespoir, il l'est encore plus de lutter contre lui. O mon pere ! vous êtes le cher auteur de mes jours. O ma mere ! ce sont vos tendres soins qui me les ont conservés ; vos bras furent mon premier berceau : j'y trouvois vos mamelles pour m'allaiter, vos vêtemens pour me couvrir, votre sein pour m'échauffer, vos baisers pour me consoler & vos caresses pour me réjouir ; vous ne m'en tiriez que pour me reprendre avec plus d'empressement. O mon pere ! ô ma mere ! vos bienfaits surpassent en nombre les étoiles, ils sont plus immenses que les cieux, & toute l'impétuosité de ma reconnoissance ne sert qu'à m'accabler du sentiment de ma misere.... La grande montagne de *Nan-chan* eleve jusqu'aux cieux son sommet superbe ; un zéphyr continuel y porte la fraîcheur & l'abondance ; tout le monde y regorge de biens. Pourquoi suis-je le seul être accablé d'un déluge de maux ? Pourquoi suis-je le seul à me noyer dans mes larmes ? Leur source ne tarira-t-elle jamais?... O montagne de *Nan-chan* que ta vue irrite ma douleur & aigrit mon désespoir ! ton élévation etonne les regards ; chaque saison te prodigue de nouveaux agrémens & te comble de richesses ; tous ceux qui t'habitent jouissent à leur gré des douceurs de la vie. Pourquoi faut-il que nul espoir ne suspende mes soupirs ? Hélas ! je suis le seul fils dans l'univers qui ne puisse rendre aucun soin à la vieillesse de ses parens.

LA JEUNE VEUVE. Chi-king Koué-fong, Chap. VII.

Une barque lancée à l'eau ne remonte plus sur le rivage. Mes cheveux autrefois flottans sur mon front furent coupés ou relevés sur ma tête. J'appartiens à l'époux qui reçut ma foi ; je la lui garderai jusqu'au tombeau. O ma mere ! ma mere !

pourquoi prétendre vous prévaloir de vos droits ? Mon cœur les révere & compare vos bienfaits à ceux du *Tien* : mais ce cœur est incapable d'une lâche infidélité..... Une barque lancée à l'eau ne remonte plus sur le rivage. Mes cheveux autrefois flottans sur mon front furent coupés ou relevés sur ma tête. Mes sermens m'ont donné à mon epoux ; je lui serai fidele jusqu'à la mort. O ma mere ! ma mere ! pourquoi vous prévaloir de vos drbits ? Mon cœur en est touché & compare vos bienfaits à ceux du *Tien* : mais ce cœur ne se souillera jamais d'un parjure.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE. Chi-king Siao-ya, Chap. I.

"Tu ne l'ignores pas, ô *Ki-fou* ! mon bras est le bouclier de l'Empereur & le soutien de son trône. Pourquoi avilir mon courage par des travaux où je n'ai à combattre que la rigueur du climat ?..... Tu ne l'ignores pas, ô *Ki-fou* ! mon bras est le bouclier de l'Empereur & le soutien de son trône. Pourquoi réduire ma valeur à affronter des périls qui n'attaquent que ma fanté ?..... Insensé *Ki-fou* ! Insensé *Ki-fou* ! tu me plonges le poignard dans le sein. Je souffre inutilement pour l'Etat, & ma vieille mere privée des soins de son fils, traîne une vie languissante & manque de tout.

LE FRERE. Chi-king Siao-ya, Chap. I.

Aucun arbre ne peut être comparé au *Tchang-ti*, que le printemps a couronné de mille fleurs. Aucun homme ne peut être comparé à un frere. Un frere pleure la mort de son frere avec les larmes d'une vraie douleur : son corps fût-il suspendu sur un abîme, à la pointe d'un rocher, ou enfoncé dans l'eau infectée d'un gouffre, il lui procurera un tombeau. La tourterelle

gémir seule dans le silence des bois ; mais moi dans mon affliction, j'ai un frere qui la partage. L'ami le plus tendre ne cherche qu'à consoler ma peine , mon frere la sent comme moi , c'est la sienne. Le frémissement de la colere peut bien se glisser dans notre demeure & flétrir son cœur de son souffle empoisonné ; mais si-tôt que le péril en approche, mon frere me fait un abri de son corps. Quelle joie pour lui de me voir délivré ! Quel plaisir de me voir heureux ! On partage son bonheur avec ses parens , la présence d'un frere l'augmente. Les fêtes les plus agréables sont celles où je vois le mien. Le festin le plus délicieux est celui où il est assis à mes côtés : sa présence epanouit mon ame ; je la verse toute entiere dans son sein. L'amitié fraternelle a toutes les tendresses de l'amour. Une epouse aimable & vertueuse vous comble des douceurs de l'hymen ; des enfans dignes de vous comblent vos desirs. Voulez-vous assurer votre bonheur ? que l'amitié fraternelle le cimente. Elle est dans les familles comme le *Kin* & le *Ché* dans les concerts, où ils soutiennent & embellissent toutes les voix. O amitié fraternelle ! heureuses les familles où tu regnes : tes charmes y attirent toutes les vertus & en éloignent tous les vices.

LA BERGERE. Chi-king Koué-fong, Chap. VII.

O *Tchong-tsée* ! je t'en prie, ne viens pas dans notre hameau , ne romps plus les branches de nos faules. Je n'oserois t'aimer, la crainte de mon pere & de ma mere me retient. Mon cœur pourroit se tourner vers toi , mais puis-je oublier ce que m'ont dit mon pere & ma mere ?..... O *Tchong-tsée* ! je t'en conjure, ne montes pas sur notre muraille , ne romps plus les branches de nos mûriers. Je n'oserois t'aimer, la crainte de mes freres me retient. Mon cœur pourroit se tourner vers

toi, mais puis-je oublier ce que m'ont dit mes freres?.....

O *Tchong-tsée*! je t'en supplie, n'entrè pas dans notre jardin, ne romps pas les branches de nos arbres de Sandal. Je n'oserois t'aimer, la crainte de mes parens me retient. Mon cœur pourroit se tourner vers toi, mais puis-je oublier ce que m'ont dit mes parens?

LOUANGES DE OUEN-OUANG. Chi-king Ta-ya, Ch. I.

Ouen-ouang est au Ciel. Que les rayons dont brille sa gloire font resplendissans! Quelque lustre que donne aux *Tcheou* leur ancien titre de Princes, l'éclat de leur nouvelle destinée l'efface. Comment la contempler sans en être ébloui? Le *Chang-ti* a mis le comble à ses bienfaits. *Ouen-ouang* est sans cesse ou à sa gauche ou à sa droite..... O magnanimité! ô héroïsme de *Ouen-ouang*! vous ferez l'entretien de tous les siècles. Dans tous les siècles, on dira à quel prix vous avez obtenu l'Empire aux *Tcheou*. Quelle heureuse fuite d'Empereurs & de Princes va leur donner la postérité de cet illustre chef! Chaque génération les verra faire refluer leur gloire sur lui & perpétuer ses vertus..... Comment pourroit s'affoiblir jamais l'éclat de son nom? Sa religion & sa sagesse se multiplieront dans une infinité de grands hommes qui seront ses descendans & l'appui de son trône. Leur vertu le rendra inébranlable. Plus leur nombre va croître, plus il sera affermi pour jamais..... O gloire! ô privilege unique de la piété & de la religion de *Ouen-ouang*! Aucun siècle ne les verra s'affoiblir, ni le ciel retirer ses dons. La postérité de *Tching-tang* se conserva; mais quelque nombreuse qu'elle fût, le *Chang-ty* a détourné ses regards de dessus elle, & l'a soumise au sceptre des *Tcheou*..... La chute des *Chang* l'atteste, la faveur du *Tien* n'est pas inamissible. Les Seigneurs & les Grands de leur Cour viennent aujourd'hui à

celle des *Tcheou*. Avec les mêmes robes qu'ils avoient dans les sacrifices de leurs anciens maîtres, ils assistent aujourd'hui à celui que fait nôtre Empereur, & lui disent par leur fidélité : *Ne perdez jamais de vue vos ancêtres.....* Ne perdre jamais de vue ses ancêtres, c'est cultiver avec ardeur les vertus qui les ont immortalisés. On eternise par-là les promesses du *Tien*, on remplit ses desseins, & on obtient de jour en jour de nouvelles faveurs. Hélas ! les *Chang* avant leur ruine méritèrent les complaisances du *Chang-ti*. Que leur châtiment vous apprenne combien il est difficile de répondre à son choix..... Oui, il est difficile de répondre à un si grand choix. Ne le repoussez pas vous-même loin de vous. Que vos vertus le justifient dans tout l'Empire, & ne perdez jamais de vue que c'est le *Tien* qui a détruit la dynastie des *Chang*. O sublimité ineffable du *Tien* suprême ! l'œil ne sauroit le voir, ni l'oreille l'entendre. Servez-le comme *Ouen-ouang*, & dix mille Royaumes vous seront soumis.

LOUANGES DE TAI-GIN, Mere de Ouen-ouang.
Chi-king Ta-ya, Chap. I.

Que *Tai-gin* occupe aujourd'hui nos pensées ! & que nos pensées nous la représentent avec cet air de grandeur & de majesté qui brilloit sur son front ! Illustre mere de *Ouen-ouang*, nos cœurs tressaillent de joie, en songeant que vous avez égalé l'immortelle *Kiang*, mere des *Tcheou*. La douceur & les charmes de votre vertu embellirent le palais, & se perpétuerent dans la belle *Tai-sée*, qui a multiplié si heureusement vos augustes descendants..... Que sa modestie étoit aimable ! Que son profond respect étoit touchant dans les cérémonies religieuses ! Rien en elle ne pouvoit déplaire à l'esprit ; tout en elle tendoit à le charmer. *Tai-gin* n'étoit pas moins admirable dans l'intérieur
du

du palais. Les timidités de sa pudeur persuadoient l'innocence. Les freres de son epoux la propofoient pour modele , & sa conduite enseignoit la vertu à tous fes fujets... *Tai-gin* enfermée dans son appartement n'y eut jamais que des pensées de paix, & toutes fes paroles y augmentèrent la joie. *Tai-gin* donnée en spectacle dans la falle des ancêtres, en impofoit à tous les regards par les grands sentimens dont elle etoit pénétrée. Mais ce qui peint bien la beauté de son ame , c'est que la folitude n'endormit jamais sa vigilance, & que, toute chargée de palmes & de couronnes, elle craignoit encore sa défaite..... Si son courage eut à combattre contre les chagrins les plus amers & les epreuves les plus douloureuses , il n'en fut point ebranlé, & sa grandeur d'ame changea tous fes combats en triomphes. *Tai-gin* se fraya une route nouvelle dans les sentiers de la vertu , & quoique abandonnée à elle-même, elle n'y fit jamais un faux pas..... Faisons hommage à cette auguste Princesse du bonheur dont nous jouifsons. Si tout l'Empire est peuplé de sages , si la jeunesse elle-même connoît fes devoirs & les aime , c'est l'ouvrage de fes anciens exemples ; toute la gloire leur en est due , & notre reconnoissance ne doit jamais tarir sur les louanges du grand modele qui dirige , excite & encourage nos efforts.

L'HIRONDELLE, Fable allégorique de Sée-ma-kouang.

Le printemps conduifit chez moi deux hirondelles : le dessus d'une porte fut choisi pour bâtir leur nid. Que d'allées & de venues pour en porter le ciment ! Que de coups de bec pour le faire ! Que de soins pour l'enduire en-dehors & *duveter* en-dedans ! La femelle couva fes œufs ; puis devint mere de quatre petits , & chargée de les nourrir. Leurs cris aigus l'appelloient fans cefse : les fourmis & les mouches ne font pas aifées à

trouver. Elle jeûnoit pour abéquer ses oisillons, & ils n'étoient jamais repus. Son bec lassé ne s'ouvroit qu'à demi; ses ailes fatiguées ne la soutenoient qu'avec peine : mais l'amour donne des forces. La pauvre hirondelle ne faisoit qu'aller & venir pour chercher la bécquée & la porter, encore craignoit-elle que ses petits ne souffrissent de la faim. Après vingt jours, la pauvre mere épuisée étoit prête à succomber, & ses petits, tous gras & bien portans, crioient, mangeoient, dormoient sans souci. Leur duvet s'étoit changé en plumes, leurs ailes s'étoient allongées, & leur bec affermi tuoit les mouches qui approchoient du nid. Ils prirent l'essor l'un après l'autre, & s'envolerent d'abord sur le toit voisin, puis sur les arbres, & enfin chacun de son côté. La pauvre mere fait retentir l'air de ses cris, elle voltige çà & là, approche du nid vuide, puis s'en éloigne. Elle passe le jour sans manger, & la nuit à gémir. Hirondelle affligée, comment quittas-tu ta mere au sortir de ton nid? Tu ne songeas pas alors à sa tendresse; souviens-toi aujourd'hui de ton ingratitude.

VAUDEVILLE sur l'Appartement des Femmes.

Kiai-gin-y, *Liv. XI, pag. 13.*

En vain l'appartement des femmes est inaccessible aux regards du public : si le désordre y entre, le bruit s'en répand au loin avec rapidité ; c'est un incendie : ceux qui ne sont pas à portée de voir la flamme, en aperçoivent la fumée.

Le travail est le gardien de l'innocence des femmes. Ne leur laissez pas le temps d'être oisives. Qu'elles soient toute l'année les premières vêtues & les dernières à se déshabiller.

Une fille doit être aussi près de sa mere que son ombre. Les soins raffinés de la parure, le goût des nouvelles, & les lectures frivoles, sont d'autant plus funestes à sa jeunesse, qu'elle s'y livre avec plus d'ardeur.

La modestie & le silence, la douceur & la timidité sont la vraie parure de sa beauté : la docilité & la patience, l'amour du travail & de la solitude, son respect pour ses parens & son amitié pour ses freres décident de sa réputation.

Les roses de ses levres & les lis de son teint ont beau effacer l'eclat de l'aurore & du printemps, si le feu de la colere monte dans ses yeux & les allume, il n'en reste plus rien; & ses paroles eussent-elles la douceur du miel, la jalousie aigrira jusqu'au son de sa voix.

Que de combats & d'affauts ne livre pas l'amour-propre à une jeune femme, lorsqu'il s'agit de courber la tête sous une belle-mere, ou de céder le pas à une belle-sœur ! Mais qu'il est doux, qu'il est flatteur de se voir aimée de tout le monde !

Rien n'est vil dans l'intérieur du domestique pour une femme sage. La navette & l'aiguille n'occupent que ses loisirs. La propreté de la maison est l'ouvrage de ses soins; & elle se fait gloire, soit de servir un malade, soit de préparer le repas.

Elle ne se refuse à rien, elle se prête à tout. Autant elle aime à demander conseil, autant elle est timide à en donner. Sa bouche est toujours fermée pour tout ce qui diminue la gloire des autres, comme sur ce qui peut augmenter la sienne.

Son front fait s'épanouir; elle sourit & s'égaie à propos: mais lors même qu'elle est le plus livrée à la joie, sa voix fait peu de bruit. Celle d'une jeune fille doit encore en faire moins. Parler trop haut, ce seroit mal parler pour elle.

Les perles & les pierreries, la soie & l'or, dont elle se pare avec tant d'étude, sont un vernis transparent qui fait mieux paroître tous ses défauts. Tous les siècles l'ont dit au nôtre. La sagesse & la vertu sont la plus touchante parure du sexe.

On devint ce que sera une fille dans la maison de son epoux, en voyant ce qu'elle est dans celle de ses parens. Aimer ses

belles-sœurs, & s'en faire aimer, est sa grande louange. Si elle ne la mérite pas, on ne peut lui en donner aucune.

Un regard fier & impérieux décele un grand orgueil dans une jeune personne. Plus elle veut montrer d'esprit, en relevant les défauts & les torts des autres, plus elle révèle le secret de son mauvais cœur.

Le bel espoir pour une famille, qu'une jeune fille qui a des levres de carmin & de joues de fard ! Plus elle ressemble à une idole, moins elle aura d'adorateurs.

Si elle rit avant de parler, si elle marche mollement, si elle se donne des airs étudiés, qu'elle se destine au théâtre. Qui en voudroit pour servir la vieilleffe d'un pere & d'une mere ? &c.

LE LABOUREUR. King-ting-tsi-tching, Liv. XIX.

Ce n'est point chez le laboureur qu'on entend les soupirs & les larmes de la douleur. L'aimable innocence, le travail & la modération assurent la tranquillité de sa vie. Les songes mêmes n'oseroient inquiéter son sommeil par des images lugubres. Sa maison rustique n'est bâtie que de briques cuites au soleil ; des branches d'arbres & le chaume en font le toit ; les portes en ferment mal ; mais la douce paix n'en sort jamais & lui prodigue tous ses biens. Favori de la nature, il jouit d'un solstice à l'autre du spectacle de toutes ses beautés. C'est pour lui que le printemps se couronne de fleurs & pare les campagnes. Les oiseaux des bois lui donnent des concerts, & l'aurore récrée sa vue par des tableaux que le courtifan n'a jamais vus. L'été mûrit ses moissons & ses fruits ; l'automne remplit ses greniers ; & l'hiver, avec ses frimats & ses neiges, n'a ni rhumes ni catarrhes pour lui. Que ses plaisirs sont aimables & tranquilles ! A table avec ses enfans & leurs épouses, il s'amuse de leurs disputes folâtres, &

chante avec eux à pleine voix. On ne voit point sur sa table le vin parfumé des rives du *Kiang* ; mais celui qu'il boit flatte son palais, & il n'y craint point de poison. C'est son épouse qui a cuit les mets qui sont devant lui : son appétit & sa fanté les assaisonnent. Le fumet du gibier de Tartarie vaut-il la joie de manger en pere au milieu de ses enfans, & d'encourager leur jeunesse au travail, en vantant les succès de leurs soins ? L'un a pêché les poissons à la ligne ; l'autre a pris les oiseaux dans les filets. C'est sa fille qui a conservé les prunes qu'on lui présente, & qu'il partage à ses petits-fils. Heureux époux, heureux pere, son univers est dans sa maison : il est aimé, il aime ; on lui fait des caresses & il les rend. Tous ses regards trouvent des yeux contents. Son cœur, toujours épanoui, croît en sensibilité & en tendresse avec le nombre des enfans dont ses brus l'environnent. Les plaisirs de la paternité renaissent pour lui. Il bégaye avec ses petits-fils ; il les porte entre ses bras ; il essuie leurs larmes avec ses baisers, & les premiers fruits qu'il cueille sont pour eux. Qui se contente de peu est riche : le champ qu'il cultive lui suffit. Tandis qu'il laboure & sème avec ses fils, sa femme & ses brus filent le chanvre, le coton, la soie, & lui préparent des habits. Le dos de son bœuf lui sert de bateau pour passer la rivière, & sa solitude le délivre des importuns. Lui vient-il un ami ? il l'embrasse, cause avec lui, & l'invite à un frugal repas. Son marché est dans sa cour : quelques volailles font le régal ; toute la famille en est. Celui qui arrive le dernier, trouve encore du vin & augmente la joie : on se sépare, en se promettant de se revoir. Jusqu'où êtes-vous allés, dit le pere à ses fils, qui l'ont reconduit par honneur : vous ne sauriez trop lui témoigner votre respect & votre estime ; c'est un bon ami : il pouvoit se pousser par les lettres, & entrer dans les emplois, il a mieux aimé vivre en sage au village. Ecoutez ses conseils après ma mort, & honorez-le comme moi. Le reste de la soirée se passe à parler

de cet hôte. La nuit arrive , on brûle des odeurs pour remercier le *Tien*. Chacun se retire , & va dormir tranquillement sous la sauve-garde des chiens. Chaque jour se ressemble , & aucun ne prend rien sur le suivant.

*LES CONTRASTES, CHANSON, Hiun-sou-y-kin,
Liv. III, pag. 27.*

Un enfant dit-il une grosse parole à son pere ou à sa mere, ils en rient & s'en amusent. Echappe-t-il une parole un peu dure à un pere ou à une mere vieux & infirmes , on eclate & on s'emporte. Se réjouir de l'un & s'offenser de l'autre , ne vient que de la disposition. Or, moi je vous exhorte à recevoir un reproche de vos parens comme vous recevez une injure de votre enfant..... Un enfant babillât-il à ne plus s'entendre, le plus grave Confucius ne s'ennuiera point de son caquet. Mais pour peu qu'un pere ou une mere soient longs dans leur discours , le censeur le plus glacé perd patience. Les bégaïemens de l'enfant excusent tout, les cheveux blancs d'un pere & d'une mere n'excusent rien. Or, moi je vous exhorte à respecter tout ce que disent vos vieux parens , & réprimer de bonne heure le caquet de votre enfant..... Que de gâteaux & de bonbons n'achete-t-on pas pour son enfant ! Les premiers fruits sont pour lui. Qui songe à ces petits soins pour un pere & une mere ? L'enfant est déjà rassasié qu'on n'a pas encore songé aux besoins d'un pere. La vieillesse d'un pere & d'une mere mérite-t-elle moins d'attentions que la délicatesse d'un enfant ? Et moi je vous exhorte à les environner d'aïses & de douceurs. Hâtez-vous , vous ne le pourrez pas long-temps..... Aucune incommodité n'est bagatelle, aucun Médecin n'est loin, aucun remede n'est cher, dès qu'il s'agit d'un enfant. C'est tout l'opposé, lorsqu'il est question d'un pere & d'une

mere. Pourquoi ce contraste de sentimens? Leur vie peut-elle vous être moins précieuse? Pouvez-vous moins désirer leur conservation? Et moi je vous dis: Vous leur donneriez tout votre sang que vous ne vous acquitteriez pas de ce que vous devez à leur amour. Mettez tous vos soins à les conserver..... Les riches ont tout à souhait pour témoigner leur Pitié Filiale à leurs parens, & leur vieillesse est privée des soulagemens les plus nécessaires. Les pauvres manquent des choses les plus essentielles pour eux-mêmes, & leurs enfans sont bien vêtus, bien nourris. Mêmes cœurs, sentimens différens, une pere & une mere ne sont point chéris comme des enfans. Et moi je vous dis: Aimez au moins vos parens comme vos enfans, & soyez toujours riche pour eux..... Les freres sont en procès pour se renvoyer l'entretien d'un pere & d'une mere, & chacun d'eux auroit dix enfans qu'il ne voudroit pas se décharger d'un seul. Combien de fois demande-t-on à un enfant s'il veut manger, si ses habits sont assez chauds, Qu'un pere ait faim, qu'une mere souffre du froid, on n'en prend aucun souci. Et moi je vous dis: Songez avant tout à pourvoir aux besoins des auteurs de vos jours. Quoi que vous fassiez, ils ont encore plus fait pour vous. Quelque touchans que soient les témoignages de la tendresse d'un pere & d'une mere, on ne les apperçoit qu'à demi & on les néglige. Un enfant, au contraire, fait-il quelque caresse, on en est extasié. Les plus stupides sont eloquens pour louer leurs enfans, & les plus diferts ne savent rien dire d'un pere & d'une mere. Et moi je vous dis: Ne vous fiez pas aux saillies de l'amour d'un enfant, il vous rendra vos exemples si vous êtes un mauvais fils.

LE TIGRE. Kou-kin Tou-chou, Liv. CCCXXIX.

Quoi ! ma sœur a déjà signalé sa Piété Filiale avec l'aiguille

& la soie ! Ma mere est parée au jour de sa naissance de la robe qu'elle lui a brodée ! & moi toujours timide à faire eclater des sentimens que je ne puis exprimer , je mène encore à des soins & à des respects que la bienfaisance imite & que le cœur peut démentir..... O ma chere & tendre mere , j'en dois l'aveu à votre tendresse : Si j'ai différé si longtemps de prendre le *Kin* , c'est que je voulois vous en consacrer les premiers sons , & qu'ils fussent dignes de vous..... Que mes freres quittent leurs livres & leurs jeux , que ma sœur suspende son ouvrage , & vienne se ranger avec eux autour de moi : c'est une mere que je chante. Tout l'Empire a admiré son courage , & la postérité le louera. Qu'ils y reconnoissent avec transport les tendresses infinies de celle qui nous a donné le jour..... Les grues au long bec & aux longs pieds n'avoient pas encore quitté les rives fleuries du *Kiang* pour aller pêcher dans les rivières de Tartarie : déjà la fertile plaine de *Chun* étoit parée de toutes les beautés du printems ; les moissons prêtes à monter en epis , étoient pleines de laboureurs légèrement habillés , & les jeunes filles qui cueilloient des feuilles de mûrier , mêloient leurs voix aux tendres ramages des oiseaux..... Tel que ces tonnerres subits qui fendent tout-à-coup la nue avec l'eclair , & font retentir les vallées d'horribles & longs mugissemens , tel paroît dans le lointain un tigre enorme que les chasseurs avoient blessé. Ses yeux étincellans , sa gueule ensanglantée , sa démarche intrépide annoncent par-tout le carnage & la mort..... Mille voix réunies ne font qu'un long cri , la terreur & l'epouvante le répètent : l'animal homicide s'en irrite & s'avance avec plus de fureur ; tout fuit & se cache. L'œil fuit à peine la rapidité de sa course. Fossés ni haies rien ne l'arrête , & il est déjà à l'entrée du petit village de *Lou*..... Les chiens aboient à grands cris , s'agroupent & ferment le passage au féroce animal. Foible barriere ;
son

son rugissement seul les ecarte , & il déchire ceux qui lui résistent, comme un vautour affamé déchire la colombe qu'il a surprise dans les plaines de l'air.... Un enfant de six ans se jouoit avec son moineau sur le seuil d'une porte, le tigre s'elance pour le dévorer dans l'instant où la mere accourue au bruit, se courboit pour l'emporter. Que peut-elle faire pour sauver cet enfant ? Seule, sans armes & glacée d'effroi, elle n'a que sa tendresse & un instant..... O miracle de l'amour maternel ! cette intrépide mere se jette sur le tigre comme un loup sur un agneau, embarrasse sa tête dans sa robe & le tient étendu à terre, malgré ses griffes qui la déchirent & font ruisseler son sang. L'enfant que le péril de sa mere encourage, lui arrache son aiguille de tête, l'enfonce à plusieurs reprises dans le flanc de l'animal, & lui perce le cœur..... Des gens armés arrivent de toutes parts, mais le tigre est déjà sans vie. La pauvre mere en croit à peine ses yeux : elle oublie ses blessures pour prendre son enfant entre ses bras. L'enfant, ivre de tendresse, se colle à ses joues & lui rend tous ses baisers. Tous les yeux se mouillent de larmes, toutes les bouches s'ouvrent à des cris de ravissement & de joie..... *Lieou-song, Lieou-song*, la gloire de ton sexe & l'honneur de notre âge, ta beauté avoit des rivales, ta vertu des emules ; mais ton amour maternel & ton courage te laissent seule au premier rang. Ton beau cœur ne m'en démentira point : les applaudissemens qui vont vers ton pere sont ceux qui te flattent le plus. Puisse ce fils chéri dont tu es doublement la mere, les rendre un jour à ta vieillesse, & laisser des petits-fils dignes de toi !..... Quelle vallée dans tout l'Empire ne retentit pas du nom de *Lieou-song* ? Quel echo ne l'a pas répété mille fois ? Les campagnes n'eurent pas assez de fleurs pour les guirlandes dont on orna sa porte : les pauvres furent riches pour lui faire des présens, toute la Province lui donna une fête ; & l'inscription

que l'Empereur a écrite lui-même , apprendra à tous les siècles combien elle a illustré le nôtre..... « Les tigres ne viennent pas » dans nos villes. Jamais les mères n'y pourront signaler leur » tendresse comme *Licou-fong*. Hélas ! des vices encore plus » redoutables que ces animaux sanguinaires menacent sans » cesse les enfans , & leur ôtent l'innocence plus précieuse » que la vie. O mères ! ô mères ! défendez-en leur ignorance. » S'il faut plus de tendresse & de courage que pour terrasser » les tigres , la gloire aussi en est plus grande & le triomphe » éternel ».

LES PLAINTES. Kieou-yun-fin-y, Liv. II, pag. 8.

La triste condition que celle d'une femme ! Son sort est dans les mains de l'époux à qui on la donne. A peine est-elle unie à lui par des liens qui devraient faire son bonheur, qu'il faut qu'elle le suive comme une esclave suit son maître. En entrant dans sa famille , elle perd la sienne. Une séparation si amère lui perce le cœur , ses yeux deviennent des fontaines de larmes. Elle reçoit les derniers adieux de sa mère , sans les entendre , à cause de l'excès de sa peine , & personne n'en est touché. Ses frères même & ses sœurs ne lui rendent aucun de ses soupirs. Tandis qu'elle se meurtrit le sein dans la chaise magnifique où on l'enferme , des instrumens d'allégresse retentissent à ses côtés. Son front est orné de pierreries & de fleurs , ses oreilles sont chargées de perles , l'or & la broderie relevent l'éclat de ses habits : c'est le dernier effort de la tendresse de ses parens. La victime est ornée de festons : le sacrifice peut-il être malheureux ? L'entrée de la maison de son époux est parée de banderoles de soie , de guirlandes de fleurs , de devises , & elle n'y trouve souvent que la pauvreté & l'indigence. J'ai été plus malheureuse encore , j'y ai trouvé la

misère & l'orgueil. Une belle-mère acariâtre, un beau-père infirme mirent d'abord toute leur sagesse à me faire sentir que j'étois venue pour les servir. Tandis que leur fille assise comme un hôte, passoit le jour à préparer sa parure, ou à se parer, les plus vils soins du ménage faisoient couler la sueur de mon front. Il me falloit dévancer l'aurore pour y fournir, & la nuit avoit déjà étendu tous ses voiles, que le temps du repos n'étoit pas encore venu pour moi.

Je devins mère: ce fut un nouveau poids ajouté au joug de fer qui m'accabloit. Encore si j'avois eu quelqu'un à qui conter ma peine! Si je mouillois de mes larmes le visage de mon enfant, je n'avois pas la force d'affliger mon époux, & je les dévorais devant lui. Qu'il m'en fit répandre d'amères, lorsque raffaîlé de ses livres & de moi, il voulut tenter la fortune & arriver aux richesses par les honneurs littéraires! C'étoit moi, disoit sa mère, qui avois réveillé l'ambition dans son cœur, & qui malgré les droits sacrés de la Piété Filiale, l'envoyois à la Cour oublier ses parens & travailler au triomphe de ma vanité. Son époux plus sage excusoit d'abord son fils pour me justifier, & parloit en citoyen. Mais quand la sécheresse & la grêle eurent fait périr nos moissons, & que les infirmités de la vieillesse eurent augmenté ses besoins & affoibli sa raison, tous les jours furent pour moi des jours de persécution & de désespoir. Mon époux n'eut plus ni parens, ni amis: je fus l'unique ressource de son père & de sa mère languissans. Plus j'usois mes forces pour les nourrir par mon travail, plus ils m'accabloient de plaintes & de reproches. Mes enfans augmentoient ma peine: ils étoient gelés de froid, & je n'avois pas de quoi les couvrir; ils me crioient, *du pain*; ils se disputoient mes mamelles, & ils n'y trouvoient point de lait. Combien de fois ne pris-je pas un cordeau pour mettre fin à mes peines! O mon fils! ô ma fille! ma tendresse pour

vous, me le faisoit tomber des mains, votre enfance me donnoit du courage, & l'idée de vous laisser orphelins me paroïsoit plus affreuse que toutes mes douleurs. Qu'il m'en coûtât peu de couper mes longs cheveux, & de les vendre pour subvenir à vos pressans besoins! Je me serois vendue moi-même, si je l'avois pu. Toutes les saisons étoient un cruel hiver pour moi, & la nuit même ne m'apportoît que des craintes & des veilles. Mais vos moindres caresses tarissoient mes larmes. Un baiser que vous me dérobiez en vous jouant, dissipoit les nuages de tristesse qui étoient assemblés sur mon visage, & y faisoit eclorre un doux sourire. Le *Tien* enfin a pris pitié de mes maux : les moissons ont rempli nos greniers, & les arbres portent du fruit pour nous. Je serois tranquille, si j'étois ou moins généreuse, ou moins sensible. O mon pere! ô ma mere! c'est vous que je respecte, & que je sers dans les parens de mon epoux. Puisse l'epouse de mon frere environner votre vieillesse de tous les soins que je leur rends, & être plus heureuse encore à en adoucir les ennuis. Jamais ma bouche ne s'est ouverte à la plainte ni au murmure. Jamais mon cœur n'a été aigri de l'injustice des leurs. Quelque accueil qu'ils fassent à votre fille, son respect est toujours celui qu'elle a pour vous, & sa tendresse les plaint lorsque leurs infirmités irritent leurs plaintes. Que leur fils ne les aime-t-il comme moi! De nouvelles amours sans doute ont effacé de son cœur l'epouse de sa jeunesse. Il oublie mes douleurs au sein des plaisirs, & sa perfidie donne à une autre tous les noms qu'il me doit. Ses parens confus de son silence, ne s'en plaignent plus que par leurs soupirs. Ingrat! ce sont mes soins qui leur ont conservé la vie, & ton mauvais cœur leur donnera la mort. Est-ce là le prix de leur tendresse & le fruit de ton savoir! Savoir trompeur qui emousse les sentimens, retrécit le cœur, éloigne des vertus dont il montre les charmes, & précipite

dans les vices qu'il enseigne à détester. Va, de quelque rayons dont il t'entourne, ton mauvais cœur les obscurcit, & les plus brillans honneurs vinssent-ils au-devant de toi, l'outrage que tu fais à la nature te couvrirait d'opprobre & ne t'attirerait que des mépris. La première gloire de l'homme est d'avoir des vertus, & la Piété Filiale en est le germe. Que de sermens, ô ciel ! Que de prières, que de larmes & de soupirs ne mit pas l'infidèle dans ses derniers adieux ! Chère épouse, me dit-il, en me serrant entre ses bras, que mon père & ma mère trouvent en vous mon respect & mes soins accrus de tout votre amour pour moi ! & vous, trouvez votre époux dans nos enfans. Je revolerai vers vous par mes souvenirs, & tous les jours de notre séparation seront des années pour moi. Quelles années, ô ciel ! il ne m'a écrit qu'une fois en quatre hivers. Mon amour n'a plus d'excuses pour un si long silence. Hélas ! s'il est peu touché de la tendresse d'une épouse qui met toute sa gloire à regretter la sienne, & qui ne se plaint que parce qu'elle en est occupée sans cesse, qu'il songe que son fils fait déjà prononcer le doux nom de père, & qu'il ne l'a pas encore entendu. Quel plaisir de recevoir ses innocentes caresses ! & d'en faire à sa fille pendue à son col, bégayant sa joie, & lui rendant tous ses baisers ! Les Empereurs descendent du trône pour chercher ces délicieux plaisirs. Tous les hommages des Princes & des peuples, toutes les acclamations des victoires & des triomphes n'ont jamais porté dans leur cœur une joie aussi pure & aussi vive que les petits sourires d'un enfant. Mais pour la goûter, il faut avoir un cœur de père, & qui est mauvais fils ne l'a pas. Cher époux, que je crains que ton exemple ne tourne contre toi. Les gémissemens de ton père & de ta mère infirmes font ouï du *Tien* : il se servira un jour de tes enfans pour t'en punir. Accablé comme eux des misères de la caducité, tu répéteras toutes les plaintes

que j'entends. Epuisé de forces, souffrant, abandonné, tu..... O que je suis infortunée ! Me faudra-t-il craindre que mes enfans ne ressemblent à mon epoux ? Pourquoi aussi être ingénieuse à m'affliger ? Pourquoi flétrir par de vaines craintes ce reste de beauté que les larmes m'ont laissé ? Si la Renommée a publié que mon epoux nous a oubliés, elle a dit aussi que fidele à sa gloire, il a refusé des honneurs qu'on devoit à ses talens, parce qu'on vouloit les lui faire acheter aux dépens de la fidélité qu'il m'a jurée. Hélas ! il me rend peut-être toutes mes inquiétudes & tous mes soupirs. Quelle joie de le revoir ! Qu'il revienne avec toute sa vertu, je le tiens quitte des richesses & des honneurs. Ce n'est pas la vie pénible que je mene qui m'afflige & fait couler mes pleurs, c'est la crainte que sa sagesse ne l'abandonne, ou que, s'il arrivoit trop tard pour fermer les yeux à ses parens, il ne soupçonnât ma tendresse d'avoir trompé sa confiance, moi qui use mes forces à les servir & oublie mes enfans pour eux. Hélas ! la nuit est déjà bien avancée, & je veille encore pour être prête à voler à leur chevet au moindre cri. Mais je n'entends plus rien : les deux vieillards sont endormis. Hâtons-nous de prendre quelque repos pour pouvoir prévenir demain leur réveil.

*CHANTS FUNÉBRES, dans le goût des Nénies des Rom.
Yuen-kien-lei-han, Liv. CLXXXII.*

On entre dans la vie les deux yeux mouillés de larmes : on en sort le cœur glacé par les frissons & les défaillances de l'agonie..... Qui est né, mourra sûrement. Le plutôt & le plus tard ne font pas une différence entre les morts..... Les mausolées les plus magnifiques tombent en poudre, & les morts les plus célèbres sont enfin oubliés pour jamais..... Qu'est devenue leur ame ? Où est-elle ? Les vivans n'en savent

rien, & personne ne s'en inquiete..... Leur cadavre pourrit dans le cédre comme dans le sapin, & leurs os même sont anéantis..... Un fils se noie dans ses larmes, une épouse se pâme de douleur, leurs amis les consolent ; & ils font verser des pleurs à leur tour..... Suffiez-vous assis sur le trône, votre puissance & vos richesses ne vous obtiendront rien de plus..... Il ne reste ni gloire, ni déshonneur après mille printemps. Tous les noms sont oubliés..... L'unique chose qu'il importe de savoir de la vie, c'est qu'elle est toujours trop courte pour faire le bien..... *Tao-tsang* le fut ; aussi profita-t-il de la fienne pour devenir meilleur..... Bon fils, bon frère, bon père & bon époux, il aima ceux qu'il devoit aimer..... Son grand plaisir fut d'en faire aux autres ; & son plus grand chagrin, d'être obligé d'en causer..... Ses oreilles n'entendent pas nos soupirs ; ses yeux ne voient point nos larmes. Son âme est-elle assez loin pour les ignorer ?..... Âme aimable, âme chérie, puisses-tu entrer dans la lumière des Esprits : puisses-tu briller de tout leur éclat.

Ma vie fut un long voyage dans toutes les provinces de l'Empire..... La capitale a reçu mes derniers soupirs, & ma mémoire y vivra à jamais..... Je pleurai trop tôt la perte de ma mère & de ma sœur..... Autant je craignis d'avoir une épouse & des enfans, autant j'en fus ravi après..... La solitude & les livres mûrirent ma sagesse ; le ministère & la Cour en ont déployé la gloire..... J'étois arrivé au faite des honneurs, quand je suis descendu au tombeau..... L'onde d'un clair ruisseau ne revient plus dans les champs qu'elle a embellis..... Quand le char brisé s'arrête, les courriers qui le tiroient n'avancent plus..... Toutes les belles qualités de mon âme ne me rapprocheront pas de mon corps..... Elle a son sort à part, & ses clartés font son repos..... Mon corps va tomber en

pourriture, & ne fera plus que poussière..... Mes enfans & mes amis me regrettent; on les regrettera eux-mêmes, & nous ferons tous oubliés..... Tous les hommes ont subi ou subiront le même sort; il ne faut ni s'en étonner, ni s'en plaindre.

Hélas! hélas! le tendre nom de mere n'est plus qu'un nom de douleur pour moi. O ma mere! ma tendre mere! vous n'êtes plus (C'est le refrain de tous les couplets). Je vous dois la vie & tout ce que je suis. C'est vous qui m'avez allaitée; c'est vous qui avez soigné ma première enfance; c'est vous qui avez soutenu mes premiers pas. O ma mere! un de mes sourires vous adoucissoit tous les soins que vous coûtoit mon instruction. O soins! ô tendresse! soins continuels & charmans! tendresse plus élevée que les cieux & plus vaste que la terre! O ma mere! &c.

Heureux le temps où je ne portois de parures que celles que vous aviez choisies! Hélas! orner ma tête de fleurs, étoit votre plus doux amusement. Que vous m'enseigniez adroitement les maximes de sagesse & de vertu qui ont réglé toute votre vie! L'hymen me conduisit loin de vous. Mais quelle joie quand je revenois vous voir? O ma mere! &c.

Quelles caresses ne me faisiez-vous pas? Quels charmans entretiens? Votre cœur se verfoit tout entier dans le mien. O la meilleure des meres! vous avez abandonné votre fille. Où êtes-vous? pere, freres, sœurs, parens, amis, voisins, tous sont en deuil, tous versent des pleurs; je n'entends que des soupirs; tout ce que je vois me perce le cœur & me déchire les entrailles. O ma mere! &c.

Je ne vous trouve qu'au fond de mon cœur. Hélas! ce fut vous qui lui apprîtes à aimer. Il étoit tout à vous. Voyez mes larmes & ma douleur. Où êtes-vous, ma mere? Où êtes-vous?

Venir

Venir à la maison, & ne plus vous y trouver : quelle pensée !
O ma mere ! &c.

Qui sera désormais mon conseil, ma consolation & mon appui ? Que sera désormais la vie pour moi ? O ma mère ! &c.

C'en est donc fait ; ce n'est donc plus que par des soupirs, des larmes & des sanglots que je puis vous témoigner ma tendresse & mon respect : encore si vous pouviez les voir & m'entendre.
O ma mere ! où êtes-vous ? O ma mere ! ma tendre mère !

PIECES EN PROSE.

PLACET DE LI-MI. Kou-ouen, Liv. IV.

VOTRE sujet, Seigneur, est né dans la proscription & dans le malheur. Il perdit son pere avant de savoir pleurer sa mort. A l'âge de six mois, son oncle l'abandonna ; à celui de quatre ans, on força sa mere à se séparer de lui. Ma grand-mere *Lieou* me recueillit dans ma misere, & se chargea de mon enfance, malgré mes maladies & mes infirmités continues. Bien loin d'en être rebutée, elle me prodigua tous les soins que peut imaginer la sensibilité du cœur le plus généreux. J'avois déjà dix ans que je ne pouvois encore ni marcher, ni me soutenir, & quand les forces me furent venues avec l'âge de puberté, je me trouvai pauvre & sans appui. Que devenir ? Je n'avois point d'oncles, mes cousins n'étoient plus, & toute ma parenté ruinée ne me montrait que des espérances éloignées. Dans un âge qui alloit décider de toute ma vie, j'étois isolé, pauvre & réduit à moi seul. Pour comble de désolation, ma grand-mere qui avoit été infirme dès sa premiere enfance, le devenoit davantage de jour en jour. Il falloit lui rendre des soins, & me tenir sans cesse à son chevet. La

bienfaisance de mon Souverain vint à mon secours, Votre Majesté me fit *Tsin-hou*. Les regards du *Tai-cheou* se tournèrent vers moi ; on me tint compte de ma Piété Filiale, & j'obtins le degré de Maître-ès-Arts : mais n'ayant pas de quoi poursuivre mes études, je sortis de la carrière où j'étois entré. La bienfaisance de mon Souverain vint encore à mon secours, & je fus décoré successivement par Votre Majesté, des grands emplois de *Lan-tchong* & de *Si-ma*. Le dernier étoit à tous égards si au-dessus de ma bassesse & de mon peu de talent, il me mettoit si près de la personne auguste du Prince héritier, que le sacrifice même de ma vie ne suffiroit pas pour acquitter ma reconnoissance. Votre humble sujet, Seigneur, a présenté un placet pour demander la permission de se retirer. Votre Majesté n'y a répondu qu'en me reprochant mon peu d'affection & de zèle pour son service. Mes supérieurs me pressent de me désister de ma demande, leurs vives instances m'accablent & me mettent dans un état violent. D'un côté, je brûle du desir de signaler mon dévouement & mon zèle pour Votre Majesté ; d'un autre côté, les infirmités de ma grand-mère *Licou* allant toujours en s'augmentant, mon cœur ne peut se refuser à ce qu'elles exigent de moi. Il m'est également impossible d'avancer ou de reculer. Si la Piété Filiale, Seigneur, qui dirige tous les mouvemens de votre sceptre, a attendri le cœur paternel de Votre Majesté sur les besoins des vieillards, & leur a procuré une douce subsistance, combien plus ne doit-Elle pas s'attendrir sur l'abandon, la vieillesse & les infirmités de ma seconde mère ? Votre sujet n'est rien à aucun égard aux yeux de Votre Majesté. Mais s'il a signalé son zèle, s'il a fait éclater sa fidélité, s'il a rempli avec succès les emplois qui lui ont été confiés, ce n'est ni l'ambition ni la cupidité qui animoient ses efforts. Ma retraite me laissera dans l'obscurité où m'avoient trouvé les bienfaits de Votre Majesté ; & je sens

trop combien les charges dont j'ai été décoré étoient au-dessus de moi pour songer à me faire un nom en les quittant. Si votre sujet, Seigneur, demande à se retirer, c'est que la vieillesse de *Lieou* l'approche de plus en plus du tombeau ; sa vie ne tient plus qu'à un souffle, elle peut s'éteindre à chaque instant, & le matin n'en répond plus pour le soir. Votre sujet, Seigneur, n'eût pas vécu jusqu'à présent sans les tendres soins de cette mere, elle ne sauroit vivre encore quelques années sans les soins filials de votre sujet. La vie de la grand-mere & du petit-fils sont liées l'une & à l'autre, & leur mutuel appui. Votre sujet *Mi* a maintenant quarante-fix ans. Sa grand-mere *Lieou* en a quatre-vingt-feize. Son zele a été occupé bien des années du service de Votre Majesté ; sa reconnoissance n'en peut plus donner que bien peu à cette mere si chere. Hélas ! quel desir peut être plus légitime & plus cher à mon cœur que de soigner ma seconde mere, dans le peu de jours qui lui restent encore à vivre ? Son abandon, Seigneur, & ma pauvreté sont connus de tous ceux qui nous connoissent, vos Mandarins des deux provinces en sont instruits, le ciel & la terre les voient. Qu'il plaise à Votre Majesté de s'en faire rendre compte. La candeur des vœux de son fidele sujet lui fait espérer qu'Elle accordera à son humble supplique cette grace signalée qui mettra le comble aux bienfaits de Votre Majesté & à ma reconnoissance. Votre sujet, Seigneur, se prosterne aux pieds de votre trône, & vous présente avec le respect le plus profond & la vénération la plus intime, cet humble placet. *L'Empereur appointa ce placet secret de Li-Mi, en faisant son eloge, lui accorda les revenus de sa charge avec deux esclaves, pour l'aider à servir sa grand-mere. Quand elle fut morte, il fut rappelé à la Cour & élevé aux premiers emplois.*

TESTAMENT du Docteur Yang-tchi, à ses enfans.
Hiun-fou-y-chou, Liv. II, pag. 14.

Tout homme doit être décidé & avoir son objet. Qui ne se propose pas d'abord d'être un sage ? Le grand nombre s'égare dans la suite. Si vous ne commencez pas par prendre une résolution fixe & décidée, peu à peu vous ne ferez plus à quoi vous en tenir ; vous donnerez dans toute sorte d'égaremens ; vous deviendrez des insensés, & serez également méprisés & haïs des hommes. Appliquez-vous donc de toutes vos forces à affermir dans votre ame la résolution de vivre en sages. Soit que vous entriez en charge ou non, vous serez prisés & estimés de vos concitoyens. Je vous le demande avant tout, prenez décidément votre parti.

Qui dit le cœur, dit le grand maître dont dépend toute la vie. Il est dans l'homme ce qu'est la source pour le ruisseau, la fleur pour le fruit. Rien de plus capital que d'empêcher qu'il ne se corrompe. Si le cœur conserve la loi du *Tien* & la justice, tout ce que l'on fait est bien, & l'on s'approche de la sagesse. Si le cœur est subjugué par les convoitises des sens & de l'amour-propre, on a beau se proposer de bien faire, on finit mal ce qu'on avoit le mieux commencé, & quelque effort qu'on fasse pour paroître homme de bien, on ne tarde pas à être connu & pénétré. L'arbre secche, quand la racine est attaquée. Veillez donc à la garde de votre cœur.

Ce sont nos pensées qui guident notre cœur. Vous vient-il quelque pensée, soit dans la solitude, soit dans le silence de la nuit, examinez si elle est bonne ou mauvaise. Si elle est bonne, faites-la passer dans votre conduite ; si elle est mauvaise, hâtez-vous de l'étouffer. Avant d'entreprendre une chose, voyez si elle s'accorde avec la loi du *Tien*, ou si elle lui est contraire. Dans le premier cas, faites-la avec confiance ; dans

le second, ne vous-y résolvez jamais, quoi qu'il en puisse arriver. Rien au monde ne doit détourner votre cœur de la vérité, de l'épaisseur d'un cheveu. Le *Tien* suprême vous favorisera, & les Esprits vous seront propices. Si vous vous mettez au-dessus de votre conscience, elle se vengera par ses remords: le Ciel & la Terre, ainsi que les Esprits, seront contre vous.

Vous avez commencé vos études: soit que vous obteniez le degré de Bachelier ou celui de Docteur, souvenez-vous du chemin bien plus laborieux par lequel j'y suis parvenu. Il n'y a point d'inconvénient à ne point entrer dans les charges. Si vous devenez Mandarins, il faut essentiellement avoir une probité intacte, une fidélité inébranlable, un grand zèle pour le bien public, & la droiture du cœur d'un enfant. Si vous changiez de conduite & de sentimens selon les circonstances, si vos bonnes résolutions se refroidissent & se démentent, le public dira en se moquant de vous, que vous êtes les fils étourdis d'un pere irréprochable.

Votre mere est une ame droite, son cœur n'a aucune pente. Appliquez-vous à l'envi à lui témoigner votre Piété Filiale, & entrez sans cesse l'un & l'autre dans toutes ses vues. On ne peut pas dire qu'elle a une prédilection marquée pour celui-ci, & chérit bien moins l'autre; qu'elle est ouvertement plus affectionnée à cette bru, & très-indifférente pour celle-là. Si vous lui causiez jamais le moindre chagrin, vous n'auriez aucune étincelle de Piété Filiale. Le *Tien* vous en puniroit, & moi je serois au-bas des neuf sources, que je la vengerois, si je pouvois.

Vous êtes fils tous les deux d'une même mere. Vivez ensemble jusqu'à votre dernière vieillesse sans songer jamais à vous faire chacun un héritage à part. C'est le seul moyen de prévenir toutes les viles & misérables disputes d'intérêt. La vie est exposée à une infinité de méprises & de mal-entendus:

n'allez pas vous en faire un sujet ni de querelle, ni de colere. *Ing-ki* est trop vif. *Ing-ouei* connoît dès l'enfance le naturel de son cadet ; je lui demande de ne pas s'irriter des vivacités de son cadet, & de les lui passer. Et vous *Ing-ki*, respectez votre aîné à l'égal de moi ; soyez là-dessus d'une attention infinie. S'il vouloit se fâcher contre vous, mettez-vous à genoux devant lui sans hésiter, & lui faites des excuses pour l'appaiser. Au cas que sa colere fût vive & durable, ayez recours à ses amis pour l'appaiser. Ses travers ne peuvent jamais être pour vous une raison de ne pas lui céder & lui déferer en tout.

L'épouse de *Ing-ouei* est fille d'un Lettré, celle de *Ing-ki* d'un Mandarin. Voilà l'embarras : *Ing-ouei* faites-vous un soin de persuader à votre femme d'aimer sa belle-sœur comme une sœur cadette. Et vous *Ing-ki*, exhortez bien la vôtre à respecter l'épouse de votre frere comme une sœur aînée. Sa naissance ne lui donne aucun droit de hauffer le ton. Toute négligence à cet égard feroit soupçonner ses sentimens. Il n'y a qu'un pas du moindre soupçon de mépris à la haine. *Ing-ki*, si vous voulez bien instruire votre épouse à respecter sa belle-sœur, ne souffrez jamais qu'elle porte des habits magnifiques. Sa belle-sœur pourroit peut-être n'en rien témoigner, mais sa patience seroit trop exposée, & en viendroit peut-être à rougir de sa famille. Quand on fera des habits selon les quatre saisons de l'année, que les robes de vos deux épouses soient semblables de tout point, & qu'elles ne sortent jamais qu'aussi bien vêtues l'une que l'autre. Donnez l'exemple, & soyez habillés l'un comme l'autre. Si vous preniez vos repas chacun dans son appartement avec son épouse, vous vous en aimeriez moins avant qu'il fût peu.

En cas qu'il s'élève quelque grand différend entre vous deux, invitez vos parens à vous écouter, & priez-les de tout terminer

à l'amiable. Souvenez-vous qu'il ne faut recourir au Mandarin en aucun cas. Si un de vous s'adressoit à lui, que l'autre lui porte ce papier pour convaincre son frere d'avoir violé un des devoirs les plus sacrés de la Piété Filiale. Le Mandarin ne manquera pas de le faire rentrer dans son devoir. Et moi, je prie ici le Magistrat respectable à qui il sera remis, de vouloir bien avoir egard aux peines que je me suis données pour instruire mes deux fils, & de les exhorter en tant de manieres, qu'il réussisse à les réconcilier & remettre bien ensemble. Si l'ame des morts peut faire quelque chose pour les vivans, qu'il soit assuré de ma reconnoissance.

Vos quatre cousins-germains sont tous des gens instruits. Quoiqu'ils en aient usé avec froideur à mon egard, cela ne vous regarde pas. *Quand la fortune rit, c'est votre homme, dit le proverbe; quand elle boude, c'est l'homme de la famille.* Appliquez-vous l'un & l'autre à leur témoigner votre respect & votre déférence. Il y a encore des biens de famille dont le partage n'est pas fini. S'ils cherchent avidement leur avantage, cédez de vos droits; & quoi qu'il arrive, ne plaidez point. Tout procès ouvre la bouche à la médifance, & livre une famille au public.

Vous êtes encore jeunes l'un & l'autre. Je crains que des gens adroits ne vous séduisent, soit en vous invitant à des festins, soit en vous engageant à jouer, soit en vous offrant des présens, ou même en vous montrant de belles femmes. Vous tomberez dans leurs pieges & serez leur dupe, si vous ne les fuyez de loin. Encore, s'ils ne vous apprennent qu'à dissiper tout votre bien, mais ils vous pervertiroient au point de n'être plus des hommes. En cas que ces pestes de la société viennent à vous, souvenez-vous de mes avertissemens, & tournez-leur le dos. Qui flatte les passions, a toujours de mauvais desseins. Choisissez pour amis des gens d'honneur & de

probité, qui aiment les sciences, la patrie & les hommes; plus vous aurez de confiance en eux, plus ils parleront à cœur ouvert; plus vous vivrez avec eux dans une grande intimité, plus ils vous feront trouver de facilités pour devenir tels que je vous souhaite.

Mettez vos lectures à profit, sur-tout pour cultiver votre ame. Ne manquez jamais à vous dire, en voyant quelque belle action, il faudra faire de même en pareille circonstance; & quand vous en trouvez dont la malice & la noirceur vous révoltent, profitez de cette impression utile pour vous affermir dans le bien. Ouvrez votre ame toute entiere au respect & à l'estime que vous inspireront les hauts faits des grands hommes, & ayez le courage de méditer les moyens de les egaler. Vous en retirerez au moins le précieux avantage de vous faire justice, & d'être armé de réflexions contre la séduction des succès éblouissans de quelques scélérats. Votre cœur se remplira de sagesse, s'affectionnera à la vertu, s'ancrera dans le bien, & ses penchans vous donneront de grandes avances pour prendre en tout le bon parti. Vous n'aurez presque qu'à les suivre pour devenir un grand homme.

Ne vous y méprenez pas, il faut & beaucoup apprendre & s'exercer long-tems pour devenir un vrai Lettré. Ce n'est pas assez de posséder par une lecture réfléchie les livres classiques & les *King*, les anciennes pieces d'éloquence & les bons ouvrages de littérature, les mémoires présentés aux Empereurs & leurs plus célèbres ordonnances; il faut les relire sans cesse & se rendre compte de ses lectures le pinceau à la main, ou même s'exercer à les imiter. Ne perdez pas un moment à lire les Poètes, ou ce qui seroit bien pis, à faire vous-même des vers. Attachez-vous à l'étude des *King*; mais ne l'entreprenez pas sans le secours d'un maître. Essayer de s'en passer, c'est donner des bornes à son application, s'exposer à une infinité de méprises &

& egarer ses pensées dans le cahos de mille incertitudes. Ce seroit risquer le succès de vos études, que d'en prendre un sans choix, que de craindre d'en changer après avoir mal rencontré, ou même que de regarder à la dépense pour avoir le meilleur. Par la même raison, préférez la société des gens d'un sens droit & profond à celle de ceux qui n'ont que de la science ou de l'esprit. Autant on gagne à converser avec ceux qui pensent d'après eux-mêmes, raisonnent juste, & voient le vrai sans cligner l'œil, autant on perd avec ces esprits superficiels qui glissent sur la surface des choses, ne sont occupés, comme le papillon, qu'à déployer leurs ailes, parlent de tout comme les crieurs d'encan, & ne savent rien apprécier.

Quant à votre domestique, ce que je vous recommande avant tout, c'est que la séparation des appartemens intérieurs & extérieurs soit conservée en tout temps avec la plus scrupuleuse exactitude. Les filles, passés dix ans, ne doivent plus sortir de l'intérieur, ni les garçons y pénétrer. J'approuverois beaucoup que vous en resserrassiez l'entrée même pour nos plus proches parentes. Le moindre inconvénient qui résulte d'un flux eternal de visites, c'est de donner occasion à des confidences & des plaintes, des médisances & des rapports qui finissent toujours par des tracasseries & brouillent tout un ménage. Veillez encore de plus près sur ces femmes qui ne prolongent leur séjour & leurs visites que pour nouer des intrigues ou favoriser des ventes secretes & des vols. Mon exemple doit être votre regle. C'est à vous à veiller à ce que les murs d'enceinte soient d'une juste hauteur. Garnissez-en le sommet d'épines, & pour peu qu'elles soient dérangées, sachez pourquoi. Si le mur venoit à s'ébranler en quelque endroit & que la saison ne permît pas de le réparer, hâtez-vous de le fermer avec des nattes. Il faut prévenir de loin les désordres & les

vols dont ces fortes d'accidens font la cause ou l'occasion. Ayez un magasin pour vos provisions générales en vin, en fruits, en viandes salées, en huile, & un grenier pour le riz & les légumes. Celui qui aura soin du gouvernement de sa maison en gardera les rôles & les clefs. Si vous m'en croyez, vos habillemens seront simples, vos appartemens peu ornés, & votre table frugale. Que la richesse des habits que vous verrez porter à d'autres ne vous donne pas dans les yeux. Il faut être vêtu selon son état, & rien de plus. Voir une belle maison & en bâtir une semblable; voir des meubles précieux & en acheter de pareils, est le vrai moyen de vous ruiner. Vous ne tiendrez long-temps aux dépenses nécessaires & de convenance que par une sage économie. Si vous songez à faire des acquisitions pour augmenter l'héritage de vos enfans, ne le risquez jamais sur des emprunts. Les plus modiques intérêts les doublent peu-à-peu, & ruinent rapidement une maison. Ce point est capital, ne l'oubliez jamais. Je vous laisse quatre cens arpens de bonnes terres, ils doivent suffire pour vous deux. La soif des richesses est toujours fatale. On achete les possessions qu'on trouve à sa bienséance, on les étend immensément, les dépenses & les charges augmentent plus que les revenus, & on s'expose à bien des malheurs, sans parler des mauvaises affaires qu'on a à craindre de la part des Mandarins.

Quant à la maniere de vous comporter dans la société, je vous recommande sur-tout beaucoup de probité, de modestie & de complaisance. Quand vous travaillez avec quelqu'un, prenez pour vous la part la plus pénible. Quand vous êtes invités à un grand festin, détournez vos yeux de dessus les bons morceaux. Cédez le plus beau chemin à ceux avec qui vous marchez, & la meilleure place à ceux avec qui vous êtes couché. J'aime mieux faire une politesse, avoir de la déférence,

témoigner des egards , que les recevoir ; perdre du mien , que gagner sur les autres , & souffrir cent bouffées de mauvaise humeur , que de m'en permettre une. Si l'on me rend service , je m'en souviens toute la vie avec reconnoissance ; si l'on m'offense , je l'oublie dans le moment. Je raconte avec effusion de cœur le bien que je vois faire , & je n'ai ni langue , ni mémoire pour le mal que j'entends. Si l'on vous dit un tel vous a rendu service , répondez : Cela est d'autant plus généreux de sa part que je n'ai jamais eu occasion de rien faire pour lui. Cela reviendra à votre bienfaiteur qui en sera encore plus disposé à vous obliger. Si l'on vous avertit que tel ou tel est fâché contre vous & débite bien des bruits sur votre compte , répondez sans hésiter : Nous avons toujours fort bien vécu ensemble , je ne puis croire qu'il voulût me mortifier ni m'offenser. Le voulût-il en effet ? votre réponse arrivera jusqu'à lui , & sa haine tombera d'elle-même. Redoublez d'attentions & d'egards pour ceux qui paroissent vous dédaigner ; ne vous laissez aller jamais à aucune pensée de suffisance ni d'aversion , sous prétexte qu'on ne vous vaut pas ; & lors même que vous ne pouvez pas décemment vous abaisser à certains egards , évitez avec un soin infini tout ce qui marque le plus petit mépris. Ce n'est qu'à la longue que vous verrez combien cette conduite est utile & sage dans le commerce de la vie. Elle vous épargnera sûrement bien des méprises , bien des fautes , bien des chagrins , & assurera la tranquillité de toute votre maison.

Nous sommes quatre enfans du même pere & de la même mere : votre oncle , vos deux tantes & moi. Votre oncle a quatre fils fort aimables : ils sont tous riches & en bon chemin. Vous pouvez être tranquille sur leur compte. Il n'en est pas ainsi de mes sœurs ; elles sont l'une & l'autre très à l'étroit. Je vous recommande d'en prendre soin , & de les respecter à l'égal de moi. Usez-en de la même façon envers vos deux autres

tantes. Pour nos autres parens, s'ils ont de la peine à se soutenir, s'ils ne sont pas en état de faire face aux frais des funérailles, ou de tenir aux dépenses des mariages, j'exige que vous vous fassiez un devoir de les aider autant que vous le permettra l'état de vos affaires. N'oubliez jamais qu'ils sortent de la même souche que vous; que ce qui vous déplaira ou vous offensera dans leurs procédés, n'entame jamais vos sentimens.

Notre maison a ses usages vis-à-vis de celles de vos maîtres d'étude & du mien; suivez-les fidèlement dans la manière de prendre part à leurs cérémonies du bonnet viril, du mariage, des enterremens. Si quelque circonstance vous embarrassoit, consultez des gens sages; mais que rien ne vous oblige jamais à adopter les maximes d'ingratitude qui prévalent dans notre siècle. Vos fils même & vos petits-fils doivent participer à tous les sentimens de votre reconnaissance.

Votre sœur cadette est née de la même mère que vous. Si elle est un jour plus riche & plus à son aise, elle n'aura plus besoin de vous; mais si elle se trouvoit plus à l'étroit, prévenez ses demandes, secourez-la, & lui donnez bonnement tout ce que demandera sa situation. Si votre mère veut lui faire quelque présent, ne vous émancipez jamais, ni l'un ni l'autre, jusqu'à essayer de l'en empêcher. Ce ne seroit pas seulement abjurer l'amour fraternel que d'oser quelque chose à cet égard, ce seroit encore plonger le poignard dans le sein d'une mère, renoncer à tout sentiment d'honneur, & fouler aux pieds la Piété Filiale. Souvenez-vous-en bien: souvenez-vous-en bien.

Yang-ing-tchi est crû sous mes yeux & comme entre mes bras. Vous lui donnerez dans la suite cinquante arpens de terre, & un logement honnête avec ses appartemens à côté de notre sépulture, mais dans le cas seulement qu'il vous contente par sa

probité & fidélité. S'il cherchoit à se donner un patrimoine en faisant sa main, vous ne lui devez plus rien, & je vous déclare quittes envers lui. Dans le cas au contraire où il continueroit à se bien comporter, vous ajouterez en don perpétuel une vingtaine d'arpens de terre & une petite maison. Mais aussi, s'il trompoit mes espérances jusqu'à vous donner de l'embarras, ce seroit un signe qu'il songe à s'en retourner. Délibérez-en avec votre beau-pere, & contenez-le dans le devoir. User d'une molle indulgence en pareil cas, ce seroit enhardir vos autres domestiques à vous manquer, & vous auriez trop de peine à gouverner votre maison. *Fou-cheou-eulh*, *Hia-cheou-eulh*, *Yang-cheou-eulh* m'ont suivi & servi tous les trois au palais bien des années. Il faudra leur donner à chacun vingt arpens de terre, & une petite maison dans les environs de notre sépulture. Mais ce ne fera que pour en jouir; vous ne leur permettrez pas de les céder à d'autres, ni de les aliéner.

J'ai écrit moi-même ces courtes instructions, & j'ai eu l'attention d'y faire entrer ce qu'il vous importe le plus de savoir pour vous bien comporter dans le monde. Montrez à votre mere ce dernier gage de la tendresse d'un pere, & puis déposez le, couvert de son enveloppe, au pied de ma tablette. Le premier & le quinze de chaque lune vous assemblerez toute votre famille, & en ferez une lecture publique après les cérémonies aux ancêtres. Je vous demande & ordonne de n'y manquer jamais, même pour les affaires les plus importantes.

Les Chinois sont grands faiseurs de testamens, & on ne sauroit les en blâmer, en voyant le bon effet qu'ils ont. Un fils se doit à soi-même de respecter toute sa vie les dernières volontés & instructions de son pere; & un pere s'applique à ne faire entrer

dans son testament que ce qu'il croit plus propre à guider ses enfans , à les sauver de leurs défauts & à les contenir dans le devoir. Empereurs, Princes, Grands, Lettrés, simples citoyens, tous en font & n'y parlent qu'en peres. Nos gens de lettres trouveront peut-être étrange qu'un savant & un homme d'Etat comme le Docteur Yang-tchi, s'abaisse à un ton si bourgeois dans une piece où il lui étoit si aisé de mettre beaucoup de sel & de philosophie. Mais les testamens Chinois, même ceux des Empereurs, sont tous écrits dans ce goût. Les peres qui pensent en peres y reconnoîtront leur bon sens ; aussi n'est-ce que pour eux que nous avons risqué cette traduction.

DE L'UNION DU MARI AVEC SA FEMME.

Tchoang-kia-pao, Liv. I, pag. 21.

Qui ne fait point cas des grands devoirs de l'homme, ne peut pas vivre en homme. Or, les devoirs du mari & de la femme viennent immédiatement après ceux qu'on a à remplir à l'égard de ses pere & mere & à l'égard de ses aînés & cadets. Il y a dans le monde cependant bien peu de maris qui vivent en bonne intelligence avec leurs femmes, & il y en a beaucoup qui sont mal avec elles. A parler en général, la grande & principale cause de ce défaut d'union, c'est que les maris ont peu de lumieres ou de conduite. En conséquence, l'un méprise sa femme à cause de la bassesse de sa naissance, ou de la pauvreté de sa famille ; l'autre se prévient & s'indispose contre elle, parce qu'elle est d'une figure peu prévenante & n'a point de beauté ; celui-ci n'a que du dédain & de l'aversion pour la sienne, sous prétexte qu'elle a un caractère peu sociable ; celui-là dit qu'il n'est aliéné de la sienne que parce qu'elle n'a point d'esprit. Votre femme n'est pas au gré de vos idées : tout est dit ; vous ne vivrez point en paix avec elle.

Qu'elle y donne occasion ou non, vous grondez à tout propos, votre front ne se déride jamais, vous n'ouvrez la bouche que pour lui dire des choses dures. Or, dès que vous lui manquez ainsi, & que vous n'avez aucun egard pour elle, il est inévitable qu'elle vous rende la pareille, & quoique logés sous le même toit l'un & l'autre, vos cœurs sont plus éloignés que le ciel de la terre. Le poison pénètre & infecte l'ame toute entiere, l'antipathie se change en aversion, l'aversion devient haine, & vous êtes le fléau ou même le supplice l'un de l'autre. Cependant les loix du mariage qui vous lient si étroitement l'un à l'autre, découlent de la nature même de l'homme : ce sont les premières & les plus intimes qu'il y ait dans la société humaine. Songez combien on compte de millions d'hommes & de femmes répandus sur la terre. Si vous êtes unis l'un à l'autre par le mariage, si vous êtes son mari, si elle est votre femme, c'est que le *Tien* vous avoit destinés l'un à l'autre avant que vous fussiez nés. Combien de difficultés ont été successivement surmontées pour préparer, faciliter, accélérer & accomplir ce dessein ? Examinez sa vie & la vôtre, & voyez par quel chemin vous êtes venus vous joindre sous un même joug. Songez que votre épouse a quitté son pere & sa mere pour venir vous aider à honorer, aimer & servir les vôtres; qu'elle s'est séparée de ses freres & de ses sœurs pour venir partager votre amitié & vos soins pour les vôtres, qu'elle est comme sortie de sa propre famille & parenté pour entrer dans la vôtre, pour s'unir & se donner irrévocablement à vous. Votre maison est devenue la sienne, son sort est fixé au vôtre, & vous êtes son tout pour toute sa vie. C'est elle qui vous a fait pere des filles & des garçons qui vous font goûter les joies de la paternité; c'est elle à qui vous devez toutes les espérances de ces chers vous-mêmes en qui vous perpétuerez votre nom & votre vie. Ses occupations sont continuelles; elle ne quitte l'aiguille

& le fuseau que pour prendre la navette. Elle est chargée des apprêts des alimens, de la propreté de la maison & de l'entretien des habits. Qui pourroit dire combien tout cela lui coûte de travail & de soucis d'un bout de l'année à l'autre? Hélas! elle espéroit qu'en se donnant à vous, elle auroit en vous un soutien & un appui pour le reste de ses jours. Si votre cœur étoit au niveau du sien, si l'amour conjugal n'en faisoit qu'un des deux, vous & toute votre maison vivriez dans une douce paix que rien ne pourroit troubler ni altérer. Ce n'est plus votre idée: vous n'avez plus ni les sentimens d'un fils, ni le cœur d'un epoux, ni les entrailles d'un pere, depuis que le mépris, le dégoût & l'aversion de votre epouse sont entrés dans votre ame, au grand chagrin de votre pere & de votre mere. Interrogez vous-même votre cœur, & demandez-lui s'il est tranquille.

Vous méprisez votre femme, parce qu'elle est née de parens pauvres & obscurs. Et moi je vous dis, ouvrez les yeux & voyez combien de femmes, accoutumées à suivre les travers & les hauteurs ridicules de leur orgueil, parce que leurs parens sont riches & distingués, prennent occasion de tout pour tourmenter & opprimer leur mari: elles ne veulent ni plier, ni céder, ni obéir sur rien. Quoi que vous en disiez, il vaut bien mieux avoir une femme née de parens pauvres & obscurs; elle ne craindra ni travail, ni fatigue, ni peine: au lieu que l'autre seroit dominante, se prévaudroit de ce qu'elle est, & vous tourmenteroit de toutes façons. Vous avez du bien, dites-vous, oui: mais souvenez-vous de *Hong*, de la dynastie des *Song*, qui s'illustra jusqu'à devenir *Se-kong*. L'Empereur lui offrit en mariage la Princesse *Hou-yang* sa fille; il lui répondit sans hésiter, qu'on ne devoit pas rompre les engagements contractés dans les jours de sa pauvreté, & il fut fidele à sa fiancée la *Tsao-kiang*; car la Cour n'osa pousser la chose plus loin. Or, si un Ministre d'Etat a renoncé à une alliance qui l'élevoit si haut,

haut , que ne devez-vous pas faire, vous à qui on ne propose pas une fille d'Empereur, & qui êtes déjà marié ? De quel front osez-vous mépriser la pauvreté & l'obscurité de la famille d'une épouse choisie par vos parens, & avec qui vous demeurez depuis bien des années ?

Si vous la dédaignez à cause qu'elle n'a ni beauté , ni agrément ; moi je vous dis , ouvrez les yeux & voyez combien de femmes d'une figure peu revenante , ou même tout-à-fait laides , ont porté le bonheur dans les familles où elles sont entrées. Les Anciens disoient , *Le bonheur est au voisinage de la laideur*. Quant à ces femmes dont la beauté dispute d'éclat & de graces aux plus belles fleurs du printemps , combien y en a-t-il que des amours étrangers , la galanterie & le libertinage ont précipitées dans un honteux avilissement ? Le proverbe l'a dit : *Peu de belles femmes ont une destinée heureuse*. Votre épouse n'est pas belle , dites-vous , mais songez à *Lieou* qui monta au premier rang parmi les Lettrés. La fille qu'il avoit fiancée dans sa jeunesse étoit devenue aveugle , & d'une famille trop pauvre pour oser lui rappeler son engagement. Chercha-t-il des défaites pour retirer les promesses de sa jeunesse ? Ecouta-t-il ceux qui lui alléguoient qu'il n'en comprenoit pas alors la conséquence ? Il ne voulut rien entendre , & dit fermement que si l'on ne lui donnoit pas cette fille qui avoit eu le choix de ses parens , il ne se marieroit point : elle est devenue aveugle , ce n'est pas une raison de lui refuser mon cœur. Il est à elle dès mon enfance , je ne le lui reprendrai pas. Il l'épousa , & vécut avec elle jusques dans un âge très-avancé. Il l'aima avec une tendresse qui ne se démentit jamais , & en eut successivement deux fils qui se sont fait un grand nom. Or , si une aveugle peut faire le bonheur d'un époux , pourquoi dédaignez-vous votre femme qui n'est pas si disgraciée , vous qui n'êtes pas un *Lieou* ? Quelle

raison pouvez-vous alléguer de ne la pas aimer, après un mariage de plusieurs années?

Si vous la méprisez parce qu'elle a peu d'esprit & à cause de ses travers, c'est que vous ne faites pas attention que les personnes du sexe n'étant pas admises à ouvrir les livres, elles doivent avoir des connoissances bien bornées; leur naturel s'en sent, leurs travers deviennent plus impatientans, leurs défauts plus grossiers, & leur conduite plus inconséquente. Vous êtes le mari: c'est à vous à l'instruire, à la reprendre & à la corriger. Un singe apprend à faire des tours, un chien à obéir à la voix, un rat à sauter dans un cercle & un geai à parler. Que n'apprendra pas votre femme, qui après tout est un être raisonnable & intelligent? Oferiez-vous dire que toutes les avenues de son ame sont inaccessibles à l'instruction, & qu'on perdrait son temps à lui parler? Cela fût-il ainsi, personne ne le croira. Je vous dirois encore, vous êtes homme, vivez en homme; vous êtes lié à votre épouse par le lien sacré du mariage, le *Tien* vous l'a destinée, vos parens vous l'ont choisie & donnée: elle vous est echue en partage pour être la compagne de toute votre vie; votre plus grand malheur seroit de la prendre en aversion. Ouvrez les yeux, & voyez combien de femmes entendues, spirituelles & habiles se diffament avec tout leur esprit, par les scènes ridicules qu'elles donnent, & souvent même par les scandales dont elles ne rougissent pas. Une femme bornée & timide n'ose s'emanciper, se laisse conduire & remplit modestement ses devoirs.

Enfin vous êtes mari, pensez ce que c'est que de l'être en homme de sens & d'honneur avant de vous hasarder à faire un pas en avant. Pensez à quels opprobres, à quelles dérisions, à quel déluge de maux vous vous exposeriez en écoutant vos dégoûts jusqu'à épouser une nouvelle femme. Plus vous y

penserez, plus vous en serez effrayé. Car enfin rien de plus commun dans tous les temps que de voir un mari injuste & infidèle envers son épouse, en être cruellement puni. L'un transporte à l'épouse d'un autre l'affection & l'amour qu'il refuse indignement à la sienne; l'autre oublie qu'il est père de ses premiers enfans, & n'a des yeux que pour ses derniers nés; celui-ci donne son cœur à une effrontée & devient l'esclave de sa domestique; celui-là, se prévalant des richesses qu'il a amassées ou du rang qu'il a obtenu, renonce à l'épouse de sa jeunesse pour en prendre une dont la famille flatte son orgueil; cet autre s'avilit jusqu'à s'abandonner à une comédienne ou à une femme publique, &c. Toutes ces especes de gens ignorent & la dignité de l'homme & la nature du contrat matrimonial. Les cœurs des époux doivent être l'écho l'un de l'autre; un mari doit à son épouse tous les sentimens qu'il en exige, & son bonheur dépend encore plus de ce qu'il est pour elle que de ce qu'elle est pour lui. Il a beau vouloir se justifier à soi-même ses mépris, son dedain ou ses averfions pour son épouse, sa conscience lui reproche sans ménagement tous ses mauvais procédés, les regards mécontents du public l'inquietent, les soupirs de ses parens le poursuivent par-tout, les larmes de ses enfans l'attendrissent, la consternation silencieuse de son épouse lui perce le cœur. Tout est morne, triste & gémissant autour de lui. Le moyen qu'il puisse être tranquille! La plupart dissipent leur bien en folles dépenses pour s'étourdir sur la plaie de leur cœur, & préparent à leur vieillesse une pauvreté qui vengera leurs parens de ses averfions & de ses mépris pour l'épouse qu'ils lui avoient choisie. Vos fautes ne tourmentent-elles pas en châiment du mauvais cœur qui vous les a fait commettre, les Esprits ne vous les pardonneront pas.

Le Tchoung-kia-pao est une Maison Rustique en quatre volumes, ou plutôt une Bibliothèque de Campagne complete.

Comme les idées d'ici ont droit d'être différentes des nôtres , ce long Recueil , outre nombre de petits livrets & traités de Morale par où il commence , contient ce qu'il est nécessaire de savoir à la campagne sur l'Agriculture , le Jardinage , les Loix , la Médecine & nombre d'anecdotes , histoires , bons mots , sentences , vers & regles des différens jeux de société. Le compilateur , quoique lettré , y a fait entrer toutes les rêveries des Bonzes.

REGLES DES ASSEMBLÉES DE FAMILLE , *rédigées par Ouang-mong-ki.*

1°. Les deux assemblées de chaque mois seront , l'une le 10 , & l'autre le 16. La branche de la famille , chez qui est la salle d'assemblée , aura soin de la faire préparer la veille. Au fond , du côté du nord , on placera une table où on mettra les livres rangés. Dans les deux côtés de la salle , à l'orient & à l'occident , on étendra plusieurs rangs de nattes , sur lesquelles chacun s'assiera , selon son âge & son degré de parenté. Le Président de l'assemblée sera assis sur un fauteuil , derrière la table , ayant devant lui les *Ing-hiang* , pour faire les signaux & imposer silence. Ceux qui doivent porter la parole , ou faire la lecture , seront assis à ses côtés. On choisira pour faire la lecture , de jeunes Maîtres ès-arts qui aient la voie claire & nette. Les livres qu'on lira ordinairement , seront la première partie du *Chi-king* , le *Ta-hio* , ou Grande science , le *Siao-hio* , ou Ecole des enfans , le *Hiao-king* , les Loix criminelles & de police , le Recueil des exemples de Piété Filiale , le *Tai-chang-kan-ing* , Providence du Seigneur suprême , *Chang-ngo-kao-pao* , des Récompenses du bien & du mal. On expliquera chaque fois quelque article de la lecture d'après la doctrine du *King* , afin qu'on sache ce qu'il faut faire , & quelques articles des loix , afin qu'on soit instruit de ce qu'on doit éviter. Cette

instruction sera un rayon de lumière qui éclairera chacun sur sa vie , & lui apprendra à n'en pas faire un sommeil rempli de mensonges & de rêves.

2°. On préparera beaucoup de thé pour l'assemblée, avec quelques plats de collation ; mais il n'y paroîtra point de vin. (le vin Chinois n'est qu'une bierre). Pendant tout le temps que dureront ou la lecture ou l'instruction , personne ne parlera à son voisin : chacun restera assis modestement , & écouterait avec attention. Si quelqu'un a quelque doute à proposer , quelque éclaircissement à demander , quelque question à faire , il attendra que l'assemblée soit rompue , & s'adressera à quelqu'un des anciens. Qui que ce soit qui s'avise de changer de place , ou de parler à un autre à l'oreille , le Président de l'assemblée frappera un coup sur le *Ing-hiang* pour lui imposer silence. A la seconde fois , il frappera trois coups , & le coupable viendra se prosterner devant lui , pour reconnoître sa faute & en demander pardon. C'est par les vertus du sexe que les familles s'elevent & se soutiennent. Les anciens & les modernes ont traité à fond de la pudeur des filles , des devoirs des femmes , & des obligations des meres. On ne manquera pas d'en faire un des sujets d'instruction : & ceux qui auront plus de conception & de mémoire dans chaque ménage , seront chargés d'en répéter le précis à leurs meres , leurs epouses , leurs sœurs & leurs filles. La lecture & l'instruction finies , on traitera des points suivans :

3°. On demandera à l'assemblée si quelqu'un de la parenté a quelque mauvaise affaire , soit dans la famille , soit avec des étrangers. Celui qui fera dans ce cas , exposera naïvement de quoi il s'agit & demandera conseil. Chacun , selon son rang , dira librement ce qu'il en pense , & déduira ses raisons sur le parti qu'il convient de prendre , pour prévenir un procès & ménager un accommodement. La pluralité des suffrages

indiquera sûrement à quoi il faut s'en tenir : car , comme ce sont les membres d'un même corps , qui sont tous intéressés à la conservation les uns des autres , il n'est pas naturel de penser qu'ils se méprennent sur la façon d'y réussir. On s'informerait des bonnes actions qu'auront fait tel ou tel de la famille , on en rendra compte à l'assemblée , & on les couchera sur les registres , pour en conserver le souvenir & exciter les autres à en faire de semblables. Si on a oui dire au contraire , que quelqu'un de la famille ait fait quelque faute , on en parlera de manière seulement à le faire rentrer en lui-même. Il seroit trop dur de vouloir lui en faire un sujet de confusion devant tout le monde , quand cela n'est pas nécessaire pour l'instruction des autres , ni pour l'amendement du coupable. Mais s'il s'agissoit d'une faute considérable qui eût péché dans le public , l'assemblée prendra des moyens efficaces pour corriger celui qui a fait la faute , & empêcher qu'il n'acheve de se pervertir , par la perte de toute crainte & de toute pudeur.

4°. On examinera où en est chaque maison , par rapport à la taille & aux impôts. Il ne faut pas souffrir que personne s'oublie jusqu'à rester en arrière , & s'exposer par-là à des reproches & à des avanies au Tribunal d'un Mandarin. S'il y a de difficultés ou de calcul , ou de répartition , ou d'arrérages qui occasionnent quelque dispute , le chef de la famille s'en fera rendre compte , éclaircira tout & prononcera une décision à laquelle on s'en tiendra , de manière qu'on paie sur le champ ce qui étoit contesté. Il est essentiel que toute la famille soit intacte sur l'article des impôts , & passe pour une des plus diligentes & des plus exactes à les payer. Les familles vertueuses sont le soutien de l'Empire , & les fils vertueux le soutien des familles. On jette les yeux sur eux pour recueillir les impôts. Il arrive quelquefois que sous de vains prétextes l'argent de

l'Etat est détourné de sa destination par des personnes sans conduite, ce qui déshonore toute une famille. Si pareille chose arrivoit, il faudroit que le chef de la famille fût le premier à les accuser pour en prévenir les suites & arrêter le mauvais exemple. Quant à ceux que les mauvaises années, les accidens, leur peu de bien mettent hors d'état de payer leurs impôts & exposent par-là à bien des malheurs, on ne persuadera jamais à personne que ceux de leurs parens qui sont en état de leur faire ou des dons ou du moins des avances, ne le doivent pas au sang qui coule dans leurs veines.

5°. On examinera si quelqu'un de la famille a quelque procès. Si c'étoit un procès entre des freres, des oncles & des neveux ou d'autres parens, le chef de la famille en délibérera avec les chefs de chaque branche, & ils décideront de maniere que la chose ne soit pas portée au Mandarin. Cet article est essentiel. Si le procès étoit avec des étrangers, les anciens s'en feront instruire en détail, & soit qu'il s'agisse de mariage, de terres, ou de querelles, ils parleront, & feront parler aux parens & amis de la partie adverse pour négocier un accommodement & terminer les choses à l'amiable, & ne balanceront pas à promettre des réparations, des dédommagemens à la partie qui se croit lésée, & à aller se désister de toute poursuite pardevant le Mandarin. Y mettre du sien & faire plus qu'on ne doit pour prévenir ou arrêter un procès, n'est une stupide bonhomie que pour ceux qui ne connoissent pas le prix & les avantages de la paix & de la bonne union avec ses concitoyens. L'amour seul de leur repos & de leur tranquillité persuade à ceux qui se piquent de philosophie, de mépriser les injures & de se désister de leurs droits. Combien plus une famille honorable doit-elle le faire pour conserver l'estime publique & ne pas exposer la gloire de ses ancêtres à la flétrissure & aux avanies des procès!

6°. On examinera s'il y a dans la famille des vieillards, des veuves, des orphelins & des malades qui aient besoin d'être secourus. Le *Chou-king* raconte que *Ouen-ouang* environnoit sans cesse les vieillards, les veuves & les orphelins, des prodigalités de sa compassion & de sa bienfaisance. Le gouvernement a pris son exemple pour règle. Or, si l'Etat est si sensible aux maux de la multitude & se fait un devoir de les soulager, que ne doivent pas faire des parens pour leurs parens ? A la honte de notre siècle, on voit des gens qui sont logés magnifiquement, vêtus richement, nourris délicatement, qui donnent des repas aux parens de leurs femmes, à leurs amis, à leurs voisins, & se piquent de les obliger en toute rencontre, sans regarder à la dépense, & qui foulent aux pieds leurs ancêtres jusqu'à afficher une profonde ignorance & un oubli continuel des veuves & des pauvres de leur famille. Un animal qui les amuse, un arbre qui leur plaît, un meuble qui est à leur gré, les intéresse & les occupe plus qu'eux. Leur misère, leur indigence, leurs souffrances les repoussent à une distance infinie d'eux. Viennent-ils à mourir faute de secours, ces ames de fer & d'acier viennent arroser leur cercueil des larmes d'une étiquette de parade. Pour prévenir les crimes & les opprobres d'une dureté de cœur si horrible, on s'informera en détail de la situation de tous les particuliers qui peuvent être dans le besoin, & on prendra des arrangemens pour que chacun contribue à les soulager, de manière qu'on pourvoie à la subsistance de ceux qui n'ont pas de quoi vivre, & qu'on assure des secours & des remèdes aux malades. La bienfaisance est moins une commisération qu'une justice entre les descendans d'un même pere & les membres d'une même famille.

7°. Quand on aura fait la lecture, fini l'instruction & terminé toutes les affaires de la famille, l'on aura rempli la fin de l'assemblée. S'il reste encore du temps & qu'on ne veuille pas se séparer,

séparer, on pourra faire chanter des vers aux enfans, leur apprendre le cérémonial & les exercer en présence de tout le monde pour les enhardir & leur en faciliter l'usage. Quoi qu'il arrive, il doit être absolument défendu & interdit dans ces assemblées de parler jamais de revenans, de songes, de sorciers & de tout ce qui n'est que fables & mensonges. Il est vil de parler des riches pour les critiquer, des pauvres pour s'en moquer, & plus vil encore, de s'entretenir de bonne chere, de galanterie & d'aventures galantes. Ces sortes de propos ne sont pas même pardonnables au plus vil peuple des halles. Quant aux discours qui roulent sur le Palais, sur les affaires d'Etat, sur les projets de la Cour & la conduite des gens en place, les anciens disoient : *Qui regarde un jour entier les escaliers du palais, en a mal au cœur pendant trois ans.* Ils disoient aussi, *le sage s'intéresse de cœur à la chose publique, & dédaigne d'ouïr ce qu'on en dit.* Tous les discours qui roulent sur la conduite des hommes publics, sur les affaires de famille & les scènes de l'appartement des femmes, sont des discours funestes. Chacun se fera une loi de s'en abstenir. Si quelqu'un s'oublioit à cet egard, le fait vérifié, on lui interdira pour toujours l'entrée des assemblées.

Les assemblées pour lesquelles le Docteur *Ouang* a fait ces regles de famille, remontent en Chine jusqu'à la plus haute antiquité, à ce qu'on dit, & avoient été imaginées lors des troubles de l'Empire, sous les anciens *Tcheou*, pour conserver l'ancienne doctrine, & aviser aux moyens de se maintenir dans son état. Ces assemblées ont toujours été conservées depuis, & se sont maintenues jusqu'aujourd'hui. Mais si on en excepte des temps passagers de faveur de Piété Filiale & quelques endroits où les habitans d'un village ou d'un canton descendoient tous des mêmes ancêtres, il ne paroît pas qu'elles aient eu lieu hors les

temps de faire les cérémonies aux ancêtres, ou les circonstances d'affaires qui demandoient une délibération commune. Les assemblées d'instruction qu'on a ordonnées aux peuples sous presque toutes les dynasties, donnerent probablement idée à notre Docteur de multiplier celles de famille, pour en multiplier les avantages. Il n'y a point aujourd'hui de règle ni de coutume générale sur ce point. Selon que les chefs des familles nombreuses ont plus d'intelligence & de crédit, ils reglent à cet égard ce qui est le plus convenable ; mais il n'y a aujourd'hui rien de fixe ; parce que tout est libre & qu'une génération ne ressemble guere à l'autre, même dans la même famille. Il y a pourtant trois choses à cet égard qui méritent l'attention des sages. 1°. Les chefs des familles ont plus de crédit ici que dans bien d'autres pays, & quand ils s'opposent à quelque chose, il est difficile de passer outre. Aussi leur rend-on plus d'honneurs ; & quoique l'on soit bien déterminé à ne pas suivre leur avis, on se taira & ne se permettra pas un mot pour les contredire, à moins qu'on ne fût d'un âge à-peu-près égal au leur. 2°. Les chefs des familles sont en droit de mander quiconque se comporte mal & de l'admonêter, ou même d'assembler la famille & de le dénoncer pour l'obliger à se corriger, sous peine de le dénoncer au Mandarin. Cette menace de dénonciation est une nécessité, parce que si on ne la fait pas, & que le coupable soit accusé par des étrangers, le chef & toute la famille sont en faute & punissables en certains cas ; au lieu que quand ils l'ont dénoncé les premiers, ils sont exempts de reproche. 3°. Les Tartares ont adopté les chefs de familles, & on a leurs noms dans la bannière où est leur famille. S'il y survient quelque affaire, ce sont eux qu'on mande, & à moins qu'ils ne prouvent qu'ils ont dénoncé le coupable au Mandarin comme indocile & n'écoutant pas leurs représentations, ils partagent sa faute & sa punition.

A la suite des règles pour les assemblées de famille, nous

trouvons dans le même livre les regles de parenté, dont nous nous bornerons à donner les titres des Chapitres.

1°. Du respect qu'il faut avoir pour les anciens, & de l'obéissance qu'on leur doit. 2°. De la communauté de sépulture, & de ce qui doit s'observer soit pour son entretien, soit pour l'arrangement & la forme des tombeaux. 3°. Des registres de famille pour fixer juridiquement les préséances & le degré de descendance de chacun. 4°. Des noms qu'on doit ajouter pour distinguer les branches, & de la maniere dont chacun doit *compeller* ses anciens, ses egaux, ses inférieurs, soit dans la famille, soit avec les étrangers. 5°. De la paix & bonne union qui doit régner entre tous, & de ce que chacun doit y mettre du sien. 6°. De la salle des ancêtres, & des cérémonies qu'il faut y faire. 7°. De l'appartement des femmes, & de ce qu'il faut faire pour y conserver l'amour du travail, la concorde & l'innocence. 8°. De l'éducation qu'on doit donner aux enfans. 9°. De la maniere dont on en doit user avec les voisins & concitoyens. 10°. Du soin que chacun doit avoir de se distinguer dans sa profession soit qu'on soit lettré, cultivateur, artisan ou marchand. 11°. Des secours qu'on doit se donner mutuellement pour porter le fardeau des impôts. 12°. De la fuite des affaires, querelles & toute espece de procès. 13°. De l'économie & fuite de tout ce qui sent le luxe. 14°. De la fidélité à se conformer aux loix & défenses du gouvernement. 15°. De la fuite des fausses doctrines, superstitions, divinations, &c. 16°. Des quatre grands *Li*, le bonnet viril, le mariage, les funérailles & les cérémonies aux morts.



ARTICLE I. D'UNE DÉCLARATION

De Kang-hi, de l'an 1663.

QU'EST-CE que *Hiao-chun* ? son pere & sa mere ? Toutes les distinctions de noble & de roturier, de riche & de pauvre disparoissent lorsqu'on remonte au commencement de la vie : tout le monde l'a également reçue de son pere & de sa mere. Interrogez vos souvenirs, & dites-moi où vous etiez avant que votre pere & votre mere vous eussent donné le jour. Songez qu'il y a eu un temps, où votre sang couloit dans leurs veines, où votre corps etoit le leur & où vous n'existiez que par eux, & puis séparez-vous d'eux, si vous l'osez. Mais que dis-je ? Songez à ces dix mois d'inquiétudes, de précautions, de gênes, de douleur pendant lesquels votre mere vous a porté dans son sein : elle se refusoit mille douceurs & s'affujettissoit à mille contraintes de peur de vous nuire. Quand vous fûtes né, que de sollicitudes ! que de soins ! que de précautions occupoient sa tendresse ! Cette tendresse s'est-elle jamais démentie ? s'est-elle jamais trompée sur vos besoins ? Elle devinoit que vous aviez froid, & vous rechauffoit : elle sentoit que vous aviez faim, & vous alaitoit. Hélas ! quand vous etiez malade, loin de se plaindre des peines que vous lui causiez, elle etoit inconsolable de vos douleurs, & ne craignoit que de ne pouvoir pas les soulager, ou de s'y prendre mal pour y réussir. Elle auroit voulu vous sauver la vie aux dépens de la sienne. O tendresse ! ô amour de votre pere & de votre mere ! Ils s'ôtoient leurs alimens pour vous les donner ; ils quittoient leurs habits pour vous en couvrir ; ils aimoient mieux mille fois souffrir que d'exposer votre enfance à la plus petite incom-

modité. A proportion que vous avez crû en âge, votre pere & votre mere ont varié leurs soins; ils vous ont donné des maîtres pour vous instruire: ils vous ont choisi un etat: ils ont fait votre mariage, & vous ont mis à même de vivre en homme parmi les hommes & de remplir la carrière de citoyen. Tout leur espoir etoit que vous justifieriez leur tendresse, soutiendriez votre maison & en seriez la gloire. Leur tendresse n'a cessé d'agir que quand elle est devenue impuissante pour vous. Quelle joie pour eux, quand ils vous voient réussir & prospérer! Quelle douleur au contraire, si vous rendiez leurs soins inutiles & si vous dégénériez de l'education qu'ils vous ont donnée! Sans appui, sans consolation dans le monde, ils ne regarderoient plus la mort que comme la fin de leurs souffrances & le commencement du profond oubli qui effaceroit leur nom de dessus la terre. Je n'ai fait que vous esbaucher le tableau des obligations que vous avez à vos parens. Mais tel qu'il est, ô mon peuple! vous y voyez que votre corps est une portion du leur; la conservation de votre vie, le fruit de leurs soins; votre mérite & vos talens, l'ouvrage de leur education. Vos pensées sont comme la reproduction des leurs, & vos sentimens une effusion de leur cœur dans le vôtre. Quels bienfaits! ils sont comparables à ceux du *Tien* même. Songez maintenant à quoi vous oblige la reconnoissance. Hélas! ils vieillissent de tous les jours que vous vivez. Quelle haine du *Tien* ne vous attireriez-vous pas, si vous ne profitez pas de tous leurs instans pour leur témoigner combien vous êtes touchés & pénétrés de leurs bienfaits. Non, je ne comprends pas l'ingratitude de certains fils dénaturés qui cherchent des raisons, qui alleguent de prétendus devoirs pour se soustraire aux obligations immuables de la Piété Filiale. Ont-ils un cœur? O que de fautes contre la Piété Filiale j'ai à reprocher à mon peuple! Fautes d'avarice: un pere & une mere demandent une bagatelle, & on leur fait essuyer un

refus. Fautes d'indocilité : un pere & une mere commandent une chose , & on allégué des raisons pour leur défobéir. Fautes d'impatience : du même front dont on souffre les injures & les outrages de tant de personnes sans en être emu , on s'emporte , on eclate pour un mot qui a echappé à la vivacité d'un pere & d'une mere. Fautes de mauvais cœur : il est une espece de fils , ou plutôt de monstres , qui ont abjuré la Piété Filiale au point de donner tellement leur affection à une femme & à des enfans , que leur pere & leur mere n'ont plus de place dans leur cœur. Si un de leurs enfans vient à mourir , tout retentit de cris lamentables , & à peine versent-ils quelques larmes à la mort de leur pere ou de leur mere , larmes encore sans douleur & sans affliction. Je rougis de le dire , je ne le dis qu'avec horreur. Si un pere & une mere ont vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingts , quatre-vingt-dix ans , ils outragent la nature jusqu'à dire : Il avoit assez vécu , il étoit temps qu'il mourût. Cœur de marbre ! ô ame pêtée d'ingratitude & de barbarie ! verriez-vous avec cette indifférence , je ne dis pas la mort de votre femme ou d'un enfant , mais la moindre perte dans votre bien ? De tels fils n'ont de l'homme que la figure , & sont pires que les tigres & les léopards. Le ciel ne les eclaire qu'à regret , la terre gémit de les porter , leur vie ne sauroit manquer d'être un tissu de malheurs , elle ne peut finir que par les supplices , & *ils tomberont inmanquablement en enfer après leur mort (Sée-pie-jou-ti-yu)*. Je vous en conjure aujourd'hui , ô mon peuple ! rendez-vous à mes exhortations , & hâtez-vous de rendre vos cœurs à la Piété Filiale , de vous remplir de ses doux sentimens , & de la faire régner sur toute votre ame. La pratique de cette aimable & précieuse vertu n'a rien ni d'amer , ni de difficile , elle se réduit à deux choses : la premiere est de consoler & de réjouir le cœur de vos parents , la seconde de fournir à leurs besoins & de veiller à leur conservation.

Comment consolerez-vous le cœur de vos parens ? En vivant en paix dans votre famille, en vous comportant sans cesse en homme d'honneur, & en évitant toutes les mauvaises affaires & tous les procès. Toute votre maison jouira d'une douce tranquillité, & le cœur d'un père & d'une mère feront dans la joie. Veillez aussi à ce que vos épouses & vos concubines aiment & respectent leur beau-père & leur belle-mère, inspirez-leur sans cesse d'avoir un air affectueux en leur présence, de prendre un ton de voix modeste & soumis en leur parlant, & d'être attentives à leur rendre tous les soins & tous les services qui dépendent d'elles. Gardez-vous sur-tout, je ne dis pas seulement de croire, mais même d'écouter les discours de vos femmes lorsqu'elles vous manquent jusqu'à accuser auprès de vous un père ou une mère. Si vos frères cadets & vos sœurs sont avec vous, que votre tendresse leur exprime celle de votre père & de votre mère, & les envoyez sans cesse vers eux pour leur rendre des respects & des soins. Chaque jour alors sera un jour de contentement & d'allégresse pour leur vieil âge, & vous aurez rempli le grand devoir de consoler & de réjouir leur cœur.

Comment fournir aux besoins d'un père & d'une mère, & veiller à leur conservation ? C'est à vos facultés & à l'état de vos affaires à régler votre dépense. Mais aussi il faut prendre sur tout le reste pour présenter à votre père & à votre mère une nourriture qui leur donne des forces, & leur offrir des vêtements qui les défendent du froid. Redoublez sans cesse d'attention & de soins sur tout ce qui regarde leur personne : observez fidèlement le cérémonial à la nouvelle année : venez vous prosterner devant eux le jour de votre naissance : donnez-leur une fête le jour de la leur : chargez-vous de toutes les affaires qui pourroient leur donner de la peine : invitez un Médecin pour les traiter à la moindre incommodité dont vous vous apper-

cevez, & ne vous rassurez sur aucune apparence jusqu'à ce que vous les voyez entièrement guéris.

A tous ces soins pour leur conservation, ajoutez encore des représentations sur les fautes qui pourroient leur échapper, mais représentations si respectueuses, si tendres & si obligeantes, qu'ils vous en fassent gré & soient charmés de réparer leurs torts. S'il arrivoit que bien loin de vous savoir gré de vos représentations, ils s'en offensassent jusqu'à s'emporter, vous dire des choses offensantes, ou même vous maltraiter, qu'il ne vous échappe pas un mot, ni le moindre geste qui puisse irriter leur colere; que votre air au contraire, votre maintien & le ton même de votre voix soient d'une modestie & d'une sérénité qui les apaise. Mais ne les abandonnez pas à leur mauvaise humeur: invitez leur ami ou quelqu'un pour qui ils aient de la considération, à leur parler & à les engager à se faire justice. Enfin quand leur dernier jour sera venu, & que le *Tien* vous les enlèvera, donnez carrière à tous les sentimens de votre Piété Filiale, & ne manquez à aucun *Li* dans leurs funérailles: honorez tendrement leur mémoire, & tout le reste de votre vie soyez fideles à venir faire aux pieds de leur tombeau les cérémonies de chaque saison. Tout cela entre dans les devoirs du *Hiao-chun*.

A entendre certains fils de nos jours, ce n'est pas sans raison qu'ils négligent ces grands devoirs. Moi, disent-ils, je ne désirerois rien tant que de témoigner mon respect & mon amour à mon pere & à ma mere, mais comment en avoir le cœur en voyant qu'ils ne m'aiment pas? Malheureux! c'est ce qui augmente votre crime. Quoi! vous êtes forcé de reconnoître que vous leur devez la vie, & vous ne comprenez pas qu'ils ne peuvent être en faute à votre egard, puisque vous leur devez tout & qu'ils ne vous doivent rien. C'est le *Tien* qui fait pousser à son gré une plante au printemps, & la couronne de fleurs; c'est le *Tien* qui la flétrit à son gré en automne & la fait sécher.

Ainsi

Ainsi en est-il de votre pere & de votre mere par rapport à vous. Il dépendoit d'eux de ne pas vous donner la vie, il a dépendu d'eux après de ne prendre aucun soin pour vous la conserver. De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Aussi les Anciens disoient-ils, *les peres & meres n'ont jamais de torts vis-à-vis de leurs enfans*. Ne dites donc plus que les vôtres ne vous aiment point ; mais avouez que vous êtes un fils dénaturé, sans sentimens & sans reconnoissance.

Il y a encore une autre sorte de fils dont la stupidité egale le mauvais cœur. Ils savent honorer je ne fais quels esprits, fléchir le genou devant leur *Foé*, dresser des autels dans leur maison à des *Pou-la*, & brûler des odeurs devant le *Tou-ti*, & ils ne savent pas qu'ils ont dans leur maison un vieux pere, une vieille mere qui sont leur *Pou-la* & leur *Tou-ti* vivans. Si vous vouliez ouvrir vos cœurs à la Piété Filiale, l'intelligence suprême qui remplit tout, vous éclaireroit & vous protégeroit d'une maniere tout-à-fait miraculeuse. L'ancien proverbe dit : *Un fils ne connoît ce qu'il doit à son pere & à sa mere que lorsqu'il a des enfans*. Si vous négligez de témoigner votre amour & votre respect à vos peres & meres, vos enfans se formeront sur votre exemple, & refuseront un jour de vous aimer & de vous honorer. Aussi les anciens ont-ils dit : *La Piété Filiale produit la Piété Filiale : un fils dénaturé a des enfans dénaturés*. C'est le premier châtimement de son ingratitude.

Il en est d'autres encore qui ne sont pas moins certains. Songez à ce que vous avez à craindre des loix de l'Empire, je veux bien en choisir quelques articles pour vous en rafraîchir le souvenir. Ecoutez-moi (*L'Empereur cite ici cinq articles des loix criminelles ; mais comme nous en avons rendu compte à l'article des loix, il seroit inutile de les copier une seconde fois ; puis il reprend, & continue ainsi*) Les loix de l'Empire etant si rigoureuses & si séveres, vous tous qui jusqu'à présent n'avez

pas *Hiao-chun* vos peres & meres , avez-vous peur ou non ? Etes-vous résolu de vous amender ? Si vous échappez à la justice des loix , sachez que vous n'échapperez pas à celle du *Tien* : je veux bien vous en citer quelques exemples des anciens temps (Les exemples que *Kang-hi* cite sont , 1°. celui d'un enfant qui avoit rendu des soins à la vieilleffe de son pere , & devint Président d'un Tribunal ; 2°. celui de *Tang* que nous avons mis à la tête des exemples des personnes du sexe ; 3°. celui d'un fils frappé du tonnerre , pour avoir osé changer en un mauvais le bon cercueil qu'on avoit donné à son pere ; 4°. celui d'une Reine qui donna à manger des crapaux & autres animaux vénimeux à sa belle-mere aveugle , & dont le cadavre fut frappé de la foudre après qu'elle eut été exécutée.). C'est ainsi que sont punis ceux qui manquent aux devoirs de la Piété Filiale. La sévérité de cette justice du *Tien* est extrême. La promptitude de ces châtimens du *Tien* est effrayante. Osez-vous désormais avoir dans votre cœur quelque sentiment contraire à la Piété Filiale que vous devez à vos peres & meres (Ici le peuple assemblé doit répondre tout d'une voix : Pou-kan , nous ne l'oserons plus.) ? Osez-vous désormais rien faire de contraire à la Piété Filiale que vous devez à vos peres & meres (Ici le peuple doit répondre encore tout d'une voix : Pou-kan , nous ne l'oserons plus.) ?

Cette déclaration ou plutôt instruction de Kang-hi étoit destinée pour les assemblées du peuple , de chaque mois , soit dans les villes , soit dans les campagnes , auxquelles présidoient les Mandarins ou les anciens , & instituées anciennement pour procurer l'instruction publique , la tranquillité du peuple & l'innocence des mœurs. Kang-hi après un petit exorde , y traite six articles. Le premier est celui de la Piété Filiale que nous venons de donner ; le deuxieme , le respect & l'obéissance qui sont dûs aux supérieurs ; le troisieme , la bonne union & la concorde avec ses concitoyens ;

le quatrieme, l'éducation des enfans ; le cinquieme, l'accomplissement des devoirs de son état ; & le sixieme, la pratique du bien & la fuite du mal. Chaque article est traité sur le ton & sur le plan de celui de la Piété Filiale, & est terminé aussi par la citation des loix & par des exemples. La fin est une récapitulation & conclusion générale. où l'Empereur témoigne combien il desire & espere que son peuple profitera de ses instructions.

ART. II. D'UNE DÉCLARATION.

De Yong-tching, de l'an 1724.

TOU-TSONG-TSOU-Y-TCHAO-YONG-MOU. Mon peuple, je vais vous expliquer ces paroles. Que faut-il entendre par *Tou-tsong-tsou* ? Le caractère *Tou* signifie, *se témoigner réciproquement de la considération avec un cœur vrai*. Le caractère *Tsong* signifie en général, *tous les ancêtres*, & *Tsou*, *les parens paternels du même nom*. Les familles du même nom se nomment *Tsou*. Quoique divisées en plusieurs dizaines, plusieurs centaines, plusieurs milliers de branches ; quoique séparées en nobles & en roturiers, en riches & en pauvres, comme elles sortent toutes d'une même tige & reconnoissent toutes un même chef & ancêtre, elles sont désignées par le nom général de *Tsong-tsou*. Or, dès que tous reconnoissent les mêmes ancêtres, ils doivent s'aimer & se respecter réciproquement avec un cœur vrai, & une intention droite & sincere. Ils doivent avoir entr'eux des rapports très-étroits, & c'est ce qui s'appelle *Tou-tsong-tsou*. Le caractère *Tchao* signifie, *ce qui perce au-dehors, paroît dans le public & est sensible*. Le caractère *Yong* signifie, *bon accord, concorde, union* ; & celui de *Mou*, *amour & affection réciproques*. En effet, les personnes d'une même

famille , d'un même nom , ayant des liaisons très-étroites & s'aimant réciproquement , cela doit mettre nécessairement dans leur conduite & dans leurs procédés un air d'intérêt , d'attention & d'amour ; c'est ce qui s'appelle *Tchaa-yong-mou*.

Les familles ont commencé par un pere & une mere : ce pere & cette mere ont eu des enfans qui ont été des freres : ces freres à leur tour ont eu des enfans , ce sont les cousins-germains : les enfans des cousins-germains ne sont plus que cousins issus du germain , & les enfans dont ceux-ci sont les peres ne sont plus entr'eux qu'au quatrieme degré qu'on appelle *Ou-fou*. Mais que signifie *Ou-fou* ? Le caractère *Fou* signifie , *habits de deuil*. Ceux qu'on porte pour un pere & une mere pendant trois ans , se nomment *Tchan-soui-fou* ; ceux qu'on porte pour les freres pendant un an , se nomment *Ki-fou* ; ceux qu'on porte pour les cousins-germains pendant neuf mois , se nomment *Ta-kong-fou* ; ceux qu'on porte pour les cousins issus du germain pendant cinq mois , se nomment *Siao-kong-fou* ; enfin ceux qu'on porte pour les cousins au quatrieme degré pendant trois mois , se nomment *Sée-ma-fou* : ce sont-là les habits de deuil dans le degré de parens & descendance qui remonte vers un même pere. Viennent ensuite les habits de deuil pour les oncles soit aînés , soit cadets du pere ; les habits de deuil pour les grands-oncles , les habits de deuil pour ses enfans , les habits de deuil pour ses neveux & leurs enfans , & les habits de deuil enfin pour les petits-fils & arriere-petits-fils. Or , ce sont ceux-là qu'on appelle *parens des cinq habits de deuil* ; & ces parens pris dans leur totalité , sont les *Tsong-tsou* à qui on est uni par des liens très-intimes & très-étroits. La parenté décroît & s'affoiblit dans ceux qui sont au-delà , à proportion que les générations augmentent & s'éloignent ; elle ne fait plus une vraie proximité , & on appelle *Tsong-tsou*, hors des cinq *Fou*, ceux qui y sont compris. Mais quoique la parenté soit décrue au

point de ne se devoir plus de porter le deuil les uns pour les autres , tous cependant tenant encore les uns aux autres par la racine & le tronc commun dont ils font les rameaux ; quelque nombreuses & quelque multipliées que soient les générations qui les éloignent , ils ne sauroient , & ne doivent jamais se regarder entr'eux comme des étrangers , qui ont des ancêtres différens , ne sont pas de la même famille , & portent un autre nom. Imaginez une source qui donne de l'eau en abondance , vous aurez beau la diviser en mille ruisseaux & en dix mille canaux , c'est l'eau de la même source dans tous. Représentez-vous un arbre dont la tête couvre tout au loin , de son ombre , tant elle est grande ; vous aurez beau lui compter mille branches & dix mille rameaux , ils ne forment tous ensemble qu'un même arbre & tiennent tous au même tronc. Ainsi en est-il des *Tsong-tsou*. Vous avez beau dire que vous êtes mille personnes , & que vous êtes dispersés çà & là dans les villes des trois ordres , vous êtes tous *la chair & l'os d'un aïeul commun* , le sang qui coule dans vos veines vient de lui. Voilà pourquoi notre déclaration vous a parlé d'abord de la Piété Filiale & de l'amour fraternel : elle va vous instruire maintenant sur les *Tsong-tsou* , il est essentiel de vous enseigner les principes & la pratique soit de la considération , soit de l'affection que vous leur devez.

J'aime à me persuader que c'est faute de bien connoître vos devoirs , que vous tombez dans tant de fautes contre vos parens , sans cela il faudroit vous croire trop mauvais cœurs. Car vous vous oubliez également à l'égard de ceux qui sont dans les degrés pour qui on est obligé au deuil , comme à l'égard de ceux qui sont dans des degrés où on ne le doit pas. Les uns présentent de prétendus droits & de vaines raisons ; les autres allèguent des antipathies & des oppositions de caractère ; ceux-ci se prévalent de la situation de leur fortune & de leurs affaires ;

ceux-là se retranchent sur de misérables convenances de tombeaux & de sépulture ; c'est-à-dire , que tous ne se regardent qu'eux-mêmes & ne voient que l'appât fatal d'un petit intérêt ou d'un médiocre avantage. C'est la cupidité qui aveugle. On n'a aucune considération ni pour le rang , ni pour l'âge ; on oublie tous les liens de la chair & du sang , on ferme l'oreille aux cris & aux plaintes de la nature , on foule aux pieds les loix & la raison , on se met au-dessus du mépris & des railleries de ses concitoyens , & on en vient sans rougir à des querelles déshonorantes , on se traduit réciproquement devant les Tribunaux par des accusations & des procès , on devient enfin ennemis déclarés , & les membres d'un même corps s'entre-déchirent à faire horreur. Peut-il y avoir rien de plus triste & de plus lamentable ? S'il vous restoit le moindre souvenir du pere commun dont vous descendez , vos moindres soupirs seroient échauffés par l'amour de votre sang. Or cet amour du sang , qui est la joie & la vie des cœurs bien faits , combien ne devrait-il pas être & plus vif & plus généreux dans ceux qui réussissent à se distinguer de la foule de leurs parens ? Combien n'ajouterait-il pas à la gloire & à la réputation de ceux qui se sont élevés jusqu'aux premières charges de l'Empire ? Réfléchissez-y , ô mon peuple ! & plus vous y réfléchirez souvent , plus vous y réfléchirez mûrement , plus vous serez forcé d'avouer que vous vous devez à vous-même de vous respecter & de vous aimer dans tous vos parens. Je vous parle exprès de ce grand devoir dans cette déclaration , pour emouvoir & changer , s'il se peut , votre cœur & vous engager à réformer votre conduite. Je vous en conjure , qu'on n'ait plus à me reprocher désormais ni bassesse , ni dureté dans votre manière d'agir ; ouvrez votre cœur à la bienfaisance & à la sensibilité , & qu'elles en remplissent toute la capacité. Respectez & honorez ceux de vos parens qui sont à la même distance que vous du premier chef

de votre famille. Aimez & chérifiez leurs fils & leurs petits-fils qui en sont plus éloignés. S'il se trouve quelqu'un parmi vos parens dont la pauvreté soit telle qu'il ne puisse pas se procurer le nécessaire, venez à son secours par vos libéralités. Si des garçons déjà âgés ne sont pas en état de fournir aux frais de leur mariage, si une fille nubile n'a pas de quoi s'établir, ayez la générosité de les aider; si une famille est trop à l'étroit pour faire face aux dépenses multipliées d'une sépulture, contribuez-y amicalement autant que vous le permettent vos facultés; si un pauvre malade est réduit par son indigence à ne pouvoir pas inviter un Médecin, ni payer des remèdes, prenez tout ce que vous pourrez sur vous-même pour subvenir à une si pressante nécessité; si un enfant qui a de l'esprit & de l'ouverture pour les sciences, n'a pas le moyen de faire ses études, donnez-lui un maître pour que ses talens ne restent pas enfouis; si les pluies ou la sécheresse ont fait périr les moissons, ayez pitié de la misère des laboureurs, & sauvez-les des poursuites & vexations que leur attireroit leur délai à payer les impôts; si quelque mauvaise affaire, si quelque accident met un de vos parens en péril, hâtez-vous de voler à son secours, de vous faire son intercesseur & d'employer tout votre crédit pour le délivrer; enfin, qui que ce soit des vôtres qui s'oublie jusqu'à mener une vie déréglée, exhortez-le à se corriger & ne négligez rien pour l'engager à vivre en honnête homme. Si vos facultés ne vous permettent pas de suivre votre bon cœur dans tous les cas dont je viens de vous parler, n'allez pas vous persuader que votre sensibilité & votre bienfaisance puissent se borner à une compassion stérile. Il y en a parmi vos parens qui sont mieux partagés des biens de la fortune, adressez-vous à eux, parlez-leur, exhortez-les & engagez-les à secourir ceux qui sont dans le besoin, réveillez dans leur cœur l'amour du sang & obtenez-en ce que vous ne pouvez pas faire vous-même. Vous en trouverez

infailliblement qui seront flattés de l'estime que vous leur témoignez en cela, & qui se feront une joie de la justifier. Vous m'exhortez dans une occasion, je vous exhorte dans une autre; vous m'aidez dans mon besoin, je vous aide dans le vôtre, & l'amour devient une ressource continuelle pour tous. Les jeunes gens & les enfans seront touchés de ce bon exemple, & le porteront de génération en génération. Il gagnera de proche en proche, les parens les moins sensibles rougiront de leur dureté; il fera une heureuse révolution dans les mœurs, l'amour du sang unira tous les cœurs par les sentimens les plus tendres, par l'estime & par les services réciproques. Il sera vrai de dire alors, que les parens *Tchao-yong-mou*. Dans le temps de *Tchun-tsieou* (c'est-à-dire, depuis 722 ans avant J. C. jusques en 479), vers le commencement, il y avoit un nommé *Yen-ping-tchong* qui étoit excellent parent. Ecoutez avec attention, mon peuple, ce que je vais vous en raconter: Quoique Ministre d'Etat dans la principauté de *Tsi*, on le vit monter pendant trente ans une voiture usée que traînoient des chevaux maigres, & porter tous les hivers la même robe de peau de renard. Il pouffoit l'épargne jusques-là pour ménager les revenus que lui donnoit la Cour, & les partager entre ses parens. C'est à la faveur de cette noble économie qu'il subvenoit aux besoins de toute sa famille, & fournissoit un honnête nécessaire aux plus pauvres: aussi a-t-il mérité d'être mis au nombre des sages dont la gloire sera immortelle & le nom cher à tous les siècles. *Fan-tchin-kong*, sous la dynastie des *Song*, commença, dès qu'il eut obtenu le degré de Bachelier, à viser à l'épargne dans toutes ses dépenses, afin d'avoir de quoi témoigner son affection & son bon cœur à toute sa parenté. Etant devenu Mandarin dans la suite & étant monté de charge en charge jusqu'à la dignité de premier Ministre, il n'osa jamais s'approprier ni les revenus de ses emplois, ni les dons de l'Empereur;

mais

mais il les employa à acheter des terres & des domaines pour être , non pas l'héritage de ses enfans , mais le patrimoine commun de tous ses parens. Il leur avoit donné le nom de *terres de partage*. Bien des gens vinrent lui dire : Votre parenté étant si nombreuse , le moyen que vous puissiez entretenir tant de personnes ? Plusieurs se moquoient de lui , & le regardoient comme un bon homme qui avoit la folle manie de se tourmenter mal-à-propos pour les autres. *Fan-tchin-kong* répondoit , que dès qu'une famille est nombreuse , il est inévitable qu'elle soit composée de personnes dont les unes ont de la vertu & des talens & les autres en ont moins ; mais comme ils descendent tous d'un même pere , ils sont tous comme les membrès les uns des autres , c'est le même sang qui circule dans leurs veines. Etant le seul de ma famille qui ai hérité du bonheur de mes ancêtres , comment aurois-je le cœur de jouir de l'opulence , tandis qu'un grand nombre des miens souffre la faim , le froid , est dans la misère ? Je donne du riz & du bled à ceux qui en manquent , des etoffes & des habits à ceux qui n'ont pas de quoi se vêtir ; je marie les jeunes gens qui sont en âge ; je paie le trousseau & je fais les frais de noces des filles qui sont pauvres ; je donne un cercueil aux morts , & je fournis aux dépenses de leurs funérailles ; je paie des maîtres aux enfans qui ont des dispositions pour les lettres , & je les entretiens jusqu'à la fin de leurs etudes. Voilà déjà plus de dix siècles que ce bel exemple se perpétue de génération en génération parmi ses descendans , ils y ont toujours été fideles , & n'ont jamais osé s'en écarter de l'épaisseur d'un cheveu. Aussi les Empereurs de toutes les dynasties ont témoigné à la face de tout l'Empire combien ils estimoient , respectoient & honoroient un amour de parens si vertueux : ils ont exempté de tout impôt les *terres de partage* , & leur ont accordé des privileges & des droits dont ils jouissent encore aujourd'hui..... O mon peuple ! je ne vous fais que cette

réflexion : *Yen-tsé* & *Fou-kong* étoient tous les deux grands Mandarins ; cependant ils économisoient jusqu'à prendre sur leurs besoins , & s'appauvrir eux-mêmes pour être en état de faire du bien. Combien plus ne devriez-vous pas le faire , vous qui n'avez pas de rang à soutenir ? L'histoire parle encore d'un nommé *Tchang-kong*, de la dynastie des *Tang*, qui n'étoit qu'un simple particulier , mais qui excelloit en vertu & en amour pour sa parenté. On comptoit de son temps neuf générations jusqu'au premier chef de cette illustre famille , & quelque multipliés que fussent les rameaux qui s'étoient formés , aucun ménage ne s'étoit jamais séparé , & cette nombreuse parenté étoit réunie dans une même maison. L'Empereur *Kao-tsong*, de la dynastie des *Tang*, fut si enchanté d'un si bel exemple d'union & de concorde , qu'il vint en personne le visiter dans cet asyle de paix. Comment faites-vous , lui dit-il , pour vivre ainsi ensemble & toujours si unis ? *Tchang-kong* prit un pinceau , écrivit cent fois le caractère *Gin* (*patience*) , & le présenta à l'Empereur pour toute réponse. *Kao-tsou* en parut charmé , & plus encore du grand enseignement qu'elle renfermoit. Au commencement de la dynastie passée , il y avoit dans le *Fou-kien* une famille du nom de *Tching* qui étoit l'admiration de toute la Province. Les enfans , fils & petits-fils , au nombre de plus de cent , mangeoient ensemble à une même table. Il n'avoit jamais été question de partage de bien dans cette famille. Les amitiés , les déférences & les attentions réciproques y étoient continuelles entre tous ceux qui la composoient. La nouvelle en fut portée d'une Province dans l'autre , & leur fit un grand nom dans tout l'Empire. L'Empereur *Tai-tsou* se prit d'affection pour cette vertueuse famille , se donna le plaisir de la venir visiter en personne , la gratifia de la belle inscription , *Porte de justice de la famille des Tching* , qu'il voulut écrire lui-même , & donna une pièce de soie à chacun de ceux qui la composoient , pour gage

de son estime & affection Impériale. La tradition & l'histoire ont conservé le souvenir de ces glorieuses distinctions, & elles feront le sujet d'un éternel entretien. Encore de nos jours, plusieurs centaines, plusieurs milliers de familles fidèles à l'exemple de leurs illustres aïeux, vivent toutes ensemble dans un même village, aucun ménage n'a voulu se séparer, ni se disperser. Toutes espèrent de transmettre à leurs derniers descendans l'héritage précieux de paix, d'union & de concorde qu'elles ont hérité de leurs premiers ancêtres.

Vous tous maintenant à qui je viens de faire entendre & d'expliquer cette belle doctrine, correspondez aux soins de ma tendresse paternelle par une résolution ferme de la mettre désormais en pratique pour vos parens. Si vous êtes fideles à cette résolution, il se fera un changement général dans les mœurs : elles se rectifieront de jour en jour, l'amour du sang gagnera de proche en proche, une aimable & douce innocence régnera par-tout, le Maître du ciel & de la terre en sera touché, & vous accordera une vie heureuse & une longue vieillesse. Vos fils & vos petits-fils formés à la vertu par votre exemple, seront appelés aux emplois du gouvernement, entreront dans les charges, & deviendront la gloire & l'honneur de leur famille. Ce ne sont pas-là de vaines assurances, il n'en fut jamais de plus solides, ni de mieux fondées. Traiter vos parens en étrangers, ce seroit outrager la tendresse dont le vertueux cœur de l'Empereur est rempli pour vous ; ce seroit vous exposer à toute la rigueur des loix sacrées qui ont été faites pour défendre les loix du sang & en venger les outrages. Je veux bien vous en rafraîchir la mémoire, pour que vous soyez sur vos gardes & que vous ne vous exposiez pas au glaive redoutable dont elles arment la justice. Il est dit dans le *Tai-tsin-lu* (*L'Empereur cite ici plusieurs articles des loix criminelles, puis il continue ainsi*) : Méditez, ô mon peuple ! & méditez avec soin sur ces rigueurs de la loi

contre les parens qui s'oublient envers leurs parens des quatre premiers degrés , & les différences qu'elles mettent entre les parens les plus éloignés & les étrangers. Plus vous les méditez, plus vous comprendrez clairement que votre Empereur ne desire rien tant que de resserrer les liens qui vous unissent avec vos parens , & exige absolument que vous les respectiez en toute rencontre. Il est essentiel & capital que vous l'ayez toujours présent à l'esprit , & que rien au monde ne puisse jamais vous le faire perdre de vue dans aucune circonstance , ni conjoncture.

La Déclaration de *Yong-tching*, dont nous avons donné l'extrait & traduit cet article, en traite quinze autres , savoir ; 1^o. la Piété Filiale & l'amour fraternel , qui est le premier ; 2^o. l'union avec les voisins & concitoyens ; 3^o. le zèle de l'agriculture , & de la culture de la soie ; 4^o. l'économie & la fuite du luxe ; 5^o. l'ardeur pour l'étude & l'amour des sciences ; 6^o. le mépris des superstitions & fausses doctrine ; 7^o. l'observation des loix & des ordonnances ; 8^o. le cérémonial & la politesse ; 9^o. l'amour de sa profession & l'accomplissement des devoirs de son état ; 10^o. l'éducation & instruction de la jeunesse ; 11^o. la fuite des accusations & des chicanes ; 12^o. l'horreur des désertions & des déserteurs ; 13^o. le paiement des charges & des impôts ; 14^o. la subordination aux chefs du peuple , & leur soin pour arrêter les voleurs ; 15^o. la fuite des querelles & vengeances. Chaque article est traité comme celui que nous avons traduit. Cette Déclaration fut d'abord publiée en *Ouen-tchang* ou style relevé , & puis mise en langage ordinaire pour le peuple. Le fond des pensées & des choses est le même ; mais la manière dont elles sont écrites est plus différente que l'Oraison funebre la plus sublime de Bossuet , ou le Sermon le plus profond de Bourdaloue , ne l'est des Prônes de M. Joli & des Instructions de M. Lambert. Nous ne pouvons pas en dire davantage ici , sous

peine de n'être pas entendus, à moins de nous jeter dans une longue digression qui ne seroit pas à sa place, & qui seroit inutile si on a publié l'ouvrage qui a été envoyé en Europe, sur la langue & les caractères de Chine (1).

*NOTICE du Livre LXXXVI du Recueil
Kou-kin-y-tong.*

LE *Kou-kin-y-tong* est un Recueil rédigé de tout ce qu'on avoit de mieux jusqu'en l'année 1617, sur toutes les parties de la Médecine. Les Docteurs du College Impérial de Médecine, qui le publièrent avec l'agrément & l'attache du gouvernement, s'étoient fait un devoir d'appuyer & d'insister sur tout ce qui avoit trait à la Piété Filiale, ou pouvoit la diriger dans ce qui concerne la santé des peres & meres. Nous allons rendre compte des deux Livres qui concernent cet objet.

On observe d'abord dans un petit préambule, que la vieillesse, comme dit *Mong-tsé*, est un âge où *la vie n'est plus que précaire & le fruit de bien des soins*. Puis, après avoir insinué que selon la doctrine des *King*, la Piété Filiale est la premiere vertu de l'homme, & le soin de la santé des parens le premier de ses devoirs, on en conclut que ce soin doit croître à proportion que les peres & meres vont tombans dans les miseres & les infirmités de la vieillesse. Mais ce soin peut devenir plus funeste qu'utile, s'il n'est éclairé par la Médecine.

Selon *Tao-tsée* qui vécut si long-temps, la sagesse & l'innocence sont la source d'une longue vie. Selon *Mong-tsé*, rien ne repose le sang & n'épure les humeurs comme la paix du

(1) Il n'est pas encore imprimé.

cœur. Selon les anciens sages , parler peu fortifie & conserve les esprits vitaux ; la nourriture simple & frugale , conserve le baume du sang ; réprimer & étouffer les faillies de la colere , conserve la température du foie ; des alimens succulens & choisis , conservent la force de l'estomac ; la sérénité des pensées conserve l'équilibre du cœur & la régularité de ses mouvemens. La médecine est d'accord avec la morale sur tous ces points , & convient avec elle que si on étoit fidele à les observer , on eviteroit la plupart des maladies. Leur observation est capitale pour les vieillards. Le premier soin de la Piété Filiale d'un fils , doit être de les persuader à son pere & à sa mere. Les remedes de la médecine ne peuvent que diminuer les mauvaises suites des fautes qu'on fait en ce genre , encore n'y réussissent-ils pas toujours.

Les remedes sont faits pour aider la nature. Quand elle est foible , languissante & épuisée , comme il arrive d'ordinaire dans la vieillesse , il est encore moins dangereux de l'abandonner à elle-même que de vouloir trop l'aider. Les efforts qu'on lui fait faire alors sont souvent funestes , & n'obtiennent souvent une guérison qu'au prix de bien des années de vie. La premiere regle de conservation pour les vieillards , est de n'attaquer aucune de leurs infirmités avec des remedes violens. Il ne faut songer qu'à en empêcher les progrès & à en diminuer les douleurs. Le régime , les soins & le repos sont la vraie maniere de guérir leurs petites maladies. Dans les plus violentes , il ne faut rien brusquer , & un bon Médecin ne s'expose jamais à risquer des remedes trop forts & trop puissans. Du reste , il ne faut pas se faire illusion , la nature succombe nécessairement dans les vieillards , la mort fait ses approches , & il ne faut pas songer à détourner les attaques qui dérivent du tempérament ou de la vie que chacun a menée ; une infirmité épuise le levain des autres.

La vieillesse est un âge de décadence , de dépérissement & de caducité. Toute l'habitude du corps est changée , il faut se plier à ce nouvel état. Soit qu'on ait été occupé des travaux du corps ou des soins du cabinet , on ne peut plus ni y donner tant de temps , ni y employer les mêmes forces ; il faut diminuer la tâche de jour en jour , sous peine de succomber tout-à-coup. Un fils doit y engager ses parens , & les défabuser de la folle pensée de ne vouloir pas paroître vieux. Il en est de tout le reste comme du travail : après un certain âge , on ne peut plus porter les mêmes habits , manger les mêmes choses , brusquer les changemens de temps , résister à certains chagrins , ni même tenir à la joie des repas & des fêtes. On est changé , il faut que tout change autour de soi. La vie qu'on a menée , les maladies qu'on a eues , & le tempérament dont on est , décident plus de la vieillesse que l'âge. Ne faire attention qu'au nombre des années , c'est s'exposer à en diminuer le nombre.

Le printemps & l'été , l'automne & l'hiver ne sont que différentes saisons pour ceux qui sont dans la force de l'âge. Ce sont des temps de crise pour les vieillards. Un fils doit veiller avec la plus grande attention sur un pere & une mere dans le passage de l'un à l'autre. Les fievres du printemps , les coliques de l'été , les dyffenteries de l'automne , les rhumes de l'hiver sont d'une extrême conséquence pour les vieillards. Il est plus aisé de les en garantir que de les en guérir.

Qu'une chambre soit au nord ou au midi , un peu humide ou bien sèche , exposée à un vent ou à l'autre , aérée ou non , peu importe à un jeune homme : la force de son âge brave tout , la vieillesse n'y résiste pas. Aussi les anciens avoient déterminé que les vieillards seroient logés dans l'appartement du milieu. Par une suite des mêmes soins , ils ne leur permettoient pas de sortir quand le temps n'étoit pas serein. Ils avoient attention à ce que leurs promenades ne fussent pas trop longues , ils leur choi-

fissoient un lit & des meubles plus commodes. Un fils doit à ses parens tout ce qu'ils ont fait pour sa premiere enfance. Ce mot dit tout à qui les aime.

L'estomac est nécessairement affoibli dans les vieillards, ce n'est que par la nourriture qu'ils peuvent se soutenir. Il faut donc leur en choisir une qui soit tout-à-la-fois & succulente & facile à digérer. Les Anciens, dans cela comme dans tout le reste, sont nos modeles. Quand les particuliers n'étoient pas en état de donner de la viande & du vin aux vieillards de leurs familles, le gouvernement y suppléoit. Cela étoit d'autant plus facile, qu'il y avoit peu de pauvres, & que dans les familles les plus riches on ne mangeoit gueres de la viande habituellement que dans la convalescence d'une maladie ou dans un âge avancé. Or, il arrivoit de-là que le corps qui n'étoit pas accoutumé à une nourriture aussi succulente que la viande, en étoit bien plus foulagé & fortifié. Nous le voyons tous les jours par l'exemple des gens de la campagne. Il ne suffit pas de donner aux vieillards des alimens sains & nourrissans, il faut encore que l'affaisonnement & la cuisson soient assortis à la foiblesse de leur estomac. Folie d'irriter l'appétit des vieillards par des ragoûts recherchés : outre le péril prochain d'en trop manger, on s'en expose à bien des maladies. La variété même des mets dans un même repas leur est nuisible.

Digérer est un grand ouvrage pour un vieil estomac. Un fils doit avoir attention à ce que son pere & sa mere soient chaudement en hiver après leurs repas, & fraîchement en été. Un peu de promenade dans une galerie, dans une salle, dans un jardin, leur feroit beaucoup de bien. Il est essentiel de ne leur parler alors d'aucune sorte d'affaire, & de ne leur dire que des choses qui puissent les amuser & les distraire. Les Anciens ont dit avec raison, que tout ce qui tend à causer une grande application d'esprit, ou à exciter des craintes, des joies, des coleres,

coleres, &c. est très-funeste, dans le temps de la digestion, à tout le monde, & encore plus aux vieillards.

La nature nous a donné des restaurans, des fortifiens & des vivifiens dans certaines racines, fruits & écorces. L'art en augmente & en accélère l'efficacité par la manière de les combiner ensemble & de les préparer. La Piété Filiale a eu le zèle d'interroger l'un & l'autre, & d'en tirer des secours pour la vieillesse défaillante des peres & des meres. La médecine ne peut pas donner de regle générale à cet egard; autant l'usage modéré de ces sortes de remedes peut être utile à certains vieillards, à raison de leur tempérament & de l'état où ils se trouvent en certaines saisons & circonstances, autant il seroit dangereux d'en conseiller à tous l'usage ou même l'habitude à ceux à qui ils paroissent le plus profitables.

Tout le monde le fait; la foiblesse des enfans ne peut pas supporter les violens assauts de la crainte & de la frayeur qui sont les seules passions dont elle soit susceptible. Il en est de même de la vieillesse, l'ame n'a plus la force de résister à certains grands ebranlemens, & le corps y succombe en peu de temps. Une inquiétude, une tristesse, une colere, une déplaisance, un saisissement, une epouvante, une frayeur, un emportement, une impatience, un ennui attentent à la vie des personnes âgées. Les tempéramens les plus vigoureux y succombent dans la force de l'âge. Combien ne doivent-ils pas être plus funestes pour des vieillards! Un fils qui aime ses parens ne sauroit pousser trop loin, à cet egard, ses attentions & ses prévoyances. Les Anciens disoient que la satisfaction, la tranquillité, la joie, l'épanouissement du cœur & la sérénité, la paix, le repos de l'esprit, sont le vrai remede de l'immortalité pour les vieillards. Voilà pourquoi le *Li-ki* prescrit aux enfans d'aller en tout au-devant de ce qui peut faire plaisir à un pere & à une mere, d'épouser toutes leurs inclinations & de s'appliquer

à les contenter en tout. La médecine en fait ici l'aveu à tout l'Empire ; elle ne connoît rien de plus efficace pour résister à la caducité de l'âge , & lutter long-temps contre les défaillances de la nature. Les enfans bien nés doivent se surpasser eux-mêmes dans le temps de la maladie. Plus ils seront assidus à rester au chevet d'un pere & d'une mere , à quitter tout pour les servir eux-mêmes le jour & la nuit , à leur donner sans cesse de nouvelles marques de leur amour & de leur respect , plus les remedes que leur préparera la médecine seront efficaces. Les Anciens l'entendoient bien. Les fils & les brus , les filles & les gendres , les petits-fils & les petites-filles étoient tous auprès d'un pere ou d'une mere malade , ou se succédoient sans cesse. C'étoit l'aîné qui présentoit les remedes , après y avoir goûté ; au moindre signe de douleur , tout le monde étoit en mouvement : aussi combien de vies n'ont-ils pas prolongées par-là ? Combien n'en prolongeroit-on pas , si on avoit le bon cœur de les imiter dans les familles !

*DISCOURS de Ngueou-yang , devant le tombeau
de Sée-ma-kouang , surnommé Ouen-kong.*

Ouen-kong n'a vécu que 66 ans. Il fut le pere & la mere du peuple , le conseil & le soutien des Empereurs , le maître & le guide des gens de lettres. Les sages l'admiroient & ne le craignoient pas ; les méchans le craignoient & ne le haïssoient pas. Semblable à ces régions fertiles dont on n'a jamais compté les productions utiles , ni apprécié les richesses , sa belle ame réunissoit tous les talens & toutes les vertus. Il moissonna des palmes immortelles dans toutes les carrieres où ses devoirs conduisoient ses pas. Ce grand homme a subi la loi commune : nous l'avons perdu pour jamais. Les orphelins ne voient plus à qui adresser leurs soupirs , ni qui sera leur

appui. L'Empereur ignore qui pourra remplacer auprès de son trône la sagesse & la probité de ce fidele sujet. Les sages désespèrent de retrouver jamais les encouragemens à la vertu & la force que leur donnoient ses exemples. Les méchans respirent & forment des projets , semblables aux tigres , qui bondissent de joie , & s'assemblent en troupe quand la mort du dragon , qu'ils craignoient , leur a rendu leur audace. Les vœux de tout l'Empire avoient appelé *Ouen-kong* au Ministère , bien des années avant le choix de la Cour. Il le quitta avec respect , parce qu'il l'avoit accepté sans joie. Il le reprit avec la fermeté d'un citoyen qui rentre dans sa maison. Lors même qu'il ne luttoit qu'avec un foible rayon d'espérance contre des millions de craintes , son cœur étoit fermé à toute inquiétude & son ame à la perplexité. Sa premiere disgrâce ne tourna aucune de ses pensées ni vers la Cour , ni vers les honneurs. Quand sa retraite l'eut dérobé à tous les yeux , il y auroit passé le reste de sa vie , si mes sollicitations n'étoient pas venues l'en arracher. On ne doit rien au peuple , disoit-il , lorsqu'on n'est pas chargé de le gouverner. Mais , en quelque situation qu'on se trouve , on se doit tout en entier au *Tien*. Nos anciens sages fuyoient le tumulte du monde pour cultiver leur ame. Telle fut l'élévation & la sublimité des sentimens de ce grand homme , c'est à eux que l'Empire doit les grandes choses qui ont immortalisé son Ministère. Quel avantage pour moi si j'avois su en profiter ! J'ai eu l'honneur d'être son disciple pendant dix-huit années. J'aurois dû accourir à la premiere nouvelle de son trépas , être le premier à prendre le deuil , & arroser son cercueil de mes larmes. Mais les loix de l'Empire ne le permettent point à ceux qui sont en charge. Quelque consolation que j'eusse eu à traverser tout l'Empire , à l'exemple des Anciens , pour m'acquitter de ce grand devoir , j'ai préféré les affaires de la chose

publique, aux empressements de ma reconnaissance & de ma douleur.

DISCOURS d'un Mandarin, devant le cercueil d'une veuve.

Chin, veuve fidelle, naquit à *Hon-tcheou* avec des inclinations heureuses & un cœur pétri de Piété Filiale envers ses parens. Elle fut promise dès son enfance à *Ou-tchi*, & l'épousa à l'âge de seize ans. La seconde année de son mariage elle eut la douleur de voir expirer ce cher époux entre ses bras, malgré tous les soins de son amour. Sa défolation fut si extrême, qu'elle en perdit la connoissance, & resta long-temps évanouie. Elle ne revint enfin à elle, que pour se noyer dans ses pleurs, rester auprès de son cercueil, & passer les jours & les nuits à sangloter. Elle se cacha après les funérailles, ne voulut voir personne, & s'abandonna sans bornes à sa douleur. Son beau-père, sa belle-mère, & les voisins essayèrent en vain de la consoler; la plaie de son âme étoit trop douloureuse, pour qu'elle pût faire attention à leurs discours. A la première nouvelle qu'elle eut que ses parens songeoient à lui choisir un autre époux, elle fit serment de ne se remarier jamais, & se coupa les cheveux. Trois jours après, elle s'échappa dans la campagne, courut au tombeau de son cher époux, sans craindre les tigres ni les autres bêtes féroces, si redoutables dans la solitude des montagnes; & là s'abandonnant à sa défolation, elle se mit à verser des larmes & à pousser de tristes soupirs. On l'entendit, on accourut, on l'exhorta à modérer sa douleur, & on lui promit qu'il lui seroit libre de garder la viduité. Son beau-frère lui offrit une portion de terre pour sa subsistance, & la remercia de la générosité de ses sentimens. Depuis ce jour, *Chin*, fidelle à sa viduité, resta comme

ensevelie dans la solitude de sa chambre , ne fut plus connue que par les eloges que lui donnoient tous les parens de son epoux. Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de 72 ans , laissant , après elle , des exemples de vertu qu'on ne surpassera jamais , & un nom qui fera glorieux , tandis que la Piété Filiale & l'amour conjugal seront estimés des hommes. O vous , fils heureux de cette illustre veuve ! jouissez , avec toute votre famille , de la gloire qu'elle vous a acquise , & travaillez à l'augmenter par vos vertus. C'est au nom du Gouvernement que je lui ai payé ce tribut de louanges , qui n'est qu'un récit fidele de la maniere dont elle se voua au deuil , & à la solitude de la viduité dans sa premiere jeunesse. Mais l'admiration publique m'a prévenu , & lui a décerné un souvenir eternel dans la mémoire de ses concitoyens. Acquitez-vous envers elle & envers le public , & soyez un fils aussi vertueux , que cette respectable mere a été une veuve chaste & accomplie.

DISCOURS du Docteur Kien-song , devant le cercueil de sa mere.

O ma mere ! ma tendre mere ! c'en est donc fait , votre infortuné fils vous a perdue pour toujours. Ses soins , ses vœux ; ni ses desirs n'ont pas pu vous conduire jusqu'à une longue vieillesse. Qui consolera ses douleurs ? à quel bonheur ! dans sa désolation , s'il pouvoit immortaliser votre nom & ses regrets par des louanges dignes de vous. Hélas ! toutes mes pensées se troublent & se confondent , je ne fais plus rien. La plaie de mon cœur y attire toute mon ame , je ne vis que par ma douleur. O fils infortuné ! tu as perdu ta mere avant la premiere automne de sa vie ; elle ne faisoit que commencer son neuvieme lustre. Quelle mere ! sa tendresse sans bornes sacrifia son repos au soin de ton education , & sa sagesse , toujours aimable , toujours

attentive, te montrait sans cesse les vertus auxquelles tu devois aspirer. Ses exemples admirables te le montraient encore mieux. Quelles attentions n'avoit-elle pas pour son beau-pere & pour sa belle-mere ! Avec quel respect & avec quelle affection ne servit-elle pas leur vieillesse ! Tous ses parens trouvoient en elle des manieres modestes & honnêtes, un accueil gracieux & prévenant, une bonté & une bienfaisance intarissables. Sa générosité lui faisoit oublier ses droits. Tu ne me retrouveras plus peut-être, dit-elle à son fils infortuné, lorsqu'il partit pour la Capitale. Ce seroit une grande consolation pour moi de te revoir avec le titre de Docteur : mais, quel que soit le succès de tes études, souviens-toi le reste de tes jours, que celle qui t'a donné la vie ne te desira jamais que des vertus. Les talens, sans elles, peuvent éblouir le vulgaire & conduire à la plus brillante fortune ; mais il est rare qu'ils ne coûtent pas bien des pleurs aux familles & à la patrie. Si mes petits-fils écoutent mes conseils, tu les retrouveras à ton retour tels que tu les desires. Hélas ! son fils infortuné n'a jamais oublié depuis ces paroles ; il les a portées par-tout, & lui ont épargné bien des fautes. O mere vertueuse ! pardonnez à votre infortuné fils de n'en avoir pas mieux profité....&c.

*INSCRIPTION gravée sur un marbre, à côté du tombeau
du Pei-kong, Censeur de l'Empire.*

La longueur de sa vie ne fut pas mesurée par sa bienfaisance ; les dignités dont il fut revêtu étoient au-dessous de ses talens ; les biens dont il jouit furent moindres que ses vertus ; sa renommée fut inférieure à ses belles actions ; mais ses espérances ne furent pas déçues. Qui s'attacheroit à la sagesse, si ceux à qui ces choses sont refusées étoient à plaindre ?

Ces quatre pieces sont tirées du Tchin-tcheou, livre 27. La

premiere, est d'un des plus célèbres Lettrés de la Dynastie des Yong. Nous l'avons mise pour faire voir comment le respect, l'amour & la reconnoissance pour les maîtres, est regardé ici comme un devoir de la Piété Filiale. Pour les deux autres elles peuvent donner idée de la manière dont on parle des morts & aux morts, soit devant leur cercueil, soit devant leur tombeau. Quand le Magistrat va aux obseques de quelqu'un, l'Empereur lui-même le suit : il commence la cérémonie par pleurer ; puis, selon les circonstances, il loue le mort & sa famille. Les amis font la même chose. Les fils, les petits-fils, les neveux, les freres exhalent leur douleur en présence de toute la parenté ; quand ils font leurs prosternations, ceux qui étoient absens pendant les funérailles, vont au tombeau. Nous laissons aux Sages le soin d'examiner jusqu'ou ces especes d'oraisons funebres, dont quelques-unes sont assez longues, & ces lamentations qui datent en Chine de la plus haute antiquité, peuvent être utiles aux mœurs publiques & conserver la Piété Filiale.

EXEMPLES DE PIÉTÉ FILIALE.

AVERTISSEMENT.

LA partie de ce Recueil, que nous aurions pu allonger le plus aisément, est sans contredit celle des exemples de Piété Filiale. On en trouve à choisir dans les *King*, dans les annales de chaque Dynastie, & dans tous les livres de doctrine & de morale. Mais nous nous sommes bornés à ceux qui nous ont paru les plus propres à faire connoître jusqu'ou la Piété Filiale est véritablement la vertu nationale des Chinois, depuis le commencement de leur monarchie, c'est-à-dire, à ceux qu'en ont donné les Empereurs, les gens du peuple, les personnes du sexe & les enfans.

Quelques-uns de ces exemples sont tirés des *King* ; les autres ont été pris d'un recueil en dix volumes, publié par ordre de la Cour, au commencement du règne de *Chun-chi*, premier Empereur de la Dynastie régnante. Comme ils sont tous tirés des annales, il seroit superflu d'appuyer sur les preuves de leur authenticité ; mais il est remarquable que ce gros recueil a été fait pour les premières études des enfans, & que chaque exemple est terminé par quatre vers, qui en contiennent le précis, & aident à les retenir.

EXEMPLES de Piété Filiale des Empereurs.

Yao ayant demandé aux Grands, qui lui propoient *Chun* pour son successeur, de le lui faire connoître, on lui répondit : il est fils de *Kon*. Son père est un insensé, sa mère une méchante femme, & son frère un orgueilleux ; malgré cela, sa patience & sa Piété Filiale ne se sont jamais démenties. Ses vertus vont toujours croissant, & aucune faute n'en obscurcit l'éclat. *Chou-king*, chap. *Yao-tien*..... *Chun* étant occupé du labourage sur la montagne *Li*, il se prosternoit chaque jour dans son champ, se noyait dans ses larmes, & pouffoit des soupirs vers le *Tien* miséricordieux pour son père & sa mère, s'attribuant tout le tort, & se reconnoissant pour le seul coupable. Il ne paroïsoit devant son père qu'avec cette aimable timidité & cette attention qui expriment si bien le respect & l'amour. *Kon* en fut touché, & traita son fils avec plus de bonté. *Ibid.* chap. *Yu-mo*.

« L'Empereur (*Kao-tsong*) enfermé dans l'appartement de
 » deuil, avoit gardé un profond silence pendant trois ans ; &
 » quoique le temps du deuil fût fini, il continuoit encore à ne
 » parler à personne. Les Grands lui firent en corps des représen-
 » tations en ces termes. On obtient par la sagesse le nom d'in-
 » telligent & d'éclairé ; mais cette sagesse doit se manifester au-
 » dehors

» dehors par la conduite. Le Fils du Ciel est le chef de dix
 » mille principautés ; les cent Mandarins attendent vos ordres.
 » Si vous parlez , ils obéiront tous. Si vous vous taisez , vos
 » sujets ne sauroient exécuter vos volontés. L'Empereur leur
 » répondit ainsi par un écrit. C'est mon exemple qui doit donner
 » le ton dans tout l'Empire. Je crains que ma vertu ne démente
 » celle de mes prédécesseurs. C'est pour cela que je me tais.
 » J'ai adoré , j'ai médité , j'ai réfléchi sur la doctrine. Dans un
 » songe , le *Ly* m'a donné un Ministre fidele ; il vous parlera
 » pour moi ». *Chou-king* , chap. *Yue-ming*. Les Chinois citent
 l'exemple de *Kao-tsong* , en preuve de la longueur & vigueur
 du deuil des anciens , & soutiennent fortement que la fidélité
 de ce Prince à le garder , donna l'effor à la Piété Filiale , &
 le conduisit à la sagesse dont il étoit auparavant si éloigné.

Au premier chant du coq , *Ouen-ouang* venoit se présenter
 en habit de cérémonie à la porte de l'appartement du Prince
 son pere , & s'informoit de l'état de sa santé. Si on lui répondoit
 que le Prince se portoit bien , il étoit au comble de sa joie. Il
 venoit ainsi trois fois le jour , le matin , à midi , & le soir. Si on
 lui répondoit que le Prince son pere étoit incommodé , son
 inquiétude paroissoit sur son visage & dans tout son maintien.
 Quand le malade commençoit à manger dans sa convalescence ,
Ouen-ouang veilloit par lui-même à ce que tous les mets fussent
 choisis , bien préparés , servis à propos , & lui faisoit compagnie.
 Le repas fini , il donnoit ses ordres pour qu'on lui réservât ce
 qui avoit paru être plus à son goût.... *Ouen-ouang* faisant le *Tsi* ,
 honoroit ses parens morts , comme s'ils avoient été vivans ,
 & les regrettoit jusqu'à desirer de quitter la vie pour être
 uni avec eux. Le jour de l'anniversaire de leur mort venu , ses
 yeux n'étoient plus maîtres de leurs larmes. Il lui suffisoit d'en-
 tendre prononcer leur nom , pour en être touché comme s'il les

avoit vus. Il faisoit les cérémonies comme si ses parens l'eussent regardé , & qu'ils eussent pris plaisir à ces témoignages de la Piété Filiale. *Li-ki* , chap. 17.

Hien-kong , Prince de *Tsin* , ayant condamné à mort le Prince héritier : Pourquoi , dit à celui-ci *Tchong-eulh* son cadet , ne révélez-vous pas à notre pere , combien est injuste la calomnie dont on vous a flétri auprès de lui ? Je ne le puis pas , répondit ce jeune Prince , notre pere chérit tendrement la Princesse *Li-ki* (auteur de la calomnie & sa marâtre) ; ce seroit lui plonger le poignard dans le sein. Fuyez au moins , reprit *Tchong-eulh* , & mettez votre vie en sûreté. Je ne le puis pas non plus , lui répondit encore son aîné ; mon pere m'accuse d'avoir voulu attenter à sa vie. Est-il aucun Royaume dans l'Empire où il n'y ait pas de peres ! En quel endroit me retirer ? Il envoya ensuite un de ses gens à *Hou-lou* , avec une lettre conçue en ces mots. Je suis criminel ; j'ai oublié les enseignemens de mon illustre maître jusqu'à être condamné à mort. Votre disciple n'auroit osé desirer de mourir ainsi ; mais il le faut. Mon pere est âgé , mon frere jeune , & les affaires du Royaume dans un triste situation. Si vous refusez de venir au secours de mon pere & de l'Etat , je ne saurois m'en plaindre. Si vous daignez le faire , je le regarderai comme un grand bienfait & mourrai content. Ce Prince s'étant prosterné la face contre terre , mourut. Voilà pourquoi il a eu le surnom d'*illustre Prince héritier*. *Li-ki* , chap. 2. Ces dernieres paroles , *s'étant prosterné* , &c. indiquent dans le langage des livres Chinois , qu'il remercia son pere de l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre lui , & protesta qu'il s'y soumettoit sans lui en imputer l'injustice.

Tchong-eulh , fils d'une premiere epouse du Roi du *Chen-fi* , & Prince héritier de droit , ayant été obligé de s'enfuir pour

éviter les embûches de sa marâtre, le Roi du *Chan-fi*, chez qui il s'étoit réfugié, lui envoya annoncer la mort de son pere, & lui fit offrir de l'aider à monter sur le trône, s'il vouloit profiter des embarras du deuil, pour surprendre l'usurpateur & faire valoir ses droits. Quoique tout le monde pressât ce jeune Prince de ne pas perdre un moment, & l'assurât qu'il risquoit tout à différer, il voulut consulter son oncle maternel, qui l'avoit suivi, avant que de donner une réponse positive aux Envoyés de son protecteur. Noyez-vous dans vos larmes, lui répondit ce grand homme : ne vous occupez qu'à pleurer la mort de votre pere. Quoiqu'exilé & fugitif, ce grand devoir de la Piété Filiale doit vous être plus précieux qu'une couronne. *Tchong-eulh* suivit le conseil de son oncle ; & après avoir chargé les Envoyés de remercier leur Prince en son nom, de la part qu'il prenoit à sa situation : Comme je suis disgracié & en fuite, ajouta-t-il, je suis privé de la consolation de pleurer sur le cercueil de mon pere & d'assister à ses funérailles. Mais je ne m'en occupe que plus vivement de sa mort & de ma douleur. Je serois indigne des bontés & de la protection du grand Prince qui vous envoie, si je pouvois m'en distraire un instant. *Li-ki*, chap. 19, & *Ta-hio*.

Kiang, épouse du Prince *Nou*, en eut successivement deux fils, *Tchoang-kong* & *Kong-chou* : elle conçut de l'aversion pour l'aîné, & tourna toute sa tendresse vers son second fils, jusqu'à vouloir le faire monter sur le trône de son pere ; mais le Prince *Nou* résista à toutes ses sollicitations. *Tchoang-kong* ayant succédé à son pere, la Princesse *Kiang* lui demanda de donner la ville de *Tchi* pour appanage à son cadet. C'est une ville nouvellement conquise, lui répondit le jeune Prince ; il y auroit trop de risque à la donner à mon frere. Il pourroit s'oublier assez dans la suite, jusqu'à vouloir faire revivre des droits qui ont causé la perte de son ancien maître. Sa mere alors lui

demanda le pays de *King. Tchoang-kong*, par respect pour elle, le donna à son frere en appanage, après l'avoir erigé en Comté. Son Ministre lui fit en vain des représentations sur les conséquences de cette démarche; il se contenta de lui répondre: la Princesse ma mere le desiroit; je n'ai osé la mortifier par un refus. On peut abuser de ma condescendance; mais toute injustice sera toujours funeste à son auteur. *Chou-kong* fut à peine en possession de ses terres, qu'il chercha à les étendre & à empiéter sur celles de son aîné. Une usurpation succédoit à une autre, & plus *Tchoang-kong* dissimuloit avec lui, pour le bien de la paix, malgré les représentations de ses Ministres, plus ses entreprises devenoient hardies. Il en vint enfin à lever des troupes, & entra à la tête d'une armée dans les Etats de son aîné, qui marcha à la hâte contre lui, le vainquit en bataille rangée, dissipa toute son armée, & le réduisit à se sauver dans un Royaume voisin. Comme la Princesse *Kiang* étoit entrée dans les projets de son bien-aimé *Chou-kong*, *Tchoang-kong* poussé à bout, la relégua dans une petite ville, & fit serment, dans sa colere, de ne plus la revoir; mais il ne tarda pas à s'en repentir. *Ing-lai-kouo*, un de ses vassaux, étant venu à sa Cour pour lui porter son tribut, il lui fit l'honneur de l'admettre à sa table & lui donna un grand festin. S'étant apperçu que ce Seigneur ne touchoit point aux mets les plus exquis, il en fut étonné, & lui en demanda la raison. C'est, Prince, lui répondit *Ing-lai-kouo*, que votre vassal a une mere, & que ne pouvant jamais lui servir des choses si exquisés, il se propose de vous les demander pour elle. Vous avez donc une mere à qui vous pouvez les offrir, lui dit *Tchoang-kong* attendri; il n'y a donc quemoi, hélas! qui n'en ai point. *Ing-lai-kouo* faisant semblant d'ignorer ce que tout le monde favoit, demanda au Prince l'explication de ces paroles, le désabusa du faux scrupule de son serment, & le reconcilia avec la Princesse *Kiang* qu'il avoit toujours aimée, & qu'il aima depuis très-tendrement.

Tso-tchi, le plus célèbre des Commentateurs du *Tchun-tsieou*, & dont le Commentaire a été mis au nombre des petits *King*, termine son récit, en disant que la Piété Filiale de *Ing-lai-kouo* réveilla celle du Prince *Tchoang-kong*, & donna occasion de lui appliquer ces vers du *Chi-king* : *La Piété Filiale n'est jamais oisive dans un cœur vertueux : tout lui sert d'aliment, & elle prend occasion de tout pour s'étendre & s'animer. Voyez Tso-tchi, Tchun-tsieou, livre premier.*

Ouen-ti, troisième Empereur de la Dynastie des *Han*, ne se déshabilla jamais pendant les trois années que dura la maladie de l'Impératrice mère. Il la veilla presque toutes les nuits, & goûtoit à tous les remèdes qu'elle devoit prendre.... C'est lui qui ayant eu la pensée de faire bâtir une plate-forme, dit à l'Entrepreneur qui lui demandoit cent onces d'or : cette somme suffiroit pour faire un patrimoine à dix familles du peuple. Je n'habite qu'en tremblant le Palais que m'ont laissé mes ancêtres, parce que je crains de l'étrier leur gloire. Comment oserois-je dépenser une si grande somme pour une plate-forme ?

Kao-tsong, de la grande Dynastie des *Tang*, donnant un grand festin aux Seigneurs de sa Cour, remarqua avec surprise qu'un des convives ne touchoit pas à de beaux raisins qui étoient devant lui, il s'amusa à lui en demander la raison. C'est, Prince, lui répondit-il, que ma mère souffre beaucoup d'une grande sécheresse de bouche, & que je voudrois les garder pour la soulager. Vous avez donc le bonheur d'avoir encore votre mère, s'écria *Kao-tsong* attendri, & elle est assez heureuse pour que vous vous occupiez de sa maladie dans la joie d'un festin. Sa voix s'éteignit en prononçant ces dernières paroles, & sa sensibilité le gagna tellement, qu'il ne put retenir ses larmes & fut long-temps à se remettre. Ce grand Prince ne se consola jamais.

de la mort de l'Impératrice sa mere. Il suffisoit de la nommer pour l'attendrir. Il avoit fait deux lieues à pied pour accompagner son cercueil jusqu'à la sépulture.

Quand les affaires du Gouvernement en laissoient le loisir à *Tai-tsong*, de la grande Dynastie des *Song*, il alloit voir & examiner lui-même, ce qu'on devoit servir le matin & le soir à l'Impératrice mere. Tout ce qui venoit pour sa table de plus délicat soit des provinces, soit des pays étrangers, ne lui étoit jamais servi qu'après elle; encore avoit-il l'attention de lui faire réserver en entier ce qui paroissoit être à son goût : du moment que cette Princesse fut alitée, il ne quitta plus son chevet ni jour ni nuit. La mort de cette mere chérie lui fut si sensible, qu'elle affoiblit considérablement sa santé. Vers la fin du deuil, il ne pouvoit plus marcher qu'à l'aide d'un bâton. Bien longtemps après, un de ses voyages l'ayant conduit au Palais de *Tong-tcheou*, il changea tout-à-coup de couleur, & dit à ses courtisans : c'est ici que je suis né; c'est ici où mon auguste mere prodigua tant de soins & de caresses à mon enfance. Elle n'est plus; je ne la verrai plus, & ma reconnoissance n'a plus de chemin pour arriver jusqu'à elle. Il se mit à soupirer, & à sanglotter en prononçant ces derniers mots, & ne fut plus maître de retenir ses larmes. La plupart des années du regne de ce grand Prince sont marquées par quelque trait éclatant de Piété Filiale.

Kao-tsong, de la Dynastie des *Song* méridionaux, n'étant encore que Prince héritier, fut si affligé de la maladie de l'Empereur son pere, que les cheveux lui blanchirent entièrement. O mon fils, lui dit ce Monarque les larmes aux yeux; personne dans l'antiquité, que j'aie oui dire, n'a surpassé *Ouen-ouang* en Piété Filiale. Voilà plusieurs jours que vous ne prenez aucune

nourriture , & que vous êtes le jour & la nuit auprès de moi. Vous ne vous reposez sur personne du soin de me servir , & vous goûtez le premier à tous les remedes que vous me présentez. Tous vos cheveux ont blanchi par un excès de sensibilité d'amour filial qui commence à vous. Consolez-vous de ma mort , mon cher fils. Je n'ai aucun regret à la vie puisque vous m'aimez si tendrement.

Le malheureux ascendant qu'avoient pris les Eunuques sur l'esprit de *Ming-ti* , de la Dynastie des *Tang* , & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le Gouvernement ayant tout brouillé dans l'Empire , excité des révoltes dans les Provinces , & réduit l'Empereur à s'exiler de sa Cour dans le *Sée-tchouen* qui lui étoit resté fidele , le Prince héritier , qui régna depuis sous le nom de *So-tsong* , entreprit de reconquérir l'Empire à son pere. Son intrépidité donna l'avantage aux chefs de son parti , inspira de la confiance aux Officiers , rendit aux soldats leur ancien courage , & le conduisit de conquête en conquête jusqu'à l'Empereur , à qui il vint rendre l'Empire , & qu'il mena lui-même en triomphe dans sa Capitale , marchant à pied devant lui , & tenant les rênes de son cheval. La gloire du trône, lors même que j'y ai été environné de succès & d'applaudissemens , avoit à peine effleuré mon cœur , dit *Ming-ti* à ceux qui étoient à ses côtés ; mais la Piété Filiale de mon Fils me la rend aujourd'hui bien précieuse , par la joie que j'ai de la lui devoir , & par le plaisir que j'aurai de la lui céder.

Ou-tsong , de la Dynastie des *Yuen* , ayant reçu un placet pour signer la sentence du Tribunal des crimes , qui condamnoit cinq freres à la mort , il pâlit tout-à-coup , & se mit à verser des larmes. Hélas ! dit-il , quelle sera la désolation de leurs infortunés parens ! que la vie leur va devenir insupportable ! qui pourra consoler leur douleur & prendre soin de leur vieillesse ?

J'interprete la loi , & j'accorde la grace du plus jeune , pour qu'il puisse effuyer leurs larmes , leur faire oublier ses freres par la Piété Filiale , & effacer leur honte & son crime par ses vertus.

Tai-tsou , fondateur de la dynastie des *Ming* , dit aux Grands de l'Empire , le jour de l'anniversaire de la mort de sa mere : Ce jour sera à jamais pour moi un jour de deuil & de larmes. Tous mes souvenirs ne sauroient jamais me rappeler les soins & les tendresses de mon auguste mere. Elle m'a donné la vie , & mon corps est une portion du sien. Mais quoiqu'aucune reconnoissance ne puisse acquitter ce grand bienfait , mon cœur est encore plus touché des leçons de sagesse & de vertu qu'elle répétoit sans cesse à ma premiere enfance. Si l'amour de la patrie m'a mis les armes à la main pour la délivrer de ses tyrans , si j'ai eu le bonheur de purger nos provinces des barbares qui les inondoient de sang & de crimes , si j'ai pacifié tout l'Empire & lui ai rendu son ancienne splendeur , je le dois à la générosité de ses sentimens. Foible , mourante & n'ayant plus qu'un souffle de vie : Vas mon fils , me dit-elle , vas , où t'appelle l'intérêt de la chose publique ; ton frere prendra soin du peu de jours qui restent à ta mere ; ne songe à moi que pour t'animer à faire du bien aux hommes & à les rendre meilleurs. Hélas ! le *Tien* m'a conduit de succès en succès jusques sur le trône , les quatre mers sont soumises à mon sceptre , & la meilleure des meres est morte sans être témoin de la gloire de son fils. O que cette gloire perd par-là de son prix à mes yeux ! Mon auguste mere l'a achetée de tout le plaisir qu'elle avoit de me voir , & elle n'en a pas même appris la nouvelle. *Tai-tsou* ne put pas retenir ses larmes en disant ces dernieres paroles , & les Grands ne lui répondirent que par les leurs.

L'Impératrice mere par un sentiment d'humanité bien respectable,

table , ne voulut pas prendre de chaise à porteur pour passer la montagne de *Ou-tai* , quelques prières & représentations que lui en eût faites l'Empereur *Kang-hi* , & s'en tint toujours à dire : Je n'aurois pas le cœur de donner à des hommes la peine de me porter par un chemin si difficile. *Kang-hi* cependant fit suivre la chaise , & marchoit à cheval à côté de la voiture. Ayant entendu soupirer l'Impératrice que le cahos de la voiture fatiguoit , il la conjura de prendre sa chaise. Je souffrirois moins , mon fils , lui répondit cette Princesse , mais je l'ai laissée au-bas de la montagne , & nous arrêter ici jusqu'à ce qu'elle fût venue , causeroit un trop grand dérangement dans le voyage. *Kang-hi* fléchit un genou en terre , & lui dit : Très-honorée mere ; la chaise est ici , je l'ai fait suivre , ne vous refusez pas un soulagement nécessaire à votre grand âge. La bonne Impératrice charmée , lui dit , en lui mettant la main sur l'épaule : Les attentions de ta Piété Filiale s'étendent aux plus petites choses. Elles me touchent plus que la chaise ne pourra me soulager.... Ce Prince ne se déshabilla point pendant trente-cinq jours , à la dernière maladie de l'Impératrice mere ; & se tint presque toujours auprès d'elle le jour comme la nuit. Comme son grand âge & l'épuisement de la nature lui avoient ôté tout appétit , il n'y avoit pas moyen de lui faire rien prendre. *Kang-hi* avoit beau la presser , la conjurer , elle ne faisoit que toucher du bout des lèvres ce qu'il lui présentoit. Comme il revenoit toujours à la charge par des prières & des instances plus pressantes , la bonne Princesse imagina , pour faire diversion , de demander une chose dont on ne mangeoit pas au palais , & qu'elle ne croyoit pas qu'on pût trouver de quelque temps. Mais *Kang-hi* avoit fait couvrir plusieurs tables de tout ce que l'Impératrice avoit mangé depuis bien des années , & alla lui présenter sur le champ ce qu'elle avoit demandé. Cette Princesse en fut touchée jusqu'à verser des larmes , &

lui dit d'un ton de voix qu'animoit le sentiment : O mon fils ! je suis enchantée de ta Piété Filiale. Non content de rester ici jour & nuit tout occupé à me servir, tu t'appliques encore à imaginer, à chercher & à faire préparer ce qui pourroit réveiller mon appétit éteint par mon grand âge. Je n'ai point envie de manger ce que j'avois demandé, je ne prétendois qu'amuser ta sensibilité par un délai. Les prévoyances de ton amour vont plus loin que celles de ma tendresse. Puissent tes fils & tes descendans imiter ta Piété Filiale & te rendre tous tes sentimens pour ta mere. *Ces deux derniers exemples sont tirés du Ting-hiun-ko-yen, imprimé au Palais en 1730.*

EXEMPLES de Piété Filiale des personnes du peuple.

Tsi-chun perdit son pere dans son enfance, & fut réduit avec sa mere à la plus extrême pauvreté. Son amour pour elle lui donna de l'industrie, & ses forces croissant avec son âge, il vint à bout de la nourrir par son travail & en prenant sur ses besoins. Une horrible famine ayant rempli tout le pays de voleurs & de brigands qui mettoient tout à feu & à sang, il se sauva avec sa mere dans le fond d'un marais, & ne la quittoit que pour aller cueillir des mûres sauvages dans les bois du voisinage. Des voleurs le surprirent portant deux petits paniers l'un de mûres grosses & bien mûres, & l'autre de petites & encore vertes. Ce fut son salut : ces brigands l'ayant obligé de leur avouer que les premieres étoient pour sa mere & les autres pour lui, ils en furent si touchés, que bien loin de lui faire aucun mal, il le conduisirent à leur chef qui le loua de sa Piété Filiale, & lui fit donner quelques mesures de riz pour sa mere.

Les freres & les parens de *Lieou-ping* ayant tous été massacrés par les révoltés qui désoloient son canton, il prit entre ses

bras un enfant d'un an qui lui restoit, chargea sa vieille mere sur ses epaules, & alla se cacher dans un lieu sauvage & abandonné. Il en sortoit à la pointe du jour pour aller leur chercher quelque nourriture dans les campagnes, & ne revenoit que la nuit pour empêcher qu'ils ne fussent découverts. Ayant passé un jour sans avoir pu rien trouver, il fut arrêté le lendemain comme il leur portoit le peu qu'il avoit pu ramasser. Un de ces révoltés ayant déjà le sabre levé pour lui fendre la tête, il se jette à genoux les larmes aux yeux & lui dit : Je ne vous demande pas la vie, je ne vous demande que de me permettre de porter ces herbes & ces fruits sauvages à ma mere pour la lui conserver encore un jour. Elle n'a rien mangé depuis avant-hier, parce que je n'ai rien pu trouver. Les révoltés attendris, ne surent que lui répondre, & s'en allerent sans lui faire aucun mal.

Le petit village où étoit *Fan-tsun* allant être saccagé par un parti ennemi qui arrivoit, il engagea son pere à s'enfuir avec lui. Comme le bon vieillard étoit extrêmement foible & ne pouvoit presque pas marcher, il se mit à le porter sur ses epaules. Il avoit pris malheureusement le chemin par où venoient les ennemis. Le pere les voyant s'avancer vers eux, dit à *Fan-tsun* : Tout est fini mon enfant, il n'y a plus moyen que je leur échappe ; toi qui es jeune, laisse-moi ; oui, tu es encore à temps pour te sauver. Le fils ne put pas s'y résoudre, & ayant fait asseoir son pere sur le gazon, il se mit devant lui, & se prosternant vis-à-vis des soldats qui approchoient, il leur crioit : Ce n'est pas ma vie que je vous demande, c'est celle de mon vieux pere. Le pere se mit à genoux de son côté, & crioit en sanglotant : Mon fils est jeune, il pouvoit se sauver, c'est pour moi qu'il est resté ; je n'ai pas regret à la vie, ôtez-la moi tant que vous voudrez, mais faites-lui grace. Un des soldats leva le sabre pour abattre la tête du vieillard, *Fan-tsun* couvrit son

pere de son corps, & détournant le coup avec son bras, il le reçut en partie sur la tête & sur le visage. Un autre soldat accourut & vint se mettre entr'eux, en disant à toute la troupe qu'il étoit horrible d'attenter à la vie d'un fils si généreux, & que de pareils forfaits attiroient la malédiction du *Tien*. *Fan-sun* & son vieux pere se sauverent ainsi la vie l'un à l'autre, & leur village eut depuis le surnom de *Tchin-hiaq*, *Piété Filiale parfaite*.

Tsè-ping s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude pour faire l'acquit de sa Piété Filiale envers sa mere, qui avoit refusé de se remarier pour avoir soin de lui, & l'avoit nourri de son travail, qu'il vint à bout de se faire jour par son savoir, & obtint un Mandarinat. Ses domestiques, ses proches & son épouse même l'accusoient d'avarice, & lui en avoient fait la réputation, parce qu'ils ne savoient pas qu'il envoyoit à sa mere toutes ses epargnes. On lui en fit tant de reproches, qu'on l'obligea à avouer que c'étoit uniquement pour fournir abondamment à ses besoins qu'il étoit sorti de son hameau & étoit entré dans les charges. Dès qu'elle fut morte, il donna sa démission & se retira dans son pays, où il lui eleva un tombeau & la pleura le reste de ses jours, ne mangeant plus que des herbages & ne s'habillant que de toile, pour ne pas oublier, disoit-il, à quoi s'étoit réduite sa bonne mere pour fournir à son education.

Yu-té avoit été enrôlé dans sa jeunesse pour une guerre étrangère. Par sa bonne conduite & sa bravoure, il parvint aux premiers grades. Comme ses parens lui tenoient plus au cœur que sa fortune, son temps de service expiré, il demanda son congé. A quoi penses-tu *Yu-té*? lui dit son Général; tu es à plus de mille lieues de ton village, comment y aller? Quand tu y arriverois, y trouveras-tu tes parens que tu

as quittés depuis tant d'années? Songe que tu perds le fruit de tes longs travaux. Je t'aime comme mon fils, reste avec moi, je t'avancerai & te ferai mon héritier. Je mourrois volontiers pour vous, mon Général, lui répondit le brave *Yu-ut*, mais je dois la vie à mes parens, & je n'ai encore rien fait pour eux. Je serois indigne de vos bontés, si je pouvois préférer quelque chose que ce soit au soin de servir & de consoler leur vieillesse. Il fit tant, qu'il obtint son congé, arriva heureusement dans son pays, y trouva son pere & sa mere, & se mit à les servir. Il travailloit & labouroit la terre pour les nourrir comme s'il n'étoit jamais sorti de son village.

Une troupe de révoltés ayant tué le pere de *Pien-chin* qui s'étoit mis à la tête des payfans de son village pour les repousser, *Pien-chin*, à la premiere nouvelle qu'il en eut, courut à eux & se jeta dans la mêlée avec une intrépidité qui les effraya, & en tua un grand nombre pour venger la mort de son pere. Comme sa bravoure n'étoit qu'un emportement de défolation & de douleur, il s'appliquoit plus à porter des coups qu'à parer ceux qu'on lui portoit; & tomba enfin criblé de blessures. Ne me plaignez pas, disoit sa mere à ceux qui étoient venus la consoler, mon mari est mort pour défendre la patrie, & mon fils pour venger la mort de son pere.

Le frere cadet de *Nieou-heng* étoit un buveur qui s'absentoit sans cesse de la maison pour aller s'enivrer avec des gens de sa sorte. Quoi que son aîné pût lui dire, il n'en tenoit aucun compte. Un jour qu'il étoit revenu ivre, il tua un boeuf de gajeré de cœur, & alla dormir comme s'il n'eût rien fait. Dès que *Nieou-heng* fut rentré le soir dans la maison, sa femme lui raconta ce qu'avoit fait son cadet. Il n'en témoigna ni colere, ni mauvaise humeur, & dit tranquillement, il faudra en faire cuire

cuire la viande & la manger, puis il s'affit. Sa femme revint à la charge, & insista sur ce que c'étoit un des bœufs de l'attelage. Il ne lui répondit rien, & n'en parla même pas à son frere le lendemain quand son ivresse fut passée. Cette bonté donna tant de confusion au coupable, qu'il renonça au vin pour toujours & changea entièrement de conduire.

Un incendie avoit embrasé la maison de *Ouang-pin* pendant la nuit. On eut beau lui dire qu'il n'y avoit plus moyen de sauver son pere dont la chambre étoit tout en feu, il se jetta dans les flammes sans qu'on pût le retenir, alla jusqu'au lit où son vieux pere étoit couché, le chargea sur ses epaules, & eut le bonheur de lui conserver la vie au péril de la sienne. Ceux qui en furent témoins, en croyoient à peine leurs yeux, & *Ouang-pin* leur disoit : On n'auroit pas songé à m'arrêter, si on avoit cru que j'aime mon pere comme je le dois.

De mauvaises années & la foiblesse du vieil âge ayant réduit le pere & la mere de *Yuen-pien* à la plus extrême pauvreté, il entreprit de subvenir à leurs besoins par son travail. Il entreprenoit des ouvrages à forfait, il se louoit à la journée. Il gagnoit peu ; mais il economisoit si bien ses profits, il se réduisoit si à l'étroit pour sa nourriture & ses habits, qu'il vint à bout de pourvoir honnêtement à leur entretien. Quelque inconsole de la mort de son pere, il devoit ses larmes & dissimuloit sa défolation en présence de sa mere, pour ne pas aigrir sa douleur. Sa Piété Filiale le porta d'abord à se charger lui seul de lui elever un tombeau. Mais voyant qu'il n'en savoit pas assez & n'ayant point d'ailleurs de quoi fournir à la dépense, il se vendit lui-même, & travailla avec tant d'ardeur & de fidélité pour son maître, qu'il lui fournilloit abondamment de quoi entretenir sa mere, & lui permit

ensuite de se racheter pour être plus près d'elle & lui rendre des soins plus assidus. Il eut la consolation de la conserver encore bien des années, & ne la perdit que lorsque son grand âge ayant épuisé toutes ses forces, elle succomba par la défaillance de la nature. Malgré cela, il s'imputoit encore sa mort, & disoit que s'il avoit été plus attentif à lui épargner toute inquiétude, elle auroit pu vivre encore quelques mois.

EXEMPLES de Piété Filiale des personnes du sexe.

Tang-tchi eut toujours pour sa belle-mère tous les soins & tous les sentimens de la fille la plus tendre pour une mère chérie; aussi eut-elle la consolation de la conserver à son mari jusqu'à un âge si avancé qu'il ne lui restoit plus aucune dent. La bonne vieille ne pouvant plus prendre de nourriture qu'avec bien de la peine, *Tang-tchi* imagina de l'allaiter. Elle alloit l'habiller & la coëffer elle-même; puis l'ayant fait asseoir, elle découvroit son sein & lui présentait sa mamelle avec respect. Quoiqu'elle lui donnât ainsi à tetter plusieurs fois dans la journée, elle se levoit encore la nuit pour lui rendre ce soin, & s'en acquittoit d'une manière si aimable & si affectueuse, que sa belle-mère en usoit avec elle comme un petit enfant avec sa nourrice. Une Piété Filiale si généreuse lui ôtoit les sentimens de sa caducité, & prolongea sa vie pendant plusieurs années. Avant de mourir, elle fit venir tous ses parens, remercia *Tang-tchi* en leur présence, de ses bons soins, lui souhaita mille bénédictions, conjura toute sa famille la larme à l'œil, de respecter sa bru comme elle-même, & de rendre à sa vieillesse tout ce qu'elle avoit fait pour celle de sa belle-mère.

Quoique *Tao-tchi* fût encore fort jeune lorsqu'elle perdit son pere, sa douleur fut si extrême qu'on craignit pour sa vie. On ne vint à bout de la modérer qu'en lui disant qu'elle

augmentoit l'affliction de sa mere, qu'elle ne devoit pas moins aimer que son pere. Mais quoi qu'elle fit pour se vaincre, elle n'etoit pas maîtresse de sa sensibilité. On lui présenta en vain plusieurs partis, elle les refusa tous, & déclara qu'elle ne se marieroit jamais. Ma mere n'a que moi, disoit-elle, c'est à moi à la servir. Je ne me résoudrai point ni à abandonner sa vieillesse à des soins étrangers, ni à me mettre dans l'embarras de ne pouvoir pas lui donner tous les miens. Sa mere etant morte, malgré tous les soins de son bon cœur, elle ne fit plus que gémir & pleurer, & mourut enfin de tristesse au bout de quelques jours, n'ayant pas encore vingt ans.

Yang-hiang aidait son pere à cultiver un champ dans un endroit écarté, lorsqu'un tigre sorti des bois voisins vint tout-à-coup fondre sur lui & le renversa pour le dévorer. La pauvre enfant avoit à peine quinze ans; mais sa Piété Filiale lui tint lieu de force & de courage. Elle s'arma à la hâte du couteau qu'elle portoit pendu à sa ceinture, se jeta sur le tigre & eut le bonheur de le tuer avant qu'il eût fait aucune blessure dangereuse à son pere. Ce redoutable animal lui en fit plusieurs à elle-même avec ses griffes; mais elle fut long-temps sans les sentir, & son pere fut le premier à s'en appercevoir.

Un parti de révoltés avoit surpris le village, & mettoit tout à feu & à sang pour en enlever les filles. La jeune *Tan-tchi* alla au-devant de ceux qui avoient forcé la porte de sa maison, & leur dit avec cet ascendant que donne la vertu: Je vous demande la vie de mon pere & de mes freres; si vous me l'accordez, je suis à vous & je vous suivrai; si vous me la refusez, je me donnerai la mort & vous n'aurez que mon cadavre. Ces brigands que sa beauté avoit éblouis & que sa résolution etonnoit, lui accorderent sa demande. Fuyez, dit-elle à son pere & à ses freres,

frères, en les pressant de profiter du moment, & n'ayez aucune inquiétude de mon sort ; on me réservera pour le Général. Sa tranquillité lui valut de n'être point garronnée & de marcher libre au milieu de la troupe des brigands qui l'environnoient. Quand elle fut arrivée à un pont qui étoit à l'entrée du village, elle se précipita tout-à-coup dans la rivière, & sauva ainsi son honneur qu'elle avoit exposé pour conserver la vie à son pere & à ses frères.

Ouen-tchi étoit restée veuve fort jeune. Ses parens qui l'aimoient tendrement, voulurent lui persuader de se remarier, & s'y prirent de toutes les façons pour l'y engager. Ce fut en vain. Une femme vertueuse s'est donnée pour toujours à son epoux, leur dit-elle un jour qu'ils la pressoient davantage, il ne lui est plus libre de se donner à un second. La vie ne m'est rien au prix de mon devoir & de mon honneur. Ma belle-mere est très-agée, & mon fils enfant. Ils ont droit à tous mes soins, je les leur promets. *Ouen-tchi* ne leur donna pas le temps de répliquer, & coupa sur le champ ses beaux cheveux pour leur ôter toute espérance d'ébranler sa résolution. Sa pauvreté & les accidens les plus fâcheux la mirent aux prises avec les plus rudes épreuves ; mais elles ne servirent qu'à exercer son courage & à faire paroître sa vertu. Quelque dégoûtant qu'il fût de servir sa belle-mere qui devint d'abord epileptique, puis aveugle & impotente, elle ne se relâcha jamais de ses soins, lui portant le morceau à la bouche, & la chauffant comme une mere son enfant durant plusieurs années. Elle les lui continua même après la mort ; car n'ayant pas de quoi lui elever un tombeau, elle se fit aider par son fils & y travailla elle-même.

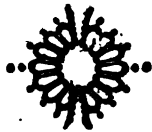
Les domestiques, les femmes de service & les esclaves avoient entendu, comme *Lou-tchi*, qu'une bande de cinq à six

voleurs avoient franchi les murailles & pris le chemin de l'appartement de sa belle-mère; mais au lieu de courir à son secours, ils ne songerent qu'à se bien cacher. *Lou-tchi*, malgré sa jeunesse & sa beauté, s'exposa à tout, & prenant la première chose qui lui tomba sous la main, elle vola au secours de la mère de son époux. Comme les ténèbres la favorisoient & qu'elle savoit mieux les êtres que les voleurs, elle alla les attendre à un passage fort étroit & entreprit de le défendre contre eux. Ceux-ci qui ne s'attendoient à aucune résistance, perdirent courage & s'enfuirent, quand ils virent deux de leurs camarades renversés par des coups qu'ils ne soupçonnoient pas venir de la main d'une jeune femme, & qui leur persuaderent qu'on étoit en armes pour les recevoir. L'intrepidité de cette héroïne ayant étonné toute la famille, on lui demanda comment elle avoit eu le courage de s'exposer elle seule à une bande de voleurs armés? La compassion, répondit-elle, est le sentiment par excellence qui distingue l'homme de la bête. Quand son semblable est en péril, il lui doit son secours. Ma belle-mère qui m'a toujours chérie comme une mère sa fille, étoit en danger d'être insultée & peut-être massacrée, comment aurois-je eu le cœur de l'abandonner? J'aurois mieux aimé m'exposer à dix mille morts.

Le père de *Hi-fen* fut calomnié, saisi, jugé & condamné à mort. *Hi-fen* se tint jour & nuit à la porte de la prison, pleurant & se lamentant de manière à attendrir les cœurs les plus insensibles. O mon père! mon père! s'écrioit-il, qui m'obtiendra de mourir en votre place? L'Empereur en fut instruit par un Censeur, & fit recommencer en secret la procédure, ne pouvant croire que le père d'un fils si vertueux eût fait les malversations dont on l'accusoit. La calomnie fut constatée; mais l'innocence du père découverte, il falloit donner en

spectacle la Piété Filiale du fils pour la faire connoître à tout l'Empire. *Hi-fen* fut conduit en présence de l'Empereur. Jeune téméraire , lui dit le Prince , en le regardant d'un air terrible , connois-tu la rigueur des supplices , quand tu demandes à mourir pour ton pere ? Délibere avant que de te dévouer à cette affreuse mort ; il n'y aura plus à reculer , si tu l'acceptes. Je suis trop jeune , Seigneur , répondit *Hi-fen* , pour connoître la rigueur des supplices ; mais il n'en est aucun que je ne préfère à la douleur de voir mourir mon pere qui m'a toujours si tendrement aimé. Soit , reprit l'Empereur , j'y consens ; vas le faire sortir de prison & reste à sa place. *Hi-fen* obéit avec une joie qui marquoit la sincérité de ses sentimens , & laissa ignorer à son pere à quelle condition il étoit délivré. Mais à peine eut-il été chargé de chaînes qu'on vint les lui ôter par ordre de l'Empereur , lui annoncer la justification de son pere , & lui déclarer les graces & les bienfaits dont Sa Majesté récompensoit sa Piété Filiale.

Li-tse respecta la rigueur de son pere qui avoit répudié sa mere , & il ne lui échappa pas un mot pour se plaindre ; mais il n'en étoit que plus inconsolable. Il avoit beau vouloir dissimuler sa douleur , ses larmes le gagnoient d'un moment à l'autre , & quelque violence qu'il se fit , il ne pouvoit ni les retenir , ni les cacher. Il ne dormoit pas la nuit , il ne prenoit presque point de nourriture , & séchoit de tristesse. Son pere en fut enfin touché , & lui dit de rappeler sa mere.



MAXIMES, PROVERBES, SENTENCES,*Pensées & Réflexions morales sur la Piété Filiale.*

CETTE partie de notre Recueil est tirée de tous les livres qui nous sont tombés sous la main. Comme la plupart ne sont pas connus en Occident & ne le seront probablement jamais, il auroit été fort inutile de mettre des citations qui ne peuvent être d'aucun usage. Nous nous bornons à avertir que les Chinois ont leurs Platons & leurs Aristotes, leurs Sénèques & leurs Plutarques, leurs La Rochefoucaults & leurs La Bruyeres, où il nous a été très-facile de moissonner. Nous en avons ouvert un bon nombre de ceux qui ne sont faits que pour la jeunesse & le peuple. La simplicité du style dans lequel ces derniers sont écrits, y permet des détails qu'on chercheroit en vain ailleurs, & qui sont cependant les plus propres à bien faire connoître le génie Chinois & le ton dominant des mœurs générales. Quant aux livres de pensées, de maximes, de caractères, &c. on sent d'abord qu'étant tout-à-fait dans le génie de la langue Chinoise, il doit y en avoir un grand nombre; mais ce sont les plus difficiles à entendre & à traduire. Outre que presque tous sont écrits dans un style relevé & laconique, les métaphores, les antithèses & toutes les autres figures de mots y sont si prodiguées, qu'il est infiniment difficile de les rendre en François: aussi avons-nous profité sans scrupule de notre privilège de Missionnaires, & nous sommes-nous bornés modestement à rendre le fond des pensées de ces Auteurs. Notre objet est de faire connoître la Piété Filiale des Chinois, & non pas leur manière d'écrire.

« La Piété Filiale produit les mêmes sentimens & les mêmes soins dans tous les climats. Le barbare qui erre dans les bois au gré de ses besoins , apprend mieux de son cœur ce qu'un fils doit à un pere & à une mere que les Sages ne l'enseignent dans leurs livres.

Un premier amour chemine plus vite que la Piété Filiale , mais il ne va jamais si loin.

Il ne faut ni titres , ni rang , ni science , ni talens , ni richesses pour signaler sa Piété Filiale ; il ne faut qu'un cœur tendre & sensible.

On ne peut survivre à un pere & à une mere que pour les pleurer plus long-temps.

L'armée la plus invincible est celle où les peres pensent plus souvent à leurs enfans , les fils à leurs parèns , & les freres à leurs freres.

La Piété Filiale du Prince est le patrimoine des vieillards , des veuves & des orphelins.

Les Anciens disoient : *Qui est mauvais frere , n'a point d'amis.*

La Piété Filiale etoit la vertu de tout le monde dans l'antiquité ; on ne remarquoit que ceux qui en avoient moins. Dans les siecles suivans , ce fut un mérite d'y exceller : on récompense dans le nôtre ceux qui sont fideles à en remplir les devoirs. Encore un pas , & les peres & meres remercieront leurs enfans de ne pas les insulter.

Quand l'entretien d'un parent vous amuse , vous instruit , vous console , vous encourage au bien , pourquoi chercher une autre compagnie ? Un honnête homme est toujours si difficile à trouver ! Le rencontrer dans sa famille est un double bonheur.

C'est remuer le poignard dans une plaie sanglante & l'y enfoncer davantage , que de faire rougir la vieillesse d'un pere & d'une mere , de leurs anciennes prédilections.

Un fils bien né ne croit jamais avoir réussi à rien que lorsqu'il obtient le suffrage de son pere.

Quand le pere & le fils n'ont qu'un cœur, les rochers deviennent des diamans. Quand l'aîné & son cadet n'ont qu'une façon de penser, la terre se change en or.

Dès qu'on loue son fils, un pere est au comble de la joie. Un fils est plus attentif sur les louanges qu'on donne à son pere, & y regarde de près. Jamais pere peut-être n'a été bien loué au gré de son fils. C'est qu'on ne peut pas tout dire dans un eloge, & que la Piété Filiale ne pardonne aucune omission.

La patience ne conserve l'union & la paix dans les familles, qu'autant qu'une sage economie y entretient une honnête abondance.

La mort la plus heureuse est celle d'un fils qui sauve la vie à son pere aux dépens de la sienne.

Les triomphes de la Piété Filiale sont les seuls qui n'ont point coûté de larmes, & qui n'en font point répandre ; ou s'ils en ont coûté, s'ils en font répandre, ce sont des larmes de joie & d'attendrissement.

Les peuples honorent leurs parens dans l'Empereur, l'Empereur à son tour doit honorer les siens dans les leurs.

Si les belles-mères savoient dissimuler, les bras se taire & les maris prendre patience, toutes les familles seroient en paix.

Un pere reçoit tout ce qu'on donne à son fils, & un fils ce qu'on donne à son pere.

Il y a dans les soins d'une vraie Piété Filiale mille petites choses qui vont droit au cœur d'un pere & d'une mere, & les enchantent. La Piété Filiale de bienfaisance ou de grimace veut quelquefois les copier, mais c'est en vain.

L'amour des Princes pour leurs parens leur répond de celui de leurs sujets.

Tout scélérat a commencé par être mauvais fils.

Qui ramasse avec respect le bâton de son pere, ne battra pas son chien. Qui bâille de ses vieux contes, ne pleurera guere sa mort.

La Piété Filiale d'un seul homme illustre tout son siecle.

La valeur & le zele du bien public marchent à decouvert; la générosité & la bienfaisance se voilent. La Piété Filiale ne pense ni à se montrer, ni à se cacher, elle ne songe qu'à ses devoirs.

Toutes les vertus sont en péril, quand la Piété Filiale est attaquée.

La Piété Filiale du Prince double toutes les vertus de ses sujets.

A quelque héroïsme que s'eleve la Piété Filiale, elle n'est à craindre que pour les tyrans; & qui s'alarme de ce qu'elle pourroit entreprendre, commence à l'être.

Si les peres & meres achetoient des verges, les bourreaux vendroient leurs sabres.

Louer son fils, c'est se vanter: blâmer son pere, c'est se flétrir.

Agneau qui tette à genoux arrête sa mere.

Tout ce qui donne atteinte à la Piété Filiale est une calamité publique: tout ce qui l'augmente est un grand coup d'Etat.

On n'a commencé à tourner les vieillards en ridicule sur le théâtre que lorsqu'on a commencé à rire des peres & des meres dans les compagnies.

Si ce fut le hasard qui conduisit *Ou-ouang* sur le trône & non pas sa Piété Filiale, ce n'est point lui qui a perpétué jusqu'à nos jours la famille de Confucius. Un hasard qui dure depuis plus de vingt siecles, seroit un hasard trop singulier.

On ne console un fils de la mort de son pere qu'en versant des larmes avec lui, & en partageant sa douleur.

Ce ne sont pas ceux qui ont célébré la Piété Filiale avec le plus de magnificence, soit en prose, soit en vers, qui l'ont le mieux louée, mais ceux qui ont pratiqué dans l'obscurité ce qu'elle a de plus difficile & de plus héroïque.

Qui cherche la guerre, est un monstre; qui l'aime, n'est pas homme; qui ne fait pas l'impossible pour l'éviter, n'a pas de Piété Filiale. Que dira-t-on de votre regne, si vous vous laissez braver, représentoit un Ministre à *Gin-tsong*? *Mais si je fais la guerre*, lui répondit ce bon Prince, *que répondrai-je aux peres & meres qui me demanderont leurs enfans, aux veuves qui pleureront leurs epoux, aux orphelins qui n'auront plus de pere, & à tant de familles désolées, ruinées & éteintes? Je céderois une Province pour sauver la vie d'un de mes fils. Tous mes sujets sont mes enfans.*

Il vaut mieux faire pleurer cent fois sa femme que de faire soupirer une fois sa mere.

Ruisseau qui entre dans un canal redresse son cours, quelles que soient les eaux & de quelqu'endroit qu'elles viennent. Fils respectueux envers ses parens, réforme sa conduite, quel que soit son caractère & quelque vie qu'il ait menée.

Le reproche le plus léger est bien lourd sur le cœur d'un pere.

Une femme née de parens riches & distingués se prétend au-dessus de sa belle-mere; si elle est d'une famille pauvre & obscure, elle croit à tout propos que sa belle-mere la méprise; & si elle est d'une condition égale à la sienne, elle veut se mesurer avec elle. Comment faire? Les supporter toutes les deux; & donner toujours tort à sa femme en public & dans le particulier,

Qui

Qui coupe les arbres qu'a plantés son pere, vendra la maison qu'il a bâtie.

L'augmentation des rivières assure la durée de leur cours lorsque rien ne les divise. Il en est de même des familles.

Ce ne sont ni les menaces, ni les reproches, ni les emportemens de son pere qu'un fils bien né redoute, c'est son silence. Un pere ne se tait que parce qu'il n'aime plus, ou ne se croit plus aimé.

O qu'un mot, une larme, un soupir de leurs enfans ont de pouvoir sur le cœur d'un pere ou d'une mere! Ils y ont été trompés cent fois, & ils y croient encore.

La Piété Filiale & l'amour paternel sont le contrepoids de l'inégalité des conditions. La vivacité de leurs sentimens & la douceur de leur joie sont en proportion des biens de la fortune.

Le fils d'un laboureur aime le labourage, le fils d'un pêcheur aime la pêche; s'il n'en est pas de même dans d'autres conditions, c'est que les fils y vivant moins près de leurs peres, ne les aiment pas tant.

La Piété Filiale naît dans l'homme avec l'homme, le couronne de fleurs dans son berceau, & le conduit à l'héroïsme avant qu'il puisse le connoître ou même le nommer. Sa lumiere est si vive & son impulsion si forte, qu'on a vu des enfans faire des actions comparables à celles des plus grands hommes.

Tout est respectable dans la Piété Filiale; ses excès même annoncent une ame d'un ordre supérieur.

Rendre ses parens heureux, & leur devoir sa gloire est le comble du bonheur.

Ce qui n'est qu'une bagatelle vis-à-vis d'un étranger, est une faute vis-à-vis d'un parent, une insolence vis-à-vis d'un frere aîné, & un crime vis-à-vis d'un pere ou d'une mere.

Tout homme est né pour ce que la Piété Filiale a de plus

sublime & de plus héroïque. L'esclave, à cet egard, peut disputer de gloire avec son Souverain, & quelque haut que soit le but, il en est aussi près que lui.

Ce n'est pas de la richesse & de la puissance de son Empire dont il faudroit entretenir un Prince, il ne les voit que trop : c'est de la vie pénible du cultivateur, des travaux de l'artisan, des fatigues du commerçant & des périls du soldat ; c'est surtout de la misère & de l'abandon des vieillards, des veuves, des orphelins & des pauvres, à qui il ne revient rien de la richesse ni de la puissance de leur patrie, & dont il a promis d'être le pere.

Qui se souvient des bienfaits de ses parens, est trop occupé de sa reconnoissance pour remarquer leurs torts.

Qui cache ses chagrins à un pere & à une mere, ne leur en causera pas.

Le plus bel appartement pour un pere & une mere âgés, est celui où leurs enfans sont plus assidus à leur faire compagnie & à leur rendre des soins.

Les grands talens ne conduisent qu'à de grands vices, lorsqu'on ne les emploie pas à signaler son respect & son amour pour ses parens.

Les récompenses de l'Empereur illustrent & accréditent la Piété Filiale, mais il n'appartient qu'à son exemple de la rendre facile & nécessaire.

Un bon fils aspire aux premiers emplois pour illustrer la vieillesse de ses parens, & il les quitte pour ne s'occuper plus que du soin de la servir.

Les peuples témoignent assez qu'ils regardent leur Prince comme le pere commun, en sacrifiant leurs biens, leur repos & leur vie pour son service, mais ils ne voient pas assez que le Prince les regarde, les traite & les aime comme ses enfans.

La droiture est l'aliment de la Piété Filiale. Qui fait mentir, ne fait ni aimer, ni respecter ses parens.

On ne jouit bien de son cœur que par la Piété Filiale.

La Piété Filiale remédie à tout dans le gouvernement, lorsqu'elle y domine.

Refus, reproches, menaces, duretés, injures même, tout change de nom dans la bouche d'un pere.

On a toutes les saisons de l'année dans une matinée avec une jeune femme qui veut gagner la bienveillance de son beau-pere, mortifier sa belle-mere, faire joindre son mari à ses idées, régenter ses suivantes & humilier celle de ses belle-sœurs qu'elle craint le plus.

Les Empereurs sont allés plusieurs fois au village pour voir de près le délicieux spectacle d'une famille composée de plusieurs générations, que la Piété Filiale conserve en paix dans l'enceinte du même enclos. Est-ce qu'on n'auroit pas pu leur en montrer dans la capitale, ou du moins dans quelque petite ville de Province ? Non : chacun y est trop loin des autres & trop près de soi.

On n'est plus digne du nom de fils, quand on peut aimer quelqu'un plus que son pere.

Les actions héroïques de la Piété Filiale les plus admirables, ne sont pas celles qui ont le plus d'éclat.

La doctrine de la Piété Filiale est la seule qui puisse fixer les vrais principes du gouvernement : si on l'abandonne, les loix portent à faux & l'autorité chancelle, ou n'a plus de bornes.

Réconciliez d'abord votre pere avec vos proches ; il vous fera aisé après de le réconcilier avec ses ennemis.

La Piété Filiale a sauvé plus de vies que la médecine.

Quand les Grands n'ont pas le loisir d'être peres, leurs enfans n'ont pas celui de les aimer.

La Piété Filiale ne peut se passer d'aucune vertu ; mais que feroient les plus sublimes vertus sans elle ?

Qui ose manquer à son pere dans sa maison, peut outrager l'Empereur sur son trône.

La jalousie même, l'envie & la haine voient la Piété Filiale avec les yeux de la vertu.

Le premier qui versa des larmes fut un pere malheureux.

Nul fils n'est jamais innocent quand sa mere le croit coupable.

Il ne falloit pas d'armées pour repousser les barbares, quand la Piété Filiale les attiroit sur les frontieres pour l'admirer.

Le fils le plus habile est celui qui fait le mieux obéir à ses parens, conserver leur santé, cacher leurs fautes, les corriger de leurs défauts, faire connoître leurs vertus, & leur procurer un contentement continuel.

Jamais domestique ne s'est fait appeller deux fois par son maître, quand ses enfans courent à lui dès la premiere.

Fût-on mille dans une famille, c'est au chef à tout régler.

Guerre, politique, philosophie, héroïsme même, on peut se tromper dans tous ces genres, sur-tout en voulant imiter les plus grands hommes. Mais en matiere de Piété Filiale, on ne s'egare pas même sur les traces d'un esclave.

Tous les miracles qu'on attribue au *Tien* pour récompenser la Piété Filiale ou pour la venger, ne fussent-ils pas aussi certains que le disent les ecrivains, il est très-certain au moins que les peuples les croient dignes de lui & les admirent sans en être surpris.

Plus nous avons dégénéré de la beauté & de l'innocence des mœurs de nos aïeux, plus un trait héroïque de Piété Filiale confirme ce que les annales nous racontent de la leur.

Les menaces d'un pere sont le tonnerre des familles, elles effraient l'innocence même; & l'indocilité qui les brave est si abominable, qu'elle en inspire encore une plus grande frayeur.

On peut remporter des victoires , négocier avec succès de grandes affaires , composer des ouvrages applaudis , briller à la Cour & se faire un nom dans tout l'Empire sans avoir un mérite réel. Mais on ne peut pas avoir un vrai mérite sans être honnête homme , ni être honnête homme sans Piété Filiale , & qui n'est pas honnête homme n'est rien.

Le portrait d'un pere n'est qu'un tableau pour des étrangers , mais pour un fils , c'est un livre qui lui enseigne tous ses devoirs & le presse de les remplir.

C'est la conduite des peres & des meres qui est la vraie étoile de leurs descendans.

Expirer de douleur sur le cercueil d'un pere , c'est moins mourir que faire triompher la Piété Filiale & s'immortaliser.

Le fils le plus à plaindre est celui qui déplaît à ses parens , & le plus malheureux , celui qui ne les aime pas.

Qui fait ses délices de tenir compagnie à son pere infirme & de le servir , n'appellera pas son épouse *Madame* , ni son frere cadet *Monsieur*.

Qui est bon fils , est bon frere , bon epoux , bon pere , bon parent , bon ami , bon voisin , bon concitoyen ; qui est mauvais fils , n'est que mauvais fils.

Qui craint que le tonnerre n'éveille ses parens , n'a pas peur qu'il tombe sur lui.

On peut avoir de grandes richesses & mourir de misere ; mais on ne peut honorer ses parens & être malheureux.

Qui s'enorgueillit de sa fortune & de son élévation , rougit de ses ancêtres.

Tout est désespéré dans un Etat , quand les peres & les meres sont impunément méprisés.

L'eau remplit tous les vuides & surmonte tous les obstacles , la Piété Filiale est de même.

Il faut vous conserver à vos enfans , disoient les soldats au

vieux *Tchun*, & il les aima jusqu'à préférer la captivité à la mort.

Le courage dégénère en témérité, la science en présomption, la constance en opiniâtreté, la douceur en mollesse, la prudence en pusillanimité & le zèle en fanatisme. La Piété Filiale ne conduit qu'à la Piété Filiale.

Quiconque n'est pas sensible au plaisir si vrai, si délicat, si satisfaisant & si durable, de partager sa fortune avec ses frères, n'est né à aucune vertu.

Tout l'Empire étoit en deuil sous les premières dynasties, quand un père ou une mère avoient été outragés par un de leurs enfans; aussi n'entendoit-on pas parler de meurtres, ni d'homicides.

Les plus belles fleurs sont dans les parterres, & les plantes les plus utiles dans les champs. On a la pompe & l'éclat de la Piété Filiale à la Cour; mais c'est chez les particuliers qu'on en trouve les soins & les sentimens.

Tandis qu'un fils n'est mauvais fils que dans son cœur, quelque ingrat, quelque dénaturé & quelque haïssable qu'il soit, l'autorité publique se repose sur ses remords du soin de venger la Piété Filiale; elle n'est chargée que de veiller sur les actions, encore faut-il qu'elles percent dans le public. Mais dès que sa conduite attente ouvertement à l'ordre & blesse la loi, les *Yuché* doivent à tout l'Empire de le dénoncer à l'Empereur & de poursuivre son châtimement. La règle est infailible en fait de gouvernement. Plus un contempteur des devoirs de la Piété Filiale est distingué par son rang, par sa naissance ou par ses talens & rares qualités, plus le tonnerre du Prince doit s'entendre au loin & l'écraser subitement.

Les brouilleries de famille ne peuvent être long-temps secrètes, les murailles les racontent aux portes, & les portes en instruisent le public.

La Piété Filiale n'est qu'un accès d'ambition pour quelques Lettrés. Quand ils ont obtenu le grade de Docteur & qu'ils songent sérieusement à entrer dans la carrière des emplois qui vient de s'ouvrir pour eux, il leur souvient tout-à-coup qu'ils ont une mere ; ils la logent, la meublent, l'habillent, la nourrissent & la font servir beaucoup mieux que ne leur permet leur fortune. Ils viennent s'assurer journellement par eux-mêmes qu'il ne manque rien à la *Lao-lai-tai* ; ils prennent une voix de fausset pour lui parler ; ils reviennent deux ou trois fois sur leurs pas pour lui demander si elle a bien dormi, si le poulx du bras droit est aussi bon que celui de la gauche. Leurs epouses, leurs enfans, leurs domestiques, quand ils en ont, ne la servent jamais assez bien à leur gré ; la plus petite négligence allume leur colere, on les entend de tout le voisinage crier & tempêter ; leur langage est comme leur conduite. Le nom de leur très-chere & très-honorée mere est sans cesse sur leurs levres. Ils n'osent rien promettre, ils n'osent se charger de rien qu'en disant qu'ils le lui feront agréer. Ils manquent exprès à une invitation, afin que leurs amis les excusent en disant qu'ils n'ont pas osé la laisser seule, & eux-mêmes assurent avec hardiesse que si le gouvernement pense à eux pour quelque emploi, ils sont déterminés à ne pas l'accepter, afin de n'être pas réduits à se reposer sur leurs freres du soin de la conservation de leur très-honorée mere. Cependant ils font faire des sollicitations à la Cour & auprès du Vice-Roi ; mais qui le fait dans leur petite ville ? Qui saura même quand ils auront été envoyés à quatre ou cinq cens lieues, qu'ils laissent à leur famille le soin d'entretenir la bonne Dame selon leur nouveau rang & de payer les dettes qu'ils ont contractées pour jouer une Piété Filiale qu'ils n'ont jamais eue, qu'ils n'auront jamais & sans laquelle ils n'auroient jamais été avancés.

Votre mere est morte des chagrins que vous lui avez causés,

vos fils la vengeront, & à quelque rhumb de vent que soit bâtie votre maison, la malédiction du *Tien* & des Esprits y entrera par les portes & par les fenêtres, fussent-elles fermées.

La Piété Filiale a enrichi bien des pauvres, mais elle n'a jamais ruiné de riches; elle a donné l'effort à bien des talens, mais elle n'a jamais arrêté le vol d'aucun génie; elle a conquis bien des cœurs à la vertu, mais elle n'a jamais souillé personne d'aucun vice; elle a fait bien des heureux enfin, mais elle n'a jamais fait de malheureux.

Qui meurt en vengeant son pere, ne regrette que de n'avoir eu qu'une vie.

Il n'y a que les mauvais fils qui aient des marâtres.

Le défaut de Piété Filiale dans un Empereur est une persécution continuelle contre les peres & les meres, & une conspiration contre ses descendans.

La Piété Filiale des Grands & des Mandarins attire les regards de l'Empereur, & celle des pauvres les bienfaits du *Tien*.

Les joies de la Piété Filiale sont les seules qui ne s'usent jamais.

Qui n'aime pas ses parens, ne sauroit aimer personne; qui ne leur plaît pas, doit déplaire à tout le monde.

Un fils tendre & vertueux n'a ni goût, ni sentiment à lui. Ce qui plaît à ses parens, lui plaît; ce qui les afflige, l'afflige. Son cœur n'est que l'écho du leur. Aussi les Anciens disoient-ils: Les peres & les meres les plus aimés sont ceux qui aiment le plus la vertu.

Le comble du malheur pour un scélérat, c'est de couvrir ses parens de son infamie, & de flétrir jusqu'à leurs vertus. Il attende à leur gloire jusques dans le temple de l'immortalité.

Les graces qu'un Prince accorde aux larmes d'un fils ou d'un pere,

pere, consacrent, cimentent la loi, & donnent une nouvelle force à son autorité, en y dérogeant.

C'est la Piété Filiale qui a inventé l'agriculture. La Piété Filiale seule peut la conserver & la rendre florissante, parce qu'elle seule peut retenir les fils des colons auprès de leurs parens, & leur adoucir les travaux dont elle les occupe sans cesse. Aussi les Historiens ont-ils remarqué que la décadence de l'agriculture a toujours été le premier effet de l'affoiblissement de la Piété Filiale. Tous les fondateurs de dynastie l'ont bien compris, & ce n'est que par la Piété Filiale qu'ils ont entrepris de ressusciter l'agriculture dont la ruine avoit dépeuplé les campagnes, augmenté de jour en jour l'indigence du peuple, forcé le gouvernement à appesantir le joug des loix, multiplié les crimes, assuré leur impunité, & conduit les Officiers publics à la tyrannie, & la multitude à la révolte.

Il faut qu'un Empereur excelle en Piété Filiale. Plus il y excellera, plus il sera grand Prince & régnera avec gloire. La valeur & l'habileté de *Ou-ouang* ne le couronnerent de tant de lauriers que parce que sa Piété Filiale lui donnoit des soldats, des provisions, des guides & le sceptre de tous les cœurs.

Le jour de sa naissance n'est plus un jour de réjouissance pour un fils qui a perdu ses parens.

Se faire aimer d'un pere & d'une mere jusqu'à être leur confident, leur conseil & leur ami, ne suffit pas; il faut s'en faire aimer au point qu'ils craignent plus de faire des fautes que d'exposer votre vie.

Un fils peut s'oublier & manquer à son pere, quoiqu'il l'aime de cœur, qu'il le respecte sincèrement, & craigne sur toutes choses de lui faire de la peine; mais qui rit des raconteries du sien & les raconte, a perdu toute Piété Filiale. Elles annoncent trop prochainement sa mort pour ne pas lui percer le cœur, s'il craignoit de le perdre.

On sert mal le Prince & la patrie, quand on les sert aux dépens de la Piété Filiale. Il implique de commencer par être mauvais fils pour être bon citoyen. *Gin-tsong* se devoit à lui-même de casser le Général qui avoit passé deux ans sans demander des nouvelles de ses parens & sans leur donner des siennes.

Idée ridicule & absurde que celle de faire honneur aux livres de l'enseignement de la Piété Filiale. Les Anciens en avoient-ils, eux qui avoient porté si haut la pratique de cette excellente vertu ? Les mœurs domestiques & publiques expliquoient à un enfant ce que son cœur lui en enseignoit, & son innocence lui donnoit la force de la mettre en pratique. Quel livre peut en faire autant ?

Quelque vicieux que soit un pere, un fils doit le respecter. La patrie même applaudiroit aux larmes qu'il verseroit à la mort de son tyran.

Un Guerrier n'a pas toujours besoin de sa valeur, ni un Magistrat de son intégrité ; mais un fils ne peut pas se passer un instant de sa Piété Filiale : il ne doit agir, parler, penser, vivre même & respirer que par elle. Elle est si au-dessus des loix & des maximes ordinaires, que ses excès même sont respectables, & on est forcé à les admirer, lors même qu'on ne peut pas les approuver.

O la belle loi que celle qui défend de venger un pere de son fils, pour ne pas affliger sa vieillesse !

Quand un fils bien né cherche des défauts & des fautes à son pere dans un moment d'humeur, ses recherches ne le menent qu'à approfondir ses bonnes qualités, à lui en découvrir de nouvelles, à mieux sentir & son bonheur & ses torts.

Heureux qui peut rendre à la vieillesse d'un pere & d'une mere tous les soins qu'en a reçu son enfance ! Plus heureux encore qui leur rend leurs souris, leurs caresses, leurs joies,

leurs folies , & y met autant de sentiment ! Un grand âge est une seconde enfance. Pourquoi la Piété Filiale n'iroit-elle pas aussi loin que l'amour paternel & maternel ?

On va de toutes parts à l'immortalité par la Piété Filiale , & on y arrive d'autant plus aisément qu'on a plus de rivaux.

Il faut avoir hérité des vertus de ses ancêtres pour avoir droit de jouir de leur gloire.

L'amour de la patrie expire des plaies qu'a reçues la Piété Filiale.

Qui oseroit mépriser les vieillards quand l'Empereur les honore & leur fait amitié ?

Les armes & les lettres, le commerce & les arts peuvent donner de l'éclat à un regne ; mais il n'appartient qu'à la Piété Filiale de le rendre heureux.

Quand les freres & les sœurs n'ont qu'un cœur, les peres & les meres n'ont point de prédilections.

La Piété Filiale est la seule vertu qui attaque les passions dès le berceau , & n'ait pas besoin de la raison pour les vaincre. C'est la seule aussi qui les attaque toutes à la fois , & qui puisse remporter sur elles une éternelle victoire. Tous les hommes seroient sans vices , si leur enfance n'entendoit que sa voix.

Quand un enfant est à cheval sur un bâton , c'est son grand-pere qui le regarde.

Pourquoi un mauvais Prince perd-il tant à être vu de près, tandis que le plus mauvais pere y gagne ? C'est qu'on juge de son prince par ce qu'il devroit être , & de son pere par ce qu'on est soi-même.

Ce ne sont pas les mauvaises herbes qui étouffent le bon grain , c'est la paresse du cultivateur. Ce ne sont pas les mauvaises langues qui troublent les familles , ce sont les mauvaises dispositions de ceux qui les écoutent.

L'Empereur seul peut offrir des sacrifices au *Chang-ti* , parce

qu'il peut seul le prier au nom de toute la grande famille de l'Empire dont il est chef.

Si chacun balayoit devant sa porte, toutes les rues seroient propres. Si chacun avouoit ses torts, toutes les familles seroient en paix.

Les plus belles ordonnances du Prince sont les exemples de Piété Filiale qu'il donne. L'admiration publique les promulgue dans tout l'Empire; la joie universelle les grave dans tous les cœurs, & les barbares même des frontieres les demandent pour les observer.

Le respect & l'amour sont les deux aîles de la Piété Filiale.

Qui se justifie aux dépens d'un pere & d'une mere, s'accuse d'ingratitude & de mauvais cœur. Qui n'a pas de Piété Filiale, n'est pas capable de gouverner le peuple. Il faut aimer ses parens & les respecter, pour se faire aimer & respecter par la multitude, & leur avoir long-temps obéi pour bien commander.

L'essentiel de la Piété Filiale consiste à voir jusqu'à la conviction les droits sacrés d'un pere & d'une mere, à être pénétré de leurs bienfaits, & à les aimer avant tout, en tout & au-dessus de tout.

Il seroit horrible de garder la neutralité entre une mere & une epouse. Il faut être décidé pour sa mere ou abjurer la Piété Filiale.

Que prétendent les Grands de nos jours avec ce sérieux, cette gravité, cet air glaçant, ces manieres austeres & ce ton impérieux qu'ils ne quittent jamais vis-à-vis de leurs enfans? Leurs regards ne semblent descendre sur eux que par distraction; ils n'ont que des demi-mots à leur dire, leurs souris expire sur leurs levres, ils rougiroient de s'approcher d'eux par la moindre caresse, ils repoussent même les leurs, & craignent de paroître peres jusques dans le sein de leur domestique. Qu'ils réclament tant qu'ils voudront la servitude de leur rang;

s'ils avoient véritablement des entrailles de pere, ils en auroient les façons & le langage. La nature, l'amour & le sang ne se prêtent pas à l'imposture d'une pareille représentation.

Si des freres en procès ne s'accommodent pas avant la sentence, les mœurs publiques ont dégénéré. Quand le pere & le fils ont recours au Mandarin pour vider leur querelle, l'Etat est en péril; mais lorsque les enfans attendent à la vie de leurs parens, les freres à celle de leurs freres, tout est perdu.

Pourquoi la Piété Filiale est-elle la base & le point d'appui des loix sociales? Parce que son enseignement est le même dans tous les cœurs, ne varie jamais & n'est jamais interrompu; d'où il suit que les loix sociales ne peuvent être universelles, immuables & durables que par lui.

Plus on s'est oublié vis-à-vis d'un parent, plus il faut se presser de lui faire des excuses, pour qu'il n'impute pas à la haine ce qu'a fait dire la colere.

D'où vient que les bâtards sont méprisés? Parce que ceux dont ils sont nés étant souillés du vice qui attaque de plus près toutes les vertus, on croit que le rameau ressemblera au tronc; parce que n'ayant jamais pratiqué la Piété Filiale, il est difficile qu'ils ne soient pas orgueilleux & mauvais cœurs; parce qu'étant hors de la progression qui lie l'homme à la société civile par la société domestique, aux étrangers par ses parens, à l'Etat par sa famille, ils ne peuvent guere être ni bons citoyens, ni bons amis; parce l'expérience de tous les siècles atteste que cette espece d'hommes est naturellement ou vile ou dangereuse. Plus ils ont de talens, plus ils rougissent d'eux-mêmes & haïssent les hommes.

C'est par la Piété Filiale que les fondateurs des nouvelles dynasties ont rétabli toutes choses, & rendu à l'Empire sa splendeur & sa gloire. Mais comment? Est-ce parce que la Piété Filiale réveille dans tous les cœurs l'amour de la patrie? Est-ce

parce qu'elle rétablit la discipline militaire & inspire du courage au soldat ? Est-ce parce qu'elle repeuple les campagnes & refuscite l'agriculture ? Est-ce parce qu'elle fait tomber le luxe & toutes les dépenses qui augmentent les impôts ? Est-ce parce qu'elle conduit plus sûrement les gens de mérite aux emplois , & en éloigne nécessairement les méchans ? Est-ce parce qu'elle donne plus de confiance aux Censeurs pour reprendre l'Empereur , & à l'Empereur plus de courage pour se corriger ? Est-ce parce qu'elle maintient l'ordre de la société civile & politique par celui de la société domestique ? Est-ce parce que la grande famille de l'Empire est plus attachée au Pere commun , & ce Pere commun plus débonnaire & plus bienfaisant ? C'est pour toutes ces raisons à la fois , & sur-tout parce qu'elle tarit la source des vices qui irritent le *Tien*.

RÉFLEXIONS ET CONSIDÉRATIONS

sur la Doctrine de la Piété Filiale des Chinois.

Nous avons rassemblé assez de mémoires , de pieces & de détails dans ce Recueil , pour que nos Moralistes & nos Savans de l'Europe puissent raisonner sur la doctrine des Chinois en matiere de Piété Filiale ; & plus ce sujet est neuf , plus il est aisé de le rendre curieux & vraiment utile. La qualité de Missionnaire est un titre dont nous profiterons pour raconter ce que notre long séjour dans cette extrémité de l'Asie & nos etudes , nous ont mis à portée de constater. Toute la reconnoissance que nous demandons au lecteur pour ce surcroît de travail , c'est de ne pas prendre de la main gauche ce que nous lui présentons de la droite.

La doctrine de Chine sur la Piété Filiale est plus pure & plus

lumineuse , à mesure qu'on remonte vers sa premiere source. Ce fait est démontré par les *King* & autres anciens livres. On a vu dans les extraits qu'on vient de lire combien la doctrine de la Piété Filiale est élevée & combien elle embrasse d'objets. Mais nous devons convenir aussi que quelque belle & sublime qu'elle soit, elle est outrée, fausse & erronnée sur plusieurs points. Il seroit très-aisé de la rectifier par les textes des *King* qu'elle cite ; & à s'en tenir même aux principes qu'elle admet , on pourroit pulvériser toutes les fausses maximes qu'elle débite. Mais les Chinois sont à cet egard comme les autres peuples , ils ne voient point leurs erreurs & leurs contradictions, & s'ils les voient , ils ne s'en mettent pas en peine. La Jurisprudence même , ce qui paroît incroyable , n'y fait aucune attention.

On s'est egayé en Europe sur le compte des Chinois qui , lors de l'invasion des Tartares qui sont aujourd'hui sur le trône , aimèrent mieux *se laisser couper la tête que raser leurs cheveux* , & s'exiler de leur patrie que de porter des habits fendus par-devant & par-derriere. Cette opiniâtreté ridicule n'étoit qu'une suite de l'abus de cette grande maxime , *qu'il faut conserver son corps tel qu'on l'a reçu de son pere & de sa mere , & ne point changer ce qu'ont établi les Ancêtres*. Il faut n'avoir aucune connoissance ni de l'histoire , ni des mœurs des Chinois , pour ignorer que c'est cet article de la Piété Filiale poussée hors de son vrai sens , qui fait porter des ongles si longs aux personnes de condition , aux lettrés & aux personnes du sexe ; qui a fait préférer la mort aux amputations salutaires de la Chirurgie ; qui fait regarder d'avoir la tête tranchée comme plus infamant que d'être pendu , & qui perpétue une infinité d'usages & de coutumes , malgré tous les cris de la réflexion. Mais cette erreur a un avantage , c'est elle qui les dégoûte de toute nouveauté & qui les sauve de ces changemens perpétuels dans la maniere de se nourrir , de s'habiller , de se loger & se meubler , qui mettent

ailleurs une génération si loin de l'autre , & font succéder en quelque sorte une nation à une autre nation, dans le même pays.

C'est encore l'abus de la Piété Filiale qui a pu faire eriger en principe , qu'un fils doit répudier une femme qu'il aime , dès qu'elle déplaît à son pere & à sa mere , & garder au contraire toute sa vie celle pour qui il n'a que de l'aversion , dès qu'elle est à leur gré. Il est evident que cela est faux , injuste & répugne à la loi de la nature. On le trouve cependant dans le *Li-ki* , & les Commentateurs abjurent la raison jusqu'à vouloir le justifier; quoiqu'ils ne puissent pas prouver qu'il ait été admis par les Anciens, & soient forcés d'avouer qu'il est inconciliable avec leur doctrine sur l'indissolubilité du mariage , démontrée par plusieurs vers du *Chi-king* , où on déclame contre les répudiations qu'occasionna peu-à-peu la polygamie.

Nous disons la même chose de la loi qui veut qu'un fils ne regarde plus comme sa mere celle qui lui a donné le jour, lorsqu'elle a été répudiée par son pere , & sur-tout lorsqu'elle ne veut pas garder la viduité & qu'elle se remarie. L'erreur publique va si loin sur cet article que , malgré tous les eloges qu'on donne à la Piété Filiale , les enfans d'une mere répudiée , ou qui ne garde pas la viduité , ne se mettent pas en peine de savoir ce qu'elle devient , & apprennent sa mort sans en porter le deuil. La nature plus forte & plus puissante reprend ses droits sur les ames bien nées : & les Annales , sans se mettre en peine de sauver les contradictions de la doctrine qu'elles canonisent , citent avec eloge l'exemple de plusieurs fils qui se sont surpassés eux-mêmes en Piété Filiale , pour des meres répudiées ou même remariées. L'ascendant du préjugé général a néanmoins subjugué à un tel point les idées de toute la nation , qu'il est difficile de s'accoutumer au langage qu'il fait tenir aux gens d'ailleurs les plus sages & les plus modérés.

Pour

Pour les concubines, comme elles sont hors de l'institution de la nature, & une dérogation aux loix du mariage, il ne faut pas s'étonner que la doctrine de la Piété Filiale se contredise par rapport à elles, jusqu'à l'extravagance. Un abus doit nécessairement en occasionner plusieurs. Tout ce qui est dit dans les *King*, dans les loix & dans les livres, sur les meres qui sont épouses légitimes, ne les regarde pas. L'épouse légitime est la seule censée mere dans la famille : les fils des concubines lui appartiennent : elle a sur eux les mêmes droits que sur ses propres enfans, & ils lui doivent les mêmes respects & la même obéissance. Ce n'est qu'en vertu de cette espece de filiation & d'adoption qu'ils sont regardés comme de la famille, & les freres de leurs freres : & encore la loi même les met-elle au-dessous d'eux : quoiqu'ils soient les aînés, leurs cadets ont le pas avant eux dans les cérémonies, dans les assemblées & dans tout ce qui a rapport à la vie civile. Bien plus, ils ne peuvent porter le grand deuil à la mort de leur mere, & ils sont obligés de le porter pour l'épouse légitime. Ils s'asseient dans la salle des visites, tandis que leur mere reste debout ; & quand leur pere est mort, si on la veut vendre comme une vile esclave, ils ne sauroient l'empêcher. Le gouvernement donne l'exemple à cet egard : dans les confiscations, les concubines sont toutes vendues ; au lieu que l'épouse légitime reste avec ses enfans & les leurs. Mais comment concilier tout cela & bien d'autres choses qu'il seroit trop long de déduire ? Comme on concilie dans certains pays la comédie, le bal, la galanterie, &c. avec les maximes sacrées de l'Evangile, qu'on est censé croire, & selon lesquelles on a promis de vivre : on n'y pense pas, ou on ne s'en met point en peine. L'unique différence, c'est qu'on est corrompu ici par principes.

Quant à l'erreur publique de toute la Chine, qui fait un devoir rigoureux de Piété Filiale de venger, à quelque prix que

ce soit, la mort d'un pere ou d'une mere, d'un frere, d'un parent & d'un ami; erreur consignée dans le *Li-ki*, autorisée, à ce qu'il paroît, par le suffrage de Confucius, & consacrée par des exemples qui sont loués dans les Annales, & par tous les ecrivains, elle devenoit si funeste au bon ordre & à la sécurité publique, que le gouvernement s'est vu obligé d'y opposer des loix : loix que le préjugé général fait regarder, comme en Europe celles qui défendent le duel; & qui étant plus timides, moins rigoureuses & maintenues avec peu de zele, sont contredites dans la plupart des livres, & ne servent qu'à faire prendre des détours à l'esprit de vengeance qu'elles gênent. Les Chinois sortent de leur caractère, dès qu'il s'agit de venger un pere & une mere. L'ascendant de l'erreur publique est tel qu'ils n'hésitent pas à sacrifier leurs biens, leur famille, leur vie, & se portent à des cruautés comparables à celles des Hurons & des Iroquois.

Nous ne parcourrons point les autres abus en détail, nous dirons seulement ici qu'à prendre la doctrine de la Piété Filiale dans sa totalité, elle egare la multitude, se rapproche de l'idolatrie à proportion que l'enseignement des *King* s'affoiblit. Elle est comme un piège toujours tendu à la grossièreté du peuple, & a poussé sous toutes les dynasties une génération fort loin de l'autre, selon que l'idolatrie a été plus commune & la science plus rare. L'Europe ne sauroit croire jusqu'où va en ce genre l'absurdité & l'inconséquence des idées, même parmi les honnêtes gens & les personnes instruites. Les lettrés, avec toutes les belles phrases dont ils remplissent leurs livres, sont peuple à cet egard, & petit peuple jusqu'au ridicule. Le fils du dernier premier Ministre qui ne croit point aux idoles, fit venir aux funérailles de son pere, qui y croyoit encore moins, des Bonzes, des *Tao-tsé* & des Lamas, pour en augmenter la magnificence, quoique tout le monde sache que les uns & les autres se

réprouvent réciproquement , & ont un *Credo* tout opposé. Par la même raison, quoiqu'il ne soit pas assez stupide pour s'imaginer que ce qu'on brûle pour les morts leur arrive par le feu en réalité , il fit la folie de faire réduire en cendres une quantité prodigieuse de meubles , de choses précieuses , de soieries , de beaux chevaux , & des hommes de papier en bon nombre. Plus les sommes qu'il y dépensa étoient immenses, plus le trophée qu'il elevoit à la Piété Filiale étoit admirable aux yeux du peuple, & c'étoit tout ce qu'il vouloit. Cinquante années plutôt, on l'auroit persifflé, & il se feroit couvert de ridicule.

C'est le même abus de cette vertu qui prévient même les honnêtes gens contre un Missionnaire, par cela seul qu'il a quitté sa patrie & abandonné ses parens. La plupart commencent par lui demander de quel pays il est, s'il a encore son pere & sa mere, quel âge ils ont, combien il a de freres & de sœurs, &c. Et avant d'entamer aucun discours sur la Religion, il faut qu'il ait bien soin de reposer leur imagination qui travaille, en leur faisant sentir que ses parens ont consenti à ce qu'il traversât les mers, & que lui, il est assuré, que, ne les ayant quittés que pour obéir à celui qui l'avoit donné à eux, son infinie bonté suppléeroit à tous les soins qu'il auroit pu leur rendre. Il ne sauroit trop insister sur ce que Dieu étant le premier des peres, le pere par excellence, la plus excellente Piété Filiale est celle qui travaille à le faire connoître, aimer & servir par les hommes de tous les pays & de toutes les conditions, qui sont tous ses enfans. Comme la doctrine de la Piété Filiale erige en principe qu'on doit quitter ses parens pour entrer dans les charges, aller à la guerre & servir l'Empereur, qui est le pere & la mere de la patrie, on s'en sert avec avantage pour faire voir qu'on le doit encore plus pour le pere des peres qui ne nous demande que de voler au secours de nos freres qui l'oublient, le méconnoissent & s'expose aux justes

châtiments de sa vengeance. Ce dernier point de la comparaison est fort touchant pour les Chinois qui citent avec éloge des frères qui ont couru tout l'Empire pendant plusieurs années, pour ramener à leurs parens un fils fugitif qu'ils aimoient ; & quand on trouve des esprits raisonnables, on réussit à calmer leurs préventions, mais on ne les dissipe jamais entièrement. Il faut sans cesse venir au secours des Néophytes & les fortifier contre les railleries des infidèles, qui leur reprochent avec mépris de s'être fait les disciples des barbares de l'Occident, qui ont abjuré la Piété Filiale & abandonné leurs parens.

Ces préjugés cependant ne sont rien au prix de ceux qu'il faut combattre pour persuader à un Chinois d'écouter une doctrine que n'ont pas connue leurs ancêtres, & qui ôte l'espérance de les revoir. Le peuple est ici fort ignorant. Peu de gens, même dans les sphères moyennes, sont en état d'ouvrir des livres, & la majeure partie des lettrés pensent sur leur Confucius comme on a pensé autrefois en Occident sur Aristote, c'est-à-dire, qu'il faut l'en croire sur tout, & donner pour toute réponse aux objections, *le Maître l'a dit*. Comme la science est en grand honneur, que les savans avoués par l'Etat sont mis à la tête de tout, & infiniment considérés, plus la multitude est ignorante, plus elle est fière de ce qu'on débite sur la supériorité de leurs lumières. Or le grand, le continuel, l'invariable enseignement des gens de lettres, c'est que les Chinois sont la nation la plus ancienne & la plus éclairée de l'univers ; que la Piété Filiale est la vertu de l'homme par excellence, & qu'un des premiers devoirs qu'elle prescrit, c'est de ne rien ajouter, ni retrancher à la grande doctrine de l'antiquité qu'on a héritée de ses ancêtres. Que de chemin à faire avant d'arriver à soupçonner que l'on peut être dans l'erreur, en croyant ce que tout le monde croit à ses côtés & ce qu'on a toujours cru !

Un lettré ne peut soutenir l'idée qu'un barbare de l'Occident

ose vouloir apprendre quelque chose à un disciple de Confucius qui s'éclaire des traditions, des connoissances & des lumieres de plus de trente siecles. Sa philosophie même est tellement entée sur les préjugés de Piété Filiale, qu'il a puisés dans tous les livres, qu'il se cabre contre le nom seul de nouvelle doctrine. La lumiere qu'on lui présente l'offense, l'irrite & l'aveugle, au lieu de l'éclairer.

Mais quoi, dira-t-on, sa raison n'a-t-elle aucun réveil ? La doctrine des *King* ne lui renvoie-t-elle aucune lumiere ? La voix pénétrante & inexorable de la conscience ne se fait-elle pas entendre ? Oui sans doute. Mais un Chinois qui ne voit aucune nation comparable à la sienne parmi toutes celles qu'il connoît, ou dont lui parlent les livres ; qui ne peut douter que la philosophie & la science ne datent dans sa patrie des temps les plus reculés ; qui les voit cultivées avec succès de siecle en siecle par un nombre prodigieux de sages & de grands hommes ; qui fait que la doctrine de la Piété Filiale a toujours été la plus estimée, la plus étudiée & la plus approfondie, & qui est convaincu par tout ce qu'il a vu & lu dans les livres, que tout ce qui a trait à cette excellente vertu ne sauroit être mieux touché ; un Chinois, dis-je, qui en est-là, comment ne fera-t-il pas révolté de s'entendre dire que toute la Chine est dans l'erreur, & prend stupidement pour des actes de Piété Filiale des attentats d'idolatrie, des délires de superstition & des cérémonies hasardées, qui ne servent de rien aux morts & aveuglent les vivans sur le plus grand intérêt de toute leur vie, & qu'y renoncer pour jamais est le premier pas pour entrer dans la voie du salut ? L'imagination s'effarouche, toutes les maximes de reconnaissance pour les morts, toutes les loix du gouvernement & de la police se présentent à elle sous leur bon côté, lui font outrer & prendre en un mauvais sens tout ce qui lui a été

dit, & son dernier mot c'est qu'il faut abjurer la Piété Filiale pour embrasser la religion des Européens.

Cet orage n'est rien au prix de ce qui se passe dans une ame tendre & sensible, à qui on dit décidément que ce qui est mort sans avoir connu Dieu & adoré J. C. est condamné à des supplices éternels dont on ne peut le délivrer. Quel coup de poignard pour un bon cœur ! Quoi, tous ses ancêtres, ce pere & cette mere chéris à qui il se doit tout entier, ces freres & ces parens avec qui il a passé sa vie, le plus grand des malheurs pour lui, ce seroit d'être avec eux après sa mort ! Tout ce que nous pouvons dire à cet egard, c'est que rien dans notre ministère ne nous a jamais paru si pénible que le triste emploi de soutenir les prosélytes & les néophytes contre les agonies de douleur où les jettent ces premiers rayons de la foi.

Mais si la Piété Filiale oppose des obstacles à l'établissement de la Religion Chrétienne, elle lui sert aussi pour en préparer les voies. Plus la doctrine de la Piété Filiale est ancienne, sacrée & universelle dans toute la Chine, plus les *King*, les Annales, l'enseignement public, les loix, le gouvernement & les mœurs générales en répandent la lumière dans tous les ordres des citoyens, & plus aussi les rayons de la Foi y trouvent d'accès. Tout Chinois riche ou pauvre, savant ou ignorant, jeune ou vieux est ravi & enchanté d'entendre que tous les hommes sont *la chair de la même chair, les os des mêmes os*, comme ils disent, & descendent d'un seul & même pere. La croyance de l'Eglise ne fait pour ainsi dire que leur expliquer un sentiment dont ils ne savoient pas se rendre raison. La maniere dont les enfans portent ici la peine que leurs aïeux leur ont attirée, les met, pour ainsi dire, comme au niveau de la doctrine capitale du péché originel. Toute

l'histoire des Isaac, des Jacob, des Joseph, des Moïse & de tout le Peuple de Dieu, est si près des mœurs & des vertus de leurs premiers ancêtres, si conforme à ce qu'ils entrevoient de plus sublime dans la doctrine de la Piété Filiale, qu'ils tressaillent de joie en l'entendant raconter. Mais quand on prend l'Evangile, & qu'on leur parle de Dieu comme du Pere commun, pere qui ne demande d'être aimé que pour témoigner son amour par la communication de tous ses trésors & de tout lui-même, leur cœur, si je puis m'exprimer ainsi, s'ouvre de tous côtés aux effusions de la grace & s'en laisse pénétrer. La parabole de l'enfant prodigue a toujours été & sera toujours une démonstration touchante de la Divinité de la Religion pour tous les Chinois. Le lettré même, le savant, le philosophe, l'homme d'Etat, la regardent avec les yeux de la Piété Filiale, & ils n'y résistent qu'en appelant leurs passions à leurs secours. Qu'on nous passe cette remarque, les idées qu'on a ici de la Piété Filiale sont telles, que la maniere dont l'Evangile présente la jalousie du frere aîné du prodigue paroît mériter des reproches encore plus amers que ceux qu'elle lui attire. Les Chinois à cet egard sont plus près que nous de l'Evangile.

Quels efforts ne produit point cette même Piété Filiale dans les familles où se trouvent des néophytes Chrétiens ! La grace de J. C. leur donne une ardeur, un zele si admirables & d'un ordre si supérieur, que nous sommes réduits à dire avec un célèbre Missionnaire : *Ce que chacun voit en ce genre n'est pas croyable pour les autres, & l'étonnement de la veille ne diminue point celui du lendemain.* Le célèbre Yang, qui avoit été Censeur de l'Empire, en vint peu-à-peu à jeûner tous les jours de la semaine, pour obtenir la conversion de sa mere, qu'il ne pouvoit pas défabuser de ses idoles ; & quoique âgé de plus de soixante ans, il entreprit de faire

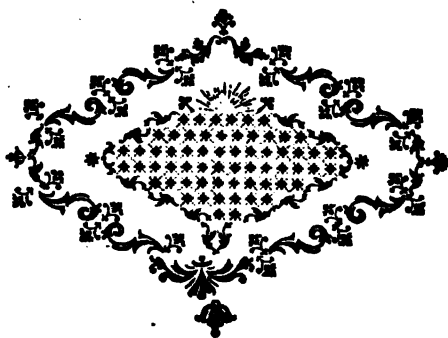
comme violence au Ciel par un jeûne de dix jours entiers qu'il passa en prières, sans prendre d'autre nourriture qu'un peu de riz à l'eau, & sans se déshabiller, ni se coucher. Sa mere en ayant été instruite, & lui ayant demandé pourquoi il attendoit ainsi sur lui-même; il ne lui répondit d'abord que par un torrent de larmes, puis s'étant prosterné à ses pieds, il lui dit d'une voix entrecoupée de soupirs : *Votre enfant est sans vertu; il remplit mal les devoirs de la Piété Filiale envers sa mere, c'est pour cela qu'elle est toujours entêtée de la fausse Religion. Le péché de votre fils est enorme; si vous tombez jamais dans les supplices eternels, il auroit cent corps à sacrifier qu'il ne pourroit pas en retirer sa mere* (Nous avons traduit cette réponse mot à mot sur le Chinois, pour conserver les propres paroles de ce grand homme, & faire connoître comment un fils parle ici à ses parens.). La vieille Dame attendrie, annonça elle-même sur le champ à son fils qu'elle étoit résolue à se faire Chrétienne. Que le lecteur ne s'y méprenne pas; si nous citons par préférence l'exemple de cet illustre néophyte en preuve de ce qu'inspire ici la Piété Filiale aux enfans pour obtenir la conversion de leurs pere & mere, c'est uniquement parce qu'il est consigné dans son éloge historique, qu'on a mis à la fin de ses ouvrages. Nous pourrions en citer un grand nombre d'autres qui paroîtroient peut-être encore plus admirables.

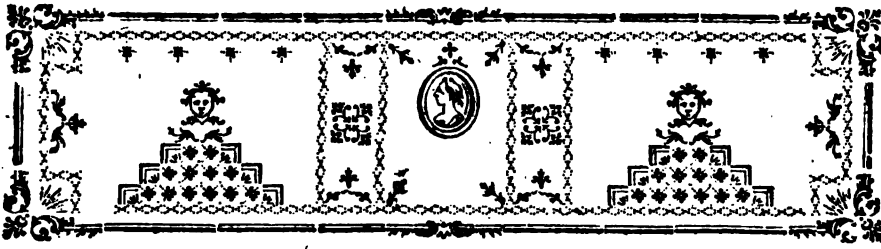
La Piété Filiale pense ici à des choses qu'elle négligeroit peut-être dans d'autres pays. Tant que la mere du célèbre lettré *Yang* fut opiniâtre dans son infidélité, il respecta son aveuglement jusqu'à ne pas avoir d'oratoire dans sa maison, quoique, à l'exception d'elle, toute sa famille fût chrétienne. Mais dès qu'il vit approcher le jour de son baptême, il prépara tellement toutes choses que lorsqu'elle sortit de son appartement pour le recevoir, elle trouva son ancien sanctuaire d'idoles

d'idoles changé en une chapelle richement ornée, & son fils en habit de cérémonie, avec son épouse, leurs enfans, leurs petits-fils & tous leurs domestiques à la porte pour la recevoir & lui donner la satisfaction d'y entrer la première, & de les y introduire. Le baptême fini, ils se mirent tous à prier à haute voix pour en rendre grâces à Dieu: puis l'ayant fait asseoir dans son appartement où ils la conduisirent, ils se prosternerent à plusieurs reprises devant elle pour la féliciter, à la manière du pays, du bonheur qu'elle avoit d'être chrétienne, & elle trouva à côté d'elle une table chargée d'images & de croix, pour qu'elle eût le plaisir d'en distribuer à chacun, & la joie de jouir de tout son christianisme, & la consolation de se voir le chef d'une famille toute chrétienne. Pour bien comprendre la force de ces dernières paroles, il faut savoir que comme le reproche d'avoir abandonné la religion de leurs ancêtres est celui qu'on emploie le plus contre les Chrétiens, les Chrétiens à leur tour, qui ont eu des ancêtres Chrétiens, s'en prévalent avec assurance jusqu'en la présence de l'Empereur. Témoin l'illustre confesseur de J. C. *Ma-Joseph*, qui fut battu, cassé de tous ses emplois, fait esclave & envoyé en exil à Yly en 1770, & dont toutes les réponses étoient portées à l'Empereur. Sa foi rendit à la sainteté, à la vérité & à la divinité de notre Religion les plus éclatans témoignages; mais pour se laver de tout reproche de défaut de Piété Filiale, & d'amour de la nouveauté, il déclara qu'en se faisant Chrétien, il avoit suivi l'exemple de son pere & de son grand-pere. Justification qui avoit d'autant plus de force, qu'elle faisoit sentir qu'on défendoit maintenant ce qui avoit été permis & autorisé ci-devant, & qu'elle étoit un reproche à l'Empereur & une apologie de notre sainte Religion, à laquelle on ne pouvoit rien repliquer.

Quand les chefs d'une famille, quand un pere ou une mere

ont enfin embrassé la Foi, cette grande révolution est suivie comme infailliblement de la conversion de tous ceux que leur exemple avoit retenus dans l'infidélité, & quelque nombreuse que soit une maison, tout le monde y adore J. C. La Piété Filiale alors n'a plus d'autre sceptre que la croix, & ce sceptre divin devient un sceptre de paix, de concorde, de subordination, de piété & d'amour. Il fait disparoître non seulement tout ce qui est idolâtrique, mais même ce qui n'est que suspect & equivoque dans les peintures, inscriptions, sentences & ecritures diverses, dont les Chinois aiment tant à orner leurs maisons. Le nom de Jesus est mis sur toutes les portes, à la place des figures d'Esprits qu'on y met jusques dans le Palais. Chaque chambre a ses images de Piété, & pour peu que le logement qu'on a le permette, on choisit un endroit pour en faire un oratoire, & on l'orne aussi proprement qu'on peut l'imaginer.





M É M O I R E

S U R

L'INTÉRÊT DE L'ARGENT

E N C H I N E.

In hoc quoque vanitas est, & afflictio pessima.
Ecclef. Chap. IV.

IL en est de certains points de l'administration publique & du gouvernement, comme du relevement des côtes. Quelque exact que soit un Ecrivain dans les détails où il entre, pour les faire connoître & les montrer sous leur vrai point de vue, il faut le coup d'œil, une certaine justesse d'esprit, & l'habitude de la pratique, pour en faire l'application. S'il arrive souvent que les Marins se méprennent, la carte à la main, sur les terres qu'on commence à découvrir, & qu'ils risquent d'aller briser contre des ecueils, en cherchant le port où ils seroient à l'abri de la tempête, plus souvent encore les hommes d'Etat se trompent sur ce qu'on leur raconte des loix civiles & economiques des pays etrangers. Ils les louent ou les blâment, les adoptent ou les rejettent, en prenant pour un rayon

P p ij

de sagesse les lueurs d'une prévention opiniâtre, qui les leur fait voir toutes différentes de ce qu'elles sont. C'est un malheur commun à tous les siècles, & qu'on trouve dans l'histoire de tous les peuples. Il n'appartient qu'aux génies du premier ordre de pressentir le vrai, de le distinguer, de le connoître, & de s'éclairer de sa lumière jusques dans le cahos des opinions & des systèmes. Les hommes de génie sont rares : aussi les vaisseaux que le commerce conduit d'un pôle à l'autre, en rapportent-ils en vain des vues & des connoissances plus précieuses que l'or & les pierreries. On continue à les négliger, parce qu'elles ont été négligées. Les fautes des pères ne sont pas seulement perdues pour leurs enfans, elles leur en font faire de nouvelles dont ils s'applaudissent. L'Europe aime mieux renoncer aux ressources que lui fourniroit la connoissance des pays étrangers, que de se charger d'en approfondir les usages & d'en discuter le pour & le contre, au risque de se méprendre. Ce n'est pas à nous à lui demander une exception pour la Chine, ni même pour l'article si important de l'intérêt de l'argent, qui touche de près aux premières sources de l'abondance & de la richesse des Etats, & sur lequel la politique d'Europe a adopté des principes si différens. Mais si on a la curiosité de savoir quels sont ceux qui ont prévalu ici depuis plus de six siècles, & comment les loix les ont fait passer dans le gouvernement, qu'on nous permette d'en parler avec cette franchise qui ne voit que la vérité & qui ne s'occupe que d'elle. L'antiquité de notre Monarchie, la réputation de sagesse qu'a son ministère, le témoignage que lui rendent trente-cinq siècles, ses richesses & son opulence, sa puissance & sa grandeur, qui en font le premier Empire de l'Asie, & peut-être de l'univers, nous fourniroient une ample matière, si nous ne cherchions qu'à discourir & à éblouir par un vain étalage de mots. Mais

nous ne parlerons qu'en simples historiens , & nous nous bornerons à exposer avec la plus grande simplicité la maniere dont on a envisagé l'intérêt de l'argent dans notre patrie , par rapport à la chose publique. Quelque aisé même qu'il fût de semer nos récits de vues & de réflexions liées par notre sujet aux gouvernemens anciens & modernes des autres pays , nous nous faisons une loi de nous abstenir de tout ce qui pourroit y avoir trait ou y faire allusion.

« La vérité est une, eternelle & immuable, dit *Tchin-tsée*,
» & dès-là elle est le centre commun où aboutissent les
» rayons de la prudence, de la science, de la pénétration,
» de l'expérience & de la vertu. Voilà pourquoi les hommes
» d'Etat & les philosophes, les gens de bien & les bons
» citoyens de tous les siècles n'ont qu'une seule & même
» doctrine. Eclairés du triple flambeau de la tradition, de
» la raison & de la conscience, ils laissent derrière eux les
» nuages des préjugés & des passions, foulent aux pieds
» l'hydre de la contradiction, s'arrêtent quand le torrent des
» circonstances s'oppose à leur passage, comptent tous leurs
» pas dans les sentiers les plus unis, & quoiqu'ils prennent
» différens chemins & détours pour ramener la multitude, ils
» ne perdent jamais de vue le bien public, & s'en appro-
» chent, de quelque point qu'ils partent; le bien public est
» leur unique but ».

Que ces paroles calment d'avance les esprits que vont effrayer les différentes opinions adoptées, dans ces derniers temps, sur l'intérêt de l'argent. Le bien public, en cette matiere, est un Protée qui échappe à toutes les poursuites du calcul & de la logique. Il faut le lier avec la constitution du gouvernement, le ton des mœurs générales, le génie de la nation, les circonstances locales, &c. pour qu'il paroisse tel qu'il est. Ce point est essentiel : aussi, pour suppléer aux

connoissances qui manquent à l'Europe sur la Chine , en cette matiere , ou que le lecteur n'auroit pas assez présentes , nous allons crayonner le tableau de la position de cet Empire , par rapport à l'objet de ce Mémoire ; c'est à chacun à y mettre les ombres & les couleurs.

Le gouvernement de notre Chine fut féodal depuis son origine jusqu'en l'année 248 avant J. C. Il a été monarchique depuis. Par gouvernement monarchique , nous entendons un gouvernement où la Couronne est héréditaire & où le Prince , ne dépendant que de Dieu , ayant le droit d'abroger les anciennes loix & d'en faire de nouvelles , & un pouvoir sans bornes pour les faire observer après leur promulgation , possède essentiellement la suprême judicature , & est tellement la source de toute autorité , que celle de tous les Tribunaux & de tous ses Officiers dérive de lui & dépend de lui , de sorte que les charges par lesquelles il la communique , quoique liées par les loix fondamentales de l'Etat à la constitution intime du gouvernement , ne sont que des commissions qu'il donne & qu'il ôte quand il veut. Il n'y a que les Princes titrés qu'il ne peut pas déposséder de leurs Principautés , sans leur faire leur procès , encore doit-il leur donner un successeur de leur maison , à moins qu'ils ne soient dans les cas exceptés par la loi. Les loix anciennes & nouvelles sont d'ailleurs si favorables au Prince , & si rigoureuses pour ses Officiers , que s'il vouloit faire procéder contr'eux selon la forme judiciaire , presque tous seroient dans le cas d'être condamnés.

Ces droits , ce pouvoir , cette autorité , cette plénitude de puissance attachés au Trône , ne sont à craindre que sous les mauvais Princes qui , aussi-bien les auroient bientôt usurpés , s'ils ne les avoient pas. Celui qui en est revêtu a un grand nombre de Censeurs qui ont , par leur charge , & le droit &

l'obligation de l'avertir sans cesse de ses défauts personnels, de lui faire connoître ses fautes, de lui dénoncer les malversations de ses Officiers, de le prévenir contre les surprises de ses Ministres, de réclamer pour les loix, & de lui montrer le chemin qu'elles lui tracent pour exercer sa bienfaisance & assurer le bonheur des peuples. Les premiers Magistrats de tous les Tribunaux peuvent aussi lui faire des représentations, chacun sur la portion des loix dont il est chargé, soit pour maintenir l'exécution des anciennes, soit pour en demander de nouvelles, soit pour faire connoître les inconvéniens des unes & des autres. Le Prince exposeroit sa gloire, s'il n'écoutoit pas les représentations qui sont justes; & les Magistrats, leur fortune & leur vie, s'ils mettoient dans ces représentations un mot qui blessât le respect infini qu'ils doivent au *Tien* que le Prince représente, ou s'ils en trahissoient le secret en quelque manière que ce fût. Il est inoui que ces sortes de pieces aient jamais percé dans le public, si ce n'est par les réponses qu'il plaît à l'Empereur d'y faire quelquefois. Conclusion: il ne peut cesser d'être le pere des peuples qu'autant que les Magistrats sont ses complices.

C'est sur le Trône que réside toute l'autorité, c'est du Trône qu'elle dérive; mais elle n'agit que par ceux à qui elle est communiquée, & comme elle n'est communiquée que d'après les loix, elle ne peut agir que par les loix & d'après elles. Or, toute loi étant naturellement & essentiellement juste, l'usage de l'autorité ne peut être injuste que par la prévarication des Magistrats & des Officiers du Prince.

Comme la Chine entière n'a qu'une seule & même administration, l'autorité agit toujours avec force & avec succès, parce qu'elle agit d'une manière constante, uniforme & subordonnée. Les six grands Tribunaux de l'Empire, qui sont les Tribunaux des *Mandarins*, des *Finances*, des *Cérémonies*, de la *Guerre*, des *Crimes* & des *Ouvrages publics* établis à

Pé-king, sont comme les six grandes branches de l'autorité publique. C'est par eux, pour parler le langage de nos Anciens, que le Prince *voit, entend & agit*. Ces branches se divisent en autant de rameaux qu'il y a de Provinces, mais d'une manière différente, & ces rameaux se divisent & se subdivisent à leur tour en de plus petits ; enforte que l'autorité divisée dans les grands Mandarinats, est toute entière dans les petits Mandarins qui connoissent de toutes sortes d'affaires, mais d'une manière subordonnée & dépendante de leurs divers supérieurs.

Les grades des Mandarins de robe & d'épée, leurs droits, leurs revenus, leur juridiction, leur autorité & leurs prééminences respectives sont tellement circonscrits & déterminés, que rien ne peut troubler ni la concordance des diverses autorités, ni l'harmonie de la subordination. C'est par les Tribunaux que l'Empereur gouverne l'Empire ; c'est par les Ministres & les Vice-Rois qu'il regne. Voilà pourquoi le gouvernement de l'Empire est toujours le même, & les regnes rarement semblables. Le ressort, le balancier & les roues cheminent uniformément ; la sonnerie & le cadran ont leurs variations, & ne s'accordent pas toujours. Il est essentiel de remarquer que le Tribunal des Ministres n'est pas distingué de l'Empereur, dont il est le conseil & l'organe, & que les Vice-Rois le représentent dans les Provinces d'une manière limitée & subordonnée aux grands Tribunaux.

Les revenus de l'Etat portent en entier sur l'agriculture, ou plutôt ils en sortent comme de leur unique source. La quantité de terres qu'on possède & le degré de fertilité, décident de ce qu'on doit à l'Etat pour l'Etat. La taille en Chine est une taille réelle, qui n'est guère qu'un dixième. Les Provinces du midi où l'on fait deux & trois moissons de riz, paient un second dixième en grain, pour être porté à la Capitale,

Capitale, où il entretient l'abondance sans épuiser les Provinces d'argent, parce qu'il y est distribué aux Mandarins de tous les ordres, aux gens de guerre, & aux Officiers de la maison de l'Empereur, d'après le tarif de ce qu'on leur donne en argent; en sorte qu'il est censé faire la moitié de ce que l'Etat leur donne pour leur entretien. Comme l'évaluation en est fixe & a été faite à leur profit, ils y gagnent toujours, & presque tous ont un surplus à vendre. Le cultivateur est le seul en Chine qui porte le fardeau des impôts; l'Etat ne demande rien à l'artisan, ni au marchand.

La perception, régie & administration des impôts, est attribuée exclusivement au Tribunal des Finances. Les impôts des bourgs & villages, dont la répartition & la recette sont très-simples, sont portés dans les villes du troisième ordre, de celles-là, ils se rassemblent dans celles du second ordre, & puis dans celles du premier, d'où ils viennent remplir les trésors de l'Empire à Pé-king. Cette régie est paisible & unie, presque tout est fixe & réglé. Il ne faut qu'une simple addition pour arriver à la dernière progression. Ce que cette régie a de remarquable, c'est qu'on prélève dans chaque district ce qui est nécessaire pour les dépenses & les charges ordinaires de l'Etat, & qu'on y laisse toujours un fond de réserve pour les accidens & besoins extraordinaires; cette somme est plus considérable dans les villes du second ordre que dans celles du troisième, & ainsi toujours en montant. Par-là, les Capitales des Provinces sont en état de faire face à tout sur le champ, dans un cas urgent & extraordinaire. Le grand Tribunal des Finances de Pé-king, comme ayant la surintendance & direction générale de toutes les recettes & dépenses, reçoit les comptes des Provinces & en tient registre, ainsi que de ce qui y est en réserve, & de ce que contiennent les grands trésors de l'Empire.

Pé-king, sont comme les six grandes branches de l'autorité publique. C'est par eux, pour parler le langage de nos Anciens, que le Prince *voit, entend & agit*. Ces branches se divisent en autant de rameaux qu'il y a de Provinces, mais d'une manière différente, & ces rameaux se divisent & se subdivisent à leur tour en de plus petits ; en sorte que l'autorité divisée dans les grands Mandarinats, est toute entière dans les petits Mandarins qui connoissent de toutes sortes d'affaires, mais d'une manière subordonnée & dépendante de leurs divers supérieurs.

Les grades des Mandarins de robe & d'épée, leurs droits, leurs revenus, leur juridiction, leur autorité & leurs prééminences respectives sont tellement circonscrits & déterminés, que rien ne peut troubler ni la concordance des diverses autorités, ni l'harmonie de la subordination. C'est par les Tribunaux que l'Empereur gouverne l'Empire ; c'est par les Ministres & les Vice-Rois qu'il regne. Voilà pourquoi le gouvernement de l'Empire est toujours le même, & les regnes rarement semblables. Le ressort, le balancier & les roues cheminent uniformément ; la sonnerie & le cadran ont leurs variations, & ne s'accordent pas toujours. Il est essentiel de remarquer que le Tribunal des Ministres n'est pas distingué de l'Empereur, dont il est le conseil & l'organe, & que les Vice-Rois le représentent dans les Provinces d'une manière limitée & subordonnée aux grands Tribunaux.

Les revenus de l'Etat portent en entier sur l'agriculture, ou plutôt ils en sortent comme de leur unique source. La quantité de terres qu'on possède & le degré de fertilité, décident de ce qu'on doit à l'Etat pour l'Etat. La taille en Chine est une taille réelle, qui n'est guère qu'un dixième. Les Provinces du midi où l'on fait deux & trois moissons de riz, paient un second dixième en grain, pour être porté à la Capitale,

Capitale, où il entretient l'abondance sans épuiser les Provinces d'argent, parce qu'il y est distribué aux Mandarins de tous les ordres, aux gens de guerre, & aux Officiers de la maison de l'Empereur, d'après le tarif de ce qu'on leur donne en argent; en sorte qu'il est censé faire la moitié de ce que l'Etat leur donne pour leur entretien. Comme l'évaluation en est fixe & a été faite à leur profit, ils y gagnent toujours, & presque tous ont un surplus à vendre. Le cultivateur est le seul en Chine qui porte le fardeau des impôts; l'Etat ne demande rien à l'artisan, ni au marchand.

La perception, régie & administration des impôts, est attribuée exclusivement au Tribunal des Finances. Les impôts des bourgs & villages, dont la répartition & la recette sont très-simples, sont portés dans les villes du troisième ordre, de celles-là, ils se rassemblent dans celles du second ordre, & puis dans celles du premier, d'où ils viennent remplir les trésors de l'Empire à Pé-king. Cette régie est paisible & unie, presque tout est fixe & réglé. Il ne faut qu'une simple addition pour arriver à la dernière progression. Ce que cette régie a de remarquable, c'est qu'on prélève dans chaque district ce qui est nécessaire pour les dépenses & les charges ordinaires de l'Etat, & qu'on y laisse toujours un fond de réserve pour les accidens & besoins extraordinaires; cette somme est plus considérable dans les villes du second ordre que dans celles du troisième, & ainsi toujours en montant. Par-là, les Capitales des Provinces sont en état de faire face à tout sur le champ, dans un cas urgent & extraordinaire. Le grand Tribunal des Finances de Pé-king, comme ayant la surintendance & direction générale de toutes les recettes & dépenses, reçoit les comptes des Provinces & en tient registre, ainsi que de ce qui y est en réserve, & de ce que contiennent les grands trésors de l'Empire.

Pé-king, sont comme les six grandes branches de l'autorité publique. C'est par eux, pour parler le langage de nos Anciens, que le Prince *voit, entend & agit*. Ces branches se divisent en autant de rameaux qu'il y a de Provinces, mais d'une manière différente, & ces rameaux se divisent & se subdivisent à leur tour en de plus petits ; en sorte que l'autorité divisée dans les grands Mandarinats, est toute entière dans les petits Mandarins qui connoissent de toutes sortes d'affaires, mais d'une manière subordonnée & dépendante de leurs divers supérieurs.

Les grades des Mandarins de robe & d'épée, leurs droits, leurs revenus, leur juridiction, leur autorité & leurs préséances respectives sont tellement circonscrits & déterminés, que rien ne peut troubler ni la concordance des diverses autorités, ni l'harmonie de la subordination. C'est par les Tribunaux que l'Empereur gouverne l'Empire ; c'est par les Ministres & les Vice-Rois qu'il regne. Voilà pourquoi le gouvernement de l'Empire est toujours le même, & les regnes rarement semblables. Le ressort, le balancier & les roues cheminent uniformément ; la sonnerie & le cadran ont leurs variations, & ne s'accordent pas toujours. Il est essentiel de remarquer que le Tribunal des Ministres n'est pas distingué de l'Empereur, dont il est le conseil & l'organe, & que les Vice-Rois le représentent dans les Provinces d'une manière limitée & subordonnée aux grands Tribunaux.

Les revenus de l'Etat portent en entier sur l'agriculture, ou plutôt ils en sortent comme de leur unique source. La quantité de terres qu'on possède & le degré de fertilité, décident de ce qu'on doit à l'Etat pour l'Etat. La taille en Chine est une taille réelle, qui n'est guère qu'un dixième. Les Provinces du midi où l'on fait deux & trois moissons de riz, paient un second dixième en grain, pour être porté à la Capitale,

Capitale, où il entretient l'abondance sans épuiser les Provinces d'argent, parce qu'il y est distribué aux Mandarins de tous les ordres, aux gens de guerre, & aux Officiers de la maison de l'Empereur, d'après le tarif de ce qu'on leur donne en argent; en sorte qu'il est censé faire la moitié de ce que l'Etat leur donne pour leur entretien. Comme l'évaluation en est fixe & a été faite à leur profit, ils y gagnent toujours, & presque tous ont un surplus à vendre. Le cultivateur est le seul en Chine qui porte le fardeau des impôts; l'Etat ne demande rien à l'artisan, ni au marchand.

La perception, régie & administration des impôts, est attribuée exclusivement au Tribunal des Finances. Les impôts des bourgs & villages, dont la répartition & la recette sont très-simples, sont portés dans les villes du troisième ordre, de celles-là, ils se rassemblent dans celles du second ordre, & puis dans celles du premier, d'où ils viennent remplir les trésors de l'Empire à Pé-king. Cette régie est paisible & unie, presque tout est fixe & réglé. Il ne faut qu'une simple addition pour arriver à la dernière progression. Ce que cette régie a de remarquable, c'est qu'on prélève dans chaque district ce qui est nécessaire pour les dépenses & les charges ordinaires de l'Etat, & qu'on y laisse toujours un fond de réserve pour les accidens & besoins extraordinaires; cette somme est plus considérable dans les villes du second ordre que dans celles du troisième, & ainsi toujours en montant. Par-là, les Capitales des Provinces sont en état de faire face à tout sur le champ, dans un cas urgent & extraordinaire. Le grand Tribunal des Finances de Pé-king, comme ayant la surintendance & direction générale de toutes les recettes & dépenses, reçoit les comptes des Provinces & en tient registre, ainsi que de ce qui y est en réserve, & de ce que contiennent les grands trésors de l'Empire.

La loi qui a fixé la solde des foldats, les honoraires des Mandarins, les dépenses annuelles pour les réparations, &c. a fixé aussi ce que l'Etat doit donner aux Princes du Sang, à l'Empereur lui-même, aux Princes ses enfans & à toute sa maison. L'Empereur, outre ce que lui donne l'Etat, a encore les sels, les douanes & les entrées de Pé-king, & de quelques autres villes. Les sels lui ont été attribués dès les temps les plus reculés; & quoique le sel soit à très-bas prix, il en tire d'immenses revenus. Les douanes qui sont ici, comme en France, des restes du gouvernement féodal, sont placées sur les limites des petits Royaumes dont l'Empire étoit anciennement composé. Les canaux qu'on a creusés, les levées qu'on a construites, les ponts qu'on a bâtis, &c. en ont occasionné l'augmentation, sous prétexte des frais de leur entretien; & comme l'Etat en est chargé aujourd'hui, cette augmentation est toute au profit de l'Empereur. Les droits de douanes sont fixés par la loi, & les Officiers chargés de les percevoir, n'en ont la régie que par commission. Il en est de même des entrées. Ces sortes d'Officiers, pour le remarquer en passant, sont proprement des Officiers de la maison de l'Empereur, ils n'ont aucun rang dans l'Empire. C'est par la grandeur de la Chine qu'il faut juger des sommes prodigieuses que l'Empereur tire des sels, des douanes & des entrées. Il a, outre cela, des domaines & des terres en Tartarie qui lui produisent beaucoup. Il est aisé de voir que, de quelque magnificence qu'il environne son trône, il n'a pas besoin de puiser dans les trésors de l'Etat; aussi s'en fait-il gloire.

Les dépenses annuelles de l'Etat sont immenses, mais elle sont toutes pour l'Etat & dans l'Etat. Il seroit trop long d'en faire l'énumération, mais il est essentiel d'y remarquer :

1°. Que l'Etat n'emprunte jamais, & n'en a jamais besoin.

2°. Que les détails & la surveillance des dépenses, regardent les Tribunaux & Mandarins dont ressortissent les choses qui en font l'objet.

3°. Que la loi a fixé en ce genre tout ce qu'elle pouvoit fixer pour tous les cas & circonstances qu'elle a pu prévoir. On fait d'avance ce que doit coûter tel bâtiment public.

4°. Que l'economie de l'administration publique n'augmente jamais la dépense des ouvrages publics d'aucun accessoire de magnificence. « Ce n'est pas la beauté des digues , des levées ,
» des ecluses , des ponts , des canaux & des edifices publics
» qui annonce la splendeur & la richesse de l'Etat , dit *Lieou-*
» *tchi* , c'est l'embonpoint des citoyens , & le grand nombre
» des vieillards & des enfans ».

5°. Que les dépenses générales pour tout l'Empire sont tellement réglées pour chaque année , qu'on ne les augmente jamais sans une grande nécessité , & que , quelque riche que soit le trésor général de l'Empire , on l'accroît toutes les années , pour n'être pas forcé d'augmenter les impôts dans les temps de guerre & de calamité.

L'histoire de nos monnoies nous jetteroit dans trop de discussions. Il suffira pour notre objet , d'en faire connoître le système actuel , dont on n'a aucune idée au-delà des mers. Le cuivre & l'argent sont en Chine les seuls signes publics de la valeur des choses , & les seuls gages ou instrumens des échanges ; mais l'un & l'autre d'une manière très-différente.

Le cuivre est mis en monnoie ronde de huit lignes & demie de diametre (notre pouce se divise en dix lignes , notre pied en dix pouces , & notre pied est plus grand d'un centieme que celui de France) , ayant un petit trou quarré au milieu ; il y a deux caracteres Chinois sur la face , & deux mots Tartares sur le revers. Chaque piece pese aujourd'hui un *Tsien* & deux *Fen* ; dix doivent peser une once & deux *Tsien* , &c.

Cette monnoie se nomme *Ta-tsien* ; les petits deniers nommés *Siao-tsien*, ne sont que la moitié du *Ta-tsien*, ou grand denier. On a cessé d'en fondre depuis bien des années (car la monnoie est fondue), & ils ne passent plus dans le commerce. Mais, comme on continue à compter par deniers en France, quoiqu'il n'y en ait plus, on continue ici à compter par *Ta-tsien* & *Siao-tsien*. Remarquons en passant, que les monnoies sont du ressort du Tribunal des Finances.

Avant de parler de l'argent, il faut donner une petite notice des poids, des balances & du karat. L'argent se pèse par onces, l'once se divise en dix *Tsien*, le *Tsien* en dix *Fen*, le *Fen* en dix *Li*, le *Li* en dix *Hao*, le *Hao* en dix *Sée*, le *Sée* en dix *Fou*, le *Fou* en dix *Tchin*, le *Tchin* en dix *Yai*, le *Yai* en dix *Miao*, le *Miao* en dix *Mo*, le *Mo* en dix *Tsun*, le *Tsun* enfin en dix *Sun*. Si nous articulons ces divisions & subdivisions, qu'on pourroit dire être poussées jusqu'aux infiniment petits, c'est pour faire connoître, en passant, le génie de l'antiquité, de qui nous les avons reçues ; car elles n'ont point lieu au-delà du *Sée*, même pour l'Empereur. La progression des nombres en montant, va encore plus loin, & s'écrit par un seul caractère.

La balance est plus foible en quelques endroits d'un *Taël*, ou d'une once par cent ; en d'autres, de deux, de trois, de quatre & même de cinq ; & cette différence, comme on le sent bien, est répartie sur les divisions les plus ultimes. Mais cela ne nuit à rien, parce que la balance *Kouan-ti*, ou du Tribunal des Finances, est une règle générale pour fixer & graduer ces différences, & que, dans les paiemens & dans les ventes, on détermine la balance dont on se servira. On distingue en France trois karats ; le karat de l'argent fin ou de fin, le karat du prix & le karat du poids. On n'en connoît qu'un en Chine, savoir, le karat de fin. Ce karat s'évalue

sur la division de 100 , comme en France sur celle de 24 pour l'or. L'argent fin est celui qui n'a pas même un centieme d'alliage, c'est ce qu'on appelle *argent de 100* ou *Ouen-in*. L'argent de 99 est celui qui sur une once a un *Fen* d'alliage ou un centieme ; celui de 98 a deux *Fen* ; celui de 97 trois *Fen*, &c. L'argent courant n'est guere au-dessous de 97 , cependant il y a des Provinces où il a cours jusqu'à 92 & demi. Comme la différence du karat est peu de chose dans les petites sommes , on y a peu d'egard dans le commerce de détail. Pour les grandes sommes , on le détermine ainsi que la balance , & on compense le karat par le poids , & le poids par le karat. L'Empereur & le Tribunal des Finances , ne reçoivent & ne donnent que de l'argent fin , & à la grande balance.

On voit par ces préliminaires , que l'argent n'est pas proprement monnoie en Chine , parce qu'il n'a que sa valeur réelle & reçue dans tout l'Empire. Il n'est monnoie que comme un signe universel d'une certaine valeur , ou equivalent adopté pour la facilité des échanges. Quelque forme & figure qu'il ait , il a cours à raison de son poids & de son karat. Les grands & petits pains qu'on fond , ne sont que pour la commodité du commerce & des paiemens. Il faut qu'ils passent par la balance. Le prix ou valeur proportionnelle de l'argent avec les denrées , les marchandises , les terres , &c. a changé sous cette dynastie , & a diminué. Cette diminution dont il est assez difficile de déterminer la progression , va , dit-on , à un cinquieme dans la Capitale ; mais elle n'est que d'un dixieme dans les Provinces , & moindre encore dans les campagnes.

Le rapport des monnoies de cuivre avec les monnoies d'or & d'argent , est toujours le même en France , parce que le coin du Prince l'a fixé ; soixante sols equivalent en tout temps à un ecu de trois livres. Il n'en est pas de même ici

du rapport des deniers avec l'argent : une once d'argent karat 100, par exemple, & balance *Kouan-ti* ou balance de l'Empire, equivaut quelquefois à 1000 gros deniers, & quelquefois elle n'equivaut qu'à 800. Le milieu entre ces deux extrêmes est comme le taux moyen de leur valeur respective. Il n'y a pas d'année, sur-tout à Pé-king, où ces variations n'aient lieu plusieurs fois. Dans une année ordinaire, elles se succèdent par une progression lente ou subite, selon ce qui sort du trésor Impérial, ou en monnoie ou en argent ; c'est-là ce qui fait les profits des changeurs qui y gagnent toujours. Ces vicissitudes sont sujettes sans doute à bien des inconvénients, ainsi que l'usage d'employer l'argent à raison seule du karat & du poids ; mais la politique du gouvernement se met au-dessus. Cela est d'autant plus étonnant, que le Tribunal des Finances s'en tient toujours à la proportion de mille gros deniers pour une once d'argent fin.

En cela, dira-t-on, que se propose le gouvernement ? Le voici : il veut qu'il n'y ait qu'une certaine quantité d'argent & de monnoie qui circule dans l'Empire, & que ce qu'il y a de l'un & de l'autre circule continuellement. La valeur proportionnelle des deniers avec l'argent, & de l'argent avec les deniers, lui sert de thermometre pour mesurer la quantité respective & même totale de l'un & de l'autre : ce qu'il ne pourroit pas faire, si l'argent étoit en monnoie & avoit une proportion fixe avec les deniers. Selon que l'un ou l'autre monte de prix, il dépend de lui de le faire baisser & de le mettre au taux où il veut, en faisant sortir du trésor de l'Empire ou de l'argent ou des deniers. C'est aux hommes d'Etat à concevoir l'utilité de ces vues ; tout ce que nous y ajouterons, c'est que l'Etat, comme il a été dit, recevant chaque année plus d'argent qu'il n'en dépense, le trésor public absorberoit peu-à-peu tout celui de l'Empire, ou du moins le diminueroit,

de maniere à en augmenter & à en doubler la valeur respective. Mais comme le commerce fait valoir toutes les années une grande quantité d'argent dans l'Empire, & que cette quantité d'argent peut être plus grande ou moindre que celle qui reste dans le trésor public, il faut au gouvernement un moyen de le connoître. Or, la proportion des deniers & de l'argent lui donne ce moyen, & celui de savoir aussi où en est le commerce. Peut-être, pourroit-on ajouter, que ces moyens lui mettent en main le vrai gouvernail du commerce intérieur & étranger ; car enfin, il ne sort point de monnoie de la Chine, & il n'y en entre point. Quant aux consommations de l'argent en meubles, tout calculé & compensé, l'argent qui est en œuvre & perdu pour le commerce, monte & baisse de fort peu. Notre gouvernement peut se tromper ; mais le fait est, qu'il fait baisser ou monter la valeur respective de l'argent & de la monnoie, & qu'il s'est ménagé cette ressource pour tout l'Empire.

Quant aux deniers qui font notre monnoie, l'Etat (ceci est digne de remarque) bien loin de gagner le bénéfice du coin, perd à en faire ; en voici la preuve. La fabrique ou fonte des deniers est nécessairement dispendieuse, & les deniers valent souvent plus comme cuivre que comme monnoie ; cette perte cependant n'est pas réelle, parce que les mines de cuivre appartenant à l'Etat, il en retire beaucoup par cette maniere de vendre le produit de leur exploitation : maniere sûre & qui lui en garantit toujours le débit. Quoiqu'il soit défendu en effet de vendre la monnoie pour avoir du cuivre à mettre en œuvre, le gouvernement ne veille à l'observation de cette loi qu'autant qu'il faut pour que le cuivre reste toujours à un certain prix. Ce prix dépend encore de lui : dès qu'il monte plus haut que la valeur réelle des deniers, il le fait baisser, en en faisant sortir une certaine quantité du magasin

dans la proportion nécessaire pour le mettre au taux qu'il veut ; le gouvernement ne souffre jamais que le cuivre soit à un assez bas prix pour qu'on puisse gagner à faire de fausse monnaie , ni assez cher pour qu'on gagne beaucoup à fondre la monnaie pour la mettre en œuvre.

Revenons maintenant sur la seconde chose que se propose le gouvernement , savoir, la circulation continuelle de toute la monnaie & de tout l'argent qui est dans l'Empire. Il est évident que quand l'once d'argent ne correspond qu'à 800 , 850 , 900 deniers , toute la monnaie qui est dans les coffres doit sortir par l'appât très-présent & très-réel du profit actuel. Quand , au contraire , il faut 950 , 1000 deniers pour une once d'argent , ceux qui en ont se hâtent de le faire sortir. Tout cela n'a pas besoin d'être prouvé ; mais ce qui suit échapperoit peut-être au lecteur dans une matière si nouvelle pour l'Europe. Neuf cens deniers sont l'équivalent moyen d'une once d'argent : or , le denier pesant , comme nous l'avons dit , un *Tsien* & deux *Fen* ; dix , une once & deux *Tsien* ; cent doivent peser douze onces , & mille , cent-vingt onces. Il est évident que ce poids rend le transport & l'accumulation des deniers d'un usage si incommode , qu'il est nécessaire de les échanger avec l'argent. En effet , ce poids supposé , les grands paiemens seroient embarrassans en deniers ; le transport de ces deniers est encore plus difficile : dès-lors ils ne sortent guère de l'endroit où ils sont. Pour l'accumulation des deniers , il est évident qu'elle est trop apparente & trop volumineuse pour avoir lieu , &c.

Considérons maintenant les différens ordres des citoyens , par rapport à leurs biens & à leurs possessions. Il y a sept ordres de citoyens en Chine : 1°. les Mandarins ; 2°. les gens de Guerre ; 3°. les Lettrés ; 4°. les Bonzes ; 5°. les Laboureurs ; 6°. les Ouvriers ; 7°. les Marchands. Il est évident par
la

la constitution la plus intime de l'Etat, par la conduite du gouvernement, par la prodigieuse population de toutes les Provinces, par le partage des biens entre les enfans, &c. il est evident, dis-je, qu'il ne peut pas y avoir en Chine beaucoup de familles qui soient riches long-temps en biens-fonds. Comment cela ? C'est que, 1°. il n'y a en Chine ni fiefs, ni terres seigneuriales, ni titres, ni domaines héréditaires: l'exception en faveur des Princes du Sang n'est pas un objet, & a plus lieu en Tartarie, où sont leurs terres, qu'en Chine, où ils n'ont que des revenus sur l'Etat. 2°. On monte, de tous les ordres des citoyens, aux charges & aux honneurs: le mérite seul attire le choix du Prince, ce choix ne conduit qu'aux petits emplois; c'est aux talens & aux services à conduire aux plus élevés, & un pere ne fait rien pour ses enfans. 3°. La population qui va toujours croissant, divise tous les héritages d'une génération à l'autre, & met sans cesse le mérite aux prises avec le mérite, l'industrie avec l'industrie, le travail avec le travail, d'une maniere qui empêche les grandes fortunes.

Cette observation générale présupposée, parcourons les différens ordres des citoyens. Les Mandarins Chinois de robe & d'épée, sortent presque tous des trois dernières classes des citoyens. Le ton du gouvernement & l'ambition des parens poussent à l'étude les jeunes gens qui ont de la facilité & de l'esprit. Si leur application & leur mérite les conduit au grade de Docteur, ils entrent dans la carrière du Mandarinat, où l'on n'avance que lentement, à moins que d'heureuses circonstances, des services éclatans, ou un mérite supérieur, ne fassent abréger le chemin des promotions. La règle générale, c'est qu'on n'est jamais fait Mandarin dans sa patrie. En quelque endroit qu'on soit envoyé, on y trouve son logement tout préparé & sa maison toute faite pour la représentation extérieure; mais il faut y conduire sa famille & soutenir

son rang. Un Mandarin parvient-il à s'enrichir par ses épargnes, ce qui est très-difficile, par le commerce, qui lui est défendu, ou par des injustices qui exposent sa fortune & sa vie, il ne peut acquérir des fonds que dans sa patrie où il espère aller finir ses jours, & jouir en paix dans sa vieillesse de ses travaux & de sa gloire. Mais que sont des biens confiés à une administration étrangère ? Sa mort laisse ses enfans entre *les mains de leur mérite*, avec la portion de ses biens qui leur revient. Les faits attestent depuis plus de vingt siècles que les petits-fils des plus grands Mandarins rentrent presque tous dans la sphère du peuple.

Les gens de Guerre sont de deux sortes, les Tartares & les Chinois. Les premiers naissent tous soldats, le grand nombre est dans la Capitale, les autres sont distribués dans quelques grandes villes des Provinces : on leur assigna quelques terres, lorsqu'ils firent la conquête de l'Empire ; mais la plupart de ces terres sont possédées par les grandes familles Tartares, & la totalité ne fait qu'un petit objet. Les soldats Chinois sont réduits à une solde modique, d'après l'ancien tarif. Comme la Cour favorise beaucoup les Tartares qui ont du mérite, ou qui sont des premières maisons, & que d'ailleurs ils ont droit à la moitié des charges des grands Tribunaux, & ont presque exclusivement celles qui sont militaires, il leur seroit assez aisé de s'enrichir. Malgré cela, il y en a peu qui soient riches, du moins long-temps, parce qu'ils dépensent sans économie, & parce qu'étant vassaux de l'Empereur, dans un sens qui est presque synonyme d'*esclaves*, Sa Majesté confisque leurs biens à la moindre occasion, moins pour les châtier que pour les empêcher de vivre dans une aisance qui les amolliroit. Nos Chinois n'acquièrent que difficilement le droit d'exposer leur vie pour la défense de la patrie, dans le grade d'Officiers. On a conservé les anciens exercices militaires, où l'on ne réussit

qu'en joignant une grande force de corps à une adresse & à une souplesse qui supposent beaucoup d'usage de ces exercices, & c'est d'après cela qu'on distribue des grades qui correspondent à ceux des Lettrés. Ceux qui arrivent au Doctorat militaire, sont pourvus & avancés, comme les Lettrés, à leur rang. Il leur est plus facile de s'enrichir quand ils sont dans les emplois militaires, parce qu'il y a moins de dépenses à faire, & que les appointemens en sont plus considérables. Cependant, comme la plupart aiment à jouir de la vie, & qu'ils sont souvent obligés de se transporter d'un bout de l'Empire à l'autre, il est assez rare qu'ils laissent de grands biens ou de grands héritages. Pour les soldats, on ne les enrôle qu'autant qu'une taille avantageuse & une force de corps supérieure les mettent en état de soutenir les plus grandes fatigues de la guerre. Ceux qui sont répandus en petits corps-de-garde sur le bord des chemins & des grandes rivières, sur les côtes & les frontières, ont la plupart, outre leur solde, des terres militaires qu'ils cultivent en commun, ce qui leur fait un sort assez heureux. Les autres sont réduits à leur solde, & n'entretiennent leurs familles doucement qu'autant qu'ils travaillent quand ils sont libres. Que peuvent laisser à leurs enfans ceux qui parviennent aux petits grades de sergent, de sous-lieutenant ? Ce qu'ils ambitionnent le plus, c'est de laisser leur poste à quelqu'un de leurs enfans, & ils ne l'obtiennent qu'autant que sa taille & sa force méritent une préférence.

Les Lettrés sont ou des aspirans aux premiers grades littéraires, ou des candidats pour les charges, ou des esprits médiocres qui s'obstinent à prétendre au doctorat qu'ils ne peuvent pas obtenir, ou des bacheliers du commun qui ont renoncé aux examens, ou des philosophes occupés à lire de vieux livres & à en faire de nouveaux, ou enfin d'anciens Mandarins qu'on a remerciés ou qui ont demandé à se retirer. Comme le nombre

des Lettrés est compté, & proportionné aux besoins de l'État, la totalité de ceux qui ne sont que Lettrés ne va pas loin. Ce que nous avons dit & ce que nous disons, suffira pour se former une juste idée de leur fortune.

On crie en Europe contre les biens ecclésiastiques, & on cite la Chine : c'est assurément le plus mauvais biais qu'on puisse prendre. Il y a plus de Bonzes, de *Tao-sée* & de *Lama* à Pé-king, qu'il n'y a d'Ecclésiastiques & de Religieux à Paris, & ils sont mieux fondés. Il en est de même à proportion dans tout le reste de l'Empire. On distingue ici deux sortes de *Miao* ou Temples, qui sont desservis par des Bonzes, des *Tao-sée* ou des *Lama*, savoir, les *Miao-kouan-ti* & les *Miao* particuliers. Les premiers, dont le nombre est prodigieux dans les villes & dans les campagnes, ont des biens-fonds inaliénables en terres & en maisons, & le gouvernement est chargé de la réparation & de l'entretien de leurs maisons. Il y a des sommes assignées pour cela dans tous les districts. Les autres, fondés par les ministres des idoles ou par leurs dévots, sont quelquefois assez riches & quelquefois très-pauvres ; mais il y en a à l'infini. La Chine entière ne seroit qu'une Bonzerie, si les mauvaises années ne faisoient tomber en ruine & abandonner un grand nombre de *Miao*. Comme tous les philosophes de l'Europe sont sur cette matière dans la pénombre de l'incrédulité, il faudroit trop de détails pour leur montrer où en est notre Chine à cet égard. Nous comptons le faire dans un Mémoire particulier, le sujet le mérite. Pour ce moment-ci, nous nous bornons à cette proposition. « Les trois sectes idolâtriques qui sont en Chine ne » sont que tolérées par les loix ; & les ministres des idoles, » tout compensé, sont les mieux partagés en biens ».

Nous invitons les curieux à voir dans l'*Y-tong-tchi*, nous ne disons pas combien il y a de Bonzeries dans tout l'Empire, le nombre est trop prodigieux pour qu'on puisse le mettre dans un

livre de géographie, la géographie particuliere même de chaque Province ne les met pas toutes; mais combien il y a de grandes & célèbres Bonzeries, dont beaucoup sont & plus riches & plus magnifiquement bâties que les plus célèbres Abbayes de l'Europe, au moins par rapport à l'état actuel de la distribution & du partage des biens dans notre Chine. Il y a plus de six mille Bonzeries dans la ville & banlieue de *Péking*. Un incendie vient de détruire à *Gé-ho-eulh* un *Miao*, qui avoit coûté deux millions cinq cens onces d'argent, c'est-à-dire, près de vingt millions de France. Or, *Gé-ho-eulh* n'est que le *Fontainebleau* de l'Empereur. Il n'y a pas de palais de l'Empereur où il n'y ait quelque monastere, ou de *Ho-cham*, ou de *Tao-sée*, ou de *Lama*, & dans les grands palais il y en a sept à huit. C'est un abus, sans doute, & un abus d'autant plus ridicule, que les ministres des idoles sont, en général, fort méprisés à cause de leur ignorance & de leurs mœurs, & qu'ils ne tiennent par aucun endroit au Gouvernement, dont la religion avouée & professée, est la religion naturelle ou déisme. Mais cet abus, sur lesquelles Lettrés ont tant écrit depuis plus de quinze siècles, réfute ce que disent ceux d'Europe, sur le tort que les Gens d'Eglise & les Religieux font à la richesse & à la population des Etats. Car, enfin, la Chine est l'Empire le plus florissant & le plus peuplé de l'univers. Notre Gouvernement n'est pas assez dépourvu de lumiere, pour ne pas voir que les Bonzeries sont un véritable impôt mis sur tout l'Empire; mais comme la bonté des mœurs sociales est le point d'appui & le ressort de l'autorité, & que les Bonzes contribuent, à bien des egards, à l'entretenir, il ne croit pas trop acheter ce secours essentiel.

Les laboureurs sont en Chine, comme ailleurs, la portion la plus nombreuse des citoyens. Le Gouvernement affecte pour eux une protection marquée, & il les ménage beaucoup. Les vexer, les opprimer, ou même ne les pas secourir à temps, sont

les crimes qu'on pardonne le moins aux Mandarins. Le grand nombre des laboureurs fait qu'ils ne peuvent pas être riches. Car, pour le remarquer en passant, la grande population, tant désirée ailleurs, est ici un fléau, & la première cause de toutes les révolutions. Soit que les colons cultivent leurs propres terres, comme la plupart, soit qu'ils cultivent celles des autres, ils n'ont guère que ce qu'il faut pour vivre doucement, lors même que la terre répond le mieux à leurs soins & à leur travail. Ces soins & ce travail ne suffisent pas pour occuper le grand nombre toute l'année, sur-tout dans les Provinces du midi. Cela a étendu la sphere des arts de besoin & d'industrie dans les campagnes. Quant à ceux qui cultivent les terres des autres, ils en retirent plus pour eux que dans les autres pays.

Les artisans à la Chine, sont, à-peu-près, comme ceux de France, si ce n'est qu'ils ne paient aucun impôt, & qu'ils n'ont ni les entraves, ni les privilèges des maîtrises. Leur grand nombre fait, que luttant de plus près les uns contre les autres, ils font plus d'efforts pour se surpasser en adresse & en industrie. Mais la supériorité la plus marquée, n'est pas un droit pour rançonner le public. Comme on ne cherche ici que le nécessaire dans le nécessaire, l'utile dans l'utile, on ne paie jamais, ou presque jamais, ce qu'il y a de surplus en agrément. Par cette raison, les arts de goût, d'imagination & de fantaisie, ne sont jamais caressés par la fortune, & c'est bien ce que prétend le Gouvernement.

Il faut distinguer les Marchands en quatre classes : ceux qui trafiquent avec les étrangers ; ceux qui se chargent de l'importation & exportation des marchandises d'un bout de l'Empire à l'autre ; ceux qui ont des magasins pour vendre en gros, & les Marchands en détail. Toute compensation faite, les trois premières classes de Marchands comptent plus de grandes fortunes, & de fortunes solides & paisibles, que les six ordres des autres

citoyens ; mais elles ne restent guere plus dans la même famille. Les fils ressembtent rarement à leurs peres. Le bien-être les corrompt , la vanité les aveugle. Ils quittent le commerce pour jouir , ou pour s'avancer par la voie des emplois , & leurs enfans gémissent de leur folie dans la pauvreté. Le peu de luxe , proprement dit , qu'il y a en Chine , se trouve chez les gros Marchands.

Laissant à part la question également difficile , dangereuse & inutile de la supériorité de l'ancien Gouvernement sur celui d'aujourd'hui , nous croyons que s'il n'y a pas de grandes fortunes dans notre Chine , & si celles qui débordent la ligne d'une honnête médiocrité ne sont pas de plus longue durée , c'est l'ouvrage de nos loix & de notre Gouvernement. Plus ami des hommes qu'on ne le dit au-delà des mers , l'Etat se charge de ceux qui travaillent pour l'Etat , ou le défendent ; il distingue les talens & le mérite ; il récompense avec magnificence ceux qui le servent : mais l'Etat ne veut point que ceux-mêmes qui lui sont utiles , jouissent d'un bien-être trop disproportionné. Il ne prétend point que la place où se trouvent le mérite & les talens , ajoute à leur prix , parce que la fortune y est à côté d'eux. Il ne fait jamais des récompenses , un titre d'oïveté & de mollesse pour les descendans de ceux à qui il les accorde. Pourquoi cela ? Pour ramener une génération par l'autre à un juste partage de biens. Le travail même & l'industrie , qui font pencher la balance , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , l'aident à y réussir. Ceux qui naissent , dans les autres pays , pour jouir , & qui ne tiennent à la société , de génération en génération , que par le bien-être , les honneurs & les plaisirs qu'elle leur procure , trouveront terrible , sans doute , que les fortunes soient si médiocres & si changeantes ; mais les ames d'un certain ordre , admireront que toutes les parties du système politique de notre Gouvernement , soient tellement liées & combinées , que les révolutions de plus de

dix-neuf siècles n'aient jamais pu l'entamer sur un point qui touche de si près à la tranquillité de l'Etat , & au vrai bonheur des peuples.

Examinons maintenant quelles sont les sources communes des richesses & des biens dans tout l'Empire. Que le lecteur , ayant tout , jette un coup d'œil sur la carte générale de l'Asie , pour voir la grandeur de notre Chine , la variété de ses climats , & les peuples divers dont elle est environnée. Il trouvera qu'elle est d'une étendue immense , qu'elle réunit tous les climats , & n'a autour d'elle , que des nations errantes , ou à demi barbares ; & il en conclura d'abord , que réduite à elle-même , elle peut & doit se suffire ; mais en songeant qu'elle est prodigieusement peuplée , & qu'elle le devient toujours de plus en plus , parce que les grandes maladies épidémiques sont rares , que les loix sont florissantes , que le mariage est en honneur , que le nombre des enfans est une richesse , & que la paix au-dedans & au-dehors est presque inaltérable ; il sentira bientôt que ce n'est qu'à force de travail , d'industrie & d'économie , qu'elle peut avoir , nous ne disons pas l'agréable , mais l'honnête & le nécessaire.

En France , les terres se reposent de deux années l'une. Dans bien des endroits , il y a de vastes terrains qui sont en friche ; les campagnes sont entrecoupées de bois , de prairies , de vignobles , de parcs , de maisons de plaisance , &c. Rien de tout cela ne peut avoir lieu ici. La doctrine même de l'antiquité sur la Piété Filiale , n'a pu sauver les sépultures dans les révolutions. Les petites se fondent & disparaissent dans les champs , d'une génération à l'autre , & la superstition a aidé peu-à-peu la politique à reléguer celles des riches dans les montagnes ou dans les endroits stériles & fermés à l'agriculture. Quoique la terre soit épuisée par trente-cinq siècles de moissons , il faut qu'elle en donne chaque année une nouvelle , pour fournir aux pressans besoins

besoins d'un peuple innombrable. Cet excès de population, qui a été ici la première cause des révolutions, comme chez les Tartares errans, de leurs émigrations & conquêtes, & qui rend le Gouvernement si difficile ; si délicat & si pénible ; cet excès de population, dont les Philosophes modernes de l'Europe n'ont pas même soupçonné les inconvéniens & les suites, augmente ici le besoin de l'agriculture, au point de montrer les horreurs de la famine, comme la conséquence subite & inévitable des moindres négligences, & de forcer les Chinois à se passer du secours des bœufs & des troupeaux, parce que la terre qui fourniroit à leur subsistance, est nécessaire à celle des hommes ; inconvénient très-grand, puisqu'il prive des engrais pour les terres, de la viande pour les tables, des chevaux pour la guerre, & de presque tous les avantages qu'on retire des troupeaux. Sans les montagnes & les marais, la Chine seroit absolument privée du bénéfice des bois, de la vénaison & du gibier : ajoutons que la force & l'industrie de l'homme font tous les frais de l'agriculture. Il faut plus de travail & plus d'hommes pour avoir la même quantité de grains qu'ailleurs. La somme totale en est inconcevable ; cependant, elle n'est que suffisante, & ne suffit encore, que parce qu'elle est régie & distribuée avec une économie prévoyante, qui compense une année par l'autre, & qui entretient le niveau dans toutes les Provinces.

Les cochons & la volaille sont presque la seule viande de la Chine ; d'où il suit qu'on doit en manger peu distributivement, & que l'industrie a besoin de toutes ses ressources, pour en nourrir une certaine quantité. Nous avons dit *presque*, parce que nous parlons de l'Empire, envisagé dans son universalité par rapport à cet objet. Il y a, en effet, des districts mieux partagés à cet égard, & où on nourrit beaucoup de troupeaux. Il y en a où on laboure avec des bœufs, des buffles & des che-

vaux. Mais, proportion gardée, il y a, au moins, dix bœufs en France contre un en Chine.

L'objection se présente d'elle-même. La Chine est donc bien mal partagée pour la nourriture? Oui, assez mal; 1°. Si on la compare à la France, vu non pas dans les campagnes, mais dans les grandes villes. 2°. Si on ne fait pas attention que le Petcheli, qui est la dernière Province du côté du nord, est plus méridionale que la Provence & le Roussillon. Bien des gens ont l'équité, dans ces sortes de calculs, d'examiner à quoi se réduit en France, comme dans le reste de l'Europe, la boucherie des campagnes; mais il n'en est guère qui réfléchissent que l'usage de la viande n'est ni nécessaire, ni sain dans les pays chauds. Nos anciens, qui étoient mieux partagés que nous en viande, sans comparaison, en mangeoient encore moins. Observons, cependant, 1°. que la Tartarie fournit toutes les années à *Péking*, & à toute la Province, une quantité prodigieuse de bœufs, de moutons, de cerfs, &c. 2°. Que les côtes de la mer, depuis la grande muraille jusqu'au bout de la province de Canton, les lacs, les étangs, les rivières, &c. donnent continuellement toutes sortes de poissons. La pêche seule du grand *Kiang*, qui est au milieu de l'Empire, équivalant à celle des plus grands fleuves d'Europe réunis. 3°. Que les montagnes, dont toutes les Provinces sont entrecoupées, ont quantité de gibier & de vénaison. 4°. Que la nécessité, mère de l'industrie, a appris à nos Chinois à tirer parti de beaucoup de légumes, d'herbages, de plantes, de racines qui croissent d'elles-mêmes dans les campagnes, & qui ne demandent point de culture. 5°. Quoiqu'il ne puisse pas y avoir beaucoup de terres en vergers & en jardins, les enclos des maisons, les avenues des villages, les collines y suppléent; & la plupart des Provinces seroient au niveau des Provinces de France les mieux partagées, si l'extrême population ne

faisoit pas pencher la balance. La Chine a peu de laines, & ne fait presque point de toiles de chanvre, ni de lin; mais la soie, les cotons, les racines & écorces de plusieurs especes y suppléent abondamment. La quantité de soies qu'on recueille chaque année, est incroyable. La récolte du coton va encore plus loin, parce qu'elle est plus générale, plus facile, & que toutes les Provinces sont également bien partagées. Les racines & les écorces ne sont guere qu'un agrément, à cause de la légèreté des toiles qu'on en fait pour l'été. Remarquons en passant qu'il se fait une très-petite consommation d'habits dans toutes les Provinces méridionales, & que dans les autres même, elle est beaucoup moindre qu'en France pendant plus de quatre mois.

Les matériaux des bâtimens, le chauffage, les boissons & les remèdes sont les choses les plus nécessaires après les grains & les étoffes. On bâtit peu en pierre, dans notre Chine; mais en revanche on travaille bien la brique, & on trouve par-tout de la terre propre à en faire. Les montagnes & les îles voisines des côtes, ainsi que la Tartarie, sont la ressource générale de l'Empire, pour les bois de charpente; & quoiqu'on bâtit presque par-tout en bois, à cause des tremblemens de terre, cette ressource seroit très-suffisante, sans la grande consommation qui s'en fait pour les barques dont les grandes rivières sont couvertes. La rareté du bois de charpente en quelques endroits, n'a pas d'autre mauvais effet, que de rapetisser les maisons des pauvres, & de rendre la bâtisse de celles des riches plus dispendieuse. Pour le chauffage, les mines de charbon de terre & l'art de manier le feu, rendent presque insensible la disette des bois dans les endroits éloignés des montagnes. Les vignes n'ont fait que paroître sous la dynastie des Han: toute la Chine est réduite à l'infusion du thé pour la boisson, & les mœurs ni l'Etat n'y perdent rien. Le vin, ou

plutôt la biere de grain, est défendu par la loi, ainsi que l'eau-de-vie. La Police ne ferme les yeux sur l'infraction qu'autant qu'elle reste cachée, & qu'elle ne va pas jusqu'à causer une grande consommation de grain. Pour les remèdes, ceux dont notre Médecine fait usage sont peu composés, & elle les tire tous de nos diverses Provinces.

Il y a des mines de tous les métaux dans l'Empire, & quelques-unes même de diamans & de pierreries dans le *Yunnan*; ces dernières sont fermées, ainsi que celles d'or & d'argent. On a compris ici il y a long-temps que l'augmentation de l'or & de l'argent ne peut pas enrichir l'Etat: en revanche, on tire des mines une quantité prodigieuse de fer, de cuivre, d'étain & de plomb, à cause de la grande consommation qui s'en fait. Quant aux minéraux fossiles, bois odoriférans, &c. ils ne peuvent devenir utiles à l'Empire que par le commerce.

Les idées de l'Europe sur le commerce sont fort différentes de celles de notre gouvernement. Le commerce, selon les Chinois, ne peut être utile à l'Empire qu'autant qu'en cédant des choses superflues, on en acquiert de nécessaires ou d'utiles. Ce principe supposé, ils en concluent que le commerce des étrangers à Kan-ton diminuant la quantité usuelle des soies, des thés, de la porcelaine, & occasionnant l'augmentation de leur prix dans toutes les Provinces, il est véritablement défavantageux à l'Empire: aussi le gouvernement tâche-t-il de l'abaisser peu-à-peu. L'argent qu'apportent les vaisseaux d'Europe, ainsi que les précieuses bagatelles qui viennent à la Cour ne font pas illusion au ministère. Il en est de même des vaisseaux qui vont à Siam, à Malaque, au Japon, à Manille, &c. Le ministère ne regarde comme avantageux que le commerce avec les Tartares & les Moscovites, qui fournit des pelleteries dont on a besoin dans les Provinces du Nord, & qui se fait par échanges. En général, notre Chine ne peut pas commercer.

fort utilement avec les étrangers, parce qu'elle ne peut en tirer des grains, des bois & des bestiaux. *Kouan-tsé* disoit, il y a deux mille ans : « L'argent qui entre par le commerce » n'enrichit un Royaume qu'autant qu'il en sort par le commerce. Il n'y a de commerce long-temps avantageux que » celui des échanges ou nécessaires ou utiles. Le commerce » des objets de faste, de délicatesse & de curiosité, soit qu'il » se fasse par échanges ou par achats, suppose le luxe : or, le » luxe qui est l'abondance du superflu chez certains citoyens, » suppose le manque du nécessaire chez beaucoup d'autres. » Plus les riches mettent de chevaux à leurs chars, plus il » y a de gens qui vont à pied ; plus leurs maisons sont vastes » & magnifiques, plus celles des pauvres sont petites & misérables ; plus leur table est couverte de mets, plus il y a de » gens qui sont réduits uniquement à leur riz. Ce que les » hommes en société peuvent faire de mieux à force d'industrie & de travail, d'économie & de sagesse, dans un » Royaume bien peuplé, c'est d'avoir tous le nécessaire & » de procurer le commode à quelques-uns ».

Il est de fait que le commerce enrichit les Provinces fertiles, au lieu que les autres ne se soutiennent dans leur médiocrité qu'à force de travail & d'industrie. Cela est si sensible, que le Petcheli où est la Capitale, & où l'argent vient en ruisseaux de tout l'Empire, a toujours été & fera toujours la Province la plus pauvre, parce que c'est la moins fertile de toutes. Le grand but du gouvernement est de faire que l'industrie & le travail contrebalancent à-peu-près dans un endroit la fertilité & l'abondance dont on jouit dans un autre, afin que le flux & le reflux des échanges se conserve toujours dans la proportion la plus convenable au bien public. Pour cela, il charge de plus d'impôts les Provinces les plus riches ; il conserve, accrédite, favorise, dans celles qui le sont moins, la

culture des grains & des fruits qui y réussissent ; il leur donne la préférence pour les minéraux , les fossiles , les carrieres , &c. il leur fait de plus grandes graces , & a l'attention d'y envoyer les Mandarins les plus aisés & les plus intelligens. Quoiqu'il n'y ait en Chine de manufactures , proprement dites , que celles de l'Empereur , qui ne travaillent que pour lui , & dont la fin principale est de conserver les arts & de les perfectionner , il y a une infinité de fabriques , & celles des Provinces les moins fertiles sont toujours les plus encouragées par le gouvernement. Par la même raison , tout ce qui y entre , y passe , ou en sort , ne paie que peu de chose aux douanes. Combien d'autres moyens n'emploie pas le ministère , pour assurer l'équilibre du commerce !

Les rivières dont la Chine est arrosée , & les canaux si multipliés , par où elles communiquent les unes aux autres , facilitent merveilleusement le commerce d'un bout de l'Empire à l'autre : aussi trouve-t-on par-tout ce qui croît ou ce qui se fait dans les Provinces les plus éloignées. Les profits du commerce intérieur ne sont pas comparables à ceux du commerce avec les étrangers , qui est incomparablement moins utile à l'Etat ; mais ils sont sûrs , parce que les crises & les révolutions qu'on y éprouve , ou durent peu , ou se compensent ; parce que l'importation est toujours jointe à l'exportation , & qu'on gagne toujours plus que les frais du voyage à aller plus loin.

Les grandes boutiques des villes & sur-tout des Capitales , sont comme les réservoirs où viennent se décharger les différens canaux du commerce des Provinces ; c'est de-là qu'ils se distribuent dans les boutiques où on vend en détail. Il y a aussi des magasins publics où vont aboutir les marchandises , & où les ventes se font d'une manière plus prompte , plus sûre & plus juridique. Elles ressemblent , à quelques egards , à celles de la Compagnie des Indes à l'Orient. Ce qui est assez parti-

culier à notre Chine, c'est que les femmes ne paroissent pas dans les boutiques, ni pour vendre, ni pour acheter; cela répugne trop à nos mœurs. Par cette raison, il y a beaucoup de petits marchands qui vont courant les rues, & vendant tout ce qui est nécessaire pour le ménage & pour les pauvres gens. Terminons ce long préambule en disant quelque chose de l'esprit du gouvernement présent & du ton général de nos mœurs.

Les Tartares ont laissé le fond de notre gouvernement tel qu'ils l'ont trouvé. Ils n'ont fait que corriger quelques abus, & partager l'autorité en doublant les charges des grands Tribunaux, & s'en réservant la moitié. Les Empereurs Tartares qui ont régné en Chine, & celui qui est aujourd'hui sur le trône, se sont appliqués aux affaires avec un soin infatigable, & ont véritablement gouverné par eux-mêmes. Leurs Tartares sont leurs esclaves, mais des esclaves nécessaires, & le nerf de leur autorité. Il étoit de la justice & de la bonne politique de conserver les grandes Familles qui passèrent avec eux en Chine, lors de la révolution. Aussi l'ont-ils fait, mais en les tenant d'autant plus soumises & plus dépendantes, que les charges & les dignités qu'ils y ont fait entrer, leur donnent plus de crédit & d'autorité. Ils ont été plus loin : en laissant à la haute noblesse les titres & les prérogatives dont ils l'ont décorée, ils ont eu la politique hardie de préférer le mérite à la naissance pour les emplois, & ils ont forcé les Grands à acquérir des connoissances & à s'appliquer aux affaires pour parvenir. Bien plus, autant ils ont montré de douceur & de clémence envers les Mandarins Chinois, autant ils ont affecté d'être sévères & inexorables envers les Tartares : un Grand qui est allé au Palais avec l'appareil d'un des premiers Seigneurs de l'Empire, en sort, sur une accusation, cassé de ses emplois, dépouillé de tous ses biens, chargé de chaînes, pour subir des interrogatoires, sur lesquelles l'Empereur doit le juger.

Ce sont des coups de foudre qui partent avec l'éclair, & qui confument tout en un clin-d'œil. Cette sévérité glaçante qui a empêché tant de fautes & qui n'en punit jamais que de graves, est soutenue par une attention continuelle à rendre pénible la vie de la Cour, afin de sauver les Grands de la mollesse qui perdit les Mongouths. Ces jours derniers, l'Empereur se mit en chemin par un si mauvais temps, qu'il fut obligé de revenir sur ses pas. A son retour au Palais, il alla saluer l'Impératrice mere, & examina si quelqu'un de ses Tartares qui étoient tous harassés & couverts de boues, manquoit à son poste. «Ceci n'est qu'une » promenade, dit-il à ses Grands, il y a bien d'autres fatigues à » essuyer à la guerre ». Les premiers Mandarins des Provinces ne sont pas plus épargnés. Outre qu'on a multiplié les expéditions pour les tenir occupés & les forcer à savoir les affaires, un mot de l'Empereur les envoie à franc étrier d'un bout de l'Empire à l'autre. Quand les uns & les autres sont trop riches pour se défendre de la séduction du luxe, on leur accorde l'honneur de se ruiner pour faire leur cour, ou pour expier une faute peu considérable. L'Europe n'a point d'idées de cette politique. L'attention au mérite dans le moindre des Mandarins, l'équité des préférences dans les promotions, l'éclat des récompenses pour les services ne suffisent pas pour assurer le Prince & les peuples de la probité des hommes publics, il faut que l'opprobre & la mort se présentent à eux dans tous les sentiers par où ils peuvent s'égarer. Les Empereurs Tartares entendent admirablement l'art si difficile de manier le glaive de la justice. Les Mandarins coupables sont toujours le grand nombre des criminels qu'on exécute à la Capitale, à la fin de l'automne. Tous ceux qui sont en faute ne sont pas punis; mais aucun Mandarin, même dans les plus grands emplois, ne peut se promettre l'impunité; on ne punit que de grandes fautes, & on ne paroît en punir que de petites. Les plus grandes aux yeux de
l'Empereur,

l'Empereur, sont celles qui regardent le peuple. Du reste, les grands Mandarins sont responsables de toutes les fautes de leurs inférieurs, sur qui ils doivent veiller, & elles les perdent, s'ils ne sont pas également prompts à les avouer & à les réparer. Les Lettrés sont toujours en honneur, élevés aux dignités, fêtés, récompensés, &c. mais on ne les laisse pas multiplier au-delà du besoin de l'Etat, & on les force au travail, à la soumission & au silence. La Cour récompense en bagatelles les bagatelles littéraires & poétiques, il n'y a que les grands ouvrages qu'elle commande, qui abrègent le chemin de la fortune & des honneurs. Une épigramme, un couplet contre le gouvernement, sont effacés par des fleuves de sang. Tout Mandarin est Empereur en cette matière, & toute saison est l'automne pour ces sortes d'exécutions. Du reste, comme il est fort aisé de trouver des fautes dans les meilleurs ouvrages, & d'embarrasser les plus sçavans, le ministère a souvent recours à ce double expédient pour subjuguier les Lettrés, & prémunir le public contre leur docte suffisance. Cela est d'autant plus aisé, qu'il n'y a pas de controverse sur l'infailibilité de l'Empereur.

La discipline militaire est littérale & sévère; les gens de guerre sont les plus occupés, les plus soumis & les plus tranquilles des citoyens. Le moindre danger qu'ils courent en s'oubliant, c'est d'être cassés, & les Tartares n'ont jamais de grâce à espérer.

Pour le peuple, la politique Tartare l'a favorisé ouvertement, en maintenant les loix de la subordination domestique qui laissent les plus grands Mandarins dans le rang qu'ils occupent dans leurs familles; en protégeant les mariages; en assurant la possession des héritages; en conservant l'ordre des partages & des successions; en veillant avec soin à tout ce qui regarde le peuple; en encourageant son industrie, en augmentant ses

ressources , en ménageant sa pauvreté , en ouvrant tous les trésors de l'Etat , pour obvier aux inondations , aux sécheresses & aux famines , & pour multiplier les secours dans les calamités ; en lui donnant des chefs choisis , & en les classant avec un ordre admirable ; en regardant comme la cause du Prince toutes celles qui le regardent , & en mettant en œuvre tous les ressorts de l'autorité , pour lui épargner les mécontentemens qui le poussent à la révolte ; enfin en lui enseignant l'innocence des mœurs & la pratique des vertus sociales , & en punissant avec beaucoup d'éclat tous les crimes qui troublent la tranquillité publique. Quant aux étrangers , on les traite avec honneur , & on les subjugué.

Les mœurs d'une nation influent sur son gouvernement , & le gouvernement à son tour influe sur les mœurs. Envisageons un instant , sous ce point de vue , les mœurs de nos Chinois.

Les Lacédémoniens dûrent leur gloire à l'amour de la liberté ; les Romains , leur puissance à celui de la patrie ; nos Chinois doivent tout ce qu'ils sont à leur respect sans bornes pour leur Empereur , à leur estime pour les gens de lettres , à leur obéissance aux Magistrats , à leur vénération pour l'antiquité , à leur attachement aux anciens usages , & à leurs grandes idées pour la Piété Filiale. Le gouvernement Tartare en tire un grand parti. Dès qu'il s'agit de l'Empereur , tout frappe , éblouit , étonne la multitude qui ne le voit jamais. D'un autre côté , ce qu'il y a de dur & d'odieux dans l'administration publique , paroît toujours venir de ses officiers. Quand il parle au peuple en son nom dans ses Edits , c'est comme un sage , comme un pere à ses enfans ; il ne fait que des menaces , accorde beaucoup de graces , & témoigne une tendresse , une sensibilité & une bienfaisance sans bornes. Les examens & les promotions des Lettrés sont traités en affaires d'Etat. Plus l'obscurité d'où sortent ceux qui sont couronnés est connue & rend leur changement de fortune

éblouissant, plus la multitude les regarde comme des hommes extraordinaires & les croit dignes de la gouverner. L'appareil qui environne les Magistrats est tellement combiné, qu'autant il en impose au peuple, autant il les gêne & les force à un extérieur sérieux & à une régularité de conduite qui les empêche de s'oublier. Leur dignité les suit par-tout. C'est une erreur de s'imaginer que notre ministère soit esclave de l'Antiquité ; mais ce qu'on ne sauroit blâmer, & ce qu'il entend à merveille, il la respecte, il la fait respecter, & se fait un bouclier de son autorité dont il fait se prévaloir au besoin. L'Empereur lui-même a la sagesse de lui faire honneur de ce qu'il imagine de plus utile pour les peuples. Ils le croient d'autant plus aisément, qu'ils le voient se rapprocher d'elle sans cesse, non seulement dans ses amusemens, ses goûts, ses fêtes & ses bâtimens, mais encore dans ses récompenses, ses louanges, ses jugemens, & sur-tout dans le cérémonial & dans tous les usages. Souvent même il l'a prise pour juge, entre lui & les Censeurs publics, & s'est justifié de leurs reproches, en alléguant ses maximes, ses exemples. Quant à la Piété Filiale qui est chez nous le nœud de toutes les loix, & qui donne tant de force à l'autorité publique, l'Empereur ne se contente pas de l'honorer dans les vieillards, de la louer dans les ouvrages, de la recommander dans les déclarations, de la récompenser dans ceux qui la poussent jusqu'à l'héroïsme, & de la venger avec rigueur & avec éclat dans ceux qui l'attaquent ; il en consacre les plus petits devoirs par son exemple ; il n'aborde l'Impératrice sa mère qu'en fléchissant le genou. Mais aussi, quand il veut rendre odieux un Ministre, un Vice-Roi, un Grand qu'il disgracie pour des raisons d'Etat, il a toujours la ressource de quelque devoir de Piété Filiale qu'il a négligé, & qu'il lui reproche avec force.

Le premier effet du gouvernement Tartare, par rapport aux

mœurs publiques , a été d'exciter l'emulation entre les Chinois & les Tartares. Nos Chinois ne sont pas guerriers , mais ils se piquent de sagesse & d'habileté. Les Tartares vivent à manier aussi-bien le pinceau que le sabre ; ils composent en Tartare des ouvrages dans tous les genres , qui rendent aux premiers toute la peine que leur coûtent leurs livres à traduire. Les Tartares croiroient s'avilir de faire un métier ou commerce , & nos Chinois regardent le triste métier des armes comme la dernière ressource du défaut de mérite.

Les Tartares nous ont rendu en activité & en politesse le peu que nous leur avons fait prendre de notre gravité & de notre sérieux philosophique. Mais leur génie n'a pu se plier à cette économie attentive & modérée qui écoute les conseils de la prévoyance , soit qu'ils ne se croient pas assez ancrés dans leur fortune pour la cultiver , soit qu'ils veuillent forcer leurs enfans à acquérir du mérite pour faire la leur , ils jouissent & font jouir leurs parens & amis de toutes les douceurs de leur élévation actuelle. Ce qu'ils ont n'est pas à eux , parce qu'ils ne savent pas refuser , & leur ame est tellement pétrie , que les plus grandes disgrâces n'entament ni leur assurance , ni leur égalité. Les plus sages sont ceux qui ne se ruinent pas en prêts ou en emprunts. Leurs plaisirs sont plus bruyans que ceux de nos Chinois , & leurs fêtes moins magnifiques , à moins qu'il ne s'agisse de lutter avec eux. Ils désolent nos gens de cabinet , par leur dureté à la fatigue , leur application au travail , & sur-tout par une activité lestée & expéditive , qui brusque les obstacles , fait risquer à propos , & sans autre flambeau qu'un bon sens lumineux , court au but avant que les politiques réfléchis l'aient aperçu. Aussi , quoique les Chinois sachent que les Tartares ne sont qu'un contre mille , plus ils sont sages & citoyens , plus ils conviennent qu'il importe peu que des étrangers soient chargés du soin du gouvernement , pourvu que l'Empire soit florissant , & que les peuples jouissent

en paix des douceurs de la vie. Les nations qui sont au nord & au midi de la Chine n'étoient pas propres à faire tomber les préjugés des Lettrés contre les autres nations, & à en imposer à leur antique suffisance. L'Europe a tiré les Tartares d'embarras. A force de faire publier les cartes des pays étrangers, d'introduire leur géographie dans nos livres, d'enrichir notre astronomie des découvertes & des méthodes de la leur, & de faire accueil à leurs inventions, les hommes d'Etat & les vrais Lettrés commencent à revenir de leurs préjugés. Les belles choses que l'Empereur a fait faire aux artistes Missionnaires, ou demandées en Europe, sont moins une preuve de magnificence qu'une adresse pour convaincre les plus opiniâtres qu'ils ne méprisent les étrangers que par ignorance. Mais ces traits de lumière ne brillent que dans la Capitale, & les mœurs publiques des Provinces tiennent toujours aux anciennes idées.

Les Lettrés ou manqués, ou sans emploi, jouent ici dans la société le personnage des pauvres gentilshommes en Europe; c'est-à-dire, que fiers de la considération attachée à leur état, & de la supériorité qu'elle leur donne sur le peuple, ils ont d'autant plus de morgue & d'orgueil qu'ils sont plus dépourvus de mérite & d'argent. Leur unique ressource est de se voir les uns les autres pour s'ennuyer, à frais communs, de vieux contes, de réflexions usées, de murmures sur le gouvernement, & pour divertir le public par les scènes ridicules & pitoyables que donne leur vanité, dès qu'ils essaient de représenter.

Les paysans, qu'on n'inquiète sur rien, sont polis & honnêtes entr'eux plus que ne paroît le comporter leur état; à force de leur rendre les procès ruineux, difficiles & odieux, on les en a presque dégoûtés. La plupart s'entr'aident avec une franchise & une générosité gauloise: & à parler en général,

ils sont bons voisins, bons parens, & s'intéressent réellement les uns aux autres.

Les marchands & les artisans jouissent à petit bruit des douceurs de la vie selon leur fortune. Nous disons à petit bruit, sur-tout pour les premiers, dont plusieurs sont fort opulens, parce que le gouvernement n'aime pas qu'on affiche l'aisance d'une manière qui puisse aigrir & irriter le sentiment que la multitude a de sa misère.

C'est le ton du gouvernement; il n'y a pas de luxe proprement dit en Chine. C'est une suite de l'ancien principe qui fait disparaître tout ce qui annonce le plaisir & le faste dans les années de calamité, même à la Cour & chez les Princes. Le commencement de l'année, les mariages & les enterremens, sont ici les grandes occasions de visites, de présens, de festins & de dépense pour toutes les conditions. Si on y ajoute les naissances des enfans, les promotions aux grades littéraires & l'élevation au Mandarinat; il ne reste plus que des invitations entre amis & des fêtes de famille.

Les familles se tiennent ici par toutes leurs branches. L'ordre & la subordination qui y regnent sont une suite nécessaire des loix civiles, des mœurs publiques, de l'exemple du Prince & de l'éducation. Les séparations, les disputes & les procès y sont vus d'aussi mauvais œil que dans certains pays les mésalliances ridicules. L'âge est une prérogative au-dessus de tout. Un Mandarin du premier ordre ne voit que son oncle ou son frère dans un paysan, & descend de loin de sa chaise ou de sa voiture pour l'aborder plus respectueusement.

Les plus pauvres sont riches pour contribuer à une fête de famille, faire accueil à un parent qui vient de loin, ou le secourir dans un besoin pressant.

Que le lecteur combine maintenant tous les détails où nous sommes entrés, & qu'il voie où doit en être la Chine par

rapport à l'intérêt de l'argent. Ce n'est que par un résultat médité de leur ensemble qu'il doit en juger ; encore faut-il avant tout laisser à l'écart toutes les idées de l'Europe sur cette matière.

Il est au moins douteux si l'intérêt des prêts a été autorisé par les loix sous nos trois premières dynasties. Il naquit, dit-on, dans les ruines de l'ancien gouvernement, sous le regne terrible & à jamais détesté du fameux *Tsin-chi-hoang*, 220 ans avant l'ère chrétienne. La politique l'adopta, malgré les cris de la justice & de l'humanité, & s'en servit pour remplir les trésors de l'Etat, en tarissant les ruisseaux d'or & d'argent que la pente d'une sage administration y avoit conduit jusqu'alors. Elle connut son erreur sous la dynastie suivante, & chercha à étouffer l'intérêt, comme un monstre ennemi des peuples qui se nourrissoit du sang des pauvres ; puis, changeant de façon de penser, elle l'accueillit encore & le proscrivit alternativement. Depuis plus de quinze siècles, il a cours sous la direction des loix. Il ne faut qu'ouvrir nos Annales pour voir que cette direction a varié selon l'état des affaires, la crise des circonstances, & sur-tout selon l'esprit du gouvernement de chaque dynastie & les divers systèmes d'administration qu'on a suivis dans la gestion des finances. Quelque curieuse que fût pour l'Europe cette partie singulière de notre histoire politique, elle est liée à trop d'objets & demanderoit trop de détails & de discussions, pour que nous puissions nous y arrêter. Nous nous contenterons d'observer en général, que chaque siècle a donné des leçons aux suivans sur la vanité des systèmes & des spéculations, & leur a appris qu'en matière de finances & d'intérêt, comme en matière de physique, de médecine & d'histoire naturelle, le témoignage de l'expérience & la déposition des faits sont les seuls guides sur lesquels on puisse compter. La célèbre dynastie des *Song* eut la foiblesse d'adopter les billets de banque ; ses méprises ont épargné bien des fautes & des

bévues aux dynasties suivantes, « parce que, comme dit » *Lieou-tchi*, les fautes qui portent coup instruisent plus que » les succès, dont on ne s'applique pas tant à chercher la » vraie cause ». Les fautes passées ont-elles fait prendre un bon parti, ou ont-elles conduit à un système plus mauvais encore ? Que ceux-là prononcent, qui entendent assez la matière pour citer toutes les nations à leur tribunal & les juger. Pour nous, nous nous bornerons à répondre historiquement aux trois questions suivantes.

« Quel est le taux de l'intérêt permis aujourd'hui en Chine, » par la loi ?

« Que s'est proposé le gouvernement, en le portant si haut ?

« Que fait l'administration publique, pour réussir dans ses » vues, & est-elle secondée par les mœurs publiques » ?

1°. Quel est le taux de l'intérêt permis aujourd'hui en Chine, par la loi ?

L'intérêt de l'argent a été fixé à trente pour cent par an; & comme cet intérêt se paie par lune ou mois lunaire, qui est le mois civil, c'est trois pour cent par mois, la fixieme, la douzieme lune, & la lune intercalaire, quand il y en a, ne portant point d'intérêt. On a action en justice pour l'intérêt comme pour le capital; mais l'intérêt ne peut jamais devenir capital, lorsqu'on diffère de le payer. Voici la loi: « Quiconque » prêterait ou en argent ou en bien-fonds, ne pourra percevoir » que trois *Fen* par lune (voyez, page 308, ce que nous avons » dit sur la division de l'once d'argent). Quelque accumulée » que soit la dette par les lunes & années, le capital & l'in- » térêt resteront toujours les mêmes. Si on contrevient à la loi, » on sera condamné à quarante coups de bâton, & à cent, » si l'on use d'artifice pour faire passer l'intérêt dans le capital », *Tay-ming-haey-tien*, Liv. 164, pag. 25, édition de *Kang-hi*.

Cette

Cette loi, du reste, est copiée sur le code de la dynastie des *Yuen* & des *Ming*, qui ont précédé celle qui est aujourd'hui sur le trône. Voyez la grande Collection des loix, *Koukia-tou-chou*, suite *Hing-tien*, Livre 26, pag. 64, & Livre 35, pag. 48. Ainsi, cette loi a plus de 450 ans. Nous pourrions probablement la faire remonter plus haut; car les *Yuen* ou *Mongouths* ne firent probablement que copier le code de la dynastie des *Song*, à laquelle ils avoient succédé après l'avoir détruite. Il est dit à la suite de la loi que nous avons citée, «que celui qui sera accusé devant le Mandarin de n'avoir
» pas payé une lune d'intérêt, sera condamné à dix coups de
» bâton, à 20 pour deux lunes, à trente pour trois, & ainsi
» jusqu'à soixante, c'est-à-dire jusqu'au sixième mois. Alors on
» oblige le débiteur à payer le capital & l'intérêt; mais on
» condamne à quatre-vingts coups ceux qui se paient vio-
» lement par leurs mains, &c.

II°. *Que s'est proposé le gouvernement, en portant si haut l'intérêt de l'argent ?*

Il faudroit que les hommes d'Etat qui ont médité le pour & le contre de cette loi, eussent communiqué les raisons de prépondérance qui les ont engagé à la dresser & à la proposer au Prince, pour qu'on pût répondre pertinemment à cette question. Comment suppléer à leur silence? Ceux qui sont initiés aux mystères de la politique pourroient seuls l'entreprendre, sans trop risquer de donner leurs vues particulières pour les motifs supérieurs qui l'ont fait approuver & conserver depuis tant de siècles. Mais soit que ces motifs ne soient pas à la portée du public, soit qu'ils ne soient pas bons à divulguer, les hommes d'Etat qui ont le plus travaillé sur toutes les parties du gouvernement, ont gardé un profond

silence sur cette matière. Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu découvrir aucun ouvrage où l'on ait cherché à l'approfondir. Ce n'est qu'incidemment que quelques Ecrivains ont touché ou plutôt effleuré la question délicate & difficile des vues du gouvernement dans le haut intérêt de l'argent. Les raisons qu'ils alleguent peuvent aider à démêler les véritables motifs, ou du moins à apprendre à l'Europe jusqu'où les idées prennent ici sur cette matière un chemin différent des siennes. Nous laissons au lecteur le soin important d'apprécier ces raisons & de les juger selon leur valeur.

1°. L'Etat, selon *Tchao-ing*, a voulu empêcher que la valeur des biens-fonds n'augmentât, & que celle de l'argent ne diminuât par la médiocrité de l'intérêt, & faire en sorte, en le portant à un taux considérable, que la distribution des biens-fonds fût toujours dans une certaine proportion avec le nombre des familles, & que la circulation de l'argent fût plus uniforme: « Il est évident, dit-il, que l'argent étant au-dessous
» des biens-fonds, parce qu'il est plus casuel en lui-même,
» & dans les revenus, la même valeur en biens-fonds sera
» toujours préférée à celle qui est en argent: il est évident
» encore que pour ne pas courir les risques du casuel de l'argent, on aimera mieux posséder une moindre valeur en
» biens-fonds avec plus de sécurité. Cette moindre valeur est
» proportionnée aux risques de l'argent & de ses profits.

» Plus l'intérêt de l'argent est haut, plus il faut de biens-fonds, tous les risques compensés, pour équivaloir à l'argent, comme il faut plus d'arpens de mauvaise terre pour équivaloir à une terre excellente & fertile; cela ne souffre aucune difficulté. Or, plus il faut de biens-fonds pour équivaloir à l'argent, plus il est aisé aux pauvres citoyens de conserver ceux qu'ils ont, & d'en acquérir même une certaine quantité, puisque cela ne suppose pas la richesse;

» plus , par la même raison , les partages sont faciles dans les
 » familles & avantageux à l'Etat, pour les terres que le gou-
 » vernement a eu sur-tout en vue ». Pourquoi cela ? « C'est
 » que les fonds en terre produisent toujours plus à ceux qui
 » les font valoir eux-mêmes, & que les riches qui en posse-
 » dent plus qu'ils n'en peuvent cultiver, perdent pour l'Etat,
 » en les négligeant, ou pour eux, en les donnant à d'autres,
 » ce que gagnent ceux qui les cultivent eux-mêmes ; perte
 » certaine & inévitable, perte, dans le dernier cas, à laquelle
 » il faut ajouter les risques de la récolte & le casuel du paie-
 » ment ; perte par conséquent qui, étant aggravée par les
 » risques, leur rend l'achat des terres moins avantageux
 » qu'aux pauvres, & doit autant le faciliter aux derniers
 » qu'elle doit en dégoûter les premiers ».

L'Auteur développe de plus en plus toute cette théorie ;
 par des applications, des exemples & des raisonnemens dont
 nous ne croyons pas qu'on ait besoin en Europe pour saisir sa
 pensée. Puis, après avoir prouvé par des faits articulés & sans
 réplique, que les possessions du peuple en terres ont augmenté
 à proportion que l'intérêt de l'argent a été porté plus haut,
 il en conclut hardiment : « Que le grand bien qu'a cherché &
 » qu'a produit la loi de l'intérêt, c'est que les cultivateurs qui
 » font la portion la plus nombreuse, la plus utile, la plus innocente
 » & la plus laborieuse des citoyens, peuvent posséder assez de
 » biens-fonds en terre pour avoir de quoi vivre sans être riches,
 » & ne sont plus les malheureux esclaves des citoyens pécu-
 » nieux qui engraisent leur oisive inutilité du fruit des travaux
 » de ces infortunés ». Du reste, comme il n'y a en Chine ni fief,
 ni seigneurie, ni aucune sorte de servitude & de redevance ;
 comme la grande population rend l'agriculture plus facile, plus
 soignée & plus avantageuse aux familles à qui elle fournit un

travail continu, les raisonnemens de *Tchao-ing* en ont encore plus de force & de vérité.

Ceux qu'il fait sur la valeur & la circulation de l'argent, sont plus longs, plus embrouillés & peut-être moins solides. « Selon *Tchin-tsée*, dit-il, ceux qui se sont plaints qu'on a
» porté trop haut le prix de l'argent, auroient cru bien enrichir l'Etat, en ouvrant nos mines & en les exploitant; tout
» ce qu'il en auroit résulté, c'est qu'il eût fallu de grandes
» balances pour les plus petits paiemens. L'argent n'est que le
» gage & l'instrument des échanges. La richesse réelle de l'Empire
» consiste dans la proportion continuelle des productions
» de la nature & de l'art, & de leurs échanges avec le nombre
» des citoyens & la totalité des consommations. *Tchin-tsée*,
» reprend notre Auteur, a vu en aigle ce que plusieurs Ministres
» n'ont vu qu'en hibous. Supposons que la proportion des
» productions & des consommations avec le nombre des habitans
» ne dépende que de l'administration publique pour avoir lieu dans tout l'Empire, & nous verrons que le haut
» intérêt de l'argent est le seul moyen de la procurer dans les
» échanges. En effet, il empêche l'argent de diminuer de
» valeur, & le fait passer continuellement d'une main dans
» l'autre. Quand les productions d'une certaine espèce sont
» plus abondantes que les consommations, il y a plus de vendeurs
» que d'acheteurs, & dès-lors ces productions baissent
» de prix & l'argent diminue de valeur par rapport à elles.
» Le vendeur ne reçoit pour deux sacs de riz, par exemple,
» que ce qu'il recevoit auparavant pour un; mais comme la
» valeur de l'argent augmente d'autant pour l'acheteur, & redouble
» vient la même pour le vendeur, s'il veut racheter du riz,
» cette diminution n'est que relative, & plus momentanée que
» réelle. Sa diminution véritable seroit celle où y ayant moins de

» riz que d'argent, à cause du bas prix de celui-ci, il y
» auroit une certaine quantité d'argent qui ne correspondroit
» plus à rien. L'Etat pare ordinairement à cet inconvénient,
» en augmentant la consommation apparente du riz quant à
» la vente, soit en remplissant les greniers publics, soit en en
» faisant faire des exportations dans les autres Provinces. Si ces
» deux ressources lui manquent, il a toujours celle de diminuer
» la totalité de l'argent qui circule, en en faisant moins sortir
» de ses coffres qu'il n'en tire des endroits où est la surabon-
» dance. Quant à la sagesse du ministère, il a toujours cette
» attention, quand il s'agit d'une Province entière. L'intérêt
» de l'argent suffit pour les districts particuliers; en effet, il
» donne à l'argent une valeur représentative, absolue & indé-
» pendante de la circonstance qui doit nécessairement faire
» monter un échange à proportion que l'autre diminue. Autant
» les productions locales baissent de prix, autant celles qui
» viennent d'ailleurs enchérissent ».....

L'Auteur se jette ici dans des compensations de dettes pas-
sives & actives, d'emprunts & de paiemens, où il regne tant
d'obscurité qu'il paroît avoir embrouillé les choses pour se
tirer d'embarras. Il prouvé mieux, que le taux de trente pour
cent étant le point mitoyen entre le revenu des bonnes terres
& les profits du commerce en gros, c'est celui précisément
qu'il falloit déterminer pour aiguillonner le commerce & faire
circuler l'argent oisif. « Qui a de bonnes terres, dit-il, ne
» les laissera pas en friche, parce qu'à moins d'être insensé,
» il ne voudra pas se priver en pure perte des moissons dont
» elles peuvent remplir ses greniers chaque année. Qui a des
» fonds en argent, seroit aussi insensé s'il les laissoit chommer
» dans ses coffres; car s'il y a plus de danger à le placer qu'à
» cultiver des terres & à les mettre en valeur, il y a aussi des
» profits plus considérables : la proportion supposée de

» l'argent avec les productions , les consommations & la popu-
 » lation , il est evident que l'argent est dans le même cas que
 » les terres. Tout le monde convient que l'argent ne reste
 » jamais en coffre chez les Négocians , parce que l'appât
 » puissant du gain l'en fait sortir sans cesse. La loi de trente
 » pour cent étant établie , le même appât doit produire le
 » même effet chez tous ceux qui en ont. Aussi , voyons-nous
 » que depuis que l'intérêt de l'argent a été porté si haut ,
 » personne n'a plus songé à en faire des amas , & la circu-
 » lation en a été plus générale , plus vive & plus continuelle.
 » La loi par-là , en a fixé la valeur en l'augmentant : ce qui
 » avoit paru une contradiction aux vieux Lettrés qui enten-
 » doient mieux les *King* & les Annales que les finances & l'ad-
 » ministration de la chose publique ». Si *Tchao-ing* n'est pas
 vieux Lettré à cet egard , nous sommes bien trompés.

2^o. L'Etat , selon *Tsien-tchi* , a voulu faciliter le commerce &
 en étendre l'utilité. Il paroît si frappé de cette raison , qu'il
 voudroit persuader que bien approfondie , elle suffit seule
 pour justifier le haut intérêt de l'argent & en démontrer l'uti-
 lité. Voici comment il tâche de le prouver par des maximes
 & des principes dont il laisse au lecteur à méditer le sens , à
 trouver la liaison , & à tirer les conséquences. C'est assurément
 une manière d'écrire peu assortie à un pareil sujet ; mais
Tsien-tchi vouloit ménager les vieux Lettrés , en ne disant les
 choses qu'à-demi , & flatter leur imagination en prenant le
 ton des anciens. Il seroit trop long de le traduire en entier ,
 nous abrègerons ce qui sera susceptible d'être abrégé.

« Le gouvernement le plus accompli seroit celui où chacun
 » travaillant selon ses forces , son talent & les besoins publics ,
 » tous les biens seroient toujours partagés dans une proportion
 » qui en fît jouir tout le monde à la fois.

» L'Etat le plus riche seroit celui où peu de travail mettroit

» les productions de la nature & de l'art dans une abondance supérieure, en tout temps, au nombre & aux besoins des habitans. La richesse a nécessairement une relation avec les besoins.

» L'Empire étoit plus riche avec moins de biens sous les premières dynasties, parce qu'un moindre travail produisoit plus, par rapport au nombre des habitans.

» La population de l'Empire est telle aujourd'hui, que l'intérêt pressant des besoins communs demande qu'on tire de la fertilité de la terre & de l'industrie de l'homme tout ce qu'on peut en tirer. Pour y réussir, il faut cultiver dans chaque endroit ce qui y vient le mieux, & travailler les matériaux où on les trouve. Le surabondant des consommations locales devient un secours pour les autres endroits, & c'est au commerce à les y porter.

» La nécessité du commerce dans l'Empire est égale à la nécessité des échanges, & l'utilité du commerce à leur utilité; c'est-à-dire, qu'il est d'une nécessité absolue, & d'une utilité universelle & continuelle.

» Il faut distinguer dans le commerce les choses & les lieux. Sa totalité embrasse dans les productions de la nature & de l'art le nécessaire, l'utile, le commode, l'agréable & le superflu. Il y a un commerce de familles à familles dans le même endroit; un commerce de village à village, de ville à ville, de province à province, & il est facile, continu, universel, à cause de la proximité; un commerce enfin de la Capitale avec les provinces, & des provinces entr'elles, quelque éloignées qu'elles soient les unes des autres.

» Si tous les biens de l'Empire appartennoient à l'Etat, & que l'Etat fût chargé d'en faire le partage, il faudroit nécessairement qu'il se chargeât des échanges que fait le commerce en portant le surabondant d'un endroit dans l'autre,

» & dans ce cas, il assigneroit des appointemens à ceux qu'il
 » chargerait de ce soin, comme il en donne aux Magistrats,
 » aux gens de guerre, &c. Ce soin qui n'a rien que de noble
 » & de grand, puisqu'il se rapporte directement à la félicité
 » publique, deviendrait honorable.

» Les négocians & commerçans se chargent à leurs risques
 » & périls, de rendre cet important service à la société : leur
 » générosité aviliroit - elle ce qu'annoblirait une commission
 » d'office ? Les négocians & les commerçans sont placés, il
 » est vrai, au dernier rang parmi les citoyens; mais l'homme
 » de lettres s'écrit que c'est parce que leur classe n'a eu lieu
 » que lorsque l'aggrandissement de l'Empire, les accroissemens
 » de la population & une heureuse abondance l'eurent rendu
 » nécessaire; que dans l'antiquité, qu'on cite sans cesse, les pre-
 » miers revenus de l'Etat étant en denrées & en grains, l'Em-
 » pereur, les Princes, les Grands & les Magistrats ouvraient
 » des marchés pour vendre leur superflu, & ont été, à pro-
 » prement parler, les premiers commerçans de la nation.
 » L'homme d'Etat serait indigne de la confiance du Prince,
 » s'il portait dans le conseil les préjugés populaires sur la pré-
 » tendue bassesse du commerce. Il est peut-être utile à la
 » chose publique que la portion des citoyens qui s'y dévoue,
 » soit placée au dernier rang & peu considérée dans l'Etat;
 » mais il serait funeste que le ministère eût la mal-adresse de le
 » lui faire sentir. Tout ce qui tend à dégoûter du commerce,
 » tend à en troubler l'harmonie, à en diminuer les ressources
 » & à en augmenter les frais pour le public.

» La proportion & la correspondance des échanges ne sau-
 » raient être ni assez commodés, ni assez uniformes, ni assez
 » constantes pour subvenir aux besoins si continuels, si variés
 » & si divisés de la société. L'argent, comme signe & equi-
 » valent d'une valeur fixe & reconnue, y supplée d'autant
 » plus

» plus aisément qu'il se prête avec plus de facilité & de promptitude à toutes les proportions, les divisions & correspondances des échanges. L'argent est donc le ressort & le ferment du commerce ; le commerce ne peut donc être florissant qu'autant que la circulation rapide de l'argent facilite, augmente, hâte & perpétue la multitude des échanges. Ces conséquences tiennent de trop près à l'idée du commerce par l'argent, pour qu'il faille en administrer la preuve par des faits, par des raisonnemens ».

Notre Auteur placé ici des principes & des observations sur la quantité totale de l'argent qui est dans l'Empire, sur la proportion que sa valeur doit avoir avec les appointemens des Mandarins, la solde des troupes, &c. pour suffire à leur entretien ; sur les effets de son augmentation ou diminution réelle, par ce qu'en usent les arts de luxe qui le mettent en œuvre, & par ce qu'on tire des mines ou de l'étranger ; sur sa diminution ou augmentation apparente, par les interruptions & reprises de sa circulation ; sur la correspondance & le partage de ce qu'il y en a dans l'Empire, par rapport aux productions, consommations & échanges, &c. Mais comme il s'écarte pour montrer sans doute qu'il est en état de planer dans les plus hautes sphères de la politique, nous nous contenterons de dire qu'il charge le gouvernement de tenir tellement la balance de sa recette & de sa dépense, que ce qui entre ou sort du trésor, ne fasse ni hausser, ni baisser la valeur reçue de l'argent, & de veiller tellement sur l'équilibre des échanges entre les Provinces, que les mieux partagées n'épuisent pas les autres d'argent. « L'argent, dit-il, n'ayant qu'une valeur précaire & de convention dans les échanges, tout ce qui l'altère, soit en plus, soit en moins, est perte & dommage dans la totalité du commerce ; perte qui entraîne d'autres & trouble son cours. Or, cette valeur étant attachée au poids, quelque

» fixée qu'on la suppose d'ailleurs, & qu'elle le soit réellement,
 » elle doit hausser ou baisser selon que la quantité d'argent
 » qui circule diminue ou augmente, soit localement, soit dans
 » tout l'Empire ». Cette longue digression finie, *Tsien-tchi*
 revient ainsi à sa thèse avec la même gravité dans ses maxi-
 mes & ses raisonnemens. « L'équilibre antique de la répartition
 » proportionnelle des biens, ayant été rompu, il est évident
 » qu'il y a un grand nombre de citoyens dont la dépense est
 » moindre que la recette, & qui par conséquent peuvent
 » mettre de l'argent en réserve ou du moins n'être pas pressés
 » d'en faire usage : il n'est pas moins évident que le ministère
 » veillant à ce que la totalité de l'argent qui circule dans
 » l'Empire soit proportionnée à la valeur & à la quantité des
 » échanges innombrables du commerce, l'argent qu'on enlève
 » à cette circulation par des réserves, diminue la facilité, l'uni-
 » formité & la continuité des échanges en proportion de sa
 » quantité. Donc, tout ce qui tend à le faire rentrer dans la
 » circulation & à l'y conserver, est au profit du commerce.
 » La loi le fait autant qu'elle le peut, en mettant dans le cas
 » d'une plus grande dépense ceux à qui l'Etat donne plus ; la
 » bienfaisance & les mœurs générales le font aussi pour les
 » autres jusqu'à un certain point : cela ne suffit pas. Le haut
 » intérêt de l'argent y supplée, en assurant des profits qui
 » amorcent & séduisent la cupidité. S'il en est qui résistent à
 » un appât si attrayant, c'est une nouvelle preuve qu'un
 » moindre intérêt eût encore moins fait sortir d'argent, & eût
 » privé le commerce de beaucoup de fonds....

» Comme le besoin d'argent dans le commerce est toujours
 » un besoin pressant & universel, à cause de son immensité &
 » de ses divisions & ramifications infinies, les plus petites
 » sommes y trouvent place, & y sont poussées par la séduc-
 » tion des profits ; séduction d'autant plus efficace pour le

» laboureur & l'artisan , que la moindre perte attaque son
 » bien-être , & que s'il confie de l'argent au commerce , il
 » le retire quand il veut.

» Les négocians & les marchands eussent-ils des fonds suffi-
 » sans pour se passer du secours des emprunts , ce qui est
 » impossible dans le gouvernement actuel , à cause de l'inéga-
 » lité des fortunes & de la proportion de l'argent qui circule
 » avec la valeur des échanges dans tout l'Empire , les négo-
 » cians, dis-je , & les marchands pussent-ils se passer du secours
 » continuel des emprunts , il seroit de l'intérêt du commerce
 » qu'ils en fissent , & qu'ils les rendissent lucratifs pour inté-
 » resser le public à ses succès. Si on veille par - tout avec
 » tant de soin à la facilité , à la commodité & à la sûreté
 » des transports par terre & par eau ; si toutes les affaires
 » qui concernent le commerce dans les ventes , achats & expé-
 » ditions , sont terminées avec tant de célérité & de bonne-
 » foi ; si les privilèges des foires & des marchés sont consen-
 » vés si scrupuleusement ; si la police qu'on y garde est si
 » attentive & si douce ; si les malversations & les tyrannies
 » des douanes sont punies avec tant d'éclat , c'est que presque
 » tout le monde a des fonds dans le commerce ou s'intéresse
 » à ceux qui en ont. Le gouvernement ne peut qu'exiger les
 » secours qui lui sont dûs & qu'il importe à l'Etat de lui
 » procurer ; le haut intérêt de l'argent les procure infaillible-
 » ment. C'est un grand coup d'Etat que la loi de trente pour
 » cent.

» *Les Anciens ne toléroient que de petits intérêts , dit Léang-*
 » *Tsien ; celui de trente pour cent est une injustice & une*
 » *oppression publique. On ne peut pas imaginer d'usure plus*
 » *criante.* Nous pourrions nous contenter de répondre , 1^o. que
 » le fait allégué est au moins douteux , puisqu'il ne faut qu'ou-
 » vrir les anciens & même les *King* pour voir que les profits

» du commerce étoient prodigieux sous la belle & célèbre
» dynastie des *Tcheou*, & il n'est pas naturel de penser que
» les commerçans travaillassent sur leurs fonds, ni que ceux
» qui leur prêtoient ne voulussent pas partager les bénéfices
» qu'on faisoit avec leur argent. Tout ce qu'on peut dire de
» plus, c'est que les gros intérêts n'étoient pas autorisés par
» la loi. Du reste, comme on ne trouve pas qu'ils fussent
» prohibés, il faudroit examiner si ce que nous avons perdu
» de ces loix étoit ou la condamnation ou l'apologie de
» l'intérêt. 2°. Que toutes les proportions ont changé par les
» accroissemens de la population; un pere doit autrement
» gouverner sa famille, lorsqu'il a douze enfans, que lorsqu'il
» n'en avoit que trois ou quatre. 3°. Qu'il est terrible d'accuser
» d'injustice & d'oppression usuraire une loi que le zèle du
» bien public a dictée, qui a été reçue avec action de grâces
» dans tout l'Empire, qui étoit générale & au profit de tout
» le monde, qui ne faisant que permettre, ne gêne personne,
» qui date maintenant de plusieurs siècles, & qui répond à
» toutes les objections par l'état actuel de l'Empire & du
» commerce.

» Une boutique sur la grande rue qui aboutit à la première
» entrée du Palais, se loue le quadruple de ce qu'elle se
» loueroit si elle étoit dans un quartier ordinaire & médio-
» crement fréquenté. Pourquoi cette augmentation de loyer?
» Pourquoi cette disproportion entre deux maisons, dont la
» valeur réelle est la même, n'ayant pas plus coûté à bâtir l'une
» que l'autre? C'est que ne tenant qu'à moi de profiter de
» l'avantage du commerce que m'offre sa position, je cède
» mon droit au marchand, à condition qu'il m'en dédomma-
» gera en augmentant le loyer à proportion du profit qu'elle
» lui procurera, & que je lui cède. Il en est de même de l'ar-
» gent qu'on prête aux négocians.

» Le commerce a ses révolutions , ses accidens , ses fautes ,
 » ses pertes & ses manquemens de bonne-foi, dont le résul-
 » tat général réduit la totalité des fonds qu'on lui confie à un
 » intérêt qui ne passe guere que de quatre ou cinq pour cent
 » le revenu ordinaire des bonnes terres. Est-ce trop d'un pareil
 » avantage , pour lui assurer les prêts dont il a besoin , & pour
 » dédommager ceux qui lui remettent leur argent , des risques
 » qu'ils courent ? La multitude gagne toujours dans les prêts
 » faits au commerce ; mais il y a toujours beaucoup de par-
 » ticuliers qui y perdent ou l'intérêt ou le capital. Le flux &
 » le reflux des pertes & des gains doit entrer nécessairement
 » dans la balance du taux de l'intérêt de l'argent. On doit
 » même y avoir d'autant plus d'égard , que , soit à raison de
 » la population , soit à raison de la constitution intime du gou-
 » vernement & de l'administration publique , la majeure partie
 » des fonds du commerce doivent être des emprunts ».

« *Man-chan* a fait un raisonnement sans réplique : le voici.
 » *L'Etat n'a mis aucun impôt sur le commerce que celui des*
 » *douanes. Le négociant & le marchand, quelque riches qu'ils*
 » *soient, quelques dépenses que fasse l'Etat pour la facilité & l'uti-*
 » *lité du commerce , dont ils recueillent les plus doux fruits , ne*
 » *donnent rien à l'Etat pour ses charges. Cette politique est très-*
 » *sage & très-equitable , parce que le négociant & le marchand*
 » *tirant leurs revenus du public , par les bénéfices du commerce ,*
 » *ils lui feroient payer les impôts qu'on leur demanderoit.*
 » *Il se trouveroit par-là que l'Etat n'auroit fait que les créer*
 » *receveurs de ces impôts. Si cependant les besoins de l'Etat*
 » *exigeoient qu'il leur demandât un impôt , comme les con-*
 » *sommations sont communes à tous les ordres de l'Etat & pro-*
 » *portionnées aux fortunes des particuliers , il est evident que ce*
 » *seroit l'impôt , dont la répartition seroit la plus equitable & la*
 » *moins à charge aux pauvres. Tout le monde y applaudiroit ;*

» donc nos Lettrés qui ont crié contre l'intérêt à trente pour cent,
 » n'entendent rien en fait d'administration publique. Changeons les
 » noms, & cela sera démontré. A quoi monte l'excédent des inté-
 » rêts qu'on tire aujourd'hui dans tout l'Empire, sur ce qu'on
 » en tiroit sous la dynastie des Tang, il y a neuf siècles? Mettons-
 » le à dix millions d'onces. Qui trouveroit mauvais que l'Etat
 » les exigeât en sus des impôts ordinaires, pour subvenir aux
 » besoins du commerce intérieur de l'Empire? Eh bien! la déclai-
 » ration qui a porté à trente pour cent l'intérêt de l'argent, est
 » un Edit qui crée cet impôt, & l'Etat le cede à ceux qui pré-
 » tent des fonds aux commerçans ou à ceux qui sont dans le cas
 » de prêter à leurs concitoyens. C'est sur les profits du commerce,
 » c'est sur le public que cet impôt est levé, & de la maniere la
 » plus avantageuse, puisqu'on ne le paie qu'à proportion de ses
 » consommations. Tout ce qu'il y a de particulier à cet impôt,
 » c'est que l'Etat le cede au public sans le faire passer par le trésor de
 » l'Empire, & sans être obligé de l'augmenter des frais de la recette.
 » La maniere dont j'ai entendu raisonner sur ce raisonne-
 » ment du célèbre *Man-chan*, prouve qu'on peut être un
 » très-habile Lettré & même un bon Magistrat, sans avoir la
 » tête assez forte pour saisir les affaires d'Etat. *Tchang-sing*
 » n'a-t-il pas dit à cette occasion: *Un impôt pallié est un*
 » *glaive dans le fourreau; le fourreau s'use & le glaive blesse.*

» En quoi le haut intérêt fixé par la loi étend-il l'utilité du
 » commerce? 1^o. En ce qu'il en ouvre la carrière à ceux qui
 » ont du talent pour le faire, & le rend nécessairement plus
 » réparti & plus divisé. Le génie du commerce est un génie
 » à part comme celui des lettres, du gouvernement, de la
 » guerre & des arts, peut-être même pourroit-on dire qu'il
 » embrasse, à certains egards, toutes les especes de génie.
 » Or, le génie du commerce est perdu pour l'Empire dans
 » tous ceux qui sont à portée de suivre une autre carrière;

» reste donc à le mettre en œuvre dans ceux dont le com-
 » merce est l'unique ressource. Quoique le commerce soit
 » infiniment nécessaire à l'Etat, l'administration qui fait tant
 » de dépenses pour faciliter les études, & former par-là des
 » sujets propres aux affaires, ne fait rien pour ceux qui ont
 » le génie du commerce & pour les aider à le déployer. Le
 » haut intérêt de l'argent supplée à cette espèce d'oubli.
 » Quelque pauvre que soit un jeune homme, s'il a de la
 » conduite & du talent, il trouve à emprunter assez pour
 » faire des tentatives. Dès qu'elles réussissent, toutes les
 » bourses s'ouvrent pour lui, & l'intérêt donne à l'Empire un
 » citoyen utile qui auroit été perdu, s'il ne lui eût tendu
 » une main secourable. Or, dès qu'on peut entrer dans le
 » commerce sans avoir des fonds à foi, le commerce doit
 » être nécessairement très-divisé, & tel par conséquent que
 » le demande l'état actuel de la population, la diminution
 » des dépenses du commerce & la bonne-foi qui doit y régner.
 » *Un homme, quel qu'il soit, dit Hay-tchi, n'a qu'une certaine*
 » *mesure de temps & de forces à employer. Si le commerce dont*
 » *il est chargé en demande plus, il faut qu'il appelle du secours ;*
 » *c'est-à-dire, qu'il achète des services. Ils lui coûtent peu pour*
 » *l'ordinaire, & il tâche d'en retirer beaucoup : ce qu'il gagne*
 » *sur eux, le dispense peu-à-peu de travailler lui-même, & le*
 » *public est chargé du fardeau de son oisiveté.* On demandoit
 » à So-ling pourquoi il avoit fait prêter vingt mille onces
 » d'argent sur le trésor public, à douze petits marchands ?
 » *C'est, répondit-il, afin que le public ne paie plus les festins,*
 » *les spectacles, les vernis, les concubines & les esclaves de*
 » *celui qui a envahi le commerce des soieries.* La rivalité des
 » ventes oblige les marchands à lutter d'industrie & de tra-
 » vail, c'est-à-dire, à rançonner moins le public. •
 » 2°. En ce que tout l'argent qui circule dans l'Empire,

» fructifie par le commerce pour tous ceux qui lui en con-
» fient.

» 3°. En ce que l'intérêt de l'argent n'augmente guere le
» prix des marchandises que pour celles qui sont de faste &
» de luxe ; mais aussi cette augmentation est considérable. Le
» commerce des choses de besoin est une excellente terre
» qui donne plusieurs moissons ; l'une succede à l'autre. Ces
» fonds passent & repassent plusieurs fois dans une année par
» les mains du marchand, en lui laissant des bénéfices dont
» l'ensemble est très-considérable ». L'Auteur développe cette
dernière phrase par des détails qui prouvent assez la nou-
veauté de la matière pour lui. Tout ce que nous y voyons
de plus clair, c'est que pour n'être pas écrasé par la grande
difficulté des trente pour cent, prélevés sur les profits du com-
merce des choses de besoin, ce qui en doit d'autant plus
augmenter le prix, qu'il ne reste au marchand que le néces-
saire, tout ce que nous voyons de plus clair, dis-je, c'est
qu'il veut prouver que la grande consommation des choses
de besoin, la proximité des lieux d'où on les tire, & le
grand nombre des marchands absorbent en quelque sorte ce
prélèvement par l'augmentation, la continuité & la rapidité
de cette espèce de commerce. Puis, il ajoute d'un ton triom-
phant : « C'est peut-être un des plus grands biens que pro-
» duise l'intérêt à trente pour cent. Pour tout dire, au surplus,
» il faut que les marchands & négocians gagnent de quoi
» vivre doucement, & non pas qu'ils fassent une fortune
» rapide. Indépendamment de la politique fondamentale de
» la juste distribution des biens, il seroit funeste à la chose
» publique qu'un comptoir, une boutique valussent plus que
» les grandes charges de robe & d'épée ; si l'intérêt à trente
» pour cent empêche cet abus, c'est un bien ». Comme les
idées qu'on a du luxe en Europe, pourroient ne pas être les
mêmes

mêmes qu'ici, & que notre *Tfien-tchi* suppose qu'il n'y a qu'une façon de penser sur un objet si capital, nous ferons ici une petite digression pour rapprocher le lecteur de notre Chine.

Nos moralistes & nos philosophes sont toujours en armes contre le luxe. Quelques-uns même poussent leur zèle pour la simplicité des mœurs des anciens, jusqu'à s'en faire les chevaliers, tant ils poussent loin leur admiration aveugle. Comme cet ouvrage n'est pas un ouvrage de morale & de philosophie, nous nous contenterons d'observer en général que la doctrine de ces sages est toute en faveur de la vertu; il ne leur manque que de la pratiquer & de la persuader.

Les hommes d'Etat posent ici en principe, que les mœurs sont le point d'appui & le levier de l'autorité; mais ils tâchent de tirer parti de tout pour le bien public. Le luxe, selon eux, est une suite inévitable de l'inégalité des conditions & des passions. Les loix du gouvernement temperent tant qu'elles peuvent la disproportion du partage des biens, mais elles n'en sauroient empêcher toutes les suites : les loix du gouvernement environnent les passions de digues & de barrières, mais elles ne réussissent jamais à contenir leur inconstance, & à subjuguier leur impétuosité. « Le goût du luxe, » dit *Tchin-tsé*, est un levain de putréfaction & de mort » dans le corps politique de l'Etat. Le chef-d'œuvre de la » sagesse est de faire qu'il s'exhale par des plaies particulières, » afin d'empêcher qu'il ne gagne la masse du sang ». C'est à quoi vise notre ministère de son mieux. Voici ses principes tels que nous les avons conçus d'après nos meilleurs Ecrivains.

Si toutes les conditions étoient égales & le partage des biens dans un juste niveau avec le nombre des personnes de chaque famille, le luxe consisteroit à sortir de cette égalité

& de ce niveau. La différence des conditions & la disproportion des biens admises & subsistantes, le luxe consiste dans tout ce qui déborde la ligne de concurrence de chaque état & condition, ou mesure des biens. Le négociant qui veut être logé, servi & nourri comme un grand Mandarin, donne dans le luxe ; le cultivateur qui veut se mesurer avec un emule plus riche que lui, est dans le même cas.

Comme les deux premiers ordres de l'Etat, les Mandarins & les Lettrés sont des états où on parvient de tous les autres par le mérite, la multitude voit leur supériorité avec moins de jalousie. Ceux qui y parviennent étant pour ainsi dire les députés de la nation pour la gouverner, & conserver le dépôt des sciences, la multitude n'est pas plus blessée de les voir mieux partagés qu'un fils de voir son maître & son père mieux logés, mieux nourris, mieux vêtus & plus distingués que lui ; au contraire, il en est flatté, & jouit, pour ainsi dire, de leur bien-être. Par la même raison, s'il voit son aïeul mieux partagé que son père, cette gradation lui ôte jusqu'à la pensée du murmure ; mais si son aïeul & son père faisoient de folles dépenses & se procuroient le superflu, tandis qu'il manqueroit du nécessaire, il crieroit à l'injustice & à la dureté. Leur mollesse fastueuse aigriroit le sentiment de ses besoins. L'application est facile : les Princes & les Officiers publics sont les pères des peuples.

Voici comme raisonne *Lieou-tchi* : « Tout ce qui ne tend
 » qu'à assurer la consommation des productions de la nature &
 » de l'art, selon la gradation des différens ordres de l'Etat,
 » n'est point le luxe que doit combattre la politique. La
 » sagesse de l'administration consiste à fixer, proportionner
 » & diriger tellement cette consommation, qu'elle laisse
 » chacun à sa place, qu'elle ne puisse augmenter qu'à propor-
 » tion de l'augmentation des productions, & qu'elle ne soit

« jamais odieuse à la multitude ». L'Etat a fait tout ce qu'il pouvoit à cet egard, en bâtissant les maisons des Magistrats, en fixant le nombre de leurs domestiques, en déterminant la forme de leurs habits pour toutes les saisons & pour toutes les circonstances, selon leur rang & leur emploi; en réglant la pompe des funérailles & des mariages, & en établissant des distinctions entre tous les ordres. Il ne s'agit à cet egard que de faire observer la loi.

Nos politiques distinguent deux sortes de luxe : le luxe dans les rapports & le luxe dans les choses. La loi anéantit la première espèce, en la consacrant comme le signe distinctif de l'autorité. « Elle le fait d'une manière d'autant plus admirable, dit *Pong-tao-sching*, qu'elle lui coupe les ailes, en » le circonscrivant, & qu'elle le tourne entièrement au profit » du public, parce qu'elle assure la consommation continuelle » des choses les plus rares, & change réellement en revenus » pour le peuple les dépenses d'éclat des gens en place, qui » ont moins le privilège que l'obligation de les faire ». La seconde espèce, qui est la seule odieuse & funeste, demande toute l'attention & toute la fermeté du gouvernement, pour ne tolérer dans les particuliers que ce qui peut contribuer à l'utilité publique.

Il doit aiguïser le glaive de la justice contre tout ce qui expose la vie des citoyens. Le Prince est le meurtrier de tous ceux dont le luxe & la magnificence ou causent la mort, ou abrègent les jours, en quelque manière que ce puisse être; dès qu'il peut le prévoir, il doit l'empêcher. Cette raison est celle qui empêche l'exploitation de belles & riches mines en pierreties, en or & en argent, que nous avons dans plusieurs Provinces.

Le Prince doit demander compte à la Police de tout ce qui tend ou à corrompre les mœurs, ou à en augmenter &

à en perpétuer la corruption. « Il ne faut qu'être homme à
 » cet egard, dit *Pan-tchi*, pour penser en Empereur. Les
 » incendiaires & les empoisonneurs sont moins dangereux que
 » les corrupteurs des mœurs publiques. Les Peintres, les Musi-
 » ciens, les Danseurs & les Comédiens ne sauroient être veillés
 » de trop près. Les Princes sont d'autant plus inexcusables de
 » mollir en cette matiere, qu'ils ne peuvent douter que la
 » décadence des mœurs ne soit l'eclair de celle de l'Etat. Le
 » lien des mœurs publiques rompu, tout s'écroule au moindre
 » choc ».

Il doit rendre les douanes responsables & de l'entrée, & de la vogue de toutes les superfluités étrangères; il ne faut pas même qu'on en parle dans les livres.

Il doit accabler & anéantir par des flétrissures & des châtimens corporels tout ce qui peut diminuer les productions utiles de la nature & de l'art, ou en augmenter les consommations en pure perte pour le public. Cet article embrasse des détails immenses. Dans la diminution des productions utiles, outre les jardins de plaisance qui occupent de bonnes terres, les plantations d'arbres stériles & de pure curiosité, la pêche & la chasse en certains temps, la récolte des feuilles de thé en boutons, &c. il faut comprendre encore tout ce qui peut détourner les colons des travaux de la campagne & les artisans des ouvrages nécessaires au public. Dans l'augmentation des consommations, outre les vins de grain, les confitures de fruits rares à peine formés, &c. il faut comprendre encore tous les arts d'agrément qui consomment inutilement le bois, le charbon, la soie, le coton, l'huile, &c. « Si les productions annuelles, dit *Ouan-yang*, étoient surabondantes & supérieures aux consommations, tout ce qui tendroit à les augmenter seroit avantageux à l'Etat; mais l'extrême population de notre Chine la réduisant à une sage économie pour,

« les choses les plus nécessaires, c'est ôter aux pauvres la chair
 » du mouton, que de laisser manger beaucoup d'agneaux aux
 » riches ».

Il doit diriger le luxe, 1°. vers les productions de la nature d'une certaine espèce auxquelles la délicatesse, la fantaisie, la mode, le préjugé & la rareté ont attaché la supériorité sur les autres, comme le gibier, la volaille, les fruits de certains endroits; 2°. vers les ouvrages dont la matière est plus riche & le travail plus exquis aux yeux des connoisseurs; 3°. vers les curiosités inutiles au public, comme les anciens vases, les pierreries, &c. 4°. vers les ouvrages qui n'occasionnent aucune consommation nuisible, & ne sont précieux que par l'adresse & l'habileté de l'artiste; 5°. vers les matériaux singuliers, comme les bois odorans, les pierres colorées, l'ivoire, &c. L'essentiel; c'est que le luxe ne fasse enchérir ou rechercher que ce qui ne seroit pas remarqué sans lui, & c'est ce qui dirige la politique de nos Empereurs dans leurs goûts, leurs choix & leurs fantaisies qui donnent le ton à tout l'Empire. *Kang-hi* faisoit un accueil extraordinaire à des pierres, à des racines, à des coquilles rares, pour faire gagner aux pauvres les folles dépenses du luxe.

Enfin, le Prince doit avoir les yeux toujours ouverts sur tout l'Empire, pour y étudier les pas du luxe, & empêcher qu'il n'introduise aucune nouveauté dans tout ce qui est d'un usage général, & qu'il ne se montre jamais au-dehors d'une manière qui irrite les desirs de la multitude, ou qui aigrisse le sentiment de ses maux. Reprenons maintenant les raisonnemens de *Tsien-tchi*.

« Nos Médecins avouent que les alimens n'ayant plus ni la
 » force, ni la salubrité qu'ils avoient dans la haute antiquité,
 » parce que la terre étoit moins épuisée, & qu'ayant à choisir,
 » on assignoit à chaque chose le terrain qui lui convenoit le

« mieux ; c'est aller contre les principes de l'antiquité, que de
 « raisonner sur les maladies, sur les remèdes, comme elle
 « en raisonnoit, sur-tout lorsque les mœurs & les usages actuels
 « sont si différens des premiers temps. Quelques Lettrés au
 « contraire, veulent raisonner aujourd'hui sur l'administration
 « publique, comme si les changemens infinis qui sont survenus
 « dans la population, dans l'agriculture, dans les arts & dans
 « le gouvernement, ne méritoient aucune attention ; ils s'ob-
 « tinent à soutenir que tout ce qui nous éloigne du plan de
 « gouvernement des trois premières dynasties, est funeste à la
 « chose publique ; puis ils concluent brusquement : *Donc tout*
 « *ce qu'on dit sur l'art de gouverner à profit pour l'État le luxe &*
 « *toutes ses suites, n'est qu'un égarement de la raison & un piège*
 « *tendu à la politique.* Que leur répondre ? *Tcheou-kang & Con-*
 « *fucius* suivoient les principes politiques de Yao, de Yu &
 « de Tching-tang ; mais en les suivant, ils en combinèrent
 « l'application, & l'assortissoient aux circonstances du temps
 « & à l'état où ils trouverent l'Empire. C'est en cela que brilla
 « leur haute sagesse : ou condamnez-les, ou ne nous blâmez
 « pas ».

Tsien-tchi répond ici à une forte objection tirée de l'histoire des Han, sous lesquels le luxe introduit par le commerce auroit tout perdu, si on n'avoit écrasé & anéanti le commerce lui-même. Sa réponse, qui embrasse en peu de mots des faits & des discussions sans nombre, exigeroit trop de notes pour être bien comprise. Nous n'en traduirons que la fin qui suffit pour notre objet.

« Les marchands gagnoient prodigieusement. L'or & l'ar-
 « gent étoient devenus très-communs, jamais la Chine n'avoit
 « possédé tant de choses rares & précieuses, jamais elle n'avoit
 « paru si riche. Mais comme l'agriculture est la source pri-
 « mitive des richesses, & la seule qui ne tarisse jamais, au lieu

» de profiter de la circonstance pour la rétablir, on la négligea
 » encore plus, & tout auroit été perdu, si on n'avoit pas
 » tout bouleversé pour la rétablir : *Le luxe qu'allait le*
 » *commerce, exposa l'Etat, parce qu'il fit négliger l'agriculture,*
 » *augmenta les consommations des choses les plus nécessaires, cor-*
 » *rompit les mœurs, confondit les états & enrichit les étrangers de*
 » *nos pertes.* Arrêtons-nous à ces paroles du sage *Yang-thong-li.*
 » Le luxe n'enrichit aucun étranger de nos pertes, puisque
 » nous n'en tirons presque rien, & que nous ne leur cédon
 » que notre surabondant (L'Auteur écrivoit il y a soixante
 » ans, le commerce de Kan-ton n'étoit pas tel qu'il est aujour
 » d'hui.). L'administration publique a pourvu à ce que le luxe
 » ne pût ni nuire à l'agriculture, ni augmenter les consom
 » mations des choses nécessaires, ni corrompre les mœurs, &
 » les loix ont tellement fixé les limites des distinctions exté
 » rieures, que la révolte seule peut les franchir. Reste donc
 » à occuper le luxe de choses superflues, & à profiter de son
 » foible pour les choses rares & précieuses, de manière à le
 » rendre utile à l'Etat, en épuisant son argent. Le haut inté
 » rêt de l'argent remplit très-bien ce but. Pour rendre la chose
 » plus sensible, distinguons *le luxe de comparaison & le luxe*
 » *dans les choses.*

» Depuis le village jusqu'à la Cour tout est soumis au luxe
 » de comparaison. Le payfan prétend se distinguer du payfan
 » par une toile plus fine, comme le courtisan du courtisan
 » par une plus belle zibeline. Chacun restant en deçà des
 » limites qu'a tracées la loi, le gouvernement ne peut rien
 » contre ces écarts de la vanité, L'intérêt à trente pour cent
 » est chargé de la cause publique, & la défend en rançon
 » nant ceux qui prétendent à ces petites distinctions : citons un
 » exemple pris au hasard. Un marchand de Pé-king fait venir
 » mille piéces de soieries du premier ordre ; la couleur, le

» deffin, le grain de la soie sont ce qu'il y a de plus beau en
 » ce genre. Un autre en fait venir dix mille de soieries ordi-
 » naires & usuelles; comme il y a dix personnes qui ache-
 » tent de celles-ci, contre une qui achètent des premières,
 » il est évident que le dernier vendra ses dix mille pièces de
 » soie, tandis que l'autre en vendra mille. Or, dans ce cas,
 » en ne gagnant qu'une demi-once d'argent par pièce de
 » soie, celui qui en vend dix mille, gagne cinq mille onces
 » d'argent que l'autre ne peut gagner qu'en faisant monter
 » son bénéfice, sur chaque pièce, à cinq onces d'argent. Donc
 » l'intérêt à trente pour cent est le fléau du luxe de compa-
 » raison; car la même règle vaut dans tout l'Empire pour
 » tout ce qui en est l'objet.

» Pour le luxe dans les choses, c'est encore pis. Elles sont
 » un objet de luxe, à raison de leur beauté, de leur rareté,
 » de leur antiquité, de la difficulté de les avoir, de leur nou-
 » veauté, de leur prix, &c. Or, comme ce sont les der-
 » nières choses qu'on achète & les premières dont on se défait,
 » ainsi que dit le vieux proverbe, il est évident que le com-
 » merce qui s'en fait ne peut être considérable que dans sa
 » totalité. Comme, outre cela, chacun a ses goûts & ses
 » idées, si on en excepte les grandes villes du premier ordre
 » & la Capitale, ce qui est luxe dans les choses ne peut pas
 » devenir un objet de commerce pour un marchand. Ce n'est
 » guère qu'un surplus qu'il se ménage pour les occasions que
 » font naître l'usage des présents, la mode & les changemens
 » de fortune. Bien plus, tout ce qui suit le flux & le reflux
 » des goûts, des fantaisies & des circonstances, n'a point de
 » prix fixe, & augmente à proportion de sa nouveauté, de sa
 » singularité, de sa rareté, & dès-lors est abandonné au savoir
 » faire des marchands. Il résulte de-là que c'est sur ces sortes
 » de choses que les gens de commerce font tomber l'intérêt
 » de

» de trente pour cent par les gros profits qu'ils veulent y
 » faire. Les faits viennent à l'appui des raisonnemens ; tout le
 » monde fait que des aiguilles de tête, des pendans d'oreilles
 » de Pé-king, d'une nouvelle façon, se vendent ce qu'on veut
 » dans les Provinces. Il en est de même des vieux vases,
 » des vieilles peintures, des statues, & même des confitures,
 » liqueurs, fruits, nids d'oiseaux, qui sont portés d'un bout de
 » l'Empire à l'autre ; les marchands croient gagner peu, lorsqu'ils
 » ne gagnent pas cent pour cent sur ces bagatelles.

» *Conclusion.* Supposé que la vente générale des objets de
 » luxe monte toutes les années dans tout l'Empire à trente
 » millions d'onces d'argent, & elle doit monter plus haut, si
 » on en embrasse la totalité, il résulte de leur cherté que
 » l'intérêt à trente pour cent en diminue la quantité réelle de
 » plus de douze millions, par l'augmentation du prix qu'elle
 » oblige les marchands de prélever. Donc, autant il importe
 » de donner un frein au luxe & de le rendre ruineux aux par-
 » ticuliers, autant il est avantageux de conserver l'intérêt de
 » trente pour cent utile au commerce par tant d'autres endroits ;
 » donc, &c.

3°. L'Etat, selon *Lin-ouen-hio*, a voulu faciliter les emprunts
 & les rendre ruineux, afin que ceux qui sont dans le besoin
 fussent & plutôt secourus & plutôt forcés à se délivrer du
 fardeau de leurs dettes, & que les dissipateurs fussent ruinés
 plus promptement.

Lin-ouen-hio est un moraliste qui ne ménage rien dans ses
 expressions & dans ses portraits ; mais, comme dit fort bien
Pong-sieou-te, à son occasion, « Vieux Lettré gronde toujours,
 » & ses regrets qui viennent de son admiration pour l'anti-
 » quité qu'il a bien étudiée, valent mieux souvent que ce qu'il
 » dit sur son siècle, qu'il ne connoît pas assez ». Comme on
 sera peut-être curieux de voir sur quel ton grondent les vieux

disciples de Confucius, nous allons traduire quelques morceaux du préambule de *Lin-ouen-hio* : aussi-bien sera-ce un repos pour l'attention du lecteur fatigué.

« On trouve par-tout des offres de service, dit *Lin-ouen-hio*, & ils s'évanouissent en excuses dès qu'il s'agit de les réaliser. Autant la langue paroît près du cœur, autant la main en est éloignée. Le commerce de la parole n'est plus qu'un commerce de mensonges polis ; les plus stupides sont éloquens pour faire valoir leur bonne volonté & faire recevoir leurs refus ; ils les adoucissent par tant de promesses & de sentimens, ils en paroissent si affligés & si tristes, qu'il faut encore les en remercier. Ce n'est plus que chez les pauvres qu'on trouve la tendre compassion, la bienfaisance, la générosité & les sentimens d'une vraie cordialité. La loi qui permet l'intérêt à trente pour cent, a fait penser pour jamais la balance en faveur de l'antiquité qui n'en a pas eu besoin, qui n'en a pas soupçonné la possibilité, & qui en auroit eu horreur, si on la lui avoit proposée ; loi aussi infamante pour notre siècle que celle qui permet aux pères de vendre leurs enfans, ou celle qui tolère les théâtres des idoles & les lieux de débauche. Si notre exemple ne corrompt pas les générations futures, elles auront horreur de nous, en nous comparant à nos ancêtres. Nés avec une âme tendre & sensible, ils regardoient comme une bonne fortune l'occasion, toujours trop rare à leur gré, de rendre service ; l'homme, le concitoyen, l'ami, le parent ne dispa- roissoient pas à leurs yeux sous les ombres du besoin. Quand l'Etat ne les secouroit pas assez tôt, ils se faisoient une fête de le prévenir. Les moins fortunés étoient riches pour faire accepter des dons sous le nom simulé de prêts, & aujourd'hui les emprunts sont devenus un objet de commerce. Le frère vend à son frère le faible secours qu'il accorde à sa

« misère, & demande tout l'appareil des contrats pour en
 « garantir le paiement. Malheureux ! brûlez vos annales, ou
 « terminez-les à vous. Il seroit trop effrayant pour la posté-
 « rité d'apprendre que les descendans de ceux qui s'appauvri-
 « soient pour secourir leurs concitoyens, ont abusé du besoin
 « des pauvres pour s'enrichir aux dépens de leur misère.
 « O temps ! ô mœurs ! ô siècle pervers ! il a fallu les y auto-
 « riser par la loi, afin de ne pas priver les pauvres de ce
 « funeste secours, ou même afin d'empêcher qu'ils n'en abu-
 « sassent, pour les opprimer & les tyranniser avec une dureté
 « inconnue aux barbares du nord (*Lin-ouen-hio* écrivoit sous
 « la dynastie précédente ; on ne s'exprimeroit plus de même
 « aujourd'hui), qui errent sans mœurs & sans loix dans
 « les deserts ». Ici notre Auteur compulse les registres des Tri-
 « bunaux, & prouve par les monumens les plus décisifs qu'il
 ne faut qu'étudier l'histoire du prêt à intérêt, pour voir qu'il
 a toujours crû d'une génération à l'autre : « parce que les
 « accroissemens de la dureté & de l'usure ont forcé les Princes
 « à encherir les uns sur les autres dans les taux qu'ils ont fixés ».
 Il en conclut que le taux de trente pour cent étant le plus
 fort qu'il y ait jamais eu, la génération présente surpasse
 autant les générations passées en dureté de cœur, que celui
 qui ajoute des blessures sur des blessures, des plaies sur des
 plaies, surpasse en cruauté celui qui a fait les premières. Puis
 il continue ainsi : « L'humanité & la bienfaisance, la compas-
 « sion & la sensibilité, la générosité & le désintéressement
 « sont tellement éteints dans les cœurs, qu'à la honte de la
 « raison, du savoir & de la vertu, les disciples de Confucius
 « s'avilissent jusqu'à ériger en principe de politique & d'admi-
 « nistration l'art abominable d'immoler le peuple & les pau-
 « vres au prétendu bien de l'Etat, comme s'ils n'en faisoient
 « pas la partie la plus nombreuse, & que les faire jouir d'une

» douce abondance , ou du moins leur adoucir les miseres de
» la vie , n'étoit pas le premier & le plus essentiel objet du
» grand art de régner ; comme si la bienfaisance , les secours
» réciproques & le défintéressement n'étoient pas les premiers
» & les plus sacrés liens de la société ; comme si la soif de l'ar-
» gent & l'âpreté du gain n'avoient pas été dans tous les
» siècles le premier levain de tous les crimes & la source inta-
» rissable des malheurs publics ; comme si enfin la corruption,
» la bassesse & la dureté de nos mœurs domestiques & civiles
» ne couvroient pas d'infamie ces oracles de mensonge & de
» dépravation qu'on prétend accréditer par le vernis d'un
» jargon politique. Insensés , accordez-vous avec vous-mêmes ;
» Vous gémissiez fastueusement sur les trahisons des hommes
» d'Etat, sur les rapines des gens de guerre, sur les prévarications
» des magistrats , sur les injustices des officiers publics , sur les
» chicanes des plaideurs , sur les monopoles des marchands , sur
» les divisions des familles , & sur ce déluge terrible de vols ,
» de meurtres , d'empoisonnemens , d'assassinats & de parric-
» cides qui ont emoussé le glaive de la justice , fait des lieux
» d'exil de toutes nos Provinces , rapetissé toutes les prisons ,
» & qui nous environnent par-tout de craintes & de périls.
» Gémissiez encore plus , malheureux ! de ce que la probité ,
» la justice , l'amitié , la pudeur , l'amour conjugal , & même
» la Piété Filiale vont s'affoiblissant de jour en jour dans tous
» les cœurs , & s'anéantissent au moindre cri de l'intérêt. Là
» cupidité nous frappe avec les chaînes dont nous la délivrons.
» Et c'est l'intérêt de l'Etat qui lui assure la protection des loix ?
» O Tien ! juste Tien ! quel intérêt l'Etat peut-il avoir qui
» lui soit plus cher & plus sacré que celui de serrer les liens
» de bienfaisance & de défintéressement qui doivent unir les
» citoyens ? Peut-on ignorer qu'il n'appartient qu'à la vertu
» d'assurer le bonheur public , & que la cupidité est la mere de

« tous les vices ? Et cette cupidité, on l'attise dans les cœurs,
 « on consacre sa dureté, on couvre sa tyrannie de la protec-
 « tion des loix. Ce n'est plus une honte de refuser des secours
 « au malheureux, on est autorisé à lui vendre l'assistance la
 « plus urgente & à abuser de son état pour le rançonner.
 « La misère d'un seul citoyen troubloit autrefois les plaisirs
 « les plus innocens de nos ancêtres, & aujourd'hui, ô honte !
 « les calamités publiques deviennent une bonne fortune par les
 « emprunts qu'elles occasionnent & les profits qu'elles assurent ;
 « c'est à l'accablement & aux larmes des colons, que les riches
 « doivent leurs plaisirs. Plaisirs barbares & impies, d'autant
 « plus dignes de notre siècle, qu'ils outragent plus le *Tien*
 « qu'on connoît à peine dans son temple » (Il n'y a qu'un
 temple dédié au *Tien* dans l'Empire, & l'Empereur seul peut
 lui offrir des sacrifices. Ceux qui y suivent Sa Majesté seroient
 fort embarrassés pour dire, si on le leur demandoit, la croyance
 de l'Empire sur le *Tien*).

Lin-ouen-hio invoque ici l'antiquité, & la fait contraster
 avec son siècle d'une manière très-frappante pour nos Chi-
 nois, qui regardent une ancienne descendance, un vieux héri-
 tage & une longue postérité, comme le comble & le supplé-
 ment des biens de la vie ; puis profitant adroitement de ses
 avantages, il fait un tableau touchant des douceurs de la
 vie privée & publique des Anciens : « Qui doubloient la jouis-
 « sance de leurs biens, dit-il, par la bienfaisance & la géné-
 « rosité ». Il finit par ces belles paroles : « Les plaisirs du faste
 « & du luxe sont les plaisirs des sens ; les plaisirs de la bienfai-
 « sance sont les plaisirs de l'ame. Comparez la joie de porter
 « de beaux habits, à celle d'en avoir donné à un pauvre
 « vieillard à qui ils ont conservé la santé ; la sensation de man-
 « ger des mets exquis, à la délicieuse satisfaction d'avoir donné
 « du riz à une famille désolée ; le plaisir d'entendre des voix

» mercénaires, à la touchante consolation d'effuyer des larmes
 » & d'arrêter les soupirs du désespoir, &c. Les gains de l'in-
 » térêt nous procurent les premiers, la bienfaisance de nos
 » ancêtres leur procuroit les autres, &c ».

Le résultat de toutes ces moralités philosophiques, c'est que la fin & le motif de la loi de l'intérêt est d'obliger le scorpion à se piquer de son aiguillon & de tourner son venin contre lui-même. « Le Prince, dit notre Auteur, a tellement assorti la loi aux circonstances malheureuses où il s'est trouvé, qu'il a donné un frein à l'usure, facilité les emprunts aux pauvres, ôté aux riches ce qu'ils cherchent le plus dans les prêts, & rendu leur secours funeste à ceux qui ne devroient pas le demander ». Cette conclusion & l'exorde sont bien disparates; mais nos Lettrés ont leurs artifices pour séduire l'imagination du lecteur, & capter sa bienveillance. Comme *Lin-ouen-hio* parle trop oratoirement, nous nous bornerons à analyser quelques-unes de ses idées.

Il distingue d'abord différentes sortes d'emprunts : les emprunts de nécessité, les emprunts qui tendent à se procurer une plus grande aisance, les emprunts du commerce & les emprunts de la prodigalité.

« Les Anciens, dit-il, ne connoissoient qu'une sorte de prêt; celui du besoin. L'usure n'en connoît pas qui mérite de la compassion, & avant la loi de l'intérêt à trente pour cent, elle pouffoit la barbarie jusqu'à demander des intérêts exorbitans aux pauvres; sous prétexte même que les fonds qu'on leur confie sont plus exposés, à proportion de leur indigence, elle prélevoit souvent l'intérêt qu'elle prêtoit : ou pour peu qu'on différât de la payer, elle exigeoit un second, un troisième, ou quatrième intérêt, qui doubloit la dette dès la première année » (Pour bien saisir la vérité de cette horrible accusation, il faut se souvenir qu'on paie ici l'intérêt

par mois.). La loi , selon notre Auteur , a délivré les pauvres de cette tyrannie. Elle a fixé un intérêt qu'il n'est jamais permis d'augmenter dans aucun cas , & sous quelque prétexte que ce soit ; elle a pros crit pour jamais l'intérêt de l'intérêt , & comme elle a décerné des peines corporelles & judiciaires qui sont infamantes , elle est devenue à cet egard un grand frein pour l'usure.

Un Bourdaloue ne pourroit pas peindre l'usure avec des couleurs plus odieuses que notre Lettré. Plus mauvais pere , plus mauvais epoux , plus mauvais parent , & plus mauvais ami encore que mauvais citoyen , l'usurier , selon lui , ne tient à la vie que par l'usure ; car pour l'argent il n'en connoît pas l'usage. La maison de l'usurier s'ouvre ici devant notre Lettré , il y entre pour examiner tout ce qui s'y passe ; puis il fait l'histoire de ses desirs & de ses craintes , de ses plaisirs & de ses peines , de ses projets & de ses rêves , & il met tant de naïveté , de force & d'impression dans ses tableaux , qu'on est obligé d'avouer que l'usurier est le plus vil & le plus malheureux des hommes ; ce qui l'indigne à l'excès , c'est que l'usurier a des subterfuges pour eluder la loi & enchérir sur l'intérêt qu'elle permet ; mais il ne s'en prend pas à la loi qui a fait , dit-il , tout ce qu'elle pouvoit. C'est aux Mandarins qu'il adresse la parole , pour leur démontrer qu'ils sont les complices de tous les usuriers qui prévariquent , & qu'ils en sont tôt ou tard les coupables victimes , &c. Il est bien dur d'autoriser l'intérêt de trente pour cent dans un emprunt que la nécessité fait faire. Oui , dit notre Auteur , mais la loi qui permet ce gros intérêt à cause de la décadence des mœurs , laisse aux ames nobles & sensibles une ample liberté pour suivre la générosité de leurs sentimens. Elle autorise l'intérêt , mais elle ne le commande pas , & elle ne l'autorise que parce qu'il a fallu intéresser la cupidité

publique à secourir ceux qui sont dans le besoin. Combien de gens à qui on ne prêteroit pas sans l'amorce de l'intérêt, & qui gagnent tout ce qu'ils perdroient sans la ressource de l'emprunt. Une famine, une inondation, un incendie, un malheur réduisent les citoyens les plus économes à emprunter ou à vendre : or, toute vente entraîne des frais qui sont en pure perte pour le vendeur; il est rare qu'on puisse retirer le prix de l'acquisition, & presque toujours impossible de vendre assez à temps pour arranger ses affaires. Outre cela, une vente ne subvient au besoin présent qu'en prenant sur l'avenir. Les plus sages le sont rarement assez pour ne pas dépenser, ou du moins entamer le surplus de la somme que leur laisse le besoin qui les a forcés à vendre leur fonds. Sous ce point de vue, les avantages de l'emprunt sont bien supérieurs à la vente, quelque onéreux que les rende l'intérêt que permet la loi. Cet intérêt même tourne d'autant plus à l'avantage de celui qui est dans le besoin, qu'il lui facilite & lui assure un plus prompt secours. L'appât du profit que garantit la loi est si vif & si présent, que le créancier regarde l'occasion de prêter comme une bonne fortune, & va quelquefois jusqu'à se mettre à l'étroit lui-même pour en profiter. Un jour de délai étant un jour de perte pour lui, il est aussi pressé à donner son argent que l'emprunteur à le lui demander. La facilité de l'emprunt, facilité essentielle dans l'ordre de la société, est une suite nécessaire & immuable du haut intérêt, par la raison même qu'elle le rend plus onéreux pour le débiteur. D'ailleurs, plus l'intérêt permis par la loi est dur & accablant, plus il faut que la voix du sang, de l'amitié & de la bienfaisance soit éteinte dans les cœurs des parens, des amis & des concitoyens de celui qui est dans le besoin, s'ils ne lui en épargnent pas la vexation, lorsqu'ils peuvent le faire.

La loi qui rend les emprunts onéreux, doit diminuer le
nombre

nombre des emprunteurs & la durée des dettes. La franchise de *Lin-ouen-hio* lui arrache ici des aveux qu'il tourne en reproche contre son siecle. « La loi de l'intérêt, dit-il, étoit » devenue nécessaire contre la cupidité, qu'elle favorise par une » contradiction qu'il n'appartient qu'à notre siecle d'expliquer. » Ce monstre à qui aucune bassesse ne coûte, se revêtoit des » lambeaux de la pauvreté, & alloit attendrir par des men- » songes l'amitié, la bienfaisance & la sensibilité trop crédules; » en obtenoit des emprunts dont elle n'avoit pas besoin, & les » ruinoit par les sommes qu'elle faisoit valoir à leurs risques » dans les ténèbres du secret. Le frere n'osoit refuser son frere, » l'ami son ami, le citoyen son concitoyen; ils se mettoient » à l'étroit pour soulager un besoin simulé, & devenoient les » victimes de leur bon cœur; car les dettes étant toutes à » l'avantage des débiteurs, des ames capables d'en contracter » de pareilles étoient aussi hardies à manquer à leurs pro- » messes qu'elles l'avoient été à mentir, &c ». Aujourd'hui un emprunt gratuit est devenu un don trop considérable pour qu'on ose le demander; la cupidité s'est privée de cette ressource dans ses maneges, par la maniere dont elle en a abusé, & la triste indigence la paie trop cher pour ne pas différer jusqu'aux plus dures extrémités d'y avoir recours; dès-lors, le taux de l'intérêt tourne à son profit. « *La facilité des emprunts* » *gratuits a plus ruiné de pauvres que l'intérêt à trente pour* » *cent*, disoit un grand Ministre. En effet, outre qu'on differe » tant qu'on peut de se charger de ce joug de fer, on se hâte » de le secouer, on retranche de ses dépenses, on les retarde, » on se met à l'étroit, on va jusqu'à se résoudre à souffrir quelque » temps pour ne pas s'exposer à être accablé. L'intérêt à trente » pour cent est un huissier qui presse le paiement jour & nuit ». Notre Auteur applique ce raisonnement aux différens ordres des citoyens, & prouve assez bien que la loi de l'intérêt est

devenue une loi d'économie pour la multitude, & a remédié à bien des abus. Le débiteur est aussi pressé aujourd'hui à acquitter ses dettes, que le créancier l'étoit autrefois à en presser le paiement; de-là, conclut-il, combien de familles sauvées du naufrage des emprunts, si connu avant la loi de l'intérêt?

« Indépendamment du grand intérêt des mœurs, de la tranquillité publique & du bon ordre, reprend *Lin-ouen-hio*, » l'équité demande que, qui ne travaille pas pour les autres, » soit obligé de travailler pour soi. L'Etat le plus mal gouverné, » est celui où il y a le plus de citoyens *solipses* & isolés, qui ne » tiennent à la société que par les biens qu'elle leur procure. Le » Prince & les Grands sont occupés du soin du gouvernement; les gens de Guerre ou défendent la patrie, ou veillent » à sa défense; les Magistrats gouvernent les peuples; les Lettrés » conservent la morale & les sciences; le Cultivateur couvre les » campagnes de moissons; le Marchand fait son commerce; » l'Artisan travaille; le Bonze exhorte au bien, & fait beaucoup » en cela. Il n'y a que le citoyen pécunieux qui soit oisif; à la » faveur de l'argent qu'il prête, il moissonne sans semer, jouit » des travaux de tous les autres sans avoir besoin de rien » faire; semblable à la mousse & au guy qui se nourrissent du » suc de l'arbre auquel ils sont attachés, & qui sont verts & » fleuris lorsqu'il souffre le plus, il s'engraisse des sueurs des » autres, & les temps de calamités sont des temps de bonne » fortune pour lui. Or, la loi de l'intérêt a produit le grand bien » de diminuer le nombre de cette espèce de citoyens parasites: si on en excepte la Capitale & quelques grandes villes, » ils ne peuvent plus avoir des revenus assurés, comme lorsque la modicité des intérêts leur laissoit des débiteurs à choisir. » On leur emprunte moins, on se hâte de les rembourser, & » leur argent plus exposé ou oisif entre leurs mains, les force à » acquérir des fonds. Les marchands même, qui étoient leur

» grande ressource, sont les plus pressés de finir avec eux.
 » D'ailleurs, outre que la profession de prêter à intérêt est
 » devenue & plus odieuse & plus vile, par l'augmentation
 » même de l'intérêt, les profits qu'offre cette augmentation,
 » sont & plus casuels & répartis dans tous les ordres de l'Etat,
 » &c.

» Si la guerre la plus heureuse est celle qui est la plutôt terminée, comme on le dit ordinairement, celle que fait l'intérêt du prêt aux prodigues, aux dissipateurs & aux étourdis, est aussi heureuse qu'on puisse le souhaiter. Elle est poussée avec tant de vivacité, qu'ils ne sauroient tenir long-temps la campagne. Il ne faut qu'un ou deux ans aujourd'hui pour ruiner de fond en comble l'héritier d'un Mandarin ou d'un gros marchand, qui auroit joui autrefois plusieurs années, & corrompu toute une ville par la continuité de ses fêtes & de ses débauches ». Notre Auteur finit par prouver que la loi de l'intérêt n'est qu'une loi de tolérance, & que c'est aller contre le véritable esprit de cette loi, que d'exiger des intérêts de ceux qui ont été incendiés, ou que les inondations, les tremblemens de terre, les naufrages, les maladies ont réduits à faire des emprunts; à moins que le prêteur ne soit lui-même dans le besoin.
 » Les circonstances, dit-il, où cette loi a été publiée, les motifs qui ont déterminé le législateur à la porter, & la fin qu'il s'y est proposée, la mettent au niveau de toutes les autres, puisqu'elle tend au bien public, & l'opere comme elles. Mais à moins de dire que les loix qui permettent à un homme d'en vendre un autre, à une fille de se dévouer à la débauche publique, à un frere de plaider contre son frere, à un mari de répudier sa femme légitime, à une veuve de se remarier, à moins de dire que ces loix ont voulu consacrer les outrages faits à la nation, à la pudeur, à la Piété Filiale, à la justice & à la fidélité conjugale, il faut convenir que la loi de

» l'intérêt n'est, comme elles, qu'une pure loi de tolérance
 » que la corruption publique a arrachée au législateur, qui
 » n'a renoncé à arrêter ces désordres, par des châtimens
 » publics, que parce qu'ils étoient devenus trop communs, &
 » leur source trop abondante pour la tarir, &c ».

Voilà à-peu-près les principales raisons qu'ont alléguées nos gens de Lettres, pour répondre aux improbateurs de la loi de l'intérêt de trente pour cent. On pourroit les donner plus développées, parce que d'autres Ecrivains ont traité à fond quelques articles, que les trois que nous avons cités ne font qu'effleurer. Mais, outre que cela nous meneroit trop loin, les Européens n'ont pas besoin qu'on appuie sur les conséquences des principes qu'on leur indique. Passons maintenant à la dernière partie de ce Mémoire, qui est à tous égards la plus curieuse & la plus intéressante; peut-être même, pourroit-on ajouter, la plus nouvelle & la plus instructive pour l'Europe.

III^o. Que fait l'administration publique pour réussir dans les vues qu'elle s'est proposées, en portant l'intérêt à trente pour cent? & est-elle secondée par les mœurs publiques?

Quels que soient les motifs qui ont déterminé le Prince à porter l'intérêt de l'argent à trente pour cent, quelle que soit la fin qu'il s'est proposée, « il ne pouvoit pas se dissimuler, » dit *Tsien-ing-koué*, qu'elle seroit un joug de fer pour tous » ceux que des besoins pressans obligeroient à faire des emprunts, & un fléau pour tout l'Empire, par les coups qu'elle » porteroit à la bienfaisance, à la compassion & à la générosité, liens les plus utiles de toute société politique & civile ». Mais comme la loi humaine la plus juste renferme ou occasionne nécessairement une infinité d'injustices particulières, & n'est juste, dit *Kin-tao-ming*, que parce que le consentement

*public les efface en ce sens, que chacun renonce à ses droits particuliers pour assurer le bien public qui est le premier des biens ; la loi de l'intérêt étoit à cet égard dans le cas où sont toutes les autres. Comme on a trouvé le moyen de tempérer une infinité de loix par des modifications, par des exceptions, par d'autres loix même, & sur-tout par la maniere dont le gouvernement en fait l'application particuliere, on songea d'abord aux moyens de parer aux inconvéniens de la loi de l'intérêt, en établissant des bureaux d'emprunt pour les citoyens qui se trouvent dans le besoin, par le malheur des circonstances ou des événemens. L'Etat étant riche en fonds & pouvant les augmenter à son gré, il lui étoit aisé d'établir des bureaux dans les villes & dans les campagnes. A en croire plusieurs Lettrés, c'étoit un moyen sûr pour se rapprocher enfin du gouvernement des premières dynasties, & rompre pour jamais la fatale barriere de l'indigence qui sépare le citoyen du citoyen, & le rend comme étranger dans le sein de sa patrie. On alléguoit que dans les premiers temps l'Etat étoit chargé de tous les pauvres, & n'en étoit que plus riche, parce que personne n'étant réduit à s'avilir pour assurer sa subsistance, les riches menaient une vie moins oiseuse, & les pauvres une vie moins misérable. On citoit l'exemple de la dynastie des *Han* qui avoit réussi successivement à rétablir le commerce & l'agriculture, par les avances qu'elle avoit faites aux négocians & aux cultivateurs. On disoit encore que c'étoit le meilleur moyen de rendre utiles & profitables les sommes annuelles que l'Etat dépensoit en aumônes, en graces & en récompenses. Quant à l'administration des bureaux d'emprunt & à la maniere dont ils devoient être distribués & fournis de fonds, les sentimens étoient fort partagés. Les uns vouloient que les bureaux d'emprunt fussent les mêmes que les bureaux de recette, & qu'on suivît les mêmes répartitions*

& proportions pour les fonds qu'on leur assigneroit. D'autres prétendoient que l'administration des emprunts étant une administration de grace & de bienfaisance, il falloit la confier par districts à ceux des riches citoyens qui réuniroient les suffrages de la multitude par leur probité. Un choix si honorable deviendrait une distinction & une récompense qui assureroit leur zèle & leur application dans un emploi également pénible & délicat. Quelques-uns étoient d'avis que pour marcher encore de plus près sur les traces de la sage antiquité, on prendroit dans chaque endroit une note de ceux qui seroient dans le besoin, pour que les grands Officiers de la Province déterminassent la juste répartition des prêts. Cette diversité d'avis venoit de la difficulté que tout le monde voyoit d'assurer la juste distribution des emprunts & d'en procurer le remboursement, à cause de l'embarras de fixer des règles dans une administration où tout est casuel & illimité, & plus encore d'empêcher les prévarications dans le détail. Le ministère reçut tous les plans & les systèmes qu'on lui offrit, les examina avec soin, & fit échouer tout ce qu'on lui proposa pour les bureaux d'emprunt, qu'il n'avoit jamais goûtés. Cependant, comme la loi de l'intérêt de trente pour cent alloit devenir évidemment funeste, par la diminution des secours que les pauvres & les riches trouvoient dans les emprunts, on songea efficacement à faire en sorte que les riches, les prodiges, les dissipateurs & les marchands fussent les seuls dans le cas de faire des emprunts considérables. Voici ce qu'on a imaginé en différens temps & ce qui se fait aujourd'hui dans tout l'Empire. Anciens usages, loix, administration publique, mœurs publiques, &c. tout a été combiné par le ministère; il a tiré parti de tout pour la fin qu'il se proposoit.

Les emprunts des hommes en place & des Magistrats, étant évidemment ceux qui seroient plus funestes à la chose publi-

que , parce qu'ils exposent leur probité ; c'est aussi ceux qu'on a pris plus à tâche , sinon d'empêcher totalement , du moins de diminuer de manière à les rendre fort rares pour ceux qui se conduisent bien.

1°. L'Etat paie six mois d'avance à tous les Mandarins de robe & d'épée , sur les appointemens de leur charge ; & dans les temps de calamités , ces avances vont quelquefois à deux & même trois années.

2°. Il ajoute des prêts aux avances pour ceux qui sont nommés à des emplois dispendieux ou éloignés de leur séjour.

3°. Il fait défrayer sur la route ceux que la Cour envoie en commission , quoique leurs appointemens courent à l'ordinaire ; ainsi que les Mandarins qui vont d'un endroit à l'autre dans leur district , pour les affaires dont ils sont chargés.

4°. Il loge tous ceux qui ont Tribunal , & a tellement déterminé leurs habits , soit ordinaires , soit du petit cérémonial , soit du grand ; fixé les différences qui distinguent les grades , borné les jours & les circonstances où ils doivent les porter , que leur vanité ne peut pas entamer leur économie sur cet article , non plus que sur tout ce qui fait la représentation , comme le nombre des domestiques , le train , les festins , &c.

5°. Il leur permet d'accepter en présent , de leurs inférieurs , des choses usuelles ; & cette étiquette , qui n'est ni à charge au public , ni dangereuse pour leur probité , est un secours afforti à leur rang.

6°. Il y a des gratifications en argent pour ceux qui se distinguent par leur intégrité , ou leur zèle pour le bien public , & les services accélèrent les promotions.

7°. A la mort de leur père , de leur mère , de leur épouse , il leur assigne , selon leur grade , une certaine somme pour les dépenses funéraires.

8°. Les Mandarins des finances ont des appointemens plus considérables, & les autres ont un bénéfice sur le titre & la balance, dans tous les paiemens dont ils sont chargés; bénéfice qui suit les grades & les embrasse tous. Voilà, pour le remarquer en passant, à quoi sert la supériorité du titre de l'argent du trésor, & de sa balance.

9°. Comme tous les Mandarins du peuple, ou qui sont à la tête d'un Tribunal, ont entre les mains le trésor de réserve, quoique la loi leur défende d'y toucher, on ferme les yeux sur les emprunts passagers, avec d'autant plus de facilité que l'Etat ne risque jamais rien.

10°. Tous les Mandarins de tous les ordres sont reçus à emprunter juridiquement sur le trésor public des sommes proportionnées à leur grade. Cet emprunt porte intérêt, il est vrai; mais tantôt pour une raison, tantôt pour l'autre, Sa Majesté en fait presque toujours.

Les soins du gouvernement pour les gens de Guerre sont admirables: 1°. ceux des frontieres, du milieu des campagnes, des gorges des montagnes, des grandes villes & de la capitale, soit Officiers, soit soldats, ont la moitié de leur solde en grain; 2°. on leur donne six mois d'avance, quand ils vont à la guerre, & tout le temps qu'elle dure, ils ont deux soldes, une qui leur est payée & l'autre qui est donnée à leur famille; 3°. dans les temps de misère ou de calamité, la caisse militaire leur fait des prêts en grain & en argent, selon leurs grades & les circonstances, & ces prêts auxquels on donne le nom d'avances, sont très-souvent de pures gratifications, parce qu'on leur en fait grace pour la moindre raison qu'on peut en alléguer à l'Empereur; 4°. on tient des rôles exacts de ceux qui périssent à la guerre; & selon qu'ils sont morts dans la mêlée, de leurs blessures, ou de maladies, on assigne une certaine somme pour leurs funérailles, & des pensions

penfions pour leurs veuves & leurs enfans; 5°. les foldats Tartares & Mongouls, qui font les troupes de prédilection, comme on l'imagine aifément, trouvent dans le gouvernement toute la prévoyance & la générofité d'une bonne mere. Outre qu'ils font mieux partagés que les Chinois, dans tout ce que nous venons de dire, leurs enfans qui naiffent tous foldats, ont la demi-folde fort jeunes, reçoivent une certaine fomme pour les fraix de leur mariage, & font aidés pareillement pour les fraix funéraires de leurs peres, grands-peres & bifaïeux. Il leur eft défendu, à la vérité, d'emprunter, & les dettes qu'ils contractent font déclarées nulles; mais leur fidélité à y faire honneur, a rendu cette précaution inutile. Aufli a-t-on pris le parti d'economifer pour eux, & de leur référer une partie de leur folde pour la fin de l'année, qui eft le temps des grandes dépenses. 6°. La caiffe militaire eft ouverte en tout temps aux Officiers & aux foldats. On prête à intérêt, non pas tout ce qu'ils demandent, mais ce qui convient aux circonftances où ils fe trouvent, & proportionnément à leur grade. Leur folde répond de la dette, & on en retranche quelque chofe par mois jufqu'à l'entier paiement; mais la dette des peres ne paffe point, par leur mort, fur la tête des enfans, & il y a une infinité de raifons pour faire grace de l'intérêt, & même du capital.

Le gouvernement entre à merveille dans les grandes idées de la haute philofophie que profeffent les Lettrés; il les aide au mieux à pratiquer leurs maximes. Si on en excepte les maîtres dont il fournit les ecoles, & ce qu'il donne à ceux qui vont à la capitale de leur Province, ou qui viennent à Pé-king pour entrer dans la carrière des grands examens, il ne fait qu'applaudir aux talens, & couronner les fuccès des gens de lettres. A moins qu'ils ne foient arrivés au

Docteurat, qui leur ouvre le Collège Impérial & le chemin des emplois littéraires & civils, ils sont presque réduits à quelques distinctions, & aux ressources de leur esprit.

On a vu plus haut à quoi se réduisent ici les impôts; quoiqu'ils soient modiques, la manière dont on les exige ou dont on doit les exiger, en adoucit beaucoup le fardeau. Si un colon n'est pas en argent pour payer son *Tsien-leang*, ou taille, à l'échéance, le bureau de son district, fait les avances pour lui, sur la garantie de sa terre, & l'intérêt court de ce jour-là, & finit au paiement, qui dépend de lui. Mais, comme il ne se passe guère dix ans qu'il n'y ait des grâces & des remises, le bienfait du Prince l'aide à s'acquitter, & paie au moins son intérêt. Les prêts des greniers publics sont encore plus utiles, parce qu'ils empêchent que les mauvaises années ne nuisent à l'agriculture & n'en occasionnent d'autres. Chaque district a une certaine somme assignée pour les vieillards, les veuves, les orphelins & les malades; & quand elle est distribuée par un Mandarin intègre, les plus pauvres ont le nécessaire. Dans les calamités générales, comme sécheresses, inondations, grêles, l'Etat fait des avances, des prêts, des grâces, des dons extraordinaires, selon la grandeur du mal, & tout le peuple seroit heureux, si les vues de l'administration publique étoient remplies. Sa bienfaisance s'étend alors aux pauvres des villes, & son empressement à procurer des grains & d'autres secours, s'étend à tous les ordres des citoyens.

Qu'on ne nous accuse pas, au reste, de nous laisser aveugler par l'amour de la patrie. Nous n'avancions rien que nous ne soyons en état de prouver, & que les gens de lettres ne puissent trouver dans nos loix, dans le directoire des Mandarins & dans les gazettes. Bien loin de vouloir en imposer, nous sommes les premiers à dire qu'il ne faut pas

plus juger de l'état où sont les choses dans notre Chine, par les principes de son gouvernement, que des mœurs de l'Europe par l'Evangile. Encore faut-il dire qu'on trouveroit que les mœurs des peuples en France, en Espagne, en Italie, & dans les autres pays catholiques, sont plus près de l'Evangile, que l'administration publique ne l'est des principes de notre gouvernement & de nos loix. Aussi n'avons-nous jamais cru sans de grandes restrictions tout ce qu'on a dit sur Lacédémone, Athenes, Rome, & tous les peuples de l'Asie Occidentale. « Ce que j'ai vu étant simple citoyen, disoit un grand Empereur à ses Ministres, me sauve des fables que je lis & des menfonges que j'entends ». Qui nous blâmera de dire que ce que nous voyons tous les jours dans nos campagnes & dans nos villes, en faisant nos missions, nous explique comment il faut entendre ce qu'on trouve dans les livres ? Les idées de nos sages échouent dans la pratique, & sont plus utiles par les maux qu'elles empêchent que par le bien qu'elles font. La loi commande le mieux pour obtenir le nécessaire.

Venons maintenant à nos usages & à nos coutumes, & voyons comment la politique des Empereurs en a tiré parti, pour modifier la loi de l'intérêt de trente pour cent.

Les mariages, les funérailles, & certaines invitations solennelles sont dans toute la Chine les grandes occasions de dépense pour tous les états. Il n'est pas douteux que la vanité & le faste ne la poussent trop loin, malgré tout ce qu'ont fait les loix somptuaires pour l'empêcher. Cependant comme cette dépense tient, au moins par le préjugé général, à la Piété Filiale qui est le grand ressort du gouvernement & le point d'appui de l'autorité, la police se contente de défendre tout ce qui dérogeroit aux distinctions qui séparent les gens en place & les lettrés, soit les uns des autres, soit du peuple. Il est évident

que vu la modicité des biens & des revenus, suite nécessaire de la population, des loix & du gouvernement, il est évident, dis-je, que ces fêtes ruineroient les familles, si elles portoient seules tout le faix des dépenses multipliées qu'elles occasionnent; car il faudroit nécessairement recourir aux emprunts, que la loi de l'intérêt a rendu si ruineux. L'Etat donne le ton à cet egard à tout l'Empire, en aidant les hommes publics, comme nous le disions plus haut, à faire ces sortes de dépenses. Les parens & les amis, à son exemple, aident ceux qui sont dans ce cas, en se cotisant selon leurs facultés, pour leur donner chacun une certaine somme dont ils tiennent registre, & qu'ils doivent rendre en pareille occasion. Cette somme qu'on nomme *Fen-tsé*, est un prêt sans intérêt dont le paiement ne greve pas, parce qu'il se fait en détail & qu'il entre nécessairement dans les dépenses ordinaires de toutes les familles. Quant aux invitations ordinaires d'amitié, de politesse, de convenance ou de rencontre, il n'est pas plus question d'argent qu'en France, & les plus pauvres parmi nous ignorent encore l'usage d'inviter à la porte, & avec des formules qu'il faut entendre dans un sens tout contraire de celui qu'elles présentent. Nos Chinois sont plus généreux à cet egard que ne le permet leur fortune; un laboureur même pense en seigneur François. Fallût-il vendre ou engager les habits de sa femme, il régalerait, selon son état, un ami qui vient le voir; faire quelque chose de plus encore, n'est pas extraordinaire.

Une bonne fortune en attire une autre, dit notre proverbe; cela est vrai dans nos mœurs, d'une manière qui nous est particulière. Quand un jeune Lettré parvient au grade de Maître-ès-Arts, de Bachelier ou de Docteur; quand un Docteur est promu au Mandarinat, ou un Mandarin élevé à un emploi plus considérable, &c. tous les parens & amis accourent à l'envi

pour le féliciter & lui témoigner leur joie , en lui offrant des présens assortis à leur fortune & à la circonstance. On donne au Lettré des choses à l'usage du lettré ; au Mandarin , des habits de cérémonie , des esclaves , des meubles précieux. Chaque présent est peu de chose , si l'on veut , mais leur ensemble devient un objet , & l'on est dispensé de recourir au triste expédient des emprunts. Il est inutile d'observer que ces sortes de présens augmentent à proportion que les parens & amis sont plus riches , ou qu'on est soi-même dans une sphere plus élevée ; mais il est bon de remarquer que ces présens sont encore des emprunts simulés , & qu'il faut rendre en pareille occasion ce qu'on a reçu. On pourroit les appeller des dettes d'honneur qui passent avant tout.

Par la raison même que les emprunts sont un fardeau qui ecrase à la longue ; la Piété Filiale , qui resserre ici tous les liens du sang & en augmente de beaucoup les devoirs , fait une obligation d'honneur aux proches parens de s'entr'aider réciproquement. Il ne peut pas être question d'intérêt entr'eux pour les emprunts de besoin ; les freres , les cousins-germains se doivent ce secours , & il seroit honteux que celui qui est dans l'indigence s'adressât à un autre , lorsqu'ils peuvent l'aider. Le ton des mœurs publiques est si décidé à cet egard , que quand un Mandarin se trouve chargé d'arrérages envers le trésor public , son frere , son proche parent se doivent à eux-mêmes de répondre pour lui ; & de céder pour cela une partie de leurs appointemens. Ajoutons , que quand les proches parens d'un Mandarin sont pauvres , ce qui est très-commun & une suite nécessaire de l'élévation au Mandarinat , par les grades littéraires , il doit les aider & leur faire du bien selon ses facultés , sous peine de se flétrir aux yeux du public & de passer pour un homme mal né. Les Annales de l'Empire rapportent avec complaisance ce qu'ont fait les plus grands hommes de toutes les dynasties , &

elles leur ont fait un mérite d'avoir eu la générosité d'économiser jusqu'à l'épargne, pour étendre les ressources de leur sensibilité, & faire jouir leurs familles de leur élévation sans intéresser leur probité. Ceux qui se négligent sur cet article capital, sont regardés ici comme en Europe les riches bénéficiaires qui ne font pas l'aumône. L'adulation même ne peut pas cacher une tache si infamante. La raison en est simple ; outre le grand intérêt de la Piété Filiale, que le gouvernement a fort à cœur, il doit favoriser ouvertement tout ce qui tend à faciliter les études, & secrètement ce qui tend à égaliser les fortunes. Les familles, d'un autre côté, risquent de longues dépenses pour pousser les études des jeunes gens qui ont du talent. Tout le monde est intéressé à faire une obligation sérieuse à ceux qui parviennent, d'aider généreusement ceux qui se sont gênés pour les conduire à l'entrée du chemin de la fortune. Nos mœurs, à cet égard, sont très-conséquentes : en imposant à ceux qui parviennent le devoir rigoureux d'aider leurs parens, elles les restraignent à ce qui ne peut se refuser, & les modifient d'après leur état & fortune dans lesquels il faut les laisser. Les préjugés même conviennent à cet arrangement, de manière qu'un Gouverneur de Province & un Magistrat n'ont jamais à rougir d'avoir un frère, un cousin-germain éclipsés dans la foule des cultivateurs de leur Province. Un laboureur vient voir son parent Mandarin, en habit de village, est reçu dans son palais comme tel, mange avec lui, est à la première place, sans que ni l'un ni l'autre aient à rougir & que personne en soit étonné.

Le dernier Empereur disoit dans une de ses instructions au peuple : « c'est l'ancien proverbe ; trois paires de bœufs ne tirent » qu'avec peine, des Tribunaux, une feuille de papier que le vent » y a porté ; & il dit vrai, à cause des formalités, des discussions » & des longueurs que demande la justice, & qu'augmentent la » chicane & la mauvaise foi. Combien donc n'est-il pas horrible

» de voir des parens outrager la nature, jusqu'à s'exposer à
» avoir des procès, pour de misérables divisions d'intérêt qui les
» flétrissent aux yeux des gens de bien »? On ne sauroit croire
combien notre gouvernement dirige les mœurs publiques vers
l'ancien usage de terminer dans les familles toutes les querelles
& procès. L'Empereur lui-même termine ainsi à l'amiable toutes
les affaires qui surviennent entre les Princes du Sang, & ses
courtisans lui font leur cour en évitant toute sorte de procès. Il
arrive de-là que tout procès est odieux, & flétrissant pour celui
qui l'intente, à moins qu'il ne soit trop lésé. Les accusations pour
dettes sont infiniment plus odieuses. Le ton général des mœurs
a tellement subjugué la cupidité, que ces sortes d'affaires sont
très-rares, sur-tout si l'on fait attention à la prodigieuse popu-
lation des villes & des campagnes. Dès qu'il s'agit de dettes, les
parens & les amis des parties ne manquent pas d'offrir leur média-
tion, & l'on s'accommode. Les créanciers les plus tenaces ne
peuvent guere se dispenser de se relâcher de leurs droits. Nos
Missionnaires ont été étonnés mille fois de voir avec quelle faci-
lité on se défistoit ici d'une dette. A envisager l'intérêt de trente
pour cent de ce côté-là, dans les emprunts de besoin, il n'est
pas trop fort, parce qu'il est rare qu'on en retire plus que ne
portoit l'ancien taux. Quand ces emprunts sont entre parens &
amis, l'intérêt payé tient lieu pour l'ordinaire du capital dont on
ne manque guere de faire grace, à moins que le débiteur ne
soit dans l'opulence & le créancier dans le besoin. Voici qui
est particulier à notre Chine : si le petit-fils d'un créancier est
dans le besoin ou à l'étroit, & que le petit-fils du débiteur soit
dans l'opulence, le premier revient ordinairement sur la dette
antique dont son grand-pere a fait grace, & l'autre doit y faire
honneur, sous peine de se déshonorer. Les créanciers, au reste,
ne font pas un grand sacrifice, en se relâchant sur des dettes
d'argent prêté à intérêt. Quoique la loi soit très-claire & très-

formelle, & toute à son avantage, le Mandarin, qui en est l'interprete, l'explique selon la position réelle où se trouve le débiteur. S'il n'y a pas de mauvaise foi de sa part, & qu'il soit véritablement trop à l'étroit pour payer, le Mandarin commence par lui accorder des délais, & ne l'oblige à vendre ses fonds pour l'acquitter que lorsque le créancier est aussi à l'étroit que lui; nos mœurs ne souffrent pas qu'on ruine un citoyen pour augmenter l'opulence d'un autre. Quant aux dettes de ménage, telles que peuvent en contracter les gens du peuple, la police tolere que les créanciers viennent crier à la porte de leurs débiteurs, sur-tout à la fin de l'année. La honte qui est attachée à cette espece d'avanie, fait que les plus pauvres n'osent s'y exposer, & font l'impossible pour l'éviter.

Les Empereurs de la dynastie des *Han* firent des loix somptuaires qui ont passé peu-à-peu dans les mœurs, & qui épargnent bien des dettes, en empêchant les dépenses de luxe & de fantaisie. Il faut être Mandarin pour porter des habits brochés d'or, & les Mandarins eux-mêmes ne peuvent en porter que de conformes à leur grade, & à certains jours marqués. Un bourgeois, un négociant seroient riches à millions, que leurs habits ne pourroient pas avoir un fil d'or, &c. Nous laissons aux sages à examiner combien cette etiquette politique est utile à l'Etat : elle regarde pareillement les femmes, & délivre leurs maris des coûteuses chimères de leur vanité. Le grade des maris décide de leurs habits, & les fixe à leur place, soit vis-à-vis des femmes de Mandarins, soit vis-à-vis de celles dont les maris n'ont ni charges, ni titres. Elles ne peuvent pas se mesurer avec leurs supérieures, elles sont au niveau de leurs egales, & elles n'ont besoin de rien pour eclipser leurs inférieures.

Il y a dans toute la Chine des *Hoei* ou sociétés, dont le but principal est d'éviter le fardeau des dettes fixes & qui portent intérêt. Vingt, trente personnes, ou même davantage, con-
viennent

viennent entr'elles d'une certaine somme que chacun donnera le premier jour de chaque mois; la totalité des sommes se tire au fort. On continue ainsi jusqu'à ce que chacun ait eu le lot. Comme les derniers seroient trop mal partagés, & auroient fait inutilement toutes les avances, le lot augmente, à chaque fois, d'un petit intérêt que paient ceux qui l'ont eu les premiers. L'avantage de ces sociétés consiste à procurer tout d'un coup une somme considérable qu'on ne paie qu'en détail. Comme ces sortes de sociétés sont des sociétés privées, sur lesquelles les loix n'ont rien dit, les conditions en varient au gré de ceux qui les font. Les seules qui soient communes, sont, 1°. que celui qui ouvre la loterie & répond de tous les lots, a toujours le premier; 2°. que quiconque manque une fois à porter sa cote-part, perd toutes ses avances au profit du chef de la loterie qui doit répondre pour lui. On lui paie l'intérêt à trente pour cent, de ses avances. Mais cela n'arrive presque jamais, parce que ces sociétés étant fondées sur l'honneur & l'amitié, il seroit déshonorant d'en violer les conditions. Quand quelqu'un se trouve pressé d'argent pour quelque cause extraordinaire, il obtient aisément qu'on lui cede le lot, & s'il ne peut plus continuer, il cede lui-même ses avances à un autre qui répond pour lui.

Le besoin des emprunts a fait imaginer ici une manière d'en faire, qui est également avantageuse à celui qui emprunte & à celui qui prête; mais elle ne peut avoir lieu que pour les riches qui ont des biens-fonds. Comme l'argent placé en fonds de terre, ou en maisons, ne rapporte guere que neuf, neuf & demi, dix pour cent, ceux qui ont des fonds gagnent beaucoup à les vendre, plutôt que de recourir au triste expédient des emprunts à intérêt. Mais, comme aussi les biens-fonds bien choisis & d'un bon rapport sont une ressource solide, on perd plus qu'on ne gagne à les vendre, pour éviter les emprunts. On a imaginé une sorte d'engagement légal qui concilie tout; un exemple

dira mieux la chose que tous les détails où nous pourrions entrer. Supposons qu'un particulier qui a besoin de six mille onces d'argent a une terre, qui en vaut six mille huit cents ; il donne le contrat de sa terre, pour gage de l'emprunt, à celui qui lui donne six mille quatre ou cinq cents *Taëls*, avec un reçu de cet argent sur le dos du contrat. Dès ce moment, le créancier jouit de la terre ; si les années sont bonnes, tant mieux pour lui, si elles sont mauvaises, il n'a droit à aucun dédommagement. Les réparations extraordinaires ne sont pas sur son compte, à moins d'une convention expresse qui n'a presque jamais lieu ; mais si la terre venoit à être dégradée par une inondation, ou par quelqu'autre accident extraordinaire, toute la perte est pour lui, en ce sens qu'il dépend du débiteur de la lui laisser pour toujours. Cet engagement qu'on nomme *tien* en Chinois, est ordinairement fixé à un certain nombre d'années, après lesquelles, il est libre au débiteur de retirer son fonds, en rendant l'argent qu'on lui a prêté. S'il diffère plus long-temps qu'on n'étoit convenu, comme le délai n'est point à charge à l'engagiste, il ne peut pas être forcé à le faire, & il lui est libre de différer tant qu'il veut. Celui qui a engagé ne peut pas vendre, mais il cède son engagement à un autre qui entre dans tous ses droits. L'engagiste gagne à cette espèce de contrat, parce que son argent lui rapporte plus qu'il ne feroit en l'employant à un achat, & qu'il arrive souvent que l'engageur n'étant pas en état de rendre l'argent qu'il lui a prêté, sa terre lui reste, quoiqu'il l'ait moins payée qu'elle ne vaut. L'engageur gagne aussi de son côté, parce que ce qu'il perd sur la valeur de sa terre dans l'engagement, lui conserve le droit de la retirer & d'acquérir un bien-fonds qui vaut plus que l'argent qu'il donnera, & cela sans aucun faux frais. On revient après cent ans sur un engagement de père en fils. Quand une famille a perdu toute espérance de rachat, ou elle s'accommode avec l'engagiste, ou après être convenu

du prix d'une vente entiere à une autre, elle rend le prix de l'engagement & garde le surplus. Notre Jurisprudence ne chicane point sur tout cela, pour ménager la ressource des engagements aux riches qui se trouvent dérangés dans leurs affaires, & pour empêcher qu'ils ne ruinent leurs créanciers par des emprunts de mauvaise foi.

Les familles les plus à leur aise ne sont pas toujours assez en avances pour faire face à de petites dépenses subites ou extraordinaires, qui demandent qu'on soit en argent; d'un autre côté, fatiguer ses parens, importuner ses amis pour de petites sommes, c'est une ressource trop pénible & trop humiliante pour les personnes qui pensent délicatement. Mais aussi, emprunter une somme considérable avec de gros intérêts, c'est se mettre dans le cas de la dépenser & se charger d'un fardeau qui accable à la fin. Le besoin commun a fait trouver une ressource commune, je veux dire, les bureaux nommés *Tang-pou*, ou d'emprunt sur gage, à un intérêt assez modique, au moins par comparaison; puisqu'il n'est que d'un & demi ou deux pour cent par mois. La grande commodité de cette sorte d'emprunt, c'est qu'il se fait dans le moment, & n'est précédé d'aucun préliminaire; outre cela, on est maître de son secret. Les bureaux d'emprunts sur gage, ou *Tang-pou*, sont des bureaux publics munis du sceau de l'autorité publique; il y en a dans toutes les villes de l'Empire, & même dans les gros bourgs. Leurs fonds sont proportionnés au local, & ordinairement considérables, ainsi que le demande la fin de leur institution, qui est de prêter de l'argent sur le champ à quiconque porte un gage. Voici une courte notice de la police de ces bureaux. 1°. Tout particulier est reçu à porter au *Tang-pou* ce qu'il veut engager; s'il dit son nom, on l'écrit; s'il veut le cacher, on ne le lui demande pas. Si on a quelque soupçon, on prend le signalement de sa personne, pour être en état de répondre à la Police au besoin. On

va même jusqu'à le faire suivre & épier, lorsqu'on a reçu des gages trop précieux pour la qualité apparente des personnes. Du reste, quoi qu'il arrive, le bureau ne perd rien, à moins que la connivence ne soit prouvée. C'est un inconvénient, mais il y en a en tout. Hors le cas d'une interrogation juridique & légale, le secret est inviolable dans les bureaux d'emprunt : la fidélité à le garder, décide de leur vogue & de leur crédit.

2°. Le Commis du bureau apprécie le gage qu'on lui présente; le gage taxé, il prête à l'engagiste la somme qu'il demande. Ce qui reste de surplus, répond de l'intérêt que doit percevoir le bureau. Ainsi, qu'on demande à emprunter quatre-vingts onces d'argent sur un habit de zibeline qui en a été estimé cent, l'engagiste a droit de le retirer tout le temps que les vingt onces de surplus suffisent pour l'intérêt courant; s'il ne prend que cinquante onces, ce qui dépend absolument de lui, il ne paie que l'intérêt de cinquante onces, & a encore plus de temps pour retirer son gage.

3°. Le Commis du bureau donne à l'engagiste un billet dont il tient registre, & où il marque ce qu'il a reçu en gage, ce qu'il a donné en argent, & quel est l'intérêt du prêt. Quiconque porte ce billet avec l'argent du rachat, c'est-à-dire, l'argent qu'a prêté le bureau & celui de l'intérêt, reçoit sur le champ le gage donné; le billet rendu tient lieu de reçu du bureau. Nous avons dit quiconque porte le billet & l'argent, parce que c'est l'avantage du bureau & de ceux qui y portent des gages. Il seroit trop dur d'exiger que le bureau fit des recherches sur ceux qui s'adressent à lui, & qui le plus souvent ne veulent pas être connus; eux-mêmes cédant quelquefois leur billet à un parent ou à un ami, parce qu'il y a toujours à gagner sur la taxe du bureau qui apprécie au plus bas pour l'ordinaire, n'apprécie presque jamais la façon, & a toujours égard au temps que le gage lui restera entre les mains.

4°. Tout gage est numéroté, quand il entre dans le bureau qui en répond.

Il doit le rendre comme il l'a reçu ; par cette raison , les choses qui demandent des soins & peuvent se détériorer , s'engagent pour moins que ne porte leur valeur , & on exige un plus gros intérêt. Celles au contraire qui ont peu de valeur , ou ne demandent aucune précaution , comme les bijoux , les joyaux , l'argenterie , s'engagent pour un plus grand prix & paient un très-petit intérêt. 5°. Quand le temps marqué dans le billet d'engagement est expiré , ne fût-ce que d'un jour , le gage appartient au bureau ; il le vend ou le garde , ainsi qu'il l'entend. 6°. Comme bien des gens ont recours au bureau d'emprunt uniquement pour mettre des choses précieuses en sûreté , & s'assurer par exemple que leurs habits & pelleteries seront bien conservés pendant leur absence , cela devenoit ruineux pour les bureaux , à qui on n'empruntoit qu'une petite somme d'argent sur plusieurs caisses d'effets qu'on remettoit. Pour remédier à cet inconvénient , les bureaux ne reçoivent point un gage qui demande des soins , à moins qu'on n'emprunte un tiers de sa valeur ; encore ces sortes de gages leur sont-ils à charge , sur-tout en matiere de pelleteries précieuses.

Les avantages des *Tang-pou* sont si réels , si continuels & si généraux , qu'ils se sont très-multipliés dans la capitale & dans les Provinces. Les uns sont très-considérables , & ont de grands fonds ; d'autres le sont moins , & le bien public le demande. Un grand bureau dédaigneroit de recevoir les petits gages des artisans & du peuple. Malgré leur nombre , ils se soutiennent tous , pourvu que les Administrateurs agissent de bonne foi , & veillent à ce que leurs Commis gardent inviolablement le secret sur ce qui entre dans le bureau , & sur les personnes qui y portent des gages. Quoiqu'il n'y ait aucune honte dans nos mœurs à avoir recours au *Tang-pou* , & que bien des gens avouent , comme en France les courtisans & les militaires , qu'ils n'ont pas le sol , les plus sages n'aiment pas qu'on sache leur secret , & il

en est beaucoup qui seroient exposés à des chagrins, si on le disoit. L'avantage réel des *Tang-pou*, c'est qu'on a de l'argent dans la minute à un médiocre intérêt, qu'on ne paie que le temps qu'on veut, & qu'on est forcé, par la perte qu'on feroit, à ne pas payer long-temps. Bien plus, il est reçu dans nos mœurs d'emprunter des choses précieuses à un parent ou à un ami, pour les porter dans ces bureaux. C'est un moyen d'empêcher qu'on ne refuse l'emprunt, & de s'obliger en honneur à le rendre incessamment. Si un accident extraordinaire & imprévu empêchoit qu'on ne pût retirer à temps le gage prêté, on doit en avertir celui à qui il appartient, pour qu'il le fasse, & cette dette est une dette privilégiée qui passe avant tout. On doit se hâter d'y faire honneur, sous peine de passer pour un mal-honnête-homme. Les emprunts qu'on fait au *Tang-pou* sont si utiles, à certains egards, qu'un pere, un mari, disent à leur fils, à leurs epouses d'y mettre quelques-uns de leurs bijoux; c'est une maniere honnête de refuser de leur donner de l'argent, & de les exhorter à être plus economies. D'un autre côté, cependant, la ressource facile des *Tang-pou* est la ruine des dissipateurs, des prodigues & des libertins, & le gouvernement ne s'en inquiete guere. Il n'en est pas de même des pauvres, dans les temps de misere & de calamité. Les *Tang-pou* les ruinent sans qu'il y ait de leur faute, parce qu'ils engagent le peu qu'ils ont, & sont très-rarement en etat de le retirer.

En résumant tout ce que nous avons dit, il est evident que les emprunts ne peuvent guere avoir lieu que pour les cas extraordinaires, pour les dissipateurs & pour le commerce. Les cas extraordinaires sont sans conséquence pour la chose publique. Les folies ruineuses des dissipateurs tournent à son avantage, en délivrant la société de leur inutilité & de leur mauvais exemple. Il n'y a donc que le commerce qui soit grevé par la loi de l'intérêt de trente pour cent. Mais cet incon-

vèment est contrebalancé par tant d'autres avantages, à ce qu'on dit, sinon pour le commerce, du moins pour l'Etat, que notre législation a cru devoir se mettre au-dessus.

Ce que nous avons dit dans ce Mémoire, à charge & à décharge, suffit pour mettre le lecteur intelligent au niveau du sujet sérieux, difficile & délicat dont nous avons eu le courage de l'entretenir. S'il est homme d'Etat, & versé dans la haute théorie de la politique & des affaires générales, il verra sous son vrai point de vue tout ce qui est entré dans nos récits, il en pénétrera les liaisons & les conséquences, il s'avancera de tous côtés, plus que nous n'avons fait, plus même que nous n'étions en état de le faire; & peut-être fera-t-il en état de prononcer sur l'article capital de l'intérêt de l'argent, qui a coûté à notre gouvernement tant de fautes & de méprises, tant de tentatives & de systèmes, & qui tout fixé qu'il est aujourd'hui par la loi, trouve encore bien des improbateurs.

Pour finir par où nous avons commencé, quoique nous n'ayons parlé qu'en historien de l'état actuel de l'intérêt de l'argent en Chine, & des raisons qui passent pour avoir engagé le gouvernement à le porter si haut, ou qui semblent le justifier, nous déclarons formellement que nous n'avons point prétendu & ne prétendons en aucune manière, insinuer, qu'abstraction faite même des grands principes de la charité & de la justice chrétienne, un si haut intérêt soit utile, avantageux & conforme à la saine politique. Il ne nous convient, en aucune manière, de prononcer sur une matière qui est si fort au-dessus de toutes nos connoissances, & si disparate avec notre état. Ce que nous avons prétendu seulement, c'est de répondre avec franchise aux questions qui nous ont été faites.



DE LA PETITE VÉROLE.

Quæ videntur temporalia sunt, quæ autem non videntur aterna sunt,

2. Cor.

LA petite Vérole est une maladie epidémique en Chine, & connue par la Médecine il y a plus de trois mille ans. On raconte qu'elle n'étoit pas dangereuse dans la haute antiquité, & qu'il étoit très-rare qu'elle fût mortelle. A peine la regardoit-on comme une maladie, parce que quelques tisanes & un peu de régime suffisoient pour la guérir. Ce n'est, dit-on, qu'après la décadence de l'ancien gouvernement, qui renversa tout dans les mœurs & dans la maniere de vivre, comme dans l'administration publique, que cette maladie eut un venin & une force qui s'annoncerent par les symptômes les plus funestes, etelgnirent en peu de jours les espérances des familles, & dépeuplerent des Provinces entieres en peu de semaines. Ces ravages si rapides allarmerent les Empereurs, consternerent les peuples, & les firent tomber aux genoux de la Médecine. Celle-ci avoit perdu presque tous ses anciens livres dans les guerres civiles; elle travailla sur ceux qui avoient échappé au naufrage général, & sur les observations nouvelles qui se multiplioient de jour en jour. Ses premiers travaux la conduisirent, comme de raison, à des systèmes compliqués, obscurs, par lesquels on expliquoit tout. Le petit embarras de les concilier avec les faits de tous les jours, refroidit l'enthousiasme avec lequel on les avoit loués & défendus; & le bon sens qu'on n'avoit pas eu le loisir d'écouter, persuada peu-à-peu que la petite Vérole tenoit aux premières sources de la vie, & dériveroit d'un levain inné qu'il falloit

étudier

etudier dans ses effets. On le fit, & on parvint peu-à-peu à en connoître les vrais signes, les crises, les périodes, les révolutions, les diverses especes, & les remedes dont il falloit se servir pour sa guérison. On parvint à traiter la petite Vérole avec méthode & par regles. Mais cette méthode, il a fallu la modifier, la changer & la corriger d'un siecle à l'autre, parce que la petite Vérole s'est montrée sous des formes différentes, & a acquis une malignité nouvelle; soit que son levain change de nature, selon les mœurs & le tempérament des peres & meres qui le transmettent; soit qu'il se développe différemment, selon l'âge des enfans & la maniere dont ils sont nourris & élevés.

La fatale nécessité d'avoir la petite Vérole ou dans l'enfance ou dans un âge plus avancé, fit imaginer à un Médecin d'aller au-devant de ses coups, pour ainsi dire, par l'inoculation, afin de vaincre sa malignité, en s'y préparant. Le premier succès de cette tentative singuliere etonna la Médecine & enthousiasma le public. On crut ici sur la fin du dixieme siecle que l'inoculation qu'on venoit d'imaginer pour le petit-fils du Prince *Tching-siang*, alloit fermer pour jamais tous les tombeaux que la petite Vérole faisoit ouvrir. Le secret s'en répandit rapidement dans toutes les Provinces de l'Empire, & pénétra jusques dans les villages. Tout le monde prétendoit que qui avoit été inoculé ne pouvoit plus avoir la petite Vérole, & tout le monde faisoit semblant de le croire. Mais cette opinion, si consolante pour les peres & meres, n'a pas pu se soutenir au-delà d'un demi-siecle. Les petites Véroles epidémiques ont coulé à fond tous les raisonnemens & tous les systêmes par des faits si décisifs & si multipliés, qu'il a fallu se rendre. Leur malignité, qui tient beaucoup de la peste à certains egards, a cela de singulier & d'effrayant, que la petite Vérole est très-souvent une maladie différente d'une maison à l'autre, & qu'il faut la traiter autrement, sous peine d'appeller la mort par les remedes qui ont

opéré les plus heureuses guérisons. Cette assertion peut étonner au-delà des mers & paroître suspecte ; il n'en est pas de même ici , témoin ce qui arriva à Pé-king en 1767. La petite Vérole se répandit en peu de jours dans toute la ville , & enleva en quelques mois près de cent mille enfans , malgré tous les remèdes & toutes les consultations des Médecins. La frayeur publique imagina d'abord que le peuple sur qui ce redoutable fléau s'étoit d'abord appesanti , avoit négligé le secours des remèdes ; mais quand il fut entré dans les maisons des riches & dans le palais des Grands , tout Pé-king vit avec consternation que presque tous les coups qu'il portoit étoient mortels , & que la Médecine n'avoit aucun bouclier pour les parer. Nous sommes témoins que la précaution de l'inoculation ne peut pas sauver la vie à un grand nombre d'enfans. Ceux-mêmes qui avoient déjà eu la petite Vérole jusqu'à deux fois , succomberent comme les autres au milieu des remèdes , & mirent le comble à la désolation des familles , pour qui il falloit autant de cercueils qu'on y comptoit d'enfans ; mais entrons en matière , & tâchons de répondre à la demande qu'on nous a faite :

Je dirai , 1°. que notre Médecine a un langage assorti aux enseignemens systématiques des Médecins de la dynastie des *Song* , sur le mécanisme , l'équilibre & la réaction des humeurs dans le corps humain. Le système général qui en est la base , sera ridicule & absurde , si l'on veut ; mais il est tellement incorporé dans la théorie générale & particulière de la Médecine , que tous ses raisonnemens sont intelligibles , si on n'en a pas la clef. Or , le moyen qu'on veuille se donner la peine d'approfondir ce système au-delà des mers , au risque , après l'avoir étudié à fond , de n'avoir appris que des rêveries.

2°. Notre Médecine raisonne d'après ses connoissances anatomiques ; connoissances qui ne peuvent pas être comparées à celles qu'on a en Occident , & dont cependant elle s'appuie

dans ses conjectures & dans ses raisonnemens. Dans le mécanisme du corps humain, notre Anatomie fait faire au foie, à la rate & au fiel bien des choses que notre Médecine croit sur sa parole & auxquelles sa théorie se plie. Par exemple, d'après la supposition des fonctions du foie, elle dit que le foyer du levain de la petite Vérole y est placé quelquefois; en conséquence, elle en indique les signes, en particularise les crises & y assortit ses remèdes. Or, qui voudroit jeter un coup-d'œil sur notre Anatomie? Et si on n'en a aucune idée, comment entendre notre Médecine?

3°. Notre Médecine a beau entendre tous les peuples lui raconter des merveilles sur les remèdes chymiques, & lui vanter les vertus d'une infinité de plantes & de fossiles qu'on trouve chez nous, elle s'obstine à s'en tenir aux remèdes qu'a connus l'antiquité dans les trois regnes, le minéral, le végétal & l'animal; sa manière même de les préparer, est encore celle de nos premiers Chinois, par conséquent très-simple. Voici qui dit plus encore: outre qu'elle se sert de bien des plantes qui sont particulières à notre Chine, ou dont on fait peu d'usage en Europe, elle raisonne sur leurs vertus & qualités d'après des idées qui tiennent à ses systèmes, à sa théorie, & par conséquent d'une manière fort différente de la Médecine d'Europe. Cela supposé, comment trouver le moyen de se faire entendre de celle-ci? De quoi pourroient lui servir nos recettes & nos remèdes les plus estimés?

4°. Le climat, les alimens, la manière de vivre d'ici sont totalement différens de ceux de l'Europe; les tempéramens & les mœurs le sont encore plus. Notre Médecine qui est locale, comme de raison, raisonne, augure, argumente sur les maladies d'après tout cela, & fait bien. Mais rencontrât-elle au mieux, tout ce qu'elle dit, bien loin d'aider celle d'Europe, ne pourroit que lui donner de fausses vues, à moins, ce qui est

presque impossible, qu'elle ne se fût mise au niveau de tout cela & n'en eût bien saisi les nuances.

5°. Comme notre Médecine est sous le sceptre de l'Astrologie, de la superstition & de l'idolâtrie, en ce sens qu'il lui faut prendre les jours, les momens & les circonstances qu'elles lui marquent, & s'abstenir de prescrire certains remedes, elle n'est pas libre de suivre ses principes, pas même dans ses livres. Cette stupidité pitoyable ne doit pas plus etonner dans nos Chinois que dans les sages Egyptiens, les Grecs si spirituels & les Romains si bien partagés en bon sens dans tout le reste. Mais comme en cette matiere tout est délire & inconséquence, il seroit encore plus difficile à la Médecine d'Europe de percer les nuages de bêtise dont la nôtre est couverte.

La pénétration de ceux pour qui nous ecrivons, nous dispense de développer ce que nous venons d'indiquer dans les cinq articles précédens. Ils verront d'abord qu'il est assez difficile que nos connoissances médicales sur la petite Vérole puissent être d'une grande utilité au-delà des mers, si tant est même qu'il soit possible de les y faire passer : & c'est tout ce que nous avons prétendu en déchirant le voile qui cache notre Médecine à bien des yeux & en laisse prendre toutes les idées qu'il plaît au préjugé.

Comme nous serions au désespoir qu'on soupçonnât notre bonne volonté, nous avons imaginé de mettre la ~~base~~ sous les yeux, en donnant une notice exacte du *Traité analytique de la petite Vérole*, publié il y a quelques années par les Médecins du College Impérial de Médecine. Ce petit Ouvrage en quatre volumes, est comme un abrégé de tout ce que nous avons de mieux sur cette matiere. Il sera aisé aux gens du métier de voir, sur ce que nous dirons, à quoi il faudroit qu'on s'attachât ici pour seconder leur zele & le mettre à même de tirer parti de nos connoissances médicales. Qu'ils n'hésitent

pas à nous faire toutes les questions qu'ils voudront, & à nous demander des éclaircissemens, nous nous ferons un plaisir & un devoir de les satisfaire autant qu'il dépendra de nous.

Notice du Livre Teou-tchin-sin-fa.

Le Livre *Teou-tchin-sin-fa*, ou *Traité du cœur sur la petite Vérole*, &c. fait partie d'une grande Collection imprimée au Palais. Il ne commence qu'au cinquante-sixième volume & en occupe quatre.

LIVRE PREMIER.

On ne dit que deux mots sur l'origine & la cause de la petite Vérole; mais il est remarquable qu'on assure que la haute antiquité ne l'a pas connue, & qu'elle n'a commencé en Chine que dans le moyen âge, c'est-à-dire, sous la dynastie des *Tcheou* qui a commencé 1122 ans avant J. C. Nous avons consulté plusieurs Dissertations très-savantes & très-ennuyeuses sur l'origine & la cause de la petite Vérole, l'érudition y accumule bien des citations, tantôt pour reculer, tantôt pour avancer l'origine de ce redoutable fléau; il y en a qui remontent mille ans plus haut que les autres. Quand les choses en sont-là, il est clair qu'on ne fait rien de positif ni de fixe. Quelques-uns concilient tout, d'une manière assez vraisemblable, en disant qu'il faut distinguer le temps où la petite Vérole a commencé & le temps où elle est devenue une maladie redoutable.

Tous les Ecrivains s'accordent à nommer *Tai-tou*, *venin du sein maternel*, le levain empoisonné qui en est le premier germe. Mais quelle est la cause de ce venin? En quoi consiste-t-il? Comment se transmet-il? Pourquoi est-il si universel? D'où vient qu'il se développe tantôt plutôt, tantôt plus tard? A quoi attribuer son horrible malignité dans les petites Véroles

épidémiques ? Qu'est-ce qui fait qu'il ne se développe pas en Tartarie , & qu'il est plus mortel pour les Tartares quand ils viennent en Chine ? &c. Nous n'avons rien trouvé de satisfaisant sur tout cela. Ce qui résulte de plus clair & de plus universellement avoué, c'est 1°. Que le levain de la petite Vérole est beaucoup moins dangereux dans les pays chauds, quand les mœurs d'ailleurs y sont réglées ; qu'il ne se développe pas dans les pays froids, & que les pays tempérés sont ceux où il fait plus de ravages. 2°. Que le levain vérolique, quelle qu'en soit la cause, devient plus malin d'un siècle à l'autre ; que sa malignité est prodigieusement augmentée par les maladies vénériennes des peres & meres, & même par leurs excès & négligences dans l'usage du mariage. Voilà pourquoi il est moins dangereux dans les campagnes & y fait moins de ravages. Du reste, nos Médecins qui prennent occasion de tout cela pour faire les moralistes, ont l'attention d'avertir que ce levain, qu'on pourroit nommer, selon eux, *le thermometre des mœurs*, doit souvent sa malignité à la génération précédente. 3°. Que les soins excessifs, les délicatesses outrées, & raffinemens scrupuleux des riches ne laissent aucune force à leurs enfans contre les redoutables assauts de la petite Vérole. Ce qui nous a le plus frappé dans toutes ces dissertations, c'est qu'en parlant de l'origine de la petite Vérole, nous avons trouvé bien des choses qui sont dites & énoncées de manière qu'on y voit une tradition confuse du péché originel & des textes en particulier sur le *Tou-tai* ou *venin du sein maternel*, qui ne peuvent guere s'entendre autrement. Mais ce n'est pas ici le lieu d'appuyer sur cette observation ; revenons à notre Livre.

Après avoir indiqué les signes généraux de la petite Vérole, qui sont comme dans le *Chang-han* (espece de pleuresie), le chaud & le froid, les frissons, la difficulté de respirer, les yeux sortant de la tête, le bout des doigts gelés, &c. il examine

les signes qui indiquent si le foyer du levain vérolique est dans le foie, dans la poitrine, dans le cœur, dans l'estomac ou dans les reins; les bâillemens, par exemple, & la tristesse du malade indiquent qu'il est dans le foie. Ces signes essentiels sont confirmés par le premier endroit où paroissent les boutons; si c'est sur le front, par exemple, on peut compter que c'est le cœur. Il arrive quelquefois que le foyer est par-tout, ou change de lieu.

Le levain de la petite Vérole est tantôt plus ou moins dangereux; on indique à quoi on peut le connoître dans la couleur, la forme, la grosseur, la qualité & quantité des boutons.

La connoissance des dispositions du malade est encore plus essentielle. Notre Médecine en distingue quatre principales; d'après lesquelles sont dirigés tous les raisonnemens. Les deux premières sont *Hui* & *Che*, *vuide* & *plénitude*; nous ne nous chargeons pas de donner une idée claire de tout ce que notre Médecine entend par ces deux mots. Il nous paroît en général que le premier signifie *foiblesse*, *débilité* de tempérament; le second, *force* & *vigueur*: mais ces mots sont modifiés par la qualité & quantité des humeurs. Les deux autres sont le *Yn* & le *Yang* qui répondent tout-à-la-fois aux acides & aux alkalis, au chaud & au froid, aux esprits animaux & aux humeurs. On donne des regles pour distinguer quand le malade est *hiu* ou *che*, quand c'est le *yang* ou le *yn* qui domine chez lui, & pour combiner les remedes d'après leurs rapports.

Viennent ensuite le temps, la saison & la maniere dont le malade a été élevé & peut être soigné; choses, dit-on, auxquelles on ne sauroit trop faire d'attention.

On distingue six crises dans la petite Vérole: la fièvre qui la précède, l'éruption des boutons, leur accroissement, leur supuration, leur applatissement, la formation enfin & la chute de la croûte. On indique quels sont dans chaque crise les signes &

symptômes qui sont favorables, equivoques ou funebres, & on indique des remedes appropriés & convenables pour tous les cas. .

LIVRE DEUXIEME.

Nous doutons beaucoup que nos Médecins croient aux stupidités idolâtriques , sur les signes heureux & malheureux que la superstition trouve sur les visages des malades ; mais comme les prédiseurs d'avenir ont eu l'adresse d'adopter le systême du *Yn-yang* de la Médecine , & de le plier à leurs rêves industriels , force est aux Médecins de payer tribut à leur crédit dans le public. Ils l'ont fait fort laconiquement dans le commencement de ce second Livre , par une planche & une petite explication ; mais ils l'ont fait. Qu'on juge par-là en Europe où nous en sommes aujourd'hui.

Combien distingue-t-on d'especes de petite Vérole au-delà des mers ? On en distingue ici un grand nombre. Quoiqu'on reconnoisse que le virus vérolique est foncièrement le même , on prétend que le malade doit être traité différemment. Que les Médecins d'Europe en jugent. En voici les especes , dont nous avons copié les descriptions avec soin.

I. espece. *Verole Mong-teou* , ou *Vérole qui couvre la tête*. On lui a donné ce nom , parce que c'est à la tête qu'est la plus grande eruption. Si la tête devient rouge & enflée irrégulièrement de maniere qu'il se forme des pointes, le mal est sans remede.

II. esp. *Pao-ping* , ou *Vérole au-dessus des oreilles*. Si les boutons qui sortent au-dessus des oreilles, assez près des tempes, sont en petite quantité & clair-semés, il n'y a rien à craindre.
S'ils

S'ils vont à se toucher & couvrent un grand espace, le virus est violent, il y a tout à craindre.

III. *Ver. Mong-ki*, ou *Vérole derriere les oreilles*. Cette espece est très-mauvaïse & très-dangereuse; le foyer du virus est dans les reins.

IV. *Ver. So-yen*, ou *Vérole qui entoure les yeux*. Si l'eruption est médiocre sur le reste du visage, mais très-épaisse autour des yeux, la force du virus est très-grande & agit sur l'estomac.

V. *Ver. Pao-pi*, ou *Vérole qui environne le nez*. Si elle est assez clair-semée sur le reste du visage, mais très-près à près aux deux côtés du nez, & que les grains ne soient pas plus gros que des œufs de vers-à-soie, elle est très-dangereuse; le foyer du virus est dans la poitrine.

VI. *Ver. So-keou*, ou *Vérole qui cadence la bouche*. S'il sort tantôt d'un seul côté, tantôt des deux côtés de la bouche un gros bouton irrégulier dans sa figure & dur, cela indique que le virus vérolique a séjourné dans l'estomac; il faut vite piquer ces boutons avec une aiguille d'argent. Si la Vérole devient d'un rouge vif, on peut encore espérer la guérison.

VII. *Ver. So-tchun*, ou *Vérole qui est sur les levres*. Si les grains sont secs, crevacés, enflés, douloureux & nourris, elle est moins dangereuse que lorsqu'ils sont durs & d'une couleur jaune; le virus agit violemment sur l'estomac. S'ils noircissent, il n'y a plus de remede.

VIII. *Ver. To-sée*, ou *Vérole qui est sur les joues*. Si elle est clair-semée sur le reste du visage, mais très-épaisse sur les joues & ne

forme enfin qu'une croûte, cela marque beaucoup de malignité. Aussi a-t-elle beaucoup de peine à s'enfler & à venir à suppuration. Pour peu qu'elle commence à devenir violette ou à noircir, il y a tout à craindre sans un prompt remède.

IX. *Ver. So-hiang*, ou *Vérole en forme de collier*. Pour sauver la vie au malade, il faut se hâter de le secourir, parce que le virus gagne dans la gorge, cause de grandes douleurs au malade, qui perd la voix & ne peut plus rien avaler.

X. *Ver. Pei-kien*, ou *Vérole qui couvre les épaules*. Les boutons sont près-à-près, & ne forment ensemble qu'une large croûte d'un rouge foncé tirant sur le noir. Le virus a de la peine à se dégager, agit violemment, & constipe souvent le malade. Dans ce cas, &c.

XI. *Ver. Kin-pai*, ou *Vérole accumulée sur l'échine*. Cette espèce de Vérole est très-dangereuse. Si les grains se touchent par leur base & s'ils sont durs, la masse du sang est attaquée. Les remèdes les plus efficaces ne peuvent donner que de bien faibles espérances.

XII. *Ver. Tsoan-hiong*, ou *Vérole accumulée sur la poitrine*. Il en est comme de la précédente; plus les grains sont près-à-près, plus elle est dangereuse. Il faut sur-tout viser à ce que le virus, qui ne peut pas sortir en-dehors, ne pénètre pas en-dedans.

XIII. *Ver. Touan-kiao*, ou *Vérole interrompue en forme de pont*. Quelque épaisse qu'elle soit sur le reste du corps, il y a comme une large ceinture sur les reins où on n'en voit pas un seul grain. Le virus qui agit en-haut n'a ce semble aucune commu-

nication avec celui d'en-bas; il faut se hâter de la *procurer*. Cette espece est très-dangereuse.

XIV. *Ver. Tchan-yao*, ou *Vérole qui s'empare des reins*. Si les boutons sont clair-semés, il y a espérance de guérison; mais s'ils se touchent comme des perles enfilées, il y a tout lieu de craindre que le virus ne pénètre dans les reins, &c.

XV. *Ver. Nang-fou*, ou *Vérole qui emmaillotte le ventre*. Elle est très-dangereuse, parce que le virus peut pénétrer dans les entrailles. On doit viser à empêcher qu'elle ne s'épaississe, & que sa racine ne se durcisse.

XVI. *Ver. Ling-tso*, ou *Vérole qui couvre les fesses*. Les grains sont rangés comme des écailles de poisson. C'est l'effet d'un virus violent. Pour peu qu'ils s'épaississent & durcissent, il se fait une révolution subite qui conduit à la mort. Il faut se hâter de la prévenir, si elle s'applatit & devient comme couleur de cendres, &c. si elle durcit & prend un œil verd, &c.

XVII. *Ver. Noan-kieou*, ou *Vérole qui se répand sur les bourses*. L'éruption de la petite Vérole est fort douloureuse, lorsqu'elle s'épaissit sur les bourses. Plus les grains sont serrés & se touchent, plus le danger augmente avec la douleur; & si on diffère d'y apporter remède, on en échappe très-difficilement.

XVIII. *Ver. Pao-tsi*, ou *Vérole qui couvre les genoux*. Quand le virus se fixe ainsi sur les genoux, il y a fort peu de boutons sur le reste du corps, mais ils s'y rassemblent de manière à former dessus comme un gâteau de matière putride. Le moment de la suppuration devient dangereux, parce qu'il arrête la circulation des humeurs dans les jambes, & y empêche celle des boutons véroliques.

XIX. *Ver. Vou-keng*, ou *Vérole qui s'arrête aux chevilles des pieds*. Les pieds correspondent à l'estomac & en dépendent. Quand l'éruption de la Vérole est générale sur le reste du corps, & qu'elle n'y a pas lieu, c'est un indice que l'estomac est lésé par le virus vérolique; il faut le fortifier avec, &c.

XX. *Ver. Che-py*, ou *Vérole en peau de serpent*. Quand les grains de Vérole sont petits, près-à-près, & distribués irrégulièrement sur tout le corps par plaques, comme si on avoit collé dessus des morceaux de peau de serpent, c'est marque que le virus est violent. Il faut se hâter de lutter contre lui, & augmenter les remèdes à proportion qu'il augmente, sous peine de voir mourir le malade.

XXI. *Ver. Tjan-ichong*, ou *Vérole en œufs de vers-à-foie*. Elle est ainsi nommée, parce que les grains paroissent comme des œufs de vers-à-foie & sont aussi ferrés. Cela marque une grande quantité de virus: aussi est-elle très-dangereuse. L'essentiel est de procurer un gonflement dans les boutons, & d'en faciliter la suppuration. Si on y réussit, on a bonne espérance.

XXII. *Ver. Yen-ouo*, ou *Vérole en nid d'hirondelle*. Les boutons sont tellement ferrés qu'ils se confondent les uns dans les autres de manière qu'on ne peut pas les distinguer, comme les bécchées de terre dont sont faits les nids d'hirondelle.

XXIII. *Ver. Chou-ki*, ou *Vérole en patte de rat*. On a donné ce nom à cette espèce, parce que les boutons sont rayés au nombre de quatre ou cinq, de six à sept, comme les traces que font les doigts des pieds de rat. Si elle ne paroît qu'en un ou deux endroits du corps, elle est légère. Mais si l'éruption prend cette forme par tout le corps, elle est très-dangereuse. Il faut se hâter de la faire changer par, &c.

XXIV. *Ver. Lei-tsen*, ou *Vérole en pieces de monnoie*. L'éruption se fait çà & là comme dans la précédente, & les boutons sont distribués d'une manière qui en approche; mais ils sont larges & plats, & viennent à se toucher. La suppuration est difficile, parce que l'abondance du virus embrâse le sang. Il faut appliquer au-dehors l'emplâtre *Yen-tchi*, & faire prendre, &c.

XXV. *Ver. Hoan-tchou*, ou *Vérole en collier de perles*. Les boutons sortent en différens endroits du corps rangés en cercle, & près-à-près comme un collier de perles; c'est une marque que le virus ne peut pas se dégager. Si on parvient à procurer une bonne suppuration, il sera aisé de guérir le malade.

XXVI. *Ver. Feou-ping*, ou *Vérole en lentille d'eau*. Les boutons de cette espèce de Vérole ne sont qu'une pellicule, ils n'ont point de corps; leur grandeur varie, & ils sont situés au hasard; ils ont la figure de la lentille d'eau, & sont d'un violet foncé: ce qui marque que la masse du sang est attaquée, & que le virus est violent. Il n'y a de guérison à espérer qu'autant qu'on réussira à faire enfler ces boutons, & à leur faire prendre une couleur rouge par, &c.

XXVII. *Ver. Hie-tchao*, ou *Vérole en pieds de cancre*. Les boutons rangés sur une ligne & près-à-près, vont toujours en diminuant de grosseur & approchent de la figure du bout des ferres de cancre. Il est essentiel de les faire élever & enfler, pour dégager leur racine & procurer une bonne suppuration qui consume le virus.

XXVIII. *Ver. Piao-cha*, ou *Vérole en monceaux de sable*. Ce sont plutôt des placards de petits boutons que des boutons.

Ces placards sont d'une figure fort irrégulière, & n'ont point de contour bien marqué, & ressemblent à de petits monceaux de fable que le vent a formés. Plus ces petits boutons sont confondus, petits & ferrés, plus ils sont dangereux. Le danger de mort est très-présent, lorsque ces placards deviennent violets.

XXIX. *Ver. Hue-pao, ou Vérole en vessies de sang.* Ces vessies commencent à s'élever sur la peau entre les grains de la Vérole, au moment de la suppuration; elles sont quelquefois assez grosses. Quand le virus est violent, leur couleur est violette. Quand elle est rouge, il y a moins à craindre. Ces vésicules marquent que le poulmon est attaqué par le virus qui les porte entre cuir & chair; leur grosseur n'est pas égale. Il faut les piquer avec une aiguille d'argent pour faire écouler ce mauvais sang, qui se pourriroit & irriteroit les boutons de la petite Vérole, en se répandant dessus. La vie du malade tient à cela. Pour l'intérieur, on prend, &c.

XXX. *Ver. Choui-pao, ou Vérole en vessies d'eau.* La peau de ces vessies est très-mince & très-déliée; elles sont tendues par une eau très-claire dont elles sont remplies. L'estomac a souffert de l'humidité de l'air: aussi y a-t-il beaucoup de ces vessies aux pieds & aux mains, peu sur le reste du corps & rarement sur le visage. Il faut les piquer avec une aiguille d'argent, & appliquer dessus du blanc de plomb délayé dans le *Hou-soui-sieou*. Si on diffère, elles causent des démangeaisons très-inquiétantes, s'applatissent, & ne laissent plus de ressource dans les remèdes. Pour l'intérieur, &c.

XXXI. *Ver. Io-tchong-tchang, ou Vérole où la chair enfle.* Cette enflure a quelquefois lieu dans tout le corps, au

moment où les boutons commencent à se gonfler. Le plus dangereux, c'est quand la tête & tout le corps s'enflent, sans que les boutons de la Vérole se gonflent. On juge de la force du virus selon que la peau est luisante & rouge, ou rougeâtre, ou d'un rouge ardent. Dans le premier cas, la crise est en désordre ; dans le second, l'air & le sang n'ont pas la force de pousser en-dehors le virus ; dans le troisième, il est très-violent & a embrasé la masse du sang.

XXXII. *Ver. Kan-kou*, ou *Vérole séchée*. Quand le virus de la Vérole se dégage par l'éruption, les boutons sont luisants & la peau humectée. S'il pénètre dans le sang, les boutons se séchent, se racornissent & s'échauffent. Ils paroissent violets & comme brûlés, lorsqu'il gagne la masse du sang. On ne fau-
roit trop se hâter de le pousser dehors.

XXXIII. *Ver. Pou-hong*, ou *Vérole à cercle rouge*. Lorsque le virus fait gonfler les boutons, le sang qu'irrite la fermentation forme comme un filet rouge autour de la racine de chaque grain, & cela n'a rien de mauvais. Quand les forces du malade sont épuisées, ou trop foibles pour pousser le virus dans les boutons, il se répand tout autour & forme un large cercle de couleur violette. Il est rare qu'on évite la mort dans ce cas-là. Si ce large cercle est d'un rouge tendre ou même un peu foncé, on peut encore espérer la guérison, si on a vite recours aux remèdes.

XXXIV. *Ver. Ken-ouo-von-hoeï*, ou *Vérole sans cercle*. Quand les grains se gonflent sans avoir le cercle délié comme un fil, dont nous parlions dans l'article précédent, c'est une marque de foiblesse dans le malade. Il faut se hâter de le fortifier, sans cela il succomberoit peut-être dans la suppuration.

XXXV. *Ver. Pi-po-tsiang-nong*, ou *Vérole à peau mince & à pus clair*. Quand le virus se développe & fort bien, la peau des grains est gristâtre, nourrie, & les boutons s'enflent en se remplissant d'une matière épaisse. Si le malade est trop foible, les grains sont luisans, la peau en est mince, molle, & la matière dont ils s'enflent, sans corps. Il faut se hâter de le fortifier, sans cela il est à craindre qu'il ne succombe.

XXXVI. *Ver. Kong-kouo-vou-tsiang*, ou *Vérole à grains vuides & sans pus*. Quoique l'éruption & le gonflement des boutons aient été en apparence très-heureux, il arrive qu'ils ne peuvent pas parvenir à la suppuration, & sont vuides en dedans. Il est essentiel alors de distinguer si cela vient de la foiblesse du malade, ou de la force & qualité du virus qui ne peut pas se dégager. Si la racine des boutons est pâle & blanchâtre, il n'est pas douteux que cela vient de la foiblesse du malade. Si elle est dure & violette, le virus ne peut pas se dégager du sang, &c.

XXXVII. *Ver. Teou-ting-ta-hien*, ou *Vérole dont la pointe est aplatie & enfoncée*. Cela arrive dans le moment de la suppuration, quoique les grains d'ailleurs aient le filet rouge à la racine & soient assez mols. Le malade doit avoir le visage pâle, ses pieds & ses mains sont froids; il ne songe ni à manger, ni à boire; ses excréments sont liquides, & il est très-abattu. Il faut s'attacher à le fortifier.

XXXVIII. *Ver. Hoei-hien-pe-hien*, ou *Vérole aplatie, couleur de cendres ou blanchâtre*. C'est la même que celle de l'article précédent, mais qui n'a point le cercle rouge à sa racine, & dont les boutons aplatis & enfoncés prennent d'abord une couleur gris-de-cendres, puis blanchâtre. Tout cela indique
une

une suppuration arrêtée par la foiblesse du malade, qui est encore plus faible que le précédent, & qu'il faut fortifier jusqu'à ce que les grains s'enflent & se relevent, sous peine de le voir succomber.

XXXIX. Ver. Tsi-hien-hei-hien, ou Vérole aplatie, violette ou noire. La crise de la suppuration venue, les grains de Vérole sortis fort epais se racornissent par le bas, & se creusent en bassin par le haut, alors ils deviennent ou violets, ou noirâtres; c'est un très-mauvais signe. Le virus s'embarrasse dans le sang par la fermentation qu'il y cause, & la nature qui n'a pas la force de le pousser dans les boutons, succombe infailliblement, si on ne se hâte de l'aider.

XL. Ver. Pan-hoang, ou Vérole à croûte jaune. Quand la suppuration est presque à moitié, la croûte des boutons devient tout-à-coup jaune, sèche & dure. Cela vient de ce que le virus s'attache à l'estomac, & affoiblit la fermentation du sang qui n'a plus la force de s'en décharger. Si les grains qui commençoient à s'applatir se gonflent par les remèdes donnés à propos, la guérison n'est pas désespérée; mais si la couleur jaune gagne sur la tête, sur le visage, sur le col, & autour des yeux & des levres, il n'y a plus de remède.

XLI. Ver. Tao-ya, ou Vérole qui ne peut pas former de croûte. Le pus qui est dans les boutons est clair & sans corps, leur racine blanchâtre, & n'a point de cercle rouge. Leur pointe se ride comme pour se durcir; mais elle reste molle, & tout le corps est comme couvert de coques de pois. Tout cela indique une grande foiblesse: il faut vite aider la nature.

XLII. Ver. Teou-ting, ou Vérole à double bouton. Le
Tome IV. Fff

Teou-ting commence à paroître avant l'éruption des autres grains , il s'enfle aussi avant eux. Il est d'un violet foncé & tirant sur le noir , sa base est dure & forte. Comme il est directement produit par le viscere où est le foyer du virus , sa couleur & l'endroit où il est , l'indiquent. Par exemple , si le virus a son foyer dans l'estomac , les *Teou-ting* sont jaunes d'abord ; puis ils noircissent & poussent sur les joues , sur le front , sur les deux coins de la bouche , sur le ventre , sur les pieds & les mains. Si c'est dans le foie , les *Teou-ting* sont violets & sont sur la tempe gauche & tout le côté gauche , sur les fesses & autour des yeux. Dès qu'on les a apperçus , il faut les percer avec une aiguille d'argent pour en faire sortir le sang gangrené de virus dont ils sont pleins ; si on ne le faisoit pas , ils empêcheroient la suppuration. Quand on les a piqués , on applique dessus un emplâtre de *Sé-ching*. L'aiguille dont on se sert est d'argent , comme il a été dit , longue de trois pouces ; sa pointe est aigüe & plate. On la fait bouillir avec de la réglisse verte , de la lavande , de l'aconit & du *Tchouen-ou* , dans un vase de terre , pour la préparer. Il faut avoir l'attention de la garder bien fermée dans un etui de plume. On ne doit piquer le *Teou-ting* que depuis le troisieme jour jusqu'au septieme ; la maniere de le faire demande beaucoup d'attention & de dextérité. On doit tellement diriger & enfoncer l'aiguille qu'elle ne touche pas la chair , & qu'en relevant sa pointe on ouvre tout le bouton.

Nous nous sommes plus étendus sur ce Livre que nous ne nous l'étions proposé ; mais nous avons cru qu'on seroit bien aise de voir jusqu'où on a étudié ici & observé la petite Vérole. Quoique nos Médecins ne connoissent qu'un seul virus vérolique , ils ont appris par leur expérience que la méthode générale étoit insuffisante pour ses divers symptômes & crises ; mais tout ce qu'ils disent suppose les principes & les détails du Livre précédent que nous n'avons fait qu'indiquer.

LIVRE TROISIEME.

Ce troisieme Livre, qui est le plus fourni de recettes, roule tout entier sur les accompagnemens & accidens particuliers à la petite Vérole.

Il commence par la fièvre & la chaleur qui en sont inséparables, & on y articule les remedes qui conviennent selon les six crises, dont nous avons parlé au Livre premier, & l'état où se trouve le malade.

Ces six crises sont comme la boussole, pour juger de la cause des divers accidens qui surviennent dans le cours de la maladie. « Le Médecin, dit-on, doit les suivre avec soin, » parce que les remedes doivent être différens selon la crise où ils arrivent, & que ce qui soulage & guérit le malade dans une, lui deviendrait funeste ou même mortel dans une autre. Ce principe supposé, on indique les divers remedes & soulagemens qu'il faut donner au malade, selon la crise où il est, pour les frissons, pour la douleur de tête, de reins & de ventre, pour les inquiétudes & ardeurs, pour le délire, la soif, les évanouissemens, la respiration embarrassée, la salivation, la toux, les rapports d'estomac, le vomissement, le mal de gorge, les eternumens, le dégoût, la sueur, la dysurie, la diarrhée, les démangeaisons, l'extinction de voix, la constipation, la douleur dans tout le corps, le saignement de nez, les urines & les excréments teints de sang, les frissons avec grincement de dents, l'abattement, l'enflure enfin qui survient, après la petite Vérole, aux yeux, au visage & dans tout le corps.

On indique pour chacun de ces accidens des remedes assortis au temps & à la circonstance où ils arrivent. Comme le *Teou-tchin-sin-fa* n'est qu'un abrégé analytique, il ne peut pas entrer dans tous les détails qu'on trouve dans les grands

Traités ; mais il en donne la clef , & les réduit à des principes qui dirigent ceux qui les consultent.

LIVRE QUATRIÈME.

Ce dernier Livre traite des accidens qui surviennent après la petite Vérole , de la maniere de traiter les grandes personnes qui ont la petite Vérole ; car c'est sur-tout les enfans qu'on a en vue dans tout le reste , & la maniere enfin d'inoculer ceux qui croient à l'inoculation.

On pose d'abord en principe que tous les accidens qui surviennent après la petite Vérole , accidens que la négligence peut rendre mortels , viennent de ce que la suppuration n'a pas été assez complète pour épuiser le virus , soit à cause des accidens qui l'ont empêchée , soit à cause des remèdes donnés sans assez de précaution , qui ont détourné son cours au lieu de le faciliter. Ces accidens sont des ulcères , souvent très-malins , qui se forment en divers endroits ; des maux d'yeux , de gencives ou de langue , une toux sèche , une fausse rougeole , d'autres maladies de peau & le *Choui-teou* , ou *Vérole d'eau*. Cette dernière maladie vient , dit-on , d'un reste de virus qui est dans la poitrine & l'estomac , ou du séjour qu'il y a fait. La Vérole d'eau commence comme l'autre , & y ressemble beaucoup ; le visage s'allume , les levres sont très-rouges , les yeux deviennent brillans , on touffe & on eternue , on a la roupie ; on pleure , & il se fait une espece de salivation : tout le corps est brûlant pendant trois jours , au bout desquels sortent des boutons ronds & pointus pleins d'eau ; ils s'enflent , se remplissent & sechent en peu de jours , sans jamais donner de vrai pus. On indique des remèdes pour ces divers accidens.

La petite Vérole est très-dangereuse après l'âge de puberté ,

non seulement parce que la peau est plus serrée & plus forte, mais encore à cause de la puberté même. La crise la plus redoutable est celle de la suppuration. *Il faut y regarder de bien près*, dit le Livre, *pour ordonner alors des echauffans ou des rafraichissans*. Si elle traîne jusqu'au sept ou huitieme jour, il faut se hâter de secourir le malade par des remedes qui absorbent ou dissipent la matiere du pus.

Les plus habiles & les plus sages Médecins ne le font pas trop pour les personnes du sexe qui ont la petite Vérole dans le temps de leurs evacuations, quand elles sont enceintes, durant ou après l'accouchement.

Comme le *Teou-tchin-sin-fa* a été fait sur-tout pour les enfans, il ne fait qu'effleurer ce qui regarde la petite Vérole de ceux qui ont passé l'âge de puberté & des personnes du sexe, d'autant plus qu'il est beaucoup plus rare ici qu'en Europe, qu'on passe le premier âge sans l'avoir. Le peu qu'on dit cependant, peut donner des lumieres. Si on souhaitoit quelque chose de plus détaillé, on trouveroit tout ce qu'on peut desirer en ce genre dans nos grandes Collections de Médecine.

Avant que de parler de l'inoculation, observons en passant que ce secret qui date ici de plus de sept siècles, & sur lequel on a eu tout le loisir d'interroger l'expérience qui n'a ni enthousiasme, ni préjugé; observons, dis-je, qu'il est relégué à la fin du Livre dont nous avons donné la notice, & qu'il paroît supposer d'un bout à l'autre qu'on n'en fait pas d'usage. C'est à chacun à interroger ses réflexions là-dessus; les nôtres ne sont pas faites pour l'Europe. Mais nous croyons devoir à notre conscience de dire qu'un de nos néophites qui s'étoit borné aux maladies des enfans, & qui excelloit dans le traitement de la petite Vérole, n'a jamais voulu inoculer aucun enfant, quoiqu'on lui eût offert des sommes de cent & deux cens onces d'argent. Il y a bien des idolâtres qui en ont fait autant, quand

ils avoient assez de réputation pour ne pas vouloir l'exposer. Du reste , comme nous ne voyons rien contre notre conscience à communiquer à l'Europe la maniere dont on inocule ici , nous abrégerons encore moins cette notice que celle des Traités précédens , nous tâcherons même de ne rien omettre qui en vaille la peine. Notre franchise va jusques-là.

Le préambule dit deux mots de la fatale nécessité de payer tribut à la petite Vérole , & observe que c'est tantôt l'altération de l'air , tantôt les alimens , tantôt un faïssissement de crainte , tantôt le froid d'un vent piquant qui réveille l'activité de son levain qui , malgré tous les remedes & tous les soins , tranche une infinité de vies. On raconte ensuite comment l'inoculation fut trouvée sous le regne de l'Empereur *Tchin-tsong* de la dynastie des *Song* , & répandue après dans tout l'Empire. Le Livre qui fut fait pour en enseigner la maniere , a été perdu ; mais la tradition l'a conservée. Comme elle est devenue suspecte à bien des gens , on l'a examinée , jugée , & on la donne d'une maniere assez sûre pour mériter la confiance du public. En conséquence , on en crayonne le précis raisonné dans le reste du Traité.

Le choix des grains ou croûtes de Vérole qui servent à l'inoculation est essentiel. On dit qu'il faut les choisir d'une Vérole qui soit venue à un enfant sain , dans un temps favorable , & n'ait eu aucun accident fâcheux.

Conservé ces croûtes de Vérole de maniere que le levain vérolique ne perde point sa force & ne se corrompe pas , n'est pas une chose aisée. Il faut , quand elles sont bien seches , avoir la précaution de les mettre dans un vase de porcelaine neuf , qu'on munit d'un couvercle qui ferme bien exactement , sinon on ajoute autour , des bandes de papier avec de la colle ; puis on met le vase dans un endroit frais. On choisit , au moment de

préparer l'inoculation, les croûtes les mieux conservées; celles du printemps servent pour l'automne, celles d'automne pour le printemps; le venin ou levain s'affoiblit trop quand elles sont vieilles.

Le printemps & l'automne sont les deux seules saisons où l'on doit inoculer, encore faut-il avoir égard à l'année. S'il y avoit trop de pluies, de mauvais vents, des chaleurs ou des froids prématurés, il faut différer. La petite Vérole demande un air qui ne soit ni froid, ni chaud.

Quant aux jours heureux ou malheureux, nous ne pouvons que féliciter l'Europe de ne connoître de jours heureux que ceux où l'on sert Dieu avec ferveur, & de malheureux que ceux où l'on viole sa loi. Ici, qui le croiroit? des Sages, des Gens de Lettres, des Médecins entretiennent les peuples dans des superstitions insensées dont ils ne peuvent se dissimuler le mensonge & le crime. Les Missionnaires ont réformé ici l'Astronomie; mais les Astrologues s'en tiennent toujours à l'ancienne, & le 5, le 9 de la première Lune sont des jours heureux pour inoculer.

Les soins que demande l'inoculation sont infinis. Le logement doit être sain & en bon air; quelle que soit la température de l'air au-dehors, on doit faire en sorte qu'il soit doux & benin au-dedans. Pour les alimens, les habits, le lit, c'est au Médecin à les régler. Le défaut & l'excès peuvent également appeler la mort dans toutes les crises & la faire entrer par la porte qu'on prétend lui fermer. Ceux qui ont l'intrépidité de faire inoculer un enfant à la mamelle, doivent être bien sûrs du lait, des mœurs & du caractère de sa nourrice. La plus sage gouvernante ne l'est pas trop pour les autres enfans; il faut qu'elle puisse contenter le malade sans le fatiguer, & sur-tout le délivrer des folles tendresses de ses parens.

Les soins ne suffisent pas, il faut des précautions; précautions

au reste qu'on ne peut négliger impunément : 1°. la chambre doit être dégagée, & tous les meubles doivent être propres; il seroit dangereux d'y laisser ce qui auroit servi dans les fievres pourprées & autres maladies qui laissent un levain dangereux. 2°. Elle ne doit être ni trop éclairée, ni obscure. 3°. La garde ne doit jamais s'écarter de son malade ni jour, ni nuit, & étudier avec soin tout ce qui se passe en lui pour en rendre compte au Médecin. 4°. Il faut en écarter tout ce qui peut causer quelque impression vive ou subite, soit de joie, de crainte, d'étonnement, &c. 5°. Il ne faut pas y laisser entrer ceux qui ont une mauvaise sueur; des mœurs dérangées; des ivrognes; des personnes du sexe qui ont leurs regles, &c. 6°. Il est essentiel qu'on n'y sente ni vin, ni parfum, ni aucune sorte de mauvaise odeur; la fumée d'une lampe ou d'une bougie mal éteinte peut devenir très-funeste. 7°. Il importe de ne parler au malade que de choses qui ne puissent pas l'émouvoir, & autant qu'il peut se faire, on doit lui épargner de voir de nouveaux visages. *C'est exiger bien des choses, dit notre Livre, mais on ne se joue pas avec la mort, & l'inoculé est aux prises avec elle.* Cet article finit par indiquer un parfum qu'on doit brûler pour purifier l'air.

Qui sont ceux qu'on peut inoculer? « Ceux qui ont le visage
 » frais, les joues vermeilles, le teint net & sans bouton, les
 » paupieres saines, les tempes ni trop enfoncées, ni trop droites;
 » la tête couverte de cheveux & sans calvitie, l'ouverture des
 » narines ni trop petite, ni trop évasée; la respiration libre,
 » unie & sans embarras; le son de la voix clair & plein, le col
 » droit & fort, la chair bien adhérente aux os, ferme & épaisse;
 » les parties de la génération bien formées & saines, les urines
 » libres, le ventre ni trop lâche, ni trop ferré; le poulx bon
 » & uni, les parties nobles saines, un air de santé & l'action
 » vive,

» vive ; enfin ceux qui n'ont ni ulcere , ni gale , ni dartre , ni
 » furoncle , ni clou.

Qui sont ceux qu'on ne doit pas inoculer ? « Ceux qui ont le
 » teint bleuâtre , olivâtre , jaune , un air morne & sans épa-
 » nouissement de joie , sans vivacité , dont les yeux sont battus ,
 » éteints ou chargés , les tempes ou enfoncées ou droites , la tête
 » un peu chaûve ; qui sont foibles , délicats , bossus pardevant
 » ou parderrière , cagneux ou boiteux ; qui ont la respiration
 » embarrassée , le son de la voix foible ou rauque , les chairs flas-
 » ques & mollasses , ou sont secs & maigres ; qui viennent
 » d'être fevrés , relevent de maladie , ou ont des signes d'épi-
 » lepsie , des dartres , des furoncles , des clous , la teigne , l'esto-
 » mac foible , le pouls altéré & inconstant , & peu de force &
 » de vigueur , une santé délicate , ou ont été trop choyés &
 » élevés trop délicatement ». *Si les peres & meres des enfans ,*
dit notre Livre en finissant cet article , ne veulent pas promettre
les soins & les précautions que nous venons de demander , que
leur Médecin refuse absolument d'inoculer leurs enfans , & quelques
promesses qu'ils lui fassent , qu'il ait la probité de ne pas la
tenter sur ceux que nous en avons exclus.

« L'inoculation avec l'eau se prépare avec vingt grains , ou
 » croûtes de petite Vérole , pour les enfans d'un an ; avec trente ,
 » pour ceux de trois à quatre ans. On les met dans un vase de
 » porcelaine bien propre , & on les ecrase avec un morceau
 » de bois de saule , en les humectant de trois ou cinq gouttes
 » d'eau bien claire , dégourdie seulement , si le temps est doux ;
 » chaude , s'il est froid. A proportion que l'eau s'imbibe , on
 » en ajoute ; mais il faut tellement la régler , que la matiere ne
 » soit ni dure , ni trop molle. On la met ensuite dans un peu
 » de coton , dont on l'enveloppe en la ferrant de maniere
 » qu'elle forme comme un noyau de jujube. Après avoir coupé
 » les poils de coton qui débordent , on la met dans la narine

» gauche aux filles, & dans la droite aux garçons ». On recommande bien de nouveau de ne le pas faire, si l'enfant n'est pas en parfaite santé. « Il faut avoir attention de ne pas trop » boucher la narine de l'enfant, & sur-tout ne le pas perdre de » vue, de peur qu'il ne se débouche le nez. A moins que le » temps ne fût devenu froid, il ne faut laisser le coton dans son » nez que douze heures. Dans le cas de ce changement, on » pourroit le laisser quelques quarts-d'heure de plus, & s'il » étoit survenu un changement en chaleur, on pourroit le tirer » quelques quarts-d'heure plutôt. Le septieme jour au plus » tard, le levain qui a circulé dans les cinq grands viscères » produira la premiere crise, & puis les autres de suite de » trois jours en trois jours ».

L'article suivant ne contient que l'explication physique & médicinale du pourquoi & du comment; mais elle est trop chinoise pour la traduire sans un long commentaire.

L'inoculation à sec se fait en soufflant dans la narine gauche aux filles, dans la droite aux garçons, de la poussière de croûte de Vérole. On se sert pour cela d'un chalumeau d'argent; on en met à plusieurs reprises, si on n'a pas réussi la premiere fois. Du reste, on avertit que cette maniere d'inoculer manque souvent, & n'est pas comparable à la précédente qui est la plus saine, la plus sûre, la plus efficace & la plus ancienne de toutes, & à qui le suffrage de l'expérience doit assurer la préférence.

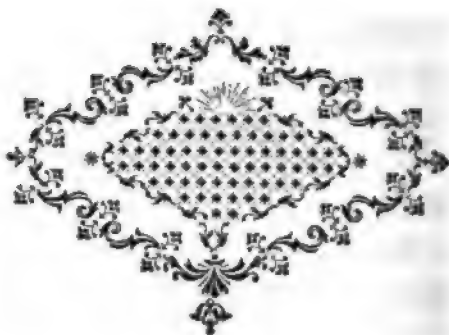
L'inoculation par les habits est, dit-on, peu sûre & manque très-souvent. Lors même qu'elle réussit, la premiere crise ne commence guere que le neuvieme jour, ou même le onzieme. La meilleure maniere de la faire consiste à faire porter jour & nuit, pendant deux ou trois jours, la chemise que vient de quitter celui qui est dans la crise de la suppuration.

L'inoculation avec le pus vérolique se fait en trempant dans

le pus frais d'une Vérole de bonne espece, un peu de coton qu'on va mettre dans le nez de l'enfant qu'on veut inoculer. Il est essentiel, dit-on, de le cacher à celui qui a la petite Vérole & à celui à qui on veut la procurer, & même aux deux familles.

Le petit Traité de l'inoculation finit par quatre avertissements. 1°. L'inoculation produit quelquefois des boutons qui ressemblent à des grains de petite Vérole & qui n'en sont que les avant-coureurs ; ils pousent sur le visage qui s'allume d'un rouge vif, enflent & s'applatissent vite, puis durcissent & prennent la figure d'œil de poisson. Il faut se hâter de les piquer avec l'aiguille, & donner le remede *Cheng-san* ; alors ils n'ont pas de mauvais effet. 2°. Soit que l'inoculation n'ait pas été bien faite, soit que l'inoculé ait un levain vérolique trop difficile à se déployer & à fermenter, l'inoculation manque quelquefois. Si la premiere crise ne commence pas le onzieme jour, il est inutile d'attendre plus long-temps ; c'est à recommencer dans la suite, quand on trouvera un temps favorable. 3°. Le délai de la premiere crise jusqu'au onzieme jour est sans conséquence ; mais quand elle commence avant le cinquieme, comme on ne peut pas l'attribuer à l'inoculation, cela annonce une petite Vérole très-dangereuse. Une étincelle n'allume qu'une matiere prête à s'enflammer ; les parens & les Médecins doivent être sur leurs gardes. 4°. Quoique la petite Vérole qu'on se procure par l'inoculation soit une espece de remede contre la petite Vérole, c'est toujours la petite Vérole, & dès-là une maladie qui demande des soins infinis, sous peine de hâter rapidement la mort de ceux à qui on vouloit en épargner le danger. C'est par-là que finit le Traité de l'inoculation. Nous finirons, nous aussi, en commentant cette derniere phrase par celle-ci du premier Livre : *Quand la Vérole est d'une bonne espece, elle ne demande*

presque aucun soin dans les enfans qui sont bien constitués. Il suffit de les empêcher d'aller à l'air, ou de manger de choses peu saines & de régler leurs repas. Les paysans laissent leurs enfans se jouer & s'amuser à l'ordinaire. Quant à ce qu'on dit sur les ravages que fait la petite Vérole en Tartarie, où elle étoit inconnue avant qu'elle y eût été portée par ceux qui avoient été inoculés à Pé-king, nous ne sommes pas assez sûrs du fait pour en parler.



NOTICE DU LIVRE CHINOIS SI-YUEN.

Judica judicium meum & redime me.

Pf. 118.

LE mot *Si*, en Chinois signifie *laver*; le mot *Yuen*, *fosse*. La manière dont s'y prend la justice Chinoise pour faire paroître les plaies & contusions sur les cadavres, même à demi-pourris, a donné occasion de faire le Livre *Si-yuen*, & lui a valu ce nom. On desire en avoir une notice en France. Comme on ne peut avoir en vue en cela que le bien public; nous nous chargeons avec plaisir de ce petit travail, quelque étranger qu'il soit à notre état & opposé à certains égards à notre ministère, qui est un ministère de clémence, de pardon & de miséricorde. Puisse-t-il être aussi utile que nous le souhaitons & qu'il semble devoir l'être dans un siècle aussi éclairé que le nôtre !

Le *Si-yuen* est divisé en huit Livres, & écrit d'un style fort simple, comme tous les ouvrages d'instruction. Nous n'avons pas pu nous procurer l'édition du Palais, envoyée par ordre de la Cour dans tous les Tribunaux où l'on porte les affaires criminelles; nous en sommes d'autant plus fâchés, qu'on y a corrigé & ajouté beaucoup de choses pour le rendre plus digne de la majesté & de la sagesse du gouvernement. Quelque défectueuse cependant que soit l'édition que nous avons, elle peut réveiller l'attention publique sur un objet essentiel qu'on ne paroît pas avoir eu assez à cœur, & donner la pensée de faire un livre à l'imitation du *Si-yuen*: livre qui paroît bien

nécessaire, qui nous manque, & que notre Chirurgie & notre Médecine peuvent rendre infiniment supérieur à celui des Chinois. Quelque habiles que soient les Médecins & Chirurgiens que la justice appelle pour visiter les cadavres, quelque sûre & exacte que soit leur déposition par la facilité qu'ils ont de les ouvrir, il est sûrement bien des cas où leur habileté ne peut suppléer les recherches particulières & observations qu'il faudroit avoir faites pour distinguer la cause primitive de la mort. Nous sommes persuadés même que ce n'est qu'à force de multiplier les recherches & les observations, qu'on pourra venir à bout de trouver des règles sûres & applicables à tous les cas. La maxime que *la malice de l'homme surpasse sa science*, est peut-être aussi vraie en Europe qu'ici.

Livre I. Il ne faut qu'ouvrir les Annales & la grande Collection des Loix criminelles de Chine, pour voir qu'en remontant jusqu'à *Yao & Chun*, fondateurs de la Monarchie, le gouvernement a toujours eu le glaive levé sur les homicides. L'Auteur du *Si-yuen* avoue sans détour que la haute antiquité, qui étoit si bonne, si bienfaisante, si modérée & si indulgente, n'étoit plus la même dans les affaires criminelles. « L'artifice & la ruse n'ont rien de si délié & de si fin que les » moyens qu'elle mettoit en œuvre pour constater les meurtres » & en découvrir les auteurs. Perquisitions secrètes, recherches effrayantes, examens multipliés, lenteurs affectées, » menaces, questions, confrontations, discussions, &c. elle » mettoit tout en œuvre. L'horreur du sang étoit si forte en elle, » qu'elle paroïssoit sortir de son caractère pour déployer toutes » les ressources & toutes les rigueurs de la justice. Le rang, la » naissance, le savoir, les talens, les grandes actions même & » les services les plus essentiels disparoïssent à ses yeux dans » un homicide; elle ne voyoit que son crime & la punition » qu'il méritoit ». Ici l'Auteur gémit en citoyen sur la persécution

du fameux *Tsin-tchi-hoang*, qui fit périr avec tant d'autres les précieux monumens qui auroient transmis à tous les siècles la pratique de l'antiquité pour constater les homicides & les vérifier sur les cadavres, malgré tous les artifices qu'on peut employer pour les cacher.

Le plus ancien ouvrage qu'on ait sur cette matière, ne remonte pas avant la dynastie des *Song* qui commença en 960. Il paroît cependant qu'en raisonnant sur plusieurs traits d'histoire répandus çà & là dans les Ecrivains antérieurs, on ne fit que rédiger sous les *Song* les anciennes pratiques des divers Tribunaux de l'Empire, & les compléter par de nouvelles recherches. L'Auteur entre à cette occasion dans des détails de critique & d'erudition peu intéressans pour l'Europe, à cause des connoissances préliminaires qu'on n'a pas au-delà des mers, & sans lesquelles on ne peut suivre avec plaisir des discussions de cette nature. La dynastie des *Song*, que le goût de la philosophie conduisit du grand jour des sciences dans le cahos des opinions & dans les abymes du crime, fut anéantie par les hordes à demi barbares des Mongoults, fondateurs de la dynastie des *Yuen*. Les *Yuen*, dit notre Auteur, porterent en Chine toute l'horreur qu'ils avoient pour l'homicide dans leurs forêts. Un de leurs premiers soins fut de faire publier l'ouvrage des *Song* sur la visite des cadavres, après l'avoir refondu & augmenté. La dynastie des *Ming* qui succéda à celle des *Yuen*, commanda des recherches, des examens, des discussions, des observations sur cette matière importante, & fit publier successivement plusieurs ouvrages pour l'instruction des Magistrats.

Quand l'Auteur du *Si-yuen* publia son Livre, la dynastie régnante n'avoit pas encore préparé l'édition qu'on a publiée depuis. Il rend compte avec modestie de son travail & de l'usage qu'il a fait de tout ce qui avoit paru jusqu'alors.

Mais en rendant justice à ses prédécesseurs , il ne diffimule pas que l'ignorance , le préjugé & la superstition avoient adopté autrefois bien des principes & des regles que l'expérience a appris à rejeter. *On nous blâmera peut-être , dit notre Auteur, d'avoir poussé trop loin nos corrections , & par la même raison , on nous blâmera pareillement d'avoir osé entamer des pratiques consacrées par d'anciens usages. C'est un inconvénient que j'ai prévu : aussi n'ai-je pas fait cet ouvrage pour être loué , mais pour être utile.*

Livre II. On nomme en Chinois *Lien-yen* les descentes de Justice pour examiner les personnes qui sont mortes d'une mort violente ou inconnue. Bien des gens ne voudroient pas , selon notre Auteur , qu'on hasardât un *Lien-yen* sur des soupçons & des bruits vagues. Voici les objections qu'il se fait & les réponses qu'il y oppose.

La vue d'un cadavre , dit-on , est un spectacle lugubre & affligeant qu'il faut épargner aux Magistrats & au peuple. Le zele du bien public ne tient pas contre l'horreur qu'inspire sa vue , contre l'infection qu'il exhale & contre le danger de respirer l'air qu'il corrompt. Le *Lien-yen* ne doit avoir lieu que pour les homicides ou suicides certains.

L'Auteur répond qu'il est bon d'effrayer , d'affliger & de contrister la multitude par la vue des cadavres. Rien , selon lui , n'est plus capable d'entretenir & d'augmenter l'horreur & la crainte de l'homicide : plus elle voit les Mandarins se mettre au-dessus de tout pour en assurer la punition , plus elle craindra de tremper ses mains dans le sang. Le *Lien-yen* ne produisit-il pas d'autre effet , il faudroit le conserver. *Les homicides seroient bien rares , si on en comprenoit toutes les suites , ou si on étoit persuadé que qui tue sera tué.* D'ailleurs , la sensibilité , le cri de la conscience , le frémissement de la nature à la vue d'un cadavre ont souvent excité dans les *Lien-yen* les plus hasardés une
indignation

indignation secrete qui a révélé ce qu'aucune information n'eût pu découvrir. Ceux même qui se faisoient une espece d'humanité de sauver les coupables des poursuites de la Justice, ont été les plus pressés à lui demander le supplice, quand ils ont vu leur crime écrit en caracteres de sang & de mort sur le cadavre. Les parens sur-tout (on les oblige toujours à s'y trouver) ne sont plus maîtres de leur douleur, & aucune considération ne les arrête.... C'est presque toujours la faute des Mandarins, quand un cadavre tombe en pourriture avant le *Lien-yen*. S'il se faisoit assez aimer & estimer pour se faire obéir, il seroit toujours averti à temps; mais l'infection qu'exhale un cadavre dissous & corrompu fût-elle capable de mettre sa vie en péril, ce qui est bien difficile à croire, *il n'est pas moins glorieux d'affronter la mort pour défendre ses concitoyens du fer des assassins, que de celui des ennemis. Qui n'en a pas le courage, n'est pas l'homme de l'Etat, & doit renoncer à son emploi.*

La grande difficulté qu'on a faite contre le *Lien-yen* dans les cas douteux, c'est-à-dire, où il n'y a aucun signe certain de mort violente, est prise de l'incertitude du *Lien-yen* même, dont les examens pour la plupart ne vont jamais au-delà de la probabilité. On sent combien cette raison est aisée à pousser & combien elle doit être fondée dans un pays où on n'ouvre jamais les cadavres.

Notre Auteur répond : Que la Justice ne s'appuie du *Lien-yen* qu'autant qu'il donne des signes suffisans pour autoriser les recherches juridiques, & ces signes n'ont jamais conduit personne à l'échaffaud qu'autant qu'ils ont été vérifiés par des témoignages & des aveux décisifs. Les faits répondent à tout dans les questions de fait. Or, il consiste par les registres des Tribunaux & par les monumens les plus authentiques, qu'on a découvert par le *Lien-yen*, des homicides & suicides dont

il n'y avoit ni indice, ni signe connu. Il conſte encore que faute d'y avoir eu recours, on a regardé comme morts naturelles ou ſuicides, des morts violentes & de véritables homicides qu'on a découverts après par l'aveu des coupables, qui n'auroient pas commis bien d'autres crimes, s'ils avoient été punis du premier. Les faits que cite l'Auteur ſont tellement détaillés & conſtatés, qu'il n'eſt pas poſſible de les rejeter. « La Juſtice, dit-il, peut ſe tromper & être trompée; mais » dès qu'elle ſuit les ſages regles que lui tracent les loix, on » ne doit pas lui imputer ce qui ne dépend pas d'elle. La » Médecine ſe trompe tous les jours, en voulant guérir les » malades. Où en feroit-on, ſi on exigeoit qu'elle démontrât » ſon infaillibilité pour avoir droit de traiter les malades » ?

Quant à ce qu'on objecte ſur les vexations des gens de Juſtice, ſur les mauvaiſes affaires auxquelles un ennemi peut expoſer de bons citoyens, ſur les diſtractions & dérangemens des Magiſtrats, &c. qui ſont la ſuite néceſſaire des *Lien-yen* multipliés. Le grand intérêt de la ſûreté publique fournit à l'Auteur des réponſes qu'il eſt aisé de deviner, & qui ſatisfont à tout. C'eſt encore ce grand intérêt qui lui ſert de bouclier contre l'objection, très-éblouiſſante ici, qu'il y a une eſpece de barbarie à faire déterrer des cadavres pour le *Si-yuen*. Il montre avec force que perſonne n'ayant jamais réclamé contre les loix qui ordonnent d'exhumer & de réduire en cendres les cadavres de ceux qu'on a découvert après leur mort avoir trahi l'Etat, opprimé les peuples, &c. il n'eſt pas raifonnable de ſe plaindre d'une exhumation néceſſaire pour conſtater des homicides & délivrer la ſociété des monſtres qui ont trempé leurs mains dans le ſang de leurs concitoyens, & quelquefois même de leurs plus proches parens.

Livre III. Les *Lien-yen* entraînent ici beaucoup de formalités. L'Auteur renvoie le lecteur aux loix & au directoire

des Mandarins , pour les cas ordinaires ; mais pour les homicides sur lesquels il n'y a que des soupçons , & desquels seuls il prétend parler , il veut qu'avant de faire annoncer le *Lien-yen* , le Mandarin , selon les circonstances , fasse faire des recherches secrètes , s'informe en détail de tout ce qui regarde le mort , & sur-tout s'il avoit des ennemis & comment il étoit regardé dans sa famille ; qu'il recueille avec soin tout ce qui se dit dans le public ; qu'il ait des gens affidés qui répandent de faux bruits ; qu'il paroisse persuadé qu'il n'y a point d'homicide ; qu'il fasse semblant qu'on connoît le vrai coupable ; qu'il reçoive des accusations qu'il fait être fausses , en procure lui-même , afin de détourner l'attention des perquisitions essentielles ; qu'il refuse le *Lien-yen* , puis le commande tout-à-coup , &c. Les bons Mandarins ont ici des ressources infinies pour venir à bout de découvrir les homicides ; il y en a qui ont payé des gens pour consentir à avouer le crime , à être mis en prison , confrontés , condamnés , afin d'en imposer au vrai coupable , ou à ceux dont ils vouloient tirer des indices. Quand les soupçons sont graves , il faut envoyer des gardes chez le mort à la première nouvelle , pour empêcher que personne n'approche du cadavre , &c.

Le *Lien-yen* doit être public & juridique pour les morts & homicides dont la cause est connue : doit-il l'être lorsqu'on le fait sur des soupçons ? L'Auteur prétend que la publicité du *Lien-yen* est essentielle pour l'effet qu'en peut & qu'en doit tirer la Justice. Il va même jusqu'à dire qu'on ne doit pas balancer d'exposer nus tous les cadavres , même ceux des personnes du sexe ; 1°. pour empêcher qu'on ne corrompe les Officiers de la Justice ; 2°. pour dissiper tous les soupçons , quand on ne trouve aucune indice , ou pour rendre le public témoin de ceux qui les justifient ; 3°. pour se procurer la ressource des indications des spectateurs qui disent toujours quelques

mots, & ont souvent découvert ce qui avoit échappé aux recherches des Officiers de la Justice ; 4°. pour inspirer de l'horreur du suicide aux personnes du sexe, en leur faisant craindre l'état humiliant où elles seront données en spectacles. Cependant ils exigent que des matrones fassent d'abord la visite du cadavre, & si elles trouvent quelque blessure ou indice certain, il prétend qu'on ne doit découvrir que le visage & l'endroit où il est. *On ne doit sacrifier les intérêts de la pudeur & de la décence qu'au bien public, & dans ce cas il ne demande rien de plus.* Du reste, notre Auteur rejette avec horreur toute distinction pour les personnes d'un rang ou d'une naissance hors du commun, & soutient que ce seroit une prévarication funeste de faire des exceptions en leur faveur.

Il y a plusieurs sortes de *Lien-yen*. *Lien-yen* d'abord après la mort ; *Lien-yen* après l'enterrement, & lorsque le cadavre commence à tomber en pourriture ; *Lien-yen* sur les ossemens. Quant aux premiers qui sont les plus ordinaires, l'Auteur entre dans un grand détail sur la façon dont on doit observer la position où a été trouvé le cadavre, ce qui étoit autour de lui, &c. mais il ne dit à cet égard que ce qui se pratique par-tout. Il en est de même de ce qui regarde l'âge, l'état, le sexe, &c. de la personne. Quant à la préparation du cadavre pour le *Lien-yen*, il dit qu'il faut raser tous les cheveux & tous les poils, puis le laver soit avec de la lessive, soit avec du vinaigre, & le frotter d'huile parfumée, s'il commence à tomber en pourriture.

Livre IV. Tout ce qui a été dit jusqu'ici n'est qu'un préliminaire. Il faudroit traduire en entier les cinq Livres qui restent, pour donner une idée exacte de ce qui se pratique ici pour trouver des signes de mort violente ; mais comme nous croyons qu'il doit plus être question dans cette notice de réveiller l'attention de l'Europe sur les matières que traite

le *Si-yuen*, que de chercher à lui donner connoissance des pratiques qu'il indique : nous nous bornerons à une table raisonnée des matieres qu'il traite. La Médecine & la Chirurgie d'Europe n'ont besoin que d'être mises sur les voies. La dernière sur-tout rend inutile, par l'ouverture des cadavres, ce que la Chine a imaginé pour suppléer à cette ressource que les préjugés publics lui ôtent. D'ailleurs comme on connoît peu au-delà des mers la plupart des drogues de la pharmacie d'ici, il seroit très-difficile de nous faire entendre, & plus difficile peut-être en Europe de suivre les recettes du *Si-yuen*.

De ceux qui sont étranglés. On a trouvé ici, à ce qu'il paroît, toutes les manieres & façons possibles de s'étrangler; notre Auteur distingue : *Etranglé pendu*, soit que ce soit au moyen d'un balancier qui enleve de terre, soit que ce soit en s'attachant une corde à laquelle on demeure pendu en se jetant à bas d'un endroit élevé. *Etranglé à genoux*, en se courbant sur une corde. *Etranglé couché*, en débandant un arc, ou en faisant porter la moitié du corps sur la corde. *Etranglé en nœud coulant*; *étranglé en nœud tournant*, au moyen d'un pied qui pese sur la corde, &c. toutes ces distinctions sont nécessaires ici, parce que l'état du cadavre est différent. Comme on ne connoît guere en Europe que la première, nous ne parlerons que de celle-là, & encore seulement pour observer que les marques de la corde sont plus noires & plus sensibles dans ceux qu'on a voulu secourir, & qui n'étoient pas morts quand on a coupé la corde. Quant à ceux qu'on a pendus après les avoir étouffés, pour faire croire qu'ils se sont étranglés eux-mêmes, outre que la disposition des membres est différente, le bas-ventre est sans ce rouge foncé, les levres sans ce noir livide, les marques de la corde sont moins noires & moins sensibles. Quand ceux qui attentent sur eux-mêmes, ou que d'autres veulent étrangler

ne se font pas vidés par les urines & par le fondement, on peut encore espérer de les rappeler à la vie, dit l'Auteur. La meilleure maniere, selon lui, de les secourir, c'est de les étendre horizontalement, de leur appliquer des serviettes chaudes sur le ventre, de leur souffler alternativement dans la bouche & dans les oreilles, de leur frotter la plante des pieds, & de leur faire avaler du sang chaud de crête de coq, ou du sang de bouquetain délayé dans du vin chaud, au moindre signe de vie qu'ils donnent, & de les agiter doucement.

Des Noyés. Les cadavres des noyés sont fort différens de ceux qu'on a jetés dans l'eau après les avoir étouffés. Les premiers ont le ventre tendu, leurs cheveux tiennent à la tête, ils ont de l'écume à la bouche, leurs pieds & leurs mains sont tendues, & la plante des pieds est très-blanche. On ne trouve jamais ces signes dans ceux qu'on jette dans l'eau après les avoir étouffés, tués, empoisonnés, &c. la couleur du cadavre est jaunâtre, la bouche est ouverte, les yeux, &c.

Des femmes mortes en couche. Nous glisserons sur cet article pour toutes sortes de raisons. Nous nous contenterons de remarquer que, selon l'Auteur, le mercure mis dans la matrice révèle, en changeant de couleur, si l'avortement a été causé par un breuvage.

De ceux à qui on ne voit aucun signe de mort. Il s'agit d'examiner s'ils ont été étouffés à la Chinoise, s'ils ont reçu quelque coup mortel, &c. Notre Auteur conseille de visiter avec soin le fondement, la tête, les oreilles, les narines, &c. on y trouve quelquefois des indices qui révèlent l'homicide. Dans cet article, comme dans tous les autres, nous n'oserions suivre les détails où entre l'Auteur, nous aurions horreur de dire des choses qui apprendroient peut-être à

l'Europe des secrets homicides qu'elle a le bonheur d'ignorer. En revanche, nous nous faisons une espece de devoir de lui apprendre ce qui se fait ici pour découvrir sur les cadavres les vestiges des coups & blessures, lors même qu'ils commencent à tomber en pourriture; c'est proprement ce qu'on appelle *Si-yuen*, qui est le titre général de notre Livre.

Après avoir exhumé le cadavre, dit l'Auteur, on le lave dans du vinaigre, puis on l'expose à la fumée du vin qui s'évapore d'une fosse profonde de trois pieds, où l'on a fait un grand feu. « La fosse, dit-il ailleurs, doit être de cinq pieds » & demi à six pieds de long sur trois de large, & autant » de profondeur. Le mieux est de choisir un terrain sec & » où il y ait de la terre grasse; quand la fosse est creusée, » on la remplit de branches d'arbres & de broussailles qu'on » allume, & on pousse le feu jusqu'à ce que la terre du » fond & des parois soit comme rouge de feu; alors on tire » vite ce qui reste de feu, & on verse une grande quantité » de vin (le vin de Chine n'est qu'une espece de biere de » riz ou de miel), & on met sur l'ouverture de la fosse une » grande claie d'osier sur laquelle on étend le cadavre; puis » on couvre le tout avec des toiles un peu soutenues en voûte » sur le cadavre, afin que la fumée du vin qui s'évapore » puisse agir sur lui en tout sens. Deux heures après, on leve » les toiles, & s'il y a eu des coups de donnés, quelque » pourri que soit le cadavre, ils paroissent très-distinctement ». On se sert aussi d'un *Si-yuen* pour les ossemens seuls. L'Auteur prétend que si les coups qui ont été donnés étoient capables de causer la mort, on en voit les marques sur les os, quoiqu'ils n'aient pas été rompus. Ce fait mériteroit d'être vérifié.

Livre V. On peut être tué par la chute de quelque corps

pesans, on peut se tuer en tombant soi-même. L'Auteur examine dans ce Livre comment on peut distinguer ceux qui ont été tués par une main étrangère de ceux qui ont été tués par quelque accident. Les *Lien-yen*, selon lui, ne servissent-ils qu'à procurer une description exacte de l'état où on a trouvé les cadavres de ceux qui sont réellement morts par accident, ils seroient très-utiles à l'Etat, parce qu'ils donnent des lumières & des facilités pour distinguer ces sortes de morts de celles qui sont causées par la malice, la colère, la trahison, &c. « Il » seroit à souhaiter, dit-il, qu'on donnât un Recueil complet » de tous les procès-verbaux des *Lien-yen*, un Mandarin y trouveroit bien des choses qui l'aideroient à distinguer le malheur » du crime. Nous croyons même que le bien public demanderoit qu'on fit entrer dans ce Recueil les procès-verbaux » de toutes les espèces de morts & levées des cadavres. Cependant comme on ne peut pas espérer que ces sortes de pièces » soient aussi bien faites & aussi bien détaillées dans les petites » villes que dans les grandes, il y auroit un choix à faire » d'après les nouveaux procès-verbaux qu'on ordonneroit, & » qu'on feroit faire avec soin par des gens habiles & entendus. » La Cour se fait rendre compte des épis singuliers de riz & de bled, des animaux extraordinaires, des fruits d'une figure nouvelle, &c, qui paroissent dans les Provinces : les procès-verbaux des différentes espèces de morts & levées de cadavres nous paroissent toucher de plus près au bien public, & mériter tout autrement l'attention du Ministère. L'Auteur avertit ensuite les Mandarins qu'ils ne sauroient veiller avec trop de soins sur l'exaetitude, la clarté & les détails des procès-verbaux : à l'en croire, moins il y a de doute à former sur la manière dont est morte la personne dont on visite le cadavre, plus il est essentiel que le procès-verbal soit circonstancié & détaillé, parce que ce qu'en regarde alors comme une bagatelle devient

un trait de lumiere pour les cas douteux. Le procès-verbal d'un maçon tué au-bas d'une muraille par une pierre tombée d'en-haut, fit connoître qu'un autre avoit été tué par une pierre qu'on lui avoit jetté d'en-haut, parce que dans le premier cas il se trouvoit qu'il y avoit un vuide dans l'échaffaud, & qu'il n'y en avoit point dans le second. *Quelque éclairée & prévoyante que soit la malice, dit notre Auteur, le Tien ne permet pas qu'elle fasse attention à tout & puisse cacher ses homicides sous les apparences des accidens ; mais de quoi sert cette providence du Tien, si les Mandarins négligent de chercher les moyens qu'elle leur fournit pour distinguer les homicides des accidens ? Quelques Mandarins se font une espece d'humanité de laisser la malice dans les ténèbres dont elle s'enveloppe, il y a assez de criminels sans se donner tant de peine pour en chercher. Pourquoi vouloir joindre le sang au sang, disent-ils, & obliger la Justice à se charger d'autant d'homicides que la trahison, la haine & la fureur ? Notre Auteur traite ces maximes, de maximes barbares, injustes, insensées, &c. & prouve d'une maniere très-eloquente & très-perfuasive, que tout compensé, les crimes & les homicides publics, quelque atroces qu'ils soient, sont moins funestes à la société que ceux qui sont voilés par les ombres du secret, & que dans la disjonctive il vaudroit mieux sévir contre les derniers, &c. Qui pense autrement est un prévaricateur indigne de la magistrature, un traître à la patrie, un complice de tous les scélérats, un ennemi de la sûreté publique, un fléau, un tyran, un monstre digne de toute la rigueur des supplices. Quant aux détails où entre le Si-yuen sur les endroits où les coups sont mortels, sur le nombre des jours où ils sont censés être cause de la mort, il ne dit guere plus que ce que nous disons en Europe. Cependant il seroit à souhaiter que cette matiere fût traitée & discutée d'après les faits, comme elle*

pourroit & devoit l'être, pour diriger les Officiers de la Justice dans les petits endroits.

Des plaies & des blessures. Un Mandarin etant allé à la prison pour epier plusieurs prisonniers détenus sur des soupçons à l'occasion d'un homme qu'on disoit s'être donné un coup de couteau, il en vit un qui tenoit le sien de la main gauche; sur quoi il l'appelle, & lui dit que c'étoit lui qui avoit fait le coup, parce que la blessure du mort indiquoit la main d'un gaucher; ce que le malheureux avoua. *Que de tortures épargnées*, dit notre Auteur, *si les procès-verbaux étoient faits avec soin, & si les Magistrats étoient plus attentifs à en méditer toutes les circonstances!* A en croire l'Auteur, il y a des différences très-sensibles entre les plaies que se fait un homme qui attende sur lui-même & celles d'un homme qui est blessé par une main étrangère. S'il est mort du coup, la position du cadavre & l'air de son visage sont tout-à-fait différens. Les blessures de ceux qui se tuent eux-mêmes ne peuvent jamais être aussi profondes que celles de ceux qui sont tués, à moins qu'ils n'usent d'artifice, comme de se laisser tomber sur une épée, &c.

Des Brûlés. Il y a eu des concubines, des marâtres, des esclaves, &c. qui ont mis le feu à des maisons pour cacher leurs homicides. Il s'agit de reconnoître par le cadavre si le mort a été tué avant l'incendie, ou a été étouffé par le feu. Dans le premier cas, dit l'Auteur, on ne trouve ni cendres, ni vestiges de feu dans la bouche & dans le nez; au lieu qu'on en trouve toujours dans ceux qui ont été étouffés par le feu & la fumée. L'Auteur dit qu'on a fait plusieurs expériences sur des animaux pour vérifier ces indices. Il indique le jus de raves comme un remède excellent pour ceux qu'on a tirés des flammes, le plutôt qu'on peut leur en faire avaler est le mieux. Si on leur enduit sur le champ tout le corps avec de la terre grasse

délayée avec de fort vinaigre, cela appaise la douleur & empêche la grande suppuration.

De ceux qui sont tombés dans l'eau chaude. Cet article regarde les teinturiers & les braiseurs. Le dernier résultat de tout ce qu'on y trouve, c'est que pour peu que le cadavre ait resté dans l'eau bouillante, il n'est plus possible de distinguer ceux qu'on y a jetés après les avoir étouffés, de ceux qui y sont tombés par accident. C'est aux soins & aux recherches des Mandarins à y suppléer. *Plus il y a de faux témoins, plus il est facile de savoir la vérité, parce que la vérité est une & qu'un mensonge décele l'autre.* Kao-ïsou, disoit de Lien-sun, c'est le grand homme de mon Empire, il ne m'a jamais trompé sur rien & il n'a jamais été trompé par aucun faux témoin. Il y a mille Lettrés qui pénètrent les sens les plus profonds des King, savent toutes les loix, sont équitables dans leurs jugemens; mais je ne connois que lui qui ait le tact assez fin pour distinguer un faux témoin & lui arracher la vérité qu'il cache; c'est une supériorité de génie à part.

Livre VI. Ce Livre très-curieux & très-utile pour la Chine, ne le seroit pas pour l'Europe, où l'on ne connoît pas les différentes especes de poisons dont il parle, & que nous ne ferons certainement pas connoître. L'Auteur articule dans le plus grand détail les effets sensibles de chaque poison, & toutes les marques auxquelles on peut les distinguer, soit que ce soit des poisons violens ou des poisons lents. La dynastie des Song a rendu un grand service à la Chine, au dire des Lettrés, en faisant faire l'essai des poisons & contrepoisons sur des criminels condamnés à être coupés en pieces. Nous n'oserions dire que la Religion & la justice permettent de changer ainsi les supplices décrétés par les loix, à moins que le criminel n'acceptât ce changement bien adouci par l'espérance d'éviter la mort au moyen du contre-poison. Mais les motifs & les vues de ceux qui ont eu recours à cet expédient funeste, paroissent respec-

tables dans des payens qui ne sentent pas assez que l'autorité publique ne peut agir que d'après la loi, & que la loi elle-même tire toute sa force de la justice de Dieu, dont elle promulgue les arrêts.

Livre VII. Des maladies. Comme la haine, la jalousie, la vengeance, la cupidité, l'ambition & toutes les passions violentes profitent de tout pour arriver à leurs fins, l'Auteur a jugé nécessaire de décrire l'état où la mort naturelle laisse les cadavres, lorsqu'elle n'a pas été causée ou accélérée par autre chose que les différentes maladies qui affligent l'humanité. Avancer la mort est un vrai homicide, & la Justice doit le punir avec d'autant plus de rigueur qu'il outrage plus horriblement la nature. *Tout le monde se doit à soi-même de lui aider à connoître les coupables.*

Des remèdes. La Police est ici fort indulgente pour l'exercice de la Médecine, mais la Justice ne l'est pas. Un charlatan, un aventurier, un ignorant, sont traités comme de vrais homicides, lorsqu'il est prouvé qu'ils ont accéléré ou causé la mort de leurs malades. Il nous paroît au moins douteux qu'on voulût adopter ailleurs les principes dont l'Auteur s'appuie, pour obliger les plus habiles Médecins eux-mêmes à y regarder de plus près dans les sentences de mort qu'ils prononcent.

Des châtimens. Les maîtres ont droit de châtier leurs esclaves, les maîtres leurs disciples, les peres leurs enfans & les magistrats les coupables : ni les uns, ni les autres n'ont droit de passer certaines bornes : ils sont homicides & doivent être traités comme tels, quand ils ont outrepassé les bornes de manière à causer la mort. Les Loix criminelles de Chine sont si attentives à cet égard, qu'elles défendent aux Mandarins de faire donner le *Pan-tse* en été pendant la canicule, ainsi que dans les grands froids & dans toutes les saisons, aux vieillards, aux infirmes, aux jeunes gens, &c. L'Auteur indique à quels signes

on peut connoître si les châtimens portés trop loin ont pu causer la mort.

Des accidens & des malheurs. L'Auteur comprend sous le nom d'accidens & de malheurs, les chûtes, les morts subites, les morts causées par l'intempérance, l'ivresse, l'excès de débauches; par la crainte, la joie, la douleur; par le tonnerre, la violence de la chaleur, l'extrême rigueur du froid; par la morsure des serpens, des chiens enragés, &c. par des coups de pied de bœufs, de cheval, &c. Toutes ces especes d'*accidens & de malheurs* lui fournissent des détails pour diriger la Justice & empêcher qu'elle ne soit trompée dans le *Tien-yuen*, ou visite des cadavres. Il est le premier à remarquer qu'il est honteux qu'on soit obligé de parcourir ainsi toutes les especes de mort : *Mais dès qu'on abuse de tout*, dit-il, *pour cacher l'homicide, on doit se servir de tout pour le faire connoître.*

Livre VIII. Ce dernier Livre est divisé en deux parties : dans la premiere, on examine quelles sont les causes des homicides, & les moyens de les prévenir; dans la seconde, on instruit les Mandarins sur les devoirs de leur charge, pour savoir examiner, juger & punir les homicides. L'Auteur paroît plus citoyen qu'orateur, il déduit ses raisons d'une maniere simple & unie; mais elles sont si près du cœur humain, qu'elles touchent & persuadent. Les grandes causes, selon lui, des homicides, sont le jeu, le vin, la débauche, la misere, le mépris de la vie & la négligence des Mandarins.

On n'imagineroit jamais au-delà des mers où en est la Chine entiere sur l'article du mépris de la vie. Rien de plus commun ici que d'attenter sur soi-même; c'est la ressource la plus ordinaire de la jalousie, de la haine & de la vengeance. Le sexe le plus foible est à cet egard d'un courage & d'une intrépidité qui font frémir d'horreur. Une femme, une fille se pendent pour un mot : elles en sont venues à un point, qu'il a fallu reserrer

L'ouverture des puits pour les sauver d'elles-mêmes ; elles menacent de se défaire comme ailleurs un voleur de tirer un coup de pistolet. La religion Chrétienne n'eût-elle fait qu'inspirer l'horreur du suicide , elle eût rendu un grand service à l'humanité. Il faut être ici pour comprendre jusqu'où vont ses bienfaits par rapport à la société civile & au gouvernement. O que nos philosophes sont ennemis de la patrie & d'eux-mêmes , quand ils tâchent de l'arracher des cœurs ! Une semaine de séjour à Pé-king les feroient rougir d'eux-mêmes à ne plus oser lever les yeux de leur vie. De quoi sert de lire l'histoire ancienne, si on n'y voit pas où en étoient les mœurs publiques, le gouvernement & la vérité de l'enseignement public ? Les théâtres & les cirques , à ne les considérer qu'en politique & en citoyen, font trembler & frémir quiconque pense de quel œil devoient regarder les meurtres & les empoisonnemens , des hommes accoutumés à raffaier leurs regards d'homicides & de sang , & à se faire un spectacle d'amusement de ce que la mort a de plus terrible.

Mais quoi ! dira-t-on , les Missionnaires ont écrit & écrivent continuellement qu'il y a beaucoup moins de meurtres & de morts violentes en Chine qu'en Europe. Voici notre réponse : cette assertion des Missionnaires est très-vraie & très-exacte pour ces meurtres & ces morts violentes qui frappent les regards du public ; mais quant aux homicides réels qui se commettent comme dans les ténèbres & sont voilés d'apparences qui les cachent, il y en a six fois plus qu'en Europe. Le Livre dont nous donnons la notice en est une preuve : on n'a songé à le faire que parce qu'on a vu que les homicides cachés , palliés , déguisés , étoient trop communs. C'est la première réflexion qui se présente à quiconque pense ; le remède indique la maladie. Que les sages examinent , à la clarté des rayons de l'histoire générale des peuples , quel est sur cet article capital la différence

des nations policées & des nations barbares, les unes & les autres étant supposées dans les ténèbres de l'idolâtrie ou d'une fausse religion, & on verra que le premier coup-d'œil en impose chez les premières : comme plus corrompues & plus exercées à la dissimulation, comme plus retenues aussi par la crainte des loix & par l'hypocrisie des décences, elles ne trempent pas leurs mains dans le sang avec la fougue, l'emportement & la férocité des premiers ; mais les homicides secrets de la trahison, de la perfidie & de la vengeance, y sont incomparablement plus multipliés. Il en est à cet égard comme des viols & des enlevemens, dont la rareté semble rendre témoignage à l'innocence des mœurs, tandis que la galanterie, la séduction & les adulteres en étendent la corruption à tous les âges & à toutes les conditions d'une manière épouvantable. Pour une Lucrece & une Virginie outragées dans les premiers siècles de Rome, que d'Octavies & de Julies dans les derniers temps ! Quand un Etat policé a tellement secoué le joug des loix, que les empoisonnemens, les meurtres, les homicides publics se multiplient de jour en jour, *tout est perdu*, dit *Hien-tchi*, d'après les Annales de Chine, *la publicité des homicides & des adulteres est le frisson d'une révolution générale dans le gouvernement.*

Ajoutons encore ce mot : le suicide, dit-on, est très-commun en Chine. Mais, comment des gens qui ne craignent pas la mort & attendent sur eux-mêmes avec tant d'intrépidité, comment, étant déterminés à mourir, ne se donnent-ils pas la satisfaction de raffaïer leur vengeance & leur haine du spectacle d'un ennemi nageant dans son sang ? Qui est déterminé à mourir, peut arracher la vie à qui il veut. C'est que le préjugé public a attaché je ne fais quelle gloire de magnanimité & d'héroïsme à attenter sur soi-même pour se venger d'un ennemi qu'on ne peut ecraser ; c'est qu'on est sûr de lui faire une affaire

horrible en se tuant , & qu'on n'est pas sûr de le tuer , quelques précautions qu'on prenne ; c'est qu'en trempant les mains dans le sang de son ennemi , on expose toute sa famille , on la flétrit , & se prive soi-même des honneurs funébres ; au lieu qu'en se donnant la mort avec intrépidité , on espère des dédommagemens à sa famille , & on descend soi-même dans le tombeau avec gloire ; c'est qu'on se tue soi-même dans l'accès d'une colere , dans la phrénésie d'une vivacité poussée à bout , dans la rage d'un désespoir , & que pour tuer un autre il faut y penser , en épier l'occasion , & la réflexion , qui a le temps d'éclairer l'ame & en fait perdre la pensée ; c'est enfin que les Chinois craignent plus de souffrir que de mourir , & que la Justice Chinoise a trouvé le moyen de rendre l'état du criminel plus insupportable que leur supplice. Ce dernier article mériterait d'être traité à fond dans un Mémoire , aussi-bien que la politique qui rend responsables des suicides ceux qui en sont la cause ou l'occasion. Car enfin en voici l'effet : le plus foible fait trembler le plus fort & le force à lui rendre justice , à le ménager , à le secourir , en le menaçant de se défaire , comme ailleurs le plus fort en menaçant le plus foible de le tuer. Ce contraste singulier prête à bien des réflexions. Celles qui nous frappent & nous glacent d'effroi , c'est que la Religion chrétienne a guéri tous ceux qui l'ont embrassée , de l'horrible folie du suicide , & qu'elle n'a pas pu guérir les Européens de celle des combats particuliers qui sont également contraires à ses divins enseignemens. Nous ne savons plus où en est l'Europe , depuis que nous sommes au fond de l'Asie ; mais nous voyons par le peu de livres qui nous viennent , qu'on y parle beaucoup d'humanité , de philanthropie , de bienfaisance. Si ce n'est pas un vain commerce de mots , il faut espérer qu'on attaquera enfin le duel avec force. Les Chinois le rendroient infame & ridicule , pour le faire tomber ,

NOTICE DU CONG-FOU DES BONZES TAO-SÉE.

Educens nubes, ab extremo terra.

Pf. 132.

ON appelle *Tao-sée* en Chinois tous ceux qui sont de la secte qui reconnoît le fameux *Lao-tsée* ou *Lao-kun*, pour chef & pour maître ; mais ce nom est spécialement attribué aux Bonzes de cette secte, soit qu'ils vivent en communauté ou mariés , solitaires ou errans. Il ne faut que lire le *Tao-te-king* de *Lao-tsée* , pour voir qu'il n'est point le maître de ses prétendus disciples. On appelle *Cong-fou* en Chinois les postures singulieres dans lesquelles se tiennent quelques *Tao-sée*. Comme les Bonzes ont plus de loisir, ils ont plus de temps pour vaquer au *Cong-fou* , & ils passent généralement pour l'entendre mieux que les autres.

Les nuages epais de la superstition & les affreuses ténèbres de l'idolâtrie ont tellement caché la vraie théorie du *Cong-fou* à la multitude, qu'elle est persuadée, d'après les récits des Bonzes, que c'est un vrai exercice de religion qui, en guérissant le corps de ses infirmités , affranchit l'ame de la servitude des sens , la prépare à entrer en commerce avec les Esprits, & lui ouvre la porte de je ne sais quelle immortalité , où l'on arrive sans passer par le tombeau. On composeroit de très-amples volumes, des fables, contes, rêves, chimères & extravagances qu'on débite ici sur le *Cong-fou*. La majesté du trône n'a pu sauver plusieurs Empereurs de la stupidité d'y croire. Les Lettrés ont beau s'egayer à montrer le ridicule des grands mots des

Bonzes, on s'amuse de leurs plaisanteries, on applaudit à leurs raisons, & on continue froidement à ajouter foi par sa conduite à toutes les chimères que débitent les Bonzes. Les esprits singuliers, les Richards qui voudroient bien n'être jamais malades, & ceux d'entre le peuple qui ont le temps de rêver, y croient par intervalles avec toute la chaleur du fanatisme le plus phrénétique. Il faut voir avec quelle étonnante patience ils tourmentent leurs corps pour parvenir à envoyer leur ame chez les immortels, & à monter aux cieux sur le cheval dragon.

Les *Tao-sée* qui ont le secret du *Cong-fou* se sont fait une langue à part pour l'enseigner, & en parlent en des termes aussi éloignés des idées communes que nos Alchymistes du grand-œuvre. Comme le *Cong-fou* a réellement opéré des guérisons & soulagé bien des infirmités, les Lettrés qui ne sont point crédules ont soufflé sur le clinquant du jargon figuré des Bonzes, & ont fait voir que leur charlatanerie ne faisoit que couvrir du ridicule de leurs superstitions, une ancienne pratique de Médecine fondée en principes, & fort indépendante de la doctrine absurde des *Tao-sée*, sur laquelle on l'a entrée. Elle en est aussi indépendante, disent-ils, que la vertu des remèdes qu'il leur a plu d'adopter & de faire valoir.

Cette assertion curieuse est appuyée de raisons qui nous ont fait imaginer de proposer aux Physiciens & aux Médecins d'Europe, d'examiner si la partie médicinale du *Cong-fou* des *Tao-sée* est réellement une pratique de médecine dont on peut tirer parti pour le soulagement & la guérison de quelques maladies. Si cela étoit, nous nous croirions bien dédommagés de la peine que nous avons eue à nous mettre au fait d'une matière si ennuyeuse pour une personne de notre état, & si étrangère à nos études & à nos occupations. Nous fussions-nous trompés dans nos conjectures, nous ne croirions pas avoir à rougir d'une méprise qu'on ne doit imputer qu'à notre sensibilité aux

misères qui affligent la vie des hommes , & à notre amour pour la patrie.

Nous nous en tiendrons à un simple exposé de la partie pratique du *Cong-fou* , & des principes de la médecine Chinoise , sur lesquels on dit qu'elle est fondée.

Le *Cong-fou* consiste en deux choses : dans la posture du corps , & dans la manière de respirer.

Il y a trois postures principales pour le *Cong-fou* : debout , assis & couché. Les Bonzes entrent dans le plus grand détail sur toutes les attitudes qui peuvent varier & nuancer ces différentes postures. Comme elles ont plus de rapport à leur doctrine qu'à la partie médicale du *Cong-fou* , nous nous bornerons à en indiquer les principales :

1°. *Debout* : droit , les pieds collés l'un contre l'autre , & les bras tendus & pendans ; debout , un pied en l'air ; debout , le corps penché sur le côté , en avant , en arrière , &c. debout , les bras en croix , un levé , l'autre abaissé ; debout , les bras tendus horizontalement ; debout , les jambes écartées , &c.

2°. *Assis* : les jambes pendantes ; assis , les jambes tendues , le corps droit ; assis , les jambes croisées ; assis , sur les talons ; assis , le corps penché sur un côté , courbé sur le devant , &c.

3°. *Couché* : sur l'échine , sur le ventre , sur le côté ; couché , les pieds courbés d'un côté , la tête penchée de l'autre ; couché , replié comme en boule ; couché sur les genoux & sur les mains , &c. Nous ne craignons pas de le dire , en réunissant toutes les postures & attitudes des comédiens , des danseurs , des fauteurs & des figures académiques , on n'aurait pas la moitié de celles qu'ont imaginées les *Tao-sé*. Les différentes manières de roidir & de plier , d'élever & d'abaisser , de courber & d'étendre , d'éloigner & de rapprocher les bras & les jambes , forment seules des attitudes prodigieusement variées. La tête , les yeux & la langue ont aussi leurs mouve-

mens & leurs positions. La langue qui est le *dragon rouge*, dans le langage des *Tao-sée*, est chargée, selon l'espece de *Cong-fou*, de faire dans la bouche des balancemens, des pulsations, des frottemens, des elancemens, &c. & d'exciter la salivation. Les yeux se ferment, s'ouvrent, tournent, se fixent & clignent. Ce qui nous a le plus frappé, les *Tao-sée* prétendent que quand ils sont tournés long-temps l'un vers l'autre, en regardant la racine du nez, cela suspend le torrent des pensées, met l'ame dans un calme profond & la prépare au *Far-niente* d'inertie, qui est l'exorde de la communication avec les esprits. Nous dirions des choses bien autrement plaisantes, si nous voulions copier les propos des *Tao-sée*; mais cela est étranger à la partie physique & médicinale du *Cong-fou* qui est notre objet.

Il y a trois manieres de respirer: la premiere, par la bouche; la seconde, par le nez; dans la troisieme, l'inspiration & l'expiration se font l'une par la bouche, l'autre par le nez.

Dans ces trois manières de respirer, tantôt c'est l'inspiration qui est précipitée, filée, pleine ou éteinte; tantôt c'est l'expiration; tantôt aussi elles le sont l'une & l'autre. *Précipitée*, signifie qu'elle se fait, pour ainsi dire, tout-à-la-fois, & dans un instant presque indivisible, comme il arrive à un homme qui sort tout-à-coup de l'eau où il a resté quelque temps. *Filée*, c'est-à-dire, qu'elle est tellement lente & foible, qu'on n'entend ni l'entrée, ni la sortie de l'air. *Pleine*, c'est quand l'air entre dans le poulmon, ou en sort comme à pleine bouche & à plein nez. *Eteinte*, c'est-à-dire, si délicate, si languissante & si traînée, qu'elle devient comme insensible.

Outre ces différences principales qui sont comme la base du *Cong-fou* pour la partie de la respiration, on distingue encore l'inspiration & l'expiration: 1°. par *sifflement*, en laissant une si petite ouverture à la bouche, que l'air y entre ou en sort avec une rapidité qui le refroidit & fait du bruit; 2°. par *haleinée*, en ouvrant tellement la bouche que

l'air y entre ou en forte subitement par un mouvement d'inspiration & d'expiration très-fort ; 3°. par *sauts* ; c'est-à-dire ; qu'en traînant l'inspiration ou l'expiration pour la faire durer, il se fait des mouvemens brusques du poulmon qui lui donnent des especes d'elans ; 4°. par *répétition*, enforte qu'il y a trois inspirations consécutives avant une expiration, & *vice versa* deux & trois expirations contre une seule inspiration ; 5°. par *attraction & déglutition*, en tirant comme de son estomac l'air dont se remplit le poulmon, ou avalant celui qui en sort par l'expiration, enforte que ce dernier se perd dans la bouche & descend dans les entrailles. Il y a encore diverses manieres de respirer dans le *Cong-fou* ; mais outre que les nuances qui les distinguent les unes des autres, ne sont que des raffinemens des Bonzes, il seroit très-difficile d'en parler de maniere à se faire entendre ; car à moins d'avoir vu opérer un homme bien initié & exercé, on ne comprend rien à tout ce qu'en disent les *Tao-sée* dans leurs livres. Dans le peu même que nous avons dit, il y a bien des choses dont nous ne nous ferions pas tirés ; si un néophyte qui avoit fait le *Cong-fou* lorsqu'il étoit encore *idolâtre*, ne nous avoit expliqué cette singuliere théorie.

Les détails où nous venons d'entrer supposés, nous disons que le *Cong-fou* consiste dans une certaine posture en laquelle on se tient quelque temps, en respirant de quelqu'une des manieres dont nous avons parlé. L'art doit les choisir & les combiner, les varier & les faire répéter selon la maladie qu'il s'agit de guérir. Le matin est le vrai temps du *Cong-fou*. Après le sommeil de la nuit, le sang est plus reposé, les humeurs plus tranquilles, & les organes plus souples, sur-tout si on a eu l'attention de souper fort légèrement. Les gens replets ou chargés d'humeurs y gagnent toujours à ne rien manger la veille, & cette préparation est absolument nécessaire pour certaines maladies.

Comme le *Cong-fou* n'est qu'une bagatelle, ou du moins

peut n'être que cela, nous nous dispenserons d'entrer dans un plus grand détail. Cependant comme nous pourrions nous être expliqués obscurément, & que d'ailleurs il est toujours bon de parler aux yeux, nous avons fait peindre des figures qui donneront quelque idée des postures du *Cong-fou*. Nous allons indiquer en peu de mots quelles sont les différentes maladies dont on dit qu'elles guérissent, pour que nos Physiciens & Médecins soient plus en état de prononcer sur cette pratique singulière. Quoique de ces vingt figures il y en ait dix-sept pour le *Cong-fou* assis, il faudroit en ajouter bien plus pour donner toutes les attitudes & positions qui nuancent cette posture; mais en vérité, nous n'avons pas eu le courage d'en faire copier un plus grand nombre.

Fig. 1. Pour dégager la poitrine, tempérer l'ardeur du sang, délasser.

Fig. 2. Contre l'asthme, les douleurs de reins & d'entrailles; il ne faut pas tourner la tête.

Fig. 3. Contre les songes & illusions nocturnes, & leurs suites.

Fig. 4. Contre les embarras d'estomac & obstruction, la jaunisse.

Fig. 5. Contre les maux de cœur, la maigreur d'épuisement, la soif accompagnée de chaleur dans le corps.

Fig. 6. Contre la plénitude & embarras dans les entrailles, avec foiblesse.

Fig. 7 & 8. Pour entretenir la santé.

Fig. 9. Contre les vertiges & éblouissemens.

Fig. 10. Contre les pesanteurs de tête, assoupissemens.

Fig. 11. Contre les douleurs dans les genoux, les embarras dans les reins, les enflures de foiblesse.

Fig. 12. Contre la paralysie de quelque membre, la respiration courte & précipitée, les douleurs du bas-ventre avec tension.

Fig. 13. Contre les maux de cœur avec foiblesse, douleur & langueur.

Fig. 14. Contre les sueurs froides, la bouche amère, la difficulté de marcher, &c.

Fig. 15. Contre la gravelle & les sables dans les reins; on en débite bien des effets & des cures.

Fig. 16. Contre la chaleur continuelle de la paume de la main & de la plante des pieds.

Fig. 17. Contre les embarras de poitrine & la suffocation.

Fig. 18. Pour entretenir la santé.

Fig. 19. Contre la pierre & les coliques néphrétiques.

Fig. 20. Contre les mouvemens des intestins, & les inquiétudes dans tout le corps. *Voyez ces figures.*

Dans chacune de ces postures, le grand point est de respirer d'une maniere particuliere un certain nombre de fois, & de proportionner la longueur du *Cong-fou* à la maladie. Le Mémoire que nous avons sous les yeux en dit quelque chose, mais d'une maniere si obscure & dans des termes si bizarres, que nous n'avons pas osé en risquer la traduction. Le lecteur pourra y suppléer par ce que nous avons dit plus haut, & par ce qui nous reste à dire sur la théorie du *Cong-fou*.

Nous avons omis, en parlant des postures du *Cong-fou*, qu'on étoit nud à mi-corps, ou habillé, chargé d'un poids sur la tête ou sur les épaules, selon la maladie; & en parlant de la respiration, qu'il falloit avoir la bouche à demi-pleine ou d'eau, ou de salive. Quant aux potions, tisanes & médecines qu'on ordonne avant ou après le *Cong-fou*, elles paroissent avoir été ajoutées dans la suite des temps pour en faciliter les effets. Par exemple, dans le *Cong-fou* de la *fig. 15*, on doit prendre une infusion de cinabre & d'alun dans l'eau froide. Les *Cong-fou* des *fig. 9, 13 & 20*, ont aussi des remèdes déterminés; mais comme ils pourroient n'être qu'une adresse pour faire

valoir le *Cong-fou* & l'accréditer, c'est par les principes de ceux qui le regardent comme une ancienne pratique de Médecine qu'il semble qu'on doit en juger.

Ces principes sont, 1°. que le mécanisme du corps humain est tout hydraulique, c'est-à-dire, que la libre circulation du sang, des humeurs & des esprits, & l'équilibre respectif qui modifie leur mouvement & leur action réciproque les uns sur les autres, étant tout-à-la-fois le poids & les roues du corps humain, la santé ne subsiste que par cette circulation & cet équilibre, ou ne se rétablit que par leur rétablissement. 2°. Que l'air qui entre sans cesse dans le sang & dans les humeurs par les poulmons, étant comme le balancier que tempere & entretient leur fluidité, elle ne peut se rétablir ni subsister que par lui. De ces deux principes, dont nous ne parlons qu'en historiens, ils tirent, à leur manière, des conséquences que nous donnons pareillement pour ce qu'elles peuvent valoir.

Ces conséquences sont, 1°. que la circulation des liquides dans les corps humains ayant à vaincre les deux grands obstacles de la pesanteur & du frottement, tout ce qui tend à diminuer l'un ou l'autre, peut aider à la rétablir lorsqu'elle est altérée. 2°. Que l'activité & le ressort de l'air augmentant la fluidité des liquides, & facilitant par-là leur mouvement, tout ce qui tend à en augmenter ou à en diminuer la force & le volume dans ceux du corps humain, doit accélérer ou retarder leur circulation.

Ces principes & ces conséquences supposées, les défenseurs du *Cong-fou* entrent dans de forts longs détails pour le rapprocher de la correspondance sympathique des différentes parties du corps humain, de l'action & réaction des grands organes de la circulation, de la sécrétion des humeurs, de la digestion des alimens, &c. car il faut rendre justice à la partie systématique de la Médecine moderne. On en a si peu d'idée au-delà des mers,

& il faudroit faire une si longue digression pour la faire connoître, que nous glisserons sur cet article avec d'autant moins de scrupule qu'il n'a qu'un rapport très-éloigné au sujet que nous traitons. D'ailleurs, à moins de posséder à fond la Médecine, on courroit évidemment le double risque de défigurer un système estimable, & de n'être pas entendu.

Voici maintenant comment raisonnent les Physiciens Chinois, d'après les principes & conséquences que nous venons d'exposer. Il y a deux parties essentielles dans le *Cong-fou*, la posture qu'on donne à son corps, & la maniere dont on accélère, retarde & modifie la respiration.

1°. Soit qu'on envisage la circulation du sang, des humeurs & des esprits du côté des obstacles qu'y oppose la pesanteur; soit qu'on l'envisage du côté du frottement qui la retarde, il est evident que la maniere dont le corps est droit ou courbé, couché ou levé, les pieds & les mains tendus ou pliés, élevés, abaissés ou contournés, doit opérer dans le mécanisme hydraulique un changement physique qui le facilite ou le gêne. La situation horizontale étant celle qui diminue le plus l'obstacle de la pesanteur, est celle aussi qui est plus favorable à la circulation: celle d'être debout au contraire laissant toute sa résistance à l'action de la pesanteur, elle doit nécessairement rendre la circulation plus difficile; par la même raison, selon que l'on tient les bras, les pieds & la tête ou levés, ou inclinés, ou courbés, elle doit y devenir plus ou moins aisée. Ce n'est pas tout: ce qui la retarde dans un endroit lui donne plus de force où elle ne trouve pas d'obstacle, & dès-là aide les humeurs & le sang à vaincre les engorgemens qui y gênent leur passage. On peut ajouter encore que plus elle a été gênée dans un endroit, plus son impétuosité l'y ramene avec force lorsque l'obstacle est levé. Il s'ensuit de-là que les diverses postures du *Cong-fou* bien dirigées, doivent opérer un dégagement salu-

taire dans toutes les maladies qui viennent d'une circulation ou embarrassée, ou retardée, ou même interrompue. Or, combien n'y a-t-il pas de maladies qui n'ont pas d'autre cause ? On peut même demander si, excepté les fractures, blessures, &c. qui dérangent l'organisation du corps humain, il y en a quelqu'une qui n'en vienne pas ?

2°. Il est certain que le cœur est le premier mobile de la circulation, & la force qu'il a pour la produire & la conserver, est une des plus grandes merveilles de l'univers. Il est certain encore qu'il y a une correspondance sensible & continuelle entre les battemens du cœur qui se remplit & se vuide de sang, & les mouvemens de dilatation & de contraction du poulmon qui se vuide & se remplit d'air par l'inspiration & l'expiration. Cette correspondance est si evidente, que les battemens du cœur augmentent ou diminuent sur le champ, en proportion de l'accélération ou du retardement de la respiration. Or si l'on inspire plus d'air qu'on n'en expire, ou qu'on en expire plus qu'on n'en inspire, son volume doit diminuer ou augmenter la masse totale du sang ou des humeurs, & doit rafraîchir plus ou moins le sang qui est dans les poulmons ; si l'on hâte ou retarde sa respiration, on doit précipiter ou affoiblir les battemens du cœur. Qu'on applique tout cela à la seconde partie du *Cong-fou*, & on verra que consistant, tantôt à accélérer ou à retarder la respiration, tantôt à inspirer plus d'air qu'on n'en expire, il est evident que dans le premier cas on accélère ou retarde la circulation, & par une suite nécessaire celle des humeurs ; & que dans le second, on diminue ou l'on augmente le volume d'air qui y est contenu : or tout ce mécanisme étant aidé par la posture du corps, par la position combinée & assortie des membres, il est evident qu'il doit produire un effet sensible & prochain dans la circulation du sang & des humeurs ; effet physique, effet nécessaire & intimement lié au mécha-

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Fig. 17.

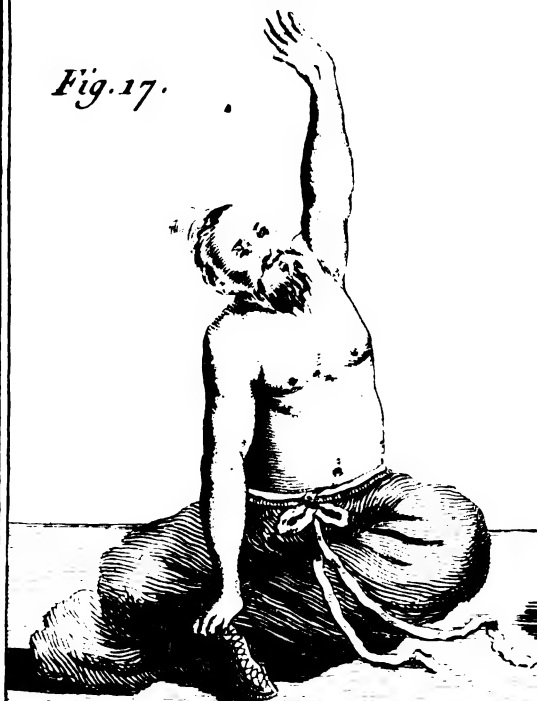


Fig. 18.



Fig. 19.



Fig. 20.



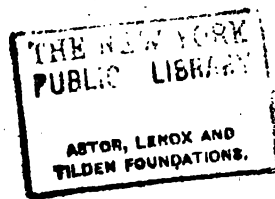


Fig. 14.



Fig. 13.



Fig. 16.



Fig. 15.



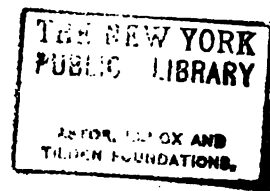


Fig. 9.

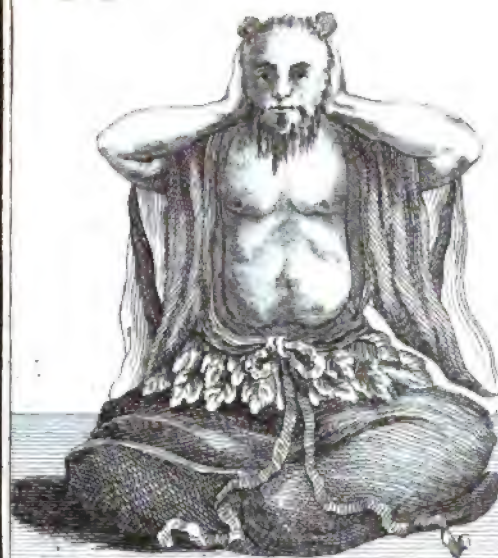


Fig. 10.



Fig. 11.



Fig. 12.



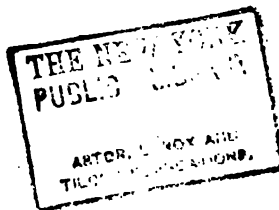


Fig. 6.



Fig. 5.



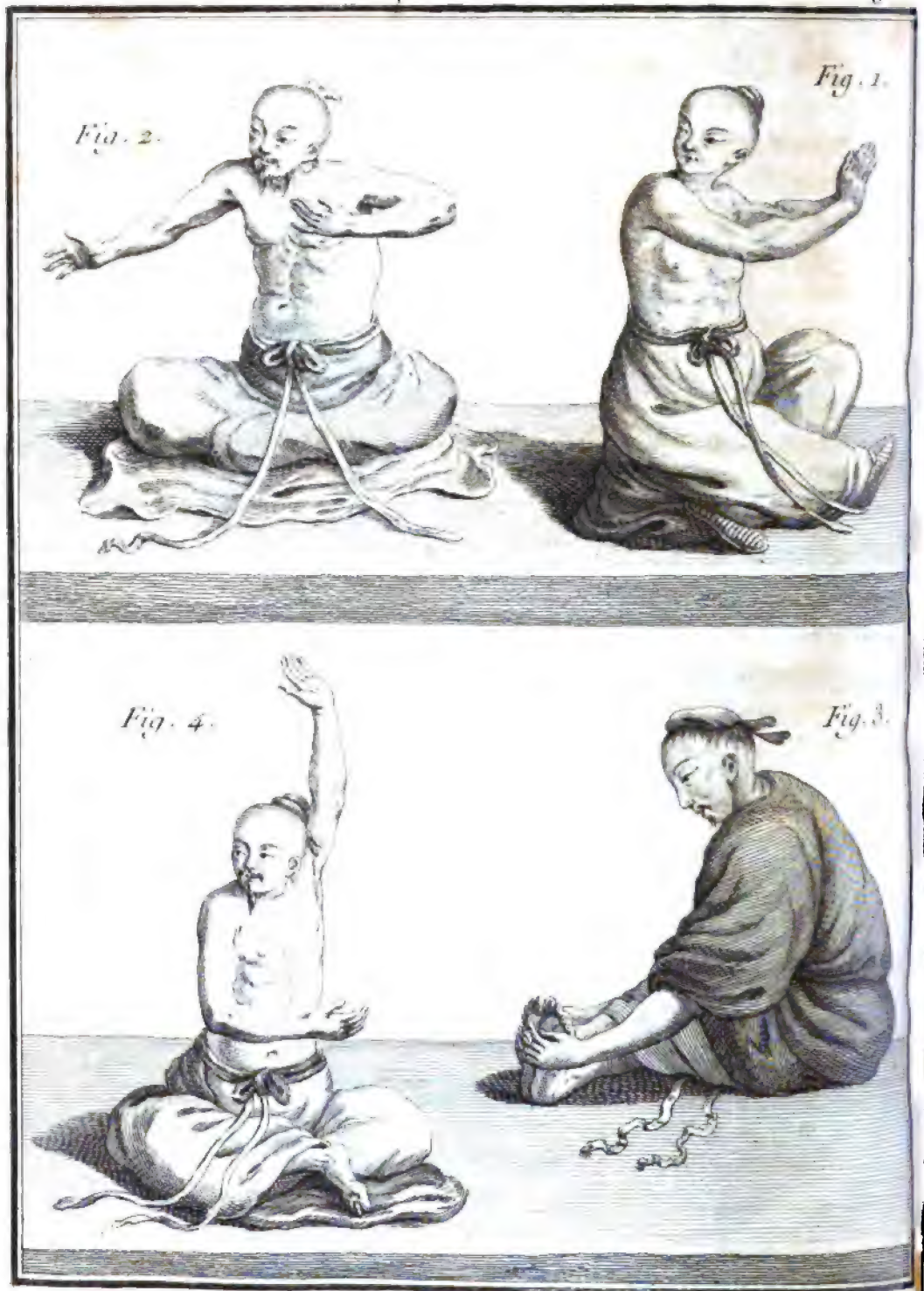
Fig. 8.



Fig. 7.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION



nisme hydraulique du corps humain ; effet d'autant plus sûr, que le repos de la nuit a rendu les organes plus souples ; que la diete de la veille a diminué la plénitude des arteres, des veines & des canaux des humeurs ; que la potion préparatoire a levé plus d'obstacles, &c.

Nous avons dessein de dire quelque chose sur la maniere dont il faut diriger le *Cong-fou* d'après cette théorie, selon la maladie pour laquelle on le fait ; mais les matieres medicinales ne sont pas assez à notre portée. Si le *Cong-fou* mérite quelque attention, les Médecins d'Europe n'ont pas besoin de ceux de Chine pour en tirer parti & le perfectionner. D'ailleurs, pour finir par où nous avons commencé, le but de cette notice n'est pas d'enseigner le *Cong-fou*, mais de proposer aux Physiciens & aux Médecins d'examiner sans préjugé ce qu'il faut en penser. Le système sur lequel il porte fût-il faux, il peut leur en faire trouver un plus vrai. Quand il n'en résulteroit que quelques vues pour le soulagement de l'humanité, nous nous troirions bien récompensés du courage que nous avons eu de risquer cette notice.



OBSERVATIONS DE PHYSIQUE & d'Histoire naturelle de l'Empereur Kang-hi.

Faciendi plures libros nullus est finis.

Eccl. 12.

L'EMPEREUR *Kang-hi* est un des plus grands Princes qu'ait eu la Chine. Homme de lettres, savant, philosophe, grand politique, citoyen, ami des hommes, & un peu guerrier, il réunissoit dans un degré supérieur les talents, les qualités & les vertus que tous les siècles ont destinés à l'admiration publique. Ce n'est pas ici le lieu de justifier ces louanges par l'histoire de son regne; nous nous contenterons d'observer que quoiqu'Empereur, dès l'âge de huit ans, il étoit plein d'ardeur pour s'instruire, qu'il se levoit dans sa jeunesse à trois heures du matin pour étudier, & qu'il poussa l'application jusqu'à cracher le sang: aussi devint-il un très-habile Lettré. Eloquence, poésie, histoire, jurisprudence, antiquité, tout étoit de son ressort. Lorsque l'astronomie Européenne fut devenue celle de l'Empire, il se fit disciple d'un Missionnaire pour l'apprendre; ce trait dit tout. La solitude qui environne ici le trône faisoit ses délices, parce qu'il pouvoit jouir de sa bibliothèque & de son cabinet. Il étoit si avare de son temps & si attentif à le bien employer, que quand on lit l'histoire de son regne, on ne comprend pas comment les soins qu'il donnoit aux affaires, les détails où il entroit, les grandes choses qu'il a exécutées, lui ont pu laisser le temps d'ouvrir des livres; & quand on voit la collection de ses ouvrages dans tous les genres, on comprend encore moins qu'il ait pu tenir le gouvernail d'un si grand

Empire. Les Empereurs de Chine sont en possession d'avoir des Secrétaires qui tiennent le pinceau pour eux : *Kang-hi* s'en servoit sans doute pour ses Ordonnances , ses Edits, & certains ouvrages auxquels ils prêtoit son nom comme Empereur , & en cette qualité , chef de la littérature. Il n'en est pas de même de ses poésies , de ses œuvres philosophiques & morales , de plusieurs pieces d'éloquence & de critique qui portent l'empreinte de son génie ; on sent d'abord qu'elles sont de lui : il en est de même des observations diverses que nous donnons ici. Comme ce grand Prince étoit très-avide de connoissances , & méditatif, il prenoit occasion de tout pour s'instruire. En voyage, comme dans son palais ; il revenoit par ses réflexions sur tout ce qu'il l'avoit frappé , & s'en rendoit compte à lui-même en les jettant sur le papier. Voilà pourquoi il y regne si peu d'ordre ; mais elles n'en peignent que mieux son génie , & sont dès-là plus curieuses. Le Recueil entier de ses observations seroit fort considérable ; nous ne donnons ici que celles qu'on trouve dans la quatrième partie de ses ouvrages , dont la Collection entière va à plus de cent volumes. Un hasard ayant fait tomber ce peu que nous donnons, entre nos mains, nous avons cru qu'on en verroit volontiers la traduction au-delà des mers. Si nos gens de Lettres n'y trouvent rien à apprendre , ils y verront du moins que , quand le préjugé se tait, on ne trouve pas tant d'ignorance qu'on se l'imagine chez les nations étrangères.

Pétrifications. Soit que ce soit le froid des eaux du *Hei-tong-kiang* qui opere cette métamorphose , soit que ce soit l'effet de quelques sels particuliers dont elles sont imprégnées, il est certain que le bois s'y pétrifie. La pétrification est si complète , que des troncs entiers d'arbres pétrifiés ont le poids, la dureté & le grain de la pierre. Ce fait ne peut être révoqué en doute, puisqu'on distingue parfaitement l'écorce, les nœuds,

454 OBSERVATIONS DE PHYSIQUE

les veines du bois, & qu'on en trouve une partie qui n'est pas encore pétrifiée; nous nous en sommes assurés par nos propres yeux. La vertu pétrifiante du *Hei-tong-kiang* s'étend presque à tout: on y trouve des insectes, des poissons, des cornes d'animaux & des ossemens humains entièrement pétrifiés. Que de folles conjectures & de fables n'a-t-on pas débirées sur une pétrification singulière, avant de savoir le fait qui nous en montre l'origine? Le mensonge est la première ressource de l'ignorance; mais comment faire quand on ne sait pas la vérité? se taire.

Pierres de sel. Les dons du *Tien* sont partagés: nous sommes obligés en Chine de faire le sel. Les Mahométans de l'Occident le trouvent tout travaillé par les mains de la nature; il pend en gros quartiers du haut des rochers de leurs montagnes; comme il seroit trop dangereux de l'y aller chercher, ils l'abattent à coups de fleches. Ce sel est pur & transparent comme du cristal de roche, ne pétille point dans le feu, & n'a point d'âcreté. Il paroît beaucoup meilleur que le nôtre, & la Médecine s'en sert avec succès. On trouve aussi de ces quartiers de sel dans la terre, mais il est rougeâtre, & teint d'un beau rouge l'eau où on le dissout; nous n'avons pas oui dire qu'on lui attribue aucune vertu particulière. Les gens du pays s'en servent pour la préparation des alimens.

Pin. Il y a à *Keou-ouai* (hors de la grande muraille), dans le pays de *Ngan-kao-han*, une espèce de pin qu'on nomme *Lo-ya-fong*, dont le tronc, les branches, les feuilles & les fruits ressemblent entièrement à ceux des pins ordinaires. Cependant il a cela de particulier, que les feuilles tombent toutes en automne; son bois est très-dur & d'un bon usage, mais le suc en est venimeux. Quand on coupe cet arbre, il faut prendre garde qu'il n'en saute sur la peau; en quelque endroit qu'il en tombe, il s'y forme des bulles & des boutons fort difficiles à

guérir. Sa racine, qui est rougeâtre, pourrit très-difficilement ; si on l'enterre ou si on la met dans l'eau, elle se pétrifie en assez peu de temps : elle est très-bonne pour aiguïser & repasser les instrumens les plus fins & les mieux trempés. Cette métamorphose change si peu à sa figure, qu'il faut y regarder de bien près pour s'en appercevoir ; mais son poids augmente considérablement.

Renard volant. Le renard volant se trouve dans les épaisses forêts de la Tartarie, au nord de la grande muraille ; ses aïles ne sont que des peaux légères qui vont d'un pied à l'autre, & se terminent à sa queue. Cet animal ne vole qu'en s'élançant du haut d'un arbre sur un autre qui est plus bas ; mais il ne peut pas voler en montant : les Anciens ont connu ce renard singulier, puisqu'ils lui ont donné un nom qui l'a caractérisé distinctement. L'Auteur du *Niu-ching-chi*, dit qu'il y a un renard qui se nourrit de glands & de pignons, puis s'envole dans les *Hien-gin* (demi-Dieux du *Tao-sée*). Cette fable ridicule a été imaginée pour persuader un fait qu'on trouvoit dans les Anciens, & qu'on voyoit par ignorance dans le faux jour d'un merveilleux outré. Il y a à *Keou-ouai* une espèce de rat volant, il est un peu plus gros que les rats ordinaires, & a des aïles comme le renard dont nous venons de parler.

Tremblement de terre. Voilà bien des années que je lis pour m'instruire, & nourrir mon ame de vérités & de raison ; j'ai eu la curiosité d'examiner quelle est la cause des tremblemens de terre. Selon *Tchin-tsée*, tout tremblement de terre vient d'un air rassemblé & renfermé dans les entrailles de la terre, qui cherche à rompre sa prison & à se faire jour. Voilà ce qui a fait dire à *Lao-tsée*, la terre elle-même n'est ni fixe, ni inébranlable. Quelque foible que paroisse l'air, les obstacles augmentent en quelque sorte sa force, & il peut ébranler les plus grandes masses. Le fort d'un tremblement de terre ne passe

guere dix lieues , mais il se fait sentir à plus de cent : les secouffes renversent les maisons, font fendre la terre & bouleversent tout dans les endroits qui sont près de son foyer ; elles s'étendent à l'orient & à l'occident , au nord & au midi , mais d'une maniere différente , selon la disposition des terres par où elles passent. On a vu des fontaines & des ruisseaux jaillir tout-à-coup, & d'autres disparaître ; tout cela tient à une même cause. L'air s'étant epuisé par un grand tremblement, on n'en a pas à craindre un second de si-tôt. Quand il n'a fait, pour ainsi dire, que s'essayer, un premier tremblement n'est que le prélude d'un autre. Les Lettrés de la dynastie des *Song* disoient que le *Yang* augmentant la masse de l'air & luttant contre les obstacles , il produit les secouffes du tremblement de terre, en se bandant & en se débandant par intervalles. Le *Yn-li-tong-tchi-king* veut que le *Yang* & le *Yn* étant réunis en trop grande quantité, ils font effort pour se vaincre ou pour se séparer, & que c'est la cause primitive des secouffes. Toutes ces raisons se réduisent au dernier analyse à l'action de l'air. Les pays qui sont au nord-ouest de la Chine sont très-sujets aux tremblemens, il ne se passe guere dix ans qu'il n'y en ait, & ils sont tels, que le grand fleuve *Kiung* change tout-à-coup de couleur, s'enfle subitement, sort de son canal & inonde un grand pays, ce qui marque evidemment l'action de l'air. Comme les pays du nord-ouest sont de vastes plaines pierreuses, pour la plupart couvertes de sable & fort nues, l'air qui est dans la terre y doit être plus vif & plus impétueux, vu sur-tout qu'il y pleut rarement, & qu'il y a très-peu de rivières & de ruisseaux. Voilà pourquoi les tremblemens sont si terribles dans ces vastes régions. Nous voyons en effet que quoiqu'il y ait plusieurs tremblemens de terre chaque mois à *Tai-ouang*, qui est au bord de la mer, ils ne sont jamais violens, parce que l'humidité de la terre amortit l'action de l'air. Selon le *Kout-yn*, quand le

Yang

yang est comme enchaîné & que le *yn* resserré ne peut pas monter, ils luttent l'un contre l'autre, & il doit y avoir des tremblemens. Cela quadre bien à la position de *Tai-ouang*; mais à quoi pense l'Auteur du *Sie-pi-tchi-ou-tsa-fou*, de dire que les pays-bas du *Fou-kien* sont exposés à de fréquens tremblemens, parce qu'ils sont comme à plat sur les eaux de la mer? Quelle imagination de croire que des plaines entourées de montagnes puissent flotter ainsi sur l'eau? *King-fang* observe que ceux qui sont sur mer assurent qu'il n'y a aucun vent avant les tremblemens de terre, & que les pilotes instruits jugeant par ce calme qu'il ne tardera pas à y en avoir, tâchent de gagner le large & cinglent en pleine mer, pour éviter le voisinage des côtes. Ce fait, qui est attesté par bien d'autres Ecrivains, prouveroit bien que l'air est la cause des tremblemens de terre. Son action en effet se portant toute alors dans les entrailles de la terre, il ne peut agir au-dehors.

Vernis. Le vernis du Japon est d'une finesse, d'un éclat & d'un poli qui charment l'œil; celui de Chine lui est inférieur. Tout le monde en fait honneur à l'adresse des Japonois: c'est une méprise de préjugé & d'ignorance. Nos ouvriers surpassent ceux du Japon dans des choses d'un travail plus difficile & plus délicat que le vernis. Il y a une injustice à leur faire un reproche de ce qui ne dépend pas d'eux. L'application du vernis demande un air doux, frais, humide & serein; celui de Chine est rarement tempéré, & presque toujours chaud ou froid, ou est chargé de poussière & de sels. Voilà pourquoi les pièces de vernis qu'on y fait n'ont pas l'éclat de celles du Japon, qui, étant au milieu de la mer, a un air plus propre à faire sécher le vernis, sans le rider, ni le ternir.

Bouffole. L'aiguille aimantée décline toujours un peu, elle ne peut pas regarder directement le midi; sa déclinaison n'est ni fixe selon les pays, ni uniforme & constante dans le même.

La vingt-deuxième année de mon règne (1683), elle déclinoit à Pé-king de trois degrés; elle ne décline maintenant que de deux degrés & demi. Sa déclinaison est à l'orient dans une Province, & à l'occident dans une autre. Un Lettré des *Song* prétend que cette déclinaison vient de la manière dont on aimante la boussole : mais dans ce cas, pourquoi la même boussole varierait-elle d'une année à l'autre? Outre cela, chaque boussole devrait avoir sa déclinaison particulière, & il y en auroit au moins quelques-unes qui ne déclineront pas du tout. L'ombre du soleil aux deux solstices détermine sûrement le vrai midi : or ce midi ne varie nulle part. Si c'est le soleil qui dirige la boussole, pourquoi décline-t-elle? Serait-ce quelque cause accidentelle & particulière à chaque pays qui occasionneroit ce dérangement? Serait-ce à cause de la différence du temps d'un vrai midi à l'autre? J'entends dire maintenant aux Européens que c'est vers le pôle du nord que la boussole se tourne; les Anciens ont dit que c'étoit vers le midi : qui a mieux rencontré? dès que les uns, ni les autres ne disent pas pourquoi, on n'est pas plus avancé d'un côté que de l'autre. Cependant les Anciens sont les premiers en date, & plus je vais, plus je vois qu'ils connoissent le mécanisme de la nature. Tout mouvement languit & s'éteint à proportion qu'il approche du nord; il est difficile de croire que ce soit de-là que vienne celui de l'aiguille aimantée.

Eau de neige conservée. Il ne pleut presque jamais dans le Royaume de *Ha-mi*, & les petites pluies qui y tombent par fois mouillent à peine la surface de la terre : outre cela, il n'y a ni rosées, ni brouillards qui puissent l'humecter. Cependant les campagnes sont arrosées & fertiles, quoiqu'il y ait peu de rivières, & que les ruisseaux & les fontaines y soient très-rares : tant il est vrai que l'industrie & le travail suppléent à tout. Comme il tombe beaucoup de neige en hiver sur les montagnes,

les habitans ont imaginé d'en conduire l'eau dans de grands réservoirs , à mesure qu'elle se fond. Quand les chaleurs sont venues , ils la font couler dans leurs champs , & la distribuent avec tant d'économie qu'elle suffit pour fertiliser leurs campagnes. Comme les chaleurs de ce pays sont extrêmes , je craignis que quelques Mahométans que j'y avois envoyés n'en fussent incommodés. Ils revinrent tous à Pé-king sans avoir été malades. Je leur demandai si les chaleurs de *Ha-mi* & du *Tou-oulh-fan* étoient plus insoutenables que celles de *Hang-tcheou* : ils me répondirent qu'on les supportoit plus aisément , parce que , quoique le pays soit élevé & la terre brûlante , on a de l'eau fraîche pour se désaltérer ; au lieu qu'à *Hang-tcheou* l'eau des puits même est comme tiède pendant la canicule , & ne peut ni rafraîchir , ni désaltérer.

Kan-ta-han. Le *Kan-ta-han* est une espèce de cerf du pays du *Fou-yo-eulh-tsi* , sa couleur est d'un noir qui tire sur le bleu-foncé ; il a au-dessus du col une espèce de fanon de chair fort gros , & sur l'échine une bosse comme le chameau. Cet animal est très-gros , & plus pesant qu'un bœuf ; ses cornes sont assez grosses , recourbées , & d'une substance qui ressemble à celle des os ; elles ont plus de force & de dureté que le meilleur ivoire : ses nerfs sont admirables pour appaiser les douleurs de rhumatisme & de sciaticque.

Pierres de mer. On trouve sur les bords de la mer Orientale une espèce de pierre qui tient beaucoup de l'agate : elle en a la dureté , la transparence , le grain & l'éclat ; les couleurs en sont aussi vives , les teintes aussi variées , & les nuances aussi délicates. Mais ce qui en relève beaucoup le prix & la met fort au-dessus de l'agate , c'est qu'on y voit tantôt une grenade ouverte avec sa couronne , & les petits grains en émeraude , ou en rubis , de manière à les compter ; tantôt un *Li-tchi* avec son écorce vermeille & sa chair d'un blanc de lait ; dans d'autres ,

c'est une huitre, une moule, une cygale, un papillon dessinés & peints avec une délicatesse que l'art ne pourroit jamais imiter. Il y en a aussi où l'on voit représentés au naturel des bois que l'hiver a dépouillés de leurs feuilles, des paysages enchantés, des campagnes couvertes d'un brouillard léger, des montagnes escarpées avec leurs précipices, des horizons magnifiques que le soleil couchant embellit de mille couleurs. La peinture n'a rien de si vivant, ni de si fini. J'ai choisi plusieurs centaines de ces pierres toutes plus curieuses les unes que les autres. J'aime à y admirer comment un jeu de la nature confond toutes les idées de l'industrie humaine, & épuise toutes les ressources de sa pénétration. Un petit insecte, un brin d'herbe sont encore plus admirables ? Mais qui sait placer ses admirations ?

Tcha-ké. Le *Tcha-ké* est un arbre de la côte du nord. Il a cela de particulier que ni son tronc, ni ses branches n'ont d'écorce. Si on le jette dans le feu, il brûle à merveille, quelque verd qu'il soit. Si on en fait du charbon, ce charbon s'allume très-aisément, donne une braise très-ardente, sans fumée ni odeur, conserve aisément son feu, & brûle plus longtemps sans se consumer. Il n'est pas même nécessaire d'en faire du charbon, il suffit de le faire bien sécher.

Du son & des tons. Rien de plus aisé & de plus simple en apparence que la théorie du son ; rien cependant de plus difficile & de plus compliqué. Le son nous porte dans l'esprit les idées des autres toutes développées. La musique ne demande ni contention, ni effort pour nous faire goûter des plaisirs mitoyens entre les jouissances de l'art & les voluptés grossières des sens. La multitude jouit de ses oreilles sans songer au pourquoi, ni au comment des services qu'elles lui rendent & des plaisirs qu'elles lui procurent. Pour moi, j'ai toujours été frappé de la manière énergique dont la différence du ton de voix rend, exprime & peint les mouvemens de l'ame les plus

différens , ceux de la colere & de la tendresse, de la tristesse & de la joie , de la peur & de l'admiration &c. Il n'est pas nécessaire de voir le visage , ni même d'entendre la langue de celui qui parle ; le ton seul de sa voix dit comment son ame est affectée. Si la personne qui se plaint ou qui rit , est une personne aimée , on partage sa tristesse ou sa joie avec un sentiment d'amour fort délicat ; si c'est un inconnu , l'ame hésite : mais si on l'entend quelque temps & qu'on soit dans une situation tranquille , on se rapproche de lui insensiblement , & ses sentimens deviennent les nôtres. Si c'est une personne haïe , sa joie irrite , & sa douleur réjouit ; mais ce sentiment est si fort contre la nature , qu'il ne peut durer. Si on l'entend quelque temps , la sympathie du ton agit , & l'on ne sauroit y tenir sans une peine secrete qui rend témoignage à la bonté de notre nature , ou à la malice de notre cœur. Quand deux personnes parlent ensemble , si l'une élève la voix , l'autre l'élèvera aussi ; si elle baisse de ton , l'autre baissera de même : c'est-là l'effet naturel & infaillible de je ne sais quel goût matériel & inné qui nous pousse vers la consonnance. Il en est de la voix comme de la beauté , les impressions qu'elle fait varient selon les personnes. Comme il y a des physionomies qui plaisent à la première vue & préviennent en leur faveur , au point qu'on les aime avant que d'avoir songé à les aimer , il y a aussi des voix qui vont tout droit au cœur , & se suffisent à elles-mêmes pour inspirer de l'amitié ou de l'amour. Ce fait , qui est certain , tient à une théorie qui est encore bien loin de nous. J'ai lu bien des ouvrages sur celle des echos. L'ignorance a imaginé des fables & la science des regles : pour moi , je pense que le frémissement des deux cordes sonores qui sont à l'unisson pourroit aider à expliquer le comment des echos , soit des vallées , soit des murailles des bâtimens. Nous avons en Tartarie des echos si multipliés & si forts , qu'il n'est pas aisé de les expli-

quer avec toutes les réflexions du son dont nous ont parlé les Européens. Peut-être faudroit-il joindre ces deux choses ensemble, & même en ajouter une troisième. Les explications les plus plausibles sont trop près de nous pour être si vraies qu'on le dit; plus les loix que suit la nature sont simples, plus elles sont sublimes & hors de la portée de notre pénétration. *Tchou-tsé* a fort bien dit, que les ignorans n'arrivent pas jusqu'au vrai, que les savans passent au-delà. Admirer, ou décider, sont les chemins les plus battus par les pensées des hommes. Les miennes prennent souvent celui du doute; je laisse dire ceux qui expliquent tout, en attendant qu'on me déduise bien clairement les rapports des cordes du *King* avec la flûte & les différens sons d'un timbre, & qu'on m'explique comment les différens sons de cent instrumens & d'autant de voix trouvent chacun leur chemin dans l'air pour porter dans nos oreilles la sensation indéfinissable de leur harmonie; en attendant cela, dis-je, je m'en tiendrai à répéter, d'après les Anciens, que ce qui est plus près de nous est souvent ce qui est plus loin de nos connoissances. Mon ignorance à cet égard ne m'a jamais pesé, parce qu'elle ne peut nuire au grand devoir de fuir le mal & de faire le bien. *Lao-tsé* a fort bien dit qu'un enfant en fait plus à cet égard qu'un vieillard n'en peut faire.

Du pays de Tou-eulh-fan. Si on en excepte les environs des montagnes où il tombe de la neige, la chaleur est extrême dans tout le pays de *Tou-eulh-fan*. Les habitans de la campagne sortent la nuit pour cultiver leurs terres & recueillir leurs moissons; ils ne pourroient pas tenir à la chaleur qu'il fait, lorsque le soleil est sur l'horizon; elle est si forte à la canicule, que les pierres sont brûlantes comme des charbons allumés. La corne des animaux qui sortent alors dans la campagne, on se sèche, ou s'amollit. Les Anciens ont dit qu'il y a un pays

à l'occident de la Chine où la chaleur du vent est si forte, qu'elle rend les hommes comme hébétés ou fous. Les critiques ont traité ce récit d'exagération, & ont cru montrer par-là beaucoup de discernement; ce que nous savons du *Tou-culh-fan*, prouve qu'ils n'ont raconté qu'un fait. Comme ce pays est très-pierreux & environné de déserts & de sables, certains endroits y sont si brûlans & si insupportables, que les hommes les plus forts & les plus patiens n'y ont point de situation & ne savent que devenir.

Nitre. La dynastie précédente croyoit qu'il n'y avoit de nitre qu'en Chine, & avoit défendu, sous les peines les plus rigoureuses, d'en vendre aux étrangers. On ignoroit alors qu'il y a une sorte de terre blanche dans le pays des *Kal-kas* & des *Eleuthes* qui en donne un fort beau; le nitre des pays septentrionaux l'est encore davantage. Celui qui a fait le monde & qui le gouverne, a distribué ses dons dans tous les pays.

Enfans. Le raffinement & les subtilités de la mollesse empoisonnent tout. Les enfans aiment à se donner du mouvement & à agir, cela est nécessaire à leur âge; laissez-les courir & faire leurs petits jeux: & quand le printemps vient & l'été, n'allez pas les obliger à se tenir dans une galerie ou sous les avant-toits. Les Anciens disoient que le grand air des cours & des jardins leur étoit plus sain. Les peres & meres doivent aimer leurs enfans; mais ils leur témoignent mal leur amour en les ménageant trop. Outre que ces petits soins de femelle leur amolissent l'ame & la rapetissent en quelque sorte, ils les accoutument à trop manger, les rendent trop sensibles au chaud & au froid, & leur ôtent la force & le courage de travailler: aussi la plupart deviennent-ils ou cacochimes, ou sans vigueur. Je vois beaucoup d'enfans des Princes & des Grands de ma Cour qui sont foibles, délicats & maladifs: c'est la faute des peres & des meres; ils ruinent leur tempérament par leurs

excès, & la santé de leurs enfans par leurs soins puérils. Je me suis fait mon tempérament à moi-même, & je l'ai fortifié en brusquant toutes les attentions de délicatesse & de bien-être. J'aime mieux avoir plus d'habits sur le corps, & me passer de feu ; quelque chaud qu'il fasse, je n'ôte jamais mon bonnet & ne me fers point d'éventail : cela m'a valu d'être peu sensible au chaud & au froid. Hélas ! nous n'avons que trop de besoins, pourquoi les augmenter ?

Lapin. Il y a dans la Tartarie septentrionale un animal que je crois une espèce de lapin ; sa figure est à-peu-près la même que celle de nos lapins, mais il est beaucoup plus grand & mieux membré ; sa chair aussi est plus délicate, plus juteuse & plus blanche ; son poil ressemble à celui des lapins ordinaires, pendant le printemps & l'été ; mais quand vient l'automne, il change de couleur & devient d'un blanc de neige ; il n'y a que le bout de ses oreilles qui ne change jamais & reste toujours noir : le poil de ses quatre pieds est fort long & pendant. C'est apparemment le froid extrême du pays qui produit ce changement. Cet animal s'accouple au printemps & en été ; la femelle a communément deux portées. J'en ai tué dans les montagnes de notre parc de *Ge-ho-eulh* ; leur poil y change chaque année comme dans leur terre natale.

Bruit du tonnerre. *Tchou-tsei* a fort bien saisi la nature du tonnerre, & en parle fort clairement en peu de mots. Pour moi, j'ai remarqué que le bruit qu'il fait, soit en roulant dans les nues, soit en tombant, ne se fait pas entendre au-delà de dix lieues. La musique calcule la hauteur, l'épaisseur & le diamètre des cloches, selon la nature du métal ou de la matière dont elles sont faites, & détermine, d'après ces dimensions, la proportion exacte du son de l'une avec le son de l'autre, dans une même saison & température d'air. Je suis persuadé qu'on pourroit calculer la force du tonnerre par la distance

distance à laquelle on l'entend. Le plus ou le moins d'élévation des nuages ne paroît pas faire une si grande difficulté à cet égard , que les echos des vallées & des montagnes. Cependant, plus j'ai fait de recherches, plus je me suis assuré que son plus grand bruit ne s'entend pas au-delà de dix lieues. Il y a quelques années que j'allai à *Tien-tsing* pour voir les ouvrages que j'y avois ordonnés; mes troupes, qui y faisoient l'exercice, tiroient du canon; soit que ce soit au vent, au cours de la riviere, ou au voisinage de la mer qu'il faille l'attribuer, j'entendis le bruit de ces canons de plus de trente lieues, quoiqu'il ne me parût pas venir de bien loin. Il s'ensuit de-là evidemment qu'on entend le canon de plus loin que le tonnerre. Est-ce parce que le canon est appuyé sur la terre? Est-ce que l'explosion qu'il fait est plus forte? Est-ce que l'air qui en porte le bruit est plus dense & plus epais? Cette question mériteroit d'être examinée.

Ouo-tsi. Depuis les frontieres de Chine jusqu'au *Hei-tong-kiang*, & depuis la mer orientale jusqu'assez avant dans l'occident, on trouve des bois tantôt assez grands, tantôt assez petits, dont les arbres touffus sont si serrés, si près-à-près, qu'ils cachent le soleil en tout temps. Il est remarquable que chaque espece d'arbre y est séparée; les pins sont près des pins, les cédres près des cédres; on ne trouve aucune autre espece d'arbre dans tout le terrain qu'ils occupent. Comme le vent n'a pas prise sur les feuilles des arbres qui tombent sans cesse, elles restent les unes sur les autres de l'epaisseur de plusieurs pieds, & surnagent sur les eaux de pluie & de neige qui croupissent là, faute de pouvoir ni s'écouler, ni s'évaporer. Voilà ce qui rend ces endroits si difficiles à passer & ce qui les a fait appeller *Ouo-tsi* (cavernes continuelles). On y trouve cependant des ours, des sangliers & des rats sauvages noirs, blancs, & gris, qui se nourrissent de pignons & de

glands: c'est dans ces bois ténébreux que croît le *Gin-chen*, sans parler de plusieurs autres plantes médicinales très-précieuses. J'avois cru d'abord que ces sortes de bois étoient particuliers aux pays du nord, mais il y en a aussi dans les provinces méridionales.

Grands Jours. Ceux qui ont pénétré dans le nord au-delà du *Hei-tong-kiang*, nous ont rapporté que vers le solstice d'été il n'y a guère qu'une heure de nuit. Ce fait prouve évidemment que la terre est ronde & va en diminuant vers le pôle. *Tchan-tsée*, qui étendit ses conquêtes sous *Tai-tsong* de la dynastie des *Tang*, jusqu'à *Kou-li-kan*, dit que la nuit y est si courte, qu'on distingue à peine la fin d'un crépuscule du commencement de l'autre. Il est rapporté dans le *Kang-mou*, que quelques voyageurs avoient pénétré dans un royaume étranger où le soleil ne disparoissoit que pour fort peu de temps de dessus l'horizon, & ne s'en éloignoit pas de manière à finir le jour. Ces observations des Anciens s'accordent avec ce que nous savons aujourd'hui; c'est donc à tort qu'on leur a reproché de courir après le merveilleux, ils n'ont raconté que les faits dont ils étoient instruits.

Sel naturel. Le sel est nécessaire pour la préparation des alimens. La Chine en a de plusieurs espèces; ici c'est du sel de mer, là c'est du sel de puits, ailleurs c'est du sel d'étang. Tous ces différens sels sont l'ouvrage du travail & de l'industrie; il faut faire évaporer l'eau où ils sont, par le feu, par le soleil & le vent. Il y a des pays hors de la grande muraille, comme à *Tchang-kia*, où la nature dispense les hommes de tous ces frais de travail & d'industrie. Les habitans vont prendre leurs provisions de sel sur le rivage d'un lac où ils le trouvent tout formé en grands & en petits cristaux. Ce sel est un peu noir, mais il est aussi bon & aussi agréable au goût que le nôtre; on ne dit pas qu'il ait aucune

mauvaise qualité. Voilà comme le *Tien* pourvoit aux besoins des hommes, selon les lieux où ils habitent.

Eaux thermales. Rien de plus vrai : les eaux thermales sont très-efficaces pour guérir plusieurs maladies. Mais bien des gens ignorent qu'elles sont meilleures pour ceux qui ont passé quarante ans ; quand on ne les a pas encore, & qu'on prend les bains chauds, leur premier effet est d'affoiblir & d'épuiser, parce que le sang étant alors dans toute sa force, elles causent une fermentation & des sueurs qui troublent la nature & lui nuisent. Dans un âge plus avancé au contraire, elles raniment le sang & débarrassent les os, les nerfs & tout le corps, des embarras & engorgemens que les années traînent à leur suite. Cependant le Poète *Li* a dit dans son Poème sur les eaux thermales, *que tout homme est affaibli & fatigué quand il sort du bain*. Cela n'est pas contraire à ce que nous disions tout-à-l'heure ; nous ne parlions que des effets qu'ils produisent pour la suite. On prend les bains sept jours, puis on les interrompt sept jours pour reposer le sang & les humeurs. Les continuer long-temps, c'est s'exposer à une révolution plus dangereuse quelquefois que la maladie dont on étoit venu chercher la guérison. Selon l'Auteur du livre des eaux thermales, il est très-nuisible d'entrer dans le bain après avoir mangé, ou de s'exposer à l'air après en être sorti. Nous rapprochons ces diverses observations, parce que tout ce qui intéresse la vie des hommes nous tient fort à cœur. Je trouve dans le *Choui-king* que les eaux de la fontaine *Hong-chan* se teignent en rouge au printemps, à cause du cinabre qui s'y mêle ; celles de *Hing-ichou* sont chargées d'alun ; d'autres, de fer ; presque toutes, de soufre. Il est évident que la chaleur, l'odeur, le goût, la vertu médicinale des eaux chaudes est l'effet du mélange des corps étrangers qui y sont. Mais quels sont ces corps ? En quelle quantité & proportion

y sont-ils ? C'est ce qu'on n'examine pas assez. Les Médecins même s'en tiennent à l'antique réputation d'une fontaine pour y envoyer leurs malades. Je fais qu'on a trouvé de l'arsenic dans quelques sources qui étoient très-estimées ; je fais que la nature peut changer les poisons en remède par des décompositions & des mélanges qu'elle seule a le secret de faire ; mais je fais aussi que si on étudioit mieux les qualités particulières des eaux minérales , on pourroit mieux fixer les espèces de maladies auxquelles elles conviennent. J'ai donné l'exemple à mes sujets à cet égard : quand je trouve quelque fontaine minérale sur ma route , je la fais passer par l'alambic , & je vois par l'alun , le soufre , le métal que j'y trouve , quelles doivent être ses propriétés. Il n'est pas sûr de suivre les Anciens à cet égard ; ils s'en tenoient à l'odeur , au goût & à la couleur , pour prononcer sur les bonnes ou mauvaises qualités des eaux. Cette manière est trop superficielle ; quelque bons que soient ces signes sensibles , ils ne suffisent pas. Cela est évident par les eaux qui viennent de loin ; elles sont chargées de sel , de parties terrestres & métalliques , que le goût , la vue , ni l'odorat ne sauroient distinguer.

Ours des montagnes. L'ours des montagnes du nord passe l'hiver enfermé dans une caverne. La neige qui tombe , & sa respiration qui gele , en ferment l'entrée : il ne reste qu'un petit trou par où l'air extérieur communique un peu à celui du dedans. Tout se fond au printemps , & il sort de sa prison. Un Commentateur du *Chi-king* dit , que l'ours vit de sa respiration pendant l'hiver. Cela m'avoit étonné ; mais il y a quelques années qu'étant allé à la chasse vers la fin de l'hiver , je tuai un ours que je fis ouvrir exprès , on ne trouva rien absolument ni dans son estomac , ni dans ses entrailles. Ce fait que j'avois sous les yeux m'ôta mes doutes sur l'inexactitude des Anciens ; car l'endroit où je chassois étoit plein de venaison.

Si cet ours avoit été pressé par la faim , il lui eût été facile de prendre sa proie & de venir la manger dans sa caverne. Quelques *Tao-sée* passent aisément trois jours sans prendre aucune nourriture , & sans souffrir de la faim. Ils n'ont point d'autre secret que d'avaler leur respiration , apparemment que les evaporations qu'elle apporte avec elle va rafraîchir & humecter leurs entrailles. Si l'ours en fait de même , comme le froid , l'épaisseur de sa peau , la longueur de son poil empêchent qu'il ne transpire , il est moins étonnant qu'il passe l'hiver sans manger , vu qu'il ne se donne aucun mouvement.

Les climats. Les fruits , les grains , les oiseaux & les animaux ont quelque chose de particulier dans chaque pays ; cette différence croît à proportion des distances. Il en est de même des hommes à certains égards : la figure , la taille , la physionomie , la couleur , les forces & le teint varient d'un pays à l'autre. Cela doit être : l'air , les saisons , les alimens étant différens , le corps entier doit s'en sentir. Dans la même Province , un laboureur qui est tout le jour au soleil , au vent & à la pluie , travaille beaucoup & se nourrit fort mal ; semble un homme d'un autre pays vis-à-vis de son frere qui , en bon lettré , ne sort pas de son cabinet. A plus forte raison , les habitans des pays chauds doivent-ils être différens de ceux des pays froids ou tempérés. Pour ce qui a trait aux mœurs & au génie , le climat n'y fait qu'autant qu'il affoiblit ou fortifie le corps. Les gens du midi sont des femmes par rapport à ceux du nord , & les femmes du nord sont des hommes par rapport aux hommes du midi ; c'est que la vigueur du corps en donne à l'ame. Lorsque les causes morales se joignent aux causes physiques , cela va encore plus loin. Quand la Cour étoit dans les Provinces méridionales , les richesses qu'elle y attiroit y avoient porté un luxe , une mollesse & une corruption de mœurs qui avoient presque changé les hommes

en femmes, tant ils étoient devenus mous, délicats & esclaves de leur bien-être. Maintenant, qu'elle est dans celle du nord, ils sont devenus plus fermes, plus agissans & plus réglés. Ceux du nord au contraire, s'amollissent & se corrompent insensiblement. Nos naturalistes & nos astrologues se trompent également, lorsqu'ils veulent raisonner sur le caractère, le génie, les inclinations & les mœurs des hommes, d'après les climats & les étoiles. Mes Tartares sont Tartares dans les Provinces méridionales comme dans le *Leao-tong*, quant à leurs manières de vivre ; & les gens du midi sont aussi mous dans les Provinces du nord que chez eux, quand ils veulent y mener la même vie. Je suis sur le trône depuis plus de trente ans. J'ai vu, j'ai employé des hommes de tous les climats de mon Empire ; les gens de bien de tous les pays se ressemblent. Pour ce qui regarde le métier des armes & le goût des sciences, les circonstances décident. Les peuples errans qui étoient à l'orient & à l'occident, au nord & au midi de l'Empire des anciens *Tcheou*, leur ont fait la guerre tour-à-tour. Les révoltes ont été terribles dans toutes les Provinces, & ont été plus fréquentes où il y avoit plus de misère. Les Lettres ont été florissantes dans tous les endroits où a demeuré la Cour, & où elle l'a voulu. L'histoire particulière de chaque Province compte des guerriers, des savans, des littérateurs, des artistes, des grands hommes & des monstres. L'homme est homme par-tout, & dans la même ville il y a plus de différence de tel homme à tel homme que des peuples du nord à ceux du midi. Le Poëte *Lieou-tchi* a dit fort finement : *Aucun climat n'adoucit le tigre, ni ne donne de courage au lapin.*

Oiseau & rat ensemble. On a voulu révoquer en doute bien des choses qui sont dans les *King*, parce qu'on n'avoit plus les objets sous les yeux. Il est dit dans le Chapitre *Yu-kong* du

Chou-king qu'il y a des endroits sur la rive du *Ouei-tseï* où on trouve des rats & des oiseaux dans le même nid. Un célèbre Commentateur a traité cela de fable, sur le rapport de quelques voyageurs qui lui ont assuré n'avoir rien vu de pareil sur les bords de cette rivière; or mon Ambassadeur en Moscovie a vu sur ce bord des oiseaux & des rats mêlés ensemble. J'ai voulu m'en assurer & je lui ai demandé moi-même. Ainsi c'est à tort qu'on accuse l'Auteur du *Yu-kong* d'avoir débité une fable.

Epis pleins de cousins. Le pays de *Tséi-ouang-ho-la* est un pays marécageux; presque toutes les terres y sont basses, de manière qu'on n'y peut semer que du riz d'eau. Il y a quelques années que la moisson ne donna presque que des cousins. Le riz étoit monté en épis à l'ordinaire; mais à proportion qu'ils mûrissent, on en voyoit sortir ces insectes par essaims. Tous les grains en étoient remplis. J'envoyai un Grand sur les lieux, pour vérifier ce fait singulier. Il nous assura à son retour qu'il avoit vu la chose de ses propres yeux: nous ne dirons pas comment on peut expliquer cela, mais nous nous souvenons d'avoir lu dans le *Kan-y-von-tchei*, qu'il y a un arbre à *Ling-piao*, qui porte des cousins; c'est-à-dire que quand ses fruits qui sont assez gros, sont mûrs, ils se fendent, s'ouvrent, & il en sort des nuées de cousins. Les gens du pays le nomment *Ouen-tsée-chou*, *l'Arbre aux cousins*: ce fait n'explique pas l'autre; mais il prouve que, comme dit *Tchien-tsée*, il n'y a rien de si singulier dans la nature, dont on ne trouve la répétition dans un autre genre.

Raisins. Les raisins sont venus en Chine de l'occident. Il n'y en avoit autrefois que peu d'espèces, maintenant nous en avons trois nouvelles, que j'ai fait venir du Royaume de *Ha-mi* & des pays voisins. Ceux de la première espèce

sont rouges ou verdâtres & longs comme des tétins de jument. Ceux de la seconde ont un goût & un parfum fort agréables, mais ils ne sont pas gros. Ceux de la troisième sont les plus délicats, les plus doux & les plus parfumés; mais ils ne sont pas plus gros que des pois. Ces trois espèces de raisins dégèrent dans les Provinces méridionales, & y perdent leurs parfums. Elles résistent assez bien dans celles du nord, pourvu qu'on ait l'attention de planter la vigne dans un terrain sec & pierreux. J'aime mieux procurer une nouvelle espèce de fruits ou de grains à mes sujets, que de bâtir cent tours de porcelaine.

Soie particulière. Les Mahométans qui sont au nord-ouest de la Chine, elevent des vers à soie d'une espèce différente des nôtres : ils sont plus gros de la moitié, & la soie qu'ils filent est plus forte & d'une plus longue durée. Quarante fils de vers à soie suffisent pour un fil à mettre en œuvre, au lieu qu'il en faut quatre-vingts dans la Province de *Tchekiung* d'où nous vient notre plus belle soie. Comment a-t-on osé dire qu'il n'y a point de soie hors de la Chine ?

Du vent. *Vent qui souffle*, dit le proverbe, *n'est le même à cent lieues ; pluie qui tombe n'est pas la même à dix.* Les anciens prétendoient que la pluie qui donne un pied d'eau dans un endroit, n'en donne pas un pouce dans un autre ; pourquoi donc lui donner dix lieues d'étendue & en mettre cent pour le vent ? Il ne faut raisonner sur les faits, que d'après les faits. Je sais que tandis que le vent étoit nord-ouest dans la Province du *Pe-tche-li*, il étoit sud dans celle du *Chan-tong* qui est limitrophe. Il me paroît que le vent s'élève & varie selon la disposition du pays. *Pao-po* dit que le vent qui brise les branches des arbres dans un endroit, se fait sentir à trente lieues de là. Mais il ne marque pas s'il vient du même endroit. *Tchou-issé* prétend que le vent
est

est l'effet du mouvement des astres, & que de là il ne doit jamais cesser, mais que tantôt il est plus haut & tantôt plus bas, selon qu'il est plus ou moins poussé vers la terre. Cette conjecture a bien son bon. Le changement de direction du vent vient, selon lui, de la même cause, parce que l'air pressé entre la terre & les sphères supérieures, s'échappe par où il trouve moins d'obstacle; peut-être qu'on pourroit expliquer par là la différente direction d'un vent plus élevé & d'un vent plus bas. *Lu-tchi* dit dans son *Theun-tsieou*, que le vent change de direction selon la saison, & passe d'un point cardinal à l'autre. Les autres vents, selon lui, sont accidentels & passagers. Pour moi, j'y ai fait une attention particulière, & j'ai trouvé que le vent dominant à *Pe-king* est le sud-ouest, les autres vents ne durent pas. Il est prouvé par l'*Y-king* qu'il en étoit de même dans la plus haute antiquité; & que les anciens étoient attentifs & exacts pour ces sortes d'observations: *Hoei-nan-tsei* veut que le vent ait une direction oblique & comme circulaire. Le mot *oblique* me paroît excellemment dit, & explique ou plutôt aide à expliquer le changement de direction du vent d'un lieu à un autre. Mais en le prenant dans un sens plus contradictoire au principe de *Lu-tchi*, il est de fait que le vent ne vient jamais long-temps directement des quatre points méridionaux, il se détourne, & décline bientôt d'un côté ou de l'autre. C'est un fait attesté par le Journal de la Girouette du *Kouang-sing-tai* (observatoire). Quelle que soit la cause du vent & de ses différentes directions, il est sûr, qu'outre la cause générale & universelle, il faut en admettre de particulières; le vent n'est qu'un ruisseau d'air qui se porte d'un lieu à un autre. Mais quoi qu'on sente qu'à raison de sa subtilité il doit pénétrer par-tout, il est difficile d'expliquer comment il se fait sentir au fond de l'eau. Il est de fait que quand le vent d'est souffle, la glace fond

d'abord du côté de l'eau. Comment cela se pourroit-il faire si le vent n'y pénétreroit pas ? Voici qui est plus singulier encore : il y a des vents qui ne se font sentir qu'au fond de l'eau. L'Histoire de la dynastie des *Yuen* atteste que des gens qui se baignoient, furent glacés de froid dans l'eau, par un vent froid qui les saisit tout-à-coup.

Pierres de foudre. La figure & la substance des pierres de foudre varient selon les endroits. Les Mongouls errans, soit des côtes de la mer orientale, soit des environs du *Cha-mo*, s'en servent en guise de cuivre & d'acier. Il y a de ces pierres qui ont la figure d'une hache, d'autres celle d'un couteau, quelques-unes sont faites en maillet. Ces pierres de foudre sont de différentes couleurs : il y en a de noires, & d'autres qui tirent sur le verd. Un Roman du temps des *Tang*, dit qu'il y avoit à *Yu-men-si*, un grand *Miao* dédié au tonnerre, & que les gens du pays lui offroient differens matériaux, pour avoir de ces pierres. Cette fable est ridicule. Les pierres de foudre sont des métaux, des pierres, des cailloux que le feu du tonnerre a métamorphosés en les fendant subitement & en unissant inséparablement différentes substances. Il y a de ces pierres où l'on distingue sensiblement une espèce de vitrification.

Fait singulier. Le pays de *Tou-culh-fan* est à l'ouest du pays de *Ha-mi*. Les melons d'eau y sont parfumés & d'une eau exquise ; quand ils sont mûrs & prêts à être cueillis, les gens du pays qui vont en prendre, se recommandent les uns aux autres, en entrant dans leurs champs, de ne point parler. Si quelqu'un n'y fait pas attention & eleve la voix pour parler à un autre, tous les melons qui sont mûrs éclatent & se fendent. Si ce fait qu'on garantit est vrai, il est bien singulier.

Tartarie orientale. En s'avancant du rivage de la mer orientale vers *Tche-bou*, on ne trouve ni ruisseaux ni etangs dans

la campagne, quoiqu'elle soit entrecoupée de montagnes & de vallées. Malgré cela on trouve fort loin de la mer, dans le sable, des écailles d'huître & des cuirasses de cancre. La tradition des Mongouls qui habitent ce pays, porte qu'on a dit de tout temps, que dans la haute antiquité, les eaux du déluge avoient inondé cette plage, & qu'après s'être retirées, les endroits où elles étoient avoient paru couverts de sable. Je me suis souvenu à cette occasion que la figure *Kien* (fosse) des *Hunt-kouo* de l'*Y-king* est mise dans le nord, & que c'est pour cela qu'il est dit que les grandes eaux vinrent du nord & y restèrent plus long-temps. Selon *Mong-tsé*, les eaux du déluge s'étendirent sur la Chine en l'inondant. L'expression (*s'étendirent, en l'inondant*) *fan-kien*, indique qu'elle étoit plus basse & qu'il y avoit une source ou un amas d'eau, d'où venoit l'inondation. Quoi qu'il en soit du comment, à s'en rapporter à la grande géographie *Ti-tchi*, une partie de ce pays est en grandes plaines, où l'on trouve plusieurs centaines de lieues que les eaux ont couvertes & puis abandonnées; voilà pourquoi on appelle ces déserts *mer de sable*, ce qui indique qu'ils n'étoient pas couverts originairement de sable & de gravier.

Feu souterrain. Le vieux Lettré *Heou* dit qu'il y avoit une montagne dans le *Yun-nan*, nommée la montagne de feu, parce qu'il y avoit une ouverture dont il sortoit des flammes & du feu. Ces critiques tranchans qui croient avoir trouvé la vérité lorsqu'ils peuvent accuser les anciens de mensonge, n'ont pas manqué de dire que *Lieou* avoit conté une fable; comme si ce volcan ne pouvoit pas s'être épuisé & éteint depuis la dynastie de *Song*. Il est dit en effet dans la grande géographie, qu'il y a des puits dans le district de *Tou-tcheou*, qui vomissent des flammes par intervalle. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre; quelquefois de dix ans en dix ans, & quel-

quelquefois aussi d'un siècle à l'autre. Mais voici qui est plus décisif pour l'existence des volcans. Dans le pays de Mongoults, qui sont sur la rive du *Tai-tong-kiang*, il y a quantité d'endroits qui vomissent des flammes. Quand on creuse la terre d'un ou deux pouces, il en sort sur le champ une flamme vive & légère. Les gens du pays s'en servent pour prendre du feu & avoir de la lumière. Quand ils labourent pour semer leurs grains, ils ne font, pour ainsi dire, que gratter la terre; deux ou trois mois après ils font la moisson, tant la chaleur du feu souterrain aide & développe la fertilité de la terre.

Alimens. Toutes les fois que je me suis trouvé en voyage dans les différentes Provinces de mon Empire, j'ai toujours eu la curiosité de goûter des différens herbages & légumes dont le peuple se nourrit. Les mets succulents dont on charge les tables, sont la première cause des maladies multipliées, dont se plaignent les riches & que les pauvres ne connoissent pas. La nature nous rend en douleurs, en infirmités & en maladies, tous les plaisirs raffinés qu'on va demander au luxe & à la gourmandise. Les habitans de la campagne n'ont guère que des herbages & des légumes pour manger avec leur riz; ils travaillent beaucoup, souffrent, sans presque aucun adoucissement, les rigueurs de toutes les saisons, & ils arrivent à la vieillesse avec toutes leurs forces & presque sans maladie. Tout le monde le voit, tout le monde desire la santé, aime la vie, & personne ne veut faire attention que c'est à la tempérance & à la frugalité qu'ils le doivent. La plaisante invention que celle des remèdes qu'on a imaginés pour faire digérer! mangez peu & vous digérerez beaucoup.

Riz précoc. L'Agriculture a fait mes délices dès que j'ai commencé à me sentir. Je me suis donné le plaisir de faire cultiver sous mes yeux, toutes les espèces de bleds, de grains,

d'herbages , de légumes & de fruits que j'ai pu connoître. Quand on en apportoit quelque espece nouvelle ou particuliere , j'y donnois des soins extraordinaires. Si elle me réussissoit , je veillois à ce qu'on la fit connoître à mes peuples , afin qu'on profitât de ma découverte & qu'on enchérît encore pardeffus , si on pouvoit. Il arriva une année dans ma terre de *Fong-tsi* , qu'un pied de riz monta en epis & mûrit longtemps avant les autres. Cette indication de la nature fut un trait de lumiere pour moi : je donnai mes ordres pour qu'on recueillît séparément le riz de ces epis précoces , & pour qu'on les semât dans un terrain particulier. Tout ce qui en est venu depuis plusieurs années , a mûri beaucoup plutôt que l'autre riz. Comme l'air est plus doux dans les Provinces méridionales , & la terre plus fertile qu'ici , cette espece pourra encore y mieux réussir. Il vaut mieux entrer dans la voie qu'indique la nature , que de la mettre à je ne fais quel régime , pour en obtenir ce qu'elle ne veut pas accorder. Plusieurs arbres etrangers m'ont réussi dans mes jardins , mais plusieurs autres n'ont pu se faire au climat du *Pe-tche-li*. Réussit-on à force de soins & dépense à leur faire produire leurs fleurs & leurs fruits , dès que le climat ne leur est pas favorable , on n'a qu'un vain plaisir sans utilité. Ces fruits dégènerent & perdent leur mérite particulier. Il vaut mieux s'attacher à perfectionner les especes qui réussissent. Le plus vaste Empire ne peut devenir l'Univers. Celui qu'il a distribué ses dons , ne les laissera jamais venir tous dans un seul Royaume. Il ne faut que faire attention à ce qui s'est proposé en les distribuant diversément.

De la Cochenille. Le beau rouge que nous apportent les Européens , vient originairement d'Amérique. Les gens du pays le tirent de certains petits insectes qu'ils elevent avec beaucoup de soins , sur certains arbres. Ce rouge se nomme

Ko-tcha-ni-la. Je trouve dans le *Kia-tching-chée* que le rouge *Tsé-y* se tiroit du Royaume de *Tchin-la*, & se nommoit *Te-kin*. Il fait dire à un homme du pays, de *petits insectes montans de la terre sur des arbres, s'y logent, s'y multiplient : c'est avec ces insectes qu'on fait le Te-kin*. Selon la botanique de la dynastie des *Tang*, le *Tsé-y* est tiré d'un insecte qui ressemble à celui de l'arbre qui donne la cire ; on le met en petits pains pour le conserver. C'est ce que *Ou-lu* appelle *Che-kiao, colle rouge*. On le nomme aussi *Tsé-pien-che* rouge qui change de couleur, parce qu'il donne un rouge magnifique quand on le fait dissoudre. Le *Tsé-y* nous vient d'ailleurs : on n'en trouve point en Chine. Il est dit aussi dans le *Fong-tou-ki* du Royaume de *Tchin-la*, que l'insecte *Tsé-pien* vient & croît sur un arbre qui s'élève à la hauteur de dix pieds dont les branches sont fort déliées, les rameaux très-multipliés, & les feuilles un peu approchantes de celles de l'oranger. Cet insecte a beaucoup de rapport avec les punaises de mûrier. Les gens du pays le ramassent précieusement & s'en servent pour teindre leurs étoffes de soie. Il est très-difficile d'en avoir. Enfin il est rapporté dans le *Ming-hoa-ki* (Histoire des Peintres célèbres) de la dynastie des *Tang*, qu'un Artiste doit mêler du *Tsé-y* d'insectes à son rouge pour lui donner de l'éclat, & que ce rouge vient de la mer méridionale. Tous ces détails sont faciles à rapprocher de ce qu'on dit de la *Ko-tcha-ni-la* qui donne un rouge si supérieur au nôtre. Il me paroît hors de doute que le *Tsé-y* dont se servoient les peintres il y a tant de siècles, étoit une espèce de *Ko-tcha-ni-la*. J'ai cité les auteurs originaux, pour qu'on fût à quoi s'en tenir.

Source du Hoang-ho. Le *Hoang-ho* (le fleuve Jaune) prend sa source dans le lac *Sing-fou*. Quelques ignorans se méprenant grossièrement aux mots *Sing-fou*, qui signifient

une constellation, s'étoient imaginé que le *Hoang-ho* descendoit du Ciel. Il est difficile de comprendre comment des gens qui raisonnent, ont pu débiter une pareille extravagance. J'envoyai exprès un de mes Grands, il y a quelques années, pour chercher dans les terres occidentales, la vraie source du *Hoang-ho* : il alla jusqu'au lac *Sing-fou*, que les Mongouls appellent *Ko-sun-ta-la*, & vit le *Hoang-ho* sortant avec impétuosité & en bouillonnant, d'un rocher élevé d'où il se précipite dans le *Fing-sou-hai*, composé de deux bassins ronds, l'un grand & l'autre petit qui paroissent tous resplendissans de lumière. Moi-même étant allé chez les Eleutes, je descendis en barque, le *Hoang-ho* depuis *Ning-kia* qui est hors de la grande muraille jusqu'au fleuve *Hou-tan*. Ce voyage que personne n'avoit fait avant moi, dura vingt-un jours, & ne fut pas sans péril. Le *Hoang-ho* changea plusieurs fois de couleur, il étoit quelquefois si trouble & d'un jaune si sale & si épais, qu'il paroissoit presque une boue délayée. D'autres fois aussi ses eaux étoient teintes d'un jaune si vif & si brillant, qu'il ressembloit à de l'or fondu. Je ne dis rien que n'aient vu tous ceux qui étoient à ma suite.

Différentes prononciations. Quand mes voyages me conduisent dans les différentes Provinces de l'Empire, tous les endroits par où je passe, fournissent une ample matière à mes recherches & à mes réflexions. J'ai été singulièrement frappé de la différence que j'ai remarquée dans la prononciation & dans la manière de parler. Cette différence est peu sensible à une petite distance. Quand on entre dans une Province, on y trouve presque la prononciation & la manière de parler de celle dont on sort; mais plus on va, plus le changement augmente & devient sensible. Quand on compare la prononciation d'une Province éloignée avec celle de l'endroit où l'on est, cette différence devient si considé-

table , qu'elle etonne. Voici qui est plus fingulier : les peuples limitrophes de Chine ont beaucoup de mots Chinois dans leur langue , & les Chinois à leur tour , en ont beaucoup des leurs. Ces nuances , dans le langage & dans la prononciation , ont egalemeut lieu entre les différentes nations qui font entre la mer orientale & la mer Caspienne , & les langues les plus différentes se touchent toutes les unes aux autres. Ce dernier article cependant me paroît moins difficile à expliquer , que la différence de prononciation qui fait comme plusieurs langues d'une seule. Plus j'examine , moins je vois ; pourquoi toute la Chine etudiant les mêmes livres & parlant depuis tant de siècles la même langue , on la parle si diversement d'une Province à l'autre , qu'on a de la peine à s'entendre ? Dans ma Capitale même , la prononciation d'un fauxbourg n'est pas celle de l'autre , & mes sujets des différentes Provinces s'y trouvent presque des étrangers les uns vis-à-vis des autres. En comparant les livres en langue vulgaire de chaque dynastie , je vois des expressions , des tours de phrases & des façons de parler fort différentes : chaque siècle a son génie & son goût , je le conçois , qu'on doit distinguer dans les livres de sciences & de littérature : le style des différens écrivains doit en porter l'empreinte. Mais pourquoi la langue change-t-elle sur les lèvres du peuple ? pourquoi ce changement varie-t-il d'un lieu à un autre ? pourquoi va-t-il jusqu'à changer la substance des mots ? Il faut qu'il y en ait une cause toujours subsistante , & que ces effets varient selon la distance des lieux. En la supposant même , on ne voit pas pourquoi ces variations n'ont entre elles aucune analogie , ni ressemblance.

Jujubier. Le *Kin-kouang-tsé* ou jujubier aigre , est un grand arbre , dont les feuilles sont longues & terminées en pointe ,
comme

comme celle du mirabolan. Il fleurit en Mai, ses fleurs tirent un peu sur le verd, ses fruits ressemblent aux grosses jujubes : ils sont admirables pour rafraîchir. Leur belle couleur jaune leur a fait donner le nom de *jujube d'or* : ils viennent d'un rouge tendre en se séchant, & conservent un petit goût d'aigre ; leur noyau est rond, dur & fort évidé, mais en forme de cœur comme l'amande qui est dedans. On dit que cet arbre vient originairement de Bengale. On se servoit d'abord de ses noyaux pour faire des *Sou-hou* (espece de chapelet des idolâtres), & on gravoit dessus des figures. A en croire le *Pen-hao-lou*, il eut d'abord bien de la peine à réussir en Chine. Il y réussit aujourd'hui au point de croître à la hauteur des plus grands arbres fruitiers. Son bois, qui est très-fin & très-dur, est excellent pour toutes sortes d'ouvrages.

Fen-chou. Le froid est extrême & presque continuel sur la côte de la mer du nord, au-delà du *Tai-tong-kiang* : c'est sur cette côte qu'on trouve l'animal *Fen-chou*, dont la figure ressemble à celle du rat, mais qui est gros comme un éléphant : il habite dans des cavernes obscures & fuit sans cesse la lumière. On en tire un ivoire qui est aussi blanc que celui de l'éléphant, mais plus aisé à travailler & qui ne se fend pas. Sa chair est très-froide & excellente pour rafraîchir le sang. L'ancien livre *Chin-y-king*, parle de cet animal en ces termes : *il y a dans le fond du nord, parmi les neiges & la glace qui couvre ce pays, un chou (rat) qui pèse jusqu'à mille livres ; sa chair est très-bonne pour ceux qui sont échauffés.* Le *Tsè-chou* le nomme *Fen-chou* ; & parle d'une autre espece qui n'est pas si grande : *il n'est grand, dit-il, que comme un buffle, s'enterre comme les taupes, fuit la lumière & reste presque toujours dans ses souterrains.* On dit qu'il mourroit s'il voyoit la lumière du soleil ou même celle de la lune.

482 OBSERVATIONS DE PHYSIQUE

Eau à boire. L'eau est une des choses les plus nécessaires à la vie. Si elle est mal saine, elle est très-nuisible. Celle de rivière & de ruisseau est ordinairement fort bonne. Cependant quand les chaleurs de la canicule embrasent la terre & qu'il y a peu d'eau dans leur canal, elle devient dangereuse. Il faut attendre pour en boire, que les pluies aient rafraîchi l'air & grossi leurs eaux. A parler en général, l'eau de source la plus légère est la meilleure, parce qu'elle est pure. Quand on ne peut pas en trouver de bonne, le plus court est de la faire passer par l'alambic. Le feu lui ôte sa crudité & la décharge des corps étrangers qui y sont mêlés. J'attribue ma bonne santé à l'usage où j'ai toujours été de ne boire que de l'eau ainsi préparée.

Melons de Han-ci. On a vanté de tout temps les melons de *Han-ci*. La chair en est parfumée, fondante, sucrée & d'un goût exquis. Ils ont plus d'un pied de long, & sont couverts d'une peau ouvrée & assez épaisse. On les cultive également sur les frontières & dans le cœur du Royaume. Ils tiennent lieu aux habitans, de tous les autres fruits pendant les chaleurs brûlantes de l'été, & ils sont si sains, qu'il y a alors fort peu de maladie. On coupe par tranches le surabondant, on en ôte l'écorce & on les fait sécher au soleil, & ils ont très-bon goût sept à huit mois après. Depuis que ce Royaume est devenu tributaire de la Chine, il apporte ici en tribut pour la nouvelle année, des melons frais & des secs : mon regne a procuré ce petit avantage à la Chine.

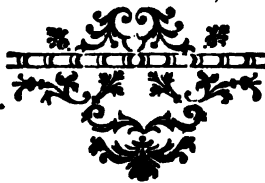
Figure de la terre. La tradition & tous les monumens qui subsistent, attestent que le pôle septentrional a toujours été aussi élevé qu'il l'est aujourd'hui. Les changemens arrivés dans l'univers, n'en ont point fait à sa position; mais quelle est sa figure? Les Européens qui ont tant voyagé, nous disent qu'elle est ronde, & l'Astronomie se range de leur

avis. *Tschou-tsé* l'avoit dit, il y a bien des siècles, & la comparoit à un jaune d'œuf. Combien de choses que nous ne faisons que r'apprendre & qu'on r'apprendra dans la suite des siècles ? Nous ne savons voir dans les livres des Anciens, que ce que nous y montrent nos connoissances ; il en fera de même de notre postérité, à l'égard de nos livres (1).

(1) *Kang-hi* disoit peut-être plus vrai qu'il ne le croyoit. Si on avoit parlé de son temps, de l'applatiffement de la terre vers les poles, il l'auroit trouvé dans le *Ti-ouang-chi-ki*, qui dit que la terre a quatre-vingt-dix mille *Li* de circonférence de l'orient à l'occident, & quatre-vingt-cinq mille du nord au sud ; voyez *Y-ché*, livre 155, pag. 6. Nous citons cet ouvrage qui n'est qu'une compilation, parce qu'il fut imprimé sous le regne de *Kang-hi*, à qui il fut offert. Nous avons vu la même chose dans *Hoat-nan-tsé*,

& dans plusieurs autres Anciens. Les Lettrés des dernières dynasties ont entendu bonnement ce texte de la grandeur de l'Empire de Chine ; mais comment l'entendre autrement dans un temps où ils ne connoissoient que la Chine dans l'univers ?

Nous avons résolu d'accompagner cette petite traduction de quelques notes qui seroient peut-être nécessaires, ou qui du moins seroient plaisir ; mais nous n'avons pas même le temps d'en garder une copie.



QUELQUES COMPOSITIONS
*& Recettes pratiquées chez les Chinois, ou consignées
 dans leurs Livres, & que l'Auteur a crues utiles ou
 inconnues en Europe.*

Multa cogitationes in corde viri.

Pra. c. 19.

IL nous seroit fort difficile maintenant de dire de quels livres nous avons tiré les extraits que nous allons donner ; mais peu importe : nous ne sommes plus dans un temps où il faille des citations pour de pareilles choses. Nous continuerons à recueillir dans le cours de nos lectures, ce qui nous paroîtra digne de quelque attention. Sur cent articles, n'y en eût-il qu'un seul dont on pût faire usage en France, nous nous croirions bien récompensés de nos soins.

La laitue sauvage pilée & mêlée avec la terre de poterie, donne à cette terre une couleur très-agréable, & ce qui est encore plus avantageux, la rend propre à être travaillée & amincie comme de la porcelaine; on en fait ici de petits vases de ménage où l'eau est chaude sur le champ.

L'encens réduit en poussière & mêlé avec une égale quantité de moëlle de jonc, rend une odeur plus douce. Il y en a qui pétrissent cette poussière & en font des pastilles. Nous ne trouvons rien de bien fixe sur la proportion de la moëlle de jonc & de l'encens pour ces pastilles odorantes ; il paroît que l'on met plus d'encens que de moëlle.

Si on n'a pas trouvé le dissolvant du talc, on peut essayer

QUELQUES COMPOSITIONS, &c. 485

l'eau de sel marin , dont se servent les Chinois. Après avoir concassé leur talc , ils le jettent dans cette eau , où il perd , disent-ils , toute sa consistance ; puis pour lui rendre sa blancheur , ils le font passer par l'eau de leur alun.

Pourquoi n'avons-nous pas en France , l'arbre qui porte des figues cagues ? On l'a en Italie , & il croît si bien dans les montagnes qui sont à l'occident de *Pé-king* , qu'il y a tout lieu de croire qu'il résisteroit aisément à nos hivers , bien moins rigoureux sans comparaison que ceux d'ici. Les Chinois font d'excellentes pastilles pour la poitrine , avec la poussière sucrée , ou le sucre dont se couvrent leurs figues cagues , qu'ils font sécher comme nous les nôtres. Ne pourroit-on pas tirer le même parti du sucre de celle-ci , & en faire aussi des pastilles ou tablettes ? Du reste il est bon de savoir que ces pastilles sont bien difficiles à bien conserver jusqu'aux nouvelles.

Les feutres Chinois paroissent mériter quelque attention. Il y en a qui ont depuis quinze jusqu'à vingt pieds de long sur dix à douze pieds de largeur ; puis , en diminuant , de toutes sortes de longueurs & largeurs. Le bon marché de ces feutres est incroyable ; aussi s'en fait-il un grand débit pour couvrir les estrades , & les *Kang* , ou etuves sur lesquels on s'affied le jour & on dort la nuit en hiver. Depuis une trentaine d'années , on s'est mis à faire des feutres aussi minces que des draps , & on en fait des habits.

Les Jardiniers Chinois font tremper pendant un jour , dans de l'eau de rosée , les graines des plantes étrangères ou difficiles à lever , puis ils les sement & continuent à les arroser de cette eau , jusqu'à ce qu'elles poussent. Nous n'avons pas vérifié ce secret , mais nous savons à n'en pouvoir douter , qu'il a très-bien réussi plusieurs fois.

486 QUELQUES COMPOSITIONS

On a attribué au temps & aux longues révolutions des siècles, la solidité & la dureté de quelques edifices des Romains. Peut-être y pourroit-on faire entrer pour quelque chose, le choix des pierres dont ils faisoient leurs chaux. Du moins est-il certain que celle qu'on fait de pierre à aiguïser, est d'une force singuliere ; que les pans de muraille faits avec cette espece de chaux, se sont conservés entiers dans le milieu d'un torrent, dont les eaux sont très-vives & très-rapides.

Les Chinois se servent de poudre de chaux, pour arrêter le sang des coupures & cicatrices des plaies ; mais, selon eux, il faut avoir attention qu'elle soit bien sèche, sans cela, disent-ils, elle irrite & ulcere.

Le bambou qu'on a fait bouillir dans de l'eau de chaux, reçoit aisément à la presse, différentes empreintes & les conserve.

Si l'on écrit avec de l'eau de borax, quelques lettres sur des œufs de canne, puis qu'on les laisse tremper ou qu'on les lave même avec de la lessive de cendre de cheveux, ces lettres pénètrent en dedans, & on les voit sur ces œufs écrits.

Les cendres de coings jettées dans l'eau, empoisonnent le poisson.

Les graines de melons d'eau, mâchées, en sont le vrai digestif, selon les Chinois ; il en est de même de toutes les especes de melons, concombres, &c. & même des poires, pommes, pêches, abricots : leur amande & leur pepin en facilitent la digestion. Nous remarquerons en passant, que l'on mange ici beaucoup de graines de melon d'eau & de

citrouille, à la fin & au commencement de l'année, c'est-à-dire, dans le mois de Décembre & de Janvier. Cet usage populaire & universel remonte dans les siècles les plus reculés, & dérive probablement de l'ancienne diététique : peut-être que nos Hippocrates en pourroient trouver le pourquoi.

On fait sécher les châtaignes à la fumée, dans le Limoufin & d'autres Provinces où elles sont comme le supplément du blé, afin de les conserver pour le printemps. Outre la consommation du bois & les soins que cela demande, il est à croire que les châtaignes perdent beaucoup à être ainsi conservées, & en sont probablement & moins saines & moins nourrissantes. Peut-être que la manière Chinoise pourroit aider à en trouver une troisième ; la voici : on choisit les châtaignes qui vont au fond de l'eau ; puis après les avoir *soleillées* jusqu'à ce qu'elles soient sèches, on les fait passer dans de l'eau de sel, & on les suspend dans des filets, dans des paniers à jour, &c. au grand air, au vent de nord sur-tout, pour en bien sécher la coque ; il ne s'agit plus après, que de les mettre dans un endroit bien sec. Quant à l'eau de sel ou saumure, dont on se sert, nous trouvons qu'il faut une livre de sel par boisseau ; mais on ne met d'eau qu'autant qu'il est nécessaire, pour que toutes les châtaignes soient mouillées, en sorte qu'il ne doit pas rester dans le vase ou baquet.

Pour empêcher les noix & les pignons de devenir huileux & de se rancir, on les suspend ici dans des filets ou paniers à jour, & dans un endroit couvert & tourné au nord.

Nous avons cru que les Chinois ne savoient pas blanchir la cire d'abeilles, c'est une méprise ; ils ne sont plus dans le cas de faire usage de leur secret, mais ils s'en sont servi

autrefois. Nous avons trouvé que sous les *Tang* (cette dynastie a commencé en 618 & a fini en 906) on blanchiffoit la cire d'abeilles, ou en la laissant tremper cent jours dans l'eau d'orage à la canicule, ou en la lavant à différentes reprises dans l'eau de la petite rivière *Yang* : que les experts examinent si ces deux manieres ne pourroient pas en faire trouver une troisieme moins dispendieuse que celle qu'on a adoptée; peut-être ne s'agiroyt-il que de bien choisir l'eau dont on se sert, ou de la préparer.

Voici qui seroit plus précieux & plus utile que le blanchissage de la cire, si l'expérience le confirmoit. Nous trouvons que quelques onces d'une pâte faite de cire jaune & de jujubes seches, bien pêtrees & bouillies ensemble, peut substantier un homme plusieurs jours & l'empêcher de mourir de faim. On conviendra aisément que la cire jaune etant tirée de végétaux, & n'ayant contracté aucune mauvaise qualité en passant par les corps des abeilles, peut être très-nourrissante dans certains pays. Mais l'est-elle par-tout? puis comment suppléer les jujubes, où l'on n'en a pas? Nous ne nous chargeons point de répondre à cela, & nous nous bornons à dire, que ne dût-on sauver que la vie d'un seul homme, par cette pâte, on devroit en vérifier le secret. Du reste, le livre Chinois dit que, dans un besoin pressant, il suffit de mâcher de la cire jaune avec des jujubes. Quant aux jujubiers, à quoi tient-il que nous n'en ayons dans toute la France?

Quand on veut conserver pour le printemps & l'été, des viandes qu'on n'a qu'en hiver, on les enterre dans du saindoux, après les avoir fait passer ou par la poêle ou par l'eau bouillante; il y en a qui leur font faire quelques tours à la broche.

Il y a une proportion fixe & certaine entre l'épaisseur de
l'écorce

l'écorce des arbres & celle de la glace ; en hiver , entre l'épaisseur de la peau , coque ou enveloppe des graines & des fruits , & la chaleur de l'été. Un Voyageur en peut conclure sûrement quel est le climat & la température de l'air , d'un pays où il ne fait que passer.

Planter des nénuphars sur les bords d'un etang ou d'un vivier , est le moyen le plus sûr de les garantir des ravages de la loutre. Leurs feuilles qui montent du fond de l'eau , l'empêchent de nager , & l'arrêtent.

Quand les poissons d'un vivier maigrissent & ont sur le corps des taches blanches , c'est un signe qu'ils ont des puces ; on les en délivre en jettant dans l'eau , de l'écorce de tremble.

La méthode suivante nous paroît mériter quelque attention , parce qu'elle est donnée , comme sûre , pour les oranges en particulier & les citrons , qu'il seroit si utile de pouvoir conserver d'une récolte à l'autre , pour les malades. Voici comment l'Auteur Chinois la décrit. Creusez une fosse en forme de puits , à la profondeur de sept à huit pieds , dans une terre sèche & à l'abri de la pluie ; mettez au fond deux ou trois pouces de paille de riz hachée ou de chatons de pin bien secs ; puis rangez dessus vos oranges que vous aurez choisies parmi les plus saines ; le mieux est qu'elles ne touchent pas les unes aux autres. Le premier rang fini , vous en ferez un second sur une claie de bambou qui les séparera un peu , ensuite un troisième , un quatrième , un cinquième , &c. mais toujours avec la précaution d'une claie ; toutes les oranges bien rangées , vous fermerez l'ouverture de la fosse avec un couvercle de terre ou de poterie , dont vous enduirez le bord d'un bon mortier de terre glaise & à plusieurs reprises , de manière que l'air extérieur ne puisse pas s'insinuer dans la fosse. Si vous êtes fidèle à bien suivre toutes ces règles ,

490 QUELQUES COMPOSITIONS

fix mois, huit mois, dix mois même après, vous trouverez vos oranges aussi belles & aussi fraîches, que lorsque vous les avez mises dans cette fosse de garde. Comme cette pratique paroît assez d'accord avec la bonne physique, c'est une raison de plus, pour la vérifier par des essais ; peut-être la trouvera-t-on bonne pour d'autres fruits & même pour des raisins.

Ce n'est sûrement pas aux Sibarites Européens que nous nous adressons, mais à nos Physiciens : aussi n'entrerons-nous dans aucun détail. Nous avons trouvé que tel bois étoit plus propre que tel autre, à cuire telle viande, la cuisoit plus vite & lui donnoit un meilleur goût. Comme nous n'avions jamais oui dire que le feu changeât ainsi de qualité, & en acquit de si singulieres, nous n'aurions osé en faire mention, s'il n'avoit été question que d'un seul bois : mais notre Livre parle de plusieurs, & articule trop de choses sur les pailles dont on se sert ici, sur le charbon, &c. pour ne débiter que des rêves. Peut-être n'est-il pas hors de vraisemblance, que c'est par la cuisson des alimens, que le charbon de terre y porte le premier germe de la consommation, maladie si commune en Angleterre.

Les Anciens ornoient les avenues, les cours & les portiques du Palais, de diverses figures d'animaux, qui paroissent de feu & durent fort long-temps. Le peuple lui-même en garnissoit les rues quand l'Empereur se mettoit en marche après minuit, pour aller sacrifier au *Chang-ti* à la pointe du jour. Un vieux Commentateur dit qu'on peut en faire autant, avec une pâte faite de dix livres de charbon, dix livres de potée, trois livres de feuilles de némophar, pilées ensemble & réduites en poussière, à qui on donne la forme qu'on veut. On embrase cette composition dans un grand feu, elle paroît alors d'un rouge de feu, en quelque endroit qu'on la mette, & conserve long-temps cette propriété.

Pour fondre les pailles ou grumeaux qui se trouvent dans le fer , on le fait tremper en lames dans de l'huile de sésame , puis bien rougir. Nous avons trouvé plusieurs secrets pour amollir , durcir & purifier le fer , le cuivre , l'étain , l'argent , &c. mais il est si difficile de trouver sûrement la correspondance des anciens noms des drogues avec ceux qu'elles ont aujourd'hui , que nous n'avons osé nous exposer à envoyer des bévues.

Si la piquure de scorpion n'est pas mortelle , elle est au moins très-douloureuse & très-venimeuse. Le peuple se sert ici de la fumée de soufre , pour en appaiser la douleur & en dissiper le venin : une allumette suffit. Les allumettes Chinoises sont de paille de gros chanvre ; c'est-à-dire , qu'au lieu de couper du bois ou des cartes , on ramasse les bouts de paille dont la terre est couverte quand on tille le chanvre , & on en fait des paquets qu'on soufre.

Nous trouvons que la paille de bled farrazin ecarte les punaises , mais nous n'avons pas pu le vérifier par des expériences.

Pour rendre au vernis de Chine & du Japon tout son éclat , on le lave avec de l'eau-de-vie & du thé chaud ; puis on le laisse une nuit à la rosée.

Le verd-de-gris est admirable , dit-on dans plusieurs Livres , pour préserver ce qui doit être dans l'eau ou dans une terre humide ; peut-être seroit-ce un moyen pour conserver les pilotis & les tuyaux de bois , dont on se sert en plusieurs endroits , pour la conduite des eaux.

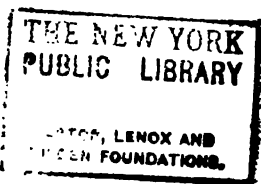
Les Chinois bronzent supérieurement le cuivre. Voici la manière des Anciens , pour les urnes & les autres petits vases & meubles de parade. Après avoir fourbi la pièce avec des

492 QUELQUES COMPOSITIONS, &c.

cendres de charbon & du vinaigre , de maniere que le cuivre en soit bien luisant , on la fait sécher au soleil , puis on la couvre en entier de la composition suivante : deux mas de verd-de-gris , deux mas de cinabre minéral , cinq mas de sel ammoniac , deux mas de bec & de foie de canne , cinq mas d'alun , bien broyés , bien mêlés , & mouillés assez pour faire une pâte qu'on puisse étendre (le mas est la dixieme partie de l'once Chinoise). La piece ainsi préparée , on la passe au feu , & on la lave quand elle est refroidie. On la couvre une seconde fois de la composition , on la fait passer au feu , & on la lave ainsi jusqu'à dix fois ; les petites pieces ainsi bronzées , sont d'une grande beauté , & ne perdent rien à être exposées au grand air & à la pluie.

Ceux qui s'occupent à *la Réaumur* , peuvent interroger l'expérience sur la vérité ou la fausseté d'un fait plus singulier encore que le four à couvrir les poulets. Prenez des œufs de poissons , tels qu'on en trouve en quantité sur la surface de l'eau , au printems dans la plupart des rivières , remplissez-en la coque d'un œuf frais que vous aurez vidé , & où vous les enfermerez. Si vous les donnez à une poule à couvrir avec ses autres œufs , dit *Lan-chi* , quand les poulets eclorront , vous n'aurez qu'à rompre votre coque d'œuf dans de l'eau un peu échauffée par le soleil , vos poissons eclorront aussi.





Che - hiang qu'il ne mange que des herbes odorantes.



Che - hiang, qui se nourrit de Cèdres.



NOTICE DU CHE-HIANG.

Et odor ejus non est immutatus.

Jer. ch. 4.

LES Chinois ont donné le nom de *Che-hiang* à l'animal célèbre duquel on tire le musc. Le caractère *Che* est composé de deux autres, dont l'un signifie *daim*, & l'autre *décocher*; celui de *Hiang* signifie *odeur*; ainsi à s'en tenir à cette analyse ou etymologie, le *Che-hiang* seroit le *daim qui décoche de l'odeur*. Ce n'est pas à nous à concilier les Voyageurs qui ont donné des descriptions très-disparates de cet animal singulier; mais peut-être s'est-on trop pressé de les condamner, faute de faire attention qu'il y a bien des variétés dans presque toutes les especes d'animaux, & que des descriptions différentes du *Che-hiang*, peuvent être aussi vraies que celles qu'on feroit des divers bœufs de Chine qui se ressembleroient encore moins.

On trouve le *Che-hiang* dans toutes les montagnes qui forment une chaîne depuis le *Lao-tong*, jusqu'au Thibet & au Pegou, & qui embrassent le *Pe-tche-li*, le *Chan-si*, le *Chen-si*, le *Sé-tchouen* & le *Yun-nan*. Nous ne prétendons parler ici que du *Che-hiang* des hautes montagnes qui sont au nord-ouest de *Pé-king*.

Les Montagnards qui vont à la chasse des *Che-hiang*, en distinguent de deux sortes. Mais de leurs témoignages rapprochés, il résulte que les uns confondent une espèce de daim avec le *Che-hiang*, & que les autres ne prétendent que distinguer le mâle de la femelle. Les peintures que nous en voyons,

ont été faites sur celles du Palais , & semblent décider pour les deux espèces que nous croyons réelles. La première sera celle que l'on dit se nourrir de cèdres , & l'autre celle qui ne mange que des herbes odorantes. J'ai vu cette dernière espèce. Ce que les anciens & les nouveaux livres rapportent du *Che-hiāng* , est si discordant , qu'on ne peut les concilier qu'en disant que cet animal varie en bien des points , selon les pays & les climats. Nous trouvons que sous la dynastie des *Tang* , on nourrissoit dans les jardins du Palais , un *Chouiche* , ou animal du musc , amphibie , qui avoit aussi sous le ventre , des bourses d'une matière odorante , dont on faisoit usage dans la cuisine de l'Empereur , pour la préparation & l'assaisonnement des viandes. On tiroit cette matière des bourses de cet animal , une fois le mois , en les piquant avec une aiguille , & en les pressant pour la faire sortir. Ce n'étoit qu'une espèce d'eau teinte ; mais elle étoit si odorante , qu'une seule goutte suffisoit pour parfumer toute l'eau d'un bain. Les livres des siècles suivans , n'ont plus parlé de cet amphibie , à moins qu'on ne veuille entendre de lui , la distinction que mettent entre *Che-hiang* du bord des eaux , & *Che-hiang* des montagnes , ceux qui ont parlé des *Che-hiang* du *Sé-tchouen* & du *Yun-nan*.

Le *Che-hiang* est un animal timide & solitaire ; sa légèreté à la course est incroyable. Il monte & descend les montagnes escarpées & les précipices où il se retire , comme un cerf traverse une plaine. Il a l'ouïe très-fine , & disparoit au moindre bruit , à ne pouvoir plus être aperçu , sur-tout le mâle , dont la course est mêlée de sauts , & d'une rapidité inconcevable. Il se nourrit d'herbes sauvages , & sur-tout des branches les plus tendres des cèdres de cyprès. Plusieurs naturalistes Chinois attribuent son parfum à cette dernière nourriture , & prétendent que les deux longues dents qu'a

le vrai *Che-hiang*, lui ont été données par la nature, pour accrocher les branches de ces arbres, & les brouter ensuite à son aise. Qu'il nous soit permis de remarquer en passant, que les noix de cyprès, & de certains cèdres, réduites en poudre & cuites, en conservent une odeur très-douce, très-agréable, & qui ne s'évapore au plus grand air, qu'après un bien long temps. Il est étonnant qu'on néglige de multiplier ces beaux arbres, au moins dans nos provinces méridionales. Nos Naturalistes ne paroissent pas en connoître plusieurs especes très-belles que l'on a ici.

Les *Che-hiang* entrent en rut au commencement des mois d'Octobre & d'Avril; c'est le temps où ils sortent de leur solitude, & paroissent dans des endroits moins inaccessibles. Mais ils ne vont jamais en troupe, dans les endroits même où il y en a le plus. On a remarqué seulement que le mâle & la femelle errent ensemble & se suivent: on les prend souvent dans les mêmes lacets. Le temps de la portée de la femelle du *Che-hiang*, est d'environ six mois; elle ne met bas ordinairement qu'un petit, quelquefois deux, & très-extraordinairement trois. Nous n'avons pu apprendre aucun détail sur la maniere dont elle eleve ses faons: ce qui paroît certain, c'est qu'elle s'éloigne du mâle après quelque temps, au printemps comme à la fin de l'automne. On a débité bien des fables sur la maniere dont les *Che-hiang* passent l'hiver.

Les chasseurs montagnards que nous avons consultés, disent simplement qu'ils se tiennent dans les vallées & sur les montagnes tournées au midi, où ils trouvent des herbes, au moins seches, & les arbres qu'ils broutent quelquefois. Cependant on les voit se cacher dans les cavernes & les creux des rochers. Ceux de ces animaux qu'on tue au printemps, ne sont pas si gras, à beaucoup près, que ceux qu'on tue en

automne; mais ils ne sont pas si défaits qu'on l'a publié. La vraie raison pour laquelle on les poursuit très-peu dans le printemps, c'est qu'outre que c'est le temps des travaux de la campagne & que les montagnes sont d'un difficile accès, ces animaux ont alors très-peu de musc & d'une qualité fort inférieure à celui d'automne.

Il y a trois manieres de faire la chasse des *Che-hiang* : la premiere est au fusil ; les chasseurs s'enfoncent dans les montagnes , pénètrent dans les endroits les plus inaccessibles , dans le temps que ces animaux sont en rut & se cherchent. Cette chasse est très-pénible , parce qu'ils sont , comme nous l'avons remarqué , d'une rapidité & d'une légèreté incroyables. Il faut tromper leur oreille pour en approcher ; & au moindre bruit , ils partent & disparaissent comme un éclair. Cela a fait imaginer de se servir contre eux , de la finesse de leur ouïe. Quand on est dans leur voisinage , un des chasseurs se cache & joue sur une flûte des airs gais & vifs ; le *Che-hiang* qui les entend avec plaisir , s'approche pour les entendre de plus près , & l'attention qu'il y donne est si grande , qu'on vient jusqu'à la portée du fusil , sans qu'il s'en aperçoive. On peut traiter cela de fable en Europe ; mais nous croyons devoir dire que nous ne nous sommes pas contentés du témoignage des livres , & que nous avons pris la précaution de constater le fait & de le vérifier par des dépositions de témoins oculaires. C'est d'eux que nous avons su que les chants des enfans flattoient encore plus leur oreille , que le son de la flûte.

On prend encore les *Che-hiang* en leur tendant des pieges & des lacs , dans les lieux où on fait qu'ils aiment à passer. Mais il en faut tendre un grand nombre : encore les prises qu'on y fait , sont-elles rares ; aussi n'est-ce qu'un pis aller des payfans des montagnes qui n'ont rien à faire.

La

La troisieme & derniere façon , est la plus singuliere & la plus difficile. On embarrasse d'épines & de broussailles , les deux côtés d'une gorge & d'un défilé , dans un endroit solitaire , isolé & profondément enfoncé dans les montagnes. Les chasseurs se distribuent dans tous les environs , & s'avancent en faisant de grands cris , de maniere à obliger les *Che-hiang* de gagner l'endroit où ils ont fait leurs especes de palissades , qui , présentant une barriere aux *Che-hiang* poursuivis , les conduisent , sans qu'ils s'en apperçoivent , dans la gorge ou le défilé choisis pour les prendre. Dès qu'ils y sont entrés , les chasseurs qui les poursuivent , redoublent leurs cris , ils donnent inmanquablement dans les filets , que d'autres chasseurs cachés , tendent devant eux , & où ils les enveloppent dès qu'ils y sont entrés. Ces filets sont faits d'un chanvre sauvage qui n'a pas été roué , afin que leur couleur verdâtre aide à cacher le piege.

Il y a une grande différence , dit-on ici , entre le musc des *Che-hiang* qu'on a tiré de ceux qui se sont étranglés dans les lacs & de ceux qu'on a pris dans les filets. Celui de ces derniers est le meilleur , sur-tout si on ne les a pas trop effarés , & si on les a conduits peu-à-peu , dans l'endroit où on doit les prendre. Ce qui nous porteroit à le croire , c'est que les chasseurs de l'Empereur prennent ainsi ceux dont on doit présenter le musc pour l'apothicairerie du Palais.

Dès que le *Che-hiang* est dans le filet , on se jette sur lui , & on serre fortement avec une petite corde , les pellicules & conduits par où la bourse , ou poche de son musc , tient à son ventre , un peu au-dessous du nombril. Cette précaution est essentielle pour avoir ce musc dans toute sa bonté. Si le *Che-hiang* même a été trop effaré avant d'être pris dans les filets , il passe pour certain que son musc en

est altéré. Les naturalistes l'expliquèrent comme bon leur semblera ; mais les faits font preuve en pareille matière. Or quoique l'on se hâte d'aller couper la poche du musc des *Che-hiang* qu'on a tués au fusil, ce musc est d'un degré bien inférieur à celui dont nous venons de parler, & bien supérieur aussi à celui de ceux qui ont été pris dans des pièges & qui y sont morts. La chair de ces derniers est quelquefois si musquée, qu'on ne peut pas la manger, au lieu que celle des autres, n'a presque aucune odeur, ou même n'en a point.

Les témoignages sont si multipliés & si uniformes, qu'on ne peut pas révoquer en doute que le *Che-hiang* ne soit très-attaché à son musc. Quand il est pris, il se couche sur le dos comme pour être plus en état de se défendre, disent les chasseurs, qui avouent cependant qu'il déchire la poche où il est, quand on le pousse trop, ou qu'il se trouve pris dans un piège. Si nous osons dire notre pensée sur ce sujet, nous conjecturons que le musc a été donné à cet animal pour sa défense. Comme les loups, les tigres, &c. sont très-friands de sa chair, il arrête leurs poursuites, même lorsqu'ils sont sur lui & prêts à le dévorer, en rompant la poche de son musc, dont l'odeur est certainement trop forte pour qu'ils y puissent tenir ; la nature a donné à cet animal singulier, une finesse d'ouïe, une timidité & une légèreté à la course, qui sembloient bien suffire pour assurer sa conservation ; cependant elle y a ajouté un instinct particulier, pour cacher ce qui peut indiquer ses traces, comme de gratter la terre pour couvrir sa fiente & de lécher l'endroit qu'il a mouillé de son urine. Celui que nous avons vu vivant, ne manquoit pas de lécher ou plutôt de laper toute son urine.

On voit par ce que nous venons de dire, que sans compter

les mélanges & les altérations, il doit y avoir bien des différens degrés de bonté dans le musc. A précautions egales pour l'avoir, celui d'une Province peut être plus parfait que celui d'une autre ; & dans la même Province, l'âge de l'animal, la saison de la chasse, le cours qu'ont pris les saisons, &c. changent encore la force du musc. Les chasseurs s'accordent à dire que le musc des jeunes *Che-hiang* est foible & que le meilleur est celui des vieux ; à les en croire, le musc le plus fort & le plus exquis, est celui qui fait masse dans les poches où il est renfermé, & qui est très-compact ; c'est le plus rare : celui qui vient après, est mêlé de grains gros comme des poids ; plus il y a de ces grains dans une même poche, & meilleur il est. Quand ces grains sont petits comme du riz ou du froment, il est fort inférieur. La dernière espece est celui qui n'est qu'une matiere molle, epaisse & onctueuse. Ces différences semblent indiquer que la supériorité du musc des vieux *Che-hiang*, est due à ce qu'il a été plus long-temps travaillé par la nature & porté par l'animal. Nous ne voyons rien qui constata ce qu'on débite sur je ne fais quel musc qu'on trouve quelquefois sur les rochers & au pied des arbres ; plus on en conte de merveilles, moins il faut s'y fier. Les chasseurs ont trouvé quelquefois des poches de musc de *Che-hiang* morts de leurs blessures, ou de vieillesse, ou dévorés par les loups & les tigres ; mais ils en font peu de cas. Il seroit trop long de nombrer les différentes manieres dont on altere le musc par le mélange de diverses drogues, sucs, &c. mais nous croyons devoir observer qu'on est sûr qu'il n'est point altéré, quand il brûle jusqu'au bout en se fondant & en bouillonnant.

Nous remarquerons deux choses en finissant ; la première que selon les Chinois, l'ail est contraire au musc & en anéantit le vertu ; la seconde qu'il est la base d'un parfum qu'on nomme

l'Eternel, & qui passe pour le meilleur qu'on ait trouvé contre les mauvaises qualités de l'air, dans les temps de peste & d'épidémie.

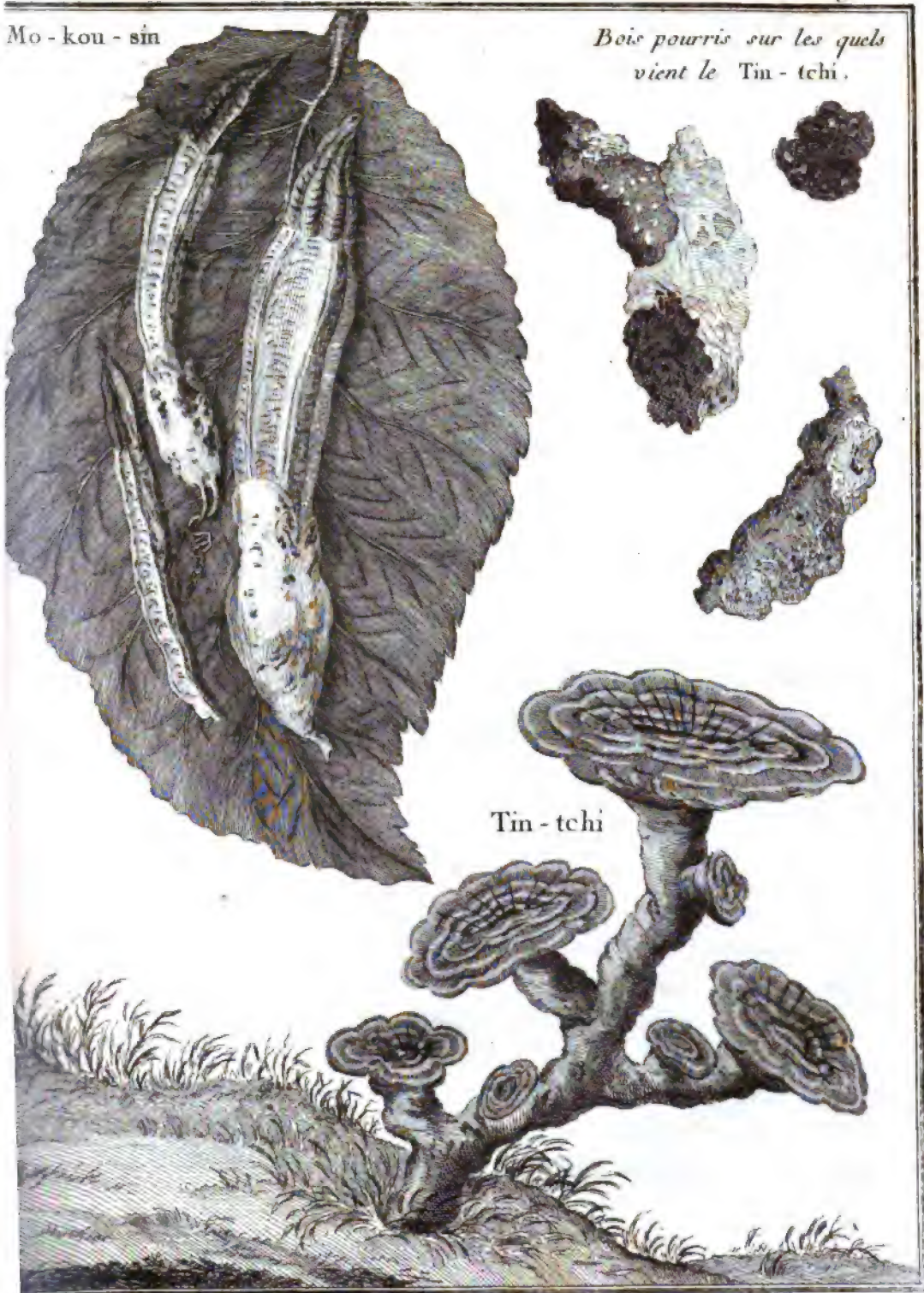
NOTICE DU MO-KOU-SIN ET DU LIN-TCHI.

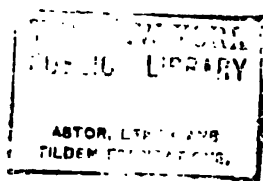
Nous avons trouvé ici une espèce de champignon dont il ne nous souvient pas d'avoir rien vu dans les livres de Botanique. Les Chinois le nomment *Mo-kou-sin*. Nous en avons fait sécher quelques-uns au soleil, & nous les envoyons pour qu'on les examine; ne servissent-ils qu'à compléter les suites du Cabinet du Roi, nous nous ferions un devoir de les envoyer. La figure que nous joignons à cette indication, aidera à les reconnoître & à les classer.

Les Chinois nomment *Lin-tchi*, non pas l'espèce de champignon que nous appellons *Li-chen*, mais celle que nous connoissons sous le nom d'*Agaric*; & ils en comptent un grand nombre d'espèces. La plus célèbre est celle qui croît sur les rochers, dans les montagnes. Le *Lin-tchi* a un pédicule comme les champignons ordinaires; & ce qui lui est particulier, ce pédicule se ramifie en deux, trois, quatre & même cinq branches, qui se couvrent chacune de leur chapeau, d'une figure irrégulière, mais toujours concave en-dessus & convexe en-dessous. Il y en a de couleur de canelle foncé, rouge d'agate, noir de vernis, jaune d'or, blanc de l'ail, verd foncé, disent les livres, & une espèce qui réunit les cinq couleurs de l'arc-en-ciel & dans le même ordre. Nous doutons un peu de l'existence de cette dernière espèce, parce que ceux qui en parlent plus affirmativement,

Mo - kou - sin

Bois pourris sur les quels
vient le Tin - tchi.





font MM. les Poètes, les chercheurs d'immortalité & les prédicateurs d'avenir, que tout le monde fait être sujets à caution, en fait de merveilleux.

Comme le *Lin-tchi* est d'une substance ligneuse & se conserve à peu-près tel qu'on le cueille, ainsi que nos agarics, quand on a eu l'attention de ne l'arracher qu'au commencement de l'hiver, les anciens l'avoient pris pour le symbole de l'immortalité. Lorsque la barbarie des siècles de demi-science, eut couvert tous les anciens livres de ténèbres & fléchi le genou devant les idoles, on prit à la lettre ce qu'on y trouvoit sur le *Lin-tchi*, & on le regarda comme un panacée divin & un bouclier impénétrable à tous les traits de la mort. Les dieux de l'Olympe des *Tao-sée* & des Bonzes, ainsi que leurs femmes, & tous leurs suivans & suivantes, furent représentés avec un *Lin-tchi* à la main. Comme ceux qu'on trouvoit ne répondoient pas à cette idée, on débita que les bons ne croissoient que dans des montagnes inaccessibleles, où les dieux justes & bienfaisans ne les faisoient trouver qu'aux sages du premier ordre, aux grandes ames, & aux gens de bien; mais tout cela est étranger à la Botanique, & n'est bon qu'à faire débiter des gasconnades d'erudition. Voici le point où nous voulons en venir.

L'agaric dont on fait le plus de cas en Europe, est celui qui passe pour être venu de la Tartarie orientale. Ce prétendu agaric ne seroit-il pas le *Lin-tchi* des Chinois? Ne lui attribuerait-on pas plus de vertus qu'au nôtre, faute de faire attention, & qu'il forme une espèce d'agaric différente, & que croissant sur d'autres arbres que les nôtres, il doit avoir des vertus différentes? Nous souffrons toujours quand les gens du métier raisonnent sur les plantes, en faisant abstraction du climat & du sol; ce qu'on néglige d'observer, & qu'il

feroit utile de publier, ce qui mériteroit les attentions du Gouvernement, & ce que celui de Chine erige en principe, c'est que le Créateur a mis dans chaque pays, des plantes médicinales, analogues aux maladies qu'on y éprouve, & qui suffissent pour les guérir. Si nos délicatesses font venir nos maladies des pays étrangers, il faut aussi que les remèdes en viennent. Pourquoi biaiser & vouloir en imposer au public, sur un article aussi capital que les remèdes? Les maladies de nos payfans justifient les partages de la Providence; & celles des riches, les bienfaissances prévoyantes du commerce étranger.

Le *Lin-tchi* est indiqué dans le droguier de Loris, comme un cordial & un stomachique excellent. Les Chinois le réduisent en cendres, & se servent de ces cendres pour arrêter le sang des veines & des artères coupées. Ceux qui font l'amputation aux hommes qui veulent entrer dans l'intérieur du Palais, ne font que surcharger cette singulière plaie, de cendres de *Lin-tchi*, pour en arrêter le sang, & on n'entend point dire qu'il arrive aucun accident. Que les experts examinent si cette manière de faire usage de l'agaric, ne seroit point préférable en certains cas, à celles du célèbre M. Brosfard. Comme elle date ici de près de trente siècles, son antiquité est une espèce de recommandation auprès de ceux qui ont lu la date de nos connoissances médicinales & botaniques.

La ramification du *Lin-tchi*, s'il nous est permis de dire ici notre pensée, nous embarrasseroit moins à expliquer, que son pédicule, qui paroît pourtant être un effet naturel des fentes des rochers à travers desquelles il passe, pour monter de la racine de l'arbre à laquelle il tient, au grand air où il se couvre de son chapiteau; car comme il se dessèche

& se boïssie au premier hiver, le suc de la première année ne pouvant plus monter jusqu'au chapiteau pour le faire croître, il perce dans les côtés du pédicule qui est resté verd, & en forme successivement un second chapiteau, un troisième, &c. Les livres Chinois disent en effet, qu'on compte les années du *Lin-tchi*, par le nombre de ses têtes.

N O T I C E

D U P E - T S A I.

Et comedes herbam terra.

Gen. c. 3.

LES *Pe-tsai* tiennent un rang distingué parmi les plantes potageres de Chine, & méritent bien le cas qu'on en fait. Dans l'incertitude où nous sommes si l'on a cette plante en France, ou même si elle y est connue, nous nous hazardons à en donner une petite notice.

On distingue ici trois especes de *Pe-tsai* : 1°. les *Pe-tsai* à feuilles blanches, fines & très-tendres, qui pommement comme les laitues romaines, quand'on les aide un peu; 2°. les *Nison-tou*, c'est-à-dire à fraise de bœuf, parce que ses feuilles sont crépées, très-grandes, charnues, pleines de suc & assez douces; 3°. les violacés, dont les feuilles sont très-déliées, lisses, fort tendres, & d'un goût agréable, mais mêlées d'une petite pointe d'amertume comme quelques especes de laitues. Parmi ces trois especes, on distingue encore celles qui ont

les feuilles alongées en langues de serpens, ou arrondies, découpées, ou unies, à côtes plates, comme les bettes blondes, ou à côtes arrondies, comme les laitues, &c. (1). Nous n'insistons pas sur les détails de ces différences. Nos choux, nos chicorées, & tant d'autres plantes potageres, ont appris, il y a long-temps, à notre occident, que la même plante paroît sous un nombre prodigieux de formes & en change quelquefois à être méconnoissable. Il est inévitable que les *Pe-tsai* étant cultivés dans un empire immense & cultivés si diversement, changent d'un endroit à l'autre & prennent différentes formes.

Le climat, la saison & la nature du terrain, mettent une grande différence entre *Pe-tsai* & *Pe-tsai*, pour le goût, les qualités & la grosseur. Il y en a qui ont toujours un goût fade & presque insipide, tandis que d'autres en ont un fort agréable & une espece de parfum naturel; autant quelques-uns sont sains & salubres, autant d'autres le sont peu; il y a des endroits où l'on ne peut les manger petits, ou même avant les premières gelées; au lieu que dans d'autres, on les mange en tout temps, & selon qu'on veut plus ou moins les attendre; la culture la plus soignée les laisse toujours très-médiocres dans certains cantons, au lieu qu'ils viennent comme d'eux-mêmes dans d'autres, y croissent à vue d'œil, & grossissent à peser depuis 10 à 12 liv. jusqu'à 18 & 20.

(1) 1°. *Pe* veut dire blanc, & *Tsai* légume; ainsi le *Pe-tsai* est un légume blanc.

2°. Des trois especes de *Pe-tsai* que cite la notice, il y en a deux qui ne méritent pas d'être accueillies; la troisième ne diffère de nos cardes de poirées que parce que

celle de Chine est plus tendre & moins fade, plus large & plus longue que la nôtre. Cette espece a réussi en France: les deux autres y réussiroient de même, si elles valoient la peine qu'on essayât de les cultiver.

Les *Pe-tsai* les plus estimés à *Pé-king*, sont ceux des environs de la petite Ville de *Ngan-sun* ; ce sont ceux, en effet, qu'on préfère pour la table de l'Empereur, & pour toute sa maison. Les friands d'Europe voudroient bien des choses pour les cuire & les assaisonner d'une manière qui pût flatter leur délicatesse. Ceux de Chine au contraire, soit préjugé, soit finesse de goût, raisonnent sur les *Pe-tsai*, comme eux sur la venaison & le gibier, prétendant que plus on leur donne d'assaisonnement, plus ils perdent de leur propre saveur. Nous avouons candidement notre profonde incapacité & ignorance sur ce grave sujet, & nous nous bornons à raconter qu'étant de service au Palais, nous avons trouvé très-bons & très-délicats, des *Pe-tsai* de *Ngan-sun*, cuits simplement au bouillon, & sans autre assaisonnement que du sel. Notre témoignage ne date de rien sans doute, mais nous ne le donnons que pour ce qu'il vaut.

Nos Européens de Canton appellent les *Pe-tsai*, *choux Chinois*. Qu'ils se chargent d'en dire le pourquoi. Pour nous il nous paroît qu'ils demandent une terre moins fumée que nos choux. Quand on cherche plutôt à avoir de bons *Pe-tsai* que de gros *Pe-tsai*, & à les avoir en leur temps qu'à en pousser la crue, il faut leur choisir un terrain découvert, & plutôt humide que sec. Les terres basses qui ne sont pas trop marécageuses leur sont très-favorables. Dans le choix des engrais, le terreau, les cendres de différentes herbes & la poudrette sont ce qui leur convient le mieux.

Les *Pe-tsai* ne donnent leur graine que l'année d'après qu'ils sont plantés. Les Chinois prennent les mêmes précautions pour en avoir, que nous pour les choux. Ils gardent dans la serre, ou dans un endroit bien abrité, quelques pieds choisis ; & le printemps venu ils les replantent dans un coin exposé au soleil, & les arrosent jusqu'à ce qu'ils soient montés en fleur & en graine.

La fleur est mûre d'ordinaire en Juin & Juillet ; les Jardiniers sont partagés ici sur celles qu'il faut semer : les uns veulent que la nouvelle donne des *Pe-tsai* plus forts , plus vigoureux & d'une culture plus aisée ; les autres prétendent que ceux qui viennent de graine de l'année précédente , bien conservée à l'air dans un endroit découvert & exposé au nord , donnent des *Pe-tsai* plus tendres , plus délicats & plus aisés à faire pommer.

Dans les provinces méridionales on sème du *Pe-tsai* dans toutes les saisons , & ils y viennent bien. Quand on veut en avoir à la fin du printemps , en été & toute l'automne , il faut leur choisir une terre bien arrosée , & autant qu'on peut , l'exposition de l'orient. Dans les provinces septentrionales comme *Chan-tong* & le *Pa-iche-li* , où ils sont incomparablement meilleurs & plus délicats , on les sème sur planche à mi-Juillet ou en Août , comme chez nous les choux cabuts. Les chaleurs de la canicule passées , on les transplante au cordeau dans des trous qu'on fait avec un gros plantoir , afin d'y mettre un peu de poudrette ; ceux qui ne songent qu'au profit , les plantent en échiquier à sept à huit pouces l'un de l'autre ; parce que les *Pe-tsai* se mangeant à tous leurs périodes d'accroissement , ils en dédoublent les rangs à proportion qu'ils croissent , choisissent ceux qu'ils veulent laisser , & ne gardent que ceux qu'ils voient bien venants , & en voie d'atteindre leur plus belle grosseur. Ceux qui ne cherchent qu'à avoir sûrement des beaux *Pe-tsai* , les plantent , comme nous les choux , à un pied & demi l'un de l'autre. De quelque manière qu'on les plante , il faut les arroser aussi-tôt pour attacher les racines & faciliter la reprise , puis les labourer , sarcler & chauffer jusqu'à ce qu'ils soient en pleine crûe , & aient atteint les rosées & les nuits fraîches de l'automne. L'automne est admirable ici , & presque aussi belle que dans notre Bearn , ce qui nous porte à croire qu'elle est la prin-

cipale cause de la maniere charmante dont les *Pe-tsai* croissent alors comme à vue-d'œil. Pour peu que la terre ne soit pas trop desséchée, on ne se met plus en peine de les arroser, & cela ne leur nuit point. Quelque fanés & flétris en effet qu'ils paroissent dans le grand midi, on trouve le lendemain matin leurs feuilles dressées, fraîches & pleines de vigueur. Mais elles restent vertes ou tout au plus blondes jusqu'aux premiers froids. En revanche les premiers froids venus, leurs larges côtes s'attendrissent, & tout le reste de la feuille devient peu à peu d'un blanc parfait. Il y en a qui lient leurs *Pe-tsai*, comme nous nos laitues romaines, pour se procurer une plus grosse pomme & des côtes de feuilles plus tendres; mais d'autres les abandonnent à eux-mêmes, & prétendent que les *Pe-tsai* perdent par là en faveur, en goût & en parfum, ce qu'ils gagnent en blancheur & en tendreté. Le vrai, c'est qu'à *Ngan-tsun* & dans les autres endroits où ils sont si beaux, si tendres & si excellents, on ne les lie point du tout.

Quand les *Pe-tsai* ont toute leur crue, ils ont depuis deux pieds jusqu'à trois de hauteur, & pèsent, comme nous avons dit, depuis quinze jusqu'à vingt livres. On attend que les gelées les aient un peu macérés pour en faire la récolte. Leurs premières feuilles extérieures en patissent un peu, mais l'on ne s'en met pas en peine, parce qu'aussi-bien elles doivent rester dans le champ ou le jardin pour y donner du terreau.

Comme les Chinois sont grands mangeurs d'herbages, les *Pe-tsai* sont une vraie récolte, sur-tout pour les provinces du Nord; car quoique plus méridionales que notre Provence & notre Roussillon, le froid y est si rigoureux, que le jardinage y est absolument fermé depuis la mi-Novembre jusqu'à la mi-Février, & (libre à nos Physiciens de l'expliquer comme ils l'entendront) bien plus fermé que dans nos provinces les plus septentrionales. On a trouvé plusieurs manieres de prolonger la

ressource des *Pe-tsai*, & de la faire durer tout l'hiver. Les uns les confient au sel, ou au vinaigre ; les autres les font cuire à demi à la vapeur de l'eau bouillante ou faner par le froid du vent de nord, après les avoir effeuillés, puis passer par l'eau de moutarde ou de gingembre en les coupant par morceaux. Cependant comme ces inventions d'épargne & de ménage, qu'on ne connoît peut-être pas assez dans nos campagnes, ôtent toujours aux *Pe-tsai* quelque chose de leur bon goût, on en conserve une grande quantité de frais jusqu'au printemps. Il y a pour cela deux manières. La première consiste à les soleiller un peu pour leur ôter un superflu d'humidité qui les feroit pourrir, puis de les mettre en pile dans une serre ou dans des fossés creusés exprès. La seconde de les planter en masse dans du sable de rivière humide au fond d'une serre. Ceux qui ne veulent pas les conserver si long-temps, les couchent à plat sur une terre qui n'est ni sèche, ni trop humide, & après avoir jeté dessus un peu de paille hachée, les couvrent d'un pied de terre sèche : ceux qui ont un endroit commode pour cela, les suspendent par le pied, comme l'on suspend les choux cabus en bien des endroits, le plus près que l'on peut est le mieux. Du reste l'industrie Chinoise tire si bien parti de toutes ces manières de conserver les *Pe-tsai*, qu'on en a à *Peking* tout l'hiver, & à bon compte. La consommation qui s'en fait est si prodigieuse dans cette ville de trois millions d'habitans, que nous n'osons pas dire à quoi en doit monter la totalité : mais dès là qu'ils ne commencent à bien enchérir qu'après le commencement de Février, on doit concevoir à quoi elle doit aller dans un pays où l'on mange tant d'herbages.

L'acquisition des *Pe-tsai* n'est pas nécessaire à notre jardinage, on peut s'en passer à l'avenir, comme l'on s'en est passé précédemment. Qu'il nous soit permis néanmoins d'en faire la remarque, si l'on a fait l'accueil dans notre siècle aux oreilles

d'ours, aux jacinthes d'Hollande, & à tant d'autres fleurs de mode; les *Pe-tsai*, ce semble, mériteroient bien autrement la faveur du public. Si la culture des *Pe-tsai* étoit introduite en France, & prenoit dans toutes nos provinces, elle procureroit au peuple, comme aux riches, une plante potagere qui est fort aisée à cultiver, croît promptement, & est aussi bonne & aussi délicate que les meilleurs choux, dure autant, semble plus saine & pourroit se prêter à plus d'affaisonnements, non-seulement pour les tables des riches, mais encore pour les gens de la campagne.

Si les *Pe-tsai* sont déjà dans nos îles de Maurice & de Bourbon, il est plus court d'en prendre des graines là & de les porter en France. A tout hazard, nous envoyons des graines de *Ngan-tsun*, qui, comme il a été dit plus haut, est l'endroit de tout l'Empire où ils sont meilleurs. Par surcroît de soin, nous ferons prier ceux qui voudront bien se charger de notre envoi, 1°. de vouloir bien faire l'essai de planter des *Pe-tsai* achetés à Canton pour les faire fleurir & grainer sur le vaisseau; 2°. de semer, dès en partant, quelques graines pour avoir des pieds prêts à être transplantés en arrivant à l'Isle de France; 3°. de donner des graines à semer dès qu'ils y feront arrivés; 4°. de prendre des précautions pour bien conserver les graines qu'ils porteront en France.

A en juger par le sort des graines qu'on nous a envoyées de France, nous espérons foiblement sur le succès de celles que nous envoyons. A ce propos sans entrer dans aucun détail sur les soins & précautions que demanderoient ces sortes de transports, & qu'il est si difficile d'obtenir, nous ferons une observation qui nous paroît mériter quelque attention. Si l'on veut sérieusement se procurer routes sortes de graines de Chine, les graines d'Europe qui nous sont venues ici par la voie de la Moscovie, ont presque toujours bien réussi. L'Académie Im-

périale des Sciences nous fit l'honneur, il y a quelques années, de nous en envoyer par la voie du nouvel Archimandrite qui venoit à *Pé-king*, & quoiqu'elles fussent restées long-temps en chemin, elles réussirent presque toutes, parce qu'elles étoient venues par la Caravanne. Le chemin de terre en effet est beaucoup plus court que celui de mer, & préférable à toutes sortes d'égards. Il s'agiroit donc de se ménager la voie de la Moscovie, pour tirer de Chine les différentes graines qu'on veut avoir; du reste il est bon de savoir que, comme les Moscovites des frontieres font continuellement leur commerce avec les Chinois, cette voie peut avoir lieu sans que la Cour de Moscovie envoie ici ni courier, ni Ambassadeur, ni Caravanne, parce que le transport des graines ne prête à aucun soupçon. A propos de transport de graines, si l'on avoit déjà des *Pe-tsai* en Moscovie, ce qui est assez vraisemblable, il sera très-facile d'en tirer des graines; & cette plante y eût-elle péri, nous ne croyons pas qu'il fallût s'en mettre en peine, la douceur de nos climats & la bonté de nos terres lui auroient bientôt rendu tout ce qui la fait tant estimer en Chine.

FIN DU TOME QUATRIEME.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé: *Mémoires concernant les Chinois, Tome IV*; & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 20 Novembre 1778.

B É J O T.

Le Privilege se trouve au premier Volume.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.

2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841

44. 200

**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]

Form 410

